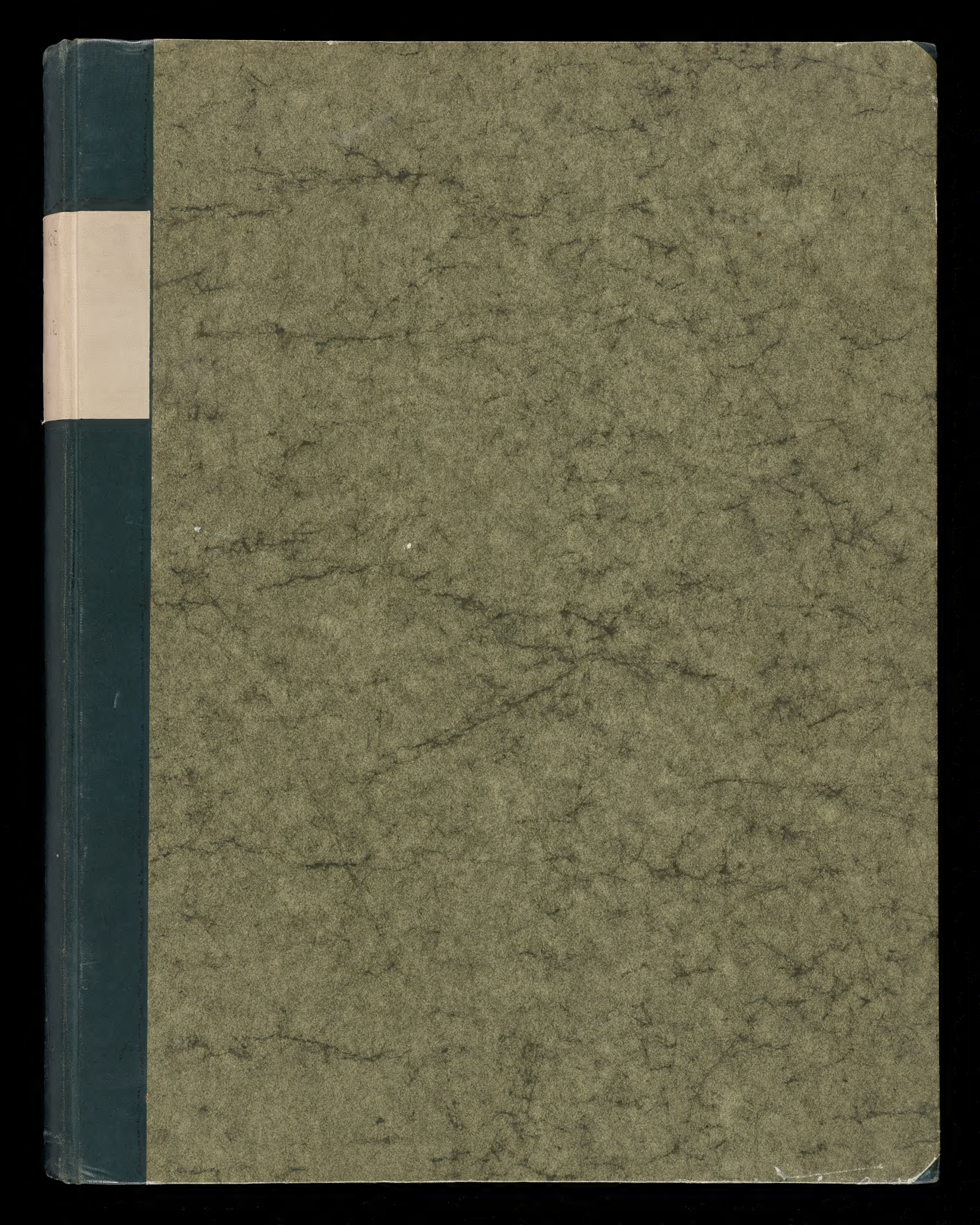
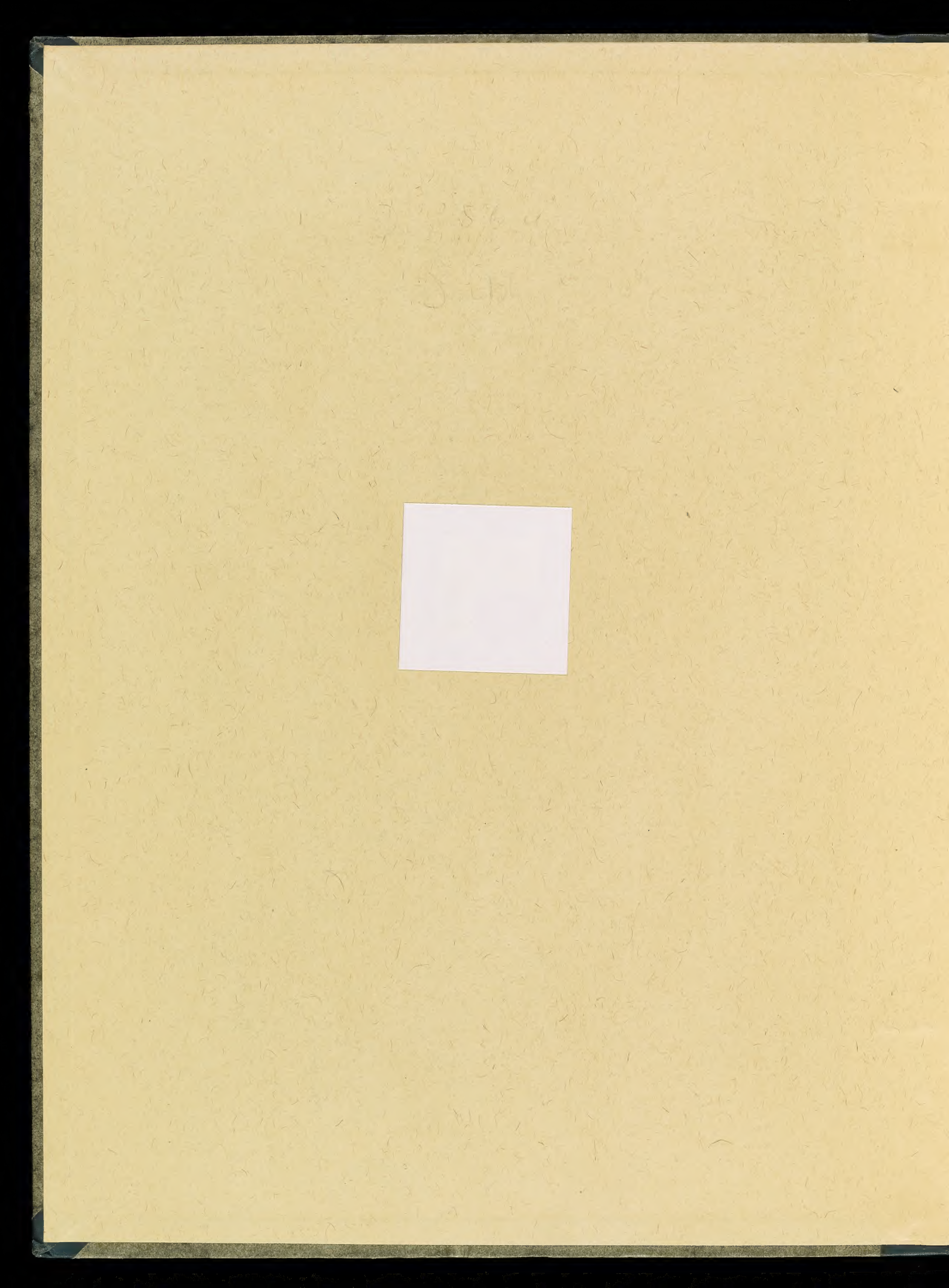




LES VILLES

DE LA

PAMPHYLIE

ET DE LA

PISIDIE

SECOND VOLUME

LES VILLES
DE LA
PAMPHYLIE
ET DE LA
PISIDIE

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DE

G. NIEMANN ET E. PETERSEN

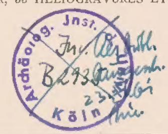
PAR

LE COMTE CHARLES LANCKOROŃSKI

SECOND VOLUME

LA PISIDIE

AVEC 3 PLANS EN COULEUR, 33 HÉLIOGRAVURES ET 154 ILLUSTRATIONS DE TEXTE



PARIS, 1893
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT
56, RUE JACOB, 56

TOUS DROITS RÉSERVÉS

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY
THE GETTY CENTER
LIBRARY

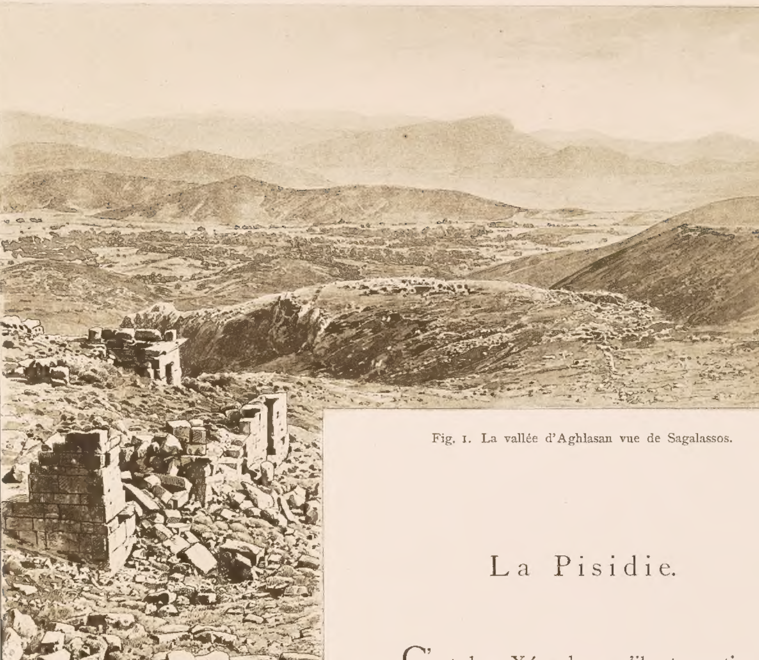


Fig. 1. La vallée d'Aghlasan vue de Sagalassos.

La Pisidie.

Les Solymes

C'est dans Xénophon qu'il est question pour la première fois de la Pisidie et de ses habitants. Homère et Hérodote n'en font pas encore mention. Toutefois Homère parle des «Solymes illustres» dans un passage[1] qui fait supposer que ce peuple était voisin des Lyciens. Ne connaissant dans la suite aucun peuple ainsi nommé,[2] on crut que les Solymes avaient changé de nom, et qu'il fallait les chercher parmi les peuples voisins des Lyciens dont l'histoire fait mention. Les uns, comme le faisait déjà Hérodote,[3] les identifiaient avec les Milyens, les autres avec les Cabaliens,[4] deux peuples d'origine pisidienne; d'autres encore les assimilaient aux Pisidiens d'une façon absolue, sans distinction de races. D'autre part, un second passage d'Homère[5] parle des monts Solymes; et, comme on entendait par là la chaîne du Taurus, on prétendit

---

[1] Homère, *Iliade*, VI, 184 et suiv.

[2] On lit dans Etienne de Byzance Ὀλβία τῆς τῶν Σολύμων γῆς, peut-être pour τῆς τῶν Πισιδῶν. Cf. Treuber, *Geschichte der Lykier*, p. 22, 1. Les Τζέλυμοι d'Eustathe (v. *Iliade*, II, 287; VI, 184; *Odyssée*, V, 283) ne sont peut-être pas pour cela à rejeter complètement.

[3] Strabon, 14, 667.

[4] Strabon, 13, 630.

[5] Homère, *Odyssée*, V, 282.

que le nom de Solymes s'appliquait encore aux Ciliciens,[1] peuple voisin des Pisidiens, et même à eux seuls.[2] Nous verrons tout à l'heure que ce même passage de l'Odyssée a conduit aussi à une identification absolument différente des précédentes. Seul Strabon essaie de déterminer avec plus de précision la position du pays des Solymes, et il les place dans la ville de Termessos la Grande en Pisidie, au point où confinent la Lycie, la Milyade, la Pamphylie et la Pisidie, au-dessus de l'angle formé par le golfe d'Adalia. Il s'appuie sur ce fait que la montagne qui domine Termessos s'appelle mont Solyme,[3] et qu'on montre dans le

Les Solymes à Termessos.

---

[1] *Schol. Od.*, V, 283.

[2] *Ibid.* Assez souvent on les considère comme Lyciens sans préciser. V. Treuber, *loc. cit.*

[3] Strabon, 13, 630 : τῆς γοῦν Τερμησσέων ἄκρας ὁ ὑπερκείμενος λόφος καλεῖται Σόλυμος. Il s'agit incontestablement du puissant massif qui domine la ville haute. C'est le passage le plus précis de Strabon relatif aux Solymes. Il enlève tous les doutes et ne permet pas de penser que Strabon ait connu une montagne encore plus élevée et portant également le nom des Solymes; d'ailleurs on ne connaît qu'à Termessos le dieu Solymos et Zeus Solymien. Ce passage permet donc de juger le passage parallèle qui suit (14, 666): εἶτα Φάσηλις . . . ὑπέρκειται δ' αὐτῆς τὰ Σόλυμα ὄρος καὶ Τερμησσὸς Πισιδικὴ πόλις. Ce dernier passage seul pourrait faire croire que la montagne citée à propos de Phaselis est le Tachtaly; mais le passage précédent fait voir qu'il en est autrement. Car en réalité, dans ce dernier passage aussi bien que dans l'autre, la montagne est rattachée plutôt à Termessos qu'à Phaselis, et Strabon réunit la montagne, Termessos et le défilé. On dira qu'il y a dans le premier cas Σόλυμα et ὄρος, et dans le second Σόλυμος et λόφος : c'est que le mot Σόλυμα provient de l'expression d'Homère Σόλυμα (ὄρεα); or ce terme ne peut guère s'appliquer à un mont isolé comme le Tachtaly; quant au double terme λόφος et ὄρος, il provient de ce que la montagne est considérée la première fois par rapport à l'acropole de Termessos, et la seconde fois d'une manière absolue. Il n'est pas vraisemblable de supposer que Strabon ait confondu deux montagnes séparées, un mont Solyma au-dessus de Phaselis et un mont Solymos au-dessus de Termessos. S'il y a eu confusion quelque part, c'est plutôt entre deux faits de l'histoire d'Alexandre : la capture d'un repaire de brigands pisidiens tout près de Phaselis et une attaque sans succès contre Termessos. Strabon en conclut que Termessos fut prise et même détruite; il dit dans le second passage ἐξεῖλεν αὐτήν, et Arrien (*Anabasis*, I, 24, 6) dit συνεξαιρεῖ du repaire de brigands, tandis que Termessos n'est pas même attaquée. On ne peut pas davantage appliquer le nom de Solyma au Tachtaly en assimilant ce dernier à l'Olympos, comme a essayé de le faire Benndorf (*Reisen in Lykien*, I, 145, II, 146), que j'ai suivi dans le premier volume (p. 1, 4, 15). Car le Stadiasmus, aussi bien que Strabon, distingue expressément la montagne d'Olympos et celle de Phaselis. La première est, d'après Strabon (14, 671), le séjour de Zénikétès, et Plutarque reproduit cette opinion (*Pompée*, 24), que confirme encore un passage de Cicéron (*In Verrem*, I, 56). Ces témoignages sont inattaquables, lors même que le passage de Strabon relatif au repaire de brigands établi sur l'Olympos, ἀφ' οὗ κατοπτεύεται πᾶσα Λυκία καὶ Παμφυλία καὶ Πισιδία καὶ Μιλυάς (p. 671), ne s'appliquerait qu'au Tachtaly. L'expression est d'ailleurs exagérée; car, si l'on compare le Tachtaly au Musa-Dagh (Olympos), ni l'un ni l'autre ne dominent la Milyade, et je n'ai vu le Tachtaly en Lycie que de la route de Rhodiapolis; la Pamphylie et la Pisidie s'aperçoivent mieux de la première montagne, et la Lycie, particulièrement les côtes, s'aperçoit surtout du haut de la seconde. Le Phœnix dont parle Quintus de Smyrne (8, 106), est évidemment le Phœnicus-Olympos; mais rien ne prouve que ce soit le Tachtaly. D'après ce que nous dirons plus bas des Solymes, on ne peut faire valoir ce nom de Phœnicus pour l'identification du Solyma, quand même on entendrait ce mot des Palmyriens (cf. Quintus de Smyrne, 11, 95) plutôt que des Phéniciens. Le culte de Zeus (Ζηνικέτης) et les orgies dont parle Plutarque (*Pompée*, 24) s'entendent aussi aisément de l'Olympos que du Tachtaly. D'ailleurs le Tachtaly est trop élevé pour un repaire de brigands. Ainsi le nom de Solymos n'a pu s'appliquer dans la suite qu'à une montagne isolée, mais les Σόλυμα ὄρεα d'Homère ne peuvent s'entendre que d'une chaîne de montagnes, c'est-à-dire, selon toute vraisemblance, de la chaîne qui part du cap Sacré. Mais l'arrivée des Grecs et des Lyciens (Bellérophon), en faisant fuir les Solymes, fit perdre en même temps leur nom aux montagnes. Peut-être le nom d'Olympos n'est-il que la traduction grecque d'un autre Σόλυμος. Les érudits compétents jugeront s'il y a une parenté quelconque de noms entre Olympos (aujourd'hui Elymbos), Olymos, ville de Carie, Solymos (Eustathe, v. p. 1, note 2, prétend connaître des Τζέλυμοι en Lycie), Solmissos, montagne près d'Ephèse, où Latone accoucha au bruit des armes des Curètes (Strabon, p. 640), Salmone et Salmonée, qui faisait tonner la foudre en Elide près de l'Ossa et de l'Olympe, Salmacis, source près d'Halicarnasse, puis Solygeios, colline près de Corinthe, Selyon (Sillyon) et Selybria en Pamphylie et en Thrace.

voisinage la citadelle de Bellérophon et le tombeau de Pisandre, c'est-à-dire deux souvenirs du combat des Lyciens ou de Bellérophon et de son fils contre les Solymes, combat rapporté par l'Iliade. Il aurait pu ajouter deux remarques, dont nous aurons à parler tout à l'heure dans la description de Termessos : à savoir que Zeus Solymien, c'est-à-dire le Zeus adoré par les Solymes ou sur le mont Solyme (Solyma), avait un culte au même endroit, et que plusieurs monnaies de cette ville représentent un dieu ou un demi-dieu nommé Solymos.[1] En réalité il ne faut voir dans cette citadelle et dans ce tombeau que des légendes imaginées par le patriotisme local; elles ne prouvent qu'une chose, c'est que les habitants de Termessos se considéraient eux-mêmes comme les Solymes dont parle Homère. Mais le nom de la montagne, le culte de Zeus et le nom du héros cité sur les monnaies doivent avoir une origine plus sérieuse. Dans tous les cas, l'existence des Solymes, voisins et ennemis des Lyciens, ce qui n'implique pas nécessairement qu'ils étaient de races différentes, est un fait historique; et d'autre part certains traits caractéristiques du demi-dieu Solymos ne semblent pas avoir pu être inventés. Comme l'a bien vu M. Waddington,[2] cette divinité, qui porte le nom du peuple et de la montagne d'où Zeus a tiré son titre de Solymien, est une divinité vraiment nationale, à la fois un dieu adoré sur la hauteur et un dieu guerrier : c'est ainsi que les monnaies le représentent comme une réunion de Zeus et d'Arès, et que plus tard, au moment où la religion et les légendes de Termessos se fondirent avec celles de la Grèce, on en fit tantôt un fils de Zeus et tantôt un fils d'Arès.

Les Pisidiens et les Cariens.

D'autre part, on trouve en Carie un Zeus portant des attributs guerriers, c'est-à-dire une hache à deux tranchants[3] et une lance remplaçant la foudre. Ce dieu s'appelait par suite Zeus Stratios, c'est-à-dire dieu des armées, ou Zeus Labradeos, de λάβρυς qui signifie hache, ou enfin Chrysaoreos, ainsi nommé à cause de son arme d'or; il était honoré sous ce dernier nom à Stratonicée et sous les deux autres à Mylasa. Or Termessos prétend précisément avoir des liens de parenté avec Mylasa, comme le prouve une inscription citée par M. Waddington.[4] Les habitants de Mylasa, eux aussi, ont dû, à leurs propres yeux comme aux yeux des habitants de Termessos, passer pour des Milyens et du même coup pour des Solymes. En effet Tzetzès[5] repousse l'explication donnée par d'autres auteurs, qui consiste à identifier les Solymes avec les Myliens de Mylasa,[6] pour y substituer une explication personnelle. Du reste

---

[1] V. dans Friedländer (*Zeitschrift für Numismatik,* 1884, p. 6) une monnaie représentant «Solymos» couvert d'une cuirasse et d'un casque et assis sur un trône à gauche, l'index devant la bouche; une autre monnaie représente simplement un buste couvert de la même manière; enfin une troisième monnaie représente la tête Διὸς Σολυμέω(ς) à droite et avec le même geste que tout à l'heure. Cf. le type de Mars dans les reproductions citées par Schreiber (*Die antiken Bildwerke der Villa Ludovisi,* p. 31 et suiv.). Cf. également une autre monnaie signalée dans les *Römische Mittheilungen,* 1890, p. 74.

[2] V. Lebas, *Asie mineure,* p. 296.

[3] Cf. p. 8, note 1. On connaît dans l'art grec, dès la plus haute antiquité, la foudre de Zeus figurée par des rayons qui partent en sens opposés, ce qui lui donne l'aspect d'une hache à deux tranchants.

[4] V. LW., 358; cf. inscr. 54.

[5] Tzetzès, *Chil.*, I, 749.

[6] Dans Plutarque (*Quæst. græc.*, 45) l'Arselis, ἐκ Μυλέων ἐπίκουρος de Gygès, qui emporte en Carie la hache d'Omphale prise à l'ami de Candaule, et la met dans la main de Zeus, devenu ainsi Zeus Labradéen, est évidemment de Mylasa. Cette histoire est probablement la source de Tzetzès. Quant à Arsalos, c'est un des σκληροὶ θεοί, c'est-à-dire un des dieux infernaux des Lyciens. Ces dieux sont certainement identiques aux ἄγριοι θεοί, devenus

je n'affirmerais pas que la parenté des noms soit une preuve effective de parenté entre les Milyens et les habitants de Mylasa. Dans tous les cas nous connaissons depuis quelque temps en Pisidie un peuple nommé Μουλασσεῖς,[1] et, comme les noms de peuples et les noms de personnes se ressemblent souvent, on peut rapprocher le nom de Molès, qu'on rencontre fréquemment à Termessos, de la forme Mylès et du lycien Mollisis.[2] D'autre part, dans la généalogie suivante, reconstituée à l'aide des divers témoignages des grammairiens :[3]

```
                              Pisides

Tremiles            Zeus (Ares) + Kaldene
   |                 |__________|
Kragos  +  Milye  +  Solymos
```

la représentante des Milyens sert de terme intermédiaire, non pas entre les Solymes de Pisidie et les habitants de Mylasa, qui sont à un certain égard des Cariens, mais entre les Pisidiens et les Lyciens. Quelque compte que l'on tienne de cette généalogie, l'étude même des noms, qui est, je crois, le seul moyen d'établir ces rapports avec quelque certitude, fait voir d'une façon de plus en plus précise les relations étroites des Lyciens et des Cariens[4] et celles de ces deux peuples avec les Pisidiens, puis avec les Phrygiens, les Lydiens etc. Une seule difficulté importante[5] s'oppose à cette détermination ethnographique des Pisidiens;

immortels après leur vie, qui habitaient dans des cavernes (v. Etienne de Byzance, s. v.), qu'Hésychius assimile aux Titans, et que des inscriptions de Lydæ (*Journal of hellenic studies,* 1889, p. 55 et 57) appellent Ἀγρεῖς ou Ἀγρότεροι θεοί et nomment en même temps que Zeus, Apollon, les Dioscures et Pan. Cet Arsalos est parent d'Arselis au moins par le nom. Arselis est sans doute aussi un personnage mythologique appartenant à la légende de Mylasa (cf. E. Meyer, *Karier*; Ersch et Gruber, XXXIII, p. 53; Treuber, *Beiträge zur Geschichte der Lykier,* p. 31), peut-être une des phases du personnage de Stratios. Etienne de Byzance cite les mots d'Hécatée: Μύλιοι ἔθνος Φρυγίας. Meineke a conjecturé qu'il s'agissait des Milyens.

[1] *Bulletin de correspondance hellénique,* 1886, p. 501, 3, cité à tort tome I, p. 6.

[2] Les traces de parenté avec les habitants de Termessos ne se rencontrent pas seulement à Termessos la Petite (*Bulletin de correspondance hellénique,* 1886, p. 219, 3, l. 25), mais paraissent s'étendre jusqu'en Cibyratide. Cf. Diodore, 33, fr. 5.

[3] Pisides — Καλδήνη + Ares — Solymos (*Etym. Mag.*, Σόλυμοι); Pisides — Chaldene + Zeus — Solymos (Etienne de Byzance, Πισιδία); Zeus + Calchedonia — Solymos (Antimaque, *Lyde, Schol. Odyss.*, V, 283); Solymos + Milye + Kragos (Etienne de Byzance, Μιλύαι). La chronologie mythologique ne permet pas de rapprocher le nom de la mère de Solymos de celui de Calchas, bien que Calchas et les autres devins (v. plus loin) aient eu des rapports avec la Pisidie. Treuber (*Beiträge zur Geschichte der Lykier,* p. 13) fait fausse route en cherchant à rapprocher le nom de la Colchide. Nous devons chercher ces rapprochements beaucoup moins loin, du côté de la Milyade et de la Lycie, et rapprocher le nom intermédiaire entre ceux de Pisides et de Solymos, par exemple de Χελειδών (*Reisen in Lykien,* I, 53* C), ou de Κάλβιος (Κάλαινον), nom d'une source en Lycie, d'après Etienne de Byzance. On peut se demander si la Milyas (telle est l'orthographe qu'il faut adopter avec Treuber, *loc. cit.*, p. 32, au lieu de Μαλλός, donné par Bethe dans le *Geneth. Gottingense,* p. 39), qui est, d'après Théopompe (fr. 111 M), fille de Manto, a des rapports avec celle-ci, mais c'est fort douteux.

[4] G. Meyer, *Karier,* dans les *Beiträge* de Bezzenberger, X, p. 147; Deecke, *Lykische Studien, ibid.*, XII, p. 124 et 315; XIII, p. 258; XIV, p. 181. Tout en s'écartant de ces derniers sur plusieurs points, Pauli (*Ueber eine vorgriechische Inschrift*) admet aussi la parenté de ces deux peuples. Ramsay (*Journal of hellenic studies,* 1883, p. 35; 1888, p. 350, 381) a essayé de montrer plutôt par des observations archéologiques et mythologiques la parenté des races de l'ouest de l'Asie mineure entre elles. Waddington avait déjà affirmé la même chose (LW., p. 108).

[5] G. Meyer par exemple (*loc. cit.*, p. 148) regarde la parenté des habitants de Termessos et de Mylasa comme une façon de parler; car il considère les premiers comme des Ariens et admet, d'après Chœrilos, que les

c'est le témoignage, assurément considérable, d'un auteur du cinquième siècle av. J.-C., qui est né dans le voisinage et qui affirme expressément que les Solymes parlaient la langue phénicienne.

Les Solymes ne sont pas Phéniciens.

Il s'agit du poëte épique Chœrilos de Samos, contemporain d'Hérodote. Cet auteur cite parmi les nations qui suivirent Xerxès les habitants des monts Solymes, et, entre autres détails, il attribue à ce peuple, en termes formels, la langue phénicienne. Ces vers sont, comme l'a fait remarquer très justement M. Waddington,[1] le principal témoignage que l'on ait pour établir que les Solymes et une partie de leurs voisins étaient Sémites.[2] M. Waddington récuse ce témoignage, sans l'infirmer. De même les objections des autres savants ne touchent pas le fond de la question.

Les Solymes et les Ethiopiens.

Il est assez naturel de penser que le peuple dont parle Chœrilos doit être également cité par Hérodote dans la description qu'il donne de l'innombrable armée des Perses. Effectivement ce peuple s'y trouve,[3] mais sous quel nom? Hérodote mentionne les Ethiopiens, et parmi eux — car ils sont doubles, διξοί — les Ethiopiens «du Levant», les voisins des Indiens. Hérodote s'est évidemment souvenu des deux peuples éthiopiens d'Homère, qui habitent les uns au levant et les autres au couchant. Or les Solymes qui font, d'après Chœrilos, partie de l'armée de Xerxès, ne sont autres que les Ethiopiens d'Hérodote. En effet il est uniquement question, dans Hérodote comme dans Chœrilos, de leur langage, de leur chevelure et de leur armement, particulièrement de l'habitude assez bizarre, commune aux deux peuples, de porter des têtes de chevaux en guise de casques.[4] Il est évident d'autre part que

autres parlaient phénicien. Et même, ne pouvant nier la parenté qui existe entre le dialecte pisidien d'une part, le carien et le lycien de l'autre, il se voit forcé (p. 201, 1) de l'attribuer à l'influence des Lélèges. Pour l'opinion de Deecke, v. plus loin p. 13.

[1] V. LW., 358.

[2] Depuis Movers (*Phönizier,* I, p. 15) et Ritter (*Erdkunde,* XIX, p. 733) jusqu'à Duncker (*Geschichte des Alterthums,* I 4, p. 391), Kiepert (*Lehrbuch der alten Geographie,* p. 124 et suiv.) et Maspero (*Histoire des peuples d'Orient,* p. 189, 238). Le passage de Chœrilos est aujourd'hui négligé non seulement par ceux qui nient le sémitisme des Solymes, comme de Lagarde (*Gesammelte Abhandlungen,* p. 281) et E. Meyer (*Geschichte des Alterthums,* I, p. 246), mais aussi par ceux qui tiennent pour le sémitisme de la contrée tout entière, comme Curtius (*Griechische Geschichte,* I, p. 73) et Benndorf (*Reisen in Lykien,* I, p. 145). Et cependant les autres preuves de Movers sont infirmées par de Lagarde : ce sont, d'une part, le culte de Kronos en Lycie, dont on établit l'existence même sans introduire, avec Lobeck (*Aglaoph.,* p. 1186), Kragos à la place de Kronos dans le texte de Plutarque (*Quæst. græc.,* 45), et, d'autre part, le nom de Φοῖνιξ ou de Φοινικοῦς appliqué au Tachtaly-Dagh (cf. p. 2). En fait on a raison de mettre Chœrilos de côté; mais on le fait pour des motifs tout à fait insuffisants, en particulier Treuber (*Geschichte der Lykier,* p. 26); car on prétend qu'il ne parle nullement des Solymes de Lycie, mais des Juifs de Jérusalem. Or c'est une supposition de Josèphe (*c. Apion.,* I, 22), qui est notoirement fausse et qui ne peut pas même être confirmée par la raison que fait valoir Perrot (*Histoire de l'art,* V, 353, note), à savoir que la mer dont parle Chœrilos (v. plus loin) existe non pas en Pisidie, mais en Palestine. De Luschan s'est contenté de citer les vers de Chœrilos (*Reisen in Lykien,* II, p. 210), mais sans en tirer de conclusion.

[3] Hérodote, VII, 70. Næcke (*Chœrili Samii quæ supersunt*) cite ce passage, mais sans en tirer aucun parti.

[4] Chœrilos dit des Solymes : Ἵππων δαρτὰ πρόσωπ' ἐφόρευν ἐσκληκότα καπνῷ; Hérodote dit des Ethiopiens: προμετωπίδια δὲ ἵππων εἶχον ἐπὶ τῇσι κεφαλῇσι σύν τε τοῖσι ὠσὶ ἐκδεδαρμένα καὶ τῇ λοφιῇ καὶ ἀντὶ μὲν λόφου ἡ λοφιὴ κατέχρα, τὰ δὲ ὦτα τῶν ἵππων ὀρθὰ πεπηγότα εἶχον. Chœrilos diffère d'Hérodote à propos de deux faits, qu'il a peut-être puisés à une autre source; d'une part, à propos de l'usage d'exposer les peaux à la fumée et de se raser la tête (Hérodote dit qu'ils avaient les cheveux lisses), et, d'autre part, à propos de la langue phénicienne (Hérodote dit simplement qu'ils parlaient une autre langue que les Ethiopiens de la haute Egypte).

Chœrilos, aussi bien qu'Hérodote, a en vue les Ethopiens d'Homère, quand il parle des habitants des monts Solymes. Car la vaste mer au bord de laquelle il place leur séjour est celle dont Hélios sort au commencement du chant III de l'Odyssée et qui est nommée dans un fragment d'Eschyle (192 D.) mer des Ethiopiens. D'ailleurs c'est d'Homère que Chœrilos a tiré les monts Solymes eux-mêmes, et c'est précisément un passage de l'Odyssée qui l'a conduit à assimiler les Solymes aux Ethiopiens, ce à quoi Homère n'avait pas songé assurément. Homère raconte en effet qu'Athéna profite du séjour de Poseidon chez les Ethiopiens éloignés pour faire partir Ulysse de l'île de Calypso. Mais Poseidon,[1] qui vient de quitter le pays des Ethiopiens, aperçoit, du haut des monts Solymes, le vaisseau d'Ulysse au loin sur la mer. Les anciens interprètes d'Homère pensent naturellement que les monts Solymes se trouvent au même endroit que les Solymes de l'Iliade, et ils expliquent le passage en disant que Poseidon aperçoit Ulysse, lorsqu'il est arrivé sur le versant opposé des monts Solymes. On ne voit pas bien ce qui a pu amener Chœrilos à rapprocher par erreur les Ethiopiens et les monts Solymes, du haut desquels Poseidon verrait, alors qu'il est encore chez les Ethiopiens, ce que, d'après l'opinion d'Athénée, il lui eût été impossible de voir. D'autres, par une hypothèse encore moins admissible,[2] identifient les Solyma de l'Odyssée avec Jérusalem (Hierosolyma), uniquement pour pouvoir dire qu'Homère a parlé des Juifs.[3] Bref, les Solymes parlant phénicien ou les Ethiopiens habitants des monts Solymes dont parle Chœrilos n'ont rien de commun avec les Solymes d'Homère, les seuls qui aient une valeur historique, à savoir les Solymes de Milyade ou de Pisidie. Mais ce résultat négatif, si important qu'il soit, n'est pas le seul que nous donne ce passage de l'Odyssée; car on peut en tirer une conclusion parfaitement positive, et voici comment.

Poseidon sur le Taurus.

Si Poseidon aperçoit Ulysse du haut des monts Solymes, il ne s'y attendait certainement pas. En quittant les Ethiopiens, il se dirigeait, non pas vers Troie ou vers l'Olympe, mais vers son palais d'Ægæ.[4] Il est donc obligé de se détourner pour passer par les monts Solymes: pourquoi ce détour? Puisqu'il fallait que Poseidon fût sur la montagne pour apercevoir Ulysse au loin, le poëte devait, non pas prendre arbitrairement une hauteur quelconque, mais

[1] Homère, *Odyssée*, V, v. 82.

[2] Il faudrait prouver pour cela que les Ethiopiens aux cheveux lisses qu'Hérodote fait vivre en 480 av. J.-C. sont identiques aux Juifs.

[3] C'est peut-être ce qu'avait déjà voulu faire Antimaque (*Lydé*, fr. 16 B), bien que le passage des scholies de l'Odyssée cité plus haut (V, 283) se rapporte aux Solymes du Taurus; car les θεοῖς προσφιλεῖς Σόλυμοι rappellent fortement les Ethiopiens. Bellérophon avait même le cheval Pégase pour se rendre chez eux. Mais c'est assurément ce que veut faire Josèphe (cf. Eusèbe, *Præp. ev.*, 9, 9, p. 412 B; Etienne de Byzance, Ἱεροσόλυμα), qui, pour le prouver, cite mal à propos les vers de Chœrilos; il en est de même de Tacite (*Hist.*, 5, 2) et de Tzetzès (*Chil.*, 7, 149). Ce déplacement des Ethiopiens vers la Palestine, fondé sur la similitude des mots Solyma et Hierosolyma, rappelle tout à fait Andromède qu'on transporta à Jopé, à cause de la ressemblance de ce nom avec Æthiopia, l'ancienne patrie de la fille de Céphée. Les combinaisons de Tümpel (*Die Aethiopenländer des Andromedamythos, Jahrbuch für classische Philologie*, XVI, p. 127 et suiv.) se meuvent en sens opposé. Strabon (I, p. 34) donne lui aussi une explication originale des Solymes du passage de l'Odyssée. Son imagination doit déplacer les Solymes du Taurus, à partir du Nord, jusque dans l'Océan vers le Sud. Il semble que ce soit une explication intermédiaire entre les deux extrêmes.

[4] Homère, *Odyssée*, V, 381.

choisir une montagne par où le dieu eût quelque raison de passer.[1] On peut donc supposer que les monts Solymes, où le dieu s'arrête en passant, étaient, aussi bien qu'Ægæ, terme de son voyage, un séjour sacré qui lui était cher. Cette supposition, pour ne reposer sur aucun texte, n'en est pas moins parfaitement vraisemblable. Qu'on prenne le mot de Solymos dans son sens le plus large ou le plus restreint, il s'agit dans tous les cas du Taurus, près duquel coulait le fleuve du même nom.[2] Or ce nom de Tauros était aussi un des noms de Poseidon,[3] absolument comme les noms de Solymos et de Kragos étaient à la fois des noms de montagnes et de divinités. D'autre part, on trouve dans la chaîne du Taurus des traces évidentes d'activité volcanique et des crevasses dues à des tremblements de terre, notamment près du cap Sacré, d'où l'on faisait partir généralement la chaîne du Taurus.[4] Aucun texte, à ma connaissance, ne dit à qui ce cap était consacré; mais plus d'un détail dans le voisinage rappelle Poseidon. Tel est notamment le nom de Melanippion,[5] que porte une des îles qui avoisinent le cap Sacré — Mélanippé était une des amantes de Poseidon —; d'autre part, il existe non loin de là des sources d'eaux vives jaillissant dans la mer, comme la source marine consacrée à Poseidon sur la côte d'Argolide; enfin ce cap, que les voyageurs modernes ont comparé à un navire, passait, comme le cap Ténare, pour un point extrêmement dangereux pour les vaisseaux. Et effectivement c'est du haut des monts Solymes que Poseidon suscite contre Ulysse la violente tempête qui fracasse son embarcation.

Qui donc nous empêche de penser que Solymos, la divinité nationale de Termessos, était considérée par ses adorateurs comme une divinité suscitant des tempêtes, du haut de la montagne qui portait son nom, sur la mer qui baignait le pied de son trône? Cette supposition est parfaitement naturelle, et le contraire serait plutôt invraisemblable.

Si donc la divinité nationale des Solymes était en même temps un dieu marin, il est tout naturel qu'elle ait été assimilée à Poseidon, comme elle l'a déjà été à Arès et à Zeus. Or nous pouvons établir par une inscription (n° 95) que le culte de Poseidon[6] existait à Termessos à côté du culte de Zeus Solymien et d'Arès. On pourrait expliquer l'origine de ce culte par plus d'une raison plausible; mais l'explication la plus simple à mes yeux est l'introduction du polythéisme hellénique au milieu du monothéisme national, qui reconnaissait simplement une divinité masculine, à laquelle devait être unie une divinité féminine. C'est ici que se confirme parfaitement la parenté que nous avons cherché à établir entre les habitants de Termessos et ceux de Mylasa. En effet on adorait à Mylasa non seulement le Zeus Zeus-Poseidon.

[1] L'explication donnée par Ritter (*Erdkunde*, XIX, p. 763) pourrait bien n'être pas compréhensible pour tout le monde.

[2] Ce fleuve, d'après Hirschfeld (*De Gn. Manlii itinere ex Pamphylia in Galatiam facto*, p. 10), est le Kestros.

[3] Hésychios, Ταῦρος, Ταύρειος ὁ Ποσειδῶν.

[4] V. Ritter, *Erdkunde*, XIX, p. 744. Remarquer, à propos des sources d'eau douce (p. 745), la citation de Pline l'Ancien (*Nat. hist.*, 2, 106) et le contre-sens bizarre qu'il a fait sur les «*tres insulae navigantibus pestiferae*», où il a cru voir des exhalaisons pestilentielles.

[5] Etienne de Byzance : Μελανίππιον, πόλις Παμφυλίας. Ἑκαταῖος Ἀσίᾳ, τινὲς δὲ Λυκίας φασιν. Stadiasmus, 234 et suiv. : Μελανίππη; Quintus de Smyrne, 3, 233 : αἰπεινὸν Μελανίππιον ἱρὸν Ἀθήνης.

[6] Poseidon se rencontre encore sur d'autres points de la Pisidie (BCH., 1878, p. 173; *Journal of Hellenic Studies*, 1887, p. 249; *American Journal of Archæology*, 1888, p. 270; Sterret, *Epigraphical Journey*, 38.

Stratios ou Labradéen qui représentait à la fois Zeus et Arès, mais encore un dieu Osogos,[1] qui était, sans doute possible, la réunion de Zeus et de Poseidon, comme le prouvent ses attributs, le trident, l'aigle, le crabe et le cheval, et surtout son nom grec de Zénoposeidon qui était accolé à son nom carien.[2] D'autre part, comme cet Osogos, qui était représenté environné de rayons, a été également rapproché de Hélios, on ne peut guère s'empêcher d'y voir une divinité toute-puissante régnant sur l'univers entier. Deux autres faits confirment encore cette idée pour la Pisidie et la contrée voisine. Une inscription de Prymnessos[3] en Phrygie mentionne un Zeus καρποδότης, qui est représenté sur des monnaies ayant pour attributs, outre son aigle, des épis et des pavots, comme Déméter. Ce Zeus doit être rapproché du Zeus Poteos de Bouldour,[4] également en Pisidie, de quelque façon qu'on explique ce surnom; car l'autel qui lui est consacré porte une colombe à droite et une couronne à gauche. Il ressemble donc à Dionysos, qui était honoré à Termessos[5] ainsi qu'à Sagalassos, comme le prouvent des inscriptions, et qui est, après Zeus, la divinité masculine qu'on rencontre le plus souvent sur les monnaies des autres villes de Pisidie. Or Dionysos a été, comme on sait, identifié fréquemment avec le dieu asiatique Sabazios, qui était honoré sous le nom de Σάσαζος dans le nord de la Milyade, à Tefni, en même temps que Déméter,[6] et tout près de là sous le nom de Zeus Σαυάζιος.[7] D'autre part, on trouve encore à Tefni un Zeus Pluton, et non loin de là, à Kestel, Pluton avec Koré, considérés probablement moins comme divinités funèbres que comme dispensateurs des biens de la terre, recevant des remercîments pour avoir exaucé les vœux des hommes (εὐχήν).[8]

Zeus universel.

Autres dieux.

Les identifications précédentes ont pour point de départ le Zeus hellénique ou le Solymos dont il a déjà été rapproché. Les identifications ayant pour point de départ les divinités nationales de la Pisidie et des contrées avoisinantes nous conduisent au même résultat. Des «dieux pisidiens» sont cités dans plusieurs inscriptions de Cabalide[9] comme protecteurs des tombes; dans d'autres, Hélios et Séléné portent le même titre. Il est vrai que ces

[1] Cf. le passage capital de Strabon, 14, p. 659; puis Overbeck, *Kunstmythologie*, II, p. 268; Waddington, LW., 358 et suiv.; E. Meyer, *Karier*; Ersch et Gruber, p. 54. Pour le nom de ce dieu carien cf. Waddington, LW., 342 et 415; *Athenische Mittheilungen*, 1890, p. 269, 271 (Stratios); LW., 331, 379; *Athenische Mittheilungen*, 1889, p. 375, 394 et 1890, p. 259, 261 (Labraundeus); LW., 361; *Athenische Mittheilungen*, 1890, p. 260; BCH., 1890, p. 619 (Osogos, Zenoposeidon); LW., 399; BCH., 1888, p. 86 et suiv. (Chrysaoreos). Un dieu semblable, ayant pour attributs la hache à deux tranchants et la lance, se trouve sur les monnaies de la ville de Keramos en Carie (v. *Zeitschrift für Numismatik*, 1875, p. 109 et 1880, p. 26).

[2] On trouve également Zeus Eleutherios à Mylasa (BCH., 1881, p. 107, 11), à Olymos (*Athenische Mittheilungen*, 1889, p. 375, 5) comme à Termessos (Inscr. 58, l. 26), puis en Lycie avec Hélios (*Reisen*, II, p. 12).

[3] *Athenische Mittheilungen*, 1882, p. 134. On trouve en Cappadoce un Zeus ἐπικάρπιος (Sterret, EJ., 287), et en Lycaonie un Zeus φάτνιος (*Athenische Mittheilungen*, 1888, p. 235 et suiv., n° 10).

[4] V. *Bulletin de correspondance hellénique*, 1879, p. 335, où Collignon rapproche le Ζεὺς Πότηος qu'on trouve sur monnaies de Dionysopolis en Phrygie.

[5] Il y avait là soit le prêtre de Zeus Solymien, soit celui de Dionysos, qui était préposé au culte de l'empereur et de Rome, coïncidence qui pouvait d'ailleurs avoir également une raison locale.

[6] *American Journal of archæology*, 1887, p. 363.

[7] Sterret, WE., 44—46, cf. 81.

[8] Zeus Pluton, JHS., 1887, p. 249; Pluton et Koré, *ibid.* p. 258.

[9] CIG., III, 4380 rst; Sterret, *Epigraphical Journey*, 28 et suiv.

derniers sont des dieux grecs ; mais Hélios se trouvait déjà dans Osogos, et Séléné n'est autre que Hécate, qui était honorée à Stratonicée en même temps que Zeus à l'arme d'or, Chrysaor : comme Hécate, elle punissait les violations de sépultures.[1] En Lycie cette fonction appartient à Latone, soit exclusivement, soit concurremment avec les divinités infernales, ou avec ses enfants, qui sont ici évidemment Hélios et Séléné, auxquels se joint Hécate.[2] Comment Apollon-Hélios et Artémis-Séléné sont-ils devenus des divinités infernales ? Il suffit, pour s'en rendre compte, d'étudier les transformations parallèles de Men, qui est invoqué également comme protecteur des tombeaux ; il est appelé καταχθόνιος en Isaurie,[3] puis justicier sur terre et aux enfers.[4]

M. Collignon a comparé à Men un autre dieu, également représenté à cheval et la tête couronnée de rayons : je veux parler du «dieu sauveur», θεὸς Σώζων, dont le nom serait, d'après l'ingénieuse conjecture de Ramsay, la traduction grecque de Σαοαζ(ι)ος.[5] Tous les dieux représentés à cheval, armés d'une massue ou d'une double hache, et portant ce nom dans les inscriptions — et on en rencontre souvent en Pisidie[6] et dans les contrées voisines où Sozon était honoré — correspondent à d'autres exactement semblables, qui, au lieu de s'appeler Sozon, devenu alors nom générique plutôt que nom propre, s'appellent Héraklès,[7] Apollon, Poseidon, Sozon Lyk(abas),[8] Horophylax,[9] c'est-à-dire «protecteur des frontières», enfin Kakasbos,[10] qui a une couleur étrangère. Ne connaissant Sozon que par son nom et ses attributs, tout ce que nous pouvons en dire, c'est qu'il a été identifié avec Héraklès, à cause de sa massue, avec Poseidon, à cause de son cheval, avec Apollon, à cause de son caractère de dieu de la lumière, figuré souvent par une couronne de rayons. Ces deux derniers traits peuvent encore le faire comparer à Hélios ἔφιππος,[11] puis à Men,[12] qui serait identique, Sozon.

[1] Cf. Treuber, *Beiträge zur Geschichte der Lykier,* II, p. 8 et suiv. Zeus et Hécate, BCH., 1888, p. 264, 271.

[2] *Reisen in Lykien,* I, inscr. 43, 45 et suiv. Pour Apollon, Latone et Artémis en Phrygie, v. Ramsay, JHS., 1887, p. 376; 1889, p. 216; *Revue archéologique,* 1889, II, p. 138.

[3] Sterret, WE., 284,

[4] *Ibid.* 251.

[5] Collignon, BCH., 1878, p. 171 et suiv.; Ramsay, AJ., 1887, p. 362.

[6] BCH., 1878, p. 171; (Sterret, EJ., 64); 1879, p. 346; 1880, p. 291, pl. IX et suiv.; JHS., 1887, p. 238; *Zeitschrift für Numismatik,* 1884, p. 348 et 1886, p. 234. Cf. AJA., 1887, p. 362; Sozopolis-Apollonia (v. plus loin la liste des villes, 7) identification fondée évidemment sur celle d'Apollon avec Sozon; *Reisen in Lykien,* II, p. 170, 172; cf. p. 3. Pour la Carie, v. Imhoof-Blumer, *Monn. Gr.,* p. 304, 8.

[7] L'Héraklès des Pisidiens est représenté sur des monnaies de Baris avec deux têtes et quatre bras. V. *Zeitschrift für Numismatik,* 1879, p. 17.

[8] Sozon redevient alors nom propre; Ramsay est l'auteur de cette ingénieuse restitution.

[9] Leçon préférable à celle de Ramsay, qui écrit Orophylax, c'est-à-dire «protecteur des montagnes».

[10] Ὀροφύλαξ, Sterret, EJ., 65 (cf. ce que dit Ramsay dans la *Revue archéologique,* 1888, II, p. 220, sur les θεοὶ ἐνόριοι), JHS., 1887, p. 236; Ποσειδῶν, *ibid.*, p. 249; Héraklès à Tefni, AJA., 1887, p. 362; *Reisen in Lykien,* II, p. 208; Apollon, *ibid.*, I, 128, p. 125, fig. 77; *Athenische Mittheilungen,* 1887, p. 250; Kakasbos, *ibid.,* II, p. 3. Le dieu est représenté à cheval partout, excepté sur les monnaies d'Antioche en Carie (Imhoof-Blumer, *Monn. Gr.,* p. 304, 8); avec la double hache (*Archäologische Zeitung,* 1880, p. 37), en Lydie ainsi qu'en Lycie *(loc. cit.);* puis en Pisidie (JHS., 1887, p. 239. Cf. les Dioscures avec la double hache à Mosyna, JHS., 1883, p. 377); enfin avec des rayons autour de la tête (BCH., 1880, pl. X; *Zeitschrift für Numismatik,* 1884, p. 348; AJA., 1887, p. 302).

[11] Sterret, WE., 371.

[12] Ramsay, *American Journal,* 1887, p. 362.

extérieurement du moins, à Sozon Lyk(abas), d'après l'explication évidente de Stengel,[1] qui voit dans le λυκάβας d'Homère non pas l'année, mais la lune. Reste le nom de Kakasbos. Supprimons le redoublement, qu'on trouve constamment dans les débris des langues du sud-ouest de l'Asie Mineure; il reste la racine Kasbo, qu'on peut rapprocher du mot Kesbedion: c'est le nom que portait le sanctuaire de Zeus sur l'acropole de Selgé (cf. également la liste des noms propres, p. 13). Nous voilà revenus à Zeus; et il est à peine besoin de faire remarquer que l'identification de Sozon avec Poseidon, avec Hélios (Men, Apollon) et enfin avec Zeus nous ramène à Osogos, qui rappelle Sozon, non seulement par son nom, mais surtout par la hache à deux tranchants qu'il a comme attribut.

D'autres dieux, qui apparaissent plus rarement dans les inscriptions ou sur les monnaies, peuvent être rapprochés assez facilement des noms précédents : tels sont Sérapis, les Dioscures, peut-être aussi les dieux des fleuves, qui sont souvent représentés sur les monnaies, tandis que Poseidon ne semble pas s'y trouver. D'autres enfin, comme Hermès et Asklépios, paraissent avoir été simplement importés de Grèce. On peut être surpris de ne rencontrer aucune trace, ou à peu près,[2] de Héphaistos, qui était honoré à Olympos et près de la Chimère. Il est vrai qu'Osogos ressemble tout à fait à un Héphaistos archaïque.[3] Au reste ce dieu ne plaisait peut-être pas à un peuple guerrier comme les Pisidiens.

Divinités féminines.

Reste à savoir quelle était la déesse nationale des Pisidiens. On trouve mentionnées dans les inscriptions et représentées sur les monnaies toute une série de divinités féminines. Un grand nombre d'entre elles paraissent importées directement de Grèce; telles sont Aphrodite, Hygieia, les Muses, divinités assez rares, et Tyché, assez répandue au contraire, ici comme ailleurs; d'autres ont été simplement assimilées à une ou plusieurs divinités nationales. Auprès de Zeus on trouve naturellement Héra, par exemple, selon toute vraisemblance, dans le temple de Zeus Solymien à Termessos,[4] puis à Pogla, où elle porte le titre de βασιλίς, et dans plusieurs autres lieux. Déméter se rencontre avec Sabazios (Zeus?) et Koré avec Pluton (Zeus). Il est possible, sans que rien le prouve, qu'Athéna, qui avait un sanctuaire dans l'île de Mélanippion près du cap Sacré,[5] était réunie à Poseidon. Kaldéné (Chaldéné), qui est citée plus haut[6] comme mère de Solymos, fils d'Arès (Zeus), n'est pas autrement connue : on ne peut guère la confondre avec Séléné, quoique celle-ci porte le nom de déesse pisidienne[7] et qu'elle nous ramène immédiatement à Arès. Séléné en effet n'apparaît que dans trois ou quatre inscriptions d'une ville; mais en revanche Artémis se rencontre dans les inscriptions, sur les monnaies, dans les noms propres, plus fréquemment que toute autre déesse; assez souvent même, à Andeda, Apollonia (?), Pednelissos, Pogla, Sagalassos, Ariassos, on la trouve sous la figure asiatique de la déesse de Pergé, qu'Artémidore a

---

[1] *Hermes*, 1883, p. 304.

[2] Termessos, inscr. 178 et suiv.

[3] Particulièrement sur une monnaie publiée par Friedländer (*Zeitschrift für Numismatik*, 1875, p. 109, 111 et suiv.).

[4] On trouve au même endroit Dioné, CIG., 4366^{m}.

[5] V. plus haut p. 7, note 5.

[6] Cf. p. 4, note 3.

[7] Il faut dire qu'alors elle est unie à Hélios.

rapprochée de deux autres formes de l'Artémis orientale, l'Artémis d'Ephèse et l'Eleuthéra (Eleutho, Eileithyia?) de Lycie. Or Eleuthéra se rencontre unie à Arès à Kyaneæ en Lycie: il est vrai que ce qui s'applique à Arès en Lycie peut très bien ne pas s'appliquer à Arès en Pisidie. On peut rapprocher d'Artémis Némésis, qu'on rencontre à Amblada, Komama, Kremna, Pednelissos et Termessos. La déesse de la terre, qu'on reconnaît sûrement dans plusieurs des noms cités, porte ensuite le nom de Cybèle et de μήτηρ ὀρεία.[1] Le culte de la «terre féconde» (Γῆ καρπόφορος)[2] fut probablement introduit à Termessos à la suite de la réponse d'un oracle, et ce nom de Gé est porté par plusieurs femmes des premières familles. Peut-être est-il synonyme ou très proche parent du nom de Ὀᾶ, qui correspond au masculin Ὀᾶς, comme Βᾶ à Βᾶς et Μᾶ à Μᾶς (Μήν, Μάνης, Μῆνις, etc.) : ces formes doivent être rapprochées elles-mêmes des redoublements Βάβα, Βάβεις, Βάβας, Οὐάουας, Μάμας, qui nous amènent à Μάμα et à Πάπας,[3] synonyme de Βάβας comme Δάδας est synonyme de Τάτας.

Nous passons ainsi naturellement de la religion des Pisidiens à leur langue. Le pisidien est parent du lycien et du carien : il suffira, pour le montrer, de citer quelques traits, empruntés aux travaux cités plus haut de G. Meyer et de Deecke,[4] et un choix de noms propres, tirés en partie des inscriptions récemment découvertes.

Langue des Pisidiens.

Ramsay a déjà fait remarquer[5] combien le dialecte pisidien est riche en voyelles : c'est un caractère qui lui est commun avec le carien et le lycien. Il n'est pas rare d'y trouver, dans les syllabes radicales ou finales, des diphthongues et des triphthongues, telles que ευα, εια, εα, ουα, οα, υα, αυα, οια, ουι. Comme on a déjà pu le voir par l'exemple de Ὀᾶ, l'υ et l'ι ont un son intermédiaire entre la consonne et la voyelle : c'est ainsi que υ, ου et β se substituent l'un à l'autre dans les inscriptions pisidiennes et isauriennes, aussi bien que dans les inscriptions lyciennes. Meyer a déjà signalé[6] en tête des mots la double lettre κβ, et il cite comme exemples les noms cariens Κβόνδιασσις et Κβώδης. Ces noms rappellent ceux des frères Κενδέας et Κβήδασις à Termessos,[7] surtout si l'on rétablit pour le premier la forme primitive Kbendéas, qui est plus rare, tandis que Κβονδ au contraire se rencontre plus fréquemment que Κονδ. Dans le corps des mots, nous trouvons réunies les lettres γβ, par exemple dans les noms bien connus Λαγβηνός et Λόγβασις.[8] Peut-être Ὀᾶ, Βᾶ, Γᾶ, dérivent-ils de Γβα ou *Gva* : c'est une question à examiner.

[1] Sterret, WE., 400.

[2] Inscr. 83

[3] Cf. Ramsay, JHS., 1883, p. 35.

[4] Cf. p. 4, note 4. Il existe un travail de Sayce, *On the karyan language*, publié dans les *Transactions of the society of biblical archæology;* mais je n'ai pu le consulter.

[5] *Athenische Mittheilungen,* 1883, p. 74.

[6] Meyer, p. 193. D'après Pauly *(ouvr. cit.)* cette double lettre n'est pas rare dans le dialecte lycien, particulièrement dans les pronoms, comme le son *qu* en latin.

[7] Inscr. 61.

[8] Le premier se rencontre dans les *Reisen in Lykien,* II, p. 198; le second dans Polybe, V, 74. C'est peut-être le même nom qui reparaît trois siècles plus tard (*Reisen in Lykien,* II, nº 227 et suiv.) à Œnoanda sous la forme Βουλεόβασις, avec chute du *g* et addition d'une syllabe, qu'on rencontre également dans Βού-βαλος (v. Βάλος, tome I, inscr. 98), à moins que ce ne soit simplement la syllabe Ουο qu'on trouve dans Οὐόυας. La lettre *b* tombe de même dans Lagbenos (v. plus loin la liste des villes, nº 30). C'est peut-être également ainsi que s'explique le rapprochement de Kolbasa et Olbasa, de Koias (Koas) et Oas, de Kotenna et Etenna (liste des villes, nº 49).

Un autre groupe de lettres assez remarquable est Στλ ou *Istl* et *Estl*, si l'on ajoute une voyelle indéterminée, indispensable pour la prononciation de ce son très dur. On le trouve dans le mot pisidien *Stlege*, nom primitif de Selgé donné par les monnaies, ainsi que[1] dans l'adjectif dérivé Ἐστλεγιυς.[2] On peut en rapprocher le mot pamphylien *Estfedys*, nom primitif d'Aspendos, et le mot lycien *Istlada*,[3] qui rappelle tout à fait le mot Ταστληδεὺς[4] (Ménéas, fils de Solon), qu'on trouve dans une inscription de Kotenna et Orymna citée par Hirschfeld.[5]

Meyer a également fait remarquer la tendance de ces langues au redoublement des syllabes : cette tendance dégénère même dans l'intérieur, en Phrygie et en Isaurie, en une façon de parler véritablement enfantine, une espèce de bégaiement :[6] le mot Κάκασβος, cité plus haut, peut servir d'exemple. Mais je signalerai un point qui a beaucoup plus d'importance à mes yeux; je veux dire la faculté de former des composés. Cette tendance, qui est d'origine arienne, s'est ensuite développée particulièrement en Grèce. Le pisidien, comme le carien et le lycien, en a fait usage pour former des noms de parents et d'enfants qui se ressemblent sans se confondre. Nous en avons un exemple frappant dans un nom de femme donné par une inscription funéraire de Termessos : Μάμαστις Μαμωτάσιος τρὶς Μοτασσούργιος (n° 148).

Noms propres. Suivent un certain nombre de noms propres dont la comparaison pourra être intéressante.[7] Les noms pisidiens proviennent en grande partie de nos propres inscriptions ou de celles de Sterret; les noms lyciens sont empruntés aux *Reisen in Lykien*, et les noms cariens sont tirés en général de la table dressée par M. Haussoullier dans le *Bulletin de correspondance hellénique :*[8]

[1] V. Imhoof-Blumer, *Zeitschrift für Numismatik*, 1878, p. 133 et 137, pl. VI, 4.

[2] C'est peut-être ainsi que s'explique également la double forme de Sagalassos et Selgessos citée par Strabon (12, 569).

[3] *Reisen in Lykien*, II, 85, l. 6. Dans une autre inscription citée au même endroit, on lit simplement Ἴσλαδα. Sur la fréquence de l'*i* devant *sk*, *sp*, *st*, cf. Mordtmann, *Athenische Mittheilungen*, 1890, p. 158.

[4] Sur le préfixe Τα, cf. Ramsay, JHS., 1883, p. 40 : Ταλιμενεύς.

[5] Hirschfeld, 1875, p. 143.

[6] V. Radet et Paris, BCH., 1886, p. 506.

[7] Il est naturel de supposer que les habitants de la Pamphylie étaient de même race que ceux de la Pisidie, indépendamment, bien entendu, des colons grecs et des autres peuples venus par mer : cette idée est d'ailleurs confirmée par la concordance des noms pamphyliens avec les noms pisidiens, cariens et lyciens. V. particulièrement Βάλος (tome I, inscr. 98, cinq fois répété), Κενδέας, ΚέδαιϜις (cf. p. 11), Κιδρα-μύας, Κυδραμούαυ, Κυδρό-μολις, Logasis — Logbasis (?), Μάνεις, Menneas, Μολε . . . ., Μουρ-μακω, Οὖρος, Πάπας, Estfedys, Sillyon, primitivement Σέλυον (en Cibyratide Σύλειον, Polybe, 21, 34 et Σιλλυεῖς en Pisidie, BCH., 1886, p. 500; cf. Radet, *Revue archéologique*, 1890, II, p. 209), Trokondas. Peut-être faut-il comparer également la Vanassa de Pergé avec Orbanassa (v. liste des villes, 56 et suiv.), et Κοπέρινα avec Kuperllis. Cf. *Six monnaies lyciennes, Revue numismatique*, 1886, p. 165; *Extrait*, p. 40; Head, HN., p. 573. Le mot Κυαΐας (cf. le carien Κυάτβης, Κύπτις) commençait peut-être par *kb*.

[8] *Bulletin de correspondance hellénique*, 1880, p. 316.

Pisidien	Carien	Lycien	Autres dialectes
Ἀρσαμέτης	Ἄρσηλις (cf. p. 3, note 6)	Ἄρσαλος Ἄρσασις	Arsames, Arsakes (langue persane)
Βούβαλος (cf. p. 11, note 8)		Βάλος	
Βοαλιανός (Sterret, WE., p. 271)	Ὄαλος		
Ἴσινδα, Σίνδα		Ἴσινδα	
Κάν[δ]ας (Sterret, WE., 366, 65)	Κανδαύλης		Καδέας (Sterret, WE., 296), Isaurie
Καδάου, Καδαύου (EJ., 38, 72)	Κονδ—, Κβονδ—		
Κενδέας, Κβήδασις	Κβωδ—		
Κά-κασβος v. p. 9, Κασωνιάτης (Sterret, WE., p. 376, 2)	Κάσβωλλις		Χασβία, Lycaonie
Κιννα-βορ- (Sterret, WE., p. 272)	Κινδυάς (Ἄρτεμις) (BCH., 1881, p. 192)	Κινδάβυρις	
(Κοίας), Κοίου	Κοί-δως	ΚοϜάτα	
Κότης, Κόττης		Μασι-κύτης?	
Κτοῖος, génit.	Κτού-βολδος		
Λαπτο-κώμη		Λόπτα	
Μάμαστις	Μούμαστις	mōmāzn (Deecke, Bezzenberger, XIII, p. 137)	
Μάνης, Μάνειτος	Μανίτας		
Μάσας	Μάσα (BCH., 1889, p. 342)	masa (Deecke, XII, p. 128)	
Μιλύαι (Μύλιοι)	Μίλητος	Τρεμίλαι	
Μόλης, Μοῦλις, Μόλυξ, 53 et suiv.	Μύλασα	Μόλεσις	
Μίλλαξ, Μύλης		Μολλίσιος (Deecke, XII, p. 140)	
Μουλασσεῖς v. p. 4			
Ὄλ-ολλος	—ωλλος, ὦλδος		
Οὖλος	Οὐλιάδης	Οὐλλίας	
Ὀπραμόας	Μοβ-ωλλεύς (pour la seconde partie du mot)		Οὐπραμοῦσιν
Οὐραμμόας			Οὐβραμούασις, Isaurie (Sterret, WE., 22, 282)
Ὀβριμότης	Ὄβριμος	haprumah (Deecke, XII, p. 135; pour moua, p. 132)	
Ὀβριμιανός, descendant d'Οὐραμμόου (*Athen. Mittheilungen*, 1883, p. 72)			
Ὀτάνης		Otuna (Deecke, XII, p. 134)	Otanes (langue persane)
Οὐίτασις		Οὐίδ-ερμα	
Παναμύας	Παναμύας		
Πισίδης	Πισίνδηλις		
Σάμου, génitif	Σάμασσις, Σάμου, génitif	Sāmotāh (Deecke, XII, p. 138)	
—σελις	Σέλλις		
Τερμησσός[1]	Τέρμερα	Τελμισσός, Τυρμισσεῖς	
Τρυκόνδας	Ταρκονδ-αρεῖς		
Τυρσηνός (Sterret, WE., p. 273)		Τρύσα	

[1] D'après Deecke, XIV, p. 134, Termessos serait certainement une colonie lycienne. Je ne comprends pas bien ses raisons. Comme il croit que les Solymes étaient d'origine phénicienne, je suppose qu'il fait intervenir les Lyciens pour expliquer certaines coïncidences de langage. C'est ainsi que Meyer (v. p. 4, note 5) fait intervenir les Léléges pour la même raison. Mais ce point a été écarté plus haut. Il serait peut-être plus vraisemblable d'attribuer cette origine lycienne à Telmissos-Makri.

De même que le nom de Σώζων nous a paru formé par une étymologie populaire, il faut remarquer qu'une série d'autres noms grecs et latins (cf. Οὖρος, Οὔαρος) ont été purement et simplement substitués à des noms locaux, avec lesquels ils présentaient quelques rapports. Ces noms se reconnaissent à leur flexion variable : tel est par exemple Manès (cf. tome I, p. 189, Molès, Hoplès, Masas). Nous rencontrerons plus loin le nom d'Hermaios, qui doit avoir été formé de la même manière; car il se rencontre beaucoup plus fréquemment que ne peut le faire supposer l'importance du culte d'Hermès en Pisidie. Le nom de Musaios paraît être une transcription des noms lyciens Mouaza et Merimauasa.[1] Quant au nom de Meidias, avec la forme approchée Μείδας, dont la fréquence s'explique peut-être par la transmission héréditaire, il paraît être plutôt une dérivation du phrygien Midas qu'une imitation de je ne sais quel modèle grec.[2] Menelaos rappelle Menneas, Strabon rappelle la racine Strob, comprise dans Strobelos.

Le principal intérêt que présentent les Pisidiens, ainsi que les Cariens, est la question de leur origine et de leurs rapports de parenté : aussi avons-nous dû donner une certaine étendue à l'étude de cette question. Ils n'ont jamais joué aucun rôle dans l'histoire et ne paraissent pas avoir jamais formé un tout qui pût avoir une action commune. Ce manque d'unité s'explique d'ailleurs par la nature de leur pays. Ils ont toujours habité la région du Taurus sans jamais se déplacer : tout ce qu'on peut dire, c'est que, d'après le passage de l'Odyssée cité plus haut, ils semblent avoir occupé autrefois toute la chaîne jusqu'au cap Sacré, d'où ils durent être refoulés peu à peu dans l'intérieur par les Lyciens et les Grecs.

Limites de la Pisidie.

L'histoire nous représente les Pisidiens, particulièrement les Solymes de Termessos, se disputant avec les Lyciens et les Pamphyliens la possession du pays. Les Pisidiens, que Diodore[3] mentionne entre les Lyciens et les Pamphyliens, sont signalés comme ayant construit des vaisseaux pour le compte de Xerxès. Environ cent vingt ans plus tard, d'après Scylax, ils paraissent refoulés dans l'intérieur; mais bientôt après, lors de l'arrivée d'Alexandre à Phasélis, ils viennent attaquer cette ville d'un repaire de brigands installé dans le voisinage. Olbia[4] paraît également avoir été alors en leur pouvoir. La ville faisait partie du territoire des Solymes et portait le nom pisidien d'Olba, qui rappelle Olbasa; puis, sous le nom grec d'Olbia, elle finit par appartenir aux Pamphyliens.[5] Si les Pisidiens furent refoulés une seconde fois dans l'intérieur par Alexandre, on voit ensuite les Termessiens obtenir, peut-être par l'intermédiaire de Pergame, une bande de littoral, dont la possession leur est confirmée par la *Lex Antonia*.[6] Cependant la ville de Trébenna, qui n'est pas même éloignée de 15 kilomètres au sud-est, paraît faire dès cette époque partie de la confédération lycienne.[7]

[1] Deecke, dans les *Beiträge* de Bezzenberger, XIV, p. 192; XII, p. 128.
[2] Deecke, *ibid.*, XII, p. 130, lit un nom lycien Mădāz-zala.
[3] Diodore, II, 2.
[4] V. tome I, p. 20.
[5] Etienne de Byzance, Ὀλβία. Mais le passage s'entend aujourd'hui tout différemment.
[6] CIL., I, 204.
[7] Cf. la fin du chapitre relatif à Termessos.

Partout d'ailleurs les limites de la Pisidie sont difficiles à déterminer rigoureusement. Strabon[1] nous dit que les Pisidiens habitent le Taurus occidental et les Ciliciens le Taurus oriental. Mais il ne faudrait pas se figurer d'après ce passage que le pays des Pisidiens était traversé de l'ouest à l'est par une chaîne de montagnes. Ce même Strabon oppose, d'une part, le territoire de Selgé, qui comprend les hauteurs du Taurus, mais s'étend par derrière du côté de Sidé et d'Aspendos, et, d'autre part, celui de Sagalassos, qui est tourné vers l'intérieur, ἐντός, du côté de la Milyade. Cette fois la montagne passe de la direction est-ouest à la direction nord-sud; car le Bozburun, qui n'est autre que le Taurus, est orienté exactement du sud au nord, avec Selgé à l'est, et Sagalassos à l'ouest, un peu plus haut du côté du nord. Le nom de la Pisidie antique ne correspond donc pas à une idée bien nette, d'autant plus que l'étendue du pays n'est pas précisée. Dans son sens le plus large en effet, il comprend également la Milyade et la Cabalide, et dans ce cas la Pisidie s'étendrait à l'ouest jusqu'à la Carie et toucherait même la Lydie au nord;[2] dans son sens le plus étroit au contraire, elle est bornée au nord par la Phrygie, à l'ouest par la Milyade, au sud par la Lycie et la Pamphylie et à l'est par la Cilicie. L'idée la plus simple est celle de Strabon. D'après lui en effet, les Pisidiens habitaient le pays montagneux qui entoure la plaine pamphylienne:[3] ils allaient donc, à l'ouest, jusqu'à la chaîne du Tachtaly, qui se dirige vers le nord; au nord, jusqu'aux montagnes situées entre les trois lacs de Bouldour, Ejerdir et Kirili, notamment entre les deux derniers; à l'est, jusqu'aux montagnes qui se dirigent vers Kirili; enfin ils s'avançaient jusqu'à la côte entre la Pamphylie et la Cilicie, du Mélas à Korakésion.[4] Ils possédaient par conséquent le cours supérieur des trois fleuves qui se jettent sur la côte de Pamphylie, le Kestros, l'Eurymédon et le Mélas, et ils occupaient les routes qui relient la plaine de Pamphylie à l'intérieur du pays, et, du moins pendant un certain temps, celles qui vont à la côte.

Nature du pays.

Tandis que la plaine de Pamphylie est uniforme dans son ensemble, abstraction faite de la charmante variété du détail, la Pisidie présente les plus grands contrastes sur une

[1] Strabon, p. 566 puis p. 130, 491; cf. p. 570.

[2] V. Artémidore cité par Strabon, 12, 7, 2. Tout le paragr. 2 est visiblement une interpolation d'Artémidore. Il interrompt la continuité des paragr. 1 et 3, qui se font suite; de plus, d'après ce passage, la Pisidie s'étendrait jusqu'à la Carie : or on ne trouve rien de tel dans Strabon (cf. 12, 13). Cette même opinion se retrouve dans Tite-Live (38, 13), comme l'a fait remarquer Hirschfeld (1879, p. 324, 1), à propos de l'expédition de Manlius en 189. D'autre part, on peut affirmer, d'après la fin du paragr. 2 dans Strabon, εἰσὶ δὲ τοῖς Φρυξὶν ὅμοροι καὶ τῇ Καρίᾳ Τάβαι καὶ Σίνδα καὶ Ἄμβλαδα etc., que Tabæ se trouvait également dans l'énumération qui précède. Car dans la série Ἄμβλαδα, Ἀνάβουρα, Σίνδα, Ἀαρασσόν (l. Ἀριασσόν), Ταρβασσὸν, Τερμησσόν, où nous avons souligné les noms reproduits dans le second passage, Τάβας s'est certainement altéré en Ταρβασσὸν sous l'influence du nom précédent. En effet, tous les autres noms de la liste d'Artémidore sont connus et se rencontrent sur les monnaies; seul Tarbassos est absolument inconnu. Ramsay fait (AJA., 1888, p. 264) une supposition invraisemblable. Ταρβασσὸς serait, d'après lui, une erreur pour Καρβασσός, qui serait lui-même une erreur encore plus forte pour Κόρμασα. Dans Etienne de Byzance, Tabæ I, située en Lydie, mais colonisée par des Pisidiens (Cibyra et Tabæ sont fondées par deux frères Cibyras et Marsyas), ne diffère pas de Tabæ II en Carie. Peut-être aussi le Θυεσσός de Lydie dont parle une inscription (BCH., 1889, p. 504; Θυησσός près de Tabæ) n'est-il autre que le Θυεσσός de Pisidie dont parle Etienne de Byzance. Cette opinion est également celle de Reinach (*Revue archéologique,* 1890, p. 295).

[3] Strabon, 14, p. 666.

[4] Cf. Neumann, *Zur Landeskunde und Geschichte Kilikiens,* dans les *Jahrbücher für classische Philologie,* 1883, p. 550. Il est vrai que dans la suite les villes de Cibyra et de Syedra ne font plus partie de la Pisidie.

étendue relativement peu considérable. Ici, ce sont des vallées étroites et profondes, ou de vastes cirques entourés de montagnes, renfermant parfois de grands lacs d'eau douce ou d'eau salée : tel est notamment le lac de Bouldour, autour duquel s'est formé un large dépôt de sel. Ailleurs, ce sont des crêtes rocheuses abruptes, entre lesquelles s'étendent des plaines absolument unies,[1] plus ou moins couvertes d'eau, elles aussi, en plus d'un endroit. Les montagnes de l'ouest sont généralement dénudées, celles de l'est sont au contraire assez boisées. Nulle part le pays n'est naturellement pauvre. Aujourd'hui négligé, il était autrefois très riche en bétail, en céréales, et en fruits variés[2] : aussi eut-il à subir plus d'une fois les incursions des brigands, bien qu'il soit peu accessible et rempli de défilés faciles à garder. Nous avons vu qu'en Pamphylie les villes étaient bâties presque constamment sur un plateau isolé, aux bords escarpés; au contraire, les villes que nous aurons à décrire dans ce volume ont toutes ou presque toutes une situation différente : Kremna s'élève sur un plateau isolé, comme les villes pamphyliennes. Termessos est située au contraire dans une vallée profonde, entourée de toutes parts d'une véritable enceinte de montagnes. La situation de Sagalassos rappelle à la fois celle des deux villes précédentes : un escarpement considérable au nord et des montagnes abruptes sur les autres côtés. Cette même situation se retrouve à Selgé; seulement la montagne qui la couvre par derrière, ainsi que la pente escarpée qui descend jusqu'à l'Eurymédon, sont beaucoup plus considérables et plus éloignées de la ville, et dans l'intervalle cette dernière est située sur un groupe de collines qui se distingue à peine des collines environnantes. De toutes les villes nommées plus haut et en général de toutes les villes de Pisidie, Termessos, Sagalassos et Selgé sont celles qu'on rencontre les premières et le plus fréquemment dans l'histoire.

Histoire du pays.

Comme leurs ancêtres les Solymes de l'Iliade, qui passaient pour des voisins remuants et dangereux, les Pisidiens nous apparaissent, jusqu'à une époque assez avancée, comme un peuple belliqueux et indiscipliné. Les Pisidiens se louaient, ainsi que les Cariens, comme soldats, et même, au besoin, comme assassins, et, de même que les Cariens se faisaient enterrer tout armés, on trouve des tombeaux pisidiens ornés de figures représentant des armes. Ajoutons qu'ils sont simplement armés à la légère pour combattre dans leurs montagnes. En même temps que leurs voisins les Ciliciens, les Pamphyliens et les Lyciens, les Pisidiens passent pour très versés dans l'art de la divination.[3] La légende du séjour de Calchas et d'Amphilochos dans cette contrée repose sur un oracle. La fondation de Selgé fut de même attribuée à un oracle, et l'on fit de Milyas[4] une fille de Mopsos. Il existe d'ailleurs des documents directs : ce sont des oracles trouvés en Pamphylie, en Milyade et en Pisidie, près d'Attaleia et de Termessos, en Caralitide, chez le peuple des Orméliens, à Anabura, près de Sagalassos et entre Kremna et Karabaulo. Il est vrai que ces oracles, tels qu'ils ont été trouvés, se rapportent à une époque assez avancée; mais ils ont dû exister longtemps

[1] La description de Strabon (12, 6, 5) convient également bien à plusieurs endroits.
[2] V. pour Selgé la description enthousiaste de Strabon (12, 570); pour Sagalassos Tite-Live (38, 15).
[3] Cicéron, *De divin.*, I, 15, 25.
[4] V. p. 4, note 3.

auparavant, sous une forme ou sous une autre, car ils se rencontrent sur des monnaies très anciennes de Selgé et d'Aspendos.[1] De même le culte d'Apollon Clarien à Sagalassos, où l'on trouve un oracle du même genre, pourrait bien remonter à Mopsos. Après le passage de Calchas, Selgé paraît avoir été colonisée par les Lacédémoniens,[2] et les Ambladéens se donnaient sur leurs monnaies comme Lacédémoniens.[3]

Sous la domination des Perses.

Quoiqu'enclavés dans l'empire perse, les Pisidiens apparaissent la plupart du temps comme indépendants. Ils ne sont pas cités par Hérodote[4] dans la première ou dans la seconde satrapie de Darius, ou du moins ils n'y portent pas le nom de Pisidiens, sous lequel on devrait les rencontrer. Bien qu'ils construisent des vaisseaux pour Xerxès, ils n'en sont pas moins signalés bientôt après, à propos de la bataille de l'Eurymédon, comme hostiles aux Perses.[5] Cyrus le Jeune tira parti de leur caractère indépendant, et l'on n'est pas surpris de les voir mêlés au soulèvement général des provinces du littoral en 362. Néanmoins ils ne firent pas à Alexandre un accueil des plus amicaux. Seuls les habitants de Selgé, par haine contre Termessos, et probablement aussi contre Sagalassos, offrirent leur amitié à Alexandre et lui restèrent fidèles. Strabon d'ailleurs dit[6] qu'ils avaient toujours conservé leur indépendance sur leurs montagnes et même qu'ils avaient toujours disputé aux rois (de Perse) les plaines voisines. Termessos résista; Sagalassos au contraire fut prise. Lors du partage de l'empire d'Alexandre, la Pisidie n'est pas mentionnée; mais elle doit être comprise dans les contrées confinant à la Cappadoce, qu'Alexandre n'avait pas eu le temps de soumettre[7] et qui furent alors attribuées à Eumène. Bientôt vaincu par Antigone, Eumène s'enfuit en Arménie; mais le parti de Perdiccas, son frère Alkétas et Attale trouvent un appui en Pisidie. Bientôt ils sont battus à Krétopolis en Milyade; Alkétas seul réussit à s'échapper et se réfugie à Termessos en passant par le défilé (klimax) situé au nord-ouest de Pergé.[8] Les événements qui se passent alors dans l'intérieur de la ville, les seuls que l'histoire rapporte, sont mentionnés plus loin à propos de Termessos. Bornons-nous à dire ici, qu'Alkétas succomba, et après lui Eumène. La situation des Pisidiens sous les Séleucides est sensiblement celle qu'ils avaient sous les Perses, comme le fait voir la guerre, rapportée par Polybe,[9] entre les deux villes pisidiennes de Selgé et Pednélissos. On remarque à cette occasion que les rivalités entre les villes voisines n'ont pas cessé, et nous voyons les habitants de Selgé entrer en campagne avec leurs alliés pour soumettre Pednélissos. Ils essaient de couper le chemin au corps auxiliaire de Garsyéris, sans abandonner le siége. Ayant échoué dans leur tentative et se voyant menacés par une armée de près de 20.000 hommes, ils attaquent témérairement le corps de secours; mais, pris en queue par les

Sous les successeurs d'Alexandre.

[1] V. Head, HN., p. 592 et 126.
[2] Strabon, 12, p. 570.
[3] Lœbbecke, *Zeitschrift für Numismatik*, 1890, p. 12.
[4] Hérodote, 3, 90.
[5] Diodore, 11, 61.
[6] Strabon, 12, p. 571.
[7] Diodore, 18, 3 et 16.
[8] V. la liste des villes, N° 37, et le début du chapitre relatif à Sagalassos.
[9] Polybe, 5, 72.

assiégés, ils sont battus et repoussés dans leur propre ville avec une perte de 10.000 (!) hommes. Ils ont alors à se défendre à la fois contre les traîtres au dedans et contre les ennemis au dehors. Enfin ils obtiennent la paix, à condition de livrer les Pednélissiens prisonniers et de payer 700 talents; moyennant quoi ils conservent leur territoire et leur indépendance, tandis que la Milyade et une partie de la Pamphylie sont soumises à Achæus.

De même, quand le consul romain C. Manlius parcourut en 189 le territoire enlevé à Antiochus le Grand, il trouva Termessos aux prises avec Isinda en Milyade et cette dernière ville assiégée. Termessos, qui avait autrefois tenu tête à Alexandre, se joignit cette fois aux Romains, ainsi que Sagalassos et quelques villes secondaires. Elles devinrent indépendantes, et conclurent alliance avec Rome. Pergame, favorisée par les Romains, est alors voisine d'Antiochus et recherche l'amitié des Termessiens, aussi bien de Termessos la Grande que de Termessos la Petite,[1] étroitement unies l'une et l'autre à Œnoanda. Enfin Eumène II, poussé probablement par le désir d'étendre sa puissance et par la vieille rivalité qui séparait Termessos et Selgé, entreprend contre Selgé une guerre dont l'issue nous est inconnue.[2]

Sous les tyrans.

Strabon[3] vante la constitution politique de Selgé et l'oppose à celle des autres villes de la montagne, dont les habitants se livraient au brigandage et étaient soumis à des tyrans, sous la conduite desquels ils descendaient dans les plaines pour les ravager.[4] Il cite notamment deux tyrans, qui vivaient à une époque assez rapprochée de la sienne, Antipater, tyran de Derbé et de Laranda, sur les confins de la Pisidie et de l'Isaurie, et un tyran des Homonadéens. Dans la Pisidie proprement dite, il paraît songer à Katenna,[5] à Sandalion et à Kremna,[6] ainsi qu'à plusieurs autres villes qu'il énumère ailleurs.[7] Du reste la tyrannie était alors très répandue dans toute l'Asie Mineure, dans des proportions plus ou moins considérables. Ce Logbasis dont il a été question plus haut eut des vues sur Selgé elle-même, et Alkétas semble avoir exercé pendant quelque temps une espèce de tyrannie à Termessos. On trouve en effet dans les ruines de cette ville une maison qui a la grandeur et la solidité d'un palais. On sait d'autre part que les fils du tyran de Cibyra, Moagétès de Bubon, qui périt assassiné, furent recueillis par un de leurs parents à Termessos, ce qui fait supposer qu'un gouvernement semblable était également établi dans cette ville. Plus tard, ils se vengèrent du meurtrier; mais, au lieu de prendre la tyrannie pour eux-mêmes, ils rendirent la liberté à Cibyra.[8]

Sous la domination romaine.

Les villes pisidiennes perdirent leur indépendance pendant quelque temps sous Mithridate,[9] mais la reconquirent bientôt après la chute de celui-ci. Nous le savons en particulier

[1] V. plus loin le chapitre relatif à Termessos et les *Reisen in Lykien,* II, p. 178.
[2] Trogue Pompée, *prol.*, 34, 7.
[3] Strabon, 12, 7, 3.
[4] *Id.*, 6, 4.
[5] *Id.*, 7, 1.
[6] *Id.*, 6, 4. Cette dernière ville fut encore, sous l'empereur Probus, pendant un certain temps, le séjour d'un chef de brigands. (Zozime, 5, 16.)
[7] *Id.*, 7, 2.
[8] Diodore, 33, fr. 5[a].
[9] Appien, *Mithrid.*, 75.

pour Termessos par la *Lex Antonia de Thermensibus,*[1] qui est en partie conservée. D'autre part, il est certain que les Pisidiens contribuèrent, ainsi que les Lyciens, au monument élevé à Sylla au Capitole en signe de reconnaissance, bien qu'en réalité on n'ait pu lire jusqu'ici sur les fragments de l'inscription que le nom de Tabæ.[2] Il est possible que les Pisidiens se soient livrés à la piraterie en particulier; mais il est douteux que les villes elles-mêmes y aient pris part.[3] Néanmoins elles sont annexées, avec la Pisidie, au royaume d'Amyntas,[4] auquel succède un gouverneur romain : elles conservent toutefois une indépendance nominale.[5] Alors Auguste, pour pacifier moins les villes elles-mêmes que l'ensemble du pays, envoya des colons à Kremna, Olbasa, Komama, Antioche, et ses successeurs en envoyèrent en divers autres endroits.[6] Sous Vespasien, la Pisidie méridionale fut annexée à la province *Lycia Pamphylia;* le reste fut rattaché avec la Galatie à la Cappadoce. Telle est l'organisation indiquée par Ptolémée : à part une légère modification introduite sous Dioclétien et la division de la Pamphylie en Pamphylie I (ou orientale) et Pamphylie II (ou occidentale), cet ordre est encore celui que donnent le Synecdème d'Hiéroklès et les *Notitiæ.*[7]

En somme le nom de Pisidie représente un centre ethnographique beaucoup plus qu'un centre politique; car les Pisidiens ne se distinguent pas bien nettement des voisins qui les entourent et qui sont de même race qu'eux. Aussi est-il difficile de donner une nomenclature absolument exacte des villes pisidiennes; et, par suite des changements successifs apportés à l'étendue de cette contrée, on ne peut en marquer les frontières que d'une façon plus ou moins arbitraire. On trouvera cette nomenclature avant les inscriptions. Villes.

Nous avons pris comme point de départ, pour établir cette liste, le Synecdème d'Hiéroclès, en mettant de côté les villes des pays voisins rattachées, à la suite des divisions de provinces relatées plus haut, aux deux parties de la Pisidie (Πισιδία et Παμφυλία α' et β').

[1] *Corp. inscr. lat.,* I, 204.

[2] Cf. Gatti, *Bulletino commun.,* 1888, p. 138 et 1890, p. 174 et Mommsen, *Zeitschrift für Numismatik,* 1887, p. 209. Artémidore, ainsi que Tite-Live, plaçant encore Tabæ en Pisidie (v. p. 15, note 2), on peut dire qu'elle continue à en faire partie pendant une quarantaine d'années, et ne fut rattachée à la province d'Asie que lors de l'attribution de la Pisidie à Amyntas. Le sénatusconsulte de Tabæ avec les éclaircissements de Doublet (*Bulletin de correspondance hellénique,* 1889, p. 503) et l'article de Viereck (*Hermes,* 1890, p. 624) ne renferment rien qui contredise cette supposition. D'autre part une inscription (*Bulletin de correspondance hellénique,* 1881, p. 96) désigne positivement Tabæ comme une ville carienne.

[3] D'ailleurs Termessos seule est ici en question.

[4] Pour Sagalassos et Kremna, v. Strabon, p. 569; pour Selgé, p. 571.

[5] Tout au moins Termessos, qui est déclarée sur les monnaies libre et autonome; on y lit également la légende énigmatique ἐλευθέρα Τερμησσέ(ων) ΗΤΟΚΑΠΟΥϹ ἔχουσα, qu'on traduit par «sainte» (Head) ou «qui a des jardins» (Ramsay, *American Journal,* 1888, p. 9); il en est de même de Sagalassos, qui est seule à porter sur les monnaies les titres ἡ πρώτη τῆς Πισιδίας et φίλη καὶ σύμμαχος Ρωμαίων, absolument comme une métropole. Selgé paraît beaucoup moins favorisée, car Strabon dit (12, 7, à la fin) πρὸς δὲ τοὺς Ρωμαίους ἐπὶ τακτοῖς τισι κατεῖχον τὴν χώραν . . . νῦν δὲ ὑπήκοοι τελέως γεγόνασι.

[6] *Monum. Ancyr.,* ed. Mommsen², p. 119; Ramsay, A J A., 1888, p. 267. Il est question là de la délimitation du territoire de Sagalassos et de la κώμη Τυμβριανασσοῦ, qui fait, avec plusieurs autres villes, partie d'un domaine, d'après l'opinion de Ramsay. A des époques plus reculées, on trouve déjà des traces de colonisation dans le nom de Kreto(n)polis, ainsi que dans des inscriptions de Gundani publiées par Sterret, WE., 366 et suiv. V. p. 271 et suiv. la Lykiokomé et l'Olympokomé.

[7] Ramsay, *Athenische Mittheilungen,* 1885, p. 344.

Ptolémée *(P)* nous a généralement servi de guide sur ce dernier point. Plusieurs villes, que nous n'avons pas de raisons suffisantes d'exclure, ont été indiquées comme douteuses, et l'on doit considérer comme telle toute ville placée, à défaut d'autre indication, entre une ville qui fait sûrement partie et une ville qui est sûrement en dehors du territoire de la Pisidie. Pour contrôler et compléter le Synecdème, nous nous sommes servis naturellement de la Liste des Evêchés, ou *Notitiæ* (*N*).[1] Nous avons adopté les frontières les moins étendues citées plus haut; mais, dans ce cas, la nomenclature d'Artémidore, cité par Strabon, que nous avons cru pouvoir considérer comme ethnographique,[2] se trouve exclue entièrement, autant du moins que la position de ces villes est connue, à l'exception de Tabæ, qui est citée au même endroit comme faisant partie de la Pisidie. Nous avons indiqué de plus si l'on connaît des monnaies (*M*) des différentes localités, et enfin nous avons fixé les emplacements. Les villes dont l'emplacement a été retrouvé avec certitude sont indiquées par des caractères espacés; et celles dont il reste des ruines considérables portent en outre un astérisque.[3]

Les inscriptions publiées et commentées d'abord par Ramsay, puis complétées par Sterret,[4] nous montrent avant tout que les listes d'évêchés elles-mêmes ne citent qu'une faible partie des localités qui existaient autrefois. Sur 110 localités au moins qui se trouvaient là, la dixième partie à peine est mentionnée dans les sources écrites.[5] Néanmoins on ne peut guère calculer sur cette base la population de la Pisidie entière, car ces inscriptions ont été trouvées dans une région qui se prêtait particulièrement à la construction et à l'habitation.

Explorations modernes.

Ajoutons en terminant quelques mots sur les explorations faites de nos jours en Pisidie. Les résultats des voyages des explorateurs les plus anciens ont déjà été mis en œuvre par Ritter, et leurs ouvrages sont cités, pour la plupart, dans le tome I, p. 6. Nous n'avons que peu de chose à ajouter ici. Lucas, parti de Bouldour, découvrit Sagalassos, en passant par Isbarta et Ejerdir. Plus d'un siècle après, Arundell et Hamilton[6] visitèrent et décrivirent, presque simultanément, ces mêmes endroits : le premier, venu d'Antioche sur la frontière, reconnut les emplacements de Sagalassos et de Kremna et repartit par la Milyade et la Cabalide; l'autre, venu d'Apollonia, passa par Ejerdir, Isbarta, Sagalassos, s'enfonça

[1] Le Synecdème est plus complet et, comme l'a heureusement remarqué Ramsay, l'ordre qu'il donne est plus conforme à la position géographique des villes.

[2] V. p. 15, note 2.

[3] Quand les noms sont par trop douteux, nous les écrivons en grec; nous ne donnons les variantes que dans les cas les plus importants. Un point d'interrogation placé après un nom porte sur la forme de ce nom; l'abréviation [H] ou [N] indique que le mot manque dans Hiéroclès ou dans les *Notitiæ*.

[4] Ramsay, J H S., 1883, p. 23; Sterret, W E., 366 et suiv.

[5] Du reste un certain nombre de ces villes se rattachent à la Phrygie; telles sont presque toutes celles qui sont citées avec la préposition ἐν, par ex. ἐν Νείδῳ, qu'habitaient des Synnadéens. Ce sont d'ailleurs des villages plutôt que des villes. De même une grande partie des adjectifs tirés des noms géographiques paraissent dérivés de noms de villages, par exemple les adjectifs terminés non seulement en . . . κωμήτης, mais en . . . της, ανός, ηνός; car la terminaison ordinaire des adjectifs tirés des noms de villes est . . . εύς.

[6] F. V. J. Arundell, *Discoveries in Asia Minor,* tome I, chap. XII et suiv.; tome II, chap. I et suiv.; il est encore question de Sagalassos dans *Seven churches*, p. 132 et suiv.; W. J. Hamilton, *Researches in Asia minor, Pontus and Armenia,* I, chap. XXVII et suiv.; II, chap. LI.

dans le pays du côté d'Ikonion, puis revint une seconde fois à Ejerdir, d'où il gagna par Apollonia la vallée du Méandre. Ils furent suivis de très près par Fellows, qui vit Sagalassos, ainsi que Kremna, qu'il prit pour Selgé. En même temps vinrent Spratt et ses compagnons, puis Schœnborn. Ce dernier parcourut tout le pays en divers sens et détermina exactement l'emplacement de plus d'une ville ancienne. Les autres eurent le mérite, non seulement de reconnaître Termessos, que d'ailleurs Schœnborn vit également, mais encore d'en donner une description et un plan. Ils visitèrent ensemble une partie de la Milyade : Daniell seul visita Selgé, qu'il avait exactement retrouvée, en même temps que quelques villes pamphyliennes.



Fig. 2. Arche d'aqueduc dans le voisinage de Selgé.

L'ouvrage inachevé de Trémaux contient un excellent plan d'ensemble de Sagalassos, suivi de plans de détail; en revanche il passe très rapidement sur Kremna. Davis et Seiff[1] ont décrit les lieux qu'ils ont visités en commun, Sagalassos, Kremna, le défilé par lequel on descend dans la plaine, et Termessos, très brièvement traitée. Leur description permet de reconnaître les monuments, mais est insuffisante pour en donner une idée à celui qui ne les a pas vus. Tous les explorateurs qui précèdent, à l'exception de Schœnborn peut-être,

[1] Davis, *Anatolica;* Seiff, *Reisen in der asiatischen Türkei.*

n'ont guère étudié qu'une ou deux villes en passant, et ces villes sont presque toujours les mêmes. Mais bientôt commença l'exploration systématique du pays pour l'étude des villes antiques connues par les sources historiques. Hirschfeld suivit le premier l'exemple donné par Schœnborn; après lui vinrent des Membres de l'Ecole Française d'Athènes et W. H. Ramsay, dont le zèle et la perspicacité doivent être particulièrement signalés. Nous devons à Sterret un riche matériel épigraphique et des tracés très exacts. Enfin le maître de la géographie de l'Asie Mineure, qui a été le guide de tous les voyageurs modernes, qui a réuni et mis en œuvre tous les résultats obtenus par ceux qui l'ont précédé et qui a facilité la tâche à tous les explorateurs à venir, Henri Kiepert, a présenté dans de nouvelles cartes toutes les observations de Sterret relatives à l'ensemble de la Pisidie et a dessiné une carte spéciale pour cet ouvrage. Quant à nous, nous n'avons pas besoin de répéter que notre travail a pour objet moins l'exploration de l'ensemble du pays que l'étude plus précise de plusieurs villes séparées, découvertes depuis longtemps. Nous avons dit d'ailleurs que ces villes non seulement sont celles qui ont laissé les ruines les plus considérables, mais étaient déjà dans l'antiquité les plus importantes de la Pisidie proprement dite : c'est aussi ce que mettra sans doute en lumière la liste des villes placée à la fin du volume.



Levé et dessiné par Franz Hausner

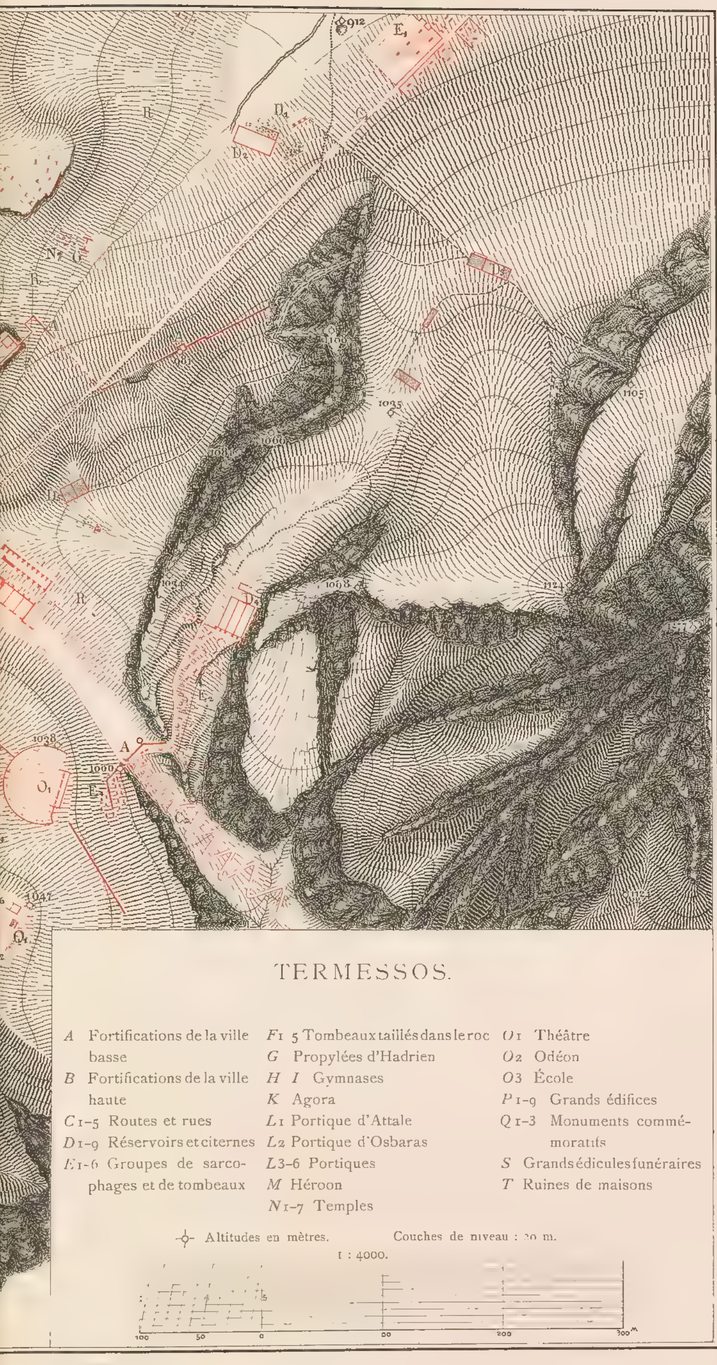

TERMESSOS.
A Fortifications de la ville basse
B Fortifications de la ville haute
C 1-5 Routes et rues
D 1-9 Réservoirs et citernes
E 1-6 Groupes de sarcophages et de tombeaux
F 1 5 Tombeaux taillés dans le roc
G Propylées d'Hadrien
H I Gymnases
K Agora
L 1 Portique d'Attale
L 2 Portique d'Osbaras
L 3-6 Portiques
M Héroon
N 1-7 Temples
O 1 Théâtre
O 2 Odéon
O 3 École
P 1-9 Grands édifices
Q 1-3 Monuments commémoratifs
S Grands édicules funéraires
T Ruines de maisons
Altitudes en mètres.
Couches de niveau : 20 m.
1 : 4000.
100
50
0
100
200
300 m



Fig 3. Vue prise de Termessos dans la direction du nord.

Termessos.[1]



e toutes les villes de Pisidie que nous avons visitées, Termessos est celle dont la situation est la plus caractéristique et la plus frappante. C'est en effet un poste qui domine la contrée environnante, tout en étant au fond d'une vallée entourée de montagnes. Cette espèce de nid d'aigle devait être le séjour de prédilection des brigands pisidiens. On aperçoit très bien d'Adalia le principal sommet du Guldere-Dagh, qui se termine à gauche par une muraille verticale et derrière lequel sont situées les ruines; mais, à quatre heures de cheval d'Adalia, quand on a déjà dépassé les frontières de la Pamphylie et qu'on va pénétrer dans le défilé qui est situé à l'angle de la plaine et qui conduit à Istanoz, on ne se doute pas encore qu'on touche aux avant-postes d'une grande ville antique. Elle se trouve à l'endroit où la montagne s'abaisse vers le sud pour se relever encore une fois en formant une crête rocheuse.

Situation.

[1] V. Spratt, I, p. 232; Ritter, XIX, p. 768; Hirschfeld, I, (1874), p. 718 et suiv. Hirschfeld a fait justement remarquer que le plan donné par Spratt indique l'ouest au lieu du nord; c'est d'ailleurs ce qui ressort du texte même du voyageur anglais.

Mais il n'est guère possible de gagner directement la vallée latérale ainsi formée en quittant la vallée principale, que suit la grande route d'Adalia à Istanoz, prolongée jusqu'à Elmaly et Makri (Telmessos). Un peu plus loin part du *kavé* un sentier escarpé, qui gravit la pente septentrionale de la montagne dans la direction du sud-ouest. Après une heure d'ascension, on laisse à droite, le long de la pente, un tombeau en ruines, tandis qu'à gauche, derrière une terrasse maçonnée, la montagne continue à s'élever de plusieurs centaines de mètres. On a alors l'impression assez nette d'une route antique, d'autant plus qu'on franchit bientôt une porte, ionique à l'extérieur, dorique à l'intérieur, et surmontée d'une voûte ajoutée postérieurement. On voit encore à l'intérieur, à droite et à gauche de la porte, deux chambres voûtées, avec des parties d'entablements doriques encastrées dans le mur, et, tout près de là, une pierre ornée de triglyphes et des fragments de colonnes. Puis le chemin, bordé de sarcophages, se dirige plus franchement vers le sud, et, un peu au-delà du point où le terrain s'abaisse brusquement à droite, le contrefort antérieur se dresse presque verticalement. On est alors dans la vallée latérale. Cette vallée, enveloppée au nord comme au sud par des rochers à pic, s'élève par une pente variable, en conservant sensiblement la même largeur, puis fait bientôt place à une petite plaine, entourée de ruines antiques. C'est là que nous avons trouvé en 1884 et 1885 le yourouk Mahmoud avec sa famille campant sous deux tentes. Un peu plus loin, on reconnaît les traces du premier mur qui fermait la vallée d'un rocher à l'autre. Bientôt après la vallée se resserre, tandis que le rocher de droite se déploie, ainsi que le rocher de gauche, qui cache une petite vallée latérale, que nous appellerons vallée des citernes. Un peu plus loin, la vallée cesse d'être divisée en trois passages parallèles, séparés par des rochers verticaux. Car la montagne principale se dérobe brusquement au-dessus d'un ravin au sud-ouest; et dans le prolongement de ce ravin s'arrête la vallée des citernes, ainsi que le rocher qui séparait le troisième passage de la vallée centrale. Mais celui-ci, formant un mur à pic tourné vers l'est, se prolonge dans la direction du sud-ouest; enfin, reprenant sa première forme, il tombe en face de la montagne principale dans un ravin moins profond, mais également escarpé. Ce bord forme la limite orientale de la ville proprement dite, et c'est à peu près en son milieu que la vallée principale rencontre la ravine qui part du sud. Cet emplacement était tout indiqué pour une porte. Effectivement on aperçoit en cet endroit un mur considérable et visible de très loin. Les pierres, assez mal liées et disposées un peu irrégulièrement, sont arrondies en avant et les bords sont restés à l'état brut. Plus soigné dans la partie méridionale, ce mur servait extérieurement de mur de défense et intérieurement de mur de soutènement pour les masses qui s'élevaient au-dessus. Au bas du mur est un conduit qui court d'abord horizontalement sur une faible longueur pour monter ensuite verticalement. En avant et à l'extérieur se trouve un canal creusé artificiellement, encore en partie couvert de dalles. Nous aurons à mentionner plus loin un autre canal qui communiquait probablement avec celui-ci. A l'extrémité septentrionale, ce mur est caché sous des décombres, qui permettent actuellement de grimper jusqu'au sommet. C'est à l'extrémité sud que le chemin actuel pénètre dans l'intérieur de la ville, après avoir passé devant l'entrée encore visible d'un grand monument en ruines. Ce chemin doit s'écarter très peu de l'ancienne route; tout au plus celle-ci passait-elle un peu plus au nord, en faisant un coude

Mur barrant la vallée.

Second mur.

en sens contraire, si bien qu'à son extrémité elle avait le mur à droite au-dessus d'elle, au lieu de l'avoir à gauche comme aujourd'hui. L'existence des terrasses maçonnées qui bordent le canal et des dalles qui le recouvrent nous a conduits à cette hypothèse, admise définitivement sur le plan. Tout près de l'entrée, le chemin actuel est bordé extérieurement, c'est-à-dire à droite, d'un parapet, et intérieurement, c'est-à-dire à gauche, d'un mur qui soutient le terrain en pente. Le parapet est fait d'une grosse maçonnerie peu ancienne; mais dans le mur de soutènement se trouve une porte murée et encombrée par derrière. Près du montant droit, en haut, est une pierre portant l'inscr. 13^a, dont la suite devait se trouver sur une pierre voisine, aujourd'hui absente. Une inscription semblable (13^b) se trouve sur une pierre d'un autre montant droit, gisant tout près de là : elle est cette fois placée au bas, juste au-dessus de la moulure de base.

Fortifications de la ville.

Il est certain que cette partie orientale de la ville antique était fortifiée partout où elle n'était pas naturellement inaccessible. L'entrée actuelle se trouve encore sur l'emplacement d'une porte ruinée, entre l'extrémité de ce mur antique et un autre qui s'élève en face à environ 8 m. au sud. On voit encore deux piliers distants de 2·30 m. et au-dessus de l'un d'eux l'imposte qui supportait la voûte. Mais cette porte et la plus grande partie des murs qui s'étendent dans la direction du sud sont évidemment d'une autre époque que le puissant mur qui fermait la vallée. Ils se composent de parties construites alternativement en grosses et en petites pierres, et ces pierres sont disposées tantôt régulièrement, tantôt irrégulièrement. Les parties dont le caractère antique est le mieux marqué sont celles qui sont situées au nord et à l'est du bâtiment P^2. D'ailleurs on trouve en cet endroit, au bord de la ravine, deux tombeaux antiques d'une époque encore plus reculée. Un peu au sud-est de P^2, on croit voir pénétrer dans la ville une large rue, bordée de murs à droite et à gauche; mais elle est beaucoup trop escarpée et du reste elle a été barrée postérieurement par un mur transversal. Enfin, un peu plus au sud, ce mur fait place à un autre mur, d'aspect tout différent, qui forme une espèce de bastion en saillie au-dessus d'un ravin. En un mot, différentes époques se reconnaissent dans ce mur, construit sans la moindre unité de plan. La partie voisine du théâtre, tout en appartenant elle-même à différentes époques, est celle qui paraît avoir le moins conservé sa structure et sa direction primitives. Là se trouve une sortie, dissimulée dans l'angle obtus formé par une saillie du mur du sud, et au sud de celle-ci est un vaste réservoir à eau, pour la construction duquel on a utilisé des murs plus anciens. De l'extrémité nord de ce réservoir part vers le nord-est un grand canal, formé par la juxtaposition de blocs profilés et en partie couverts d'inscriptions. Un peu plus loin, on voit ce canal suivre le côté droit d'une route qui part de l'entrée mentionnée plus haut. Après avoir couru d'abord au nord-est, puis au nord et au nord-ouest, il se divise et envoie une ramification vers le monument *H*, en passant devant l'entrée principale, et une autre vers la ravine du sud. Enfin ce chemin du nord, qui est bordé sur la droite par les restes d'un canal en pierres profilées, est bordé sur la gauche par un autre canal en pierres unies. Le mur, la sortie, le chemin avec sa bordure formée de pierres anciennes, enfin et surtout les pierres du canal de droite, qui proviennent d'un édifice et qui portent les restes d'une grande inscription (inscr. 12), tout porte la marque d'une époque postérieure, où l'on construisait en pillant sans scrupule

les monuments du premier ou du second siècle après J.-C. Au contraire, j'ai trouvé un peu plus loin, à l'extérieur, des traces des fortifications anciennes. On voit là, dans l'axe des ravines qui se prolongent vers le nord-ouest et qui sont indiquées près de *H* sur le plan, une série d'emplacements taillés dans le rocher et destinés à recevoir des pierres de taille qui ont elles-mêmes disparu. L'ancienneté des fortifications qui courent au bord du rocher, en passant près du monument en ruines *H*, est attestée par l'existence d'une poterne, analogue à celle dont il a été question plus haut, mais avec un cachet d'antiquité beaucoup mieux marqué. En face de *H* se trouvent une série de voûtes à plein cintre, ouvertes au nord-est, mais qui étaient primitivement fermées et servaient peut-être de réservoirs. Ces voûtes sont contiguës à un mur antique percé d'une petite porte, qui est surmontée d'un linteau droit et qui conduit à un passage fortement en pente. Chaque pierre s'élève en forme de marche au-dessus de la précédente, absolument comme dans les chemins montants qui conduisent à la citadelle d'Alatri.[1] Les décombres entassés en cet endroit ne nous ont pas permis d'aller plus loin; mais, si nous nous trouvons au point de départ d'un passage qui pénètre dans la ville haute, nous rencontrerons à l'intérieur le point d'arrivée soit de ce passage, soit d'un passage analogue. A l'est du théâtre, la pente est tellement forte que des fortifications devaient être à peu près inutiles.

Poterne.

Ce côté oriental est le seul par où la ville proprement dite soit découverte : partout ailleurs elle est entourée par un rempart naturel de rochers à pic. Il n'y a que deux points par où l'on pourrait escalader la hauteur en passant entre les rochers, mais avec une extrême difficulté et en courant de véritables dangers. L'un de ces passages, un peu moins pénible que l'autre, se détache de celui qui part du sud-est et dont il a été question plus haut. A l'extrémité supérieure, tout près de l'endroit où il débouche dans la ville, il est barré, comme on peut le voir sur le plan, par un mur transversal de la bonne époque. Ce mur a encore treize assises (dix-huit du côté gauche) et 2·80 m. d'épaisseur au-dessus même du ravin. Il est formé de blocs bien liés qui s'étendent d'un rocher à l'autre, mais aussi peu régulièrement disposés que ceux du mur de l'est dont il a été question plus haut.[2] L'autre passage, situé en dehors de notre plan, est une déchirure qui descend directement par une pente très rapide jusqu'au Karaman-tschai au sud-ouest : il devait être considéré comme tellement inaccessible qu'on n'avait pas pris la peine de le fermer. En avant se trouve un mur transversal d'époque postérieure. Le plan indique encore différents murs surmontant des rochers à pic, particulièrement au nord-ouest et sur les rochers entre lesquels la ville finit par s'étrangler au nord. Je n'ai vu moi-même que les murs de cette dernière région, et en partie seulement : j'y ai trouvé quelques pierres de la bonne époque à côté d'autres moins anciennes.

Sortie du nord.

Le rempart naturel de ce côté septentrional a été interrompu en un point où le rocher est déchiré et la pente un peu plus faible (v. Fig. 4). De là part un chemin sinueux qui descend dans la vallée qui s'étend au loin vers le nord-ouest, au-dessous de la ville. De ce

---

[1] V. Winnefeld dans les *Mittheilungen des Archäologischen Instituts, Römische Abtheilung*, 1889, p. 139.

[2] L'une de ces assises se prolonge divisée en deux autres, dont la hauteur commune est égale à celle d'une assise ordinaire. Parmi les pierres, les unes ont leurs bords polis, les autres sont restées entièrement à l'état brut. Dans la cinquième assise, on aperçoit deux conduits assez loin à droite, c'est-à-dire du côté du nord.

point élevé, le fond de la vallée fait presque l'effet d'une plaine et rappelle la plaine située à l'ouest de la chaîne du Bei-Dagh, que j'ai aperçue il y a quelques années dans une excursion d'Ovadjik à Gilewgi. Toutefois, quoique ce fût à la même époque de l'année, la coloration des deux paysages était absolument différente : la plaine, à l'ouest du Bei-Dagh, est d'une couleur de terre analogue à celle d'un pays cultivé; à l'est, c'est un océan de vert sombre, strié seulement par les lignes blanchâtres de quelques lits de rivières; aucune habitation n'y apparaît pour l'animer. Au delà se dressent les monts de la Lycie, plus serrés vers



Fig. 4. Passage situé au nord de Termessos.

le sud-ouest, où ils ne sont séparés de Termessos que par la gorge profonde où coule le Karaman-tschai. Ainsi Termessos était située à la fois sur le large plateau dominé par le Guldéré-Dagh et au fond d'une vallée, entre la plaine de Pamphylie à l'est et la vallée encaissée du Karaman-tschai à l'ouest. Elle avait, comme principale voie de communication, la vallée qui la reliait au nord à la grande route de Pamphylie. Tout près de là, comme deux portes de sortie placées au nord-ouest et au sud-est suivant deux directions diamétralement opposées, deux issues étroites et presque invisibles descendent l'une et l'autre dans la vallée du Karaman-tschai.

Les deux Termessos.

Spratt et ses compagnons, en découvrant la ville, lui rendirent aussitôt son nom ancien. Termessos, que les Romains appelaient aussi Thermessos en aspirant la première syl-

labe, portait un nom qu'on rencontre assez fréquemment dans les nombreuses inscriptions et sur les monnaies du pays. Elle s'appelait Termessos la Grande (Τερμησσεῖς οἱ μείζονες), par opposition à une autre Termessos, dont les habitants ne se nommaient naturellement pas les Termessiens inférieurs, mais T. οἱ πρὸς Οἰνοάνδοις.[1] C'était évidemment, comme elle s'en vantait plus tard encore, une colonie fondée par Termessos la Grande, à l'époque où elle vivait en bonne intelligence avec Œnoanda, pour fortifier sa propre puissance et assurer ses relations commerciales. Strabon affirme encore que le territoire de Termessos la Grande s'étendait jusqu'à Kibyra, et, quand l'histoire nous en parle, c'est presque toujours à propos de ses démêlés avec ses voisins, d'origine pisidienne comme elle. Déjà, dans Homère, nous voyons Bellérophon lutter victorieusement avec les Lyciens contre les Solymes, qui triomphèrent plus tard de son fils Isandros. Il y a là un fond historique, et Strabon[2] a certainement raison de se fonder là-dessus et sur le nom de Solymos ou Solyma que portait le sommet (le Guldéré-Dagh) qui domine Termessos, pour identifier de prime abord les Solymes avec les Termessiens. C'est ce que prouvaient les traditions des habitants et de leurs voisins, qui montraient le fort de Bellérophon, c'est-à-dire, suivant toute vraisemblance, un rempart analogue au μέγα ἔρυμα d'Olbia[3] ou à la muraille élevée à la frontière pisidienne pour arrêter les incursions des pillards du voisinage. A l'époque même de l'invasion d'Alexandre le Grand, Termessos était en guerre avec Selgé, sa vieille rivale. Aussi l'attitude des deux villes fut-elle toute différente : Selgé sollicita l'amitié du roi, qu'elle obtint et conserva; Termessos le brava, et le brava avec succès.

Histoire de Termessos la Grande.

D'après le récit détaillé d'Arrien, Alexandre n'aurait pas même attaqué Termessos. La version de Strabon, qui mentionne en deux mots la prise de cette ville par le conquérant, ne saurait prévaloir.[4] Il y a sans doute là, comme nous l'avons déjà montré p. 2, note 3, une simple confusion entre Termessos et le nid de pirates situé au-dessus de Phasélis, dont Alexandre, dit Arrien, s'empara effectivement.

La rivalité qui s'éleva, peu après la mort d'Alexandre, entre Termessos et Antigone, eut bientôt un nouveau prétexte : Alkétas, frère de Perdiccas et adversaire d'Antigone, trouva un appui en Pisidie et surtout à Termessos, qui lui fournit 6000 hommes; mais, d'après le récit de Diodore,[5] on voit que le principal motif de la sympathie de Termessos pour Alkétas est que celui-ci avait promis à ses alliés de leur donner un part considérable du butin. Si les Termessiens osèrent alors tenir tête à Antigone, ils durent à plus forte raison conserver après lui leur indépendance et rester de turbulents voisins. La preuve en est, à mon avis,

[1] Le voisinage d'Œnoanda et l'habitude d'Arrien, ou peut-être de ceux qui ont transcrit son livre, de donner aussi le nom de Telmissos à la ville pisidienne, ne saurait nous déterminer à croire que l'autre Telmissos (aujourd'hui Makri) pourrait bien être au fond cette Termessos la Petite dont on recherche l'emplacement. Comment aurait-on eu l'idée de donner à un port le nom d'une ville située au delà, dans l'intérieur des terres? Pour cette question d'emplacement, v. *Reisen in Lykien, Milyas und Kibyratis*, p. 178.

[2] V. plus haut, p. 2, n. 3.

[3] Strabon, p. 667.

[4] Malgré les conjectures de Schœnborn, admises par Ritter p. 708 et 714.

[5] Diodore, 18, 44 et suiv.

dans l'érection de cette muraille-frontière[1] mentionnée plus haut. Elle est d'une architecture analogue à celle des remparts de Pergé, et doit être antérieure à la défaite d'Antiochus III, après laquelle tous les pays situés d'un côté ou de l'autre du rempart subirent l'alliance ou le joug de Pergame d'abord, et de Rome ensuite. En effet, comme Spratt et, après lui, Hirschfeld l'ont fait remarquer, c'est tout d'abord contre Termessos que ce rempart défend la plaine de Pamphylie. Est-ce seulement ensuite que les habitants s'ouvrirent à titre de dédommagement un passage vers le sud-est? On ne saurait s'en assurer d'après l'état de cette route et du rempart; car tout ce qu'on en voit encore appartient à une époque beaucoup plus récente. Ce qui est sûr, c'est que nous voyons Termessos, immédiatement après la défaite d'Antiochus III, contrainte par les Romains de laisser en repos les villes voisines, et de ne plus chercher désormais ni à les soumettre à son joug, ni à les y ramener. Cn. Manlius la força à laisser en paix Isinda. Mais à ce moment Pergame, cherchant en Pisidie un appui, sans doute contre les Syriens, construit Attaleia, s'allie Termessos, contribue à la fortification d'Œnoanda.[2] Alors aussi fut probablement fondée Termessos la Petite. Puis Rome succède à Pergame et continue la même politique. L'autonomie reconnue à la ville par Cn. Manlius et certainement aussi par Pergame, autonomie mentionnée[3] dans les légendes monétaires de Termessos même, est confirmée de nouveau par la *Lex Antonia*, après la guerre contre Mithridate (vers 70 av. J.-C.).[4] Le texte de cette loi, à moins qu'il ne faille y voir une simple formule qui ne saurait être littéralement appliquée à tous les cas particuliers, parle des *oppida* des Termessiens, de leurs *insulae* et *portoria, terrestria* et *maritima.* L'emplacement de ceux-ci ne peut être cherché qu'au fond du golfe de Pamphylie, et ils durent être perdus avant l'époque de Strabon.

Alexandre devant Termessos.

L'unique circonstance qui jette quelque lumière sur la ville et sa situation est encore l'invasion d'Alexandre dont il est question plus haut. Lorsque le roi, après sa courte campagne en Pamphylie, voulut aller de Pergé en Phrygie, il songea tout d'abord à passer à l'ouest par la Milyade. «Il devait, dit Arrien, passer devant Termessos. Cette ville, occupée par des barbares d'origine pisidienne, est située sur une hauteur escarpée et inaccessible, et la route même en est extrêmement difficile, car la montagne[5] s'étend depuis la ville jusqu'au chemin et s'y termine. Vis-à-vis se dresse un autre mont aussi escarpé, de sorte que les deux forment une barrière de chaque côté de la route, et il est facile de fermer le passage, pour peu qu'on fasse garder les hauteurs par quelques troupes. Toutes les forces rassemblées de Termessos étaient là et occupaient les deux montagnes. A cette vue, Alexandre fit camper les Macédoniens, persuadé qu'à l'aspect de ses dispositions les ennemis ne resteraient pas là avec toute leur armée, mais pour la plupart se replieraient dans la ville, qui était proche, après avoir laissé quelques hommes seulement sur les hauteurs. C'est ce qui arriva. Ils se retirèrent presque tous, laissant deux postes en observation. Aussitôt Alexandre, prenant

[1] Cf. Spratt, *Lycia,* t. I, p. 240; Ritter, p. 775; Hirschfeld, 1874, p. 718.
[2] V. plus loin, et aussi t. I, p. 15 et *Reisen in Lykien,* t. II, p. 177.
[3] Et plus tard encore; cf. Waddington dans Lebas, *Asie mineure,* t. III, p. 296.
[4] CIL., n° 204.
[5] Il s'agit du Guldéré-Dagh, ou Solymos, à l'ouest duquel se trouve la ville.

avec lui ses archers, ses frondeurs et des hoplites armés à la légère, attaque le poste. Les ennemis, accablés de traits, l'abandonnent, regagnent la ville, et Alexandre, ayant heureusement franchi le passages, vient camper sous les murs.[1] Il y reçoit les députés de Selgé, puis, s'apercevant que le siége de Termessos traînerait en longueur, il part pour la Phrygie» et marche sur Sagalassos. Passa-t-il par Istanoz en continuant la route commencée, ou, par crainte d'embarras ultérieurs dans le reste du défilé, revint-il sur ses pas pour prendre la route qui mène plus directement hors de la Pamphylie? C'est ce que l'historien n'a pas dit.

Les difficultés d'un siége de Termessos sont faciles à concevoir. Les habitants pouvaient concentrer la défense sur l'étroit espace qui s'étend de *B* à *F* (v. le plan); et, quand même Alexandre aurait cerné à la fois les deux issues de l'est et du sud, il ne lui était guère possible de bloquer aussi celle du nord. Mais de quel côté l'armée de Termessos avait-elle essayé de barrer la route à l'envahisseur? Ce ne pouvait être, comme les Anglais l'ont cru aussi,[2] qu'à l'endroit même où les fortifications, qui devaient être alors formidables, obstruent maintenant encore l'étroit passage. Car c'était évidemment à quelque distance de la ville, et à l'est de l'embranchement de la vallée latérale où est située Termessos.

Âge des ruines.

Mais tout cela ne nous renseigne en rien sur la ville proprement dite. D'ailleurs, alors même qu'on est à l'intérieur, il ne faut pas s'attendre à retrouver la Termessos de l'époque macédonienne. C'est à peine si en dehors des parties les plus anciennes des fortifications, par exemple en *B*, on trouve des ruines vraiment antiques; toutefois nous n'irons pas, comme Hirschfeld, jusqu'à les attribuer toutes à l'époque impériale.

Les temples de Termessos, les portiques et surtout les nombreux tombeaux, debout ou en ruines, nous renseignent déjà par le style de leur architecture sur leur âge approximatif. Mais nous trouvons des indices plus sûrs encore dans les nombreuses inscriptions que portent les monuments, les statues et les pierres funéraires, en observant la forme des caractères, le style de la rédaction, enfin et surtout les noms propres et les différentes généalogies qui remontent quelquefois jusqu'à la huitième génération. Sans doute, comme les mêmes noms se transmettent souvent, on peut se demander quelquefois si tel nom est encore celui du fils ou déjà celui du père; il n'en est pas moins vrai que, pour toute une série de familles, on peut dresser les généalogies avec une certitude suffisante, et cela sur une assez grande étendue, comprenant quatre, cinq et même six générations. De plus les généalogies tirées des monuments eux-mêmes se rencontrent parfois entre elles sur un point ou sur un autre, permettant ainsi de constituer une suite ininterrompue de dix ou onze générations.[3] Enfin un nouvel élément vient encore augmenter la certitude et l'étendue de ces généalogies : c'est l'existence de plusieurs listes de personnages contemporains; tels sont, en premier lieu, près du portique

[1] Arrien (I, 27, fin) dit πρὸς τῇ πόλει, c'est-à-dire peut-être exactement au point *E* du plan. Sans doute l'historien, qui ne vivait ni à l'époque ni sur le théâtre de l'événement, a pu se tromper dans l'évaluation des distances qu'il a trop réduites, et il est permis de croire que le camp était établi vers le Boghazi Kawe, où l'eau se trouve en abondance.

[2] Spratt, pass. cité, remarque seulement que ce qu'ils disent p. 231 et 240 sur l'état des remparts à cette époque est contredit p. 241, et que dans ce dernier passage ils modifient aussi l'itinéraire d'Alexandre.

[3] Cf. les tables généalogiques qui précèdent les inscriptions de Termessos.

de l'agora la liste des vainqueurs d'un jeu (25 et suiv.); puis, tout en haut de l'odéon, un catalogue du même genre pour des jeux donnés à peu près, sinon exactement à la même époque (65); en troisième lieu, la liste honorifique des personnages ayant contribué à la construction de certains monuments publics (58). Enfin, particulièrement pour la partie la plus sûre de ces généalogies (pl. IV), nous pouvons, comme M. Waddington l'a fait remarquer,[1] en déterminer directement la date d'après une inscription de Mylasa; on y voit que Teimokratès, de la septième génération, père de Pankratès, fit le voyage de Mylasa avec le gouverneur Kaisennios Paitos, c'est-à-dire sous Domitien. Dans les généalogies ainsi reconstituées, on ne trouve, pour les premières générations, que des noms grecs ou indigènes; dès la quatrième apparaissent les prénoms de Tibérios Klaudios, dans la cinquième *(III)* celui de Flavia, dans la sixième *(V)* une fois celui de Ploteina, dans la liste des souscripteurs (58), contemporaine de la sixième, une fois celui de M. Ulpios; à partir de la septième on rencontre surtout celui de M. Aurélios, enfin dans la neuvième *(V)* celui de Domna une fois. Mais il est encore une dernière source de renseignements pour ce calcul chronologique: ce sont les inscriptions que portent les bases des statues des vainqueurs aux jeux, dont quelques-unes sont déjà publiées d'après les transcriptions défectueuses de Schœnborn dans le *Corpus Inscriptionum græcarum;* on en trouvera d'autres, en plus grand nombre, à la fin de ce volume; plusieurs sont devenues illisibles; enfin quelques-unes m'ont peut-être échappé dans le pêle-mêle des décombres. Ces inscriptions portent non seulement les noms du vainqueur, de ses ancêtres, du fondateur des jeux et parfois même la désignation de la fête pendant laquelle fut remporté le prix, mais aussi le plus souvent le nom du proboulos (ἐπώνυμος ἀρχή) et quelquefois celui de l'agonothète. Le fondateur n'est que fort rarement nommé, parce que d'habitude il n'est pas contemporain. D'autre part, les quelques listes de jeux qu'on relève et dont la lecture est souvent incertaine, donnent peu de renseignements. Mais, parmi les noms des vainqueurs, des probules et des agonothètes, on trouve plus d'un nom qui figure déjà dans les généalogies. Ainsi les systèmes donnés par ces inscriptions prennent corps, les noms de la plupart de ces vainqueurs et de ces probules servent à compléter les généalogies; et toutes ces données, qui s'accordent pour l'essentiel, servent de garantie à nos essais de chronologie approximative.

Ces généalogies, qui comprennent dix et peut-être même douze générations, s'étendent depuis le premier siècle avant J.-C. jusque bien avant dans le troisième siècle de notre ère, sans qu'on y découvre jamais aucune trace de l'influence du christianisme. D'autre part, il existe des tombeaux et même une inscription qui remontent à une époque plus reculée, jusqu'au deuxième, au troisième et au quatrième siècle avant notre ère; d'ailleurs les remparts sont encore plus anciens. Les plus vieux de ces monuments nous montrent déjà Termessos sous l'influence de la civilisation grecque.

Du dialecte local, il ne nous reste que les noms propres donnés par les inscriptions. Noms propres.
L'influence du grec, et, dans des proportions assez faibles, du latin dans les noms propres, a été signalée plus haut; elle ne se manifeste pas seulement par l'introduction de noms pure-

[1] V. Lebas, *Asie Mineure,* III, p. 108.

ment grecs, comme Platon, Socrate, Simonide, etc.; mais les noms pisidiens eux-mêmes sont soumis à la déclinaison grecque, et tel nom qui semble porter le caractère grec pourrait bien ne devoir cet aspect qu'à une assimilation. Tel est le nom d'Hoplès qu'on rencontre fréquemment et dont on peut rapprocher Mylès, Sykès, Orblès, Molès, Kottès, Attès, tous plus ou moins évidemment barbares; tel est encore un nom fort en usage en Milyade, Thoas, que son homonymie avec le grec Θόας, Θόαντος a fait, semble-t-il, séparer arbitrairement[1] des nombreux substantifs analogues en —οας, *gén.* —οου, comme Pillakoas, Nannamoas, Koimoas, Eilagoas, et de l'isaurien Ὀᾶς, dont le féminin Ὀᾶ était seul connu à Termessos. Le plus employé de tous est Hermaios, mot qui paraîtrait bien grec, si le rapprochement avec le nom de femme Armasta ou Harmasta ne faisait penser que dans Hermaios aussi l'influence grecque a fait transformer en *e* le son *a*.[2] L'incertitude qui règne dans la déclinaison de ces noms plus ou moins grécisés (Ὅπλητος, Ὁπλέους à côté de Ὀτάνειτος, Ὀτάνου, noms en —ας avec génitif en —α, en —ου, en —αντος comme Thoas, en —ατος comme Attas) semble bien autoriser notre hypothèse.

Les noms barbares sont pour la plupart inédits; ceux que l'on connaît, comme Trokondas, Arteimas, Kendéas, Kottès, Manésas, Lalla, etc., se rencontrent, sinon à Termessos, du moins en Pisidie et dans les pays voisins; on peut donc les regarder comme pisidiens, bien que plusieurs d'entre eux, et en particulier les noms en —ις, *génitif* —ιος, aient beaucoup d'analogie avec les noms lyciens.

Les affranchis ont le plus souvent des noms grecs; Syras (Syros?), Syriskos, semblent désigner la nationalité. Parmi les noms de femmes on ne trouve aucun nom de souverain, primitif ou dérivé, pas même des noms analogues à ceux de Philippe et d'Alexandre, usités en Lycie l'un et l'autre; rarement aussi ils sont empruntés aux noms des dieux, et, au moins jusqu'à un certain point, il est clair que l'existence ou l'absence de noms pareils est étroitement liée à celle d'un culte correspondant.

Religion. Bien plus encore que le dialecte et les noms propres, la religion de Termessos a subi l'influence hellénique. Le souvenir d'une divinité nationale s'est conservé sur les monnaies; dans les légendes ce dieu est appelé Solymos, comme le sommet du Guldéré-Dagh qui domine la ville ou comme le peuple des Solymes; c'est bien à l'origine le dieu regardé comme l'ancêtre de la race, le dieu souverain qui a son trône sur le faîte de la montagne, le dieu guerrier qui convient aux Pisidiens batailleurs. Sur les monnaies toutefois, il ne figure encore et à juste titre qu'avec les attributs d'un héros.[3] Dans le culte hellénisé, on le représente de deux manières : comme divinité suprême, c'est Zeus Solymien; comme dieu de la guerre, c'est Arès. Plus tard on en fit aussi le fils de l'un et de l'autre.[4] De plus, le caractère de Poseidon lui-même nous a semblé avoir été compris dans celui de la divinité nationale de la Pisidie

[1] La forme nominative en —ος, possible en soi, semble avoir été éliminée par l'influence de l'analogie.

[2] Cf. les nombreux noms, retrouvés dans les inscriptions de la Lycie et des contrées limitrophes, composés de Ἑρμα— et d'un élément hétérogène.

[3] Cf. Friedländer, *Zeitschrift für Numismatik*, 1884, p. 6; LW., t. III, p. 296; cf. plus haut p. 3.

[4] Cf. les généalogies: Solymos, fils de Zeus ou d'Arès et de Chaldéné ou Kalchedonia. Cf. p. 4, note 3; Treuber, *Beiträge zur Geschichte der Lykier*, p. 13.

(cf. plus haut p. 7), et c'est pour cela que ce dieu fut placé depuis à côté de Zeus et d'Arès. Zeus est très souvent nommé et figuré sur les monnaies, assis ou debout, portant dans la main la Victoire. Le cheval au galop, sur le revers, rappelle peut-être les courses de chevaux mentionnées dans les inscriptions et instituées en l'honneur du dieu suprême. Des inscriptions nous donnent aussi des noms de prêtres de ce Zeus et pourront nous servir à déterminer l'emplacement de son temple. Les tombeaux sont placés sous sa protection; car c'est à lui, comme ailleurs à l'assemblée, à la commune ou au fisc, que reviennent les amendes infligées pour les profanations de sépultures. Zeus était encore l'objet d'un autre culte, sous le nom d'Eleuthérios (inscr. 58). Ce nom de Zeus avait servi à former beaucoup de noms propres, comme Diogène (Dégénas?), Diodotos, Dioklès, Zénodotos et en particulier Dioteimos, plus fréquents et plus variés à Termessos que les noms dérivés de ceux des autres dieux. L'autre caractère de Solymos est représenté par le dieu grec de la guerre, qui ne figure dans la formation d'aucun nom propre, mais se rencontre sur les monnaies. Nous connaissons deux de ses prêtres, Obrimotès et Osbaras, le père et le fils; celui-ci fut vainqueur dans une course de chevaux et fit construire un grand portique. On peut croire avec quelque vraisemblance que l'un des temples dont les ruines subsistent encore était consacré à ce dieu. L'épouse de Zeus, qui paraît avoir eu le même prêtre, mais un temple particulier, est Dioné, sans doute en souvenir de Dodone. Quant à Héra, il n'en reste aucune trace, ni sur les monnaies, ni dans les noms propres, ni même dans les inscriptions, sauf peut-être sur un bas-relief retrouvé dans les ruines d'un temple consacré à Zeus Solymien. On pourrait croire aussi, d'après les inscriptions, qu'Athéna n'était pas vénérée à Termessos; on ne rencontre qu'une Athénopolis, et encore dans l'inscription la plus ancienne, mais aucun nom qui dérive du sien ni aucun vestige de son culte. Seulement les monnaies comblent cette lacune : la déesse y est représentée en pied, et particulièrement en Athéna Niképhoros vis-à-vis d'un Zeus Solymien, ce qui pourrait faire croire à une influence venue de Pergame.

Le culte d'Artémis semble avoir eu à Termessos de plus profondes racines, si l'on en juge par la quantité des noms propres, masculins et féminins, dérivés du sien. Le plus souvent même les femmes portaient le nom d'Ἀρτέμεις, comme celle de l'inscr. 105[a], qui avait servi la déesse en qualité de canéphore. Il est question de son temple dans une inscription plus ancienne (57), malheureusement trop peu lisible; des monnaies représentent aussi soit la tête, soit le corps entier de la déesse, montée sur un cheval au galop et portant un flambeau; peut-être faudrait-il donner à cette dernière le nom de Séléné. Artémis apparaît dans le mythe d'Iphigénie sur l'une des rares sculptures que nous avons retrouvées à Termessos.

Quant à Apollon, nous connaissons les noms de plusieurs de ses prêtres, et les monnaies le représentent avec sa lyre; parmi les noms propres dérivés du sien, on trouve le nom masculin d'Apollonios; c'est du reste le seul, car Apelles ne saurait compter comme tel. Dionysos devait être l'objet d'une vénération plus grande encore, puisque c'était son prêtre qui, seul avec celui de Zeus Solymien, était chargé du culte des empereurs et de Roma Sébasté. Son effigie est aussi sur les monnaies; un seul Dionysios a un aspect étranger. Les traces du culte d'Hermès ne se rencontrent que sur les monnaies, qui représentent le dieu

tout entier ou seulement sa tête; citons aussi les noms propres d'Hermianos, d'Hermolaos et d'Hermaios, le plus fréquent de tous. Très peu de noms dérivent de celui d'Héraklès; mais son prêtre nous est connu (inscr. 105[a]); son image ne se trouve pas seulement sur les monnaies, mais on en rencontre deux identiques sur un haut-relief et au-dessus de l'entrée du théâtre : il est vrai que celle-ci a disparu; mais une inscription, d'ailleurs énigmatique, en témoigne encore. En outre, on le priait peut-être, comme à Bura en Achaïe, en interrogeant les dés (inscr. 4).

Un effigie monétaire représente Asklépios et Hygieia avec le petit Télesphoros entre les deux. Deux inscriptions (16 et 58) nomment les prêtres d'Asklépios et d'Hygieia, dont l'un, étant agoranome, avait dédié sur l'agora un temple aux θεοὶ σωτῆρες. Le nom d'Asklépiadès est porté par le fils d'un prêtre de Sarapis.

Le culte de Déméter n'a pas laissé de traces sur les monnaies et il en a laissé très peu dans les noms propres, alors qu'en Lycie, par exemple, les noms tirés de Déméter ne sont pas rares: celui de Démétrianos ne se trouve qu'une fois. En revanche Gé Karpophoros a son culte et son prêtre, institués peut-être en même temps que ceux de Zeus et de Dioné, à la suite d'une σειτοδεία, et beaucoup de femmes des plus grandes familles, à partir de la cinquième génération de nos tables, portent le nom de la déesse. Naturellement Tyché se trouve fréquemment sur les monnaies, et nous pouvons, dans une inscription mutilée (109), restituer la «Τύχη» de la cité à côté du nom de son prêtre. Si nous ajoutons encore les Muses, qui avaient un prêtre et dont le nom de Musée rappelle le culte, Eros, dont la statue se dressait à l'entrée du gymnase inférieur, comme celle de Castor à l'entrée du gymnase supérieur, — ces deux noms sont d'ailleurs usités comme noms de personnes —, puis Niké, qu'on trouve sur les monnaies, Hélios qui est resté dans un nom de mois et qui servit à désigner Constantin surnommé «le nouvel Hélios»,[1] nous voyons qu'il n'y a pas une seule divinité barbare, et que, parmi les principales figures de l'Olympe grec, il manque surtout des déesses : Héra, Déméter et Aphrodite.[2] Héphaistos, que les monnaies de ces pays représentent souvent dans sa forge, et dont l'art, comme le prouve l'inscr. 179, était connu et pratiqué à Termessos, n'a laissé aucune trace, à moins que l'auteur d'un ouvrage en bronze, qui se donne le nom d'Hyphistotychos (inscr. 178), n'ait pensé à Héphaistotychos. Enfin le culte des empereurs, du Sébastos et des Sébastoi,[3] ainsi que de la déesse Roma, s'imposait; il était confié au grand-prêtre (et à son épouse l'ἀρχιέρεια) qui le plus souvent exerçait en même temps un autre sacerdoce, mais seulement celui de Zeus Solymien ou de Dionysos. Il est difficile que, dans l'exercice du culte de ces dieux aux noms grecs, dont les temples étaient de style grec, on n'ait pas également suivi le rite grec; mais nous ne savons rien sur ce point. Une scène de sacrifice représentée sur un autel de Zeus Solymien ne diffère pas essentiellement des scènes correspondantes de l'époque romaine, découvertes en pays romain.

---

[1] Un cavalier, la tête entourée de rayons, se trouve sur une monnaie du pays (Mionnet, *Description,* t. III, p. 528, 215). Toutefois cf. plus haut p. 9 le passage relatif à Sozon et aux autres noms du cavalier divin.

[2] On ne trouve qu'une fois le nom d'Aphrodeisia, inscr. 168.

[3] Du reste un prêtre s'appelle déjà prêtre d'Auguste.

Ce sont évidemment les premiers citoyens de la ville qui sont revêtus de la dignité sacerdotale; ils portent leur titre avec orgueil, sans cependant l'exprimer tout au long avec le nom du dieu : souvent ils ne sont désignés que par le mot de prêtre, comme dans les titres modernes; et même ce mot est écrit en abrégé, c'est-à-dire que la première lettre Ἱ(ερεύς) est seule placée devant le nom. Dans une liste citée plusieurs fois (inscr. 58), il n'y a pas moins de 7 prêtres sur 19 souscripteurs, et, dans ce nombre, quatre seulement ont leur nom précédé du mot ἱερεύς.[1]

En dehors du nom de mois «Hélion» cité plus haut, il n'est fait mention à Termessos que du nom de mois Thesmophorios; mais peut-être est-il permis de faire dériver d'un nom de mois, connu surtout par les calendriers doriens, deux noms propres,[2] Panamyas et Panamid . . . , relevés dans la plus ancienne des inscriptions (1). A Rhodes seulement, que je sache, Panamos et Thesmophorios se trouvent réunis; quant à Hélion, il ne s'y rencontre pas plus qu'ailleurs. Calendrier.

Les principes fondamentaux de la constitution de Termessos, tels qu'ils ressortent des inscriptions de l'époque impériale, ne présentent rien de particulier à signaler. La population est divisée, au point de vue politique, en citoyens et en affranchis placés sous la tutelle d'un patron;[3] il n'est pas fait mention des esclaves, mais l'existence des affranchis entraîne évidemment celle des esclaves. A côté de cette division politique, on trouve une autre division qui a plutôt un caractère social : on distingue une *gerousia,* à laquelle devait correspondre la classe des jeunes gens (νέοι), réunis sous un nom que les inscriptions ne donnent pas,[4] et, d'autre part, les corps de métiers, réunis sous le nom général de τεχνεῖται, parmi lesquels les cordonniers sont cités à part. Les citoyens sont divisés en tribus : deux de ces tribus sont nommées accidentellement, et, comme à Cibyra, portent un nom propre de personne; mais rien n'indique s'il s'agit d'un personnage vivant. Les affaires publiques sont entre les mains du conseil et du peuple. Il est question d'une ἔννομος ἐκκλησία dans une inscription de la première moitié du premier siècle. On ne sait si un cens quelconque était exigé pour l'exercice des droits de citoyen. Quant à ce qui concerne le conseil, on connaît seulement l'existence d'une commission de *probules,* au nombre de douze, si ma restitution de l'inscr. 142 est exacte. Le premier d'entre eux, qui porte quelquefois le titre d'ἀρχιπρόβουλος, mais plus généralement celui de πρόβουλος, est annuel; mais rien ne prouve que le conseil entier, ou même les autres probules, étaient soumis au même renouvellement. C'est le probule ou l'archiprobule qui date les actes,[5] les arrêtés et notamment les victoires aux jeux mentionnées dans les inscriptions : par conséquent l'ἐπώνυμος ἀρχή[6] dont il est question dans les inscr. 115 et 123 Constitution.

[1] Le sacerdoce d'Asklépios donné à vie appartient dans l'inscr. 139 à un athlète, sans que la dignité sacerdotale l'empêche, ni lui ni d'autres, de prendre part aux combats du cirque.

[2] D'ailleurs ces deux noms n'en font peut-être qu'un.

[3] Ce patron est quelquefois une femme.

[4] Cf. ces mots de l'inscr. 56 : «Le Dieu Castor (consacre) la gerousia». Dans l'histoire d'Alkétas (Diodore, 18, 46), on distingue les νεώτεροι ou νέοι et les πρεσβύτεροι ou γονεῖς.

[5] Cf. les mots ὑπεσχημένους ἐπὶ τῆς Περικλέους . . . πρ(οβουλίας) (inscr. 58) et l'extrait de procès-verbal de l'inscr. 173.

[6] Cf. l'inscr. 5, à moins que la date ne se rapporte plutôt à l'installation du culte d'Eros. Les installations de cultes à l'intérieur des temples sont datées du nom du prêtre (comme par exemple à Epidaure) (inscr. 80).

n'est autre que la *proboulia* ou l'*archiproboulia*. Si l'inscr. 13 est relative à un probule sortant de charge, on en conclut qu'il était également à la tête de l'administration financière;[1] et, d'après cette même inscription, son autorité s'étendait, sous un titre qui n'est pas donné, sur tout le district de Termessos. Du reste, en dehors d'une concession de sépulture accordée à un grand-prêtre, — ce qui justifiait sans doute cette mesure exceptionnelle, — nous ne connaissons d'autres décisions du conseil et du peuple de Termessos que les inévitables décrets honorifiques, accordant les titres de φιλόπατρις (11, 38, 52, 55, 58), de πατὴρ πόλεως (85), d'υἱὸς πόλεως (11, 38, 55) (ou de μήτηρ βουλῆς quand il s'agit d'une femme), de κτίστης (κτίστρια) et d'εὐεργέτης (106), ou accordant des honneurs accompagnés de gratifications, comme τὸ τέταρτον (?) (86),[2] τὸ ἕκτον (85) ou χρυσαῖς τιμαῖς (108); peut-être faut-il ajouter la couronne d'or, décernée en même temps que la statue de bronze dans l'inscr. 92. Dans tous les cas, ici comme ailleurs, l'érection des statues décernées à un personnage était généralement confiée à ses parents, à ses amis ou à ses affranchis.

Les charges publiques sont l'agoranomie et l'irénarchie. La première est attribuée à un prêtre d'Asklépios dans l'inscr. 16; ailleurs (inscr. 5) elle est réunie à l'ἐπιμέλεια des gymnases. L'irénarchie est une charge plus élevée : on la voit une fois confiée à un δουκηνάριος, et une autre fois réunie à l'*archiérie* et à l'*archiprobulie*. On trouve deux habitants de Termessos honorés du titre de λογίσται *(curatores reipublicæ)*; seulement ils n'étaient pas λογίσται pour la ville de Termessos, (car l'inscription ajoute expressément, à propos de l'un d'eux, qu'il était originaire de Termessos), mais pour deux autres villes pisidiennes, Sagalassos et Syédra.

Gymnase. Les inscriptions les plus nombreuses sont, après les inscriptions funéraires, celles qui sont relatives aux gymnases et aux jeux. La ville possédait deux gymnases,[3] l'un en haut, près de l'agora, l'autre dans l'entre-deux qui sépare la vallée orientale de la vallée méridionale, en dehors de l'enceinte primitive; le premier est certainement le plus ancien. De l'organisation intérieure des gymnases nous ne connaissons pour ainsi dire rien. Le chef des éphèbes, qui est évidemment un jeune homme, puisque son bisaïeul date les actes, probablement en qualité de probule, met son nom en tête de la liste des vainqueurs d'une année. La gymnasiarchie[4] est temporaire (ἡβ'), ou à vie (δι' αἰῶνος ou εἰς εἰῶνα), car elle est une fois attachée perpétuellement au titre de κτίστης τοῦ γυμνασίου.

Jeux. Les jeux sont toujours rattachés au culte d'une divinité. Dans les inscriptions les plus anciennes, les fondateurs d'une œuvre quelconque portent le titre de «saints» (ἱεροί). Il doit en être de même des vainqueurs,[5] comme l'indique nettement l'épithète ἱερονείκης, qu'on rencontre fréquemment (96, 154). Les jeux étant consacrés à une divinité, l'introduction des prêtres y devient alors toute naturelle. D'autre part, le nom de thémis, par lequel on désigne habituellement les jeux en Pamphylie et en Pisidie, confirme cette supposition. Néan-

---

[1] D'autant plus qu'on voit dans l'inscr. 173 que les actes publics étaient conservés dans la caisse communale.

[2] Ces distinctions peuvent également être accordées à des femmes.

[3] Cf. l'inscr. 5.

[4] Sur l'ἐπιμέλεια τῶν γυμνασίων, v. l'inscr. 5; cf. également les προστάται τοῦ ἔργου (inscr. 1) et les ἐργεπιστάται (inscr. 58).

[5] Probablement comme pour les vainqueurs de Sillyon.

moins les inscriptions ne mentionnent qu'une seule fois des jeux portant expressément le nom d'une divinité (Ἀσκληπιεῖος ἀγών, 80 ou θέμις, 117, 143^{a}); mais ces jeux ayant été fondés par un père en mémoire de son fils, mort probablement, il est très possible que d'autres jeux,[1] institués par un homme, soit en son nom, soit au nom d'un parent, aient été consacrés en même temps à une divinité. Une monnaie de Termessos, citée par Mionnet,[2] porte au-dessus de l'urne bien connue et du chiffre III, le mot ΠΥΘΙΑ. Nous avons cité Apollon au nombre des dieux honorés à Termessos. D'un autre côté nous pouvons affirmer qu'il s'agit d'Apollon Pythien : en effet un oracle trouvé à Termessos, provenant certainement d'un temple, rappelle celui de Sagalassos, qui était lié au culte d'Apollon, et celui de Kosagatsch en Karalitide, qui appartenait spécialement au culte d'Apollon Pythien. Nous ne savons qui avait la direction de ces jeux : les inscriptions ne l'indiquant que dans quelques cas particuliers, on n'en peut rien inférer de général, d'autant plus que les différentes indications ne concordent pas.[3]

Durant le premier siècle, les jeux ont encore quelque chose de la diversité des jeux grecs. Les enfants s'y livrent à la lutte corps à corps, au saut, au pancrace, à la course et particulièrement sans doute à la course aux flambeaux (λαμπάδα, λαμπαδαρχεῖν); les hommes, à cheval probablement, se livrent à la course (longue ou courte), à la course armée (ὁπλείτην) et à la lutte corps à corps. Au contraire, parmi les nombreux vainqueurs des époques suivantes, il n'est plus question que de la lutte corps à corps et une fois seulement du pancrace.

Culture littéraire.

Les gymnases n'étaient pas consacrés seulement aux exercices physiques. On trouve tout près du gymnase un théâtre, un odéon servant de salle de cours et une école plus petite. Le style des inscriptions trahit une tendance incontestable à l'élégance, tendance qui atteint presque l'éloquence à l'époque de la seconde sophistique. Malheureusement les inscriptions les plus longues, et peut-être les plus importantes à ce point de vue, sont mutilées ou à peu près illisibles. Nous n'avons guère qu'un document intact, d'ailleurs fait lui-même d'après d'autres modèles meilleurs : c'est le décret en l'honneur de la première Atalante (34). Les inscriptions funéraires, qui font complètement défaut pour les époques un peu reculées, deviennent au deuxième siècle assez étendues et explicites, particulièrement dans l'indication des rapports de parenté et dans la fixation des amendes. En même temps qu'elles sont arrangées d'une façon variée et réparties symétriquement sur le soubassement, elles ont la prétention de faire du style. Assurément les effusions poétiques du tombeau de Mareinos (173) et de Polyteidès (161) sont peu heureuses, mais témoignent au moins d'une certaine culture

---

[1] ἀγὼν καταλειφθείς ou ἐκ χρημάτων καταλελειμμένων ou ἐκ χωρίου καταλελειμμένου.

[2] Mionnet, *Description*, III, p. 528, 219.

[3] Deux fois (32, 40) l'agonothète est un archiéreus, mais il est en même temps le fils du fondateur. D'ailleurs il est probable qu'il ne dirigeait les jeux qu'en seconde main; car on voit dans une troisième inscription (36) plusieurs parents du fondateur exercer l'agonothésie sans autres fonctions officielles. Dans une quatrième inscription (118), un certain Zénodotos, fils de Dioteimos, est agonothète sans être assisté de probules; mais c'est probablement le Zénodote qui est mentionné dans l'inscr. en vers 73 comme archiéreus, archiprobule et irénarque et qui par conséquent pouvait diriger les jeux en qualité d'archiéreus, tout en étant probule. Enfin, dans une cinquième inscription (122), on cite comme étant à la tête des jeux, d'abord, contrairement à l'ordre habituel, l'archiprobule, et en second lieu seulement un prêtre, on ne sait de quel dieu.

littéraire. Cette culture se manifeste déjà dans de simples tournures, par exemple dans la tournure attique πάππου δὲ τῶν περὶ τὸν Ὀβριμότην (36), ou dans la transition élégante de l'exposé des motifs au décret — ἁρμόζει δὲ τοιούτους ἄνδρας εἰς προτροπὴν, καὶ τῶν ἄλλων γεραίρειν (13) — alors que l'inscription d'Atalante dit immédiatement δεδόχθαι. Il faut signaler aussi des noms propres significatifs, comme Ῥητορικός, et la fréquence, déjà remarquée par les savants anglais, du nom de Platon, auprès duquel on trouve souvent celui de Socrate. L'inscription la plus caractéristique de l'époque postérieure est l'inscription honorifique du gymnasiarque M. Aurélios Meidianos Platonianos Platon. A la suite de ces noms ont été ajoutés après coup les mots νέῳ Ἡρώδῃ Πλάτωνι. Platon est appelé un nouvel Hérode, comme ailleurs Constantin un nouvel Hélios. Il s'agit évidemment d'Hérode Atticus, le plus célèbre des rhéteurs, qui a servi de modèle à une foule d'autres.

Si les fouilles proprement dites n'ont pu être bien importantes, en revanche les inscriptions que nous avons trouvées nous renseignent sur toute une série de monuments. Nous connaissons ainsi, plus ou moins complètement, non seulement leur destination et leur objet, mais encore les noms de ceux qui les ont fait élever en l'honneur de leur ville natale, et en même temps nous pouvons nous faire des monuments eux-mêmes une idée plus précise et plus exacte.

Les inscriptions jettent peu de lumière sur l'ensemble des édifices privés, entre lesquels ressort une maison qui a les dimensions d'un palais. Au contraire ceux qui élevaient des tombeaux sont très fréquemment nommés, au moins dans le premier siècle après J.-C., si bien que ces tombeaux, avec leur décoration élégante et la richesse de leurs formes, prennent un caractère moins banal et plus personnel. Les traces du christianisme sont à peu près nulles : pas un temple ne paraît avoir été transformé en église, et on trouve tout au plus de simples croix, gravées dans des montants de portes ou peintes dans les chambres funéraires.[1]

Disposition générale de la ville.

Plaçons-nous, pour nous rendre compte de la disposition de la ville, près de l'entrée actuelle, qui était déjà, comme nous l'avons vu, l'entrée antique et sur laquelle est orientée l'entrée du gymnase (entre 1011 et *L* 6 sur le plan). De là part, comme nous l'avons remarqué, le prolongement de la vallée centrale dans la direction de l'ouest; le chemin actuel en suit les détours, coïncidant en grande partie avec la rue antique. Cette vallée et la rue qui la suit partageaient la ville orientale, c'est-à-dire la ville des vivants, par opposition à la nécropole, en deux parties : celle du nord était réservée aux habitations particulières et au marché (on dirait aujourd'hui au bazar); celle du sud était consacrée à la vie publique. La ville du nord, la plus considérable, s'élève sur un terrain en pente vers le nord, protégée contre les vents du nord par une haute crête rocheuse et exposée au soleil de midi; le tout parfaitement conforme aux habitudes antiques. Au contraire, les édifices de la ville méridionale sont groupés autour d'une place à peu près carrée et en partie aplanie artificiellement, à laquelle confine au sud une terrasse triangulaire. L'ensemble n'est pas encaissé, comme la ville du nord, entre des rochers; mais au nord-ouest, où le sol s'élève en terrasse, il se dérobe brusquement vers l'est et vers l'ouest dans les deux embranchements qui partent de

---

[1] Cf. p. 31 et l'inscr. 182.

la ravine du sud. A l'embranchement occidental aboutit, venant du nord, un chemin en pente, encaissé entre les rochers de l'est et ceux de l'ouest. Ce chemin et la ravine à laquelle il se rattache séparent la ville orientale de la nécropole située à l'ouest. Entre la pente et la ravine se trouvent encore des espèces de terrasses, dont une à l'ouest, un peu en arrière des autres, toutes portant encore des traces de constructions. Ces ruines sont en partie d'origine postérieure, ainsi qu'un mur de fortification qui court de la ravine jusqu'au bord du rocher et dont la ligne se trouve en avant du mur qui barre la vallée du sud-ouest. Il est probable que ce terrain fertile et productif était dans l'antiquité couvert de jardins, et de cette façon la verdure et le feuillage formaient la transition avec la cité des morts. Celle-ci occupe encore circulairement toutes les hauteurs situées à l'ouest : les tombeaux sont alignés et forment des rues où l'on voit la richesse s'étaler en de véritables palais, tandis que le pauvre se contente d'un modeste sarcophage ou d'un simple caveau en pierre. Commençons par le quartier des vivants et naturellement par le quartier du sud, qui renferme les monuments publics.

Voyons d'abord la grande place carrée, située dans le quartier méridional *K* et pavée de dalles, dont plusieurs portent de grandes lettres (j'ai lu en particulier ΕΡ sur l'une d'elles, ΔΟΥ sur une autre). Cette place a été aplanie artificiellement, comme le prouve un morceau de rocher resté intact à l'angle sud-ouest et taillé régulièrement sur la face orientale; on voit également, en *D*8 et en *K*, à travers les ouvertures du pavé, une citerne, aujourd'hui comblée par les éboulements, en *I*, dans la partie méridionale. Tout le rocher est formé d'un calcaire gris et dur : ce calcaire, taillé en moëllons, reliés entre eux par du mortier, paraît avoir été, avec le bois, la seule matière employée à la construction. Sur les hauteurs occidentales se trouvent un certain nombre de pierres de taille; mais de même qu'on ne se servait pas toujours de pierres de taille pour les sarcophages, mais aussi de rochers bruts, on se servait pour bâtir de tout ce que fournissait la nature. On utilisait les creux de rochers pour en faire des caves ou des citernes, les rochers à pic servaient de pans de mur, et les pierres enlevées d'un monument étaient employées à en construire un autre.

Toute cette place est divisée en deux parties, l'une, plus grande, à l'est, l'autre, plus petite, à l'ouest, par un mur, qui, pour une raison qui nous échappe, est disposé de façon que tous les angles adjacents, formés par les édifices voisins, soient aigus. Entre ces deux parties reste, au nord et au sud, un large espace libre. A l'ouest est l'agora, à l'est un gymnase.

L'agora était bordée d'un portique au nord et à l'ouest, et probablement aussi à l'est. Agora.
Le côté sud au contraire était découvert, et ce n'est qu'à une certaine distance que s'élève, sur une terrasse un peu plus élevée, un assez grand édifice, dont la façade paraît avoir regardé la place. Deux autres édifices, situés au sud-ouest, étaient certainement orientés vers la place, dont la diagonale coïncide à peu près avec leurs axes; c'est également par rapport à la place qu'a été taillé le rocher *M* qui s'élève au sud-est. Ce tombeau, qui se trouve au milieu de la ville, tandis que les autres sont réunis à la périphérie, en dedans ou en dehors des fortifications, paraît, par sa situation comme par sa forme, être l'héroon d'un fondateur généralement vénéré dans la ville. Les marches et le sarcophage qui les sur-

monte, le tout taillé directement dans le roc, ont déjà été vus à Sillyon; l'exèdre adossé au sarcophage se rencontre plutôt en Lycie; mais la réunion de ces divers éléments est ici particulièrement importante, à cause de la situation de ce monument sur une place publique où sa présence a précisément fait reconnaître l'agora.[1]

Héroon.

Une suite de marches assez longues, un peu irrégulières, avec des ailes de chaque côté, conduit à une plate-forme d'environ 6 m. carrés. Au fond est un banc de pierre demi-circulaire, de 5·10 m. de diamètre; au-dessus s'élèvent des murs de pierre, un peu plus élevés par derrière et assez épais pour renfermer une ouverture de 2·19 m. de long sur 0·58 m. de large, que surmontait un couvercle aujourd'hui absent. Nous ne savons qui reposait à cette place d'honneur, aucune inscription ne se trouvant reliée étroitement au monument. Le revers du rocher, resté à l'état brut, porte en gros traits irréguliers (inscr. 14) des lettres, dont il reste seulement en haut et tout à fait à droite Ὀβρι, plus bas et tout à fait à gauche κα[ὶ], enfin au-dessus à gauche Θόας Κενδέου. Ces deux noms propres se rencontrent assez souvent dans les premières familles; mais nulle part ils ne se trouvent réunis comme étant ceux du père et du fils. Nous connaissons aussi deux Obrimotès, un plus ancien et un plus jeune. Le revers du rocher est, comme nous l'avons dit, resté à l'état brut, si bien que les lettres de cette inscription sont séparées irrégulièrement par des fentes et des trous; à l'est, au contraire, le mur qui sépare l'agora du gymnase, paraît avoir été taillé. Sur le côté occidental, trois niches arrondies en haut sont creusées dans le roc; elles sont encadrées à droite et à gauche de petits appendices en saillie, où l'on reconnaît à gauche un débris d'architecture ionique. C'étaient peut-être de petits édicules, consacrés également au culte du héros.

Temples sur l'agora.

Au sud-ouest de la place s'élèvent, à très peu de distance l'un de l'autre, en *N*1, deux temples d'un plan assez simple, l'un, plus petit, à gauche, l'autre, plus grand, à droite. Ce dernier est restitué plus loin par M. Niemann[2] sous forme d'un temple corinthien. Mais aucun détail ne nous permet de déterminer les divinités auxquelles étaient consacrés ces temples. Au nord se trouve un espace, aujourd'hui couvert, sur une assez grande hauteur, des ruines du dernier monument, mais qui était certainement dégagé autrefois. On trouve là en effet une série de grandes bases de statues, jetées à terre sur leur face antérieure, dans l'ordre où elles étaient alignées le long du côté étroit de l'édifice immédiatement voisin. La façade de ce monument, orienté du sud-ouest au nord-est, regarde la place. Un énorme amas de décombres, qui peut-être ne proviennent pas uniquement de l'édifice primitif, en indique à peu près la limite antérieure. Le voisinage de la place et la longueur sur laquelle s'étendent ces ruines font croire qu'elles proviennent d'un portique : c'était déjà l'opinion des Anglais. Le côté sud, composé d'assises alternativement hautes et basses, a encore de 6 à 8 m. de haut et porte à la partie supérieure une série d'inscriptions (25 et suiv.), presque entièrement cachées par d'épaisses touffes de lierre. La largeur du mur est presque égale à sa hauteur; à gauche il en reste un angle avec une partie du mur adjacent, à droite il est incomplètement conservé. Mais, à environ 4·56 m. du côté intérieur du mur de derrière, un mur parallèle se détache du

Portique d'Attale.

[1] C. Deneken, dans le *Lexikon der griechischen und römischen Mythologie* de Roscher, I, p. 2491.

[2] V. les éclaircissements qui correspondent aux pl. IV -VII.

mur du sud. On y voit encore, à 4·50 m. de ce dernier, une fenêtre de 0·815 m. de haut, élégamment encadrée. Dans la partie du mur du sud qui s'étend au delà se trouve, prête à tomber après les autres, une pierre avec un débris de colonne portant une inscription du côté intérieur. On en conclut que la colonne ne faisait pas partie d'un espace fermé, mais provenait d'un portique. Une autre pierre, avec un fragment de colonne semblable, qui se trouvait à environ 14 m. de l'angle sud-ouest du mur, avait certainement autrefois son inscription tournée du côté de l'extérieur. En fait j'ai trouvé, à environ 3·60 m. en avant du mur à fenêtres, un seuil qui n'avait guère que 0·43 m. de largeur; puis, à environ 5 ou 6 m. en avant, la limite du bâtiment se trouvait indiquée nettement cette fois par une nouvelle série de bases jetées en avant. C'était donc un portique, avec une série de chambres ayant chacune une ou deux fenêtres près de la porte, derrière une double colonnade.

Avant même que nous trouvions au milieu des broussailles quelques débris peu importants d'architecture dorique, l'une des trois bases du côté sud nous avait donné quelques détails précis. Deux de ces bases (inscr. 34, 35) portaient des statues d'une femme veuve, du nom d'Atalante, appartenant à l'une des premières familles. La troisième avait été élevée à une femme du même nom, peut-être fille de la première, par un de ses cousins et les trois fils de celui-ci, en reconnaissance de son dévouement pour sa famille. Quant aux deux autres bases, l'une avait été érigée à la première Atalante par les artisans (τεχνεῖται), en reconnaissance de sa bienfaisance pour la population à l'occasion d'une famine; l'autre avait été érigée par le peuple. L'inscription de cette dernière base parle également de la bienfaisance d'Atalante, qui est de tradition dans sa famille, puis d'une statue de bronze et d'une couronne d'or qui lui ont été décernées. Puis viennent des détails des plus explicites, indiquant que la statue sera élevée sur l'une des places principales de la ville, près du portique d'Attale, contre le mur du sud, où étaient placés les prix remportés dans un concours de jeunes gens. L'inscription autorise ensuite les corps de métiers à ériger au même endroit la statue qu'ils ont décidé d'élever à Atalante. Il y avait donc, ici comme à Athènes, un portique d'Attale : il s'élevait à Termessos à l'ouest de l'agora, comme à Athènes à l'est du Céramique. Tous deux étaient des portiques doubles; mais celui d'Athènes était beaucoup plus long que celui de Termessos; en revanche, il semble que les chambres étaient plus larges à Termessos, alors qu'elles avaient sensiblement la même profondeur. Malheureusement les matériaux nous manquent à Termessos pour comparer les dispositions respectives des deux portiques. Néanmoins nous avons trouvé dans les broussailles quelques débris d'architecture dorique, notamment un chapiteau avec un morceau d'échine rectiligne, sans entaille entre ce dernier et l'abaque, absolument comme à Athènes. On peut comparer aussi les vingt cannelures taillées dans la partie supérieure, le bas du fût étant simplement polygonal (diamètre du tambour à la base : 0·538 m.). L'annelet qui surmonte ordinairement le chapiteau est remplacé ici par une cimaise, qui ne se trouve pas à Athènes. Mais peut-être ces colonnes doriques faisaient-elles partie d'un étage supérieur; dans tous les cas, le tambour polygonal porte latéralement des rainures et des trous, qui ne peuvent avoir servi qu'à fixer une balustrade, comme à Athènes et à Pergame. Quant aux architraves (hauteur : 0·335 m.), elles proviennent évidemment de l'étage inférieur, car elles portent une inscription, comme à Athènes.

J'ai trouvé seulement à l'extrémité sud, c'est-à-dire au commencement de l'inscription, des restes du nom d'Attale, en lettres de 0·09 m. de hauteur et à 0·325 m. les unes des autres, mais sur des pierres très étroites (inscr. 24). La base d'Atalante se trouvait, comme nous l'avons vu, à l'extrémité sud du portique d'Attale, près de celle des artisans. Au-dessus, on pouvait lire sur le mur, ou sur les pierres qui en étaient tombées, les prix mentionnés dans l'inscription : la place où ils se trouvent devait par suite être dite ἐπίσημος. D'autres inscriptions honorifiques étaient gravées dans le mur intérieur du portique, par exemple l'inscription n° 32, relative à un agoranome, et correspondaient peut-être à des figures placées dessus ou dessous; dans tous les cas, il ne s'agit pas seulement de statues, car nous avons trouvé dans la partie méridionale du portique une colonne en forme d'Hermès, ornée d'une couronne suspendue. Le portique était décoré aussi sur sa façade antérieure de statues honorifiques, comme les portiques du marché de Pompéi, le portique d'Echo dans l'Altis d'Olympie, ou le portique méridional de l'enceinte sacrée des grands dieux à Samothrace. Au-dessous se trouvaient d'autres bases se rapportant à l'agora, par exemple les bases élevées par les villes voisines (Syédra, 41, et Sagalassos, 48), l'une devant le côté est, l'autre devant le côté nord; telles sont encore les bases 42 et 43, trouvées en avant du côté oriental et érigées, l'une au peuple par le sénat, l'autre au sénat par le peuple. Une statue d'agoranome surmontait la seule base trouvée sur le côté opposé de l'agora, c'est-à-dire à l'est (16); enfin devant le portique d'Attale se trouvaient encore les inscriptions 38 et suiv. et 44.

Nous avons vu qu'un espace libre s'étendait au sud du portique d'Attale et communiquait par un passage avec les quartiers situés à l'ouest. Il en était de même à l'angle nord-est, où débouchait une grande rue partant de la porte. C'est là que se trouvent les bases portant les inscriptions 45, 46, 49, ainsi que la base d'une statue équestre sans inscription visible. Ces bases devaient s'élever primitivement, soit sur le côté septentrional du portique d'Attale, soit à la partie occidentale du portique du nord déjà cité; mais ce dernier se trouvait malheureusement dans un tel état de dégradation qu'il était impossible de s'en faire une idée précise, à moins de faire des fouilles.

Portique d'Osbaras.

Bien que toute la partie centrale soit ensevelie sous les décombres ou ait presque entièrement disparu et qu'il ne reste du côté oriental que quelques débris de murs, il est certain néanmoins que l'édifice occupait tout le côté nord de la place divisée en agora et en gymnase. La portique a environ 11 m. de largeur et neuf ou dix fois autant de longueur; l'espace intérieur était divisé, par une suite de supports, en deux nefs, larges chacune d'environ 4·40 m. intérieurement. Les supports avaient 0·70 m. d'épaisseur, ainsi que les murs, et s'élevaient à 4·40 m. de distance les uns des autres; huit sont encore visibles, comme le plan l'indique, c'est-à-dire du troisième jusqu'au dixième à partir du nord. Bien qu'ils soient enterrés par la partie inférieure, ils sont encore à une hauteur considérable au-dessus du pavé de la place et même du terrain qui s'élevait en pente du côté du nord. Il y avait sans doute une espèce de sous-sol au-dessous de ce portique ouvert du côté de la place. Ce dernier était accessible du côté du nord, à l'endroit marqué sur le plan, par une porte, large de 5·60 m. d'après les mesures de M. Rausch; cette porte correspondait au septième entrecolonnement, mais elle était divisée en trois passages par deux supports de forme elliptique. La colonnade centrale qui

existe encore appartient au sous-sol, mais devait être surmontée d'une colonnade correspondante. On ne voit pas d'entrée donnant accès au sous-sol; mais on remarque, entre les colonnes extérieures du rez-de-chaussée, des dalles d'assez grande épaisseur formant une espèce de balustrade, avec des ouvertures dirigées obliquement vers le bas et dont le prolongement devait traverser le stylobate. Naturellement le portique qui surmontait ce sous-sol, comparable à un cryptoportique, était divisé, lui aussi, en deux nefs; mais, comme dans le portique d'Athènes et peut-être aussi comme dans le portique d'Attale à Termessos, les colonnes de la rangée intérieure étaient deux fois plus espacées que celles de la rangée extérieure. La première avait peut-être des chapiteaux ioniques; l'autre avait des chapiteaux doriques de faible diamètre.[1] Les colonnes extérieures étaient distantes de 2·17 m., longueur correspondant à peu près à celle des architraves, dont on peut évaluer la longueur à 2·19 m., soit en rapprochant et en mesurant les morceaux qui se correspondent, soit en calculant la distance des lettres de l'inscription : or cette longueur représente sensiblement la moitié des entrecolonnements intérieurs. Les colonnes, qui vont en s'amincissant jusqu'à l'hypotrachélion, ne sont cannelées qu'en haut; les chapiteaux rappellent, dans la forme de l'échine, ceux du portique d'Attale. L'architrave a 0·45 m. de haut (dont 0·11 m. pour la ténie, les bandes et les gouttes) et 0·505 m. d'épaisseur; les bandes ont 0·36 m. de long et sont distantes de 0·32 m., longueur qui ne correspond pas exactement à celle des triglyphes (0·32 m.) et des métopes (0·44 m.; hauteur : 0·345 m.). Du reste j'ai remarqué des triglyphes de différentes longueurs, ce qui paraît indiquer qu'il y avait deux étages au-dessus du sous-sol; d'ailleurs, si le portique d'Attale avait un second étage, à plus forte raison celui-ci, qui est beaucoup plus long, devait-il en avoir également un. L'inscription placée à l'architrave prouve que le portique du nord formait la bordure de toute la place qui renfermait à la fois l'agora et le gymnase; car les lettres, hautes de 0·19 m., sont tellement espacées (environ 0·94 m.) que la partie conservée, même restituée le plus brièvement possible, Ὀσβάρας Ὀ[β]ριμότου Σ[τράβωνος τῇ πατρίδι τὴν στοὰν ἀνέθηκε, dépasse considérablement dans tous les cas la partie qui borde l'agora.

Quant au monument qui s'élevait sur le côté oriental de l'agora, il en reste si peu de chose que nous ne pouvons nous faire une idée de la disposition générale de l'ensemble : c'est simplement par analogie que nous admettons ici aussi un portique avec des statues en avant.[2] D'ailleurs nous avons signalé plus haut la statue d'un agoranome. Rendons-nous alors au gymnase, soit par la rue du nord, en passant devant le portique d'Osbaras, soit par la rue du sud, en passant derrière l'hérоon. Le long de la rue du sud et derrière l'héroon, par conséquent encore sur l'agora, on aperçoit un linteau de porte avec l'inscr. 15, qui dit que la porte, avec l'espace auquel elle donne accès, appartient à la tribu d'Orblès. Un peu plus loin à l'est et contre le mur méridional du gymnase s'élèvent deux piédestaux de formes différentes : celui de gauche est plus élégant, orné de riches moulures et composé d'une

[1] 0·58 m. à la base; 0·465 m. à la partie inférieure du tambour supérieur, qui renferme l'hypotrachélion avec le chapiteau.

[2] Un seuil de porte se trouve, d'après les mesures de M. Rausch, à 10·60 m. en avant du mur de façade des chambres qui occupaient le côté ouest du gymnase. Cette distance est suffisante pour faire admettre l'existence d'une double série de chambres s'ouvrant, celles de l'est sur le gymnase et celles de l'ouest sur l'agora.

base, d'un socle et d'une base de colonne attique surmontée d'un fragment de fût; celui de droite est un simple socle, mais on y voit un trou de scellement qui fait supposer qu'il était surmonté, lui aussi, d'une partie de colonne. D'après l'inscription du premier piédestal (87), qui paraît avoir servi pour les deux, ils supportaient les statues d'un homme et d'une femme, l'homme se trouvant certainement à droite, suivant l'usage.

Gymnase. J'ai appelé gymnase[1] la partie orientale de la terrasse *I*, et voici pourquoi. D'abord la disposition générale, une grande cour découverte entourée de portiques avec des chambres par derrière, rappelle bien les gymnases déjà connus. Mais le côté occidental seul, avec les parties contiguës des côtés nord et sud,[2] apparaît encore au milieu des ruines; plus loin vers l'est il ne reste rien, à moins que le bâtiment étroit et allongé, situé à l'est en contre-bas et qui présente des portes vers l'est et vers le nord, n'ait été surmonté d'un portique analogue et appartenant au gymnase. Sur la partie septentrionale de la place débouche du nord un passage souterrain, qu'un éboulement ne permet pas de suivre: passait-il sous le portique d'Osbaras, avait-il une sortie correspondante à l'entrée mentionnée plus haut p. 26, c'est ce que je ne saurais affirmer. Son architecture paraît être analogue à celle du portique. Au moyen âge, on crut nécessaire de fermer la place à l'est par un mur d'appui construit avec les débris des bâtiments en ruines (par exemple l'inscr. 72[2]). En second lieu, l'espèce de temple démoli qui est situé dans la cour est tout à fait à sa place dans un gymnase. Au-dessous est une espèce de caveau, qui servait à contenir, soit de l'eau, soit une réserve quelconque. Ce caveau est complètement obstrué par des débris de toute sorte entassés pêle-mêle, des pierres, de grands fûts ioniques, des fûts doriques effilés, des pierres avec des demi-colonnes, de petits triglyphes, des larmiers à denticules, des morceaux d'arcades à bandeaux; il y a donc là un mélange, non seulement de dorique et d'ionique, mais encore d'architecture curviligne. On trouve aussi çà et là des bases de statues, notamment celle d'un vainqueur aux jeux (53), indiquant formellement que la statue s'élevait dans un gymnase. C'est aussi dans un gymnase que devait s'élever naturellement la base qui, d'après son inscription (56), portait une statue du θεὸς Κάστωρ élevée par la γερουσία. Enfin nous avons une inscription plus significative encore (52), découverte à l'angle nord-est et renfermant l'en-tête d'une liste des éphèbes qui, sous la conduite d'un éphébarque nommé, avaient remporté la victoire. La liste elle-même est perdue; mais une autre liste de vainqueurs (65 et suiv.), grande et large, est gravée en haut du bâtiment qui limite le gymnase au sud; elle était placée là évidemment pour qu'on pût la lire du gymnase. Personne n'avait encore remarqué cette inscription, qui m'a été montrée par notre jeune architecte M. Hartel. Ce bâtiment, comme l'a reconnu M. Niemann, était l'odéon. Sur son côté nord, tourné vers le

[1] Daniell dans Spratt, t. I, p. 238, lui donne aussi ce nom, mais sans apporter de preuves.

[2] Au sud sont six portes, dont la plus méridionale mesure, suivant M. Rausch, 0·95 m. de large, et les autres 1·25 m. L'épaisseur des murs varie entre 0·60 et 0·70 m.; les chambres ont une largeur d'environ 6 m., et une profondeur égale; l'intérieur est rempli de décombres. A l'ouest, deux salles fortement restaurées ont des proportions un peu différentes. Deux doubles colonnes d'angle, en forme de cœur, placées aux extrémités nord-ouest et sud-ouest, prouvent qu'il existait des colonnades sur trois côtés, sans qu'on puisse d'ailleurs savoir si elles se prolongeaient à l'est.

gymnase, chaque pierre de la seconde assise supérieure qui se trouve placée aux intervalles des dix piliers porte une inscription de trois lignes en général, une fois seulement de quatre; parfois aussi l'inscription déborde sur les pierres voisines à droite et à gauche; c'est, par exemple, le cas de la huitième pierre à partir de la gauche. Celles sur lesquelles sont gravées les inscriptions sont légèrement creusées au centre, et les inscriptions s'étendent indifféremment sur les parties centrales et sur les bordures. Entre le neuvième et le dixième piliers, les pierres supérieures sont tombées; on ne trouve au-dessous rien de l'inscription qui manque, mais, selon toute apparence, le fragment 72[1], employé dans la construction de l'une des deux salles de l'ouest, s'y rattachait.

Bancs d'école.

Enfin nous avons une preuve matérielle à l'appui de l'hypothèse d'un gymnase, ce sont les deux bancs de pierre *O*3 disposés l'un au-dessus de l'autre à l'angle nord-ouest de l'odéon, et adossés, soit à l'odéon, soit à la terrasse supérieure, de manière à permettre à ceux qui y étaient assis de regarder le gymnase. Quoique ces bancs fussent tout près de l'endroit où nous prenions chaque jour notre repas, je ne les ai aperçus qu'en dernier lieu, sous les ruines, et l'on a dû se contenter d'en indiquer la place en *O*3 sur le plan, sans avoir fait des recherches suffisamment sérieuses.

Théâtre.

Comme nous l'avons déjà remarqué, le portique d'Osbaras et la construction longue et étroite située à l'est du gymnase se rejoignent à l'angle nord-est de ce dernier, en formant un angle presque droit (inexactement représenté sur le plan); mais, tandis que le second de ces édifices touche le théâtre par son autre coin, il reste un passage près de l'angle nord-est du portique d'Osbaras. Sur cette place triangulaire, d'un aspect original, encombrée aujourd'hui de ruines,[1] s'ouvrent d'abord une grande porte percée dans le côté nord du monument *L*4, puis, en face du petit côté du portique, la principale entrée du théâtre, actuellement dégagée, qui mène directement à la précinction et coupe en deux la partie supérieure de la cavéa. Comme il y avait au-dessus de la précinction huit rangs de gradins seulement, il est possible que l'entrée n'ait été couverte que sur l'extrémité de la périphérie. Quoi qu'il en soit, les débris qui jonchent le sol sont évidemment ceux d'une entrée ornée de colonnes, mais voûtée; au milieu, la clef de voûte formait du côté de l'extérieur une saillie de 0·58 m.; sur le devant étaient deux faces avec un simple profil de tête au-dessus; enfin, à la surface supérieure, cinq trous disposés en quinconce servaient évidemment à maintenir un support. Là s'élevait une statue d'Héraklès, dont la massue est également l'attribut de la muse tragique, comme le montre l'inscr. 59, dont la partie centrale, renfermant un surnom d'Héraklès, est difficile à restituer.[2] Le seuil de cette entrée du théâtre était encore à 1 ou 2 m. au-dessus des décombres.

Pour la structure du théâtre, je renvoie au développement de M. Niemann, pl. X—XIII. La simplicité de la scène, avec deux murs servant de παρασκήνια, trahit une époque assez ancienne. Sur la face antérieure du pilier du parascénium de droite étaient gravées, dans la

[1] C'est là que se trouvait, par exemple, la base (?) sur laquelle est gravée l'inscription 58.

[2] Non loin de là, une pierre carrée de dimensions analogues (environ 0·50 m. de côté) porte ΕΡ sans autre indication sur l'une de ses faces, et, sur la face inférieure, trois mortaises seulement, disposées d'une manière différente.

troisième assise, une inscription honorifique décernée par la ville à l'empereur Auguste, et en face, mais un peu plus bas, dans la seconde assise, une inscription décernée à Kbédasis par son frère Kendéas. Au-dessus de chacune des deux inscriptions (60 et suiv.), sur la quatrième pierre, était sculptée une armure avec une épée suspendue, et les statues devaient être en haut, sur les piliers.[1] Une statue de moindre importance est placée à l'extrémité sud du mur d'appui qui sépare de l'orchestre le dernier gradin : dans une espèce de niche plate, haute de 0·155 m. et large de 0·17 m., on voit à gauche un cavalier vêtu d'une cuirasse et d'un manteau, tête nue, ajustant les rênes avec la main gauche près de la tête du cheval, la main droite élevée et tenant deux branches : ce dernier détail semble indiquer qu'il s'agit d'un irénarque (cf. inscr. 73[1]).

Sur l'orchestre, un piédestal circulaire très détérioré portait la statue de Septime Sévère (inscr. 63), et tout à côté, à peu près au centre, s'élevait un autre piédestal circulaire (0·73 m. de diamètre), avec des trous servant à fixer la plinthe, et une inscription dont quelques lignes seulement ont pu être déchiffrées, non sans peine : c'est un décret que le peuple, rassemblé au théâtre pour la célébration de certains jeux, avait voté en l'honneur d'un prêtre, probablement d'un prêtre de Dionysos (cf. inscr. 62).

Inscriptions des gradins.

Les inscriptions des gradins (64), assez nombreuses, sont de deux sortes : les unes servent à distinguer les rangs de gradins ; elles sont gravées sur la face verticale de l'extrémité sud, à gauche[2] près de l'escalier extérieur, mais seulement à partir du huitième rang au-dessous de la précinction. A la hauteur des rangs 8 et 10, on lit les lettres ΓΝ, auxquelles s'ajoute un Α pour le 12[e], chaque lettre étant sur une pierre spéciale; pour les rangs 9 et 11, c'est ΥΝ ; du 13[e] au 18[e] je n'ai rien pu lire, et pour le 19[e] on trouve, un peu plus à droite, un Ο sur la première pierre. Les autres inscriptions, qui donnent les noms des possesseurs des siéges,[3] sont placées tout en haut des siéges ; les unes sont écrites avec une orthographe et une écriture cursive et irrégulière qui décèle bien, malgré la dimension des lettres, une œuvre d'origine privée; les autres ont un air plus officiel. Tandis que les lettres isolées dont je parlais d'abord se trouvent seulement au-dessous de la précinction, je n'ai remarqué les noms qu'au-dessus, et en nombre d'autant plus grand que je montais plus haut ; au-dessous, mes recherches sont demeurées sans résultat. On pourrait en conclure que les rangs inférieurs étaient réservés à toutes les classes, qui sans doute avaient également le droit de les occuper tour à tour, tandis qu'au-dessus chacun pouvait choisir ses places à son gré.

Odéon.

Au sud-ouest du gymnase, dans une position symétrique à celle du théâtre placé au nord-est, s'élevait le théâtre couvert ou odéon. Nous l'avons reconnu aux gradins de forme un peu arrondie (découverts par M. Niemann), qui s'étagent à l'ouest, et pour la construction desquels on a certainement utilisé la disposition du terrain qui s'élève déjà vers

[1] Spratt et Forbes, *Lycia,* I, p. 237. «Fronting the proscenium was a platform, ornamented with pedestals, leading from it are five doors.» Cette «platform» est le *logeion* et les «pedestals» sont probablement les bases des colonnes.

[2] Au nord, sur l'extrémité de droite qui est pourtant mieux conservée, je n'ai découvert aucune inscription.

[3] C'est ce qu'exprime formellement le verbe προκατέχεται ou ὑπάρχει assez souvent juxtaposé au nom. (V. inscr. 64.)

le plateau supérieur (cf. plus bas le texte de M. Niemann). L'axe en est presque parallèle à celui du théâtre. En face des gradins, c'est-à-dire entre les deux portes,[1] on cherche vainement les vestiges d'une scène pour les acteurs. D'après les inscriptions des vainqueurs, déjà mentionnées, qui sont placées à l'extérieur en haut du côté septentrional et qui correspondent à la cinquième génération de nos tables, le monument était achevé à la fin du premier siècle. Il semble qu'il y avait devant la façade une rangée de statues : à l'extrémité septentrionale, on trouve les piédestaux de Caracalla (73) et de deux grands-prêtres (archiéreus), dont l'un, Zénodotos (73), était aussi (?) archiprobule et ancien irénarque, et l'autre, Hoplès, fils d'Obrimotès (74), était en même temps prêtre de Dionysos.

Temple d'Artémis.

Le petit temple (*N* 4), placé au sud de ce dernier, est postérieur de plus d'un siècle à l'odéon, comme le prouve le luxe de la décoration; sous le vestibule, à droite et à gauche de la porte, se trouvent les bases (75[ab]) des statues élevées jadis par A. Armasta aux frères de son père Pankratès (pl. IX). L'inscription, très dégradée, mais complètement restituée (75), qui se trouve sur le linteau de la porte, montre que A. Armasta ne s'était pas donnée pour la dixième muse, comme on l'avait cru d'après l'abréviation des inscriptions des bases, mais qu'elle était la femme d'un prêtre des muses, et qu'elle avait, non pas fait élever comme telle et en son propre nom le temple et les statues de ses oncles, mais seulement accompli par là le désir et le vœu de son aïeul. Ce n'est donc pas un temple des muses : on ne voyait à l'intérieur qu'une seule image de divinité, et les statues d'argent ajoutées plus tard, peut-être seulement après la mort d'Armasta, par sa mère, à laquelle on doit aussi le dallage du sol et le reste de la décoration, ne sont autres que des portraits, probablement ceux d'Armasta et de son mari. L'épithète du commencement peut laisser des doutes, mais ce qui suit est certainement le datif d'Ἄρτεμις. Du reste Artémis a dû avoir certainement à Termessos un plus grand temple, et dans tous les cas un temple beaucoup plus ancien (comme le prouvait déjà l'inscr. 57), situé peut-être dans la même partie de la ville.

Deux temples.

De fait, le temple d'Armasta est placé en face de deux autres, dont la situation entre les deux ravins qui descendent vers le sud-est est tout-à-fait remarquable. Le plus grand (cf. pl. II et III avec le texte de M. Niemann) est périptère, d'ordre ionique, avec six colonnes à la façade et un péristyle unilatéral tourné vers l'est (plus exactement E.-S.-E.); l'autre, prostyle ou à antes, probablement d'ordre corinthien, a son entrée à l'ouest (plus exactement O.-N.-O.). Pour le dernier on avait établi, sur le terrain en pente, une terrasse à laquelle on arrive du parvis du plus grand temple en descendant au nord un escalier de neuf marches, resserré entre deux ailes en forme d'antes. Le plus petit temple, construit sur un soubassement élevé, arrive presque au niveau du grand, et l'on y monte de l'ouest par un escalier dégagé. Par son architecture il se rattache aux constructions plus récentes; son plan se distingue de celui des autres temples de petites dimensions par la forte saillie des antes. La cella a 5·78 m. de largeur sur 6·90 m. de profondeur; j'y ai reconnu les restes d'un parquet en mosaïque.[2]

[1] Ces deux portes servaient peut-être l'une pour l'entrée, l'autre pour la sortie.

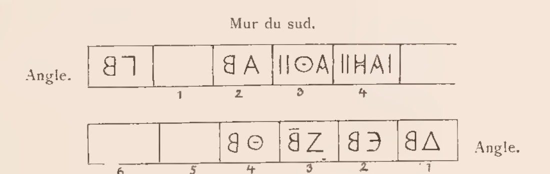
[2] Les pierres indépendantes qui forment la seconde assise au-dessus des socles dans les murs de l'est et du sud sont numérotées comme dans la figure ci-après (v. p. 48), que j'ai dessinée de l'intérieur du temple, en allant de droite à gauche. La pierre d'angle n'est pas numérotée.

Le plus grand des deux monuments pourrait bien être cet ancien sanctuaire d'Artémis dont nous avons admis l'existence, comme nous le fait supposer une découverte faite en dehors et à l'est du temple. Il s'agit de deux reliefs reproduits dans la fig. 5, de composition, de style et de dimensions semblables.[1] L'un et l'autre portent ou portaient trois personnages. Dans le premier, à gauche, est une femme debout, en tunique bouffante, dont les plis retombent sur une ceinture placée très haut; la main gauche tombe, la droite, à ce qu'il semble, est étendue vers les personnages placés en face. Là se trouve une femme vêtue de même, la tête un peu inclinée, tenant son voile des deux mains. Elle est debout sur une marche; derrière elle se tient un homme, la main gauche repliée et enveloppée dans la chlamyde, la droite appuyée sur une lance.

Reliefs.

Sur l'autre relief, les personnages sont également debout; il y en a trois, une femme à gauche, et, en face à droite, une femme et un homme. A gauche, c'est Artémis avec une robe relevée assez haut; elle porte un carquois à son côté gauche; sa main droite est placée sur le cou d'un cerf qui, dressé sur ses pieds de derrière, pose un de ses pieds de devant sur l'autel enguirlandé; de l'autre côté de l'autel est une femme dans une attitude de douleur ou du moins de réflexion; derrière elle, on distingue une figure d'homme, en grande partie détruite.

Ces reliefs rappellent beaucoup ceux du mur de sous-scène du théâtre de Dionysos à Athènes.[2] Cette disposition de trois figures, identiquement groupées dans les deux cas autour d'un même centre, semble indiquer que les deux reliefs étaient indépendants l'un de l'autre. Mais les débris de reliefs qui sont sur le bord droit de la première pierre et sur le bord gauche de la deuxième, et que j'avais d'abord pris pour des branches d'arbres en présence de l'original,



Il manque au sud le nº 1 et à l'est le nº 5; au nº 6 de l'est se trouve la pierre angulaire de l'assise supérieure, qui est la troisième. Les pierres étaient donc posées de droite à gauche, de même que les lettres sont écrites de droite à gauche. La première lettre désigne le numéro de la pierre; la seconde, surmontée d'un trait, tout au moins aux nºs 2 et 3 du mur oriental, désigne celui de l'assise, qui est ici, comme nous l'avons dit, la seconde au-dessus du socle. Il se trouve que le commencement et la fin du compte nous ont été conservés, l'un marqué par 8A, l'autre par IIΘA; il semble qu'une fois arrivé à 8Ω, si l'on voulait employer encore l'alphabet pour poursuivre le compte, on écrivait d'abord un A, et le numéro de l'assise était marqué, non plus par un 8, mais par deux traits verticaux. On aurait donc employé à cette assise 32 pierres qui, à raison de 6 pour l'un des petits côtés et de 4 (à cause de la porte) pour l'autre, pouvaient parfaitement suffire en y comprenant les antes. Sur la pierre angulaire de la troisième assise, je n'ai relevé aucune notation intelligible.

[1] Les blocs sur la face antérieure desquels ils se trouvent ont 0·885 m. de long (l'un, qui est endommagé à droite, n'a plus que 0·77 m.), 0·68 m. de haut, 0·40 m. d'épaisseur; la saillie du relief est de 0·09 m.; ces blocs sont par conséquent d'une hauteur trop considérable, mais d'une épaisseur et d'une longueur à peu près convenables pour des pierres ordinaires.

[2] Ces reliefs sont reproduits dans les *Monumenti inediti dell' Instituto,* VIII, pl. XVI.

prouvent que ces deux pierres faisaient partie d'une suite de scènes tirées d'un même mythe. Mais la manière dont ces scènes sont traitées rappelle moins la frise de Téléphos à Pergame que les «chroniques figurées» ou les «coupes homériques». L'une de ces coupes représente des scènes empruntées à l'Iphigénie à Aulis d'Euripide,[1] à l'exception toutefois de la scène du sacrifice qui, dans le relief de Termessos, se voit juste à côté : Artémis amène le cerf, qui se place lui-même sur l'autel comme victime désignée pour le sacrifice, tandis qu'Iphigénie, ignorant encore sa délivrance, se tient aussi contre l'autel; derrière elle est le sacrificateur, probablement Calchas.[2] L'autre relief correspond à peu près à la quatrième scène de cette coupe; Klytemnestre est placée au milieu entre Achille et Iphigénie, avec une transposition



Fig. 5. Reliefs représentant des scènes tirées du mythe d'Iphigénie.

des personnages de droite et de gauche. En outre, l'auteur du relief a cherché plutôt à reproduire le mouvement du drame intérieur qu'à représenter fidèlement la scène extérieure; aussi n'a-t-il pas choisi dans la légende le moment précédent, où Iphigénie tremble devant Achille, mais celui où son héroïsme seul dénoue la situation.

Il resterait à savoir si les reliefs étaient placés là en l'honneur de la déesse ou d'Iphigénie. Dans le premier cas, ils seraient un témoignage, peu probant il est vrai, de l'existence d'un sanctuaire d'Artémis dans le voisinage; dans le second cas, différentes hypothèses sont

[1] Cf. *Fünfzigstes Programm zum Winckelmannsfeste der Archäologischen Gesellschaft zu Berlin,* p. 1 et suiv., les *Homerische Becher* de C. Robert, et en particulier p. 51, le sacrifice d'Iphigénie.

[2] Je dois dire qu'après avoir examiné le plâtre avec M. Benndorf, je me suis laissé séduire par l'opinion qu'il a exprimée, à savoir que c'est plutôt Calchas qui tient le cerf, et qu'il faut, à son côté gauche, voir le fourreau d'un glaive à la place du carquois. Cependant cette place de Calchas auprès d'Iphigénie ou du cerf qui lui est substitué est sans précédents, tandis que le cerf amené par Artémis ou une de ses nymphes forme une scène bien connue. Cf. *Wiener Vorlegeblätter,* Série V, pl. VIII et suiv., dans la collection des reproductions, la peinture murale VIII, 1, la mosaïque d'Ampurias, X, 1, et les vases étrusques 2—5.

possibles. Les reliefs dans l'un et l'autre cas pourraient avoir appartenu à un des monuments plus petits qui, de la saillie la plus avancée du rocher, regardaient dans la vallée. Un peu plus loin, en dedans, est encore un degré, haut de 0·20 m. au moins et formant un carré d'environ 5 m. de côté; il est en partie taillé dans le rocher, en partie construit avec des pierres; puis on trouve plus près du bord l'élégant petit temple rond, à base carrée, que M. Niemann a reproduit dans la pl. XVII avec une description détaillée. Son analogie avec le monument de Lysikrate à Athènes fait supposer avec quelque vraisemblance qu'il avait été élevé à la suite d'une victoire remportée dans le théâtre voisin et qu'il faudrait le rapporter à ce monument et au temple *N*5 qui serait alors un temple de Dionysos.[1]

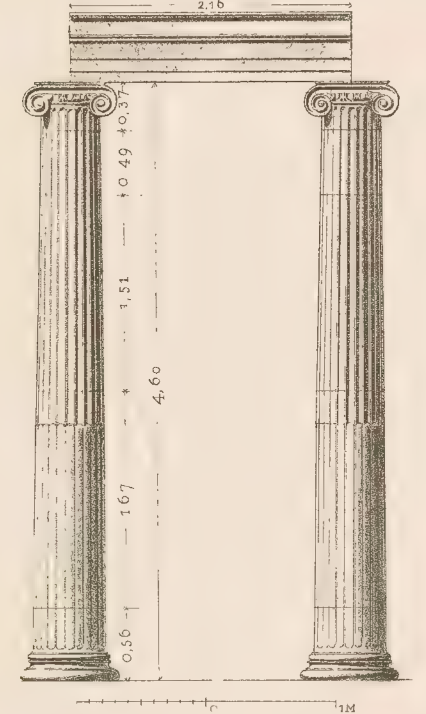


Fig. 6. Colonnes et entablement ioniques.

Au côté sud du petit temple s'appuie, protégé contre le vent du nord, un exèdre élevé d'un degré. On aperçoit encore à l'angle sud-ouest un pied de banc.

Sur la longue terrasse qui s'étend devant le petit temple *N*6, on trouve les ruines d'une construction plus grande, sur la forme de laquelle nous ne pouvons avoir aucun renseignement; car il ne reste pas trace des murs ou des fondations. Pêle-mêle gisent d'innombrables fûts de colonnes ioniques et doriques, de courts piliers avec des demi-colonnes cannelées, d'ordre corinthien, des triglyphes, des architraves, des corniches. La fig. 6 fait voir les proportions des colonnes ioniques d'après le relevé de M. Rausch. Les architraves doriques ont la même longueur que les architraves ioniques. Ce qui empêche de penser à un temple, ce n'est pas seulement, semble-t-il, le voisinage de fragments de divers ordres, mais encore la longueur de l'entrecolonnement.

Terrasse avec temples.

Le prolongement de l'enceinte du temple forme la terrasse située derrière l'odéon et un peu au-dessus, qui borde au sud la place de l'agora et du gymnase. Au pied de cette terrasse, du côté du nord, s'étendent des murs de soutènement, construits à différentes époques, généralement avec des matériaux déjà utilisés, en partie aussi démolis. La plus grande partie de la terrasse jusqu'à *P*6 est couverte d'un amas inextricable de décombres, qu'il faudrait déblayer pour y retrouver des traces d'édifices.[2] A l'extrémité orientale, près du mur de der-

[1] Cf. E. Reisch, *Griechische Weihgeschenke*, p. 128 et 130 et suiv.

[2] Les plans dessinés par Spratt sont fondés sur l'examen des ruines environnantes.

rière de l'odéon, on distingue un petit monument en pierres, encore en partie debout, dont la porte regarde le gymnase et les bancs adossés directement au mur de soutènement de la terrasse. En face de la porte, le mur de derrière est bordé, sur toute sa largeur, d'un piédestal, sur lequel s'élevait une série de statues. Il est certain que cet édifice se rattachait d'une façon quelconque au culte de Zeus Solymien, et cela pour deux raisons. D'abord on trouve en avant un morceau d'architrave surmontée d'une frise à rinceaux, brisé à gauche, mais encore long de 1·88 m. Or la bande supérieure de l'architrave portait l'inscr. 76, à peu près restituée, dans laquelle T. Kl. Périkleia (déjà connue par les inscr. 7 et 40), femme de Ti. Kla. Teimodoros, qui était prêtre de Zeus Solymien, déclare avoir élevé le temple, probablement pour se conformer à un vœu de son mari. L'autre raison est le voisinage même du temple de Zeus Solymien. Au culte de ce dieu était rattaché le culte des empereurs, ainsi que celui de la déesse Roma. Nous pensons, comme on l'expliquera à propos de l'inscr. 76, que le monument en question, qui eût été beaucoup trop simple pour les empereurs, était plutôt élevé en l'honneur de cette dernière déesse. Peut-être d'ailleurs les temples de Roma, des empereurs et de Zeus se trouvaient-ils rassemblés à la même place. Des temples des empereurs il ne reste aucune trace matérielle, et c'est seulement la parenté de leur culte avec celui de Zeus qui nous y fait penser; au contraire, la position du temple de Zeus est à peu près certaine, grâce à quelques découvertes importantes.

Temple de Zeus Solymien.

Si nous passons devant un groupe de ruines, situé un peu à l'écart dans l'angle sud-ouest de l'édifice de T. Kl. Perikleia, nous reconnaissons sans peine les ruines d'un temple avec des tambours de colonnes doriques, puis des bases attiques et des débris de fûts sur un socle cubique, puis des morceaux d'architraves, des caissons, une pierre d'angle du côté droit d'un fronton, des bases de statues, enfin des fragments facilement reconnaissables d'une gigantomachie : Apollon et Zeus luttant contre des géants à pieds de serpents.[1] Assurément ces grossiers débris n'ont pas été copiés sur la frise de Pergame; cependant il est impossible de nier que la figure et l'attitude des deux divinités ne soient inspirées par ce modèle, preuve que les relations de Termessos avec Pergame se prolongèrent jusqu'à l'époque d'Attale. Zeus a exactement le même mouvement; il est couvert à peu près de la même façon de son manteau flottant, qu'il ramène un peu en arrière pour lancer avec force la foudre qu'il tient élevée dans sa main droite. A gauche le motif d'Athéna se trouve transporté avec une légère modification dans l'attitude. Ici Zeus saisit son adversaire par les cheveux avec la main gauche, alors que là-bas Athéna saisit le sien avec la main droite, et l'adversaire de Zeus à Termessos est une répétition de celui d'Athéna à Pergame, mais en sens inverse. De même l'Apollon de l'autre relief de Termessos, si l'on en corrige ou plutôt si l'on en devine un peu le dessin (car dans l'original la figure est presque entièrement brisée et il n'en reste plus que l'ombre), se présente de face, comme celui de Pergame, marchant vers la droite, le pied gauche en avant et évidemment aussi la main gauche, avec laquelle il tient son arc, tandis que de la main droite il prend une flèche dans son carquois. Il a le torse nu, et la draperie flottante qui recouvrait son bras à Pergame est devenue à Termessos une chlamyde descendant

[1] V. *Archäologische Zeitung,* 1881, p. 157 (Hirschfeld). Les reliefs sont hauts de 1·03 m. et légèrement plus longs.

assez bas. Le sculpteur de Termessos a également préféré représenter le géant de face. L'influence du célèbre modèle apparaît encore dans l'attitude du géant, dans les serpents aux énormes replis, dans la part qu'ils prennent au combat, dans les peaux de lions flottantes, etc.

A Pergame, la frise des géants ornait le temple de Zeus Soter : de même à Termessos, ce relief formait une sorte de frise qui courait au-dessus des architraves dans le sanctuaire, pour ne pas dire le long du temple de Zeus Solymien.

Scène de sacrifice.

Ce qui prouve le mieux que nous sommes en présence du sanctuaire de ce dieu est l'existence de la base circulaire (fig. 7 et suiv.), citée plus haut (p. 34), qui se trouvait près de ses reliefs. Cette base a 1·18 m. de hauteur, avec deux bordures inférieure et supérieure; elle est couverte, sur les quatre cinquièmes de son pourtour, d'une bande sculptée de 0·58 m. de hauteur représentant un sacrifice. L'inscription dédicatoire 78 : «Otanès (?) prêtre à Zeus Solymien» se trouvant juste au dessus de la tête du prêtre, il s'agit sans aucun doute d'un sacrifice fait par ce prêtre à Zeus Solymien. Cette scène a une certaine couleur locale. D'abord la principale victime est un buffle. Le sacrificateur, dont la tête a disparu, porte non pas un tablier, mais un court chitôn qui laisse une épaule à découvert. De la main gauche il tient la corne de l'animal, et de la main droite un couteau recourbé, qui n'est pas conforme, lui non plus, au rite grec ni au rite romain, et qu'il applique contre la bosse de l'animal, presque comme un toréador. Les musiciens placés à gauche ont, eux aussi, un certain caractère local : ce sont d'abord un joueur de fifre, qui tient des deux mains sa double flûte devant sa bouche, puis un joueur de syrinx, dont l'instrument, plus large que long, a des tuyaux d'égale longueur, enfin un homme tenant une lyre de la main gauche et un plectrum de la main droite. Ces trois musiciens sont vêtus de la tunique et du manteau, ainsi que le prêtre. Ce dernier est représenté presque de face comme personnage principal : il se tourne légèrement vers la victime pour placer sa coupe contre la tête de l'animal. Par derrière, on voit d'autres victimes. Sur la face supérieure de la base, on aperçoit l'empreinte de deux pieds et les trous qui servaient à sceller une statue de bronze. Cette statue ne pouvait guère représenter que Zeus lui-même, et c'est peut-être à elle que se rapporte la signature d'artiste qui se trouve sur la base et qui donne le nom d'un certain Dionysios, inconnu jusqu'ici, fils d'Hérakle[idès ou quelque chose analogue] d'Alexandrie.



Fig. 7. Base représentant un sacrifice.

Statues.

Une autre preuve non moins significative est une seconde base, placée à l'est des ruines du temple et qui portait, comme l'indique l'inscr. 80, la statue d'un vainqueur au combat d'Asklépios mentionné plus haut p. 37; car non seulement le probule est nommé à la fin de l'inscription, mais il est ajouté que la statue a été érigée pendant que Strabon était prêtre de Zeus Solymien. Cette date n'a de sens que si la statue s'élevait dans le temple à la tête duquel était le prêtre en question. Peut-être le vainqueur était-il fils du prêtre Strabon; c'est ainsi qu'une autre base trouvée au même endroit portait, comme l'atteste l'inscr. 79, la statue d'un grand-prêtre et d'un prêtre de Zeus Solymien, élevée à sa mémoire par sa femme.

Héra ou Dioné.

Enfin, comme c'est tout près de là que se trouve le temple de Zeus avec des ornements tirés des mythes du Zeus grec, nous pouvons considérer comme figurant l'épouse de Zeus, soit Héra, soit plutôt Dioné, un caisson sculpté représentant une tête de femme assez grande avec un bras qui tient le voile. Il est probable aussi qu'on élevait des trépieds dans le temple de Zeus Solymien ou dans son enceinte, comme on le faisait dans les temples de Zeus à Olympie et à Dodone ou dans les temples des autres dieux. Ce qui est certain, c'est qu'une base trouvée tout près de là avait absolument la forme d'un support de trépied, comme le fait voir la figure ci-contre; en *a* était une inscription, malheureusement illisible.



Fig. 8. Base sculptée dans le temple de Zeus Solymien.

Autres cultes.

Autour de ce temple de Zeus Solymien, situé à l'ouest de *N* 3, se trouvent des ruines un peu éparses, qu'on ne peut rattacher nettement à un ensemble, sans qu'elles soient cependant trop dispersées. Quelques inscriptions nous révèlent l'existence de cultes secondaires, connexes de celui de Zeus. Citons en particulier deux fondations de cultes, qui, d'après le contenu des inscr. 77 et 83, sont connexes et probablement contemporaines; on y retrouve le même fondateur que dans l'inscr. 58, ce qui nous reporte au premier siècle ap. J.-C. L'inscr. 83, qui se rapporte au culte de Gé Karpophoros, se trouvait un peu à l'ouest du temple de Zeus Solymien; l'autre, relative à Zeus et à Dioné, était à l'endroit où s'arrêtent les salles méridionales du gymnase. Nous pouvons donc admettre que le temple de Zeus Solymien s'élevait entre le temple de Gé Karpophoros, à moins qu'il n'y en ait eu un autre plus proche encore, et le temple de Zeus et de Dioné. Le surnom même de Karpophoros, «mère des fruits», indique l'objet du culte de la déesse.[1] Sur l'acropole d'Athènes,

[1] V. Pausanias, *Descriptio arcis Athenarum,* éd. Hahn-Michaelis, p. 11.

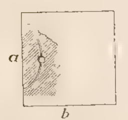
l'emplacement de sa statue est indiqué par les mots : τῆς Καρποφόρου κατὰ μαντείαν, et Pausanias nous dit que cette statue la représentait suppliant Zeus pour obtenir de la pluie : elle s'élevait d'ailleurs tout près du temple de Zeus. Cela concorde très bien avec ce que nous voyons à Termessos, et nous aide à comprendre le rapport qui devait exister entre les deux divinités et que nous révèle la proximité de leurs temples. Pour devenir productrice, la déesse de la terre est adressée au dieu du ciel. Il s'agit ici surtout du dieu de la pluie, qui généralement dans ces contrées lui refusait ses faveurs. C'est ce même dieu qui à Dodone est rattaché à Dioné, et c'est lui qui prescrivait d'honorer l'Achéloos.

Nos tables généalogiques et chronologiques, qui sont naturellement un peu élastiques, nous permettent peut-être de considérer la famine mentionnée dans les inscr. 34 et 35 comme la cause occasionnelle de la fondation de ce culte, ou plutôt de la consultation de l'oracle, ainsi que cela eut lieu à Athènes. On sait d'ailleurs que le dieu de Dodone rendait des oracles. Il est permis de supposer qu'il avait prescrit de fonder à la fois son propre culte et celui de Gé.

Oracles. Enfin, si nous plaçons le temple de Zeus et de Dioné à l'endroit où a été trouvé le linteau de porte, c'est-à-dire sur la terrasse à l'ouest, près du petit temple *N* 3 (ou temple de Roma?), il est certain qu'il y avait immédiatement derrière cet édifice un endroit où se rendaient les oracles.

Là se trouvent les ruines d'un édifice en pierres de taille, donnant assez bien l'idée d'une façade orientée au nord-ouest, comme l'indique le plan. En avant de cette façade sont des hauts-reliefs sculptés sur deux pierres assez élevées et représentant des femmes qui dansent et qui rappellent un peu la statue de Pæonios : aussi les avais-je prises tout d'abord pour des Victoires. Tout près était un mur taillé dans le rocher et couvert, sur le côté qui regardait les ruines, d'une grande inscription (84), qui devait se prolonger à droite et à gauche sur des pierres rapportées. A côté gisait un pilier quadrangulaire, couvert sur un côté d'une inscription en fins caractères, fortement mutilée. Le second des côtés dégagés portait des vers d'un oracle, assez bien conservés, excepté aux cassures : c'est l'un des 180 échantillons, identiques au moins pour la partie essentielle, qui sont énumérés déjà dans les *Reisen im südwestlichen Kleinasien* (t. II, p. 175), et plus haut p. 16.

Ces vers rappellent des vers semblables, bien conservés, qui se trouvent à Sagalassos sur le côté extérieur et la partie adjacente de l'embrasure d'un montant de porte encore debout. A Termessos, la pierre a 1·86 m. de hauteur, et 1·54 m. seulement sans la base et le couronnement. La face supérieure est creusée d'un côté, et au centre de la partie creusée est un trou où aboutit un canal de scellement, comme le fait voir la figure ci-contre. *a* et *b* sont les côtés qui portent l'inscription et *b* est le côté lisible, représentant environ le dernier quart des sentences. Le troisième quart se trouvait évidemment sur le côté *a* et les deux premiers sur les côtés correspondants d'un second pilier *b'* et *a'*. A Kosagatsch au contraire et peut-être aussi à Attaleia, l'inscription se trouvait sur les quatre côtés d'un même pilier, qui devait être par suite entièrement isolé. Il y avait encore à Termessos un second oracle écrit sur sept dés, et ce qui reste de ce dernier (v. inscr. 181) se retrouve dans l'intérieur d'une porte.



A Sagalassos, l'en-tête de l'oracle nommait simplement celui qui le consacrait, mais non la divinité. Cependant on a trouvé tout près de là des hauts-reliefs qui représentent Apollon jouant de la lyre et entouré de jeunes filles dansant et marchant, qui personnifient probablement les mouvements des dés. A Kosagatsch, l'oracle est attribué expressément à Apollon Pythien. Comme il y avait également à Termessos un culte d'Apollon et des jeux «pythiques», on peut supposer que cet oracle était attribué, lui aussi, à la plus célèbre des divinités prophétiques, c'est-à-dire à Apollon Pythien. On voit même encore accidentellement deux danseuses, qui sont tout ce qui reste d'une scène semblable à celle de Sagalassos. D'ailleurs Apollon Pythien n'était ici naturellement que le prophète de son père Zeus, auquel appartenait le premier de ces oracles et dont le culte était prescrit, en même temps que celui d'Apollon, par la quatrième sentence de l'oracle aux sept dés de Termessos. Du reste, nous avons la preuve que le culte d'Apollon et ses oracles faisaient partie, pour ainsi dire, du ressort de Zeus Solymien, ainsi que Zeus et Dioné, s'il est vrai que ces deux divinités avaient leur temple à l'ouest près de *N* 3. Nous avons trouvé en effet, près de l'endroit où se rendaient les oracles, au sud-ouest ou au sud de *N* 3, des inscriptions honorifiques de quelques prêtres de Zeus Solymien, qui étaient en même temps grands-prêtres des empereurs. La remarque précédente s'applique également au temple *N* 3 (de Roma) et, de l'autre côté, au temple de Gé. Nous pouvons même ajouter ici à Zeus Solymien Zeus Eleuthérios,[1] que mentionne une inscription, alors que primitivement Zeus Solymien ou Solymos était seul honoré sur l'agora.

Au sud-ouest, on trouve, au milieu d'un fouillis inextricable de ruines et de broussailles, la grande base qui portait la statue de Constantin honoré sous le titre de nouvel Hélios;[2] enfin toute la région qui s'étend à l'ouest est bordée par le palais *P* 6, qui est situé à peu près exactement dans l'axe longitudinal de l'agora. De l'est partent vers ce palais différents murs, les uns de la bonne époque, les autres postérieurs, sans qu'aucun lien apparaisse entre eux. Les énormes murs de ce monument dominent les autres ruines d'une façon imposante. L'entrée se trouve, non pas du côté de l'agora, mais vers l'ouest : elle est surmontée d'un linteau de porte sculpté en frise dorique.[3] On distingue encore des chambres autour d'un grand péristyle, dont les colonnes se sont écroulées, ainsi que toute la partie supérieure de l'édifice, à la suite de l'effondrement de la grande citerne située dans la cour. Dans les dessins donnés plus loin par M. Niemann, on retrouve la corniche de fenêtre que les Anglais avaient déjà remarquée et sur laquelle est représenté un oiseau.[4] Palais.

Je n'ai trouvé là qu'une inscription (88), à l'extérieur, sur le montant gauche de la porte. Cette inscription, très mal gravée en caractères cursifs, mais encore lisible sous un

---

[1] Sur une monnaie de Termessos la ville porte le nom d' «Éleuthéra». Cf. p. 8, n. 2.

[2] C'est probablement cette base qui a fait admettre à Spratt (I, p. 236) l'existence d'un temple du Soleil (à la place de celui de Zeus Solymien).

[3] C'est évidemment à cause de ce détail que Spratt (I, p. 230) désigne tout le monument par les mots *Doric edifice*.

[4] Cf. dans la fresque funéraire de Corneto (*Monumenti inediti dell' Instituto,* VI, t. 79) et dans celle d'un tombeau de la Russie méridionale des hirondelles perchées sur des têtes de lions (Stephani, *Compte-rendu pour 1869,* p. 174 et suiv.).

certain éclairage, est un hommage adressé au maître de la maison par un de ses admirateurs. Elle est précieuse pour nous; car elle nous fait voir que les riches propriétaires du premier et du second siècles à Termessos, qui construisaient pour la ville des temples et des portiques, n'épargnaient rien pour leurs propres habitations. En voici la traduction: «Vive[1]. . ., fils de Trokondas, ‚fondateur' (κτίστης) de la ville». Malheureusement le nom propre est peu lisible; dans tous les cas, il ne paraît pas bien connu, tandis que le nom du père est un vieux nom pisidien qu'on rencontre fréquemment.

Au sud-ouest, derrière ce palais, s'élèvent, sur une terrasse un peu plus élevée, les ruines d'une construction qui paraît très irrégulière, mais de structure très solide. Puis tout à fait au sud s'étendent les fortifications postérieures de l'ouest, presque entièrement ruinées, dont il a été question plus haut.

Rues partant de l'agora.

A l'ouest et au nord-ouest, les ruines ne renferment rien de remarquable. Au contraire, on voit au sud et mieux encore au nord du portique d'Attale deux grandes rues partant de l'agora. Toutes deux conduisent à la rue qui doit être considérée comme le prolongement de la grande route de la vallée. La rue située au sud du portique d'Attale est la plus courte et la plus directe; le vaste espace compris entre elle et le temple corinthien *N* 1 est couvert de ruines, et la partie méridionale paraît bien avoir été autre chose qu'un lieu de passage. De l'autre côté au contraire, le long de la façade latérale du portique d'Attale et d'un mur situé dans son prolongement et qui aboutit à peu près à l'angle sud-ouest du temple corinthien *N* 2, la rue forme un coude très prononcé. C'est ce qu'indiquent nettement les bases de statues qui se trouvent là en avant du portique, ainsi qu'une porte située à la jonction du mur et du portique, dont un montant est encore en place et qui fait pénétrer dans l'enceinte, fermée autrefois, du temple corinthien. Près de l'angle sud-ouest de ce temple, une autre entrée s'ouvrait sur la rue de la vallée.

Temple d'Arès.

A cause de la déclivité du terrain, ce temple est construit sur un soubassement assez élevé à l'ouest; à l'est même, sous le vestibule, on voit encore une espèce de caveau qui s'est effondré, comme cela arrive généralement. A part cela, ce temple est un des mieux conservés de Termessos, comme le fait voir la planche VIII (cf. le texte et les dessins de M. Niemann). Nous supposons qu'il était dédié à Arès; car nous avons trouvé dans la citerne effondrée la base 89, qui portait autrefois la statue d'un homme dont les parents avaient été prêtres d'Arès et qui paraît avoir, lui aussi, exercé le sacerdoce. Je n'ai trouvé aucune autre inscription dans l'enceinte même du temple; mais à l'extérieur, près de l'angle nord-est, était la pierre portant l'inscr. 90 en l'honneur de Commode, et contre le mur méridional s'élevaient les bases portant les inscr. 91 et 92. Sur la première s'élevait autrefois la statue d'un grand-prêtre, prêtre de Dionysos et probablement parent du prêtre d'Arès. L'autre donne moins de renseignements; on sait seulement que toutes deux avaient été élevées par des affranchis. Quant à la seconde rue, qui se détache de l'agora au nord du portique d'Attale, nous avons vu (p. 42) qu'elle était bordée à son point de départ de statues et de constructions. Parmi les ruines de ces dernières se trouvait la pierre portant le relief que reproduit la fig. 9.

[1] Tel est à peu près le sens du mot εὐτύχει.

Ce relief représente Hêraklès, dans la même attitude que sur les monnaies de la ville, appuyant avec sa main droite sa massue sur le sol et tenant sans doute les pommes d'or de sa main gauche, qui sort de la peau de lion posée sur son bras. On retrouve dans cette figure le type traditionnel,[1] connu surtout par le colosse de bronze du Vatican, avec les muscles saillants de l'époque qui suivit Lysippe, et la courbure très prononcée des hanches et du thorax. Tout près de là étaient deux bases (64, 67) qui portaient autrefois les statues d'un père et d'un fils, tous deux prêtres de Roma; le fils était en outre prêtre de Zeus Solymien. Celle du père avait été érigée par le fils et celle du fils par la corporation des cordonniers. Peut-être ces deux statues s'élevaient-elles devant la maison de la famille.[2] Un peu en arrière, et à peu près dans l'angle formé par la rue du nord avec celle qui vient du temple d'Arès, s'élève un édifice considérable $P3$, bien construit et d'un plan assez simple. La partie antérieure est de beaucoup la plus grande; on y arrive par une porte percée au milieu du mur du sud-ouest; la partie postérieure est divisée en deux chambres contiguës; enfin tout l'édifice a deux étages. Sur le côté nord-est se trouvent, debout ou renversées, les bases portant les inscr. 95 à 97, relatives à des vainqueurs aux jeux, de différentes familles. Statue d'Hêraklès.



Fig. 9. Hêraklès.

D'autres ruines occupent les autres angles de la place formée par le croisement des deux rues, notamment en $P4$. Vis-à-vis, au nord-est, tout le pâté paraît avoir été rempli par une seule maison, dont la porte a encore ses deux montants. Le linteau, dorique comme celui du palais du «fondateur», était à terre en avant et portait sur l'épistyle, en grandes lettres, l'inscr. 100 : «A jamais la puissance du maître.» Il s'agit sans doute de l'empereur, d'autant plus qu'un couronnement de fenêtre, trouvé un peu au nord-est et paraissant provenir de cette maison, portait (inscr. 101) une consécration à l'empereur Antonin le Pieux et aux dieux de ses pères. En $P4$ est une façade, avec deux bases de statues (inscr. 102) à droite près de la porte. Au sud-ouest, on aperçoit au moins trois séries de voûtes contiguës, en partie effondrées et remplies de décombres. Vis-à-vis de la voûte la plus orientale s'élevaient au nord les montants d'une grande porte, dont le linteau, portant l'inscr. 102[a], gisait à côté, près de la rue bordée de portiques. Temple des empereurs.

Arrivé en cet endroit, on aperçoit encore d'un bout à l'autre une longue rue droite, dirigée exactement du sud au nord jusqu'à l'extrémité de la ville et bordée de chaque côté d'un Portiques.

[1] Cf. l'article de Furtwängler dans le Dictionnaire de Rocher, p. 2179.

[2] Cf. à l'ouest de la maison du «fondateur» une maison somptueuse, soigneusement construite en pierres de taille et orientée à l'ouest. A l'angle sud-est, à l'extérieur, se trouve une grosse pierre surmontée d'un buste d'homme, imberbe, avec les deux vêtements de dessus et de dessous. A côté s'élevaient deux bases, dont l'une portait, avec l'inscr. 148, une statue élevée à un fils par ses parents. La maison devait être par suite la propriété de cette famille.

portique avec des boutiques par derrière. Le portique de l'est a, d'après les mesures de M. Rausch, 7 m. de profondeur et celui de l'ouest 6 seulement. La rue proprement dite, dont le pavé a disparu, a 5·50 m. de largeur. Les colonnes, qui paraissent avoir été corinthiennes, reposaient sur des socles cubiques, en avant des murs de séparation, à environ 2·50 m. les unes des autres. Si donc les chambres n'avaient, comme il semble, que la largeur d'un entrecolonnement, elles étaient extrêmement petites, d'autant plus que la profondeur était presque double. Derrière les chambres du portique occidental se trouve une autre série de chambres, qui donnent sur le côté opposé, c'est-à-dire à l'ouest. Du côté de l'est, en revanche, il ne reste à peu près rien. La fig. 10 représente l'entablement des portiques. La longueur totale de ces derniers est de 120 m.; ils sont bornés, au nord comme au sud, par deux rues étroites, et traversés, à 33 m. de l'extrémité sud, par une troisième rue, qui n'avait guère que la largeur d'un entrecolonnement. Aussi l'entablement devait-il se prolonger au-dessus; dans tous les cas, on en voit très bien les départs des deux côtés. A l'extrémité sud, on voit encore une partie de la façade avec un angle de fronton gauche; à l'extrémité nord gisent des ruines considérables, qui paraissent provenir d'un étage supérieur couronné d'un fronton: deux demi-colonnes corinthiennes, des fûts cannelés d'une hauteur totale de 4·10 m., deux autres fûts non cannelés d'une hauteur encore plus grande, des chapiteaux d'antes corinthiens de 0·52 m. de diamètre, chiffre qui correspond très bien au diamètre des colonnes, des architraves avec une frise de 0·52 m. de haut, enfin deux fragments d'angles de fronton très ouverts. Ces fragments proviennent d'une façade tournée non pas vers le nord, mais vers le sud; de plus ils forment par leurs ornements un contraste absolu avec les restes de la façade méridionale, qui était unie; il en est de même des autres morceaux d'architecture, qui ne se retrouvent pas dans cette façade. Il faut en conclure que tous ces débris proviennent, non pas d'une façade qui terminait le double portique en deçà de la petite rue, mais de la façade d'un temple ou d'un monument analogue auquel aboutissait la grande rue.

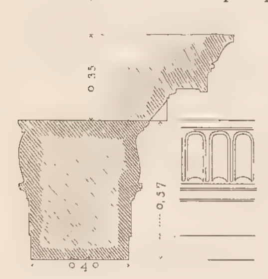


Fig. 10. Entablement des portiques.

Statues.

Dans la partie la mieux conservée du double portique, c'est-à-dire dans la partie méridionale, M. Rausch a compté, comme moi, 13 entrecolonnements, et dans la partie septentrionale, il en a trouvé par le calcul 33, peut-être davantage. Plus qu'aucun autre portique de Termessos, celui-ci était orné de statues élevées à des hommes de mérite par le patriotisme local. Dans la partie méridionale, il y en avait une devant chaque colonne, parfois même dans l'intervalle de deux colonnes, et cela jusqu'à l'extrémité nord. Cependant il n'en reste pas la moindre trace: j'en conclus qu'elles devaient être en bronze pour la plupart. On n'en retrouve que les bases (v. fig. 11); encore 46 seulement avaient-elles des inscriptions lisibles, 22 à l'est, 19 à l'ouest, plus 5 douteuses.

D'ailleurs la plupart des personnages ainsi honorés (26 en tout) avaient pour tout mérite une victoire remportée aux jeux; 15 bases portaient des statues de fonctionnaires supérieurs et de prêtres ou de prêtresses; 4 statues avaient été élevées simplement à la mémoire de

parents défunts; enfin une dernière forme une catégorie à part. D'après les inscr. 122, 111, 117[a], la construction du double portique paraît remonter au commencement du second siècle ap. J.-C. Il n'y a aucun compte à tenir d'une date grossièrement gravée et presque effacée à l'entrée méridionale du portique de l'est (inscr. 103, cf. 103[2]).

A l'est, entre le portique et la muraille naturelle qui va du nord au sud et que prolonge au sud un mur artificiel, s'étend une bande de terrain, qui était occupée par des constructions, ainsi que la région qui s'étend au sud du temple d'Antonin, près de l'extrémité orientale de la petite rue qui sépare les portiques d'un édifice dorique. C'est là qu'était la base portant l'inscr. 102[b], sur laquelle s'élevait autrefois une statue de la déesse nationale. En cet endroit passait une chaussée pavée, qui longeait le mur extérieur. Le point où cette chaussée coupait l'ancien mur, au nord de *B*, a aujourd'hui disparu, mais il est marqué par une assise saillante de ce dernier. Cette rue permettait d'éviter l'encombrement de la grande rue, où d'ailleurs on était protégé contre la pluie et le soleil; ici en revanche le regard s'étendait librement, d'abord sur toute la rue, puis sur les hauteurs qui la dominaient de chaque côté jusqu'aux rochers à pic et qui étaient couverts de constructions et de tombeaux, enfin sur les montagnes qui s'échelonnaient à l'horizon.

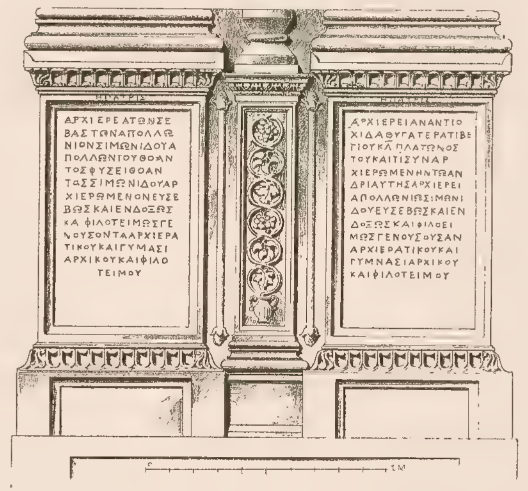


Fig. 11. Double base devant le portique.

Passons maintenant au quartier qu'habitait la masse de la population. Les édifices publics décrits jusqu'ici sont situés assez exactement à l'est de l'axe longitudinal du double portique. La plupart des habitations privées étaient situées à l'ouest et orientées à l'est; en particulier le quartier situé immédiatement à l'ouest et au nord-ouest du portique devait être un des plus peuplés, comme semblent l'indiquer les trois rues qui y conduisent en coupant le portique. Celle du milieu, très étroite au voisinage du portique, mais plus large à l'ouest, est bordée de chaque côté de murs soigneusement construits et interrompus de temps en temps par d'élégantes portes, dont les montants sont encore debout ou dispersés un peu plus loin. Le long de cette rue, mais un peu en arrière au nord, en *C* 5, se trouve un exèdre bordé d'un pavage et d'un banc sur les côtés nord, est et ouest. Derrière le banc du nord est ménagé un espace rectangulaire avec quatre trous dans les angles. Cet exèdre, abrité contre le

Maisons d'habitation.

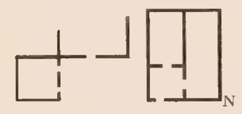
vent du nord, rappelle le tombeau *M* situé sur l'agora. Cette situation au centre de la ville nous y fait voir, comme dans l'autre, un tombeau honorifique.

Sortie du nord.

Plus haut, une grande rue conduisait certainement, comme le sentier actuel, vers le point *T*, au défilé important qui reliait Termessos aux environs, ainsi que nous l'avons remarqué p. 26. Cette tranchée, ou, si l'on veut, ce pli naturel, qui coupait le rocher du nord et contrastait avec les rochers unis de l'est et de l'ouest, avait été taillé de chaque côté, à l'endroit où la pente était un peu moins rapide, de façon à former un passage, que la fig. 4 représente vu de l'intérieur de la ville. Dans la partie la plus étroite, on reconnaît les restes d'une porte, et, à la crête, le mur naturel est renforcé par des murs artificiels. Au delà le chemin, reposant du côté extérieur sur une substruction en pierres et encore en partie pavé, se dirige d'abord vers le nord, suit le mur pendant la longueur d'une portée de trait, puis fait un coude à partir d'une construction située à 15 ou 20 m. vers le nord. On aperçoit à l'intérieur un pavage et une citerne qui remontent à l'époque primitive, tandis qu'une paire de sarcophages massifs appartiennent certainement à une époque postérieure. Cette construction est un παραφυλακεῖον, c'est-à-dire un poste d'observation, comme nous le fait supposer l'inscr. 58, qui signale un poste semblable près de la rue royale. Ce chemin est bordé de tombeaux, dans le défilé comme en dehors.

Dans la partie septentrionale de la ville, qui se termine par une étroite terrasse allongée, les ruines sont plus rares. On aperçoit vers l'extrémité un monument dont la voûte est en grande partie effondrée et qui n'est peut-être qu'un des réservoirs dont il sera question tout à l'heure. Par derrière, les rochers dentelés et déchirés, parsemés d'arbres à demi-déracinés, se resserrent de plus en plus. La pointe extrême est fermée par un solide mur construit avec des matériaux de provenance antique. Le long des rochers de l'est s'étendent quelques murs où j'ai cru reconnaître, mais d'en bas seulement et avec la lunette d'approche, des traces de structure antique.[1]

L'espèce de presqu'île située au delà du mur naturel et tournée vers la vallée qu'elle domine est remarquable par sa position très sûre. Comme le plan l'indique, elle est couverte de ruines considérables, situées sur des terrasses superposées. Entourées sur plusieurs points de tombeaux, dont quelques-uns forment un groupe très remarquable par son antiquité, ces ruines paraissent provenir de riches habitations privées. On trouve encore là, tout près l'un de l'autre, deux emplacements de maisons et deux groupes de tombeaux. Il semble qu'on tenait à avoir près de soi, quand c'était possible, les tombeaux de sa famille. Ceux au contraire qui habitaient plus à l'étroit dans l'intérieur de la ville étaient obligés de se faire enterrer dans la grande nécropole commune.



[1] J'ai vu en cet endroit, adossées au rocher, les fondations d'une maison carrée, avec une porte sur le côté sud-ouest (à gauche sur la figure). Dans le montant gauche était ménagée une petite niche, dont le haut était arrondi et décoré d'une branche sculptée : de nombreux trous étaient pratiqués dans la niche même ou alentour. A gauche se trouvait une chambre plus petite avec deux fenêtres. Plus au sud s'élevait une maison de petites dimensions, dont le plan est donné ci-contre, avec une citerne près de l'angle nord-est.

Distribution et écoulement des eaux.

Avant de soumettre à une étude d'ensemble les tombeaux de Termessos, il nous reste à parler du grand monument en ruines *H*, situé en avant de la porte, et du mode de distribution et d'écoulement des eaux dans la ville. C'est par ce dernier point que nous allons commencer. L'eau de source fait complètement défaut dans l'intérieur de la ville ; au contraire, elle jaillit en abondance au fond de la vallée ; en haut même, on aperçoit un mince filet d'eau au point de départ de la vallée qui conduit à la ville. Pendant toute la durée de notre séjour, nous dûmes nous contenter de l'eau de deux citernes antiques, qui pouvaient encore à la rigueur être utilisées. Les citernes avaient été, dans l'antique Termessos, l'objet de soins tout particuliers. Au lieu de boucher les crevasses du terrain calcaire, aux endroits où l'on voulait bâtir, on les élargissait en taillant régulièrement la pierre : on avait ainsi du même coup des matériaux de construction et des réservoirs. Nous avons déjà vu plus haut des caveaux effondrés, situés dans un grand nombre d'édifices publics et d'habitations privées ; l'eau de pluie ou les produits de la fonte des neiges y étaient amenés par des canaux taillés dans le rocher et qu'on retrouve encore en différents points. D'autres canaux, plus larges et couverts de dalles, comme celui de la rue qui part du nord-ouest de l'agora et descend au double portique, paraissent être d'anciens égouts. A côté de ces citernes, qui se rattachent à une construction déterminée, soit publique, soit privée, il existe des réservoirs (ὑδρεγδοχεῖα) isolés et entièrement indépendants : l'un des plus considérables est celui qui est mentionné dans l'inscription du tombeau de Mareinos (inscr. 173). Tandis que les premiers se trouvent dans la dépendance immédiate des maisons à l'usage desquelles ils sont destinés, les autres sont entièrement isolés et généralement assez haut placés. Parmi les citernes placées à l'intérieur ou dans le voisinage immédiat des maisons, nous citerons celle d'une maison particulière située au-dessous de *D* 9. Le réservoir *D* 9 au contraire, beaucoup trop vaste pour être une simple citerne, paraît appartenir à la catégorie des réservoirs indépendants.[1] Ceux-ci sont tous désignés sur le plan par la lettre *D* suivie d'un chiffre.[2] On en trouve toute une série dans la petite vallée supérieure située à l'est au-dessus de la vallée principale et que pour cette raison j'ai appelée p. 24 vallée des citernes. Dans la partie nord, trois d'entre elles sont reliées par un canal. A la plus septentrionale aboutit un canal qui part directement du Solymos et débouche à l'angle sud-est, assez haut dans le mur. A l'extrémité opposée, M. Hausner a indiqué deux aqueducs : l'un descend directement dans la vallée vers le réservoir *D* 1 ; l'autre franchit le rocher par une pente bien ménagée, et l'on aperçoit de la vallée le point où il débouche. Ce canal, partout où j'ai pu le voir de

[1] Dans chacun des intervalles formés par les murs transversaux sont jetés deux arceaux, et chacune des divisions ainsi déterminées était couverte de quatre dalles (perpendiculairement aux murs transversaux et aux arceaux). Il y avait encore dans les environs une belle citerne, indépendante de celle-ci ; l'un des compartiments était voûté à plein cintre et les deux côtés latéraux étaient percés l'un d'une ouverture, l'autre de deux, par où pénétraient ou s'écoulaient les eaux.

[2] Seul *D* 2, près de *D* 1, étant situé sur un terrain plat et percé de portes et de fenêtres, n'est peut-être pas un réservoir. *D* 7 et *D* 8 sont des citernes dépendant probablement de bâtiments aujourd'hui détruits, ainsi qu'un grand nombre d'autres qui ne sont pas indiquées sur le plan ; telle est notamment la citerne qui nous fournit la plus grande partie de notre eau, sur la route qui va de l'agora à la porte. La citerne de l'agora, qui a cinq ouvertures, appartient à la fois aux deux catégories.

près, est creusé dans le rocher à une profondeur de plus d'un mètre; il forme du côté de la vallée un canal plus profond de 0·60 à 0·70 m. de largeur, tandis qu'il laisse de l'autre côté un passage de 1·13 m. de largeur.[1] L'aqueduc se dirige vers le réservoir *D* 5 et le grand monument *H*, et, vu de la hauteur opposée, il paraît être assez élevé pour alimenter ce dernier.

Quant aux eaux du versant méridional, elles étaient recueillies par la plus grande de toutes ces citernes, *D* 4. C'est, sans aucun doute, ce réservoir qui est désigné dans l'inscription de Mareinos par les termes τὰ ὑδρεγδοχεῖα, au pluriel, parce qu'il se compose en réalité de quatre chambres contiguës et surmontées de voûtes à plein cintre. Seulement la première de ces chambres à l'ouest est presque entièrement détruite, et la troisième et la

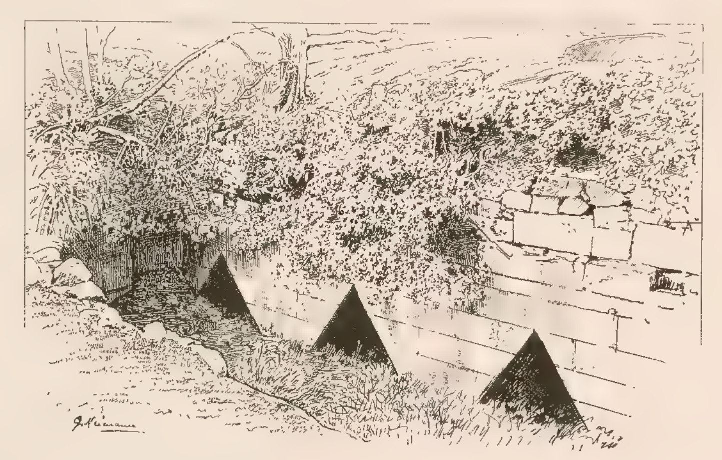


Fig. 12. Réservoir.

quatrième sont remplies, presque jusqu'en haut, de terre et de pierres provenant de l'effondrement des voûtes. Les murs du côté sud, épais d'environ 1·25 m., sont consolidés extérieurement chacun par trois piliers, deux aux angles, un au centre.

Ces citernes sont couvertes de différentes manières, et le mode de toiture varie généralement avec les époques. Le système le plus ancien est sans aucun doute celui de la toiture du réservoir *D* 1, près duquel nous avons trouvé la plus ancienne de nos inscriptions (1), gravée sur une architrave ou un linteau de porte qui en provenait probablement. On arrive d'abord au mur de derrière, qui est tourné vers le nord. Ce mur, très soigneusement construit, est percé de trois ouvertures triangulaires formées par des pierres taillées obliquement et faisant saillie les unes au-dessus des autres. Comme le fait voir la fig. 12, le bas des ouver-

[1] Cf. l'aqueduc de Samos, d'après Fabricius, *Athenische Mittheilungen*, 1880, p. 182.

tures est enterré. Nous n'avons pu nous rendre compte de la profondeur jusqu'à laquelle elles s'enfonçaient; mais, ces citernes étant situées immédiatement sur la pente, les éboulements du sol ont dû être considérables, et par suite les six assises encore visibles doivent être suivies d'un certain nombre d'autres aujourd'hui enterrées. Il est probable que la partie inférieure de ces ouvertures était rectangulaire et que les assises supérieures étaient seules taillées obliquement; en effet ces ouvertures sont déjà tellement rapprochées, lorsqu'elles disparaissent sous la terre, qu'elles ne peuvent guère s'élargir davantage.

Dans la troisième assise au-dessus du sommet des ouvertures, on aperçoit des trous qui supportaient primitivement une charpente : on en conclut que l'espace situé en avant des ouvertures était couvert. Cette chambre antérieure, dont paraît provenir le morceau d'architrave mentionné plus haut, ressemblait peut-être à un ancien nymphéum grec à colonnades (v. t. I, p. 150). La toiture primitive n'existait par suite qu'au-dessus des galeries. J'ai aperçu, mais en passant seulement, tout au fond de la vallée, un réservoir de forme semblable et couvert de la même manière.[1]

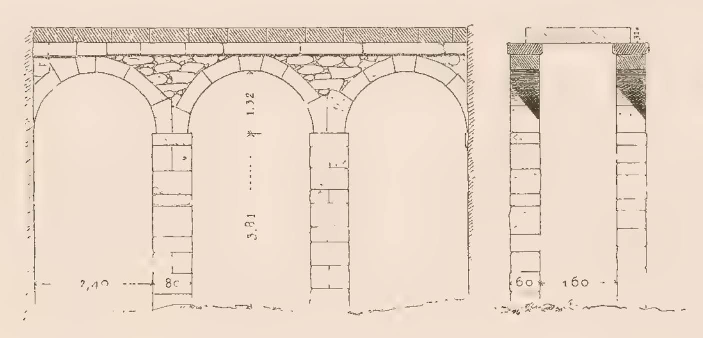


Fig. 13. Coupes longitudinale et transversale de la citerne voisine du gymnase.

Le système des toitures en dalles horizontales est employé dans la citerne de la maison mentionnée p. 60, n. 1. De même, le caveau situé au sud-est du gymnase inférieur est, malgré ses grandes dimensions, couvert de dalles reposant sur des arceaux (v. fig. 13). Je crois, avec M. Niemann, que ce caveau est un ancien réservoir.[2] D'ailleurs l'adoption du système des voûtes n'a pas fait abandonner complètement le système des toitures horizontales, comme le prouve la citerne *D* 7, mentionnée plus haut p. 55. Quant aux grands réservoirs, tels que *D*, ils sont entièrement voûtés.

Parmi les monuments de la ville basse, nous citerons avant tout la grande construction en ruines *H*, que M. Niemann a longuement décrite et reproduite dans les pl. XV et XVI. Gymnase inférieur.

[1] Là l'ouverture, traversant quatre assises massives, est plus étroite et a des côtés légèrement concaves.

[2] D'après Spratt (I, p. 235), la toiture plate des citernes de l'agora reposait également sur des arceaux. Pour moi, qui n'ai vu ces citernes que d'en haut, je n'ai pu vérifier ce point.

Nous en toucherons quelques mots ici, parce que sa destination primitive peut être établie d'une façon certaine par des inscriptions. On s'aperçoit du premier coup que ce monument n'a pas d'analogues à Termessos; d'ailleurs chacune des villes pamphyliennes décrites dans le premier volume ne renferme guère qu'un ou, comme Pergé et Sillyon, tout au plus deux constructions comparables à celle-ci.[1] Le plan seul annonce déjà qu'il s'agit de constructions voûtées, sinon entièrement, au moins en grande partie.

Au centre de l'édifice, c'est-à-dire vers l'endroit restitué sur la pl. XVI (à l'exception de la chambre contiguë *D* à l'est), la partie centrale *B*, qui communique avec la longue salle *C* au nord-est par une porte flanquée de deux piliers, était peut-être seule à ciel ouvert. Là s'élevaient, en avant des piliers du côté nord-est, autant du moins que j'ai pu m'en rendre compte au milieu des décombres, des bases de statues, notamment, devant le second pilier, la base portant l'inscr. 11, et, devant le cinquième, la base portant l'inscr. 10. Le premier pilier n'avait pas de base, et la base du troisième m'a paru n'avoir pas d'inscription. De plus, à l'extrémité sud-ouest, où le mur fait un ressaut correspondant à un sixième pilier, s'élevaient les bases *d*, *e*, portant les inscr. 8 et 9, lisibles en partie seulement. Toutes les statues représentaient un seul et même couple, M. Aur. Meidianos Platonianos Platon et sa femme Artémeis; elles avaient été érigées en partie par des affranchis. J'ai trouvé, dans le tas de décombres devant lequel était la base *a*, un pied en marbre, de grandeur naturelle, entre les doigts duquel on voyait le cordon d'une sandale. En tête des titres honorifiques de ces deux personnages figurent toujours la gymnasiarchie et le nom de fondateurs (κτισταί) du gymnase. Il y avait donc ici un second gymnase postérieur, auquel avaient contribué également des affranchis. Cette hypothèse est confirmée par l'inscr. 7, trouvée au nord-ouest dans l'intérieur du bâtiment et où est nommé un autre couple de gymnasiarques. D'autre part, l'inscr. 5, gravée sur une pierre trouvée à l'entrée de la rue au nord-ouest, dit qu'un personnage, chargé également du soin des gymnases, a élevé la statue d'Eros, un certain Platon étant probule. C'est la preuve évidente que les Platons de Termessos connaissaient la similitude de leur nom avec celui du philosophe athénien. Il y avait en effet, à l'entrée de l'Académie, un autel d'Eros, et les statues de ce dieu se rencontrent fréquemment dans les gymnases.

Culte d'Apollon.

Le gymnasiarque Platonianos Platon, le νέος Ἡρώδης de l'inscr. 11, porte, en même temps que le titre de gymnasiarque perpétuel, celui de prêtre à vie d'Apollon. Peut-être alors le Lycée, ce gymnase qui était le séjour d'une école de philosophie non moins célèbre que l'Académie et auquel contribuaient précisément les affranchis à Athènes, avait-il servi de modèle aux Termessiens et leur avait-il donné l'idée de fonder le culte d'Apollon dans leur gymnase. Le gymnase supérieur, nous l'avons vu, avait au centre un temple, et la construction *D*, située au sud-est du gymnase inférieur, paraît avoir aussi la forme d'un temple. Sur la place *H*,[2] située entre le gymnase et la colline de la ville, se trouvent une série d'architraves portant l'inscr. 6. La position des pierres indique que cette inscription va du sud-est

[1] Tels sont à Pergé *O* et *O*[1], p. 36, à Sillyon *P*, p. 88, à Aspendos *X* et *Y*, p. 97.

[2] Cette place est aujourd'hui couverte de ruines et envahie par la végétation, mais formait autrefois une surface plane.

au nord-ouest. On en conclut que la façade du portique regardait le gymnase, tandis que dans l'intervalle se trouvait, par exemple, un jardin ou un emplacement pour les exercices. D'après l'inscription, le fondateur du portique avait encore pour père un nommé Platon.

Fortifications inférieures.

C'est sans doute pour protéger ce monument, en même temps que les maisons qui couvrent la colline à l'est, qu'ont été construites les fortifications avancées *A* 1. Ces fortifications ont un aspect assez imposant, mais sont construites sans unité, quoiqu'avec un certain sens décoratif, à l'aide de matériaux plus anciens.[1] Dans tous les cas, elles sont encore de l'époque païenne, comme le prouve un oracle gravé sur la porte. Le mur se dirige vers la langue de terrain qui s'allonge au nord, mais en formant un coude très prononcé, dans lequel se trouve la porte. Il se compose d'un socle, un peu plus élevé dans la tour, sur lequel reposent quatorze assises alternativement hautes et basses,[2] les unes de 0·98 m., les autres de 0·48 m.: il a une hauteur moyenne d'environ 12 m.

Porte.

Le côté gauche de la porte subsiste encore; mais le côté droit est détruit, ainsi que la plus grande partie du mur qui lui faisait suite. Cependant j'ai cru reconnaître encore de ce côté les fondements d'une tour massive, si bien que l'extrémité de la route devait être resserrée entre le mur et la tour. Cette route, dont le plan paraît avoir exagéré un peu la rectitude, est la βασιλικὴ ὁδός de l'inscr. 58.

La porte avait au moins 3 m. de largeur, et le côté gauche, encore conservé, avait 7·57 m. de profondeur, comme le fait voir la figure ci-contre. L'ouverture *a*, aujourd'hui enterrée, communiquait probablement avec un escalier conduisant à la partie supérieure de la tour et sur le rempart, ou peut-être avec la chambre où se rendaient les oracles. Tout contre l'ouverture à droite, en *b*, commence l'oracle que nous donnons dans l'inscr. 181. On y voit d'abord trois vers, dans lesquels le dieu encourage le voyageur venu pour consulter l'oracle; puis viennent deux faces du dé renfermant chacune quatre vers, suivis du chiffre de la face suivante, qui commence dans la colonne voisine à droite. Cette colonne renferme le contenu de trois faces, suivi également du chiffre de la face suivante. La suite manque, et du reste on ne voit pas bien comment le contenu de sept dés pouvait se trouver reproduit sur les murs latéraux de cette porte. La partie supérieure de la seconde et peut-être de la troisième colonne est remplacée par une niche. Au-dessus de la niche et dans les angles du bas, on aperçoit des trous, qui servaient peut-être à fixer une petite porte à deux battants, destinée à la

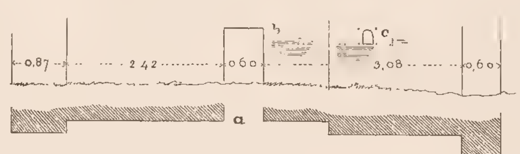


Fig. 14. Mur voisin de la porte.

[1] Nous y avons trouvé notamment une architrave ou un linteau de porte, un gradin pareil à un gradin de théâtre, des pierres portant une épée et un bouclier, comme on en rencontre souvent dans les monuments funéraires, deux figures en pleurs disposées symétriquement, comme il s'en trouve également sur les sarcophages, des pierres ornées de bucrânes, etc.

[2] La régularité dans la succession des assises s'interrompt un instant vers le haut et cesse définitivement au nord-ouest.

fermer. L'inscr. (4) Εὐτύχει δὶ Ἡρακλέ[α?]ν, qu'on lit à droite, indique que la niche renfermait une statue d'Héraklès, dans des proportions évidemment réduites, à peu près comme celle de Bura.[1] On voit que le paganisme, avec la croyance aux Muses, à Zeus, à Phébus, à Héraklès et à leur influence sur la destinée humaine, existait encore à l'époque où le mur et la porte étaient encore debout.

Ce mur enferme, comme l'indique le plan, l'extrémité inférieure de l'aqueduc qui amenait l'eau de *D* 3 en traversant le rocher, tandis qu'il laisse de côté l'extrémité supérieure et toute la vallée des réservoirs. Mais alors il fallait empêcher l'ennemi d'entrer par derrière en tournant le rocher. Aussi recula-t-on le mur *A*, qui ferme la rampe du sud et qui devenait alors indispensable, assez loin dans l'intérieur de la ville pour que l'extrémité sud de la vallée des réservoirs restât en dehors, aussi bien que l'extrémité nord. Le mur A^2 et la porte, construits tous deux avec des matériaux anciens, sont évidemment de la même époque que le grand mur. Il n'en est pas de même du mur qui ferme la langue de terrain située au nord (p. 60), ni du mur à demi-détruit qui se trouve au sud-ouest du palais *P* 6. Quelques murs même paraissent être beaucoup plus modernes, et il est certain que même à l'époque de Napoléon on songea encore à se retrancher sur ces hauteurs. J'ai trouvé en effet, dans le ravin situé au sud du palais *P* 6, un débris de canon en fer, qui portait la date 1807 gravée en traits peu profonds derrière la lumière.

Je n'ai rien à dire ici des autres constructions qui se trouvent au fond de la vallée. Du temple situé près de *G*, de l'autre côté du ruisseau, bornons-nous à dire qu'il était consacré à Hadrien, comme le prouve l'inscription dédicatoire gravée sur l'entablement au-dessus de l'entrée (inscr. 2). Quant aux tombeaux qui s'alignent tout près de là en très grand nombre, ils doivent être compris dans une étude générale des tombeaux de Termessos, et c'est par là que nous terminerons cette description.

Tombeaux. Nous n'avons eu à relever, dans la ville proprement dite, que quelques tombeaux remarquables isolés, notamment le tombeau *M*, situé sur l'agora au-dessus des exèdres, un autre tout à fait à l'ouest du portique, et peut-être un troisième près du temple de Zeus Solymien. En général le terrain propre à la construction ou à la culture avait été réservé aux vivants. Il y avait tout autour de la ville assez de pentes escarpées et de rochers, et ceux-ci sont presque partout couverts de tombeaux, qui deviennent de moins en moins simples à mesure qu'ils sont moins anciens. Les pentes situées au sud-est de la ville, sous l'agora et les temples, sont celles où les tombeaux sont les plus rares; au contraire, ils sont en très grand nombre aux abords des portes; les plus anciens se trouvent près de la porte du nord, tandis que ceux des deux autres portes sont tous d'une époque postérieure. Nous avons déjà fait remarquer plus haut (p. 60) que ces groupes de tombeaux correspondent à des groupes de maisons situés à l'écart des quartiers habités de la ville. Quant à la grande nécropole proprement dite, dont les tombeaux ne paraissent pas antérieurs au premier siècle et sont même rarement antérieurs au second siècle ap. J.-C., elle s'étend au sud-ouest à l'extrémité de la vallée et s'élève jusqu'à la crête de la montagne. Ici encore quelques-uns, ne

---

[1] V. Pausanias, 7, 25, 6.

voulant pas être confondus avec la foule des morts, ont préféré avoir leur tombe isolée sur la hauteur : tel est notamment le sarcophage monumental (pl. XXI, *S* 6) d'Aur. Agathémeros et de sa femme Aur. Armasta, qui s'élève à la crête de la montagne.

Mais même dans la nécropole, où les tombes se pressent les unes contre les autres, on distingue, au milieu des sarcophages modestes et isolés dans la foule, des tombeaux riches, réunis en groupes sur une base commune et autour desquels d'autres viennent se ranger quelquefois. Ce sont évidemment des tombeaux de grandes familles. Néanmoins, même les plus riches de tous ces tombeaux, en somme assez grossiers, ne sont rien auprès des tombeaux situés au fond de la vallée, à l'entrée de la ville, qui cherchaient à frapper d'abord le regard quand on arrivait à Termessos par la «route royale».

Inscriptions funéraires.

La même prétention apparaît dans les inscriptions funéraires. Elles cherchent presque toutes à attirer l'attention, soit par la grandeur des caractères, soit par la disposition symétrique des lignes, non seulement lorsqu'elles indiquent le nom et la famille du mort, mais encore lorsqu'elles fixent une amende contre quiconque aura ouvert et utilisé illégalement le tombeau. Cette amende, qui est en rapport avec la richesse de la tombe, peut atteindre le chiffre de 20.000 deniers (inscr. 148); elle est attribuée, dans les tombes les plus modestes, ordinairement au peuple, et dans les autres, à l'assemblée ou au fisc, quelquefois à une divinité, qui est invariablement Zeus Solymien.

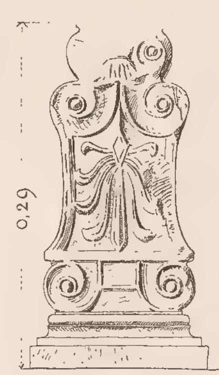


Fig. 15. Reste du montant. (C, Fig. 17.)

Ces tombeaux du deuxième, du troisième, peut-être même du quatrième siècles ap. J.-C., dont les inscriptions sont prétentieuses, quoique barbares, mais l'exécution très négligée, contrastent singulièrement avec des tombeaux plus anciens, petits et dépourvus d'inscriptions, mais élégants et soignés. Mais ces derniers sont si peu nombreux, qu'il faut admettre que, malgré leur simplicité, ils appartenaient aux premières familles et que ceux du peuple, encore plus modestes, ont disparu sans laisser de traces.

Quant aux tombeaux postérieurs, il ne faudrait pas que leur beauté fît illusion; car, en se basant là-dessus, on s'exagèrerait fort l'importance et la richesse de la ville et de ses principales familles. Il ne faut pas oublier que, les matériaux se trouvant pour ainsi dire sous la main, ce luxe n'avait rien que de très naturel. Les tombeaux se fabriquaient dans la nécropole même ou dans le voisinage immédiat, comme le prouvent des sarcophages taillés directement dans le rocher; on trouve d'ailleurs, entassés en plusieurs endroits, des débris et des fragments de pierres provenant de la taille des blocs; enfin, et c'est la preuve la plus certaine, il existe une carrière au sud-ouest, vers le point *S* 7, si je ne me trompe. On trouve là des rochers taillés verticalement, puis un bloc déjà façonné pour deux sarcophages sans être encore détaché, puis deux autres sarcophages déjà détachés, l'un encore incomplètement creusé, l'autre entièrement achevé. Ce dernier même est déjà pourvu de son inscription (165), à laquelle il ne manque que la formule relative à la violation de la sépulture et le chiffre de

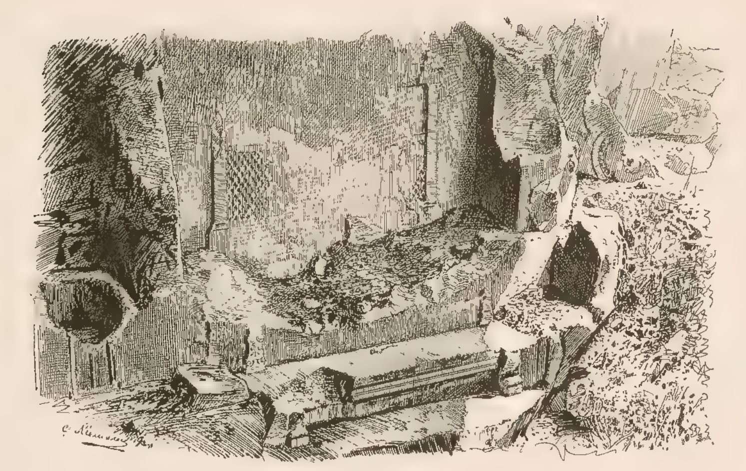


Fig. 16. Tombeau taillé dans une grotte.

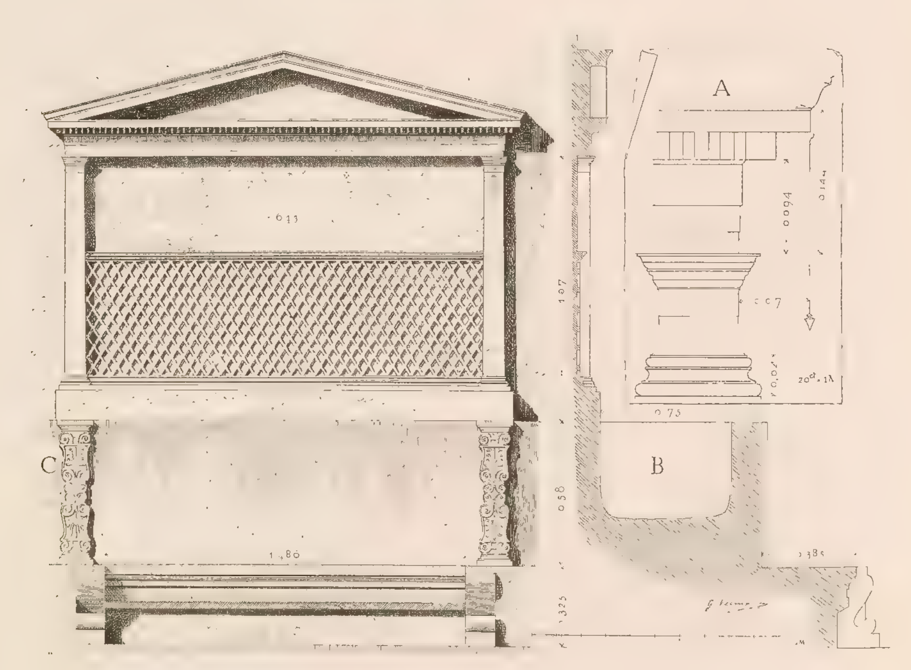


Fig. 17. Projection, coupe et détail de la grotte funéraire.

l'amende fixée. On peut suivre ainsi toutes les phases par lesquelles passait la fabrication d'un sarcophage.

Tombeau dans une grotte.

L'étude des différents monuments funéraires doit commencer naturellement par un tombeau qui est, à tous les points de vue, le plus original et qui pourrait bien être en même temps le plus ancien de tous. L'emplacement même de ce tombeau est remarquable. Il est situé en effet en *F*4, exactement dans l'angle formé par le rocher à pic, et domine par conséquent la partie de la ville qui fut habitée la première et qui demeura toujours la plus peuplée. Au-dessous d'une saillie du rocher, le fond est taillé de façon à former une paroi verticale, de laquelle se détache perpendiculairement un autre mur également vertical. Le tout forme une espèce de chambre ouverte en avant et sur l'un des côtés; le sol, crevassé, paraît avoir été légèrement aplani. Contre le mur du fond, qui regarde le sud-est, se trouve, comme le fait voir la fig. 16, qui représente l'état actuel, un banc de pierre taillé d'une seule pièce dans le rocher. Il renferme un enfoncement de 1·80 m. de longueur, de 0·60 m. de largeur et de 0·40 m. de profondeur, où reposait le corps. La partie antérieure de ce sarcophage est presque entièrement détruite; au bas cependant et en des points correspondant juste à la longueur de l'enfoncement, on voit encore les extrémités de deux montants ornés de palmettes, qui rappellent tout à fait ceux des lits de repos grecs (cf. fig. 15). En avant est un banc de pierre, assez bien conservé, et par derrière un baldaquin est indiqué en relief dans le mur du fond. Des piliers minces, ornés de rosaces au-dessous du chapiteau, supportent un entablement ionique sans frise, surmonté d'un fronton, dont l'extrémité droite est encore conservée, tandis que le reste a été brisé à dessein. Au-dessus de l'endroit où devait être à peu près le sommet du fronton, est représenté un aigle volant vers la gauche et tenant un serpent dans ses serres. Entre les piliers court une balustrade en forme de treillis, qui occupe un peu plus de la hauteur totale. La fig. 17 représente le tombeau avec la banquette et le baldaquin vus de face, puis la coupe, et enfin l'entablement au cinquième de la grandeur réelle.

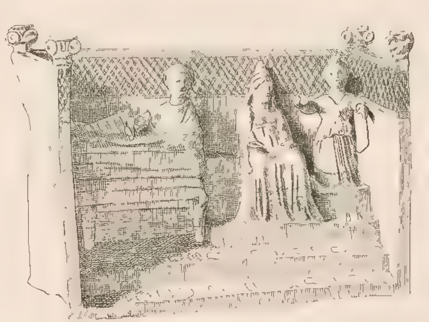


Fig. 18. Terre cuite du musée de Berlin.

On voit immédiatement comment on doit se représenter le fond de ce tombeau. Une clôture d'un seul côté, surmontée d'un fronton, serait inintelligible; aussi devons-nous supposer des montants doubles, placés l'un derrière l'autre, entre lesquels courait le treillis, aussi bien que dans le fond. L'ensemble formait donc une petite chambre ouverte sur le devant et surmontée d'un fronton, et devait rappeler un peu une terre cuite du musée de Berlin, que représente la fig. 18.[1] Cette terre cuite, originaire de la Grande Grèce, semble

[1] Reproduite dans les dissertations académiques de Gerhard, pl. LXII, t. I, p. 566. Notre reproduction est due à l'obligeante entremise de M. Furtwængler, qui a d'ailleurs distingué ce monument d'un autre qu'on en rapprochait à tort.

avoir été surmontée primitivement d'un toit rapporté. La clôture est formée par un mur épais surmonté d'une sorte de treillis. Le chambre est ici plus spacieuse; car, à côté du lit de repos, sur lequel est couché un homme sans barbe, nous apercevons deux femmes, l'épouse et la fille ou la mère et la sœur de l'homme, l'une assise, l'autre debout. Il faut remarquer que, dans le tombeau de Termessos, le lit existe en entier, tandis que la partie supérieure est simplement indiquée en relief peu saillant, ce qui a quelque chose de choquant. Néanmoins, et malgré le socle qui sépare le lit de l'édicule, il faut considérer les montants de l'édicule comme le prolongement de ceux du lit et l'édicule même comme une sorte de baldaquin placé au-dessus du lit.

En tous cas, cette comparaison avec la terre cuite de Berlin nous permet d'affirmer que, dans le tombeau de Termessos, le couvercle du cercueil, qui paraît avoir été simplement posé, portait la statue du mort dans l'attitude ordinaire d'un homme couché pour prendre son repas. Ce type de monument funéraire est connu dans la partie occidentale de la région soumise à l'influence grecque, en Etrurie, dès la fin du sixième siècle; dans l'Italie centrale, dans la Grande Grèce, dans la métropole, en Asie Mineure depuis beaucoup moins longtemps, sans toutefois qu'il faille voir là une influence venue de l'ouest. Le tombeau de Termessos est plus ancien, et peut-être de beaucoup, que tous les tombeaux analogues connus jusque là dans l'est.

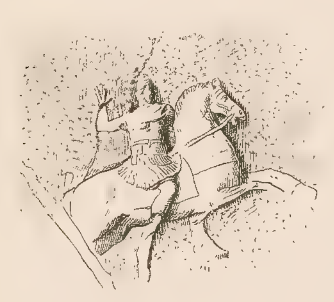


Fig. 19. Relief taillé dans le roc.

L'espace occupé par ce tombeau est séparé des sépultures de droite et de gauche par des blocs de rochers taillés. Chacun de ces blocs fait presque l'effet d'un petit mur mitoyen; celui de gauche, qui est un peu plus saillant, est uni; celui de droite, arrondi vers l'extérieur, porte à sa partie supérieure une excavation, qui mesure, abstraction faite de la partie arrondie, 0·41 m. sur 0·54 m. de surface et environ 0·50 m. de profondeur. Ce bassin, qui ne présente aucune rainure destinée à recevoir un couvercle, porte en avant, du côté arrondi, une tête de lion sculptée de face, à peu près reconnaissable dans la fig. 16; à droite, sur un piédestal de 0·14 m. de haut, est un Hermès, la main droite abaissée, la gauche retenant la chlamyde, et peut-être le chapeau ailé sur la tête. Plus à droite encore, mais aussi mutilée, est une Aphrodite de 0·32 m. de haut, le buste nu, la main gauche tombant sur une draperie; le geste de la main droite est difficile à déterminer. Plus loin, on trouve une autre excavation taillée dans le roc et fortement détériorée, elle aussi; la cavité, arrondie comme celle d'un vase, mesure environ 0·50 m. de diamètre et 0·40 m. de profondeur; l'orifice en est très large et paraît aussi peu fait que le précédent pour recevoir un couvercle. La face extérieure, du côté du tombeau, est décorée d'une tête de lion encadrée.

Bassins.

A gauche du tombeau principal, derrière le mur de séparation, se trouve encore une excavation de 0·56 m. sur 0·60 m.; celle-là devait évidemment porter un couvercle, et le devant est décoré d'une porte en relief.

Ce dernier bassin est celui où d'habitude on déposait les ossements, ou l'ostothèque; les deux autres semblent avoir été destinés à recevoir aux fêtes des morts les libations d'eau et de vin, auxquelles pourraient bien faire allusion les statues d'Hermès et d'Aphrodite.

Il est très possible qu'une table réelle ait été dressée sur la large banquette placée devant le lit de repos, comme nous le voyons dans d'autres tombeaux. Quant aux objets qui surmontaient les socles placés à gauche et à droite, il n'en reste aucune trace.

La figure ainsi restituée de l'homme au repos a ici son pendant ordinaire, qui vient encore confirmer notre restitution : c'est celle de l'homme au combat. Cette opposition se rencontre de très bonne heure à Chypre,[1] exprimée tantôt par des groupes, tantôt par des statues isolées; mais le monument qui se rapproche le plus de celui de Termessos par l'époque, la position et l'exécution, est un tombeau de Kadyanda. Ce tombeau[2] représente d'un côté l'homme couché, de l'autre un cavalier au combat. De même à Termessos, il faut reconnaître évidemment le personnage du tombeau principal dans le cavalier de grandeur naturelle qui est sculpté sur le rocher de gauche (fig. 19). Il est couvert d'une cuirasse et monté sur un cheval qui galope vers la droite, et il a la main droite levée comme pour brandir la lance, le pied gauche en avant et le droit ramené contre le flanc de sa monture. Au-dessus de sa tête, qui devait porter un casque, une herbe, qui a poussé dans une fente du rocher, retombe sur le cou du cavalier et lui fait une espèce de casque de feuillage. Comme dans le relief de Kadyanda, l'adversaire a disparu; mais plus bas à droite, là où le rocher aujourd'hui crevassé devait présenter une surface unie, on aperçoit des armes : en haut un casque, au-dessous un bouclier rond, et, en arrière, une épée placée obliquement; plus bas encore, deux jambières. Le bouclier mesure 1 m. de diamètre, et, à côté, j'ai cru reconnaître la trace d'une inscription effacée.

Relief représentant un cavalier.

Alkétas.

Ce qui prête à ce tombeau un intérêt de premier ordre, c'est qu'on peut l'attribuer avec vraisemblance à un personnage historique : je veux parler d'Alkétas, frère de Perdiccas et comme lui général dans l'armée d'Alexandre le Grand. Cet Alkétas, après la mort de Perdiccas et la défaite d'Eumène dans la guerre des διάδοχοι (successeurs), se réfugia en Pisidie avec son beau-frère Attale, et y trouva, particulièrement à Termessos,[3] un accueil bienveillant et un appui contre Antigone. Plus tard, se voyant près de tomber aux mains de ses ennemis,[4] il se suicida, et son cadavre, livré à son rival par les Anciens de Termessos, fut, après trois jours d'outrages, laissé sans sépulture; mais le reste de la population, se passionnant pour son parti, le recueillit et lui fit de splendides funérailles.[5] C'était en 319 av. J.-C.

Constatons d'abord que rien, ni dans le tombeau proprement dit, ni dans le relief, ne nous empêche d'attribuer au monument une aussi grande antiquité. Le cavalier a la même cuirasse qu'Alexandre dans la célèbre mosaïque, et, comme lui, le ceinturon bouclé en avant,

[1] V. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art,* III, p. 612 et 616.

[2] Ce tombeau est reproduit dans la *Lycia* de Fellows, pl. VIII, p. 118, et en partie dans les *Reisen in Lykien,* I, pl. XLV, p. 144.

[3] Cf. p. 28.

[4] Cf. p. 17.

[5] V. Diodore (18, 47), à qui sont empruntés ces détails.

l'épée à gauche, l'écharpe agrafée tout près de l'épaule droite et rejetée en arrière sur les deux épaules; la dissymétrie un peu disgracieuse, mais bien réaliste, qui frappe dans la position des deux jambes, est exactement la même que dans la statuette en bronze du grand roi, trouvée à Herculanum. Dans le dernier combat qu'il livra, dit Diodore, Alkétas était à cheval; mais sous Alexandre il faisait partie des généraux commandant l'infanterie, et peut-être faut-il attribuer à cette particularité l'existence d'un équipement d'hoplite sculpté un peu plus bas en avant du cavalier. Enfin il n'est pas sans importance de remarquer la similitude de ce tombeau et du char funèbre sur lequel, trois ans avant la mort d'Alkétas, le corps d'Alexandre avait été conduit en Égypte.[1] La statue d'or qui, suivant un usage égyptien, renfermait le corps embaumé d'Alexandre, reposait, couverte de pourpre et revêtue des armes du roi, sur un trône en forme de lit, au-dessous du dais voûté *(camara)* du char, et le trône devait remplir, au moins en largeur, *toute la camara, de telle façon qu'ils coïncidaient l'un avec l'autre.* La *camara* était encore entourée d'un portique ionique avec une balustrade en treillis reliant intérieurement les colonnes. A la place de l'aigle tenant un serpent dans ses serres qu'on voit à Termessos, elle était surmontée, si le texte a été bien corrigé, d'une Victoire portant une couronne d'or. Mais des aigles semblables, fixant d'un regard menaçant des serpents placés à leurs pieds, se retrouvent sur le bûcher d'Héphestion; et les aigles qui planaient au-dessus des bûchers des Césars romains divinisés étaient, comme on l'a reconnu depuis longtemps, un souvenir de l'Orient. Mais, en somme, ce qui nous prouve le mieux que ce tombeau est bien celui d'Alkétas, c'est que d'une part il est remarquable à tous égards et absolument unique en son genre parmi ceux de Termessos, et que d'autre part ce personnage occupe une place très importante dans le peu que nous savons de l'histoire de cette ville. Le tombeau voisin est probablement celui de quelqu'un des siens.

Cependant, tout extraordinaire que soit ce tombeau, il n'est pas sans rapports avec les autres sépultures de Termessos. Ce rapprochement du sarcophage et de l'ostothèque est une disposition qu'on retrouve ailleurs, quoiqu'assez rarement. J'ai mis à jour, à gauche de la porte du nord, en dehors des anciens remparts, des ostothèques semblables à de petites maisons avec porte, fenêtre et couvercle en forme de toit, comme celle du tombeau d'Alkétas; et j'ai trouvé parmi elles un sarcophage d'enfant (0·86 m. sur 0·40) et une ostothèque (0·32 m. sur 0·23) se rattachant l'un à l'autre. L'idée de rapprocher ainsi les corps ensevelis et les corps incinérés semble appartenir à une époque de transition; car l'emploi du sarcophage prédomine, comme on l'a vu, postérieurement, tandis que l'ostothèque se rencontre aux époques plus anciennes; celle-ci continua cependant à être en usage (inscr. 186), mais pour les morts les moins considérables. Il faut évidemment compter parmi les plus anciennes sépultures, pour leur élégance, quelques petits édicules taillés dans les rochers (v. fig. 20 un de ces édicules découvert dans le défilé du nord). Ils se composent d'un fronton uni avec acrotères, presque sans entablement, reposant immédiatement sur deux pilastres et toute la partie creuse située entre les deux pilastres et l'entablement forme une espèce de chambre ouverte. On trouve donc réalisée ici,

[1] Cf. la description qu'en font Diodore, 18, 26, et Elien, *Pœcile,* 12, 64.

quoique en petit, la disposition qui n'était qu'indiquée dans le tombeau d'Alkétas. Dans le fond de l'édicule est une ostothèque taillée aussi dans le rocher, formant une petite maison dans une autre. Un de ces tombeaux (fig. 21), presque entièrement masqué par un sarcophage ajouté postérieurement en avant, présente sur chaque pilier des ornements sculptés : en haut, à gauche, une tête de lion (?), à droite, une tête de chien aux oreilles dressées; puis, plus bas, de chaque côté, une armure, et plus bas encore un bouclier; ce sont là évidemment les emblèmes de la chasse et de la guerre, occupations favorites du défunt. Trois stèles, dont la hauteur est proportionnée aux dimensions de l'ostothèque, sont taillées directement dans le roc, l'une à gauche, les deux autres à droite contre le mur intérieur; mais nous aurons l'occasion d'en reparler plus loin.



Fig. 20. Tombeau taillé dans le roc.

Sous ce petit fronton, une porte, aujourd'hui disparue, était certainement placée entre les antes, et donnait accès dans une petite chambre. Ce tombeau, situé à l'ouest de la ville, tout près d'un groupe de stèles et d'une ostothèque en forme de maison dégagée de trois côtés, se distingue des tombeaux précédents par son fronton plus élevé et son entablement plus marqué et orné de denticules. Toutes ces innovations, ainsi que la porte, se retrouvent dans deux tombeaux situés hors de la ville au nord, et taillés dans le rocher face à l'est, en *F* 1; d'autre part, ils sont placés au-dessus de tombeaux d'un autre modèle, et de telle façon que ceux-ci sont visiblement postérieurs. On voit de plus dans la fig. 22 que, dans le tombeau supérieur de gauche, le bas du pilastre droit a été, pour ainsi dire, absorbé par le cintre du tombeau inférieur. On retrouve dans ce tombeau supérieur le fronton, les denticules, la porte et la chambre de celui dont nous parlions plus haut; mais ses dimensions prouvent que c'était une somatothèque, et non une ostothèque.



Fig. 21. Tombeau taillé dans le roc.

Autant que j'ai pu le voir, ces somatothèques à portes, aussi bien que l'ostothèque à porte citée plus haut, n'ont pas d'analogues à Termessos. Cependant elles se rapprochent des autres types; on trouve notamment, un peu au sud de la sortie du nord, en *F* 3, un tombeau tout à fait comparable à ceux-ci.

Il n'est, à proprement parler, exécuté qu'en avant; l'encadrement, divisé en deux parties, quoique formant un seul étage, est lycien, ainsi que les chevrons arrondis; mais les colonnes ioniques, l'entablement et le fronton sont grecs. L'acrotère supérieur, d'exécution grossière, est plutôt lycien que grec. La porte a disparu avec une partie de la façade.



Fig. 22. Tombeaux taillés dans le roc.

Dans les tombeaux plus récents taillés dans le même rocher (fig. 22), au-dessous des tombeaux à porte, nous retrouvons l'ancien portique ouvert, avec le tombeau dans le fond; seulement l'urne y est remplacée par le sarcophage, suivant une disposition déjà figurée dans le tombeau d'Alkétas. Le cintre qui les surmonte prouve qu'ils sont postérieurs à ce dernier ainsi qu'aux autres; mais ce sont, si je ne me trompe, les plus anciens tombeaux à arcades de Termessos. On trouve bien en effet d'autres sarcophages pareillement placés dans des chambres (ψαλιδωτὸς πέτρα), comme celui du prêtre d'Auguste Hoplès

(inscr. 172) ou celui de Mareinos (inscr. 173), qui est notablement moins ancien; mais, alors même qu'ils ont conservé la forme d'un lit,[1] la table autrefois placée en avant est absente. Au contraire, dans chacun de nos trois tombeaux à arcades (fig. 22), on aperçoit très bien une table de bois qui paraît se détacher en avant du sarcophage. Malheureusement les couvercles manquent; ils portaient peut-être des statues de pierre qui représentaient le mort prenant son repas, comme on en voit ailleurs à Termessos et à Sagalassos jusqu'à une époque beaucoup plus récente, même là où la table fait totalement défaut.

Dans la même région que ces anciens tombeaux à arcades *(arcosolia)*, on trouve également un grand nombre de sarcophages sans ornements, ou même d'excavations creusées simplement dans le rocher, et fermées par des couvercles analogues à ceux des sarcophages, comme on en rencontre en Lycie et ailleurs.[2]



Fig. 23. Edicule avec sarcophage.

Les transformations ultérieures des tombeaux sont au fond toutes simples, en dépit de leur diversité apparente. Malgré l'inscr. 146, il n'existe encore à la date de l'inscription que des somatothèques, isolées ou enfermées comme les ostothèques de l'époque précédente. Le sarcophage dégagé et taillé directement dans le roc se rencontre encore fréquemment, tandis que le sarcophage enfermé dans un tombeau creusé devient de plus en plus rare. Il était plus aisé de faire grand dans le premier cas, d'autant plus qu'on pouvait choisir librement son emplacement.

Les sarcophages dégagés sont naturellement de beaucoup les plus nombreux; du reste, en les plaçant sur un soubassement (κρηπίς) surmonté de marches, comme les temples eux-mêmes, on pouvait en faire des monuments magnifiques; tel est notamment le tombeau d'Agathéméros, situé en haut de la montagne (pl. XXI). Ailleurs ce soubassement sert à la fois à plusieurs sarcophages (cf. inscr. 146), montrant ainsi les rapports de parenté qui unissaient les différents morts, presque aussi bien que s'ils reposaient dans un seul et même tombeau.

Primitivement pourtant, ce soubassement était destiné à porter non pas plusieurs tombeaux, mais une espèce de maison pour le mort, comme s'il vivait encore. Cette intention est encore visible dans le tombeau d'Alkétas; et d'ailleurs la forme d'un édicule ouvert par devant (v. fig. 23) est encore de beaucoup la plus fréquemment employée, même postérieure-

[1] Le premier de ces tombeaux a du moins conservé la banquette placée devant le sarcophage.

[2] On peut leur comparer à Termessos un tombeau isolé, couvert de dalles, et situé à l'ouest de la ville; au-dessus sont taillées dans le rocher les quatre stèles en forme de pilastres reproduites fig. 25.

ment. Mais ce qui a fait perdre de vue l'idée primitive, c'est que le sarcophage placé à l'intérieur, au lieu d'avoir la forme d'un lit de repos, affecte lui-même celle d'une maison, sans porte, il est vrai,[1] mais ornée de colonnes ou de pilastres; et cette forme ancienne, qui convenait très bien à un sarcophage isolé, est conservée dans le sarcophage enfermé. Cependant, quoique transformé en maison, le sarcophage, isolé ou enfermé, rappelle encore le lit primitif par un point, je veux dire le banc sur lequel il semble posé et qu'on rencontre fréquemment en Lycie par exemple. Considérons le grand sarcophage de la pl. XXI, qui repose sur un banc semblable, mais en avant seulement, au-dessous de l'inscription, et comparons-le à celui d'Alkétas; nous reconnaissons sans hésiter que le banc du premier n'est autre chose que la banquette placée en avant du lit dans le second. Cette banquette primitive se reconnaît également dans d'autres tombeaux, à divers signes; d'abord elle est placée immédiatement au bas du sarcophage, et n'occupe qu'un des côtés, alors même que la disposition du sarcophage lui permettrait d'en occuper les deux grands côtés; ensuite les pieds ne sont pas simplement arrondis comme ceux des bancs ordinaires, mais ils sont à arêtes vives et élégants comme ceux de véritables tabourets. Cependant, comme le font voir les figures qui suivront, le banc perd souvent sa forme et sa signification primitives : il s'élargit, se dédouble, ou devient une marche placée immédiatement sous le sarcophage ou un peu plus bas (cf. pl. XVIII, XIX, XXI). Quelquefois même il se trouve complètement isolé sous le socle du monument, comme dans le tombeau d'Armasta.

Parmi les monuments funéraires, il faut citer encore l'édicule voûté, qui n'est qu'un pendant de l'arcosolium, et dont le tombeau d'Armasta est le modèle. La décoration s'obtenait à l'aide des motifs ordinaires, déjà employés dans les autres tombeaux. On plaçait des colonnes, sur la façade, au-dessous du fronton (pl. XVIII—XX), parfois aussi sur le côté opposé; on supprimait alors le mur pour rendre le tombeau visible des deux côtés, etc.

Sculptures décoratives.

Les ornements sculptés qui décorent les tombeaux sont assez médiocres; ils sont généralement en pierre calcaire; ceux qui étaient en marbre ont été, à l'exception de quelques fragments, réduits en chaux. C'est dans les sarcophages qu'on rencontre le plus de figures; les tombeaux proprement dits n'en portent guère que dans les frontons ou sur les couvercles, quelquefois aussi, mais rarement, sur le soubassement. Les ornements mêmes sont généralement conformes aux types bien connus : guirlandes suspendues entre des colonnes ou des pilastres ou appliquées simplement contre le tombeau, vases d'où s'échappent des fleurs, têtes de gorgones, placées au-dessus des guirlandes ou sur les petits côtés des sarcophages ou dans les frontons des couvercles ou des édicules, têtes de lions aux regards menaçants, lions et léopards s'élançant contre un vase, comme dans les armoiries (pl. XVIII), aigles aux ailes déployées remplissant un fronton ou, comme dans le tombeau d'Alkétas, placés au-dessus de la porte. L'aigle, qui d'ailleurs est peut-être purement décoratif, peut très bien être aussi l'aigle de Zeus, car on reconnaît parfaitement la foudre dans d'autres frontons de

[1] V. H. de Rohden dans les *Denkmäler des klassischen Alterthums* de Baumeister, p. 1554, et t. I, p. 53. Je n'ai vu qu'un seul sarcophage, de forme plus ancienne et plus modeste, décoré ainsi, comme une ostothèque, d'une porte ou d'une fenêtre élégante sur l'un de ses petits côtés. Cf. le sarcophage de Pergé, t. I, p. 53.

tombeaux. Ce détail s'accorde bien avec le texte des inscriptions qui attribuent à Zeus Solymien les amendes fixées en cas de violation de la sépulture.[1]

Une bonne partie des figures sculptées qui décorent les tombeaux de Termessos rappellent, d'une façon ou d'une autre, la personne du mort. Il est parfois représenté tout entier : c'est ainsi qu'Alkétas est représenté une fois combattant à cheval, et une autre fois couché sur un sarcophage en forme de lit, comme s'il était à table. On voit aussi le groupe bien connu du mari et de la femme étendus sur le couvercle aux côtés l'un de l'autre. Dans un sarcophage, un bas-relief représente le mari vêtu du *chitôn* et de l'*himation* et assis sur une chaise curule, la main droite levée dans un geste oratoire et la main gauche tenant le rouleau de parchemin; la femme est assise en face sur un siége circulaire, la joue appuyée contre la main gauche. Ailleurs ce sont de simples bustes entourés d'une guirlande. Nous avons remarqué, dans un fronton de sarcophage, une femme nue, étendue nonchalamment les jambes croisées, un coussin sous la tête. Elle avait la tête tournée en avant et tenait dans la main droite étendue une espèce d'aile (?) servant d'éventail. Cette femme représente non pas Aphrodite, mais une hétaïre.[2]

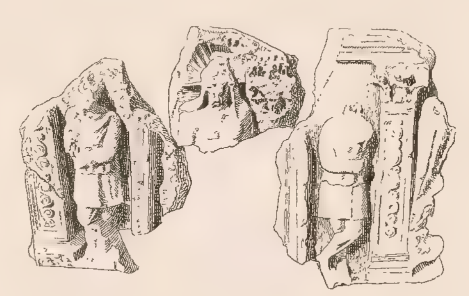


Fig. 24. Fragments de sarcophage.

On trouve assez souvent sur le devant des sarcophages un bouclier et une lance ou un bouclier et une épée, ou bien une décoration plus simple encore, deux boucliers ronds, entre lesquels se trouve l'inscription. Ces emblèmes, purement décoratifs dans la plupart des cas, ont encore tout leur sens dans l'ostothèque citée plus haut et dans le tombeau d'Alkétas, la première ayant des pilastres ornés d'armes et l'autre portant une statue de guerrier. Dans le grand tombeau de Mamastis, au sud du tombeau d'Armasta, se trouvent des fragments d'un sarcophage en marbre qui ne se rapprochent qu'imparfaitement : on y voit un cavalier combattant, et son adversaire agenouillé sous une espèce de trophée; dans le coin droit sont suspendus une épée et un bouclier croisés;[3] le coin gauche renferme une décoration analogue.

[1] Dans le tombeau représenté fig. 23, le fronton porte une tête de gorgone, et les amendes à infliger sont gravées sur le sarcophage. Sur le bouclier sculpté à droite de l'inscription, on aperçoit deux mains droites, élevées en haut, et formées simplement par les contours indiqués en creux, ce qui nous y fait voir une addition postérieure. Ces deux mains implorent la punition du ciel, non pas contre le violateur éventuel de la sépulture, mais contre le meurtrier d'un membre quelconque de la famille. Cf. Stephani (*Dorpater Index*, 1849, *Titulorum græcorum*, part. IV, p. 12) et récemment Ersilia Caetani-Lovatelli, *Di una mano votiva di bronzo* (*Monumenti antichi dei Lincei,* I, 2, p. 176).

[2] Un fragment d'un autre fronton renferme le bras gauche d'une femme qui devait être couchée de la même manière et portait une colombe; le bras, pareillement étendu, était recouvert d'une longue manche; enfin on aperçoit encore des traces du coussin.

[3] Cf. une monnaie de Commode (Cohen, 483).

Ce sarcophage, représentant des sujets guerriers empruntés à la réalité, rappelle les sarcophages romains;[1] mais la division architectonique, qu'on retrouve également dans les fragments du côté adjacent, reproduits fig. 24, est toute grecque (v. t. I, p. 54).[2]



Fig. 25. Stèles sculptées dans le rocher.

Les scènes mythologiques paraissent avoir été représentées également à Termessos. Nous avons cru reconnaître notamment (cf. t. I, p. 54) Achille au milieu des filles de Lykomédès; citons encore deux fragments de marbre, qui m'ont paru provenir d'un sarcophage, bien qu'ils aient été trouvés dans le sanctuaire de Zeus Solymien et dans le petit temple *N2*.[3] Le culte de Bacchus, auquel pouvait déjà se rapporter le motif des lions et des léopards autour d'un vase, est représenté directement par une bacchante dansant, sculptée en relief sur le pilier d'un tombeau; j'ai remarqué au-dessous un petit cerf.

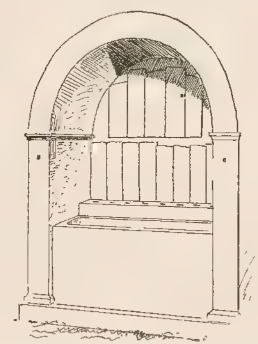


Fig. 26. Arcosolium avec sarcophage et stèles.

Stèles.

J'ai dit que les tombeaux les plus anciens n'avaient pas d'inscriptions. Cependant il n'en a peut-être pas été toujours ainsi. Car il était d'usage, à Termessos comme ailleurs, de placer près des tombes des pierres commémoratives et des stèles. Ces dernières même rappellent tout à fait celles des parties de la Lycie qui avoisinent la Pisidie : c'est un mélange de lycien pur et de grec pur.

Dans le tombeau d'Alkétas, il y aurait place pour une stèle, en avant et à gauche de la tombe principale; on aperçoit même en cet endroit une espèce de socle, mais celui-ci ne porte aucun trou ayant servi à fixer quoi que ce soit.

Dans le voisinage immédiat des petits tombeaux cinéraires, puis auprès d'un des anciens *arcosolia*, enfin et surtout autour du tombeau du prêtre d'Auguste et près du tombeau mentionné p. 79, 2, se trouvent de petites niches, les unes vides, les autres renfermant des espèces de stèles[4] laissées en relief sur la pierre. Ces stèles essaient visiblement, et souvent avec succès, comme on

[1] Par ex. à Vigna (Amendola, *Monumenti inediti dell' Instituto,* I, pl. XXX) et à Pise (Dütschke, *Antike Bildwerke in Oberitalien,* I, n° 100).

[2] Entre les pilastres et les montants de la porte sont des prisonniers perses. Contre le montant gauche, du côté de la partie intermédiaire qui manque, est un autel ou un socle, surmonté d'espèces de flammes, et l'on aperçoit au-dessus un dauphin placé la tête en bas. Une autre pierre, représentant une femme voilée entre des colonnes cannelées en spirale, paraît provenir du côté antérieur; car on trouve un fût de colonne exactement semblable près d'un groupe de combattants et d'un cavalier.

[3] On reconnaît dans l'un d'eux un animal couché, peut-être un chien de forte taille, et deux pieds chaussés, entremêlés avec les jambes de celui-ci. Le groupe devait représenter un homme couché sur le corps de l'animal. On aperçoit dans l'autre fragment un corps de poisson appartenant à un monstre marin et deux jambes nues (de Persée peut-être) marchant vers la gauche. Citons encore des frises représentant des amours qui chassent et provenant de sarcophages ou de plafonds à caissons.

[4] Deux stèles semblables se trouvent contre le sarcophage du tombeau représenté le plus à droite dans la fig. 22.

peut le voir dans la fig. 25, d'imiter les stèles véritables, qui étaient placées dans les niches aujourd'hui vides. Ces dernières, dont aucune n'est restée en place, étaient peut-être en marbre et portaient sans doute des figures ou des inscriptions. Je n'ai rien vu de semblable dans les stèles imitées, à l'exception de deux bustes, un buste de femme à gauche et un buste d'homme à droite. Ces stèles[1] étaient en relation très étroite avec le tombeau, comme on le voit particulièrement dans les petits édicules cinéraires déjà cités (fig. 21), qui portent des stèles sur la partie antérieure à droite et à gauche, puis dans un arcosolium de la ville basse (fig. 26), dont le fond, au-dessus du sarcophage, est entièrement rempli par deux rangées superposées de stèles placées tout près les unes des autres, cinq en haut, huit en bas.[2] En avant et au bas des stèles inférieures est un socle de pierre renfermant devant chaque stèle, excepté devant les deux dernières à droite et à gauche, un petit trou, destiné évidemment à recevoir des offrandes. Au-dessous des chapiteaux des piliers supportant l'arcade et dans deux des stèles de la rangée supérieure, on aperçoit des trous, où étaient peut-être fixés des crochets destinés à suspendre des couronnes.


Fig. 27. Autel funéraire.

Nous avons dit plus haut que le tombeau d'Alkétas portait peut-être une stèle en avant et à gauche du sarcophage : or nous trouvons dans le tombeau du prêtre d'Auguste la confirmation de cette supposition. On aperçoit en effet, à l'extrémité droite de la banquette placée devant le sarcophage, un trou de 0·045 m. carrés et de 0·03 m. de profondeur, qui paraît avoir servi à fixer une stèle. J'ai remarqué un trou semblable, dont la destination cette fois n'est pas douteuse, dans un tombeau de la ville basse, l'héroon d'Aur. Gé (inscr. 175), entre la première et la deuxième colonnes à gauche sur la façade orientale.

D'ailleurs la forme de ces stèles paraît s'être modifiée avec le temps. Autant qu'on en peut juger d'après les petites stèles imitées, elles étaient le plus souvent hautes et étroites, comme les anciennes stèles grecques, et avaient à peu près la même taille; elles rappellent également les tombeaux lyciens à piliers (v. le groupe représenté fig. 25). Deux pierres commémoratives, qui m'ont paru d'époque postérieure, affectent la même forme. J'ai trouvé également dans la nécropole du sud-ouest, près des sarcophages et sur un soubassement commun, quatre petits autels rectangulaires, analogues à celui que représente la fig. 27; l'un d'eux avait été élevé, comme l'indique l'inscr. 187, par une femme du nom d'Artémeis à la mémoire de son père Trokondas. Cet autel, trop petit pour porter une statue, paraît avoir été plutôt destiné à recevoir les offrandes funèbres, qui étaient déposées devant les stèles dans l'arcosolium représenté fig. 26. Il rappelle tout à fait, par sa forme comme par ses dimensions, un autre autel, reproduit ci-dessus (fig. 27), que j'ai trouvé au milieu de nombreux débris provenant d'un tombeau. Le devant de la base est percé d'un trou et la sur-

[1] Cf. *Reisen in Lykien etc.*, p. 20, 2, notamment le tombeau de Kuju.

[2] J'ai remarqué également, au fond d'un édicule funéraire du type représenté fig. 23, quatre stèles semblables à celles de la fig. 25, dont une arrondie en haut.

face supérieure, qui est circulaire, est creusée peu profondément en forme de coupe. Au centre de l'enfoncement est un trou carré, où était fixé un tenon de métal, et la bordure plate qui entoure cette espèce de coupe est échancrée aux deux extrémités d'un diamètre. Ces deux échancrures, qui atteignent le niveau du fond, portent l'empreinte, l'une d'un talon, l'autre des doigts d'un pied gauche humain. On est forcé d'admettre qu'un pied ou une sandale de bronze était fixée sur cette espèce de coupe et qu'on versait des offrandes au-dessus ou à côté; car, s'il s'était agi simplement de porter le pied, une surface plane eût été plus pratique. L'inscr. 178 dit qu'Hyphistotychos a fait élever au dieu qui l'a exaucé, sur son ordre, cet autel qui porte l'empreinte de son pied.

Ce monument est le seul de ce genre que je connaisse; mais les monuments analogues ne manquent pas. Une forme de pied représentée en relief, isolée ou accouplée avec une autre, est, comme le font voir les inscriptions correspondantes, une expression symbolique empruntée peut-être à l'écriture hiéroglyphique et en tous cas fréquemment employée dans les régions de l'est de la Méditerranée : elle représente une visite faite. Tel est le sens qu'il faut attribuer également à des pieds complets, consacrés par une inscription à une divinité (v. l'inscr. 178 et le commentaire).

Ce monument et un autre du même genre qui se trouve au musée de Latran à Rome[1] nous prouvent qu'on élevait et consacrait ainsi, non seulement des pieds d'hommes, mais des pieds de divinités. Si ces derniers avaient, comme les autres, la signification que nous venons d'indiquer, les deux monuments doivent avoir été élevés en souvenir de la visite, de la manifestation (ἐπιφανία) d'un dieu. Cependant je ne pense pas qu'il s'agisse, dans l'un ni dans l'autre cas, de divinités qui s'étaient rendues à une invitation à un sacrifice ou à un repas funèbre, comme l'ont fait les Dioscures ou Dionysos. Le monument de Rome est consacré vraisemblablement à Apollon; comme, d'autre part, celui de Termessos se trouvait sur un tombeau ou à côté d'un tombeau, il est naturel de penser qu'il était consacré à un dieu régnant à la fois sur la vie ou sur la mort, tel qu'Asklépios ou peut-être Sarapis. On sait qu'il existait un certain rapport entre les dieux de la santé et le culte des morts, bien que ce rapport ne soit peut-être pas encore établi d'une façon satisfaisante. D'autre part, on prétendait qu'Asklépios venait visiter le malade sans en être vu, comme le prouvent, non seulement des reliefs votifs, mais encore des inscriptions relatant les guérisons opérées par Asklépios dans le temple d'Epidaure.[2] Dès lors il est facile de comprendre qu'on lui témoignât sa reconnaissance comme nous venons de le voir, et cela même après la mort et dans le tombeau.

Un autel de même forme et de mêmes dimensions se trouve près du chemin qui descend dans la plaine. Il ne porte pas d'inscription; mais on aperçoit sur la face antérieure une figure barbue aux prunelles enfoncées; l'épaule droite est couverte d'un chitôn et d'un manteau, et par derrière apparaît une sorte de barre en spirale, représentant probablement la foudre; le front et la naissance des cheveux sont mutilés. Cette figure représente sans doute

[1] V. Benndorf et Schœne, *Das lateranische Museum,* nº 439, pl. XI, fig. 1 et 2.

[2] Cf. l'Ἐφημέρις ἀρχαιολογική, 1883, p. 211 et suiv., l. 11, 26, 37, 49, 58 etc.

Zeus Solymien; car la face gauche est ornée du buste d'Hermès, vêtu de la même manière, avec les cheveux relevés sur le front et le caducée apparaissant au-dessus de l'épaule gauche. La face droite est ornée d'une espèce de coupe ou d'une roue à quatre rayons.

Citons enfin, pour terminer, un petit monument commémoratif qui rappelle par plus d'un point ceux qui précèdent. Il se trouve sur les hauteurs du sud-ouest; mais, quoique environné de ruines, il ne paraît se rattacher ni aux maisons, ni aux tombeaux, ni aux temples. Sur l'une des hauteurs voisines s'élève un autre monument plus simple, un autel, auquel on arrive par des marches taillées dans le rocher; on voit encore tout à côté une petite colonne, qui servait probablement de support votif. Quant au précédent, qui clora la série des monuments de Termessos, il représente une offrande consacrée à une divinité et s'élevait probablement dans un sanctuaire. C'est un pied droit de plus d'un mètre de longueur, chaussé d'une sandale et reposant sur une base en pierre calcaire. L'inscription (179) gravée en avant, sur le petit côté de la base, nous apprend que ce pied a été dédié par un artiste, qui vante son talent dans le travail de la pierre et prétend en même temps n'avoir pas son pareil dans l'art de couler en bronze des statues vivantes. Il ajoute qu'il a exécuté de sa propre main ces pieds, — on en conclut qu'il y en avait deux, — comme il l'avait promis au dieu, pour l'admiration des hommes à venir. Il s'agit donc là tout simplement, selon toute apparence, d'une ἀπαρχή, d'une dîme prélevée par un artiste sur le gain dû à la faveur d'une divinité, Héphaistos probablement, et à son propre travail; mais, au lieu d'offrir, comme on le faisait généralement, une statue entière de grandeur naturelle, l'artiste a préféré ici représenter une partie du corps en lui donnant des dimensions colossales. Pied votif.



Fig. 28. Pied votif.

Trébenna.

Il nous reste à dire pourquoi Trébenna se trouve indiquée sur notre carte, près de Termessos au sud. Dans la vallée du Doiran-Tschai, où nous arrivâmes vers la fin de notre séjour dans la contrée, en cherchant inutilement l'ancienne ville d'Olbia (v. t. I, p. 20), l'une des dernières ramifications du Sivri-Dagh forme au-dessus du ruisseau une petite acropole escarpée, au sommet de laquelle nous avons trouvé quelques pierres antiques encastrées dans des fortifications modernes ou du moyen-âge.

Devant l'entrée actuelle de l'acropole, tout au bord de l'escarpement, se trouvait une pierre portant l'inscription suivante : « A M. Aurélios Solon, fils de Démétrianos, ancien Lykiarque, attaché à la confédération du très illustre peuple lycien, et archiphylax, sa patrie, l'illustre ville des Trébennates. » Cette inscription, en dépit de son style un peu étrange (v. inscr. 183), semble indiquer que la statue de Solon avait été élevée par les Trébennates dans sa propre ville, d'autant plus que le nom de Solon, assez rare en Lycie comme en Pisidie, est héréditaire, précisément ici, dans une famille considérable, comme le montre l'inscr. 184, où reparaît vraisemblablement notre Lykiarque. D'ailleurs la position même de cette ville nous explique très bien qu'elle ait fait partie, à une époque, de la confédération lycienne, comme nous l'indique, en dehors des monnaies,[1] l'inscription citée plus haut, et qu'elle ait été rattachée, à une autre époque, à la *Pamphylia secunda.* Il ne faut pas la confondre avec Trebendæ, ou plutôt Trebenda, que Ptolémée place en Lycie au nombre des villes situées sur le Masikytès et qui faisait partie du territoire de Myra.[2]

[1] V. Head, HN., p. 580.
[2] V. *Reisen in Lykien,* II, inscr. 113, Μυρεὺς ἀπὸ Τρεβενδῶν.



Fig. 29. Tombeau.



Fig. 30. Groupe de temples à l'extrémité orientale de la ville. (Restauration.)

Au-dessus de la pente escarpée qui limitait à l'est la ville de Termessos et la protégeait contre les attaques de l'ennemi, s'élevaient une série d'édifices importants, et parmi eux le temple le plus considérable de la ville, un temple ionique périptère, orienté à l'est. Les murs en sont entièrement détruits; aucune pierre n'est restée en place, aucun fût de colonne n'est demeuré debout. Une grande partie des dalles dont le sol était pavé ont été seules conservées, grâce aux décombres qui les recouvraient, notamment une grosse pierre qui formait le seuil de l'entrée et qui est encore à sa place. Le pavé, ainsi que les nombreux débris des murs qui gisaient alentour, en particulier plusieurs tambours de colonnes et plusieurs architraves, nous ont permis de faire une restitution de l'édifice.

La planche III représente le plan du temple. Nous y avons indiqué par des hachures la partie du pavé que nous avons mesurée, autant que nous l'ont permis les décombres, que nous ne pouvions songer à déblayer. La position et la forme du seuil *A*, où se voit encore la place des montants, nous ont donné à peu près la largeur de la porte et l'épaisseur des murs, puis la direction de l'axe du temple, qui était assez exactement orienté du nord-ouest au sud-est. Au nord-ouest du seuil et à 0·09 m. plus bas s'étend le pavé *B* de la cella. Il se compose de cinq rangées de dalles, larges de 0·56 m. et épaisses de 0·30 m. environ, disposées parallèlement à l'axe principal; une rangée a disparu. Le mur du sud-ouest est à 2·78 m. de l'axe principal, ce qui nous donne pour la cella une largeur double, soit 5·56 m.

A 0·30 m. au-dessous du pavé de la cella se trouve celui du pronaos et du péristyle, dont il reste également des parties assez importantes (désignées par *C* sur le plan). Ce pavé va, du côté du sud-ouest, jusqu'à la ligne *a*, qui court parallèlement à l'axe principal et à 4·72 m. de celui-ci. A la bordure *a* confinaient autrefois, selon toute vraisemblance, les dalles sur lesquelles reposaient les colonnes. Aucune de ces dalles n'est restée en place; mais, au milieu des décombres, nous en avons retrouvé une, épaisse de 0·30 m., longue et large de 1·06 m., sur laquelle on voyait encore la trace de la base de la colonne avec un trou central et un canal destiné au scellement.

Nous en concluons que l'axe de la colonnade du sud-ouest était à 5·25 m. de l'axe principal du temple et que la largeur totale de chacune des deux façades antérieure et postérieure, mesurée entre les axes des colonnes d'angles, était de 10·50 m. D'autre part, la longueur moyenne des architraves que nous avons retrouvées, et par suite celle des entrecolonnements, était de 2·10 m., longueur égale au cinquième de la largeur totale. Chacune des deux façades avait donc six colonnes.

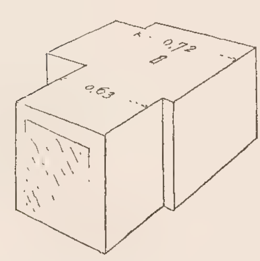


Fig. 31. Pierre d'ante.

Quant à la longueur du temple, voici comment nous l'avons obtenue. Le pavé *C* s'étend vers le sud-est, avec des interruptions, jusqu'à la ligne *b*, qui est à 8·50 m. du bord antérieur du seuil; c'est là que s'élevait autrefois la colonnade antérieure; mais les dalles qui la supportaient et qui formaient la bordure du pavé ont aujourd'hui disparu. D'autre part, l'extrémité nord-ouest de la cella est marquée, selon toute vraisemblance, par la bordure du pavé en *d*, et le point *e* marque le milieu du pilastre du coin, dont la largeur est de 0·70 m. Or la distance du point *e* à l'axe de la colonnade antérieure est de 18·82 m., et ce chiffre correspond à un nombre de neuf entrecolonnements de 2·09 m. chacun. Je suis amené ainsi à admettre l'existence de onze colonnes sur la façade latérale du temple.

J'admets également que les colonnes du pronaos étaient dans l'axe de la troisième colonne du côté longitudinal. Le pavé en effet s'arrête en *f*, où devait se trouver un seuil ou des dalles servant d'appuis aux colonnes.

Enfin ces colonnes du pronaos devaient être de dimensions un peu moins considérables que celles du péristyle, comme l'indiquent des bases surmontées de fûts brisés. Nous avons trouvé également plusieurs pierres d'antes, dont les unes (fig. 31) proviennent probablement des angles du fond de la cella et les autres des antes du pronaos.

La planche II représente l'élévation de la façade méridionale du temple. Sur un soubassement à trois marches s'élèvent six colonnes ioniques, dont j'évalue la hauteur à environ 8 ½ diamètres, soit 6·90 m. (Cf. fig. 34.) L'entablement avec la cimaise a 1·75 m. de hauteur; l'inclinaison du fronton est donnée par une pierre d'angle de la corniche (fig. 33). La frise est ornée comme une architrave au-dessous du larmier; nous l'avons dessinée d'après une pierre de la partie centrale trouvée à l'extrémité nord. Quant aux figures qui décoraient peut-être le fronton, nous n'en avons pas retrouvé la moindre trace.

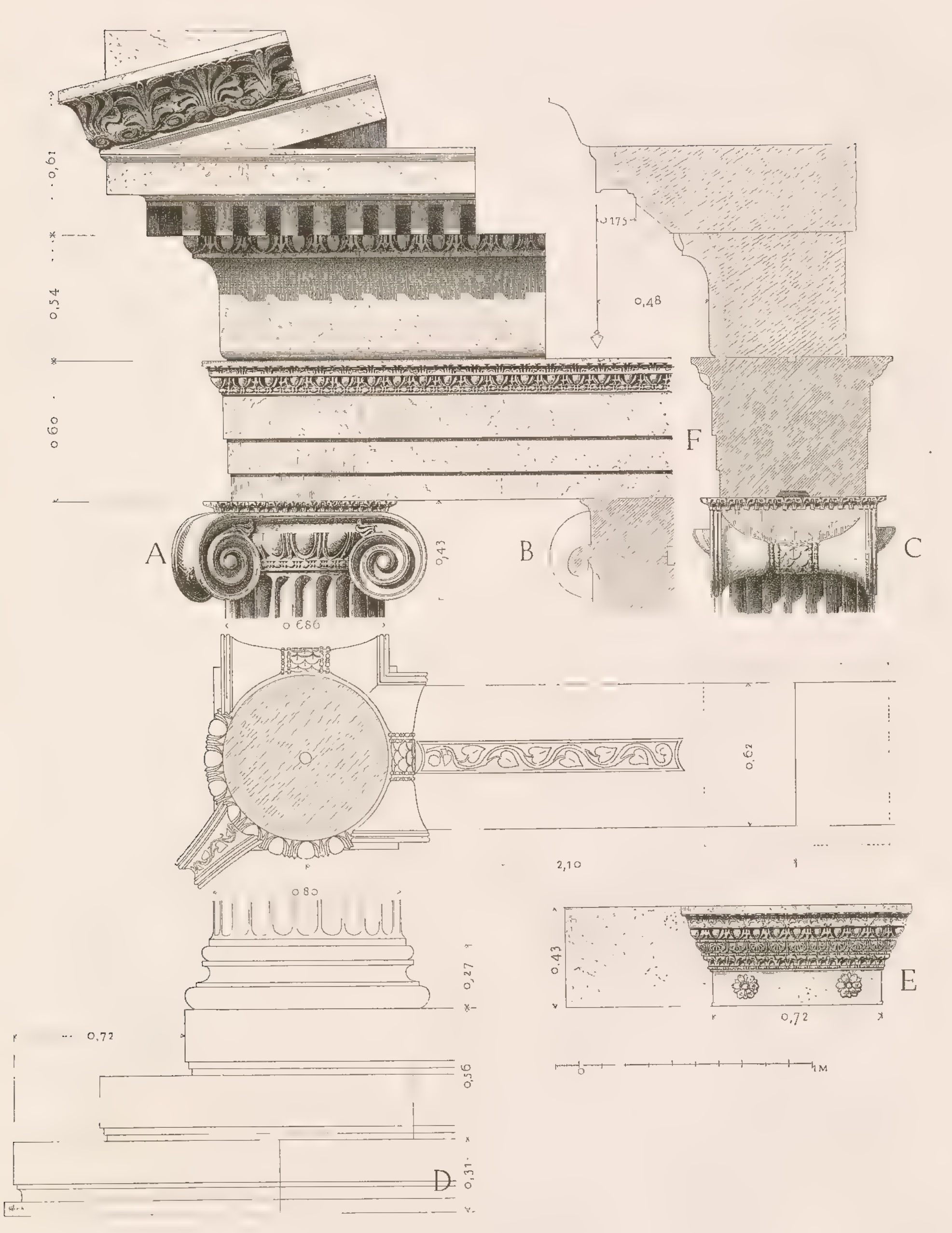


Fig. 32. Détails de la façade du grand temple

La fig. 32 fait voir le détail des colonnes et de l'entablement. Nous avons trouvé des fragments de toutes les parties de ce dernier. L'architrave du coin, mesurée au bas, a 2·40 m., les autres 2·11 m. et 2·10 m. de longueur et 0·62 m. de largeur par dessous. La frise, unie, mais surmontée d'un rang d'oves, fait en haut une saillie considérable. La corniche porte des denticules très élevés, conformément aux habitudes grecques. La fig. 33 fait voir la disposition des joints dans la pierre d'angle du fronton. La plupart des tambours de colonnes sont très endommagés; j'en ai dessiné un de 1·89 m. de longueur, surmonté d'une escape et d'un rang de perles. Le diamètre supérieur avait 0·686 m.; le sommet des colonnes était donc plus large que le plafond de l'architrave. Dans la partie supérieure de ce tambour se trouvait un canal avec un trou de scellement circulaire. D'autre part, j'ai remarqué un trou semblable dans la face inférieure d'un chapiteau, le seul que nous ayons trouvé bien conservé. Nous en donnons fig. 32 une vue de côté en *C* et une demi-coupe en *B*. Nous avons trouvé également les débris de deux chapiteaux d'angle dans deux angles opposés de l'emplacement du temple.

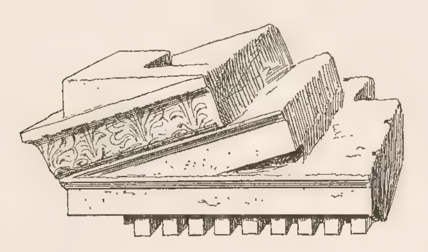


Fig. 33. Pierre d'angle du fronton du temple ionique.

Le tambour de colonne le plus épais que j'aie mesuré et qui portait encore un reste d'escape avait 0·80 m. de diamètre; il restait également quelques fragments de bases attiques qui avaient 0·27 m. de hauteur. Au-dessous, nous avons représenté des marches de 0·26 à 0·28 m. de hauteur, et une autre de 0·31 m. de hauteur, dont le profil *(D)* est caractéristique; une marche de ce genre se trouvait encore en place du côté nord-est. En *E* (fig. 32) est représenté un chapiteau d'ante faisant partie de l'angle nord du temple. Parmi les autres pierres remarquables, mentionnons encore des socles de murs à profil attique, de 0·237 m. de hauteur, des moëllons de 0·43 à 0·45 m. de hauteur et de 0·65 à 0·70 m. d'épaisseur, puis des pierres de socles d'environ 1·08 m. de hauteur et 0·45 m. d'épaisseur, enfin les parties essentielles de l'encadrement de la porte, ainsi que des architraves qui surmontaient le mur ou les colonnes du pronaos.

La fig. 34 représente la coupe longitudinale et la coupe transversale du pronaos avec la vue de la porte. Celle-ci a au bas environ 2 m. de largeur, entre les deux points d'attache des montants, qu'on voit encore aux extrémités de la pierre du seuil. Les montants et le linteau étaient tombés sur cette dernière. Un des montants, entièrement conservé, a 4·646 m. de haut; l'embrasure a 0·90 m. de large; l'encadrement extérieur, divisé comme une architrave, a en bas 0·42 m. et en haut 0·36 m. de large; le côté intérieur, tourné vers la cella, a 0·60 m. de large et est profilé très simplement. Le linteau, l'entablement et les consoles sont faits d'une seule pierre, de 3·60 m. de longueur sur 0·88 m. de hauteur. Comme cette porte ressemble tout à fait à la porte, beaucoup mieux conservée, du temple corinthien dont nous donnons plus loin la description, nous pouvons renvoyer aux fig. 39 et 40, où cette dernière est représentée.

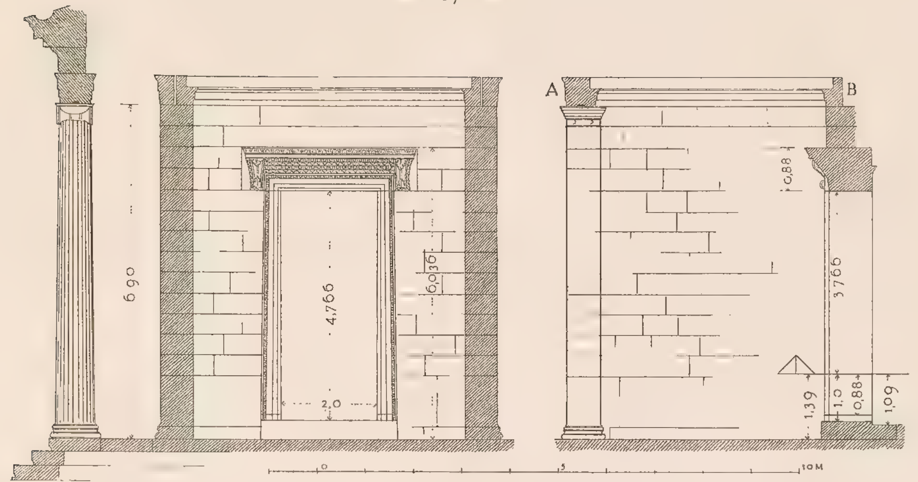


Fig. 34. Coupes du pronaos du grand temple.

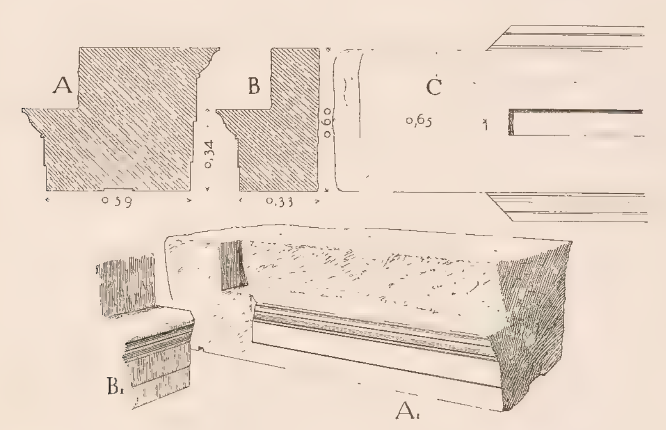


Fig. 35. Architraves du grand temple.

Comme le fait voir la fig. 34, le bord supérieur de l'entablement de la porte est à 6·036 m. au-dessus du pavé du pronaos. J'admets qu'il était séparé de l'architrave par deux assises; mais rien ne nous donne d'une façon certaine la hauteur des colonnes. Quant à la forme et à la position des architraves, voici ce que nous pouvons en dire. Les architraves trouvées au milieu des ruines du temple ont toutes la même hauteur; mais les sections ne sont pas uniformes. Nous avons trouvé, près de quelques architraves provenant de l'entablement

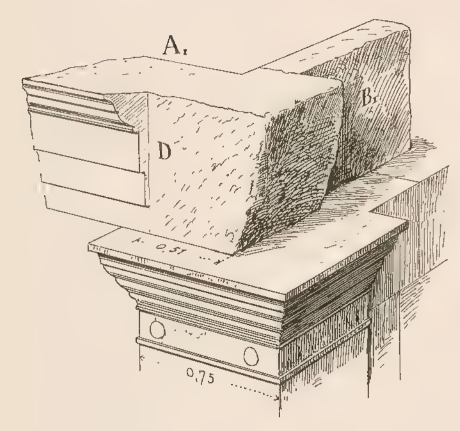


Fig. 36. Ante avec l'architrave qui la surmontait.

extérieur, un bloc de 2·10 m. de long et de 0·59 m. de large, dont la section est représentée en *A* (fig. 35). Au-dessous était creusée une rainure unie peu profonde. Ce bloc reposait certainement au-dessus de l'entrecolonnement central de la colonnade du pronaos, le côté le plus bas étant tourné du côté du pronaos (v. la section, fig. 34 *A*). Plus loin se trouvaient des architraves du mur (v. la section, fig. 35 *B*). Mentionnons enfin l'architrave A_1, dont la section est également donnée par *A*. Ce bloc, d'après moi, ne peut provenir que du pronaos et devait se trouver au-dessus du dernier entrecolonnement à l'est, c'est-à-dire entre l'ante et la colonne voisine. Mais il faut remarquer qu'à l'extrémité qui repose sur l'ante la moulure est taillée de biais des deux côtés (v. *C*). On en conclut que l'architrave A_1, qui se raccordait en dedans, c'est-à-dire du côté du pronaos, avec l'architrave du mur B_1, se raccordait également du côté extérieur *D* avec une autre pierre (fig. 36). Il est probable que cette dernière reposait à une extrémité sur le chapiteau de l'ante et s'étendait sur toute la profondeur du péristyle. Je ne vois pas d'autre manière d'expliquer la forme de l'architrave A_1.

Ajoutons, pour terminer, que nous n'avons trouvé ni fragments de caissons ni pierres provenant de la toiture.

Fig. 37. Plan du temple corinthien. (N1 sur le plan de la ville.)

Temple corinthien. Planche IV.

Outre le temple principal, nous avons encore compté dans la ville haute cinq autres temples ou édifices analogues. Nous signalerons notamment un temple corinthien prostyle hexastyle, remarquable par plusieurs particularités. La cella se compose d'une chambre à peu près carrée, de 10·85 m. de profondeur et de 9·50 m. de largeur, à laquelle confine une abside demi-circulaire de 3·35 m. de diamètre. Les murs de cette cella, qui ont plus de 1 m. d'épaisseur, sont construits en pierres grossièrement taillées à l'intérieur et disposées en assises alternativement hautes et basses avec de forts bossages à l'extérieur. Ces murs, qui sont encore debout jusqu'à une hauteur d'environ 2·50 m., contrastent singulièrement par leur



Fig. 38. Restitution du temple corinthien.

simplicité massive avec la façade, dont la décoration est très riche. C'est de cette dernière que proviennent les fûts de colonnes et les parties d'entablement, ainsi que les montants de porte et les autres pierres que nous avons trouvés amoncelés en avant de l'édifice. Comme ces pierres n'étaient pas recouvertes par la végétation et n'étaient enterrées qu'en partie, nous avons pu, sans creuser le sol et sans en déplacer une seule, prendre une idée très exacte de l'aspect de la façade dans toutes ses parties essentielles.

Du reste, une grande partie du pavé et des marches était encore en place, ainsi qu'un montant de la grande porte, puis différentes pierres du mur antérieur et des antes.

Planche V. La planche V représente ce mur presque en entier. La porte a intérieurement 2·90 m. de largeur et 5·44 m. de hauteur, et les montants 0·46 m. de largeur et 0·93 m. d'épaisseur.

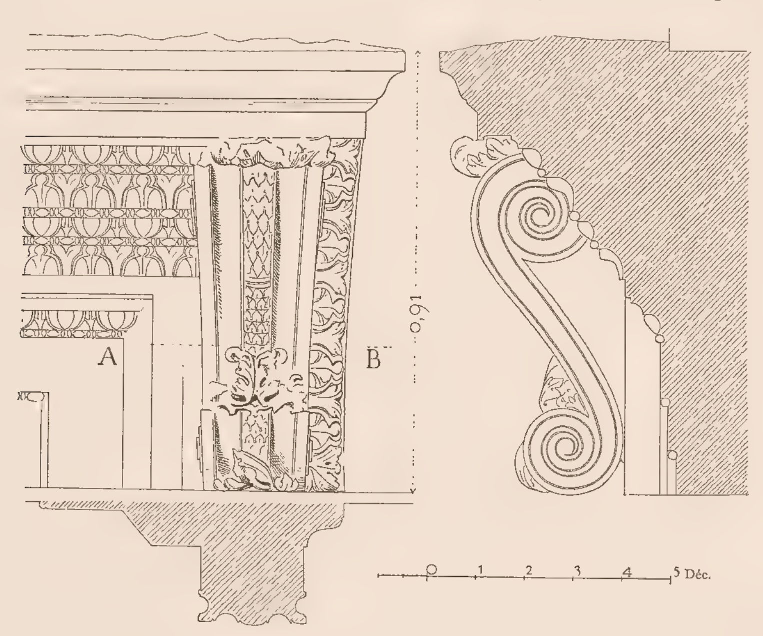


Fig. 39. Consoles et entablement de la porte du temple corinthien.

Le linteau, aujourd'hui brisé, l'entablement et les consoles étaient formés d'une seule pierre de 5·40 m. de long sur environ 1·50 m. de large et 1 m. de haut. Je n'ai remarqué dans les montants de la porte aucune trace d'un appareil de fermeture; quant au seuil, il était complètement dissimulé sous les pierres qui en couvraient l'emplacement.

Outre les assises inférieures du mur de façade (planche V) et les antes des deux extrémités, nous avons trouvé encore en place des banquettes de niches pratiquées dans le mur et des bases de petits pilastres. Tout à côté gisaient deux de ces pilastres, formés chacun d'une seule pierre et ornés de rinceaux en avant, puis un chapiteau correspondant, enfin une pierre d'angle et une des pierres des voûtes. A l'aide de ces éléments, nous avons pu Planche VI. restituer exactement les deux niches dans tous leurs détails.

Tout près des quatre assises inférieures de l'ante droite, qui étaient encore debout, se trouvent cinq pierres de hauteurs et de formes variées, qui s'y rattachaient. L'une d'elles est ornée d'une moulure saillante, qui prouve qu'elle était placée immédiatement au-dessous du chapiteau des antes. La hauteur totale de ces neuf assises est de 5·44 m., c'est-à-dire exactement la hauteur intérieure de la porte. Un chapiteau d'ante, que nous avons retrouvé

également, quoique en très mauvais état, a 0·60 m. de hauteur. Par conséquent la hauteur totale de l'ante est de 6·04 m., du sol au bord supérieur du chapiteau. Les antes vont en diminuant et ont 0·56 m. de largeur à la base et 0·50 m. au sommet.

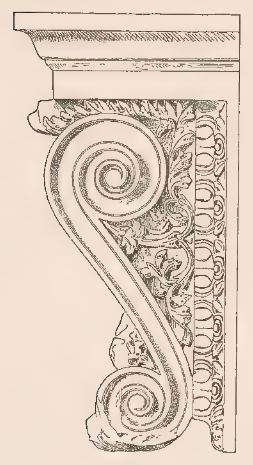


Fig. 40. Console de la porte du temple corinthien.

Dans la porte, comme dans le reste du péristyle, les moulures sont richement ornées; mais on voit que l'exécution a été rapide. En plusieurs points, la décoration très délicate n'est pas même ébauchée; c'est ainsi notamment que les moulures des montants de la porte sont restées unies, au lieu d'être sculptées en oves comme sur le linteau. La partie saillante de l'entablement de la porte est restée à l'état brut par dessus; par endroits même, le bord

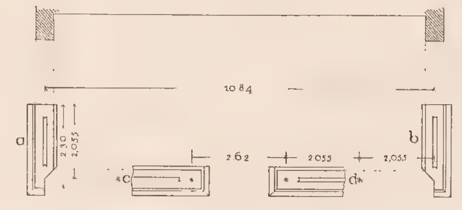


Fig. 41. Disposition des architraves du temple corinthien.

supérieur des parements des pierres, dans les pierres des antes par exemple, n'a pas été taillé.

Tout près de là gisaient des fûts de colonnes en granit brisés; nous avons retrouvé à peine quelques fragments de chapiteaux très riches, mais en revanche un assez grand nombre de bases reposant sur des socles hexagonaux. La position de ces colonnes nous a été donnée par la longueur et la forme des architraves.



Fig. 42. Pierre de l'entablement du temple corinthien. (Vue du pronaos.)

J'ai trouvé d'abord les deux architraves d'angle *a* et *b* (fig. 41), précisément aux deux coins du stylobate. Elles avaient 0·49 m. de largeur par dessous et 2·30 m. de longueur, ce qui nous donne 2·055 m. pour l'entrecolonnement. La distance des antes, comptée à partir de leurs milieux, étant de 10·84 m., longueur qui dépasse de 0·565 m. celle de cinq entrecolonnements, on peut admettre qu'il y avait six colonnes de façade, mais que l'entrecolonnement central était un peu plus considérable que les autres. A côté se trouvaient les deux architraves *c* et *d* (fig. 41),



Fig. 43. Elévation du petit temple corinthien.
(*N* 2 sur le plan de la ville.)

brisées toutes les deux à une extrémité; mais l'autre extrémité, au lieu d'être coupée carrément, était profilée, comme le fait voir la fig. 42, ce qui prouve que l'entablement était interrompu au-dessus de l'entrecolonnement central. Nous avons retrouvé également les parties correspondantes de la frise et du larmier, puis, après de longues recherches au milieu des ruines, une pierre de voûte en forme de coin avec une partie de l'archivolte. Les dimensions de cette pierre, qui avait la même épaisseur que l'architrave, indiquaient qu'elle faisait partie d'un arc occupant le milieu du champ du fronton. Dès lors nous pouvions faire avec certitude l'élévation de l'édifice, telle qu'elle est représentée sur la planche IV.

Planche VI. La planche VI fait voir le détail de l'entablement. L'architrave est élevée et divisée en deux membres assez massifs; la frise au contraire est très étroite et ornée de feuilles d'acanthe dressées; les denticules sont très petits et la cimaise ornée de palmettes. On voit en *B* le plafond de l'architrave; en *C* la base des colonnes avec le socle et la marche supérieure; en *D* la coupe et le dessin de la pierre de voûte mentionnée plus haut. Quant aux chapiteaux des colonnes, nous n'en avons retrouvé que des fragments, suffisants pour donner une idée de leur richesse et de leur élégance, mais trop endommagés pour nous permettre d'en faire une restitution complète. Il en est de même de la toiture, sur la disposition de laquelle nous n'avions aucun renseignement.

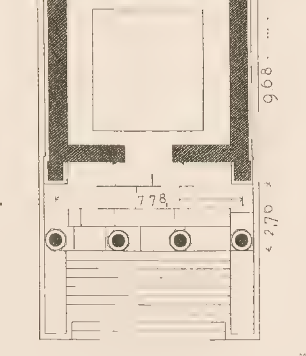


Fig. 44. Plan du temple représenté fig. 43.

Petits temples. Au nord-ouest du temple qui vient d'être décrit, est situé un autre temple plus petit, également d'ordre corinthien. Ce temple, désigné par *N* 2 sur le plan de la ville, est un prostyle tétrastyle en pierre calcaire. La cella repose sur un soubassement, avec un escalier en avant. L'édifice, étant construit sur un terrain fortement incliné à l'ouest, repose par derrière sur des substructions assez élevées. Ce côté est précisément le mieux conservé, et l'édifice entier, qui est

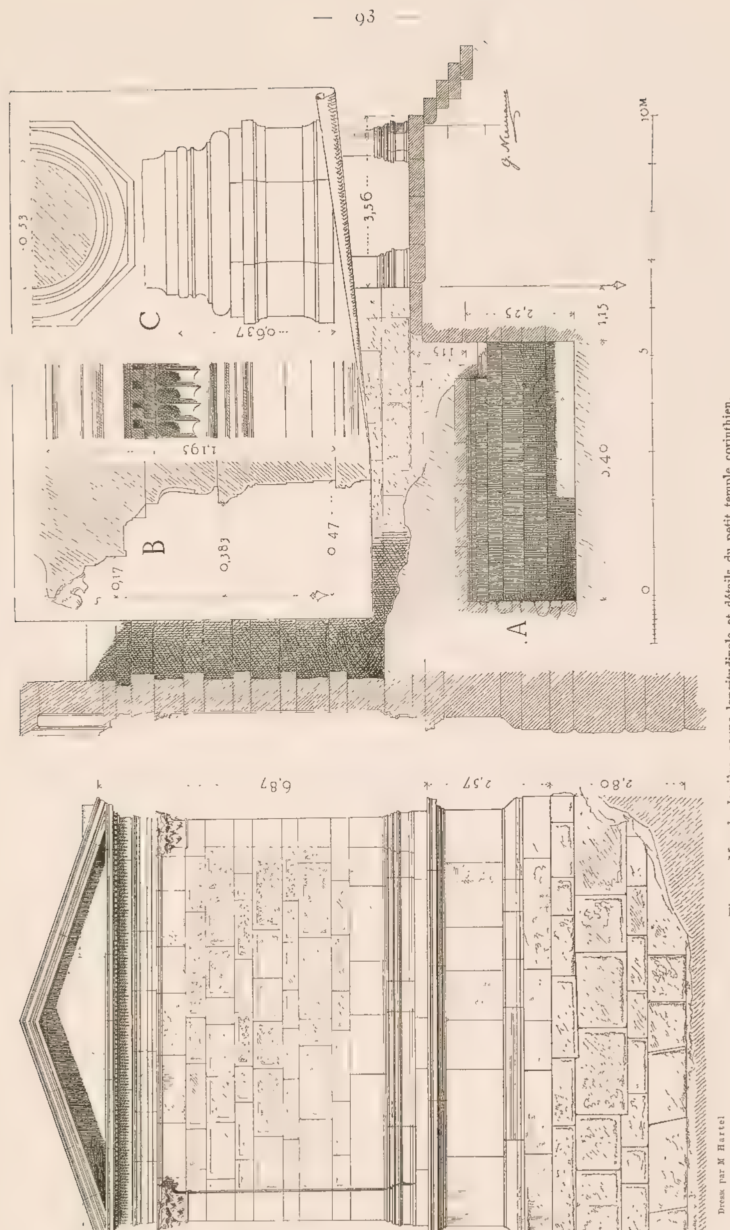


Fig. 45. Mur de derrière, coupe longitudinale et détails du petit temple corinthien.

envahi par une épaisse végétation, représente l'une des ruines les plus intéressantes de Termessos. (V. planche VIII.)

Planche VIII.

La cella (fig. 44) a intérieurement 6·70 m. de largeur sur 7·20 m. de longueur; au-dessous est une espèce de sous-sol ou de caveau voûté, d'environ 4·50 m. de largeur sur 5·40 m. de longueur (fig. 45 *A*), auquel on accède par une entrée étroite pratiquée dans la voûte.

Nous n'avons trouvé que des fragments des colonnes de la façade; quant aux chapiteaux, qui avaient disparu, nous les avons restitués dans la fig. 43 d'après le chapiteau d'un pilastre qui était encore en place. Les colonnes, très espacées, avaient 0·53 m. d'épaisseur à la base et 9 ¹/₂ diamètres de hauteur avec le chapiteau et la base, mais sans le socle octogonal (fig. 45 *C*). L'entablement (fig. 45 *B*) se composait d'une architrave élevée, d'une frise convexe, ornée de cannelures verticales et de petits denticules au-dessous du larmier. Les murs, dont les pierres sont disposées en assises alternativement hautes et étroites, se terminent par un petit chapiteau plat. Citons encore une console trouvée dans la voûte, que nous représentons fig. 46. Cette console se rattache à un bloc de 0·37 m. de hauteur et devait par suite faire partie de la quatrième assise du mur de la cella, qui a précisément 0·37 m. de haut. Je suppose que deux de ces consoles étaient placées à droite et à gauche de la porte, comme je l'ai indiqué fig. 43. Sur la destination de ce temple, qui paraît être un sanctuaire d'Arès, cf. plus haut p. 56.

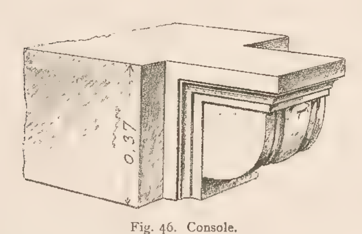


Fig. 46. Console.

Il existe un autre temple prostyle de dimensions encore plus petites et d'une structure moins soignée. C'est le temple d'Artémis, désigné par *N* 4 sur le plan de la ville et situé tout contre le mur méridional de l'odéon. La planche IX le représente dans l'état actuel. (V. plus haut p. 47.)

Planche IX.

La cella de ce temple a intérieurement 5·30 m. de profondeur sur 5·50 m. de largeur : en avant s'étend un stylobate d'environ 6·80 m. de longueur sur 3·50 m. de profondeur. Le pronaos est élevé de quatre marches au-dessus du sol; quant à la cella, elle repose sur une substruction assez haute, nécessitée par la déclivité du terrain (fig. 47). Comme on le voit sur le plan, les deux antes débordent considérablement de chaque côté; elles étaient faites chacune d'une seule pierre, qui formait le revêtement du mur. En avant s'élevaient, sur des socles carrés assez bas, quatre colonnes d'environ 0·45 m. de diamètre; les chapiteaux avaient disparu et il ne restait que quelques fragments des fûts, ainsi que de l'entablement, assez grossier. Nous n'avons pu rétablir avec certitude la position des colonnes; toutefois il est probable que l'entrecolonnement central était plus considérable que les deux autres, si du moins ceux-ci étaient égaux à la distance des antes aux colonnes d'angles. De plus, une pierre arrondie, trouvée en avant de l'édifice, avec une archivolte de 0·34 m. de largeur, nous fait supposer que l'entrecolonnement central était surmonté d'un arc, comme dans le grand temple corinthien.

La façade antérieure seule comportait une décoration architectonique; les autres côtés étaient construits simplement en pierres brutes. Les murs même n'avaient pas d'entablement et se terminaient seulement par une corniche plate et unie, dont trois pierres d'angle sont encore en place. La face supérieure de chacune de ces pierres nous ayant paru inclinée de deux côtés, nous pensons que la cella était couverte d'un comble à croupe, indépendamment du comble à pignon du pronaos; car les colonnes étaient évidemment surmontées d'un fronton. La hauteur de l'édifice, du pavé du pronaos au bord supérieur de la corniche, est de 6·30 m. On voit encore dans le pronaos, de chaque côté de la porte, un piédestal de 0·92 m. de largeur, de 0·73 m. d'épaisseur et d'environ 2 m. de hauteur. Sur ces deux piédestaux, ainsi que sur le linteau de la porte, est gravée une inscription dont il est question plus haut.

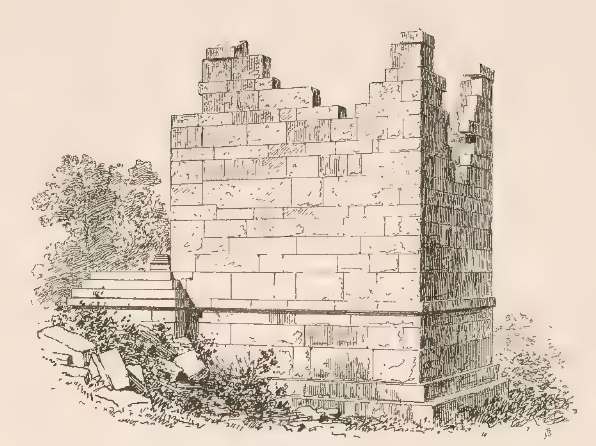


Fig. 47. Ruines du temple d'Artémis.

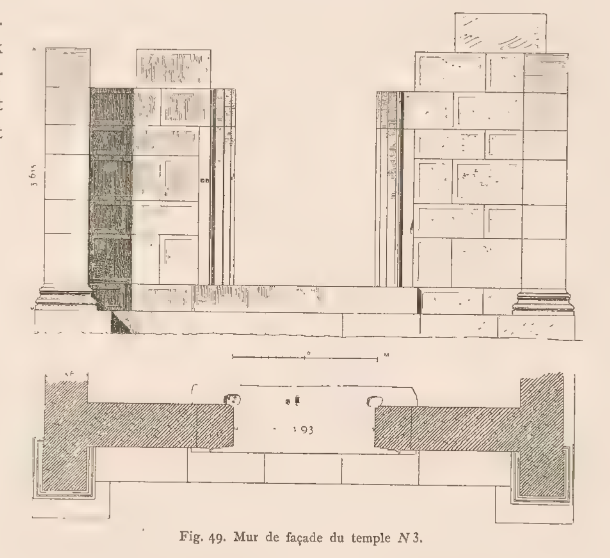


Fig. 48. Plan du temple *N* 3.

Fig. 49. Mur de façade du temple *N* 3.

Sur la terrasse qui est située à l'ouest de l'odéon, à environ 6 m. au-dessus du niveau du gymnase, s'élève un troisième temple prostyle, représenté par *N* 3 sur le plan de la ville. Les colonnes ont entièrement disparu; mais les murs, qui s'élèvent encore à une hauteur d'environ 4 m., sont très soigneusement construits et remarquablement conservés. La cella a intérieurement 7·36 m. de profondeur sur 6·10 m. de largeur (fig. 48). La fig. 49 représente le plan et l'élévation du mur antérieur avec les antes et le seuil de la porte : on voit encore dans ce dernier, contre les montants, des trous destinés à recevoir des crampons et des barres de fermeture. Le reste des pierres a évidemment été enlevé; car le sol de la terrasse, dont le pavé subsiste encore, est dégagé autour de la cella. L'intérieur de la cella est également vide; on y trouve simplement, le long du mur et en face de la porte, une espèce de banquette, qui servait de piédestal commun à plusieurs statues (v. plus haut p. 51).

Citons encore, pour clore cette série de monuments, le petit temple qui est désigné par *N* 6 sur le plan de la ville et qu'on aperçoit par derrière dans la fig. 30. Du reste il en a été suffisamment question p. 47.



Fig. 50. Le théâtre vu de l'est.

Théâtre. Planches X—XIII.

Termessos possédait deux théâtres. Le plus grand, qui contenait environ 4200 spectateurs (à raison de 0·50 m. de largeur par place), est situé tout près de l'agora, au milieu des rochers, sur un terrain fortement incliné. La cavéa et la scène ont peu souffert, relativement au reste de la ville. Une grande partie de l'édifice est encore debout, et des débris de toute sorte remplissent l'orchestre et recouvrent la scène; enfin le reste des pierres a dû dérouler le long de la pente rocheuse, qui est très escarpée.

La cavéa a la forme d'un cercle incomplet de 66 m. de diamètre, et le diamètre de l'orchestre est de 19·80 m. Les gradins, au nombre de 26, sont divisés, par une précinction (*A*) de 2·40 m. de largeur, en deux parties, dont la plus élevée renferme 8 gradins et la plus basse 18; il faut ajouter une rangée de banquettes indépendantes à dossiers, disposées le long de la précinction, sur laquelle elles empiétaient d'environ 1 m. A travers les gradins sont ménagés des escaliers rayonnants, au nombre de 6 dans la section inférieure et de 10 dans la section supérieure. La précinction *A* est bordée d'un côté par les dossiers des

banquettes et de l'autre par un mur de 1·90 m. de hauteur, au-dessus duquel court un second passage étroit. Celui-ci est bordé lui-même d'une marche basse pour les pieds des spectateurs assis sur le premier des gradins supérieurs. Il faut noter qu'aucun des escaliers ne met ces derniers en communication avec la précinction, comme cela se voit ailleurs.

La cavéa était bordée tout en haut par un passage couvert *B* de 2·40 m. de largeur, ouvert du côté de la salle et fermé du côté de l'extérieur par un mur. Le plafond était supporté par des piliers rectangulaires, dont la partie inférieure subsiste encore.

L'entrée principale du théâtre se trouve au milieu du mur de clôture extérieur. En face, les gradins supérieurs sont interrompus par un escalier (*C*), par lequel on arrivait directement à la précinction en venant de l'agora. Cet escalier, large de 4 m. au bas et aujourd'hui couvert de décombres, aboutit à une porte de 2·50 m. de large, dont le seuil est à 1·60 m. au-dessous du passage couvert *B*, qui est également interrompu par l'escalier. (Planche X.) La place sur laquelle elle s'ouvre est considérablement rétrécie par le monument *L2*, comme le fait voir le plan de la ville; cependant cette porte était certainement l'entrée principale du théâtre; car elle est ornée d'une façon toute particulière et flanquée à droite et à gauche de six demi-colonnes qui décorent le mur extérieur. Ces demi-colonnes, ainsi que les deux pilastres qui forment les montants de la porte, n'ont conservé que leurs bases et leurs parties inférieures; car le mur ne dépasse pas actuellement le dernier gradin. Quant aux assises supérieures, elles ont disparu ainsi que l'entablement.

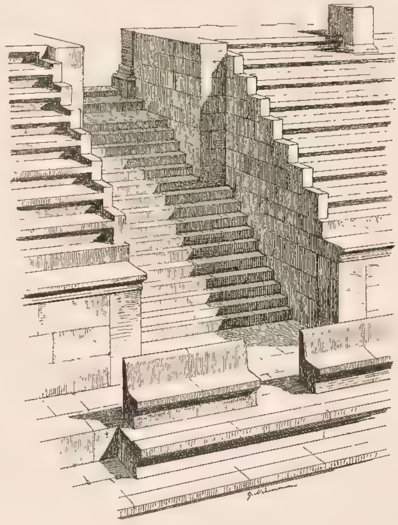


Fig. 51. Escalier principal des gradins supérieurs.

L'escalier qui vient d'être décrit (fig. 51) permettait aux spectateurs de gagner la précinction et de là les gradins inférieurs, mais non pas les huit gradins supérieurs. Il faut admettre qu'on arrivait à ces derniers par des portes spéciales pratiquées dans le mur extérieur.

On pénétrait dans l'orchestre par les passages *E*, ménagés de chaque côté entre la scène, qui est indépendante, et les murs de façade de la cavéa. L'orchestre était séparé des gradins par une balustrade de 1·20 m. de hauteur, dont l'extrémité méridionale subsiste encore.

La fig. 52 fait voir la disposition des pierres qui formaient la balustrade. Entre celle-ci et le premier gradin, il reste un passage libre d'environ 0·80 m. de large, qui se termine, à l'extrémité du cercle, par un retour de la balustrade. Si cette disposition, dont on voit encore

des traces à une extrémité, était la disposition réelle, les gradins étaient alors sans communication avec l'orchestre et les entrées latérales *E*.

La forme de la cavéa fut modifiée postérieurement : l'aile méridionale fut prolongée au delà de l'ancien mur de façade et terminée par un mur en saillie, et le passage découvert qui se trouvait entre le mur de façade et la scène fut voûté. On gagna ainsi environ 64 places sur les huit gradins supérieurs. On ajouta également une loge latérale, comme dans le théâtre d'Aspendos, mais avec cette différence qu'il y en a là une de chaque côté de la scène. Le *parascénium* arrêtant la vue, on ne pouvait apercevoir de cette loge qu'une partie de la scène; aussi cet agrandissement ne paraît-il pas avoir été fait en vue des représentations; il doit plutôt remonter à l'époque où la cavéa servait à un tout autre usage.

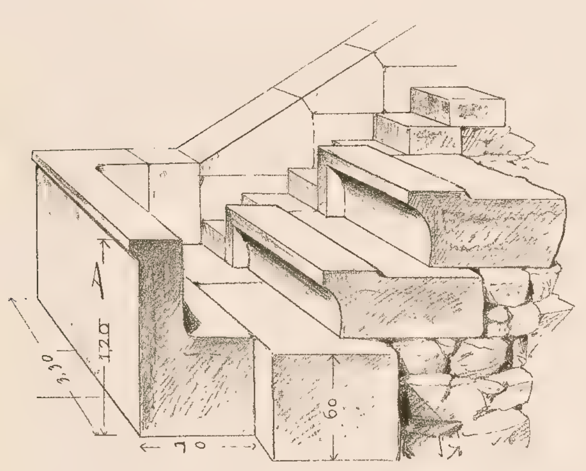


Fig. 52. Gradins et balustrade entourant l'orchestre.

Nous admettons donc que la différence de disposition qui existe entre les deux extrémités de la cavéa n'est pas primitive, mais provient d'une modification postérieure. Plusieurs détails de construction viennent confirmer cette supposition. C'est ainsi qu'on aperçoit dans l'ancien mur de façade, qui existe encore, les départs de la voûte qui supportait les gradins. Signalons également l'irrégularité avec laquelle sont jointes les pierres dans le mur de la précinction. (Planche XIII.)

Le bâtiment qui contient la scène et qui était d'abord entièrement indépendant, renferme un espace intérieur de 3·60 m. de largeur sur 29·40 m. de longueur, qui communique avec la scène proprement dite par cinq portes. Les murs, conservés en partie jusqu'à une hauteur de 9 m., sont construits, à l'exception du mur de scène, en pierres assez régulièrement jointes. En avant s'étendait, dans le sens de la longueur, la scène proprement dite, terminée aux deux extrémités par les *parascénia*, qui étaient construits en pierres de très grandes dimensions. Celui du nord est encore élevé de 4·70 m. et celui du sud de 3·30 m. audessus du niveau de la scène. Tout près de là gisent quelques pierres, qui proviennent de ce dernier mur et dont l'une est ornée d'une cuirasse en avant.

Grâce au bon état de conservation du mur de sous-scène (*hyposcénium*), on peut se rendre encore parfaitement compte de l'étendue et de la forme de la scène; elle avait 5·40 m. de profondeur, et 4 m. seulement si l'on déduit la saillie des socles des colonnes.

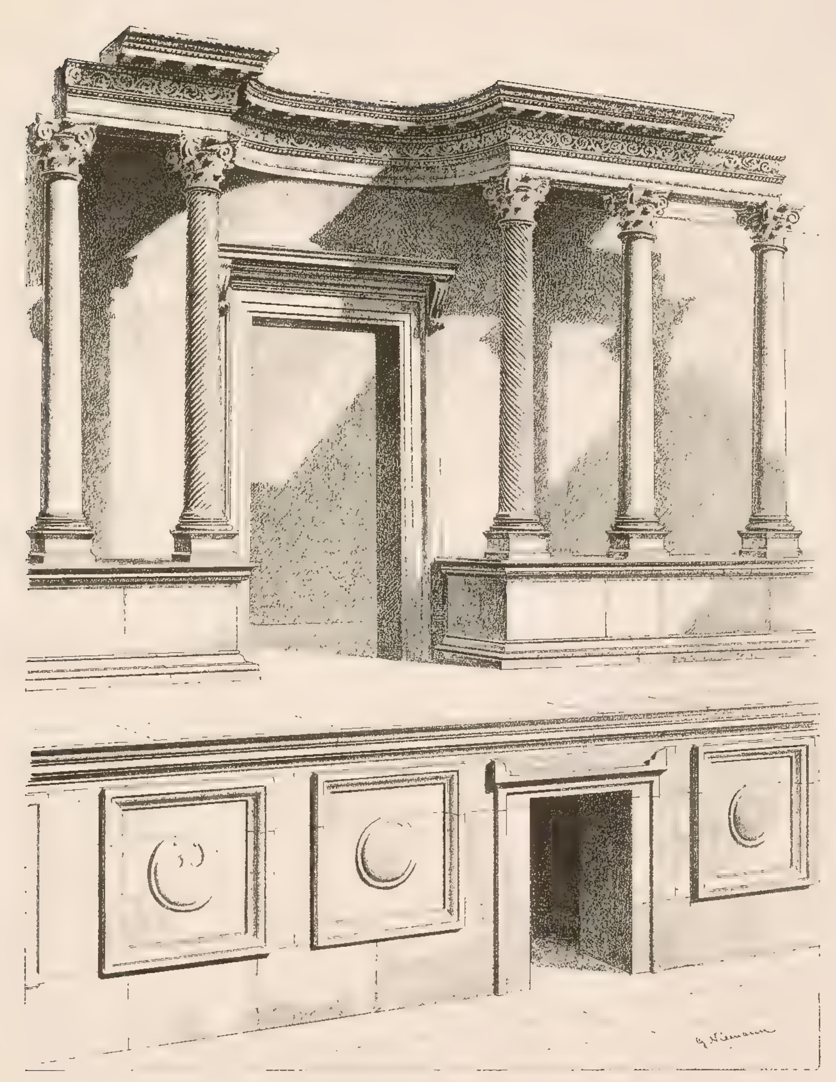


Fig. 53. Partie centrale de la scène.

L'hyposcénium (planche XI *C*) est un mur construit en pierres de taille et couronné d'une corniche. Il est percé de cinq portes, dont les montants, restés debout en partie ainsi que les linteaux, ont 0·98 m. de hauteur et environ 0·70 m. d'embrasure. Dans l'intervalle des portes, il est revêtu de pierres plates de 0·35 m. d'épaisseur, ornées en avant d'écussons et de panneaux encadrés, qui leur donnent l'aspect d'un ouvrage de menuiserie (fig. 53).

L'hyposcénium étant en partie enterré et entouré d'une grande quantité de décombres, nous n'avons pu chercher le seuil des portes ni le soubassement; cependant, comme le fait voir la coupe de la cavéa, le pavé de l'orchestre ne pouvait s'élever au-dessus de la ligne *a* — *b*, qui est à 3·64 m. au-dessous du niveau indiqué sur les planches.

Le bas du mur de scène est encore debout; il est construit en petites pierres, dans lesquelles s'emboîtent les linteaux et les montants des cinq portes. A la hauteur de 5·83 m. au-dessus du plancher de la scène, on aperçoit encore en place une pierre de l'architrave, qui nous donne la position de l'entablement. Au pied du mur, entre les portes, se trouvent des piédestaux de 1·20 m. de hauteur et de 1·35 m. de saillie, les bases non comprises. Les piédestaux voisins de la porte centrale ont 6·11 m. de longueur; les autres, qui sont placés de chaque côté entre la seconde et la dernière portes, ont 1·45 m. de longueur. Aux extrémités, dans les angles formés par le mur de la scène et les deux murs de côté, il n'y a pas de piédestaux; mais on aperçoit sur ces murs le prolongement des moulures qui forment les bordures supérieure et inférieure des piédestaux.

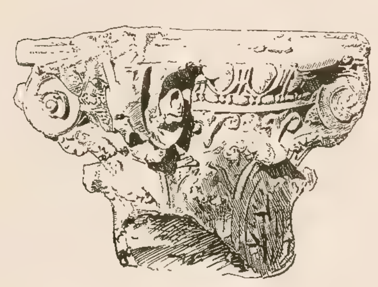


Fig. 54. Chapiteau de colonne du théâtre.

Quant aux colonnes qui s'élevaient sur ces piédestaux et aux entablements que supportaient celles-ci, on en trouve de nombreux fragments dans les décombres qui recouvrent la scène et l'orchestre. Ces fragments, qui appartiennent tous au même ordre, sont réunis dans la fig. 55. Ce sont des fûts unis ou cannelés en spirale de 0·36 à 0·44 m. d'épaisseur, puis de hautes plinthes carrées surmontées de bases attiques, puis des chapiteaux composites dont les feuillages ne sont pas uniformes, enfin des parties d'entablement d'ordre corinthien. Tous ces fragments sont en marbre blanc. La planche XI fait voir l'élévation d'une partie du mur de scène et la disposition des colonnes. La hauteur de ces dernières est indiquée par l'entablement dont nous avons parlé plus haut et qui est encore dans le mur, et la forme des architraves trouvées dans les décombres nous donne leurs distances respectives. En *A* est représentée la projection du mur de scène, avec les piédestaux et les colonnes, en *B* la disposition des architraves. Les grands piédestaux qui avoisinent la porte centrale portaient chacun quatre colonnes espacées, surmontées d'un entablement continu; au-dessus de la porte centrale et entre ces deux groupes de colonnes, l'entablement formait une ligne courbe rentrante. Quant aux petits piédestaux des extrémités, ils portaient chacun une colonne avec un pilastre par derrière; un fragment d'un de ces pilastres, long d'environ 1·50 m., gisait tout près du

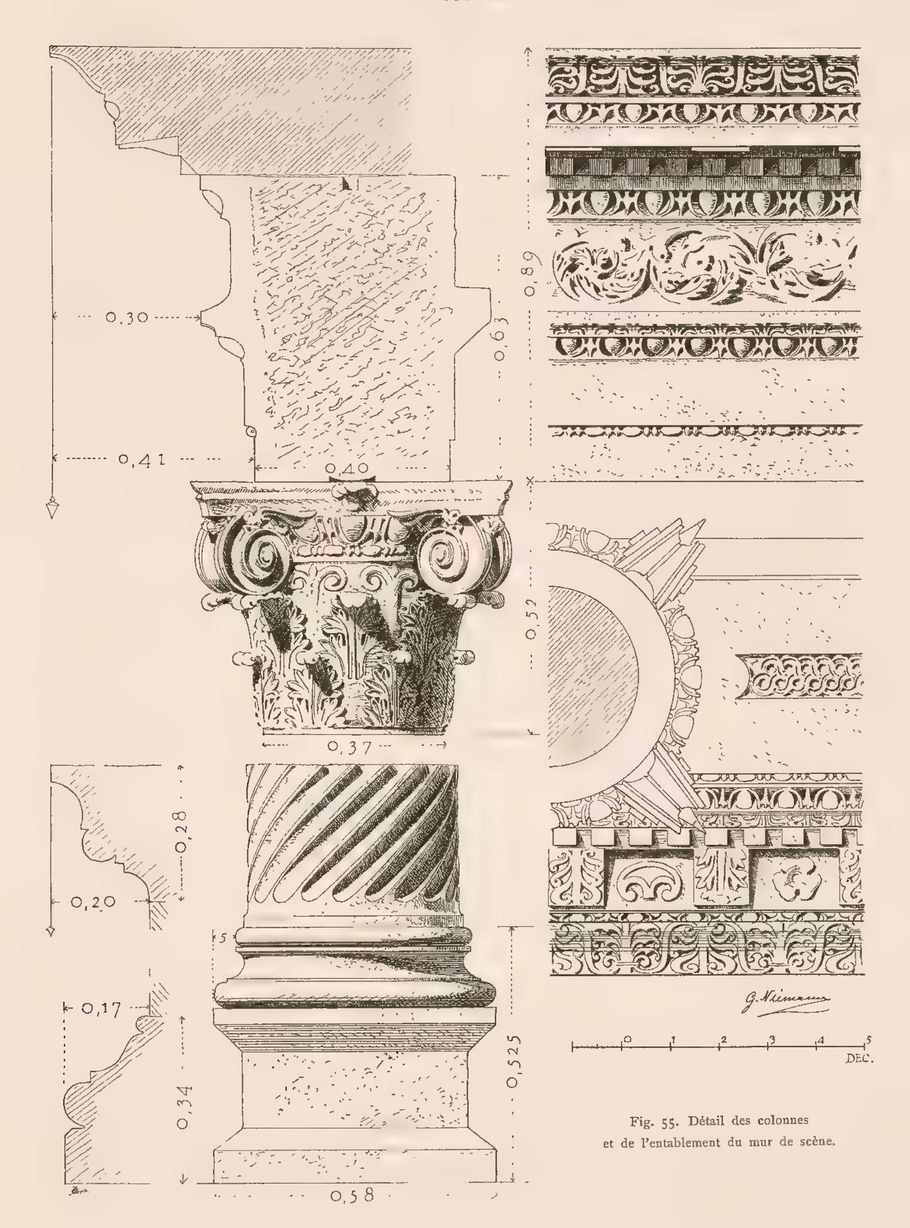


Fig. 55. Détail des colonnes et de l'entablement du mur de scène.

piédestal de l'extrémité méridionale; mais nous n'avons trouvé ni base ni chapiteau correspondants.

Comme nous n'avons pas aperçu la moindre trace d'un second ordre de colonnes, nous pouvons admettre que le mur de scène n'avait pas de colonnade supérieure, comme celui du théâtre d'Aspendos. (Cf. plus haut p. 45 les observations de M. Petersen sur le théâtre.)

Odéon. Planche XIV.

Le second théâtre de Termessos ou l'odéon (*O* 2 sur le plan) est un édifice carré, situé sur le côté méridional de l'agora. Il domine toutes les autres ruines, car ses murs extérieurs s'élèvent encore jusqu'à une hauteur de 10 m. au-dessus du niveau de la place; aussi est-ce lui qui frappe d'abord les yeux quand on arrive à Termessos. Nous donnons dans la fig. 58 le plan, et dans la fig. 56 la vue du monument, puis, dans la planche XIV, l'élévation du



Fig. 56. Vue de l'odéon.

côté oriental. Les murs mesurent 24·40 m. et 24·53 m. de longueur et 1 m. d'épaisseur en moyenne. Le côté extérieur est partagé en deux étages par un cordon en saillie; l'étage inférieur est uni, l'autre au contraire est orné de pilastres doriques, mais seulement sur la façade orientale, sur le côté septentrional, qui regarde l'agora, et sur une partie du mur occidental. Des fenêtres, au nombre de onze, sont pratiquées dans les murs méridional et oriental. Aucun des quatre murs n'est conservé jusqu'à la hauteur des chapiteaux; mais la partie supérieure de l'édifice peut être restituée à l'aide des nombreux débris qui jonchent le sol et parmi lesquels nous avons trouvé des chapiteaux, des parties d'entablement et des linteaux de fenêtres.

La fig. 60 fait voir le détail de l'entablement. Remarquons que la forme de la corniche n'a pu être déterminée rigoureusement; car nous avons trouvé au pied des murs des fragments de trois ou quatre corniches différentes, de dimensions à peu près égales, dont aucune ne pouvait être considérée avec une certitude absolue comme provenant de cet entablement.

Cet odéon est construit de telle façon que la partie inférieure du mur occidental est masquée par une terrasse qui s'élève à environ 6 m. au-dessus de la base de l'édifice et du

pavé du gymnase *I*. De cette terrasse, on gagne l'intérieur par une large brèche pratiquée dans le mur occidental (en *A*, fig. 57 et 58). On se trouve alors au sommet d'un amas de décombres, qui remplit le théâtre dans toute sa longueur et toute sa largeur et qui va en s'abaissant jusqu'au mur oriental. Ce dernier est percé de deux portes, dont les seuils sont d'environ 7 m. plus bas que le point *C*. En ce dernier point, on voit sortir des décombres les marches de pierre de trois gradins disposés les uns au-dessus des autres, comme dans les théâtres. (V. fig. 61.) De la différence du niveau des deux points *B* et *C*, on conclut qu'il doit y avoir environ 18 gradins ensevelis sous les décombres.

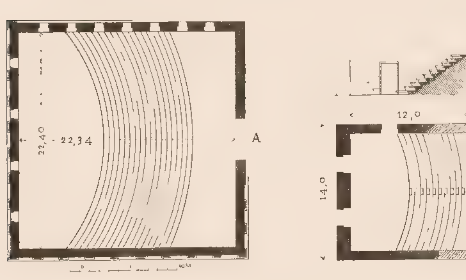


Fig. 57. Coupe transversale de l'odéon, à droite du temple *N3*.

Les trois gradins encore visibles sont disposés suivant une ligne courbe; mais ils ne sont conservés qu'au centre, sur une longueur de quelques mètres. Je n'y ai point vu de traces d'escaliers.

Fig. 58. Plan de l'odéon.

Fig. 59. Odéon de Krétopolis.

A l'endroit du mur occidental où se trouve actuellement la brèche mentionnée plus haut (en *A*, fig. 57), était évidemment la porte par laquelle les spectateurs gagnaient leurs places. Quant aux deux autres entrées, ménagées dans le mur oriental au bas de l'édifice, elles devaient être réservées aux acteurs ou aux orateurs. Nous n'avons pu étudier plus complètement l'intérieur de la salle, à cause de la grande quantité de décombres dont elle était remplie.

Les murs sont très soigneusement construits en pierres de taille, disposées en assises alternativement hautes et basses. Celles de l'étage inférieur sont un peu plus grosses, et elles ont leurs panneaux antérieurs polis, tandis que celles de l'étage supérieur sont légèrement concaves. Du côté de l'intérieur, elles sont toutes restées à l'état brut. Comme dans plusieurs autres édifices de Termessos, on aperçoit encore sur les bords d'un grand nombre de pierres les traces du bossage, qu'on avait laissé intact pendant la construction pour protéger les arêtes et qu'on n'a enlevé qu'une fois l'édifice achevé. Sur les inscriptions que porte la seconde assise au-dessous de l'architrave, v. plus haut p. 44.

A l'intérieur, les murs paraissent avoir été revêtus de pierres en couleur. Nous avons trouvé en effet, au milieu des ruines, des fragments de plaques d'une épaisseur de 6 à 7 mm., en marbre blanc, vert, jaune et violet. Ces plaques étaient en général taillées circulairement; elles avaient différentes largeurs (de 12 à 17 mm.) et différents diamètres, et étaient pour la plupart unies sur les deux faces, à l'exception d'un seul fragment, qui avait un côté poli et l'autre rugueux. C'est également à l'intérieur de l'odéon que se trouvait la console représentée ci-dessous : cette console, d'un travail assez grossier, avait 0·50 m. de hauteur.

Odéon de Krétopolis.

Nous avons trouvé dans la suite, parmi les ruines de Krétopolis, un édifice absolument semblable à cet odéon de Termessos (fig. 59). Bien qu'il fût en grande partie détruit et les pierres fortement rongées par le temps, nous avons pu reconnaître la disposition générale de l'ensemble, vu qu'il n'était pas encombré de ruines comme le précédent. Cet odéon était beaucoup plus petit que celui de Termessos et comprenait seulement huit gradins, avec un escalier au milieu. A côté de l'entrée des spectateurs se trouvait un péristyle; le mur opposé renfermait, comme à Termessos, deux portes, auxquelles nous ajouterons une troisième porte latérale. Nous ne pouvons dire s'il y avait autrefois des fenêtres. Ce petit édifice pouvait contenir environ 200 personnes, tandis que l'odéon de Termessos renfermait bien 600 places, si le nombre des gradins que nous avons admis est exact.

Fig. 60. Pilastre et entablement de l'odéon.

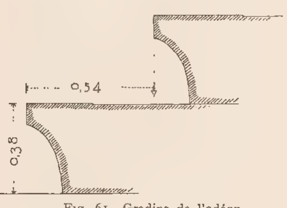


Fig. 61. Gradins de l'odéon.

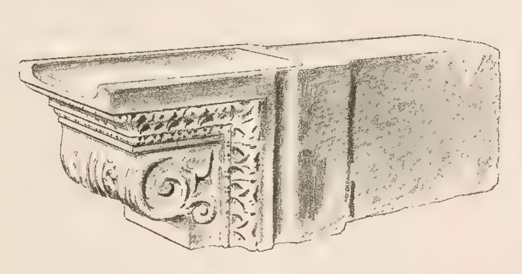


Fig. 62. Console trouvée dans l'odéon.

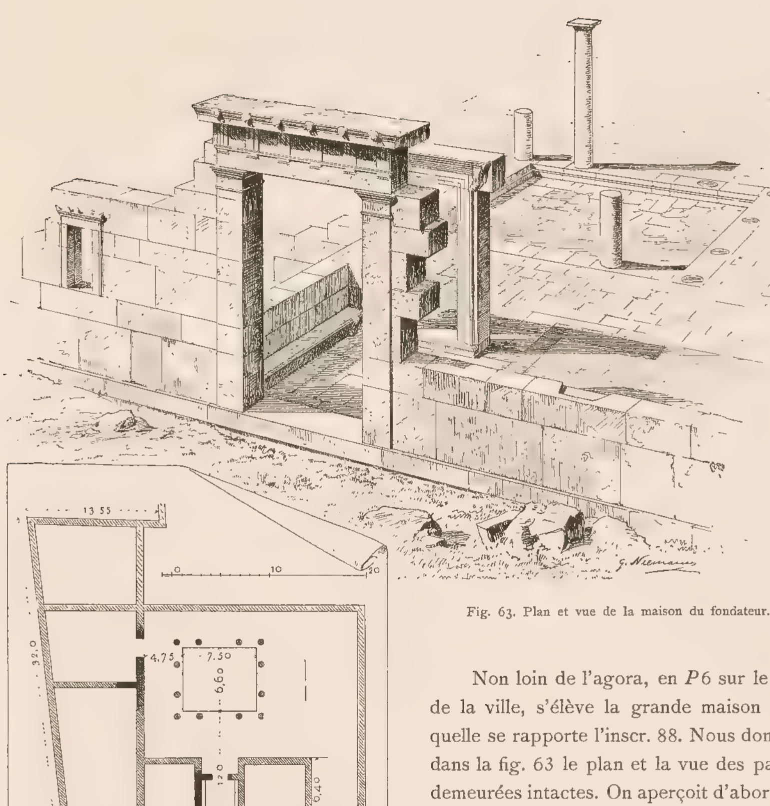


Fig. 63. Plan et vue de la maison du fondateur.

Maison du fondateur.

Non loin de l'agora, en *P*6 sur le plan de la ville, s'élève la grande maison à laquelle se rapporte l'inscr. 88. Nous donnons dans la fig. 63 le plan et la vue des parties demeurées intactes. On aperçoit d'abord sur le plan un atrium assez vaste, dont le pavé est en partie conservé et au centre duquel se trouvait une citerne. Sur cet atrium donnent une série de salles, dont les murs ont disparu presque partout, ne laissant que les fondations, sauf en quelques points où plusieurs assises subsistent encore. L'impluvium, long de 7·50 m. et large de 6·60 m., est bordé de pierres, dont deux portent encore, à l'angle oriental, deux fûts de colonnes, indiqués en noir sur le plan. La distance de ces colonnes, qui est de 2·21 m., nous donne la position des autres colonnes. La hauteur de celles-ci ne peut être déterminée rigoureusement; les cannelures ne sont exécutées qu'au col et sont simplement indiquées sur le fût. Quelques chapiteaux doriques subsistent encore.

On entre dans l'atrium par une porte de 1·46 m. de largeur et de 3·23 m. de hauteur intérieure. Les montants et le linteau subsistent encore; mais nous n'y avons remarqué aucune trace d'un appareil de fermeture. En avant de la porte est un vestibule de 3·74 m. de lon-

gueur sur 4·08 m. de profondeur, dont les murs latéraux sont encore conservés jusqu'à une hauteur de 2 m.; au pied de ces murs sont adossés des bancs de pierre. Ce vestibule s'ouvre

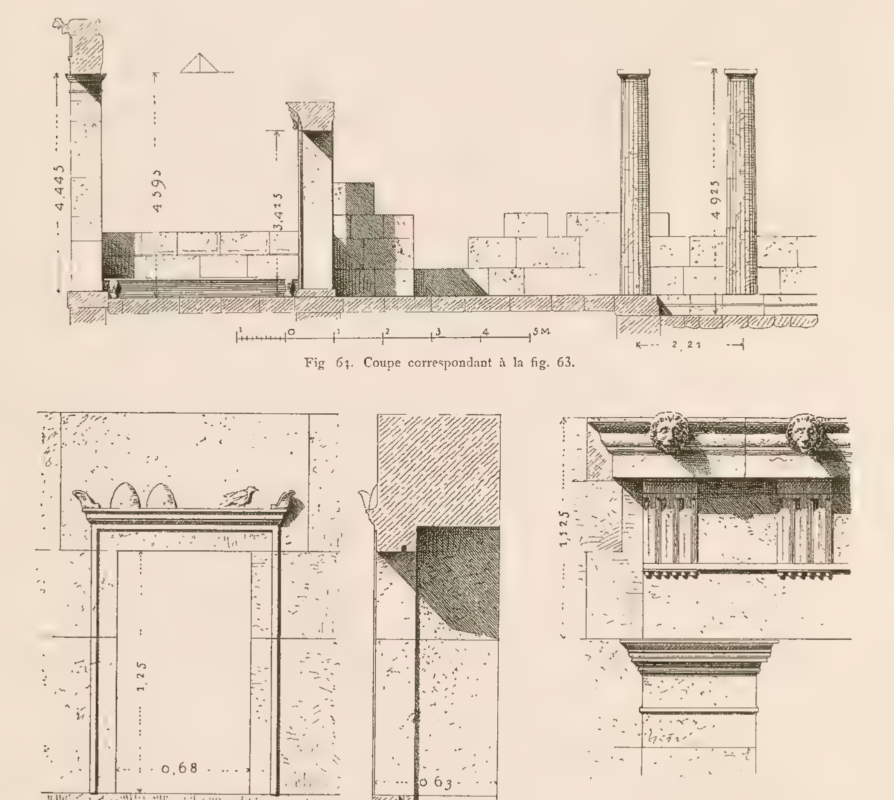


Fig 64. Coupe correspondant à la fig. 63.

Dressé par M. Hartel.

Fig. 65. Encadrements de fenêtres et de portes de la maison du fondateur.

sur la rue par une entrée de 2·58 m. de large sur 4·445 m. de haut, qui forme du côté de l'extérieur un portail flanqué de pilastres doriques et surmonté d'un entablement à triglyphes (fig. 65).

Une assez grande partie du mur principal de cet édifice est conservée. Ce mur est construit en pierres polies de 0·60 m. d'épaisseur, disposées en assises alternativement hautes et basses. Quelques-unes des pierres qui entourent

la fenêtre représentée fig. 65 étaient tombées au pied du mur, mais correspondaient exactement aux pierres restées en place. Des trous destinés à recevoir des crampons et des barres prouvent que la fenêtre était fermée de volets de bois à deux battants. L'entablement, orné d'une façon assez bizarre, a déjà été signalé et reproduit par Spratt.

Gymnase. Planches XV et XVI.

Parmi les autres monuments importants de Termessos qui sont assez bien conservés, nous citerons encore la construction allongée qui est désignée par *H* sur le plan. Ce monument est situé dans un fond au nord-est de la ville et en dehors des fortifications, au milieu d'une épaisse végétation qui lui donne un aspect assez pittoresque. Comme l'a fait remarquer plus haut M. Petersen (p. 64), nous pouvons admettre, avec quelque vraisemblance, que nous sommes en présence d'un gymnase; mais nous n'avons rien trouvé dans le monument même qui pût transformer cette supposition en certitude. Contre la façade principale, qui regarde le sud-ouest, s'élèvent une série de salles assez profondes, qui ne communiquent entre elles qu'en partie et qui paraissent avoir été couvertes de voûtes massives demi-circulaires. Par derrière, on reconnaît encore deux salles allongées *B* et *C*, dont les murs sont consolidés par des contreforts. La partie la mieux conservée de l'édifice est la façade, qui est construite en moëllons de pierre calcaire. Le long de cette façade règne une rangée de pilastres doriques, entre lesquels sont distribuées régulièrement des niches; ces pilastres reposent sur un socle unique, à environ 2·50 m. les uns des autres. Le haut de la corniche principale est élevé d'environ 5·60 m. au-dessus du point le plus bas du sol actuel. Cette corniche correspond exactement aux impostes des voûtes dont nous venons de parler; celles-ci même sont indiquées extérieurement par des arcs de diamètres sensiblement égaux, qui reposent sur la corniche et qui interrompent, comme des arcs de décharge, la disposition horizontale de la maçonnerie. A l'intérieur de ces arcs sont pratiquées des fenêtres ou des niches rectangulaires. Cependant il n'existe de correspondance réelle entre la disposition intérieure et les axes de symétrie de la façade qu'à l'extrémité sud. Là en effet se trouvent trois chambres à peu près semblables, placées les unes près des autres,et dans les murs desquelles on aperçoit encore les départs des voûtes; chacune d'elles communique avec l'extérieur par une ouverture assez élevée, qui a pour largeur la distance de deux pilastres. Mais cette correspondance cesse à l'extrémité nord-ouest, et là les arcs de la façade sont distribués arbitrairement et sans aucun rapport avec les murs de séparation de l'intérieur. La planche XV représente la partie la mieux conservée de la façade dans son état actuel. Les arcs sont complétés et les toits indiqués par des lignes ponctuées. La seule donnée que nous ayons sur la disposition de ces derniers est la pierre représentée fig. 66, qui formait évidemment le sommet d'un fronton.

Fig. 66. Sommet de fronton.

La planche XV représente une partie de la façade à une échelle assez grande pour faire voir l'état de dégradation actuel et la négligence de la construction. Remarquons par exemple le chapiteau du pilastre placé à gauche de la niche, qui est trop long.

En un point de l'extrémité nord-ouest, les moulures étaient exécutées avec plus de soin et de fini (fig. 67). Tout à côté se trouvaient dispersés les débris d'un encadrement de niche; mais les pilastres en particulier étaient dans un tel état de dégradation que nous n'avons pu en reproduire l'ornementation et que nous avons dû les laisser unis.



Fig. 67. Pilastres et niche de la façade du gymnase.

A l'extrémité sud-est confine une citerne désignée par *D* 7 sur le plan et dont il a déjà été question précédemment (fig. 13).

En avant de la façade du grand temple, tout au bord du rocher, on aperçoit les fondations de deux petites constructions (v. p. 50). L'une d'elles (*Q* 2), qui avait la forme d'un édicule, a disparu presque entièrement, à l'exception des fondations, d'un banc et de quelques pierres du socle. Au contraire, il reste de la seconde (*Q* 1) des débris assez nombreux pour permettre de la reconstituer dans son ensemble. C'est ce que nous avons essayé de faire dans la planche XVII, à l'aide des données suivantes. J'ai remarqué tout d'abord des architraves courbes et profilées des deux côtés, dont le dessous avait 0·47 m. de large. L'arc intérieur

Edicule circulaire. Planche XVII.

faisait partie d'une circonférence de 0·70 m. de rayon et la corde de cet arc était égale au rayon. Nous étions par conséquent en présence d'un édicule circulaire de 2·34 m. de diamètre

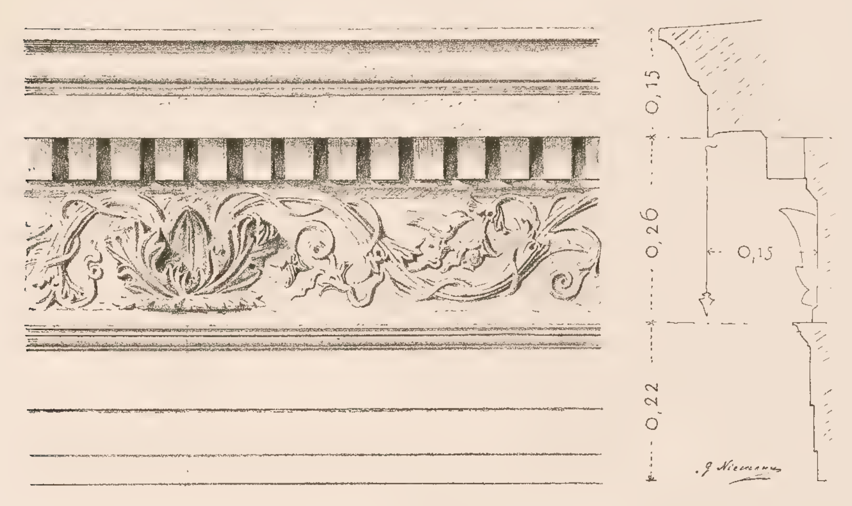


Fig. 68. Entablement de l'édicule circulaire.

extérieur et de 1·40 m. de diamètre intérieur, ayant l'hexagone pour base. A ces architraves correspondait un fragment de frise ornée de denticules, ainsi que plusieurs parties de la corniche et d'une toiture circulaire. Celle-ci se composait de deux assises horizontales, dont la plus élevée (*B*) avait deux pierres et la plus basse (*C*) six, et qui étaient réunies entre elles par des crampons. Le couronnement du toit a disparu. Au-dessous du toit était une dalle circulaire *A*, de 1·72 m. de diamètre, qui reposait sur l'architrave. Cette dalle, dont la face supérieure est polie, est ornée par dessous d'une tête de Méduse dans un panneau carré. Les six pierres de l'architrave étaient soutenues par six piliers avec des demi-colonnes en avant. Un fragment d'un de ces piliers avait 1·25 m. de longueur, et la demi-colonne avait 0·225 m. d'épaisseur en haut et 0·26 m. en bas. Le pilier se terminait en bas par une section unie; mais on voyait encore en haut de la demi-colonne les traces d'un annelet. La colonne entière, ayant 0·26 m. d'épaisseur en moyenne, pouvait avoir environ 3 m. de hauteur, et le fragment de 1·25 m. que nous avons trouvé représente par suite la moitié du fût. Les bases attiques, formées de pierres spéciales, avaient 0·20 m. de hauteur. Il n'y a que la hauteur des chapiteaux que nous n'avons pu déterminer, vu que nous n'en avons retrouvé que des fragments insignifiants.

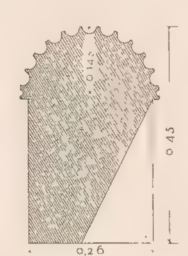


Fig. 69. Section transversale d'un pilier de l'édicule circulaire.

L'espace compris entre ces piliers était rempli, excepté peut-être en un point. Nous avons trouvé un certain nombre de pierres qui provenaient évidemment des murs intermédiaires; ces pierres avaient toutes 0·83 m. de long et 0·30 m. d'épaisseur, chiffre cor-

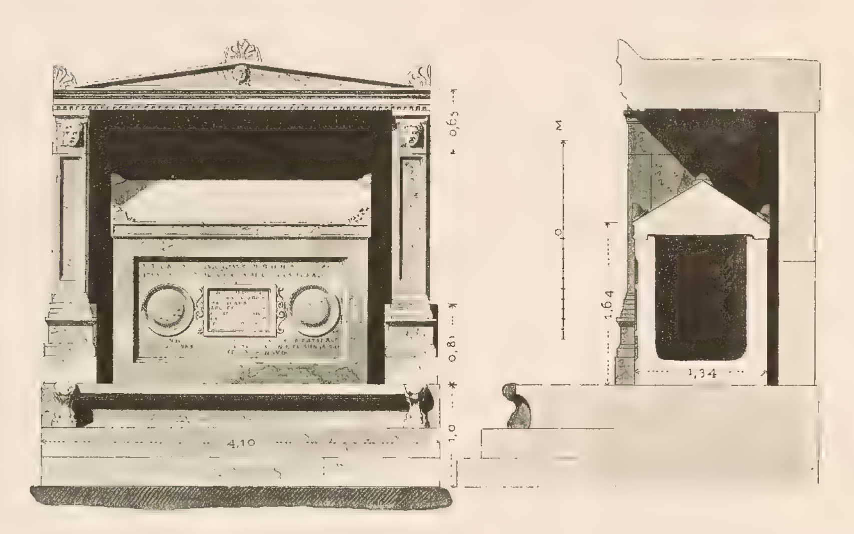


Fig. 70. Elévation et coupe d'un édicule renfermant un sarcophage.

respondant à la largeur des piliers; enfin la plupart avaient 0·53 m. de haut et portaient des imitations de joints en avant. L'intérieur de l'édicule étant couvert d'un toit orné, il est permis d'en conclure qu'on y pouvait pénétrer et qu'un des entrecolonnements était vide ou du moins fermé par une grille mobile. Cette supposition se confirme si l'on examine la section de quelques-uns des fragments de piliers que nous avons trouvés; leur épaisseur est en effet réduite de moitié sur le côté intérieur, de façon qu'il existait entre deux des piliers une ouverture de 0· 75 m.

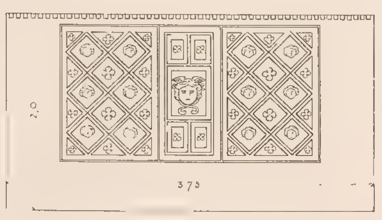
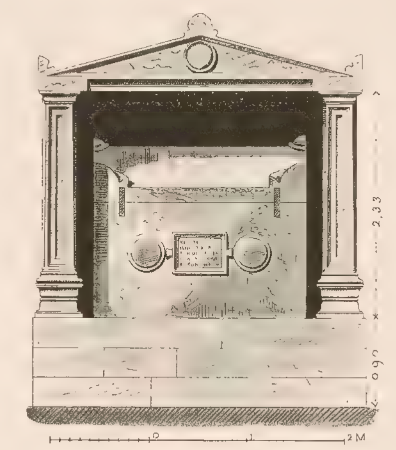


Fig. 71. Plafond de l'édicule représenté fig. 70.

Les piliers et les murs intermédiaires reposaient sur un stylobate, composé d'une plate-forme circulaire *F* de 1·68 m. de diamètre, formée par deux pierres, et d'un anneau *E* de 0·42 m. de largeur, enveloppant la plate-forme, avec laquelle elle était reliée par des crampons. Ce dernier est brisé en plusieurs morceaux.

Comme le monument de Lysikrate, cet édicule reposait sur un socle carré, ainsi que le prouvent un grand nombre de pierres taillées à angle droit. C'est de ce socle que proviennent

des fragments de corniche (*G*), des blocs lisses et des pierres de base (*K*), notamment quatre pierres d'angles et deux pierres intermédiaires; ajoutons encore des marches de 0·26 m. de hauteur. La longueur et la largeur du soubassement sont données avec certitude par les pierres de base; mais la hauteur reste indéterminée, ainsi que le nombre des marches. Ce petit monument, construit tout entier en marbre blanc, diffère totalement par son style de tous les autres édifices de Termessos; aussi faut-il le rattacher à une période beaucoup plus ancienne. Il a une ressemblance incontestable avec le monument de Lysikrate à Athènes.



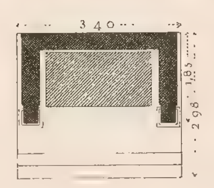


Fig. 72. Edicule renfermant un sarcophage (élévation et plan).

Tombeaux.

La nécropole, très vaste, s'étend sur la pente des hauteurs qui dominent la ville au sud. Elle est remplie d'un grand nombre de sarcophages renversés ou brisés, au milieu desquels se dressent encore çà et là les ruines de quelques monuments ornés de colonnes.

M. Petersen ayant étudié précédemment (p. 66 et suiv.) en détail les monuments funéraires de Termessos, je n'ai ici qu'à compléter ses remarques en décrivant un certain nombre de types de tombeaux.

Les tombeaux taillés dans le roc ont été reproduits plus haut. Des tombeaux composés d'un simple édicule reposant sur un socle peu élevé sont représentés dans les fig. 23 et 29, puis dans les fig. 70 et 72. Les deux premiers de ces monuments sont donnés dans leur état actuel. Le premier (fig. 23) est extrêmement simple et construit en grosses pierres plates non taillées; tout au plus aperçoit-on des indications de moulures sur la façade antérieure. Le second (fig. 29) est d'une exécution un peu plus soignée; les antes, qui reposent sur des socles, sont décorées de panneaux en avant, et le sarcophage est un peu moins pauvre d'ornements.

De même, les deux monuments analogues qui sont représentés fig. 70 et 72 et que nous avons pu restituer entièrement, diffèrent entre eux par les dimensions et le fini de l'exécution. Dans le plus grand (fig. 70), les antes, dont nous n'avons pu déterminer exactement la hauteur, étaient ornées de masques, et le toit de denticules et d'une tête de Méduse, et les acrotères du fronton et du sarcophage étaient sculptés en forme de palmettes. Le plafond, formé d'une pierre de 3·75 m. de long sur 2 m. de large, était orné de caissons plats, remplis par des têtes ou des fleurs, et le champ central portait une tête de Méduse. Une inscription est gravée sur le sarcophage. Enfin la première des trois marches de la base forme une banquette ornée aux deux extrémités de pattes de lions.

Dans le petit tombeau (fig. 72), les antes, qui ont des bases de forme particulière, reposent également sur un soubassement à trois marches; là aussi le toit, qui a la forme d'un fronton et dont le dessous et la coupe sont représentés fig. 73, s'appuie directement sur les chapiteaux. Le sarcophage est extrêmement simple; par exception, le couvercle, dont les acrotères étaient peut-être peints, était relié au sarcophage proprement dit par des crampons. Dans ce tombeau, comme dans le précédent, les antes étaient ornées de panneaux encadrés, imitant la menuiserie.

Dans le tombeau d'Alkétas, représenté p. 68, est indiqué en relief sur le mur du fond un édicule semblable à ceux qui viennent d'être décrits. La balustrade en treillis qu'on y remarque fait penser que les édicules véritables étaient probablement fermés par une grille semblable; mais c'est une simple supposition, qu'aucun détail matériel ne vient confirmer.

Quant aux tombeaux en forme de chapelles, qui étaient autrefois assez nombreux, ils sont détruits, à de très rares exceptions près, et les soubassements seuls sont encore en place. Parmi ces exceptions, nous signalerons le monument que nous représentons fig. 74 (*S* 5 sur le plan de la ville) et dont les ruines s'élèvent encore à une hauteur considérable. C'était un prostyle corinthien à trois colonnes; les pierres en étaient dispersées, mais nous les avons toutes retrouvées sans peine, si bien que nous avons pu reconstituer l'édifice sans la moindre lacune. (V. fig. 76 et planche XVIII.)

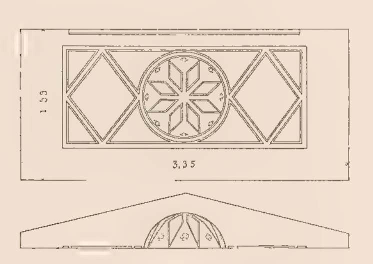


Fig. 73. Plafond de l'édicule représenté fig. 72.

Les murs et les colonnes s'élèvent sur un soubassement à quatre marches et entourent une chambre d'environ 3 m. de largeur, au fond de laquelle repose, sur une cinquième marche, un sarcophage richement décoré. Les colonnes, dont la position est donnée par les trous de scellement qu'on aperçoit dans les pierres du pavé, étaient placées à 1·73 m. les unes des autres. Elles étaient unies et avaient 3·66 m. de hauteur, base et chapiteau compris. L'entablement se compose d'une architrave élevée, surmontée d'une frise et d'une corniche à denticules ornée de masques. Les ornements de l'entablement diffèrent totalement de ceux qu'on est habitué à rencontrer; c'est ainsi que dans la frise les feuilles de laurier remplacent les feuilles d'acanthe; de même la moulure creuse qui surmonte l'architrave est ornée de rinceaux, à la place des palmettes qu'on voit ordinairement en cet endroit. Autant que la dégradation du monument permet de s'en rendre compte, l'exécution paraît avoir été très soignée.

La corniche ne formait pas de fronton et courait horizontalement sur les quatre côtés; mais au-dessus s'élevait en avant une attique en forme de fronton, taillée dans une pierre unique. Celle-ci est assez grossièrement ornée; c'est ainsi que la tête de Méduse du centre, dont les cheveux retombent en forme d'écheveaux, n'a absolument rien d'artistique. A l'intérieur, les pierres de la corniche sont légèrement saillantes et supportent un plafond à caissons composé de trois pierres.



Fig. 74. Ruines du tombeau *S* 5

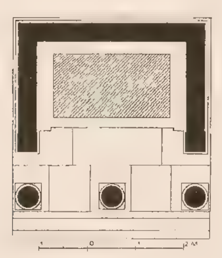
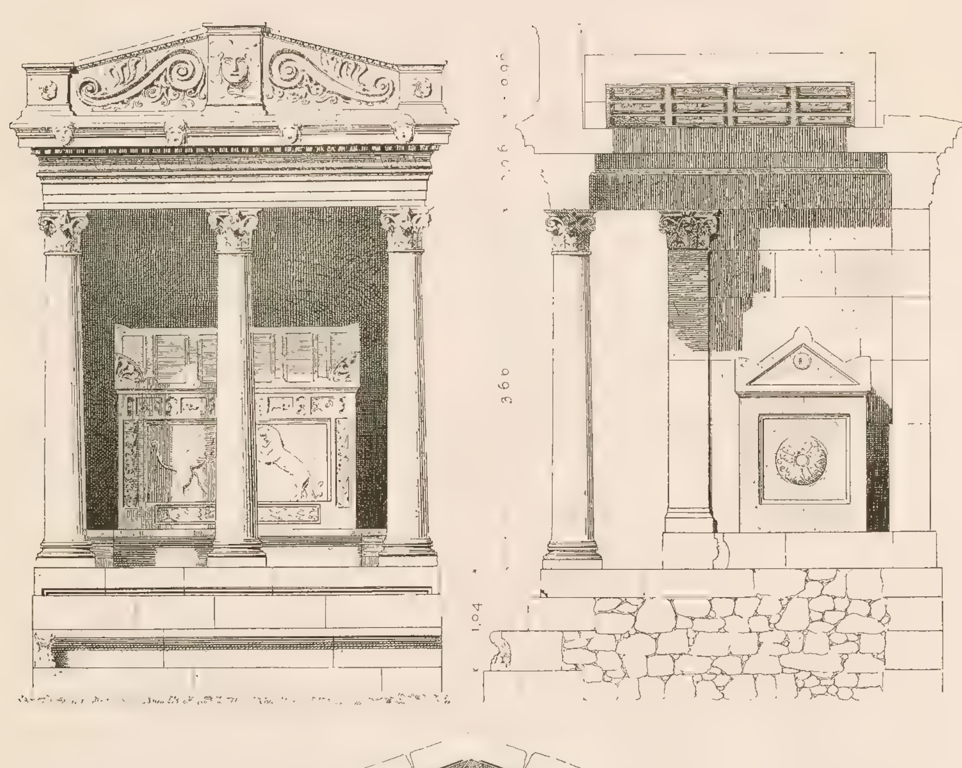


Fig. 75. Plan du tombeau
S 5, fig. 74.



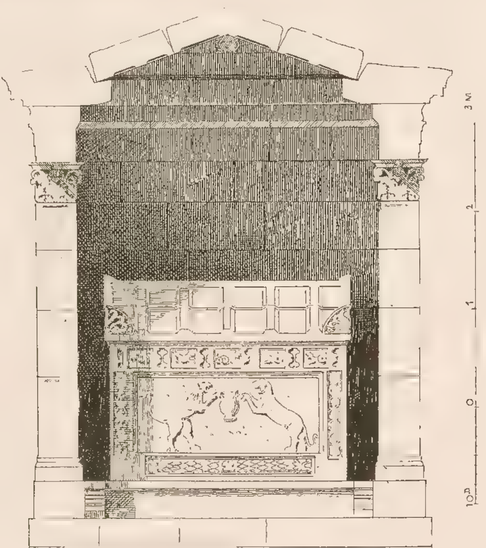


Fig. 76. Elévation et coupes du tombeau *S* 5, fig. 74.

Le sarcophage est encore à sa place primitive; il est fortement détérioré, mais le côté antérieur, à part qu'il est troué au centre, est intact. On y voit deux animaux, apparemment des lions ou des panthères, tenant une amphore; au-dessus s'élève une frise, divisée en plusieurs champs par des monstres marins; enfin les deux champs latéraux, très étroits, sont remplis par des rinceaux absolument semblables à ceux qui sont représentés sur la planche VII. Un second sarcophage tout simple repose en avant sur la troisième marche du soubassement, qui s'élargit en forme de palier. Cette situation semble indiquer que ce tombeau était celui d'un parent ou d'un serviteur du défunt à qui était consacrée la chapelle. (V. planche XVIII.) Nous ignorons le nom de ce dernier, car l'inscription gravée sur le grand sarcophage n'était plus lisible.

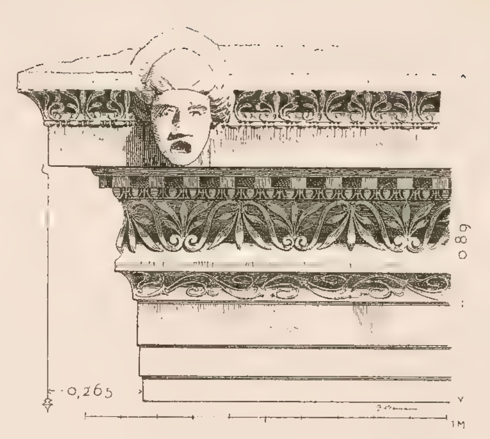
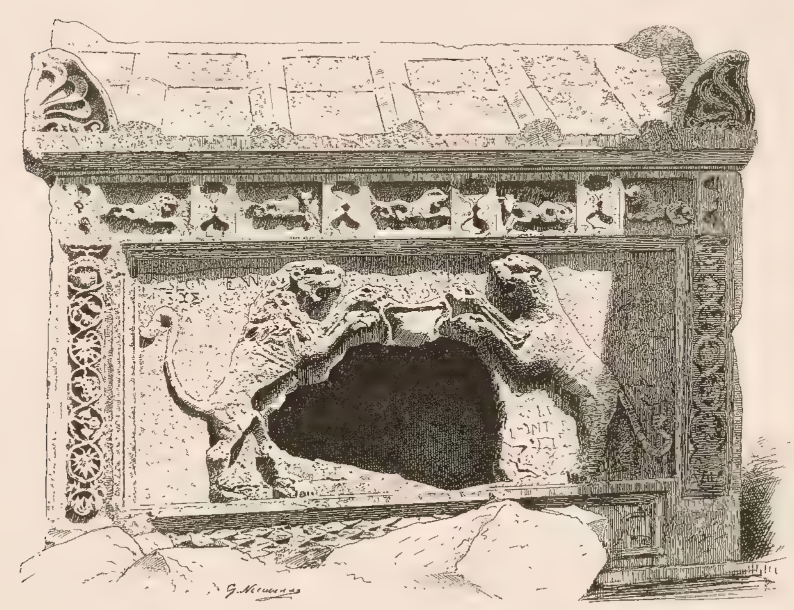


Fig. 77. Entablement du tombeau *S* 5.


Fig. 78. Sarcophage du tombeau *S* 5.

Nous donnons dans la fig. 81 l'élévation et dans la fig. 82 le plan d'un tombeau (*S* 3 sur le plan de la ville) de mêmes dimensions que le précédent. La planche XIX le représente au milieu des nombreux sarcophages qui l'entourent. Les murs latéraux ont disparu; en avant s'élevaient six colonnes, quatre sur la façade et deux derrière les colonnes extrêmes. Le soubassement se compose de six marches, dont la seconde à partir du haut forme un banc. A l'intérieur de la chambre, qui était autrefois couverte, reposent sur un banc semblable deux sarcophages très simples. Une partie du mur du fond s'élève encore sur ce soubassement; en avant, des trous de scellement visibles dans le pavé indiquent l'emplacement des colonnes, qui étaient à 1·46 m. les unes des autres. Les fragments de ces colonnes sont dispersées alentour; seul un des fûts était encore conservé dans toute sa longueur; j'ai remarqué également des chapiteaux correspondants, des bases et des parties d'entablement, ainsi qu'un acrotère d'angle. La hauteur des colonnes était de 3·64 m., base et chapiteau compris. L'entablement est des plus simples et la frise extrêmement étroite. Une pierre d'angle du fronton donne l'inclinaison du toit; mais je n'ai trouvé aucune trace de ce toit ou d'une couverture en charpente.



Fig. 79. Chapiteau du tombeau *S* 3.

Un autre tombeau (*S* 2 sur le plan de la ville) est représenté fig. 83. Il se compose d'un édicule profond et d'une façade ornée de quatre colonnes. Ce monument se distingue des précédents par la hauteur du soubassement qui est encore intact et qui porte en avant l'inscr. 148 au nom de Mamastis. La position des colonnes est donnée par les trous de scellement qu'on voit encore dans les pierres qui les supportaient; mais nous n'avons pu en déterminer la hauteur. Nous avons trouvé en avant quelques fragments de chapiteaux corinthiens et de bases attiques, puis des architraves surmontées d'une frise et presque tous les morceaux du fronton.

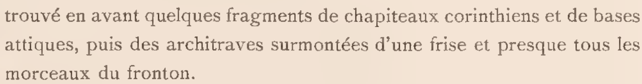




Fig. 80. Pied de banc du tombeau *S* 3.

La fig. 84 montre la disposition des différentes parties de l'entablement, qui était interrompu au-dessus de l'entrecolonnement central. L'espace vide est surmonté d'un arc, comme dans le temple corinthien décrit précédemment. Ainsi que le fait voir la fig. 84, cet arc est taillé dans la pierre qui forme le sommet du fronton, et de petites pierres sont intercalées entre la pierre centrale et les deux pierres d'angle. Comme dans le temple corinthien (v. fig. 38), les joints des architraves des deux angles se trouvent en avant, au lieu d'être sur les côtés. Rien ne nous indique comment le monument était couvert. Quant au sarcophage, il est presque entièrement détruit; mais le peu qu'il en reste semble indiquer qu'il était le plus riche de toute la nécropole. (V. plus haut p. 77.)

Voici maintenant le tombeau de la prêtresse Armasta (v. inscr. 147), qui représente un nouveau type de chapelle funéraire, et qui se compose d'un édicule voûté, reposant sur un

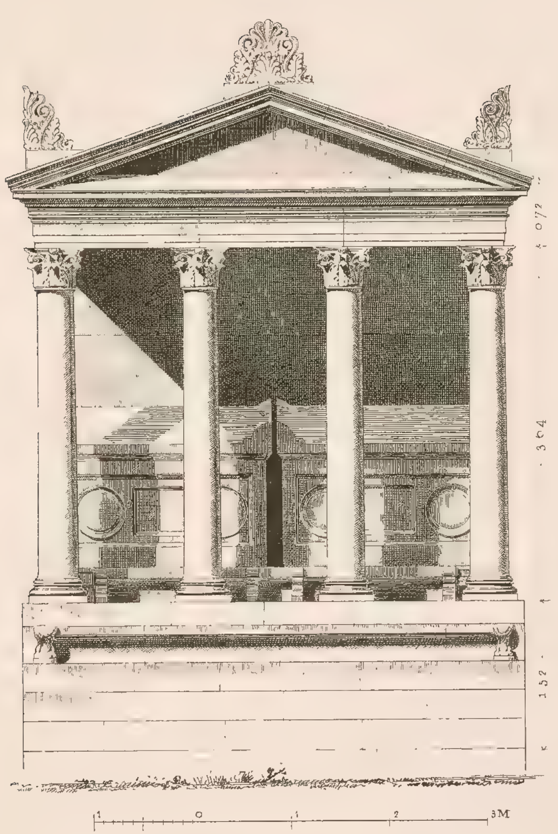


Fig. 81. Elévation du tombeau *S* 3.

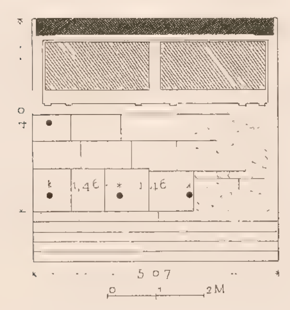


Fig. 82. Plan du tombeau *S* 3.

soubassement élevé. Ce monument est situé le long de la pente assez rapide qui regarde le nord-est, et s'aperçoit parfaitement de tous les points de la ville.

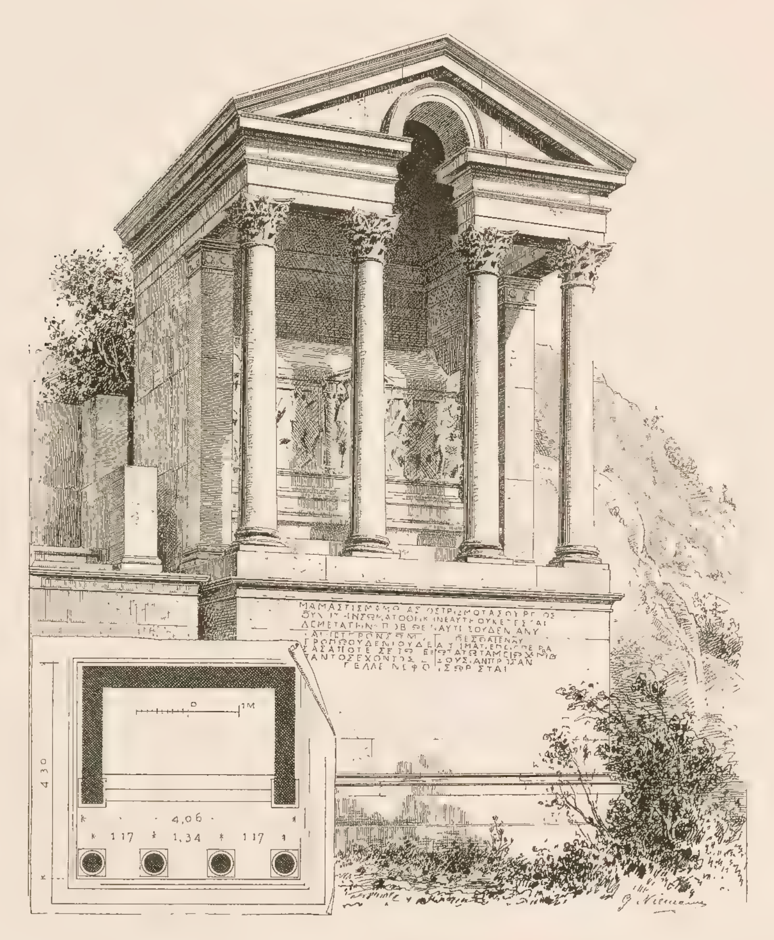


Fig. 83. Tombeau de Mamastis (restauré).

Ce tombeau, comme le précédent, est relativement bien conservé et la structure en est assez simple; aussi avons-nous pu en faire une restitution complète à l'aide des nombreux débris qui subsistent encore. (V. fig. 85, 86 et 87.)

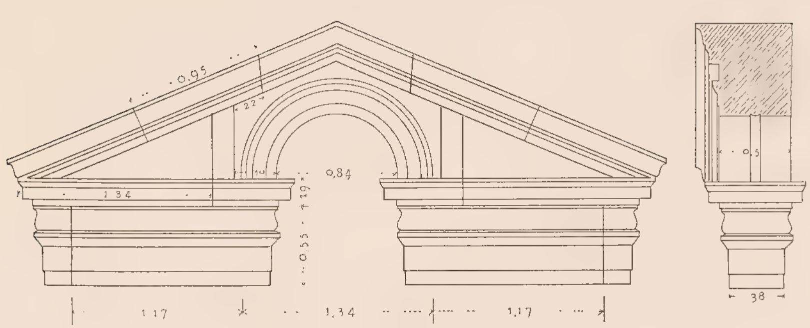


Fig. 84. Fronton du tombeau précédent.

Les dimensions en sont considérables. L'édicule, mesuré extérieurement, a 3·35 m. de largeur et 2·95 m. de profondeur. La hauteur intérieure, du bord supérieur du socle au sommet de l'arc, est de 4·40 m., et la hauteur totale du monument au-dessus du sol est d'environ 9 m. Les murs latéraux, entièrement unis, sont surmontés d'un entablement qui supporte une voûte à plein cintre. En avant, celui-ci se recourbe en demi-cercle et forme un arc de 0·54 m. d'embrasure. Cet arc est soutenu par des figures agenouillées, sculptées de chaque côté dans les murs latéraux. Ces figures, dont la position est remarquable, sont malheureusement fort endommagées; aussi avons-nous dû nous contenter d'en reproduire le mouvement général. Toutes les moulures, particulièrement les bases des antes, sont d'un travail assez grossier, chose assez rare même dans cette nécropole, et sont plutôt indiquées qu'exécutées. L'ensemble paraît destiné à être vu de loin.



Fig. 85. Ruines du tombeau d'Armasta (*S* 1 sur le plan de la ville).

Le soubassement, assez élevé, se compose de quatre marches et d'un socle : la plus haute marche a, comme dans les monuments précédents, la forme d'un banc, et le socle est bordé de deux moulures. A l'intérieur de l'édicule et sur deux autres marches, s'élève un sarcophage de petites dimensions (1·95 m.

de long sur o·95 m. de large). Le côté antérieur a été brisé et a disparu. En revanche le couvercle est conservé : il a la forme d'un toit avec des imitations de tuiles, et il est orné de têtes de lions et d'acrotères. L'exécution soignée de ce couvercle fait penser que le côté

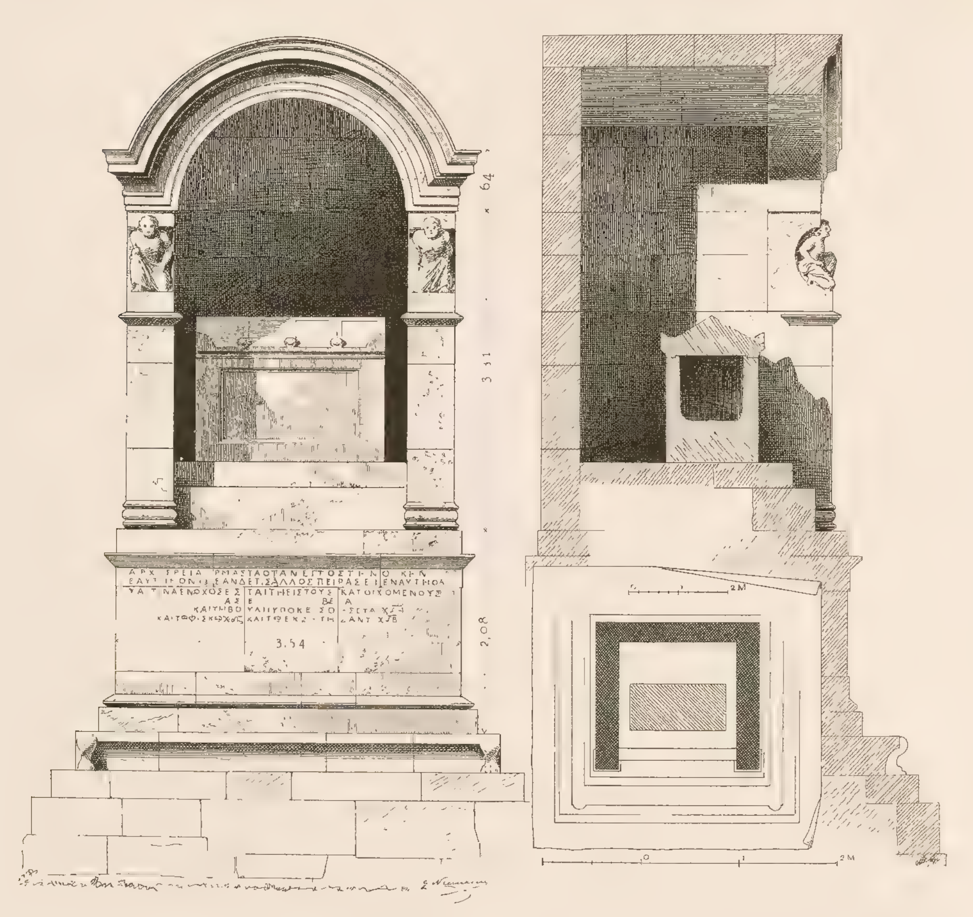


Fig. 86. Elévation, coupe et plan du tombeau d'Armasta.

antérieur, qui a disparu, devait présenter également une certaine richesse d'ornements. Sur le socle est gravée une inscription, dont voici la traduction : «La grande-prêtresse Armasta, (fille) d'Otanès, (a élevé) ce tombeau pour elle seule; quiconque essaiera d'y ensevelir qui

que ce soit sera coupable d'impiété envers les morts et devra payer (une amende de) 8000 deniers au conseil, de 6000 au fisc et de 2000 au dénonciateur. »

Ces édicules ouverts en avant, avec ou sans colonnes, sont très nombreux dans la nécropole de Termessos. Le tombeau représenté dans les fig. 88 et 89 est au contraire unique en



Fig. 87. Tombeau d'Armasta (restitué).

son genre. Il se compose d'une chambre fermée, couverte d'une voûte et précédée d'un péristyle. Ce tombeau (*S* 4 sur le plan de la ville) est le plus grand de ceux de la nécropole. La chambre, profonde d'environ 5 m. et large de 3·70 m., pouvait contenir plusieurs sarcophages, et l'on trouve encore en place les restes de trois d'entre deux. Les murs latéraux



Fig. 88. Tombeau voûté (restauré en partie).

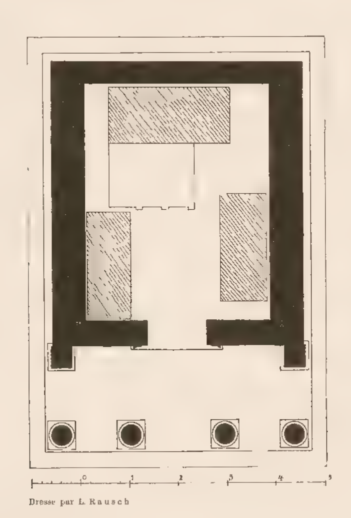


Fig. 89. Plan du tombeau précédent.

sont restés debout avec une partie de la voûte; et quelques pierres du mur antérieur sont en place avec le seuil de la porte, ainsi que le pavé du pronaos, où la place des colonnes est encore marquée. Des parties d'entablements, des fûts de colonnes, des chapiteaux et des bases achèvent de nous renseigner sur l'aspect de la façade. La planche XX représente les ruines assez pittoresques du monument.

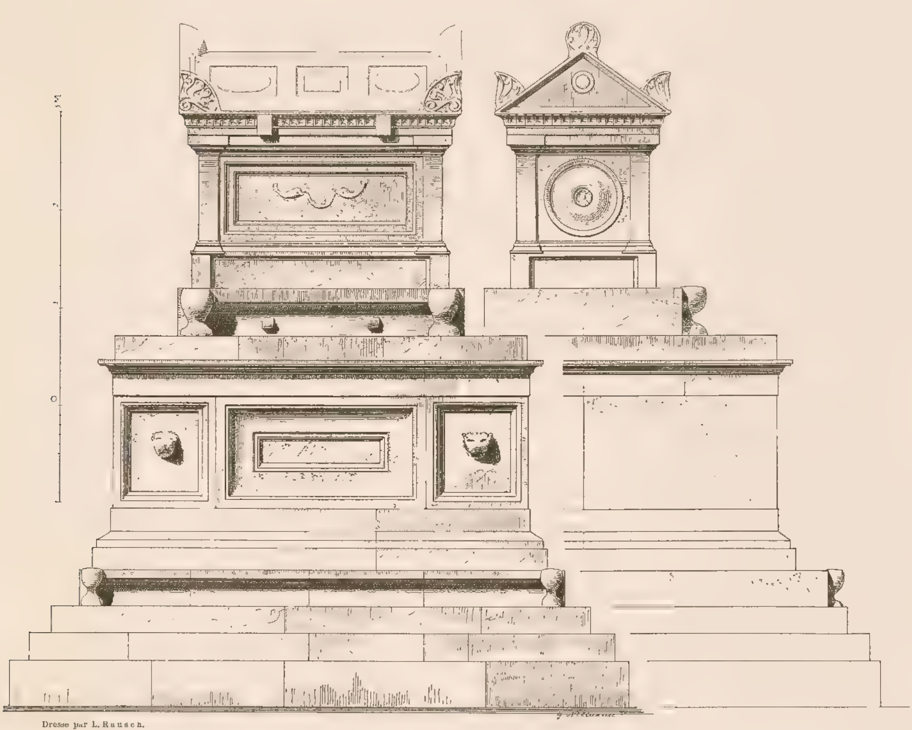


Fig. 90. Sarcophage d'Agathéméros. (V. planche XXI.)

Si enfin nous atteignons le point à la fois le plus élevé et le plus reculé de cette vaste nécropole, d'où le regard s'étend au loin sur toutes les montagnes de la Lycie, nous y trouvons, entouré de pins séculaires, le tombeau d'Agathéméros, qui est dans un état de conservation remarquable. Ce tombeau ne ressemble en rien à ceux qui précèdent et se compose d'un simple sarcophage reposant sur un soubassement très élevé. C'est le plus curieux de tous les tombeaux de ce genre que renferme la nécropole de Termessos. Le sarcophage est presque entièrement intact et troué simplement sur l'un des côtés. Le couvercle a la forme d'un comble à pignon fortement incliné; les coins sont ornés de grands

acrotères et les côtés tombants de panneaux creux. Sur les petits côtés sont sculptés des boucliers ronds et sur l'un des grands côtés un bas-relief, qui représente des poissons tenant dans leurs bouches les deux extrémités d'une guirlande. Le sarcophage a 1·40 m. de large sur 2·50 m. de long; il repose sur une marche qui repose elle-même sur un soubassement carré de plus de 4 m. de côté. Ce dernier, d'une hauteur totale de 3·80 m., se compose de plusieurs marches et d'un socle bordé d'une base et d'une corniche. Le socle est uni de trois côtés; seul le côté antérieur est divisé en trois champs inégaux portant, celui de gauche une tête de chien, et celui de droite une tête de sanglier. (Cf. planche XXI.) Sur la dernière marche au-dessous du banc est gravée l'inscr. 159.

Monuments de la ville basse.

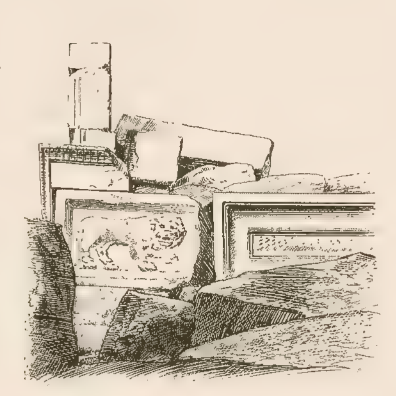


Fig. 91. Coin d'un tombeau de la ville basse.

Dans la ville basse, située au nord-est de Termessos, à environ un kilomètre du forum, se trouvent les ruines d'une série de monuments que nous n'avons pu visiter qu'en passant, pendant quelques heures à peine. Quand on pénètre dans cette vallée entourée de collines boisées, on voit dépasser au-dessus des broussailles un encadrement de porte. C'est le reste d'une porte monumentale (*G* sur le plan de la ville), à laquelle conduit un large escalier formant deux paliers. Nous en donnons dans la fig. 92 le plan et dans la fig. 93 une restauration partielle. Les murs étaient encore en partie debout et l'escalier presque entièrement conservé. Il y avait certainement des colonnes, car nous avons retrouvé des tambours de colonnes et une architrave de 2·20 m. de long, qui était placée au-dessus de l'entrecolonnement central; nous avons trouvé également des fragments de la frise et de la corniche (fig. 94). Un angle de corniche portait de chaque côté une cymaise horizontale, ce qui prouve qu'il n'y avait pas de fronton au-dessus des colonnes. La corniche est profilée des deux côtés et ornée extérieurement de denticules, de consoles, d'un larmier et d'une cymaise à têtes de lions, et intérieurement d'une grande cymaise en forme d'*S*. Quelques fragments de corniche ayant le même profil *B* en avant et en arrière, on en conclut qu'ils proviennent du mur intermédiaire qui renferme la porte. Une dalle à caissons, de 1·08 m. de largeur et de 0·52 m. d'épaisseur, brisée dans le sens de la longueur, appartenait sans doute à un toit horizontal. Les pierres de ce toit étaient placées, non pas sur l'architrave, comme d'habitude, mais sur la corniche. La porte a intérieurement 1·70 m. d'ouverture et 4·22 m. de hauteur. Sur l'architrave est gravée une inscription dédicatoire consacrant le monument à l'empereur Hadrien.[1]

[1] La disposition de cette porte monumentale, composée d'un mur placé entre deux ailes saillantes en avant et en arrière, est très ancienne. Parmi les plus vieilles portes construites suivant ce plan très simple, nous citerons la porte d'entrée de l'enceinte sacrée de Samothrace et les propylées primitives des citadelles d'Hissarlik-Ilion et de Tirynthe.

A quelques pas derrière ces propylées se trouvent les ruines du temple auquel ils conduisaient. Ce temple était un temple ionique périptère, dont la cella avait environ 8 m. de diamètre. Nous avons remarqué des tambours de colonnes cannelés de 1·02 m. de diamètre, puis des bases attiques plates ou circulaires, ainsi que des chapiteaux ioniques.



Fig. 92. Vue des propylées d'Hadrien. (Restauration.)

Au nord-ouest des propylées et sur l'autre versant de la vallée étroite, en *E*1 sur le plan de la ville, s'étend une seconde nécropole, qui renferme quelques monuments plus grands que ceux de la nécropole de la ville haute.

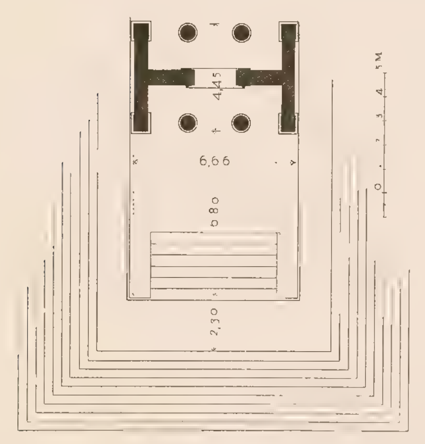


Fig. 93. Plan des propylées.

Nous n'en dirons que quelques mots. Citons d'abord un petit temple couronné d'une coupole à caissons, que supportaient des colonnes cannelées en spirale. Ce temple reposait sur un soubassement de 6 m. de long et de large, entouré d'une enceinte carrée de 21 m. de côté. Nous signalerons également le tombeau d'Aurélia Gé (v. inscr. 175), dont le plan est représenté fig. 95. Sur un soubassement de près de 4 m. de hauteur, s'élève, entre deux piliers carrés revêtus de pilastres, un sarcophage posé directement sur une banquette ornée de pattes de lions. Ces piliers, longs et larges de 1·17 m., portaient une voûte à plein cintre qui s'étendait au-dessus du sarcophage. Nous avons retrouvé des pierres provenant de cette voûte; car elles portaient des archivoltes de chaque côté et avaient la même largeur que les piliers. Nous avons remarqué en outre sur le soubassement les traces de huit colonnes, dont les

chapiteaux corinthiens et les bases attiques gisaient tout à côté. A cause de la forme toute particulière de ce monument, nous n'avons pas bien vu comment étaient disposés

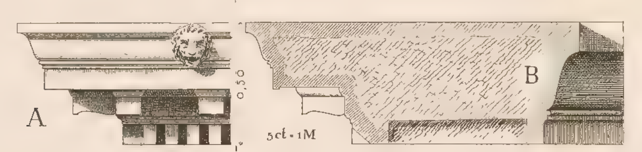


Fig. 94. Corniche des propylées.

l'entablement et la toiture, d'autant plus que nous n'avons pas eu le temps de faire de recherches dans les ruines environnantes.

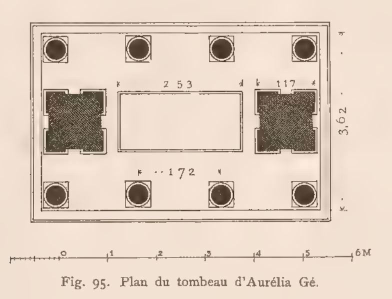


Fig. 95. Plan du tombeau d'Aurélia Gé.

Il existe encore en cet endroit un grand nombre de monuments envahis par une véritable forêt vierge de mousse et de plantes grimpantes, qu'aucun pied humain n'a jamais foulée; mais nous avons dû en abandonner l'étude aux explorateurs qui viendront après nous.



Fig. 96. Relief dans la nécropole de la ville basse.



Fig. 97. Ruine du khan d'Ewdir.

Krétopolis.



Pour gagner Sagalassos en venant de Termessos ainsi que d'Adalia, nous suivîmes le bord de la plaine pamphylienne à l'ouest, afin de prendre le plus occidental des deux défilés qui font communiquer l'angle nord-ouest de cette plaine avec le plateau intérieur. Au contraire, pour descendre de Sagalassos vers Sillyon, nous passâmes par le défilé oriental. Notre carte n'indique nettement que le premier, le Tchibouk-boghazi; mais tous les deux, le premier notamment à propos de la ville de Krétopolis, ont été décrits par Ritter, sur les indications de Schœnborn, quoique avec des confusions évidentes. Ces deux passages, dirigés à peu près parallèlement du sud-est au nord-ouest, conduisent, par des gorges et des déchirures de rochers, au plateau de Payamaatch, qui est situé immédiatement derrière le bord montagneux de la plaine. Celui de l'ouest aboutit à l'extrémité méridionale, et celui de l'est, qui fait le tour du tchiflik d'Hafiz-pacha, débouche un peu plus au nord. Défilés.

Le passage de l'ouest ne donne pas l'impression d'une route ancienne et fréquentée. Au contraire, celui de l'est, qui présente, sur toute sa longueur, des pavés avec des traces d'ornières, des tombeaux, des restes de remparts ou d'habitations de toutes les époques, paraît

avoir été de tout temps la grande route. Le pavé, disposé en escaliers et rendu très glissant par les pieds des chameaux et par suite très pénible pour les chevaux et les hommes chaussés à l'européenne, a été fréquemment réparé et relevé, comme l'indiquent çà et là des pierres portant des traces d'ornières. On aperçoit notamment, en un endroit où l'ancienne chaussée est distincte de la nouvelle, des vestiges assez considérables des anciennes ornières, séparées par une distance de 1·40 m., y compris les deux ornières elles-mêmes, qui ont environ 0·12 m. de largeur. La rivière coule à gauche, quand on vient de la plaine. De chaque côté du chemin sont disposés des sarcophages, qui forment une espèce de bordure et qui ont leurs couvercles ornés de lions, suivant un usage assez répandu en Cabalide.

Fortifications. Après s'être élevée en lacets, cette route atteint le plateau à une altitude d'au moins 1000 pieds au-dessus de la plaine.[1] Là elle était barrée par une porte monumentale, et à gauche, mais à droite de la route, on aperçoit, tout près du rocher, des ruines antiques et du moyen âge. J'ai remarqué à gauche un tombeau construit en pierres de taille, dont le toit est composé de trois paires de dalles, juxtaposées suivant un plan incliné d'une longueur totale de 1·81 m.; il y faut ajouter une quatrième paire, aujourd'hui tombée, de 0·52 m. de long. La porte avait environ 1 m. de hauteur et le toit presque autant.

Derrière cette porte, qui gardait l'entrée du plateau, la route s'infléchit à l'ouest en descendant un peu et contourne une petite vallée encaissée, puis on aperçoit à gauche au-dessus de soi une seconde plaine encore plus petite. Alors la route, montant modérément et toujours pavée, franchit le rocher qui borde cette plaine au nord et la sépare du plateau de Payamaatch. Cette seconde partie de la rampe est beaucoup moins raide que la première; mais aussi la route forme, sur un assez long parcours, un véritable défilé.

La plaine de Payamaatch même ne renferme pas de ruines antiques; mais de l'angle sud-ouest de cette plaine part une vallée élevée qui s'enfonce dans les montagnes du sud et qui renferme les ruines d'une seconde ville antique. Cette ville, peu éloignée de la route orientale, était beaucoup plus rapprochée de la route occidentale, et était située par rapport à elle à peu près comme Termessos par rapport au défilé qui conduit à Istanoz et à Isinda.

Krétopolis. On rencontre d'abord, à droite et à gauche, des tombeaux annonçant le voisinage d'une ville. La première ruine importante et à peu près la seule qui soit bien conservée est la porte décorative représentée dans la planche XXII, si l'on peut donner ce nom à une construction aussi simple et aussi peu achevée. Cette porte, placée en travers de la vallée qui paraît être la seule communication entre le plateau et la ville, se compose de trois arcs; l'arc central a l'ouverture normale[3] de 5 m. et les deux arcs latéraux sont presque aussi élevés, mais beaucoup plus étroits. Elle rappelle assez, dans ses grandes lignes, l'arc d'Hadrien à Attaléia, si ce n'est qu'on n'y voit ni colonnes ni entablement, mais de simples consoles, destinées peut-être à supporter des statues. On aperçoit encore une dalle du pavé, restée en place à droite du passage central, tout contre le pied du pilier; mais partout ailleurs le pavé a été enlevé et les

[1] Ritter, p. 711, donne une altitude de 100 pieds seulement.

[2] Cette vallée a été décrite par Ritter, p. 709, d'après Schœnborn.

[3] C'est le chiffre donné par Graef *(Triumph- und Ehrenbögen)* dans l'ouvrage de Baumeister, *Denkmäler des classischen Alterthums,* p. 1886.

fondations mises à nu. Quelques blocs, qui se trouvent au-dessus de l'arc central et de l'arc de gauche, paraissent provenir d'une attique ou d'un étage supérieur analogue à celui de la porte d'Hadrien à Athènes[1] ou de l'arc d'Attaléia.[2]

Cet arc avait été élevé certainement en l'honneur d'un des empereurs postérieurs; mais aucune inscription ne nous donne le nom de celui-ci. Nous n'avons trouvé aucune trace de mur d'enceinte, ni auprès de la porte ni ailleurs.[3] Quant aux ruines des maisons ou des autres constructions, elles se trouvent surtout sur la pente qui s'étend à droite et descend vers le sud. L'un des points les plus élevés est occupé par le petit odéon, qui servait d'amphithéâtre ou d'école et dont nous donnons le plan fig. 62. Des tombeaux, dont l'un est représenté planche XXII



Fig. 98. Tombeau de la nécropole de Krétopolis.

et fig. 98, se trouvent également à l'extrémité de la ville, sur la crête qui s'élève entre la hauteur de l'est et celle de l'ouest. Enfin nous n'avons trouvé aucune inscription lisible. Néanmoins Schœnborn, avec beaucoup de vraisemblance, a cru reconnaître dans ces ruines la «ville des Crétois», la Κρητῶν πόλις de Polybe et de Diodore,[4] et la Κρητόπολις de Ptolémée. Il se fonde sur le passage où Diodore rapporte la victoire d'Antigone sur les partisans de Perdiccas, et sur le récit de Polybe relatif à l'expédition faite par Garsyéris pour délivrer Pednélissos. Diodore raconte qu'Antigone, arrivant de Cappadoce, surprit et défit les partisans de Perdiccas près de Krétopolis, et les poursuivit dans la direction de Termessos, probablement à travers la plaine de Pamphylie. Quant à Garsyéris, qui arrivait de Phrygie par la Milyade et s'était établi près de Krétopolis, Polybe nous dit expressément que, ayant réussi à pénétrer

[1] V. Graef, *ouvr. cité,* p. 1893.
[2] V. tome I, p. 25.
[3] Ritter, qui croit en avoir reconnu quelque part, déclare lui-même (p. 710) qu'il ne peut rien affirmer.
[4] Polybe, 5, 72; Diodore, 18, 44.

par ruse dans le défilé, il descendit dans la plaine vers Pergé. Les habitants de Selgé en effet voulaient lui barrer le passage que Polybe appelle le défilé voisin du *klimax*, c'est-à-dire de l'escalier. Il est probable que les partisans de Perdiccas avaient eu la même idée, mais que la rapidité d'Antigone les empêcha de la mettre à exécution. Si la dénomination de klimax convient parfaitement à la rampe proprement dite, il ne faut pas la confondre avec le défilé même, qui se trouve un peu en avant. Il y a bien en réalité deux rampes et deux défilés; mais ce n'est pas une difficulté. Il est certain qu'on les barra ou qu'on les força également tous les deux; mais le nom de klimax s'applique évidemment au défilé de l'est.[1] Cela ne nous empêche pas de reconnaître, avec Schœnborn, Krétopolis dans les ruines situées au-dessus du défilé occidental. C'est là, en effet, dans la plaine de Payamaatch, que paraît se trouver l'emplacement où était installé le camp de Garsyéris et où se livra la bataille entre Antigone et les partisans de Perdiccas. Nous verrons plus loin, à propos de Selgé, la suite de l'expédition de Garsyéris.

Au-delà de Krétopolis, la route se prolonge vers Sagalassos sur un terrain absolument plat; mais de chaque côté s'étendent, à des distances variables, des rochers dirigés transversalement ou parallèlement à la route. Elle n'a guère à franchir que les bordures de deux ou trois terrasses un peu plus élevées.

[1] V. Ramsay, AJA., 1882, p. 266. Nous avons vu plus haut, p. 28, que Schœnborn et après lui Ritter avaient assimilé à tort Termessos la Petite avec Krétopolis.

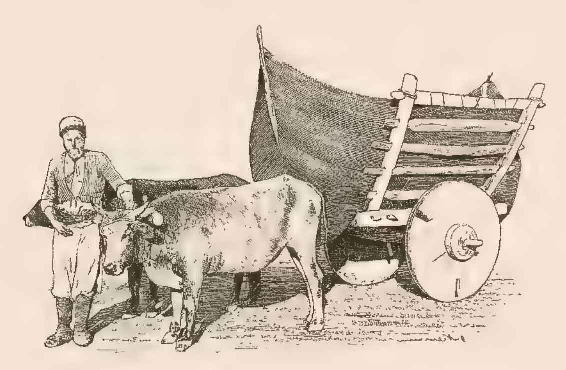


Fig. 99. Chariot attelé de buffles servant au transport du blé dans la plaine de Payamaatch.



Levé et dessiné par Franz Hausner

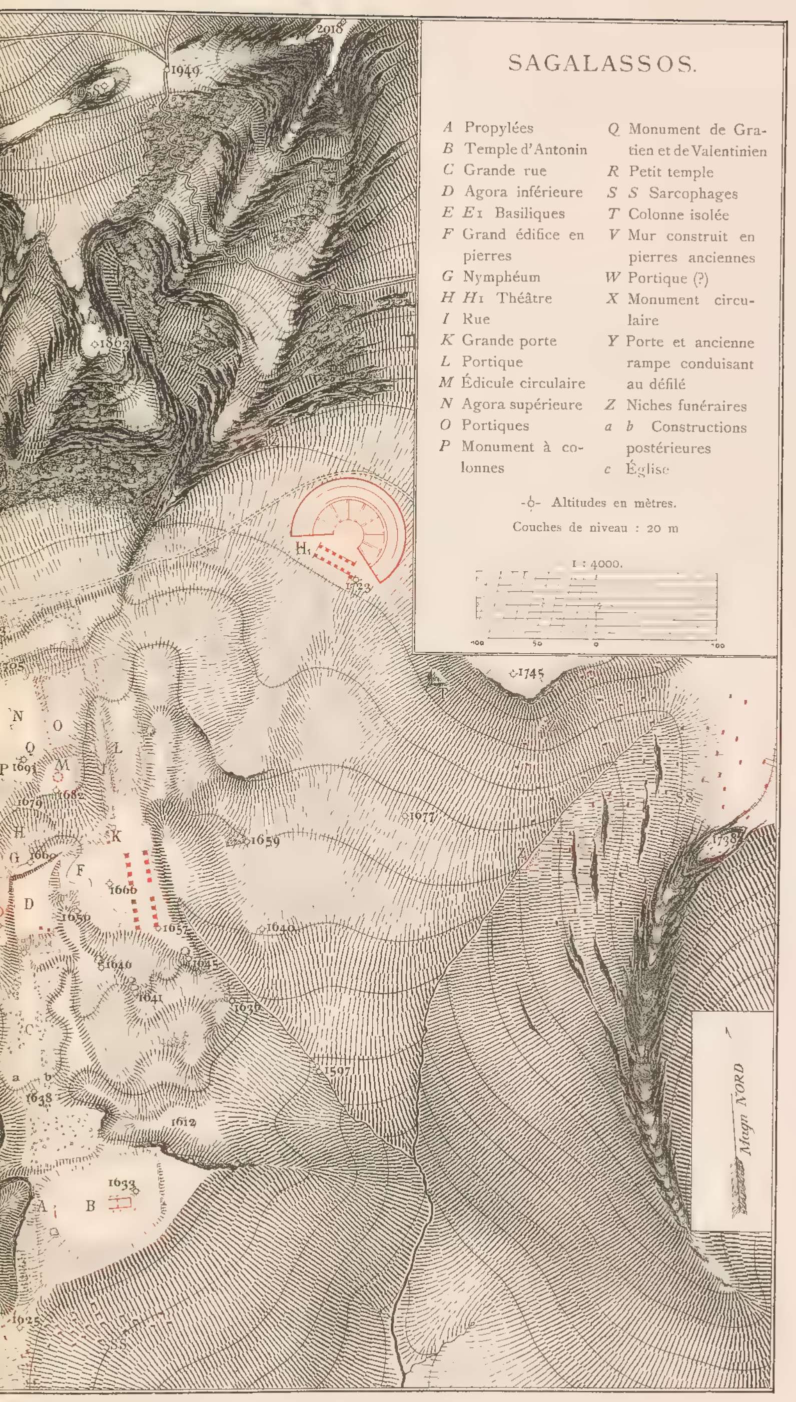

SAGALASSOS.
A Propylées
B Temple d'Antonin
C Grande rue
D Agora inférieure
E E1 Basiliques
F Grand édifice en pierres
G Nymphéum
H H1 Théâtre
I Rue
K Grande porte
L Portique
M Édicule circulaire
N Agora supérieure
O Portiques
P Monument à colonnes
Q Monument de Gratien et de Valentinien
R Petit temple
S S Sarcophages
T Colonne isolée
V Mur construit en pierres anciennes
W Portique (?)
X Monument circulaire
Y Porte et ancienne rampe conduisant au défilé
Z Niches funéraires
a b Constructions postérieures
c Église
Altitudes en mètres.
Couches de niveau : 20 m
1 : 4000.
Magn NORD



Fig. 100. Grand temple de Sagalassos (restauré).

Sagalassos.



u lieu d'être située, comme Termessos, au fond d'une vallée, Sagalassos s'élevait sur un plateau au sud d'un rocher abrupt, orienté de l'est à l'ouest. Ce plateau forme au sud trois ramifications, et la ville occupait celle du milieu. Celle-ci, qui n'a pas plus de 200 à 300 m. de largeur, descend en escaliers vers le sud et se rattache par une crête étroite à un large cône abrupt, terminé par une plate-forme et placé comme en sentinelle en avant de la ville. Situation.

Les ruines qu'on trouve en cet endroit sont moins bien conservées que celles de Termessos, soit que la pierre fût moins résistante, soit que la ville fût moins bien protégée par sa situation et que le climat fût plus rude. Il est depuis longtemps reconnu que ces ruines sont celles de l'ancienne Sagalassos. Tel est en effet le nom que la ville porte constamment chez les auteurs, sur les monnaies et dans les inscriptions. Quant à son autre nom de Selgessos, que donne Strabon, il provient probablement d'une forme plus ancienne commençant par *Stl.* Le nom de Sagalassos se retrouve dans celui du village d'Aghlasan, qui est situé au sud dans

la plaine et dans les maisons duquel on trouve un grand nombre de pierres provenant de la ville antique. De plus, Sagalassos est très souvent nommée, et même avec quelque emphase, dans les inscriptions trouvées en cet endroit, et les quelques détails que donnent sur Sagalassos les historiens anciens s'appliquent parfaitement ici. Alexandre le Grand et le consul romain Gn. Manlius passèrent à Sagalassos, en allant l'un et l'autre de Termessos à Apaméa en Phrygie. Tite-Live[1] dit quelques mots de la ville en général, de sa forte position, de sa nombreuse population, de la fertilité des plaines voisines et de la fierté que tous ces avantages inspiraient à ses habitants. Néanmoins ils ne songèrent pas à résister au consul. Mais du temps d'Alexandre, ils étaient, au dire d'Arrien,[2] les plus belliqueux des Pisidiens, qui n'avaient pourtant pas la réputation d'un peuple pacifique. Ils étaient alliés des Termessiens et les secondèrent sans doute dans leur lutte contre la ville de Selgé, qui était située à l'est. Quand Alexandre arriva devant Sagalassos, il y trouva un corps auxiliaire de Termessiens, qui l'avaient probablement devancé et qui excitaient les habitants à la résistance. «Ils occupaient, nous dit Arrien, la colline située en avant de la ville, parce que cette position était encore plus sûre et plus facile à défendre que les remparts, et là ils attendaient (le roi).» Il s'agit évidemment de l'espèce de cône qui s'élève au sud de la ville; car on sait que c'est par le sud qu'Alexandre arriva. Mais, en dépit de l'excellence de cette position et malgré un premier succès, la bravoure des Pisidiens dut céder à la tactique des Macédoniens mieux armés. Quant aux remparts dont parle Arrien, il n'en est pas question lors de la bataille et de la prise de la ville. Effectivement je n'ai pu suivre nulle part aucune trace certaine de ces remparts primitifs. Dans tous les cas, ils devaient se trouver plutôt du côté du sud, et ce qui en reste doit se confondre aujourd'hui avec les fortifications construites postérieurement. Celles-ci entourent le plateau *AB* où s'élève le temple et se rattachent au nord aux deux tours *a* et *b*, qui datent de la même époque; puis elles paraissent se diriger, en formant une simple route fortifiée, vers l'emplacement *D*, où elles se déploient de nouveau. Mais les traces de ces fortifications postérieures deviennent elles-mêmes très incertaines au nord des tours *ab*, et on les perd complètement aux deux extrémités occidentale et orientale de la terrasse, au pied du rocher. Quant à la montagne, elle n'était nullement infranchissable, et notre carte indique deux routes qui la traversent; mais seule la plus praticable, qui conduisait au défilé principal, au nord-ouest, est fermée par un mur avec une porte au point *V*. En somme, en dehors de l'élément militaire, la position naturelle de la ville paraît avoir été de tout temps sa principale défense.

Plan de la ville.

L'axe de la ville est dirigé exactement du sud au nord. La région méridionale, qui renferme la rue principale et, un peu au-dessus, plusieurs grandes places, est à peu près plane; mais, à mesure qu'on se rapproche de la montagne, les espèces de gradins formés par la superposition des différentes terrasses s'élèvent de plus en plus. La grande plate-forme sur laquelle est construit le temple *B* et la rue qui s'en détache à l'ouest sont encore à peu près au même niveau; l'agora inférieure *D* est déjà plus haute d'environ 10 m.; mais cette différence de niveau peut encore être franchie directement par un escalier. A droite et surtout à

[1] Tite-Live, 38, 15; Polybe, 21, 36.
[2] Arrien, I, 27.

gauche de cette place sont des terrasses un peu plus élevées, occupées toutes deux par de grands édifices publics. Mais en avant l'inclinaison du terrain était beaucoup trop forte pour que la rue pût se prolonger en ligne droite, comme l'eût exigé la régularité. Aussi se terminait-elle dans cette direction par la façade d'une fontaine monumentale, qui était déjà construite sur la terrasse supérieure, et l'on profita de la hauteur qui s'élevait par derrière pour y construire un théâtre couvert. Quant à la rue, elle s'infléchissait d'abord à l'est et se dirigeait à peu près vers la grande porte *K*, sous laquelle elle passait peut-être, puis rejoignait une autre rue, qui allait au nord et le long de laquelle on aperçoit encore les traces certaines d'un portique en escalier. De cette rue se détachait, à peu près en son milieu (vers la lettre *L* sur le plan), une rue latérale, qui se dirigeait vers l'ouest et qui, laissant le marché à sa gauche, aboutissait à l'angle sud-est de l'agora supérieure. Le plan indique bien une rue correspondante, partant également du portique et aboutissant à l'angle nord-est de l'agora ; mais l'existence de cette rue est douteuse, pour une raison que nous donnons plus loin. En somme, entre le temple *B* au sud et l'agora supérieure *N* au nord, les habitations privées ne pouvaient guère trouver place sur une crête aussi étroite. De même, sur la terrasse qui s'étend au pied de la montagne, on ne voit plus que des édifices publics, excepté en un point, situé au nord-est, bien en dehors de notre plan, et où l'on croit reconnaître des ruines de maisons. Immédiatement au-dessus de la ville s'élèvent, à droite le théâtre, à gauche, au-dessus de l'agora, un temple, et, tout à fait au nord-ouest, d'autres temples plus petits. Il est probable que les maisons, moins solidement construites, ont disparu sans laisser de traces ; dans tous les cas, il y avait encore assez de place pour elles sur la terrasse. Mais



Fig. 101. Chapiteau du temple d'Antonin.

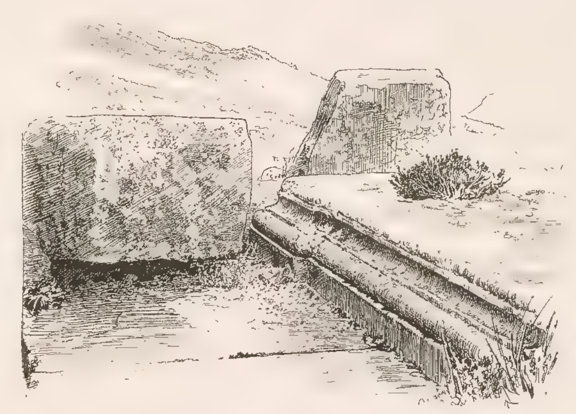


Fig. 102. Socle d'un des murs du temple d'Antonin.

les quartiers habités proprement dits devaient se trouver surtout dans le fond de la vallée et s'étendaient peut-être jusqu'au village actuel. De plus, ici comme à Termessos et ailleurs, les différents groupes de tombeaux que notre plan indique en plusieurs points très éloignés les uns des autres, se rattachaient sans doute à des groupes de maisons également séparés.

Montagne circulaire.

Si nous voulons reprendre en détail, autant qu'il est possible, cette description sommaire, nous devons commencer par la montagne conique qui s'élève au sud. Cette montagne se trouve en dehors de la ville; en effet, outre qu'Arrien le dit expressément, on rencontre des tombeaux sur son flanc septentrional et sur la crête qui la rattache à la ville, et d'autre part on n'y aperçoit aucune trace d'édifices. Le sommet, faiblement arrondi, est entouré circulairement d'un remblai assez bas, formé de pierres entassées, qu'on distingue encore très nettement et qui provient probablement d'un mur écroulé. D'autres pierres de taille, qu'on aperçoit au nord-est, vis-à-vis du temple *B*, paraissent avoir fait partie d'une porte, dont l'existence s'imposait en cet endroit.

Temple d'Antonin.

A l'extrémité méridionale de la ville proprement dite s'élève, dans une situation très en vue, le monument qui est, après le théâtre, le mieux conservé de Sagalassos. C'est un temple corinthien, dont la façade, orientée à l'ouest, a été restaurée par M. Niemann dans la planche XXIII. D'après le style de ce monument, Hirschfeld l'avait attribué à l'époque de Trajan. Mais, en 1884, j'ai trouvé, devant la façade du temple, un petit fragment d'architrave qui portait encore quelques débris des lettres du nom d'Hadrien. Enfin, en 1885, après des recherches plus sérieuses, nous avons dû descendre encore d'une génération et reconnaître que le temple était consacré à Antonin le Pieux. Ajoutons que cet empereur paraît avoir été honoré concurremment avec les θεοὶ πάτριοι ou du moins avec l'un entre eux (inscr. 188); car on ne peut guère admettre que ce temple soit le premier qui ait été construit sur cet emplacement. Comme le Sébastéion de Pergame et d'autres temples de dieux et d'empereurs, le monument était entouré de portiques, et, sur la place qui s'élève en avant, c'est-à-dire à l'ouest, s'élevaient des statues d'empereurs (inscr. 189 à 191), de grands-prêtres (inscr. 195) et de vainqueurs (inscr. 193 et suiv.). Enfin il semble qu'on arrivait à cette place par un grand escalier aboutissant à une porte.

Grande rue.

Il paraît certain que la grande rue partait du temple ou de son enceinte. Le pavé est en partie conservé et l'on aperçoit par endroits, surtout à l'est, un soubassement en pierres, dont le haut porte encore des traces de bases de colonnes. Nous en concluons que la rue était bordée de portiques, ce qui d'ailleurs s'imposait pour une rue centrale comme celle-ci. Mais ces portiques ont presque entièrement disparu lors de la construction des fortifications garnies de tours dont la rue fut bordée postérieurement.

A l'endroit où une dépression de terrain qui part de la vallée orientale aboutit à la grande rue, celle-ci est coupée par une rue transversale. A la croisée de droite se trouve au nord la base des statues de Caracalla et de sa mère (inscr. 196), et au sud s'élève une de ces grandes colonnes que les Sagalassiens donnaient volontiers pour bases à des statues, puis une base hexagonale assez mince, comme on en rencontre également un grand nombre à Sagalassos. Vis-à-vis, c'est-à-dire à la croisée de gauche, se trouvent des pierres sculptées représentant une espèce de trophée composé d'armes, comme nous en avons vu à Termessos

sur des montants de portes de tombeaux et sur les piliers latéraux de la scène du théâtre. Nous en rencontrerons encore à Selgé sur une porte monumentale; c'était d'ailleurs la décoration la plus généralement employée pour ces sortes de monuments. A la croisée des rues transversales, le portique devait s'ouvrir et former une espèce de porte; mais, l'inclinaison du terrain étant très forte à droite comme à gauche, ces rues transversales ne pouvaient être bordées de portiques comme la rue principale. D'autres statues s'élevaient le long de cette rue en plusieurs autres points, et il est certain que les bases (inscr. 197 et suiv.) qu'on trouve çà et là, encastrées dans les fortifications qui longent la rue, n'ont pas été amenées de bien loin et ont dû être utilisées presque sur place.

Agora inférieure.

Un peu plus au nord, à l'endroit où la pente devient plus forte, les portiques devaient s'arrêter. Un escalier conduisait à l'agora inférieure, qui était pavée de dalles; mais il n'en reste plus que les trois marches du haut. Ces marches ont à peu près la même largeur que la rue, alors que la place est large de plus du double. On aperçoit à l'ouest et au nord des piédestaux alignés, et à l'angle sud-est se rencontrent deux autres lignes de piédestaux, qui s'étendent à l'est et au sud. Mais ces piédestaux sont tous de formes différentes,[1] de même que les fûts de colonnes qui gisent dans le voisinage sont doriques, ioniques ou encore unis; aussi ne pouvons-nous affirmer qu'il y ait eu là un portique faisant le tour de la place. Celle-ci était entourée de constructions, bâties sur un terrain un peu plus élevé. Tel est notamment l'édifice situé à l'est, qui est malheureusement en trop mauvais état pour nous permettre de le reconstituer avec certitude. On y reconnaît encore un rez-de-chaussée, auquel donnait accès une porte regardant l'ouest et située à l'angle où est indiquée l'altitude de 1656 m. Le seuil de cette porte, aujourd'hui enterrée, se trouvait à peu près au niveau de la place. On peut se rendre compte, sur le plan, de l'irrégularité de la façade occidentale, nécessitée par la dépression de terrain qui descend vers le sud et sépare la place de l'édifice. Ce rez-de-chaussée était surmonté d'un étage supérieur, dont paraissent provenir de grands piliers, qui supportaient des voûtes. Je dois même dire que ces piliers sont tout ce que j'ai remarqué dans l'édifice; seulement, si je ne me trompe, ces piliers n'avaient pas tous, comme l'indique le plan, la même épaisseur; mais les quatre piliers du milieu et les deux piliers de l'extrémité méridionale étaient beaucoup plus épais que les autres. Ce monument, qui devait être assez imposant d'aspect,



Fig. 103. Portes situées à l'extrémité occidentale de la basilique (*E*).

[1] L'un d'eux porte l'inscr. 199*.

tranche au milieu des autres autant que le gymnase inférieur de Termessos. Peut-être d'ailleurs devons-nous y voir un gymnase, comme dans ce dernier.

Temple d'Apollon Klarien.

On peut être plus affirmatif sur l'édifice désigné par *E* sur le plan et situé de l'autre côté de la place, sur la terrasse occidentale.[1] On y reconnaît sans hésiter, au centre d'un cloître, une basilique avec un transept et une abside à l'est et un narthex à l'ouest. On distingue, parmi les décombres qui remplissent l'abside, de petits cubes colorés provenant d'une mosaïque. Non seulement les trois nefs étaient séparées par des colonnes ioniques antiques; mais même tous les matériaux de construction avaient été visiblement empruntés à des monuments plus anciens. Dans le mur est encastrée l'inscr. 201; ailleurs ce sont des architraves, des chapiteaux, etc. Au nord-ouest, une porte avec des colonnes et un escalier, ainsi que les assises inférieures du mur de clôture septentrional, ont une certaine unité de style qui semble indiquer qu'ils faisaient partie de l'édifice primitif. L'inscr. 200 est encore plus significative. Au milieu des ruines entassées à l'est, on voyait sortir de terre une pierre portant deux lettres. En la dégageant, nous mîmes au jour un morceau d'architrave presque complet, puis un second, un troisième et un quatrième. Il en manquait encore au moins un; mais toutes nos recherches pour en retrouver d'autres demeurèrent sans résultats. Aussi reste-t-il, en dehors d'une lacune peu importante, une autre lacune très considérable, qu'il est impossible de combler entièrement par conjecture. Néanmoins cette inscription nous apprend ce qu'il nous importe de savoir, c'est-à-dire que le temple était consacré à Apollon Klarien, auquel se joignait naturellement l'empereur.

Les noms de ceux qui avaient contribué à la construction de l'édifice semblent appartenir à l'époque de la dynastie des Flaviens ou à l'époque qui suivit immédiatement; et d'autre part la simplicité des formes de l'architecture ionique ne nous permet pas de descendre bien loin dans le second siècle. Les architraves dont nous avons parlé plus haut n'ont pas été trouvées alignées, comme elles l'étaient primitivement; elles étaient un peu en travers les unes des autres, mais vraisemblablement dans la position qu'elles occupaient lorsqu'elles tombèrent pour la première fois. D'autre part, elles étaient placées trop haut pour avoir été cachées sous le nouveau pavé, lors de la transformation du temple en église chrétienne, et il est certain qu'elles se trouvent comprises au milieu des ruines de la basilique et au-dessus du pavé de celle-ci. Par conséquent l'architrave, qui portait le nom d'Apollon, devait être restée visible dans l'église chrétienne; ce n'était pas d'ailleurs aussi choquant qu'on pourrait le croire, car l'inscription, étant tournée vers l'est, ne pouvait se voir que de l'abside ou du transept. Les différentes parties de l'architrave se trouvaient les unes dans le plan, les autres un peu à l'est d'une rangée de colonnes qui s'élevait à l'extrémité orientale des trois nefs et séparait celles-ci du transept. En fouillant au milieu des décombres, nous découvrîmes ces colonnes à plus de deux mètres au-dessous du sol actuel, et les bases se voyaient encore sur l'ancien stylobate. Les deux colonnes du nord seules étaient encore en place; entre la deuxième et la troisième[2] bases se trouvait la cinquième architrave; puis, près de la quatrième base, la première architrave et, un peu à l'est, la troisième; enfin à l'ouest, derrière la cinquième base, la seconde

[1] V. plus loin, p. 150 et suiv., la description de M. Niemann.

[2] Ces chiffres, comme les suivants, sont simplement supposés.

architrave. Ainsi les positions respectives de ces pierres, au moins d'une façon générale, prouvent que l'inscription allait du sud au nord. Elle était placée par conséquent à la façade orientale du temple, qui semble ainsi avoir été incorporée à l'église chrétienne avec le reste de l'édifice antique. A l'angle nord-ouest de l'église, on aperçoit un chapiteau de colonne d'angle.

Il semble qu'il était question, dans la partie de l'inscription qui manque, de constructions voisines du temple. Effectivement le cloître que nous avons cru reconnaître autour de l'église peut très bien avoir remplacé, comme l'église elle-même, des monuments plus anciens. Rien ne prouve, à proprement parler, que les constructions longues et étroites qui s'étendaient au nord et au sud étaient des portiques; mais leur forme rend cette hypothèse très vraisemblable. On sait d'ailleurs que les anciens, surtout aux époques postérieures, plaçaient volontiers leurs temples au centre de vastes cours entourées de colonnes. C'est ce que nous venons de voir en particulier pour le temple d'Antonin. Dans tous les cas, la grande porte à colonnes qui se trouve au nord-ouest prouve que la terrasse du temple était entièrement close, et il est à peu près certain qu'il y avait au nord-est une porte correspondante, donnant sur l'agora inférieure : nous avons même trouvé quelques marches, des épistyles ioniques de petites dimensions et d'autres pierres qui peuvent très bien provenir de là. Au nord, derrière le transept, s'élève un mur construit avec des pierres antiques, mais naturellement contemporain de la basilique. La porte du nord-ouest, beaucoup mieux conservée, avait, à l'intérieur comme à l'extérieur, une façade ornée de colonnes. Les colonnes extérieures dominaient un escalier d'environ dix marches. Au nord, à gauche, se trouve une base attique encore en place; la base la plus voisine, un peu déplacée, est actuellement à 3·70 m. de la première; entre ces deux bases s'étend le seuil, au centre duquel on aperçoit encore un trou destiné à recevoir une barre de fermeture. En avant gisaient des fûts ioniques provenant d'au moins quatre colonnes et dont quelques-uns paraissent tombés directement des bases. L'entablement était dorique; l'une des métopes représentait un arc avec une flèche placée sur la corde, allusion probable à Apollon; d'autres représentaient des couronnes, allusion aux jeux en l'honneur d'Apollon Klarien. Il est question de ceux-ci dans plusieurs inscriptions, dont quelques-unes ont été trouvées près du temple d'Antonin et les autres près du temple d'Apollon Klarien, notamment l'inscr. 201, encastrée dans l'église, et l'inscr. 202, gravée sur une base qui portait la statue d'un vainqueur. Nous avons trouvé également au même endroit des bases rondes, par exemple celle de Caracalla (203), au bord d'un chemin situé au niveau du temple et qui se dirigeait d'abord au nord, puis à l'ouest. Il conduisait à une seconde terrasse, où l'on trouve quelques ruines, en particulier celles d'un portique, avec des colonnes très différentes d'aspect et tombées d'un seuil un peu surélevé et orienté de l'est à l'ouest. En avant était une base (204) portant la statue d'un gouverneur. On aperçoit à l'ouest de la place les restes d'une porte à colonnes, malheureusement trop peu importants pour nous renseigner sur la destination de l'ensemble. Par cette porte, le chemin horizontal conduisait sans doute, comme aujourd'hui, au bord de la hauteur, sur la crête du rocher de l'ouest. A mi-chemin, j'ai trouvé, non pas couchées, mais dressées en l'air, trois parties d'entablement ionique, provenant d'un monument dont deux côtés au moins portaient une

Enceinte du temple.

seule et même inscription dédicatoire (205). Mais je ne puis dire si ce monument s'élevait en cet endroit même ou un peu plus loin au-dessus de la terrasse.

Nymphéum. Revenons maintenant à l'agora inférieure et examinons-en le côté septentrional. Ce côté était occupé, comme nous l'avons déjà fait remarquer, par la façade d'une fontaine monumentale, placée exactement dans l'axe de la grande rue. Le côté droit de cette façade se reconnaît encore derrière des blocs de pierre écroulés (fig. 104); on peut même, à ce qu'il m'a semblé, en compléter le coin à l'aide d'un bloc détaché, qui s'y adapte parfaitement par ses dimensions ainsi que par sa forme particulière. J'ai pris les dimensions longitudinales aussi exactement qu'il m'a été possible; pour les profondeurs, celles des niches en particulier, je me suis contenté d'une estimation approximative; enfin j'ai reconstitué symétriquement l'extrémité gauche d'après les dimensions des parties conservées, et cette reconstitution coïncide à peu près avec le plan levé par M. Hausner. Toutefois, comme le sol était couvert de décombres, je ne puis dire à partir de quelle hauteur commençait la façade telle que nous la représentons. Ces trois niches encadrées de pilastres rappellent immédiatement le nymphéum de Sidé et, toutes proportions gardées, le septizonium de Septime Sévère. Comme à Sidé, il y avait des colonnes en avant des pilastres; nous avons trouvé en effet, au milieu des ruines, avec des chapiteaux de pilastres de forme assez simple, d'autres chapiteaux plus riches et un fragment de frise d'épistyle ionique à plafond orné. De plus, nous avons déjà fait remarquer[1] que ces sortes de monuments sont généralement situés sur une place et dans l'axe d'une grande rue. Enfin une indication plus précise est donnée par une pierre portant encore des traces de figures décoratives. Le bloc que nous avons trouvé à l'extrémité droite et qui complétait parfaitement le coin du monument, est encore orné sur trois côtés de figures en relief à demi-effacées. En *a* est un dieu marin, étendu sur un rocher, les pieds tournés vers la gauche et le coude gauche appuyé assez haut vers la droite; sous sa main gauche on aperçoit l'ouverture circulaire d'un vase, dans sa main droite une longue tige de roseau, et au-dessous de lui un poisson d'assez grande taille, une espèce de dauphin à queue de serpent. En *b* et en *c* sont deux néréides ou deux nymphes représentées de face, avec des monstres marins sous leurs pieds; la première est immobile, couverte de vêtements à longs plis, et tient devant elle à deux mains la conque traditionnelle; la seconde, moins bien conservée, est représentée dans une attitude plus mouvementée et avec des vêtements plus flottants. La hauteur du bloc et des figures n'est que de 0·88 m.; je suppose que ces figures ornaient les socles des pilastres, car leurs faibles dimensions sont tout à fait en rapport avec celles des niches et de l'ensemble. Sur le pilier placé à gauche de la niche de droite, si je ne me trompe, était gravée une inscription qui devait se prolonger au-dessous et qui laisse entendre que la façade était ornée de statues.

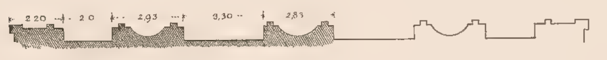
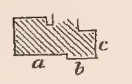


Fig. 104. Plan du mur de nymphéum



[1] V. tome I, page 151.

Ce nymphéum formait en même temps le revêtement de la moitié gauche de l'odéon.[1] Odéon.
Devant la moitié droite, qui était un peu en arrière, on aperçoit des voûtes à plein cintre. Ces voûtes, ouvertes à-demi par devant, sont remplies de décombres par derrière; aussi ne pouvons-nous dire comment elles se rattachent au théâtre; il est possible d'autre part qu'elles se prolongent à gauche au-dessous du nymphéum. Quant à l'odéon même, on en reconnaît aisément la forme générale; mais le détail est difficile à distinguer, à cause du mauvais état de l'intérieur. Les gradins ont entièrement disparu; quant aux portes qui donnaient sur la scène, assez étroite, il n'en reste plus qu'un montant profilé du côté du nord. Du côté du sud se trouve une voûte, aujourd'hui encombrée, qui conduit à l'est dans la direction de l'orchestre. A l'extérieur, on distingue très bien le prolongement tangentiel du mur demi-circulaire.

Entre le petit théâtre et le monument à piliers où nous avons cru pouvoir reconnaître un gymnase, la grande rue formait un coude, comme nous l'avons vu, et se dirigeait vers la grande porte, dont on aperçoit encore les montants, massifs et hauts d'environ 4·50 m. Près de ceux-ci gisent à terre d'abord le linteau, long de 4 m., haut et épais d' 1 m., puis un entablement ionique, composé d'une frise à rinceaux profilée et bombée et d'une corniche ornée de feuilles entre les denticules, enfin la pointe du fronton, ornée d'une base d'acrotère de 0·45 m. de largeur, et des fragments de rampants d'inégales longueurs. A côté de l'entrée s'élevaient les statues d'un personnage nommé M. Aur. Papeirios Dionysios et de l'empereur Zénon (inscr. 206 et suiv.). A partir de la porte, la rue que nous avons suivie jusqu'ici s'infléchit une seconde fois vers le nord, et elle est bordée à droite, pendant quelque temps, d'un mur composé d'assises en parements et en boutisses, à peu près jusqu'en face du sommet du demi-cercle de l'odéon. Bientôt la rue s'élargit un peu et on distingue assez nettement à l'est les restes d'un portique, coupé en un point par une rue transversale. Les colonnes de ce portique, plus espacées avant la croisée de cette rue (2·65 m.) et moins espacées après (1·70 m.), reposaient sur un socle qui formait de distance en distance des espèces de marches. Jusqu'au point où ce socle est enterré, j'ai calculé approximativement qu'il devait y avoir quatorze colonnes dans la seconde partie du portique, où les colonnes étaient les plus rapprochées.

Juste à l'endroit où la rue s'infléchissait une seconde fois à gauche, pour se diriger vers Porte.
l'agora supérieure, se trouvaient les ruines d'une porte, dont on voyait encore le départ de la voûte dans un mur orienté de l'est à l'ouest. J'ai estimé approximativement sur place la largeur de la porte, et cette estimation s'est trouvée en rapport avec mes calculs, qui m'ont donné à peu près 2·50 m. d'ouverture. (V. inscr. 209.) Tout près de là est une pierre ornée d'un caducée en relief, qui pourrait bien avoir appartenu à la porte; car on rencontre souvent Hermès lui-même représenté sur des portes semblables. L'inscription était placée du côté méridional; malheureusement elle est incomplète et ce qui en reste est en grande partie effacé. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que la ville de Sagalassos, avec les titres qu'elle porte habituellement, s'y donne comme la fondatrice du monument. Nous supposons que celui-ci

[1] Cf. ce que nous avons dit de la façade du théâtre de Pergé, t. I, p. 50.

était consacré à Dionysos, et cette hypothèse est très vraisemblable, si l'on remarque que le prolongement de la grande rue dans la direction du nord atteignait bientôt la grande terrasse sur laquelle s'élevaient, à droite, le théâtre, et à gauche, à l'extrémité opposée, un temple qui devait être celui de Dionysos. J'ai cru distinguer, au nord de cette porte, trois terrasses situées l'une derrière l'autre, mais sans pouvoir délimiter exactement chacune d'elles.

Suivons maintenant la grande rue à partir de cette porte, c'est-à-dire à partir du point où elle s'infléchit vers l'agora. On distingue très nettement en cet endroit une large rue en pente douce, bordée à droite par un mur en pierres de taille et à gauche par des ruines de constructions.

Marché.

A gauche de cette rue s'étend un espace carré, entouré de ruines qui paraissent provenir d'un portique, derrière lequel étaient situées des boutiques; au centre est un petit temple circulaire, dont le bas est orné de grilles réunies par des colonnes (cf. p. 167). On reconnaît là la disposition du marché de Pergé et de ceux de Pompéi, de Pouzzolles et d'Ephèse auxquels nous avons comparé ce dernier.[1] D'ailleurs nous sommes ici également en présence d'un marché, comme le prouve l'inscr. 210, dont une partie avait déjà été publiée par Hirschfeld. Les architraves courbes du petit temple ne portaient pas d'inscriptions; mais en revanche il y en avait sur un grand nombre des architraves droites des portiques, trouvées sur la terrasse au milieu des ruines et surtout le long de la pente méridionale. C'était la même inscription reproduite trois fois, à peu près suivant la même disposition et évidemment sur le même nombre d'architraves, ce qui nous indique du même coup que la place était carrée ou à peu près. Nous n'avons pas l'inscription tout entière, bien que les trois reproductions se complètent mutuellement; cependant il est à peu près certain qu'il y avait de chaque côté au moins onze architraves, longues chacune de 2·12 m. en moyenne, ce qui fait pour chaque portique une longueur d'environ 23 m.; aussi le carré donné par le plan correspond-il plutôt à la périphérie intérieure qu'à la périphérie extérieure. De plus, si l'on compare ce marché aux marchés cités plus haut, on est amené à conclure que le portique s'étendait également sur le côté septentrional. Comme il ne reste des trois inscriptions qu'un très petit nombre de parties identiques, il n'y a pas lieu d'être surpris qu'aucune partie n'ait été conservée quatre fois. Enfin on peut se demander si le marché de Sagalassos avait plusieurs entrées, comme les précédents. Or l'examen des ruines ne nous apprend rien sur ce point. La pente du terrain est tellement forte au sud et à l'est qu'il ne pouvait guère y avoir d'entrées de ces deux côtés. Il n'en est pas de même à l'ouest; mais en tous cas l'entrée principale était certainement au nord et se trouvait peut-être à l'endroit où la rue débouchait sur l'agora supérieure.

Agora supérieure.

Cette agora est une place magnifique, pavée de dalles, aujourd'hui fortement usées, et probablement, comme le plan l'indique, bordée de portiques sur plusieurs côtés.

J'ai trouvé au nord et à l'est des socles et des fûts de colonnes. Au sud s'élevait un bâtiment long et étroit; le long de la façade septentrionale s'étendait un stylobate, portant, à environ 2·50 m. les uns des autres, des trous qui servaient certainement à fixer des socles

[1] V. t. I, p. 47 et suiv.

de colonnes. Ceux-ci gisaient en avant; à côté et par derrière se trouvaient des débris de toute sorte : des fûts unis, des demi-colonnes ioniques et corinthiennes appliquées contre des piliers, des corniches ioniques; puis des fragments considérables de corniches corinthiennes à deux faces et d'entablements à ressauts, des cimaises ornées de têtes de lions, enfin des pierres d'arcades, dont l'une était ornée d'une corne d'abondance en relief. L'âge de ce monument est à peu près fixé par une inscription en l'honneur de l'empereur Claude (inscr. 211); mais on ne peut se faire une idée nette du plan ni de l'aspect qu'il avait autrefois. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il confinait au côté occidental de l'agora. La pente, très forte en cet endroit, est couverte de ruines, qui d'ailleurs ont pu dérouler de plus haut. En avant et contre l'agora se trouvait un monceau de débris généralement informes, à l'exception de quelques-uns, notamment des pierres assez étroites, dont l'un des petits côtés était taillé en forme de demi-colonne dorique ou ionique et qui servaient peut-être de supports pour des fenêtres. C'est là qu'était tombé, le long de la pente, le relief reproduit ci-dessous, fig. 105, qui représente Athéna, tenant son bouclier du bras gauche et ayant à ses pieds un géant ramassé sur lui-même, dont elle saisissait probablement les cheveux avec la main droite. On dirait le groupe de Pergame qui aurait été resserré faute de place; on peut comparer notamment la position oblique de l'égide et le mouvement général des plis du vêtement, bien qu'ils soient disposés en sens contraire. La position du géant est moins naturelle que dans le chef d'œuvre de Pergame; aussi sommes-nous peut-être en présence d'un produit de l'art hellénistique.



Fig. 105. Relief représentant Athéna.

Aux quatre coins de la place s'élevaient quatre grandes colonnes, comme celle que nous avons déjà signalée le long de la grande rue. Deux autres s'élevaient près du théâtre et au-dessus de la vallée occidentale. Ces dernières sont isolées et indépendantes, tandis que les quatre colonnes de l'agora ont un certain rapport les unes avec les autres. Néanmoins la position qu'elles occupent sur le plan, surtout par rapport aux portiques, n'est pas tout à fait certaine.

La colonne du sud-ouest est brisée; mais les morceaux dispersés se retrouvent à peu près au complet. Sur un socle de près de 2 m. de haut reposait une base attique de 0·32 m. avec une surface d'environ 1·01 m. de diamètre pour la colonne. Celle-ci se composait de quatre tambours à 24 cannelures, dont un incomplet, ayant ensemble une hauteur de 6·65 m.; enfin le chapiteau, haut d'environ 1 m., était surmonté d'un support de 0·50 m. La hauteur totale dépassait 10 m. Sur le support s'élevait une statue, comme l'indique une inscription,

large de 0·35 m. et haute de 0·25 m. seulement, qui s'étendait sur trois cannelures et portait le nom effacé du personnage honoré par le peuple (inscr. 212). L'orientation du socle indique que cette statue était tournée à peu près vers le centre de la place.

La colonne de l'angle sud-est, qui se composait de quatre tambours d'une hauteur totale de 7·06 m., avait les mêmes dimensions et avait une base ornée de la même manière. Le socle proprement dit était plus bas, mais reposait sur une grande banquette de 2·40 m., tournée vers l'ouest, c'est-à-dire vers l'autre colonne. Le chapiteau avait disparu; mais on voyait encore une base rectangulaire (0·91 m. sur 1·16 m.) avec des trous de scellement au centre. Nous n'avons pas vu de trace d'inscription. De la troisième colonne, celle du nord-est, il reste surtout un fragment de fût portant une inscription de 0·56 m. de large qui s'étend sur cinq cannelures, mais dont les caractères sont effacés. Un banc faiblement arrondi est adossé au socle de cette colonne; mais la pierre du dessus paraît avoir été enlevée, et plusieurs des autres pierres, facilement reconnaissables à leur rondeur, ont été détachées et gisent à proximité. Ce banc, au lieu de regarder l'agora, était tourné à peu près exactement vers l'est, tandis que la statue devait être dirigée en sens contraire. Quant à la quatrième colonne, celle du nord-ouest, nous n'en avons retrouvé que le chapiteau, assez élevé; le reste était probablement caché sous les décombres amoncelés en cet endroit.



Fig. 106. Piédestal octogonal.

Quant aux statues, qui s'élevaient en avant des portiques qui entouraient la place, il en a déjà été question à propos de ceux-ci. Il en reste notamment un certain nombre de bases, portant les inscr. 213—218.

Petit temple.

Devant la façade septentrionale du monument *P*, au point *Q* sur le plan, sont les ruines d'un monument très intéressant, dont on peut presque fixer la date à une année près. Il se composait d'un socle en forme de marche, faisant saillie de 0·27 m. et portant aux quatre coins quatre piédestaux de colonnes, mesurant chacun environ 0·60 m. de côté sur 0·86 m. de hauteur. Au centre était un bloc de 0·45 m. de hauteur et de 0·965 sur 0·975 m. de côté, profilé simplement du côté qui regardait l'agora et couvert primitivement d'une plaque qui

a aujourd'hui disparu. Nous n'avons aperçu ni bases ni chapiteaux, mais en revanche nous avons trouvé un fût complet de 2·29 m. de haut, sans cannelures, et une architrave longue de 2·35 m., épaisse de 0·48 m. et haute de 0·41 m. Je n'ai pas aperçu de traces de frise.[1] Le toit était constitué par une plate-forme d'environ 3·10 m. sur 3·20 m. de côté, ornée de têtes de lions et terminée extérieurement en corniche.



Fig. 107. Tête de Méduse.

Sur cette plate-forme s'élevait une pyramide tronquée et couverte de rocailles, dont les côtés de la base, légèrement rentrants, avaient environ 1·60 m., de telle façon que la plate-forme se trouvait dégagée de 0·60 m. sur deux des côtés et de 0·67 m. sur les deux autres. Ce toit était constitué par trois assises superposées : les deux plus élevées (I, II), qui formaient la partie supérieure de la pyramide, se composaient chacune d'une seule pierre, dont l'une (I) avait 0·20 m. de côté en haut et 0·84 m. en bas, et l'autre (II) 0·144 m. en bas. La dernière assise (III), qui formait le bas de la pyramide tout en faisant partie de la plate-forme horizontale, se composait de huit pièces, quatre pierres d'angle et quatre pierres intermédiaires, qui laissaient au centre une ouverture à peu près carrée de 1·10 m. sur 1·20 m. Cette ouverture était fermée par l'assise II, dont les bords étaient soutenus, sur une largeur de 0·10 m., par l'assise III, tandis que la partie centrale pénétrait dans l'ouverture de cette dernière à environ 0·10 m. de profondeur. La partie centrale du plafond suspendu entre les colonnes formait donc un enfoncement, et celui-ci était entouré d'une série de caissons.



Fig. 108. Persée.

Les deux piédestaux antérieurs, c'est-à-dire ceux du nord, portent chacun une inscription (219 et 220) sur le côté qui regarde la place. Il est question dans celle de droite de Fl. Valentinianos (Valentinien II) et dans celle de gauche de Fl. Gratianos; or on sait que l'un et l'autre ne portèrent ensemble le titre d'empereur, sans autres empereurs adjoints, que de 379 à 383. Leurs statues s'élevaient évidemment sur les parties horizontales du toit qui reposaient exactement au-dessus des deux colonnes correspondantes. Qu'y avait-il sur la pyramide (un globe du monde peut-être?) et sur la pierre qui se trouvait au-dessous et occupait le centre du monument? C'est une question à laquelle nous ne pouvons répondre.

[1] Je dois dire que j'ai compté plus d'architraves qu'il ne devrait, à mon idée du moins, y en avoir : 7 à l'ouest, 3 à l'est, 4 et 2 fragments au sud et 4 fragments au nord. Il est vrai que je n'ai fait qu'examiner sommairement ce monument; la difficulté aurait sans doute disparu à la suite d'une étude plus minutieuse.

Au milieu de la place enfin étaient, debout ou renversés, deux grands piédestaux; l'un, au nord, assez simple, affectait la forme hexagonale, assez répandue, mais se terminait en haut et en bas par des parties quadrangulaires (1·15 m. sur 0·76 m.); l'autre, au sud, était plus richement orné et octogonal. Sur quatre des huit faces de ce dernier était représenté un Eros ailé (fig. 106); ces quatre Eros portaient sur leurs épaules des guirlandes de fleurs, auxquelles étaient suspendues des grappes de raisin et qui occupaient les quatre faces intermédiaires. Au-dessus des guirlandes, deux de ces dernières faces étaient remplies par une tête de Méduse, d'une assez belle exécution (fig. 107), la troisième par un buste de femme de petite dimension, et la quatrième par un buste de jeune homme vêtu à l'orientale (fig. 108), robe et bonnet phrygien, et portant contre l'épaule droite une arme recourbée en faucille, attribut de Persée.

De l'angle nord-est de l'agora supérieure se détachait un passage voûté, qui conduisait vers l'est dans la direction du théâtre. Mais ce passage est aujourd'hui comblé et l'on n'aperçoit dans son prolongement que des espaces déserts et couverts de décombres. Le terrain qui domine la place au nord est soutenu par un mur construit en grosses pierres à bossages, dont trois assises, terminées par une corniche, apparaissaient encore au-dessus des ruines, à 1·05 m. de hauteur. Au-dessus venaient trois ou quatre assises de pierres plus petites, au milieu desquelles étaient encastrées des pierres anciennes. Enfin à environ 5 m. par derrière s'élevait, dans la même direction et à 8 ou 10 m. au-dessus de l'autre, un mur construit postérieurement avec d'anciens matériaux. On aperçoit encore sur ce mur, un peu à l'ouest, trois pierres d'un socle disposées symétriquement les unes par rapport aux autres et sur lesquelles reposent des supports de colonnes. Il y avait là évidemment autrefois, sinon très anciennement, un monument d'une étendue assez considérable, qui dominait la place en l'enveloppant à l'est comme à l'ouest, mais où il est impossible de rien reconnaître aujourd'hui. En revanche à l'ouest, c'est-à-dire au-dessus de l'angle nord-ouest de l'agora, on aperçoit les ruines d'un temple dorique à antes (*R*), qui s'élèvent encore à une assez grande hauteur et qui servent à distance de point de repère. A la façade orientale confine, à peu près en son centre, un mur, qui s'infléchit bientôt vers le nord et qui est percé d'une porte, à peu près dans le prolongement du mur septentrional du temple. En avant, c'est-à-dire à l'est de ce mur, se trouve une chambre assez étroite construite à gauche de la porte. Le tout est en très mauvais état, et il est impossible d'en reconnaître la disposition, soit d'une façon absolue, soit par rapport au temple. Toutefois M. de Luschan a trouvé sur les montants de la porte les restes d'un oracle presque ensevelis sous les décombres (inscr. 180), et c'est tout près de là, au milieu d'un monceau de ruines, que sont les reliefs dont Hirschfeld a déjà parlé avec admiration.[1]

Reliefs. Ce sont trois plaques en pierre calcaire, hautes d'environ 1·20 m., bordées au bas d'une plate-bande et sans bordure en haut; elles faisaient probablement partie d'une balustrade ou d'une frise murale. Ces reliefs, assemblés régulièrement et sculptés sur place, ont environ 1 m. de largeur et portent chacun, trois d'entre eux du moins, un personnage en leur milieu; le quatrième, qui est deux fois plus grand que les autres, est orné de deux personnages.

[1] V. Hirschfeld, 1879, p. 310.

Ces personnages sont cinq femmes[1] dansant ensemble et réunies les unes aux autres par des espèces d'écharpes, que la sculpture antique représentait de préférence aux simples cordes (ῥυμοί) généralement employées dans la réalité pour ces sortes de danses.[2] Sur ces femmes, deux au moins étaient réunies par les deux mains à la fois à celles qui les précédaient et les suivaient immédiatement; quant aux trois autres, on ne leur voit d'écharpe que d'un côté, et ce côté est le côté droit dans les trois cas. Par conséquent la danseuse de l'extrémité droite manque, tandis que pour l'extrémité gauche on peut choisir indifféremment entre les trois dernières. Malheureusement la position relative des plaques n'est pas certaine, et il manque au moins une figure intermédiaire. Je les numérote de gauche à droite de la façon qui me paraît la plus naturelle. Le relief *I* (fig. 109) est la reproduction d'une photographie prise à la hâte avec une réduction considérable. La danseuse de ce relief se distingue des autres par son attitude plus calme, par sa direction qui est plus marquée vers la droite, bien que la tête soit tournée à gauche, et par la façon dont elle est enveloppée dans son manteau. L'écharpe qu'elle tient dans la main gauche à demi-levée[3] paraît se rattacher directement à celle du bas-relief II. La danseuse II, à part qu'elle a les pieds nus, fait à peu près pendant à la danseuse III *b* (fig. 110), c'est-à-dire qu'elle danse vers la gauche; mais, au lieu de tenir, comme celle-ci, l'écharpe qui passe derrière son dos, elle saisit avec la main droite levée le voile qui flotte au-dessus de sa tête, et de l'autre côté, c'est-à-dire avec la main gauche, l'extrémité d'un autre voile semblable. Elle rappelle assez bien une bacchante[4] ou bien encore Séléné telle qu'elle est représentée sur les sarcophages d'Endymion. La plaque ou peut-être les plaques qui suivaient immédiatement ont disparu.



Fig. 109. Premier relief.

Le relief III (fig. 110) est dessiné d'après un moulage. La danseuse *a* à gauche, qui est le personnage principal, rappelle par le costume et le mouvement Apollon Citharède en même temps que le type habituel des Muses. Elle a la bouche ouverte comme pour chanter; sa démarche est plus calme que celle de ses compagnes, et son manteau flotte au vent de telle façon qu'il ne pouvait guère être tenu par une danseuse voisine. Nous avons vu que la danseuse II paraît avoir les pieds nus; au contraire les danseuses I, III *a*, et surtout III *b* sont chaussées de sandales épaisses. Enfin la danseuse IV, que nous n'avons pas représentée, est chaussée assez légèrement et danse vers la droite, le pied gauche en avant et la tête tournée un peu en arrière; elle est vêtue comme les danseuses II et III *a*; mais son manteau ne flotte pas derrière son cou. En revanche elle tient appuyé presque horizontalement sur son

[1] C'est par erreur que j'ai pris plus haut (p. 55) pour Apollon celle qui joue de la cithare.
[2] V. Robert, *Hermes*, 1886, p. 166, 1; Diels, *Sibyll. Blätter*, p. 91.
[3] C'est à tort que le bras droit a été indiqué fig. 109.
[4] V., par exemple, Clarac, *Musée de sculpt.*, 132, 144.

épaule[1] un bâton, sur l'extrémité antérieure duquel elle pose la main gauche. On aperçoit auprès d'elle les plis d'une écharpe, ce qui prouve qu'elle était suivie d'une ou de plusieurs autres danseuses. On ne sait trop quelle était la position du bras droit, et l'on ne voit pas bien si l'écharpe se déployait également derrière elle. En somme le mouvement général de toutes ces danseuses est plutôt de gauche à droite; mais à l'extrémité gauche il s'infléchit vers la gauche.



Fig. 110. Troisième relief.

L'oracle trouvé dans le voisinage paraît d'abord, par sa position même, n'être pas sans rapports avec ces reliefs; du reste, nous avons déjà rencontré des danseuses semblables, quoique moins vêtues, près d'une inscription de Termessos. J'exprimais plus haut l'opinion que ces reliefs représentaient peut-être Apollon au milieu des dés (ψῆφοι) personnifiés. Je crois maintenant qu'il faut renoncer à cette explication, d'abord à cause du sexe du personnage principal, — il est vrai que, d'après l'inscr. 181, Apollon pouvait très bien être remplacé par une Muse —, mais surtout à cause du nombre des danseuses, qui étaient six au moins,

[1] A peu près comme une ménade d'un bas-relief du Louvre (Clarac, 138, 138).

alors que l'oracle n'était formé que par cinq dés. Quel nom donner alors à ces danseuses? A part celle qui joue de la cithare, elles ne rappellent ni le type primitif ni le type postérieur des Muses. On trouverait plutôt parmi les bacchantes des types analogues; mais celles-ci ont généralement des poses extatiques et portent d'ailleurs l'emblème symbolique du culte de Bacchus. Quant aux sibylles, elles ne se rencontrent pour ainsi dire pas dans l'art antique, du moins réunies à plusieurs comme ici. Nous sommes donc peut-être tout simplement en présence d'une reproduction idéale de ces danses réelles qui se dansaient avec les ῥυμοί, à Délos par exemple, en l'honneur d'Apollon.

C'est probablement aussi dans le voisinage de ces reliefs que se trouvait le fragment de fronton que reproduit la fig. 111. Il représente le buste d'un jeune homme penché en avant, sur le front duquel flottent d'épaisses boucles qui le font ressembler à Hélios. Fronton sculpté.

Quant à la terrasse supérieure qui s'étend au pied de la montagne, nous n'en dirons ici que quelques mots. Le théâtre a été reproduit par M. Niemann dans les planches XXVI—XXX. Au sud-est de ce monument se trouvent le piédestal et les restes d'une de ces grandes colonnes isolées dont il a été question plus haut.

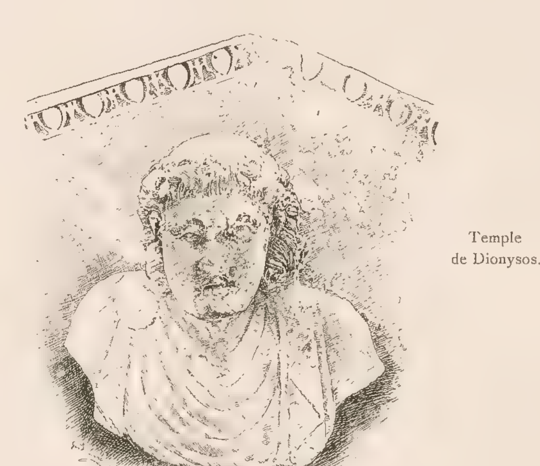


Fig. 111. Fragment de fronton sculpté.

Enfin on aperçoit tout à fait au nord-ouest un groupe de trois édifices. Le premier, long et étroit, est entièrement méconnaissable. Au sud de celui-ci s'étend la basilique *E* 1, qui est, comme le basilique *E*, un ancien temple transformé (fig. 126). On reconnaît encore dans un mur, comme à Termessos (p. 48), les pierres avec leur ancien numérotage,[1] six dans la septième assise et une dans la huitième : dans l'assise 7, les pierres ΔZ, ..ZZ, HZ; dans l'assise 8, la pierre HZ, et dans l'assise 7, les pierres KZ, ΛZ, MZ. Le chapiteau d'un des murs restés debout[2] est orné de masques tragiques, comiques et satyriques, ainsi que de satyres dansants. En dehors d'Apollon, à qui était consacré l'autre temple transformé en église, Dionysos est le seul dieu qui soit mentionné dans les inscr. 213 et 208(?); d'ailleurs l'existence de son culte, assez naturel dans une ville située dans une contrée aussi fertile, est attestée par les monnaies (v. p. 8). C'est donc à lui qu'il faut penser ici. Enfin, en avant de l'angle nord-ouest de cette basilique sont les ruines d'un édicule circulaire, dont on retrouve des architraves rectilignes ou courbes, portant des inscriptions (222), les premières intérieurement, les secondes extérieurement. Ce monument est en trop mauvais état pour qu'on puisse Temple de Dionysos.

[1] Cf. Hirschfeld, 1879, p. 310.
[2] Cf. plus loin la description de M. Niemann.

en établir avec certitude la destination primitive; cependant il semble qu'il avait été consacré à Trajan et à une certaine Claudia Sévéra et fondé par un nommé Akylas.

Nous avons vu qu'il n'y avait guère place pour les habitations privées sur la partie centrale du flanc de la montagne ou plutôt sur la terrasse septentrionale. Les ruines de celles-



Fig. 112. Ruines de la basilique *E* 1. (Temple de Dionysos.)

ci se trouvent presque toutes, en petit nombre d'ailleurs, dans la vallée occidentale et surtout dans la partie méridionale qui avoisine la route. On voit encore sur la colline qui s'élève au sud-ouest, à gauche de cette route, les ruines d'une petite église, longue d'à peu près 25 pas et large d'une douzaine. Elle est bâtie, notamment aux angles, avec des pierres anciennes; le reste est construit presque entièrement avec de petites pierres non taillées. Toute la pente septentrionale de cette même colline est couverte de ruines; mais nous avons visité cette région trop rapidement pour pouvoir dire si ce sont des ruines de maisons ou de tombeaux.

Tombeaux. Terminons par un mot sur les tombeaux. Ils se trouvent rassemblés principalement à l'extrémité nord de la vallée orientale, puis sur le flanc de la colline circulaire qui est tourné



Fig. 113. Sarcophage.

vers la ville. Des groupes moins importants sont situés sur les crêtes du rocher occidental, auxquelles on arrive par des routes, puis le long même de ces routes. D'autres se trouvent le long du chemin qui conduit à travers la montagne vers le passage du nord-ouest. Enfin on rencontre des tombeaux taillés dans le roc à l'est et surtout au nord. Ces tombeaux sont en général la reproduction en petit de ceux qu'on trouve à Termessos beaucoup plus riches et mieux conservés : les uns sont construits en forme d'édicules, les autres sont taillés en forme d'*arcosolia* et destinés à recevoir les cendres des morts; ils sont généralement petits; mais quelques-uns ont des dimensions assez considérables, 0·78 m. et même 1·80 m. de longueur, et portent une banquette en avant. Le fond de la niche est décoré d'ornements variés : ce sont des coupes, des guirlandes, assez souvent une guirlande suspendue au-dessus de bucrânes. On trouve également en grand nombre de petites ostothèques, ayant en avant une porte et sur les autres côtés des ornements, qui sont le plus souvent des armes ou des têtes de gorgones; une fois on aperçoit un pilier surmonté d'un vase. La fig. 114 représente une de ces ostothèques ornée aux angles de Victoires qui dansent. Mais les tombeaux les plus nombreux sont, ici comme ailleurs, les sarcophages. Ils sont ornés de pilastres ou de demi-colonnes (v. fig. 113) et fermés par un couvercle en forme de toit en tuiles. Parfois ce sont des jeunes filles qui dansent, ailées ou non, des Amours, immobiles ou les ailes déployées, placés aux angles et portant sur leurs épaules des guirlandes de fleurs ou de fruits; parfois encore des grappes de raisin suspendues, avec des têtes de gorgones ou de lions au-dessus. Enfin nous avons trouvé un motif décoratif qui n'a pas d'analogue à Termessos, mais qui rappelle certains tombeaux de Milyade : c'est une pierre plate portant primitivement un lion, qui en est aujourd'hui détaché et gît à proximité; un autre couvercle de sarcophage portait également un lion, qui est aujourd'hui brisé en plusieurs morceaux, mais qui tenait une tête de taureau entre ses pattes de devant.

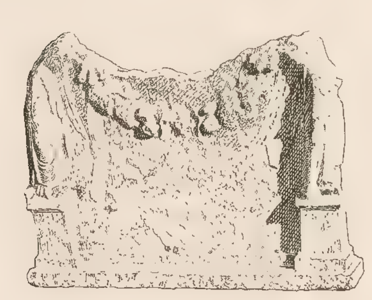


Fig. 114. Fragment de sarcophage.

On rencontre à Sagalassos, plus souvent qu'à Termessos, le groupe du mari et de la femme étendus sur le couvercle disposé en forme de lit de repos. La fig. 113 représente un de ces sarcophages, remarquablement conservé, mais d'un art tout à fait dégénéré. Tout près de ces deux personnages, ainsi qu'aux extrémités, sont de petits enfants, nus ou habillés, ailés ou sans ailes, qui paraissent avoir été ajoutés après coup. Le mari tient dans la main gauche un rouleau qui indique une culture intellectuelle assez développée; la femme saisit simplement un pan de vêtement. Quelquefois le couple est sculpté en relief sur la partie antérieure du sarcophage même et représenté assis comme à Termessos (p. 77); ailleurs on rencontre toute une famille, composée de quatre personnages représentés debout entre des piliers d'angle.

J'ai trouvé dans le village d'Aghlasan des stèles isolées, surmontées de bustes : l'une d'elles en particulier, haute de 0·80 m. (chapiteau non compris) et large de 0·49 m. sur chacun des quatre côtés, portait sur le côté *a* une guirlande, sur le côté *b* une palme, sur les côtés *c* et *d* un et deux bustes. On aperçoit également un buste sur un petit autel (inscr. 230), qui rappelle tout à fait ceux de Termessos (p. 79) et qui se trouve au nord-ouest du temple d'Antonin.

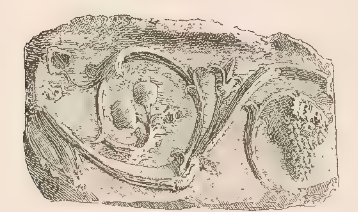


Fig. 115. Fragment de frise.



Fig. 116. Restauration du temple de Sagalassos.

Description des monuments. Planches XXIII et XXIV.



Au sud de la pente ondulée sur laquelle était située Sagalassos s'élèvent, sur un rocher avancé, les ruines du temple d'Antonin, qui est un temple corinthien périptère.

On se rappelle qu'à Termessos nous n'avons pu reconstituer le plan du grand temple que d'après les restes du pavé et la longueur des architraves. Ici au contraire, on reconnaît au premier aspect la disposition générale de l'édifice. En effet, outre que le soubassement est entièrement conservé, une partie du mur de la cella et les bases des colonnes du pronaos sont encore à leur place primitive. La planche XXIV donne le plan et la coupe longitudinale de l'édifice dans son état actuel : toutefois nous n'y avons pas fait figurer les décombres qui couvrent une partie du pavé et qui sont amoncelés particulièrement à l'intérieur du pronaos et sur le seuil de la porte *A*.

Le soubassement a la forme d'un rectangle de 13·875 m. de largeur et de 26·635 m. de longueur, mesurés au bord de la marche la plus élevée. La place des colonnes est encore marquée par des cercles taillés dans les dalles qui portaient les bases, ainsi que par des trous et des canaux de scellement. Ces colonnes ont été indiquées sur le plan, mais seulement lorsque l'emplacement en était encore visible; car quelques-unes des dalles qui les supportaient ont disparu.

Les colonnes étaient au nombre de six dans le sens de la largeur et de onze dans le sens de la longueur. La cella et le pronaos étaient entourés de murs de 0·78 m. d'épaisseur. Les plinthes, profilées comme des bases attiques, sont encore en place. Au-dessus s'élèvent une partie des pierres de la première assise, qui ont 1·04 m. de hauteur et étaient autrefois réunies entre elles par des crampons. Les deux murs longitudinaux sont séparés par une distance de 6·83 m. et la cella a 9·40 m. de profondeur. Le mur transversal qui séparait la cella du pronaos était situé exactement dans l'axe des colonnes centrales. Le seuil de la porte se trouve encore en place avec quelques débris des montants. Quant au pavé, il ne reste plus que quelques dalles de celui de la cella. Celles qui sont indiquées en *C* sur le plan ont leurs bords un peu plus élevés et une rainure en *D*. Ce pavé paraît avoir été de quelques centimètres plus bas au centre que sur les bords. Le pavé du pronaos est mieux conservé; mais les ruines qui le recouvrent nous ont empêchés de l'étudier.

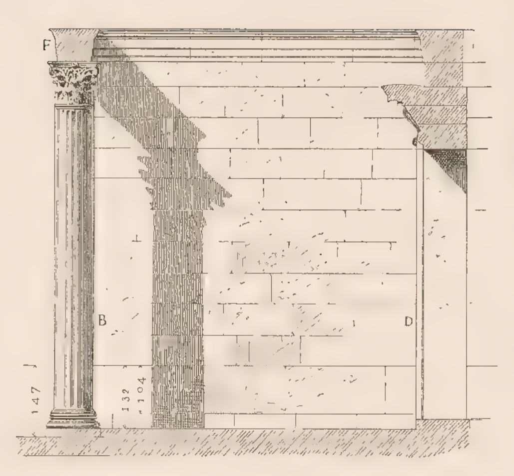


Fig. 117. Coupe du pronaos et du mur antérieur de la cella.

Passons maintenant à la partie du temple que nous avons restaurée. Disons avant tout qu'il nous a été impossible de déterminer exactement la hauteur des colonnes. Ces colonnes, cannelées et ayant 0·79 m. d'épaisseur au pied, reposent sur des bases attiques et sont surmontées de riches chapiteaux corinthiens; malheureusement aucun de ces derniers n'était assez bien conservé pour nous

Fig. 118. Profil du linteau de la porte et du fronton.

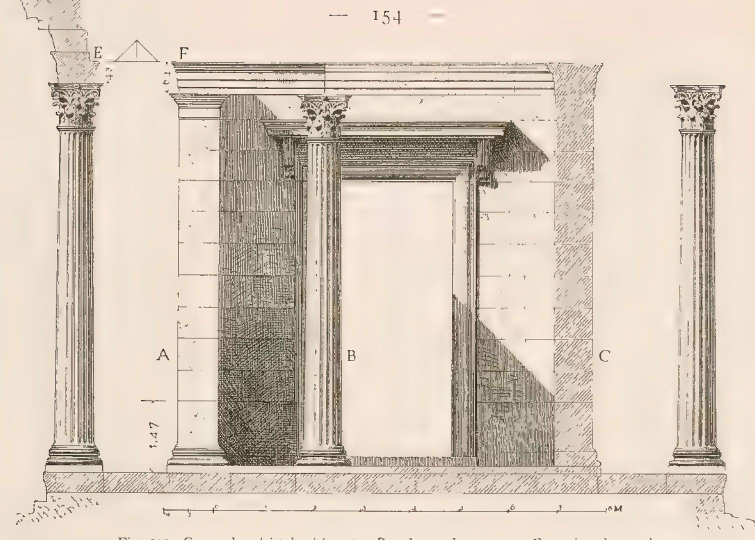


Fig. 119. Coupe du péristyle. (*A*, ante; *B*, colonne du pronaos; *C*, section du mur.)

permettre d'en donner une restitution exacte. La distance des axes de ces colonnes est de 2·53 m. L'entablement a une hauteur totale de 1·78 m. L'architrave seule a 0·64 m. de haut et le plafond, où est pratiquée une rainure assez profonde, a 0·71 m. de largeur. La frise, assez basse et ornée de rinceaux, fait une saillie considérable et est légèrement bombée vers le haut. La corniche est ornée, au-dessous du larmier, de denticules hauts et étroits. La cimaise du côté longitudinal est ornée de rinceaux séparés par des têtes de lions et le fronton est orné de palmettes verticales. Tous les ornements sont finement sculptés; mais les rinceaux de la frise sont brisés ou rongés par le temps. Le chapiteau des antes (*C*), qui fait une saillie considérable, est formé d'une cannelure creuse et de quatre moulures superposées; le col porte un ornement en zigzag. Le linteau de la porte est également surmonté de plusieurs moulures superposées (fig. 118), et l'encadrement est bombé comme celui d'une porte que nous avons remarquée à Adalia (tome I, fig. 16).

Les architraves qui reposaient en porte à faux sur les colonnes du péristyle ont, du côté intérieur, une échancrure destinée à recevoir la charpente du toit (*E*, fig. 119). Au contraire, celles qui reposaient sur le mur sont unies, ainsi que celles qui se trouvaient au-dessus des colonnes du pronaos. Elles ont d'ailleurs exactement la même hauteur que les architraves principales : elles devaient être par suite, comme on le voit sur la fig. 119 en *E F*, à 0·21 m. plus bas. Les sections comparées des différentes architraves qui restent encore en grand nombre montrent que l'architrave du mur à l'intérieur du pronaos avait le même profil que celle du péristyle, tandis que l'architrave du mur à l'intérieur de la cella était demeurée à l'état brut, ce qui prouve que les murs de la cella étaient couverts d'un revêtement jusqu'au haut. Ici comme dans le temple de Termessos, nous n'avons retrouvé aucune

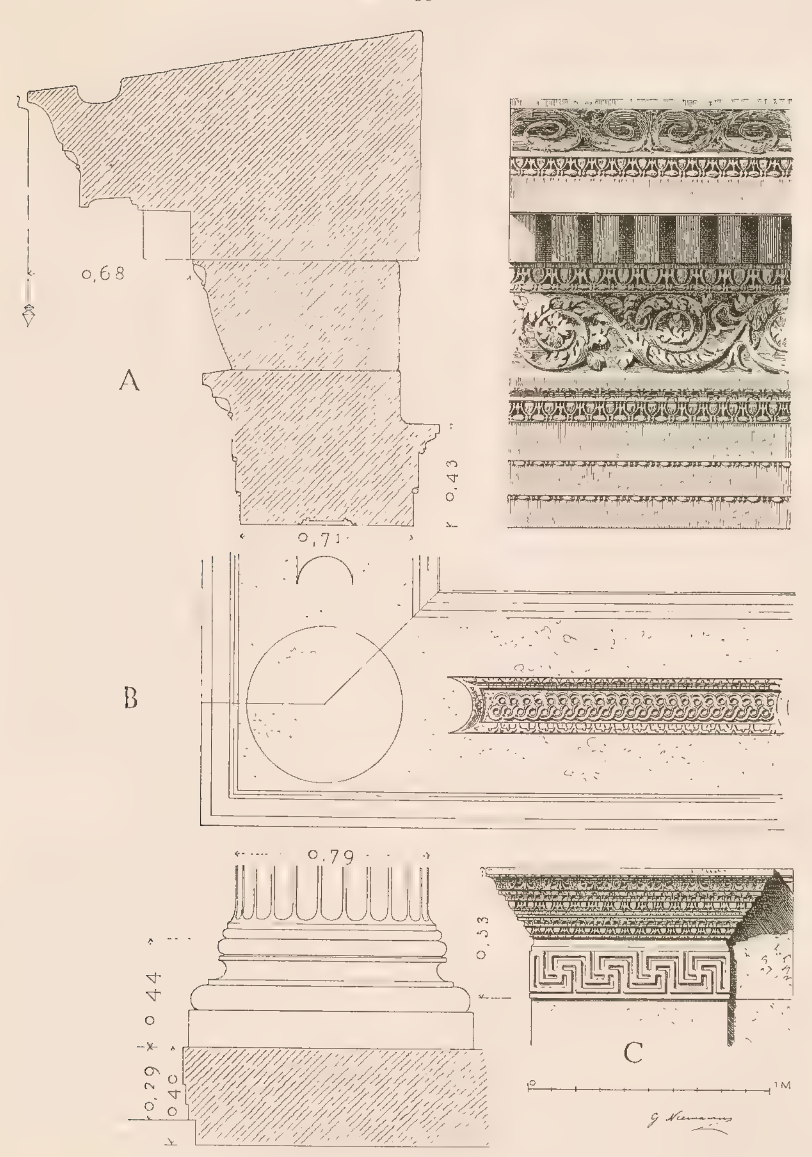


Fig. 120. Détail des colonnes et de l'entablement du temple d'Antonin.

trace de la charpente du toit ni des caissons du plafond. L'édifice était construit en pierre calcaire.

Ce temple s'élevait à l'intérieur d'une cour entourée de portiques, dont la profondeur était d'environ 70 m., mais dont nous n'avons pu déterminer la largeur. Nous avons seulement remarqué sur les côtés (en *A* et *B*, fig. 121) quelques dalles encore en place, indiquant la position des colonnes par un cercle destiné à recevoir la base et un trou central destiné à la fixer. La distance de ces colonnes n'est pas constante et varie entre 2·47 m. et 2·70 m. D'ailleurs elles ont entièrement disparu, ainsi que l'entablement. On aperçoit en *C* (fig. 121) les restes d'un mur orné de pilastres, qui renfermait évidemment une porte monumentale dans l'axe du temple. Ces pilastres ont 0·67 m. de largeur et sont placés à 2·40 m. les uns des autres.

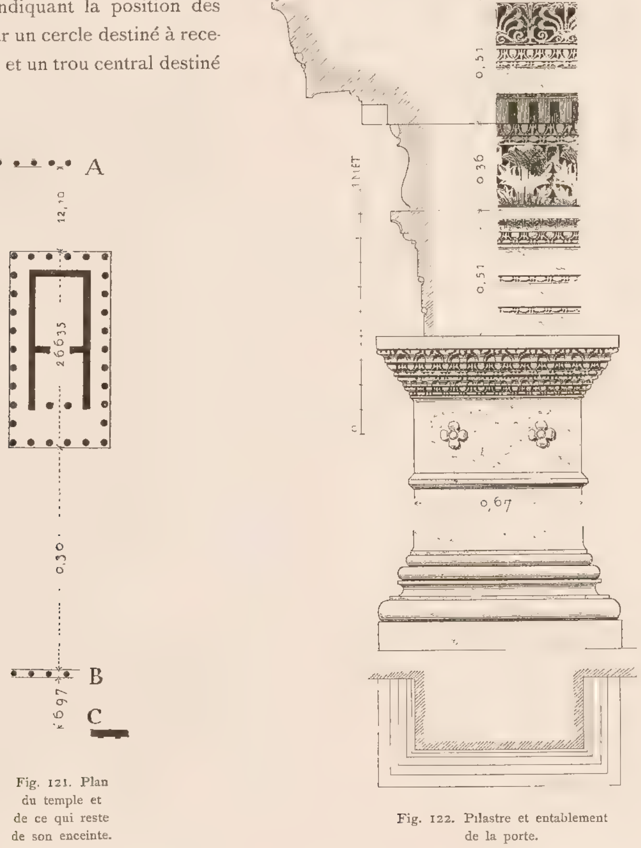


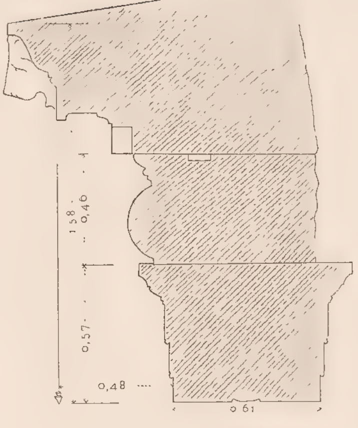
Fig. 121. Plan du temple et de ce qui reste de son enceinte.

Fig. 122. Pilastre et entablement de la porte.

Nous avons trouvé des tambours de colonnes, de 0·60—0·63 m. de diamètre, qui avaient fait partie de cette porte, puis des architraves en porte à faux et d'autres parties d'entablement, dont quelques-unes avaient appartenu à un fronton, enfin des pierres ornées de caissons provenant d'une voûte à plein cintre.

Temple ionique, Planche XXV.

Parmi les ruines de la basilique chrétienne désignée par *E* sur le plan de la ville, nous avons trouvé des colonnes et des entablements provenant d'un second temple, dont les pierres avaient été employées à la construction de l'église. Les parties antiques avaient même été utilisées sans modification ni déplacement; c'est ainsi que nous avons trouvé, parmi plusieurs architraves qui étaient en porte à faux, comme l'indiquait leur plafond orné, quatre blocs portant une inscription unique (v. plus haut p. 136). Ce détail nous a permis de reconstituer avec certitude la façade du temple. Au-dessous des quatre architraves se trouvaient deux pierres d'angle. D'autre part, en rapprochant les différentes parties de l'inscription, nous avons constaté qu'il existait primitivement cinq architraves, dont la quatrième à partir de la gauche avait disparu. Le bloc central avait 2·63 m.; le bloc suivant à gauche 2·22 m., et le bloc de l'extrémité gauche 2·43 m.; celui de l'extrémité droite n'était pas tout à fait complet.



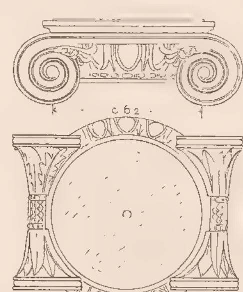


Fig. 123. Profil de l'entablement et chapiteau des colonnes du temple ionique. (Cf. la planche XXV.)

Ces quatre pierres, qui surmontaient les six colonnes de la façade principale du temple antique, se trouvaient à l'extrémité orientale de l'église. Plusieurs autres, qui gisaient le long de la nef et avaient une longueur moyenne de 2·20 m., proviennent des côtés longitudinaux. Nous avons trouvé également un certain nombre des autres parties de l'entablement, des pierres fortement bombées en avant, provenant de la frise, et des plates-bandes ornées de denticules, provenant de la corniche. Nous avons trouvé enfin deux pierres d'angle du fronton, qui avaient été évidemment utilisées à l'extérieur de l'église. Ces pierres font voir que l'inclinaison du fronton était très prononcée, car la hauteur de celui-ci représentait à peu près le cinquième de sa largeur.

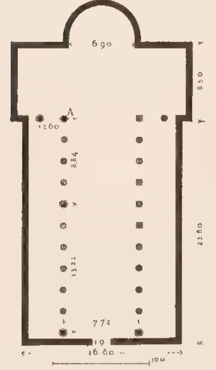


Fig. 124. Plan de la basilique *E*.

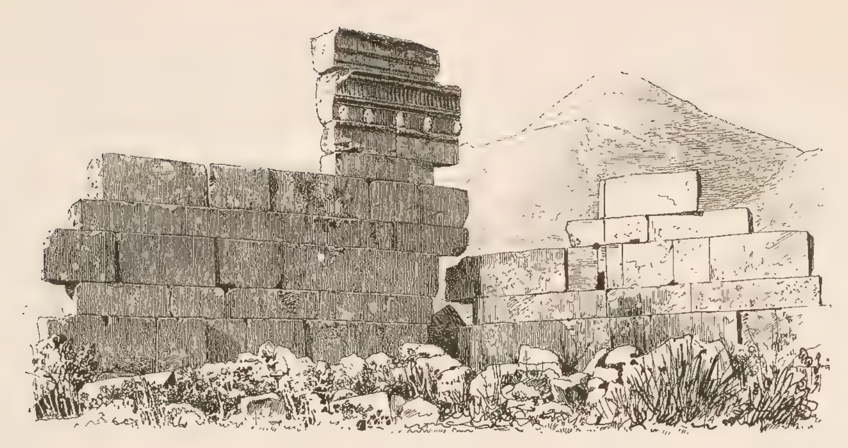


Fig. 125. Ruines de la basilique *E*1.

Les colonnes avaient 5·83 m. de hauteur. Nous sommes arrivés à ce chiffre, sinon avec certitude, du moins avec une grande probabilité. En creusant près d'un des fûts de colonnes qui sont encore en place (en *A*, fig. 124), nous avons reconnu que ce fût reposait sur le pavé de l'église qui était enterré à une profondeur d'environ 1·50 m., et de ce niveau au bord supérieur du fût nous avons compté 2·16 m. Tout près de là gisaient des fragments de fûts provenant évidemment de ces colonnes, notamment un tambour de 1·72 m. de longueur et une autre pierre de 1·70 m., qui était terminée par une escape et formait par conséquent la partie supérieure de la colonne. Or ces deux pierres s'appliquaient exactement l'une sur l'autre et avaient exactement le même diamètre que le premier fût. Enfin nous ajoutons à ces trois longueurs le chapiteau, qui était haut de 0·50 m. Les autres fragments, qui provenaient d'autres colonnes et que nous avons mesurés, avaient les mêmes dimensions. Aussi est-il peu probable qu'il manque à la colonne que nous avons mesurée une pierre intermédiaire et que les proportions, qui sont un peu fortes, aient été en réalité un peu plus faibles. Les colonnes avaient des bases attiques et des chapiteaux ioniques (fig. 123).

5 60 · 6 80 · 9 80 · 33 0 · 39 50 · 20.40 · M HARTEL · 10 M

Fig. 126. Plan de la basilique *E* 1.

Basilique chrétienne.

La fig. 124 représente le plan de la basilique. Les murs de cette basilique, qui s'élèvent encore par places à 1 m. au-dessus du sol, sont construits

soit en moëllons soit en pierres régulièrement taillées qui proviennent du temple primitif. Le corps principal du bâtiment mesure 22·80 m. de longueur sur 16·60 m. de largeur. La longueur totale, y compris le transept, est de 31·30 m., et la largeur de la nef centrale, comptée entre les axes des colonnes, est de 7·74 m.

Quelques-unes des colonnes sont encore en place : elles sont indiquées sur le plan par un cercle extérieur. Outre la colonne *A*, mentionnée plus haut, il faut encore en signaler deux autres, qui font partie de la même rangée; la première est à 8·84 m. de la colonne *A* et à 13·22 m. de la seconde. Or ce chiffre de 8·84 m. représente, à peu de chose près, quatre fois la longueur moyenne des architraves, qui est de 2·20 m., et le chiffre de 13·22 m. représente six fois cette même longueur. Nous en concluons que la rangée se composait de onze colonnes. Les montants de la porte qui se trouvent encore dans le mur occidental de la basilique et qui proviennent probablement aussi de l'ancien temple ont été représentés plus haut (fig. 103). Cette porte a 1·91 m. de largeur, et l'on aperçoit une croix gravée sur le montant gauche. On voit également, en avant de cette porte, les montants d'une seconde porte, qui se trouvait en dehors de la basilique. Les pierres de ces deux portes étaient assemblées comme celles de deux portes qui ont été décrites t. I, p. 83. Quant aux autres constructions qui entourent l'église et qui sont indiquées sur le plan de la ville, il n'en reste que très peu de chose, et il faudrait faire des fouilles pour s'en faire une idée précise. (Cf. plus haut p. 137.)

Une seconde église (*E* 1 sur le plan de la ville) s'élève en dehors du groupe principal de ruines, au pied d'un rocher assez élevé et presque à pic. On reconnaît encore la place des murs et des portes, qui sont indiquées sur le plan. Une partie même du mur occidental est encore conservée sur une hauteur de plusieurs assises[1] et l'on y aperçoit des débris du chapiteau et de l'architrave du mur. L'église a 20·40 m. de largeur, et 39·50 m. de longueur sans l'abside, dont les murs représentent trois côtés d'un octogone; la longueur de la nef transversale est de 33 m. Ce monument est construit, comme celui qui précède, avec des pierres anciennes; l'abside même, qui forme un tout dont l'unité est visible, renferme des pierres qui avaient déjà été employées une première fois, comme le prouvent des trous de crampons et d'autres détails analogues; d'autre part, des murs anciens peuvent très bien avoir été enclavés dans l'édifice; car l'une des assises inférieures du mur occidental trahit son antiquité par toute une série d'indices. Les pierres qui sont encore en place sont soigneusement taillées à l'extérieur; mais le côté intérieur est demeuré entièrement à l'état brut. L'entablement et la surface du mur n'affleurent qu'extérieurement; car ce mur est plus épais que le chapiteau et l'architrave qui le surmontent et qui sont néanmoins profilés des deux côtés. Outre l'architrave, visible dans la fig. 125, il reste encore de l'entablement une frise bombée et ornée de rinceaux et des fragments de corniche ayant un larmier étroit et une forte cimaise. Le chapiteau qui se trouve au-dessous de l'architrave est formé par une cannelure creuse, le long de laquelle sont disposées des feuilles placées verticalement; au-dessous, il est orné extérieurement de masques, et intérieurement de satyres qui dansent. J'en ai remarqué un

Basilique *E* 1.

[1] Cette partie est indiquée sur le plan par une teinte plus foncée.



Fig. 127. Voûtes situées sous les gradins du théâtre.

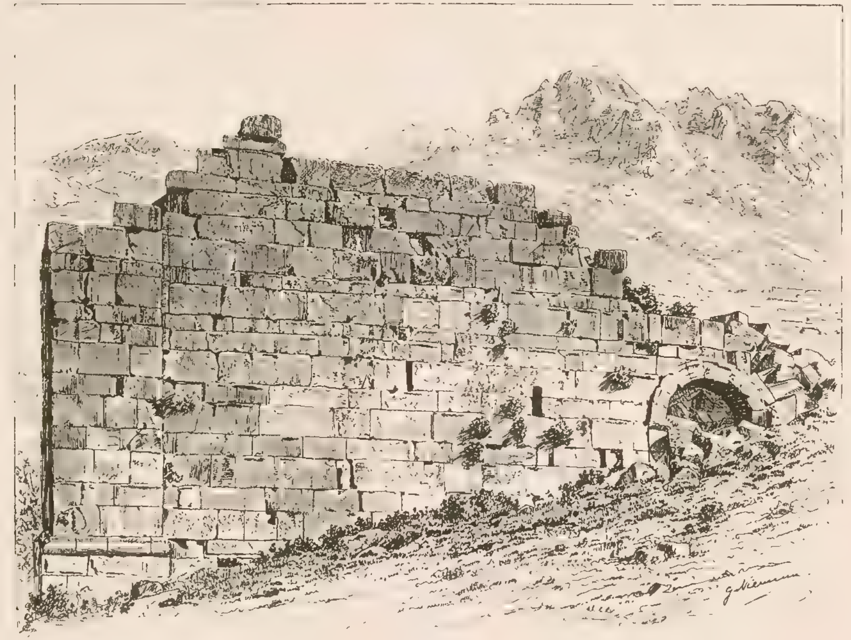


Fig. 128. Mur de façade de la cavéa.

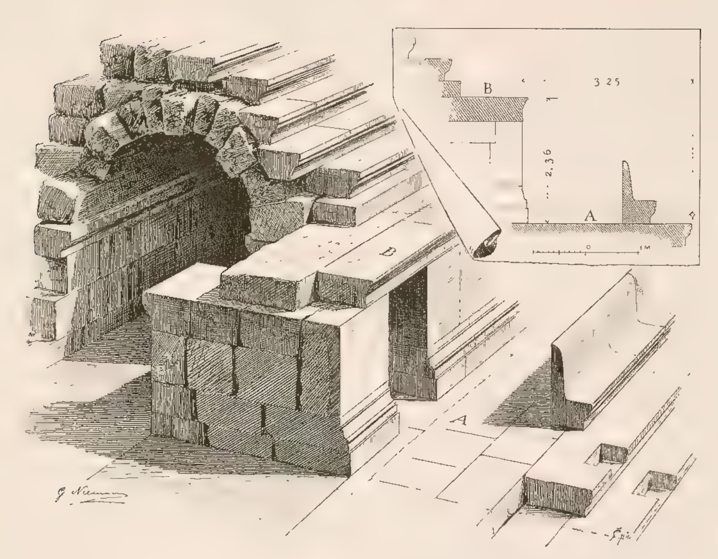


Fig. 129. Précinction et galerie voûtée dans le théâtre.

fragment qui gisait à terre et qui renfermait un chapiteau de pilastre corinthien, ce qui prouve bien que cette pierre avait été employée primitivement comme chapiteau du mur.

Nous n'avons pu consacrer assez de temps à l'étude de ces ruines pour pouvoir nous rendre compte exactement de la forme de l'édifice primitif dont provenaient les pierres de l'église. Nous avons reconnu des architraves en porte à faux, ce qui semble indiquer que l'édifice était entouré de colonnes. Cependant il est difficile que cet édifice ait été un temple; car nous avons remarqué une pierre d'angle de corniche prolongée horizontalement des deux côtés et qui ne pouvait par conséquent se trouver dans un temple.

Le grand théâtre de Sagalassos est situé dans la partie la plus élevée de la ville. Il est adossé à des rochers nus et grisâtres, qui ont fourni les matériaux de construction, et même ses murs, à demi-détruits et entourés de rochers écroulés, semblent presque de formation naturelle.

Théâtre. Planches XXVI—XXX.

Deux grands noyers, qui ont poussé dans l'orchestre et dans la précinction, jettent leur ombre sur ces ruines; çà et là une herbe assez rare a envahi les joints des pierres; mais les ruines proprement dites sont dégagées, et une grande partie des pierres, provenant de l'édifice écroulé, sont encore presque intactes.

La cavéa a la forme d'un cercle incomplet de 240° et d'environ 98 m. de diamètre. La moitié orientale était adossée directement au rocher et n'avait besoin d'aucun soutien artificiel. La moitié occidentale au contraire reposait en partie sur un support en maçonnerie. Ce

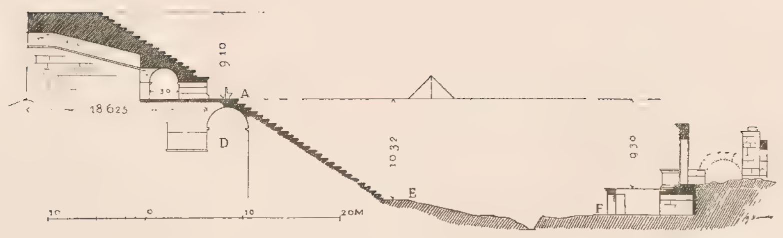


Fig. 130. Coupe du théâtre.

support était formé par des murs rayonnants, d'épaisseur variable, reliés entre eux par des voûtes montantes, sur lesquelles étaient construits les gradins. Les chambres que recouvraient ces voûtes étaient ouvertes extérieurement, comme celles du stade de Pergé; seule la première voûte après le mur de façade occidental formait une chambre complètement fermée. Ces voûtes sont en grande partie écroulées, ainsi que le haut des murs de façade de la cavéa. (V. fig. 127 et 128.)

Nous n'avons pu déterminer exactement le diamètre de l'orchestre, car c'est précisément cette partie du théâtre qui a le plus souffert. Le premier gradin visible, qui était probablement à 1·50 m. environ au-dessus du niveau de l'orchestre (*F*), a la forme d'un cercle d'à peu près 23 m. de diamètre. Les gradins, au nombre de 38, sont divisés par une précinction en deux parties, dont la plus élevée comprend 14 gradins et la plus basse 24 : il faut rattacher à cette dernière une rangée de banquettes placées le long de la précinction.

Comme on le voit dans la coupe ci-dessus et, à une plus grande échelle, dans la fig. 129, la précinction *A* est entourée d'un second passage plus étroit *B*, qui n'est pas relié à celle-ci par des escaliers, bien que les deux passages aient entre eux une différence de niveau de 2.36 m.

En revanche, la précinction communique par des portes avec une galerie couverte de 3 m. de largeur, qui lui est concentrique et dont les voûtes à plein cintre soutiennent les gradins supérieurs.

Les escaliers rayonnants, ménagés à travers les gradins, sont au nombre de neuf dans la partie inférieure; je n'en ai compté que deux dans la partie supérieure.

Le corps de bâtiment qui renferme la scène est assez bien conservé, et nous avons pu non seulement déterminer l'étendue de la partie fermée et de la scène, mais encore reconnaître plusieurs parties essentielles du mur de scène et du mur de sous-scène.

La planche XXVII représente la scène dans son état actuel. Les montants des portes sont encore debout au-dessus des ruines, et l'on voit dans l'intervalle de larges piédestaux, qui étaient autrefois surmontés de colonnes; enfin on aperçoit, tout à fait en avant et au milieu de pierres de toutes sortes, les deux montants, légèrement inclinés l'un vers l'autre, de la porte centrale du mur de sous-scène. La planche XXVIII représente le bas du mur de scène et le haut du mur de sous-scène, le tout restauré en partie et seulement aux endroits où les restitutions sont certaines. Nous avons retrouvé intacts la plupart des entablements,

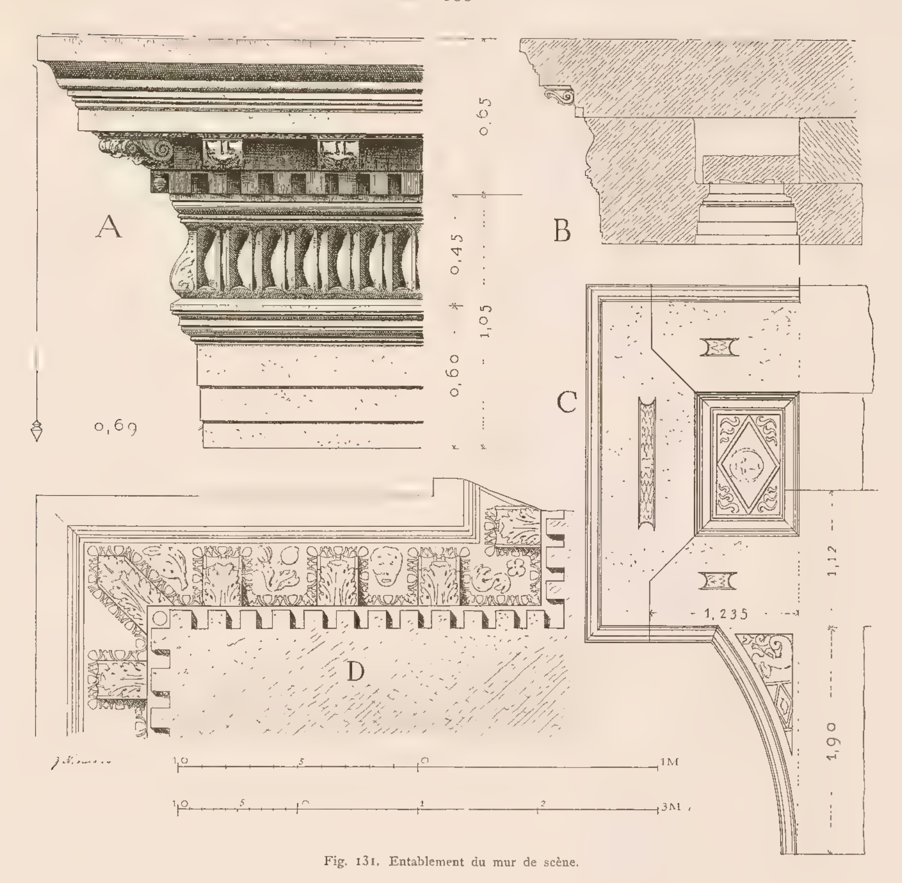


Fig. 131. Entablement du mur de scène.

ainsi que les couronnements des portes et toutes les pierres du mur de sous-scène que nous avons reproduites ici. Cependant nous ne savons à quelle hauteur était cet entablement, ni où étaient placées les niches dont nous avons retrouvé les parties essentielles.

Nous avons pu rétablir exactement la disposition primitive de l'entablement et en rapprocher avec certitude les différentes parties. Plusieurs architraves en effet sont complètement conservées, et d'autre part les piédestaux placés entre les portes nous donnent la position des colonnes. Le bas de la planche XXVIII fait voir en projection la disposition des architraves, que nous avons retrouvées au milieu des ruines et que nous désignons par les lettres *A—F*. Les parties restituées sont indiquées par des lignes ponctuées. Au-dessus de la porte centrale, l'entablement se prolonge suivant une ligne courbe horizontale, et l'une des

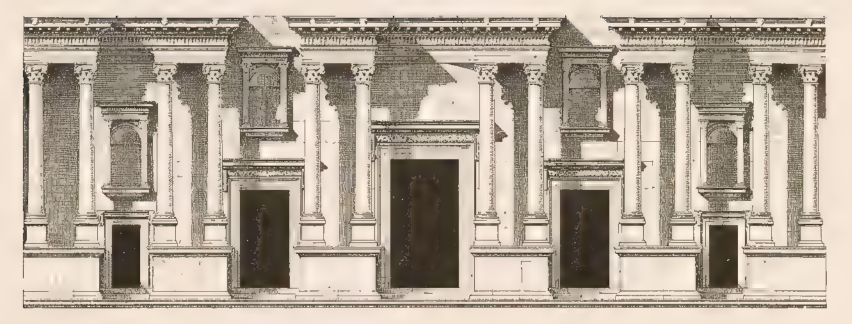


Fig. 132. Elévation du mur de scène.

deux architraves courbes (*B*) est taillée dans une pierre qui avait déjà servi antérieurement. Enfin l'entablement paraît avoir été interrompu au-dessus de la seconde porte, comme l'indique la forme de l'extrémité de la pierre *C*.

Cette partie de la figure, qui a été faite avec une exactitude rigoureuse, fait voir combien l'exécution était négligée. A côté de l'architrave *B* se trouvait une pierre évidemment ajoutée après coup; de plus l'architrave *D* est taillée de travers; enfin plusieurs joints ne se raccordaient qu'imparfaitement. Nous n'avons retrouvé que quelques fragments de la corniche et deux pierres ornées de caissons, représentant, l'une Scylla et l'autre Ganymède saisi par derrière par l'aigle. Nous n'avons vu ni chapiteaux ni tambours de colonnes; en revanche nous avons retrouvé plusieurs socles avec des bases attiques de 1·24 m. de hauteur, correspondant à des colonnes qui n'avaient pas plus de 0·60 m. de diamètre. Etant donné ce diamètre, l'entablement devait être extrêmement lourd : outre en effet qu'il est très élevé, le plafond de l'architrave est plus large que le diamètre inférieur des colonnes.

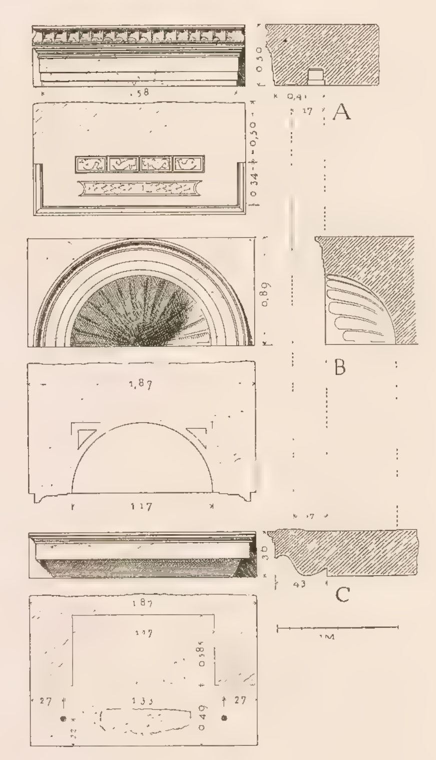


Fig. 133. Pierres provenant du mur de scène.

Ce manque de proportions pourrait même faire penser que ces bases n'étaient pas celles des colonnes qui supportaient cet entablement. Mais, d'une part, il n'est guère possible de négliger complètement ces bases et ces socles, dont nous avons remarqué trois

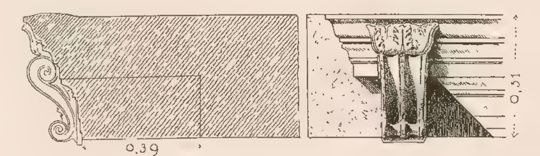


Fig. 134. Linteau des petites portes de la scène.

ou quatre fragments; et d'autre part, le mur de la scène est construit avec si peu de soin qu'on peut très bien admettre que l'architecte avait négligé les proportions aussi bien que le reste. La fig. 131 fait voir les détails de l'entablement. Ces détails manquent de finesse dans l'exécution, et toutes les moulures intermédiaires, à l'exception des oves qui sont sous le larmier, sont unies : dans tous les monuments de la Pamphylie au contraire, nous avions



Fig. 135. Fragment (renversé) de la frise de la porte centrale de la scène.

remarqué une tendance à charger les moulures d'ornements. La fig. 131 fait voir en *D* le plafond de la corniche, en *B* la section de l'entablement à une échelle plus petite, et en *C* le plafond de l'architrave à gauche de la porte centrale de la scène.

Il n'y avait point de pilastres derrière les colonnes, car les couronnements des portes sont plus longs que les intervalles qui séparent les couples de colonnes. L'exemple de la porte d'Hadrien à Adalia nous permet d'admettre que les architraves reposaient sur des consoles.

Les pierres qui surmontaient les portes étaient d'une exécution très riche. Dans les trois portes du milieu, le linteau forme un entablement complet, avec une frise ornée et une corniche à denticules. La frise est absente dans les petites portes. Remarquons dans ces dernières la forme des consoles, qui font saillie en avant de la corniche, au lieu de la supporter comme d'habitude (fig. 134).

On retrouve dans ces cinq portes le mode d'assemblage en biseau que nous avons déjà remarqué dans deux portes de Sillyon (t. I, p. 83).

Nous avons réuni dans la fig. 133 la projection, la coupe et la vue de face de trois pierres trouvées en avant du mur de scène. Les dimensions de ces trois pierres semblent bien indiquer qn'elles faisaient partie d'un ensemble; mais, les pierres intermédiaires ayant disparu, il est impossible de reconstituer cet ensemble. La pierre *C* est une espèce de banquette, où est encore marquée la place de deux montants; elle appartenait à une niche de 1·17 m. de largeur et de 0·585 m. de profondeur. On aperçoit, dans la partie qui fait saillie en avant du mur, deux trous distants de 1·33 m., qui servaient à fixer des colonnettes. Entre ces deux trous, une partie du bossage est restée intacte sur la face supérieure de la pierre.

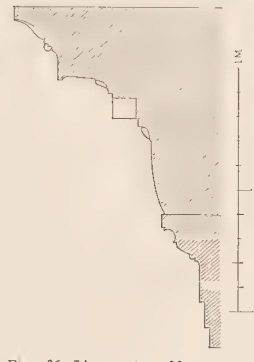


Fig. 136. Linteau et entablement de la porte centrale de la scène.

Les dimensions de cette banquette correspondent à celles de l'entablement *A* et de la coupole *B*. Cette dernière appartenait, elle aussi, à une niche rectangulaire de 1·17 m. de largeur et de 0·585 m. de profondeur; enfin la troisième pierre *A* correspond exactement à la position des colonnes, telle qu'elle est marquée par les deux trous de la banquette *C*. Nous avons trouvé la pierre *C* en avant de la dernière porte de la scène à l'est; la pierre *B* était en deux morceaux, dont l'un était dans la partie fermée de la scène; enfin je ne sais plus où a été trouvée la pierre *A*. Mais ce que nous ne pouvons dire, c'est la place qu'occupaient cette niche et les niches analogues dans l'ensemble du mur. Nous ne savons pas davantage où étaient placées les consoles dont l'une est représentée dans la fig. 137 et qui servaient peut-être à supporter des bustes. Nous avons retrouvé trois fragments de cette console; mais il semble, étant donnée sa forme, qu'elle devait être recouverte d'une pierre plate faisant une espèce de corniche. Remarquons que nous n'avons vu aucune trace de simples pierres de taille, à l'exception d'un bloc de 2·47 m. de longueur, de 1·10 m. de largeur et de 0·63 m. de hauteur.

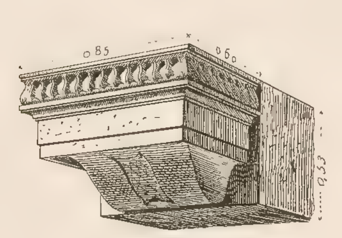


Fig. 137. Console.

La scène a 29·73 m. de longueur entre les deux murs latéraux. Ces derniers n'existent plus; aussi la profondeur de la scène aux extrémités est-elle impossible à déterminer. Quant au mur de sous-scène, qui était en pierre, il n'est conservé que dans la partie centrale. En cet endroit, la profondeur de la scène, mesurée à partir des socles des colonnes, est de 5·70 m.; mais il me semble que le mur de sous-scène formait une ligne légèrement courbe et que la profondeur de la scène diminuait graduellement du centre aux extrémités. (Cf. les dimensions indiquées sur le plan.)

Le mur de sous-scène a 2·77 m. de hauteur; ce chiffre représente la différence de niveau de la scène et de l'orchestre. D'autre part, il y avait deux marches entre le seuil des portes

de la scène et la scène elle-même. Au milieu du mur de sous-scène se trouvait une porte haute de 2·09 m. et large de 1·35 m.; les montants inclinés l'un vers l'autre, sont encore en place, et le linteau, surmonté d'une corniche à denticules, est à terre. A droite et à gauche de la porte centrale se trouvent plusieurs pierres provenant du mur de sous-scène; quelques-unes même sont encore à leur place primitive, ce qui permet de déterminer exactement la position et la forme des quatre petites portes latérales.

Remarquons la forme du montant gauche de la porte centrale, qui est bordé d'une moulure ronde ornée, et la saillie en forme d'oreille où l'on aperçoit un personnage, peut-être la Muse Thalie.

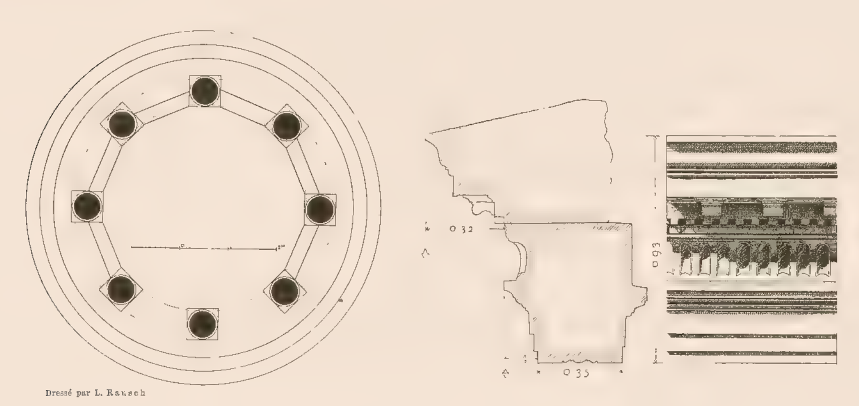


Fig. 138. Plan d'un temple circulaire.

Fig. 139. Entablement d'un édifice situé sur le forum.

Petits temples.

Il faut encore signaler, parmi les nombreux monuments que possédait Sagalassos, un petit édifice qui s'élevait au milieu du marché. Ce petit édifice, désigné par *M* sur le plan de la ville, était un temple circulaire ouvert, à huit colonnes, qui reposait sur un socle formé de trois marches (v. le plan fig. 138). Outre le soubassement, il reste encore des parties d'entablement, puis des socles de colonnes carrés, surmontés de bases attiques, correspondant à des colonnes de 0·48 m. de diamètre, enfin six pierres plates d'environ 0·80 m. de hauteur et 0·28 m. d'épaisseur, qui étaient dressées entre les socles et fermaient les espaces intermédiaires. Nous n'avons pu nous rendre compte de la forme du toit; il ne restait qu'un fragment de la corniche et les colonnes avaient complètement disparu. L'entablement est le même, quoique un peu plus grand, que celui qui est représenté ci-dessus fig. 139 et qui fait partie du monument *Q*.



Fig. 140. Ruines de la basilique de Kremna.

Kremna.



Lorsque je visitai en 1885 les ruines de Kremna,[1] nos architectes n'étaient pas du voyage et je n'avais avec moi que M. Hausner. Nous restâmes là près d'une semaine; mais notre tente était installée au village de Gurmé, qui est à une heure de marche des ruines.

Le village est situé au bord d'un haut plateau, qui domine la vallée du Kestros. Ce plateau est légèrement déprimé au centre : à gauche et à une certaine distance s'élève du côté du sud-ouest une montagne, à droite et plus près se dresse l'acropole escarpée de Kremna. Le nom local de la ville devait se rapprocher sensiblement de celui du village actuel; mais les Grecs lui donnèrent un nom dont la prononciation et le sens les satisfaisaient davantage, et l'appelèrent Kremna, c'est-à-dire *l'escarpée.*[2]

Kremna est nommée assez rarement par les écrivains anciens, si l'on met à part les nomenclatures géographiques. Strabon[3] nous dit qu'Amyntas s'en empara pour la première fois, ainsi que de plusieurs autres villes, et que de son temps elle était habitée par des colons romains. D'autre part, Zosime[4] rapporte qu'en 276, sous l'empereur Probus, un chef

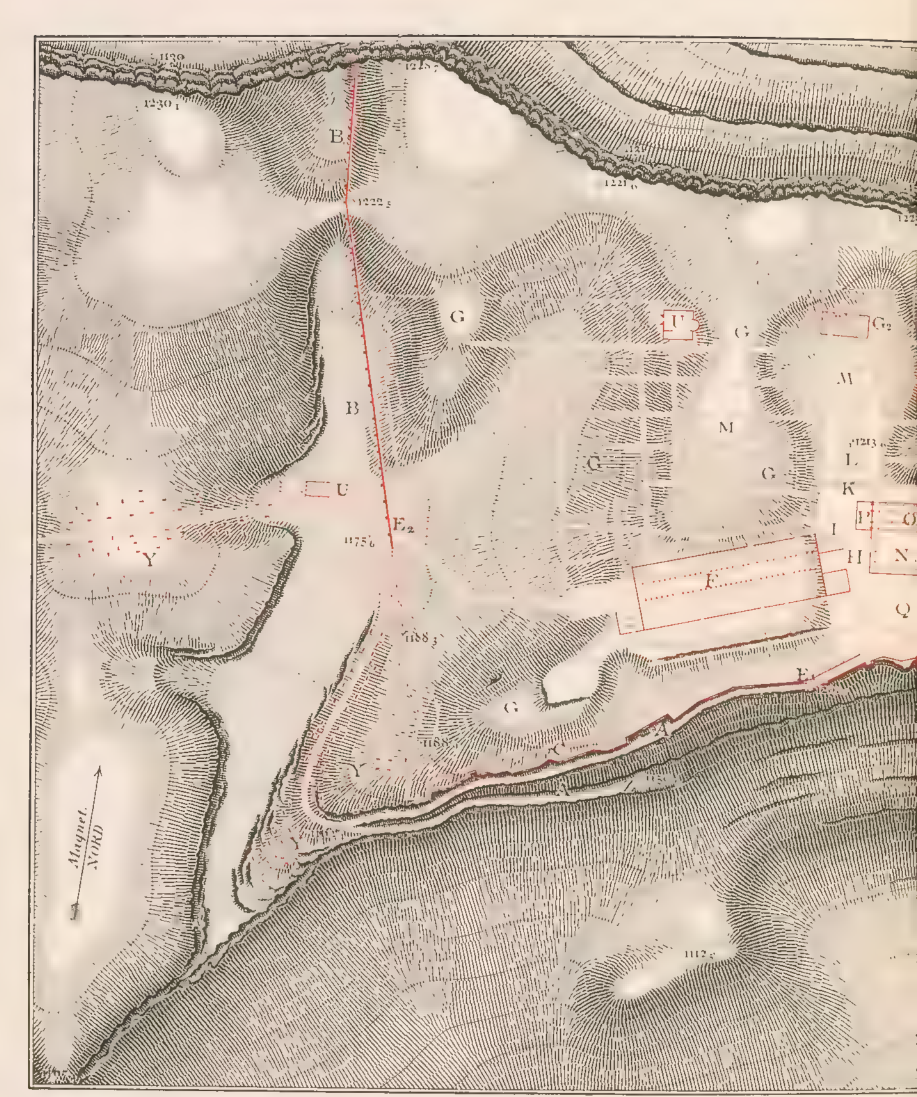
---

[1] V. Fellows et ceux qui le précédèrent, dans Ritter, p. 552; Hirschfeld, III (1879), p. 306.

[2] Cf. Zosime, I, 67 : Κρῆμναν πόλιν οὖσαν Λυκίας ἐν ἀποκρήμνῳ τόπῳ κειμένην, etc.

[3] Strabon, p. 569.

[4] Zosime, I, 67.



Levé et dessiné par Franz Hausser


KREMNA.
A Rampe
B Mur occidental
C Mur méridional
D Arcades
E1-2 Portes du sud et de l'ouest
F Rue bordée de portiques
G Maisons
I Escalier et statues
K Nymphéum
L Citerne
M Sanctuaires
N Forum de Longus
O Basilique
P Exèdre
Q Edifice en pierres
R Portique
S Théâtre
T Gymnase
U Églises
V Gradins taillés dans le roc
W Forum
X Rocher isolé
Y Sarcophages
Z Édicule funéraire
Altitudes en mètres.
Couches de niveau · 10 m
100
50
0
100
200
300
G
N
T
R
S
X
M
W
C
D1
D2
1246
1268
1258

de brigands isaurien s'empara de la place, en fit sa citadelle et y tint longtemps tête aux Romains. Les monnaies datent, pour la plupart, du temps de la colonie romaine;[1] elles ont ceci de remarquable qu'elles portent non seulement les effigies de Zeus, d'Hermès, de Sarapis, de Némésis et d'une autre divinité féminine, mais encore les noms d'Apollon *propylæus*, de Diane, de Mercure et de Silvain, considérés comme des divinités spécialement attachées à la colonie.

Waddington[2] reconnut la ville de Kremna dans cette acropole qui domine le village de Gurmé, à cause de la similitude des deux noms et de la situation caractéristique de la ville. D'autre part, une inscription trouvée par Hirschfeld rend cette identification certaine: c'est l'inscription dédicatoire d'un monument fondé par la *Colonia Julia Augusta Cremnensium*. Parmi les quelques inscriptions trouvées par Sterret d'abord et par nous ensuite, une seule donne le nom de la ville, et encore incomplètement. Mais d'ailleurs l'ensemble des ruines porte bien la marque propre d'une colonie romaine ou, dans tous les cas, d'une ville fondée d'un seul coup et construite d'après un plan.

La situation de Kremna diffère totalement de celle de Termessos ou de Sagalassos et ferait plutôt penser aux acropoles de Pergé, d'Aspendos et de Sillyon en Pamphylie. La ville était bâtie sur un plateau, qui rappelle un peu, par sa forme, la tête et le cou d'un aigle qui volerait vers l'est. Ce plateau est escarpé de tous côtés, excepté à l'ouest; là, au lieu de s'arrêter brusquement, il finit par se confondre avec la plaine qui s'étend au-dessous, par une pente assez douce, qui d'ailleurs n'est peut-être pas absolument naturelle. On voit sur le plan que les couches superposées de terrain calcaire, qui ne sont pas proprement horizontales, mais inclinées vers le sud-ouest, se succèdent en formant des espèces de gradins assez étroits. Ces gradins s'étendent, en particulier le long du côté méridional, d'une extrémité à l'autre de l'acropole. Un de ces gradins, et même à l'est plusieurs d'entre eux devaient être enclavés à l'intérieur de l'acropole; car ce n'est qu'au-dessous que commence l'escarpement proprement dit. D'ailleurs le rocher est beaucoup plus abrupt et beaucoup plus élevé au nord qu'au sud, d'abord parce qu'au nord le haut plateau que domine l'acropole ne s'étend pas au delà de celle-ci, et ensuite parce que le plateau même de l'acropole est incliné vers le sud.[3] Aussi avait-on jugé inutile de fortifier le côté septentrional. Au contraire, le rocher du côté méridional est bordé, sur presque toute sa longueur, de murs en ruines. Ces murs, réparés maintes fois postérieurement, conservent encore en bien des points l'unité de caractère qu'ils avaient primitivement et sont solidement, quoique un peu irrégulièrement construits en pierres parfois énormes. Plus tard, on éleva sur ces murs, en *D* 1 et en *D* 2, deux chambres ayant deux, et à l'ouest trois fenêtres cintrées, d'où l'on pouvait observer la plaine. C'est le point auquel s'applique le mieux le passage de Zosime cité

---

[1] V. Head, *Hist. num.*

[2] *Revue numismatique*, 1853, p. 371; Hirschfeld, p. 306 et *Ephemeris epigraphica*, 1875, p. 472.

[3] On voit aisément, en comparant les altitudes indiquées intérieurement et extérieurement, près du bord septentrional en particulier, que du côté du nord le premier gradin n'a en un seul point que 64 m. d'élévation, mais atteint bientôt 80, 90, 100, et même 110 m. Au sud, l'escarpement est loin d'être aussi prononcé, par exemple en *C*, par où nous montâmes sans guide le premier jour, en prenant par le plus court; de même, entre le point *Z*, où commence la rampe, et le point *E* 1, où elle se termine, il n'y a qu'une différence de niveau de 50 m.

plus haut. Les fortifications étaient encore plus nécessaires à l'ouest qu'au sud. De ce côté se trouvent deux pentes, dont les sommets se touchent presque et dont l'une, assez prononcée, se dirige vers le nord, l'autre, plus modérée, vers le sud. On utilisa ces deux dépressions en les bordant d'un mur à l'est, et c'est probablement de cet endroit même que furent tirés les matériaux qui servirent à la construction de ce mur, comme à celle de plusieurs monuments de la ville. Le mur s'arrête brusquement au-dessus du bord septentrional du plateau. Après avoir couru quelque temps vers le sud, il fait à l'ouest un coude, qui n'est pas indiqué sur le plan, mais ne tarde pas à reprendre à peu près la direction du sud; enfin la dernière partie est presque entièrement détruite. En avant s'élèvent, de distance en distance, des tours, qui présentent une façade d'environ 6 m. de largeur. Ces tours, qui étaient solidement construites, primitivement du moins, en pierres de taille, ne sont plus aujourd'hui toutes semblables. Quant aux murs intermédiaires, ils sont construits en petits moëllons ou en pierres non taillées; mais on trouve des pierres de taille dispersées en avant. Aussi est-il naturel de penser que les murs et les tours ne datent pas de la même époque, exactement comme à Pergé par exemple; les tours, autrefois indépendantes, durent être reliées dans la suite les unes aux autres par des murs. Ceux-ci d'ailleurs n'étaient peut-être pas à l'origine aussi grossièrement construits, et les murs actuels proviendraient, dans ce cas, d'une restauration postérieure. On reconnaît encore, à peu près au milieu du côté occidental, quelques traces d'une porte, sous laquelle devait passer le chemin qui vient de l'ouest et conduit à l'acropole. Il existait une seconde porte à peu près au milieu du côté méridional. On arrivait à cette porte, comme à celle de Sillyon, par une rampe qui monte le long des gradins saillants formés par le rocher. Cette rampe se dirige d'abord vers l'ouest, jusqu'à l'angle sud-ouest, où elle se divise en deux embranchements. Le premier embranchement, après avoir contourné l'angle du plateau, se dirige vers la porte de l'ouest ou, d'une façon plus générale, vers le chemin qui part de là. L'autre embranchement, escaladant un gradin plus élevé, prend une direction opposée à la direction primitive de la rampe et suit de tout près, pendant près d'un demi-kilomètre, le bord du plateau et le pied du mur. Cette rampe, qui est soutenue de distance en distance par des ouvrages en maçonnerie, est éboulée en plusieurs points; néanmoins la direction générale n'en est pas douteuse, du point de départ, qui est marqué par un tombeau antique, *Z* (v. plus loin fig. 142), au point d'arrivée, qui est marqué par la porte *E* 1. Cette dernière se compose en réalité de deux portes, réunies par des murs formant une enceinte fermée. Au côté septentrional de cette enceinte se rattache le mur qui vient de l'ouest et domine la rampe, et au côté méridional se rattache le mur qui se dirige vers l'est dans le prolongement du précédent et dont la première partie est écroulée. En suivant ce dernier pendant une centaine de pas, on arrive à l'axe de la ville, qui est dirigé, à peu de chose près, suivant la ligne nord-sud et passe par le centre du plateau en formant la limite orientale de l'agora.

En réalité, ce plateau n'est nullement une surface plane, et c'est à l'extrémité orientale que se trouve le point culminant. De là part une crête rocheuse, qui suit le bord méridional et va se terminer, derrière le théâtre, au rocher isolé *X*, qui rappelle l'héroon situé sur l'agora de Termessos. Une autre crête suit le bord septentrional, le long duquel on distingue

aisément, à l'intérieur de la ville, quatre petits sommets qui envoient chacun un prolongement vers le sud. Les vallons situés entre ces sommets forment, par leur réunion, une grande place, qui se trouve exactement au milieu du côté méridional. C'est sur cette place que l'on construisit, dans la première moitié du second siècle, le groupe important *NOP*, composé du forum et de la basilique, et qui formait la limite orientale de la place *H*. Cette place, complètement entourée de constructions, était bornée au nord, comme à Sagalassos, par la façade, un peu surchargée, d'un nymphéum, et à l'ouest par des bâtiments dépendant déjà probablement du double portique ou du bazar; en *I* se trouvait un escalier monumental, et au sud une maison. Au portique qui part de cette place vers l'ouest correspond un second portique qui passe au pied du théâtre et se dirige au nord-est vers un marché ou un bâtiment analogue. Enfin, exactement derrière le nymphéum, au nord, s'étend une vaste emplacement, dont la destination est incertaine : cet emplacement, ainsi que plusieurs autres, paraît bien avoir été, en partie du moins, nivelé artificiellement. En somme, les édifices publics sont réunis et ramassés, autant que possible, au centre de la ville : seuls les temples, autant qu'on peut les reconnaître encore, sont généralement isolés dans la partie septentrionale, qui est un peu plus élevée, et sont également situés, en partie du moins, en dehors des habitations privées. Celles-ci se déploient de préférence sur les éminences, entre les dépressions sinueuses dont il a été question plus haut : elles forment des pâtés de maisons (*insulæ*), séparés par des rues rectilignes et coupées à angle droit.

Basilique située sur l'agora.

Commençons par le forum, l'exèdre et la basilique *NOP*, qui formaient autrefois un seul et même groupe, comme l'indique la grande inscr. 236, trouvée par Sterret. Entre *P* et *O* s'élève l'une des ruines les plus remarquables de la ville. En réalité, on croit y reconnaître au premier aspect, comme l'ont fait quelques-uns de ceux qui nous ont précédés, une porte à trois ouvertures; mais, à la suite d'un examen plus attentif, on s'aperçoit qu'on est en présence de la façade d'une basilique de même forme que celle d'Aspendos.[1] Ce mur à trois ouvertures formait le côté oriental d'un rectangle; les trois autres murs sont écroulés, et il n'en reste que des parties isolées encore debout et d'énormes amas de pierres. Contre le côté occidental du mur conservé s'élèvent encore, à droite et à gauche de l'ouverture centrale, deux pilastres surmontés de chapiteaux (v. fig. 140), auxquels correspondaient, de l'autre côté, deux rangées de piliers isolés et réunis par des arceaux; on distingue encore très bien les restes de ces piliers, ainsi que des pierres provenant des arcades et gisant sur le sol.

La grande porte centrale, dont la voûte n'est conservée qu'en partie, a environ 6 m. d'ouverture et la porte latérale du nord a 3 m. Les murs intermédiaires ont 2·43 m. de largeur et les piliers d'angles 1·25 m. La largeur totale de la basilique, entre les deux murs latéraux, était de 19·40 m. Si l'on convertit ces mesures en pieds romains (0·2957 m.), on trouve 20 pieds et 10 pieds pour la largeur des arcs et 64 pieds pour la largeur totale des trois nefs. Tel est du moins le résultat approximatif de mes mesures, que j'ai faites dans des conditions très défavorables, étant obligé d'opérer seul et de grimper continuellement sur les pierres.

[1] V. t. I, planche XVII et p. 103.

La basilique se terminait au nord par un mur, au sud par des colonnes, dont la disposition correspondait, semble-t-il, aux axes de symétrie des piliers intérieurs. L'extrémité orientale est à peu près détruite; néanmoins j'ai cru reconnaître la trace d'une abside demi-circulaire, et de là au mur à trois portes j'ai compté une longueur de 190 pieds romains.

En examinant ce mur à trois portes, on constate que l'archivolte du petit arc, qui est entièrement conservé, était surmontée d'un entablement mural, dont l'architrave, composée de trois faces et haute d'environ 0·50 m., est encore visible. On voit également qu'un entablement, situé à la même hauteur et dont l'architrave a trois faces, forme l'imposte du grand arc central, qui n'est conservé qu'en partie. Les deux entablements sont interrompus à l'endroit où se trouvait le pilier. Il est évident qu'un entablement semblable courait au-dessus des deux rangées d'arcades qui séparaient les trois nefs, si bien que chaque nef avait son entablement qui en faisait le tour. L'architrave avait un aspect différent des deux côtés; la frise était bombée et la corniche ornée de denticules. Quant à la partie supérieure de l'édifice, je n'ai pu la reconstituer, faute de données certaines.

La colonnade qui faisait, comme nous l'avons vu tout à l'heure, la limite méridionale de la basilique, formait en même temps le côté septentrional du forum *N*, dont les trois autres côtés étaient également bordés de portiques. On voit encore en place des colonnes tronquées appartenant aux portiques du nord et de l'est : ces colonnes avaient de 0·60 à 0·63 m. de diamètre à la base, épaisseur qui correspond assez bien à la grandeur de l'entablement intérieur de la basilique. J'ai trouvé devant les portiques de l'est et de l'ouest des chapiteaux doriques et des parties d'entablements doriques et ioniques; l'architrave de l'entablement dorique portait une inscription. L'existence de ce double entablement prouve que les portiques avaient deux étages. Ceux de l'est, de l'ouest et du sud étaient semblables, comme l'indique l'inscription, qui nomme un certain Longus comme fondateur du monument. Quant au portique du nord, qui était encadré par les autres et qui formait la nef méridionale de la basilique, il ne devait pas différer essentiellement de ceux-ci par son architecture. L'inscription était reproduite deux fois sur l'édifice. Elle se composait, la première fois, de deux lignes gravées sur des pierres de 0·69 m. de hauteur, qui gisaient le long du portique de l'est et appartenaient probablement au mur du fond de ce portique. La seconde inscription n'avait qu'une ligne, gravée sur des épistyles doriques en porte à faux, de 0·50 m. de hauteur. Chacune de ces deux inscriptions, du moins dans l'état où je les ai trouvées, renferme des parties qui manquent dans l'autre; mais les parties identiques sont assez nombreuses pour qu'on puisse admettre qu'on est en présence d'une seule inscription répétée deux fois.

Si, comme nous le supposons, l'inscription à deux lignes occupait simplement le revers du portique de l'est, il n'en reste pas la moitié (environ 14 m. sur 50); quant à l'inscription à une ligne, qui n'occupait, comme nous allons le voir, que trois portiques sur quatre, il n'en reste même pas le quatorzième (9 m. à peine sur 124, à raison de 13 entrecolonnements pour les grands côtés et de 9 pour les petits). Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que la concordance des deux inscriptions ne soit pas plus complète, et il suffit que l'existence de quelques parties communes justifie notre hypothèse et rende cette concordance vrai-

semblable. Comme les lettres de l'inscription à une ligne étaient un peu plus espacées que celles de l'autre, elle devait occuper, pour les mêmes mots, un peu plus du double en longueur. Or les architraves des portiques de l'est, de l'ouest et du sud donnent une longueur plus que suffisante. Effectivement je n'ai trouvé le long du portique du nord aucune pierre portant des lettres. Je suppose donc que l'inscription ne faisait pas le tour du rectangle, de façon que la fin vînt rejoindre le commencement, et j'admets qu'elle commençait près de l'extrémité orientale de la basilique et se terminait près de son extrémité occidentale, précisément parce qu'il fallait qu'on pût la lire de la basilique même.

Des trois parties, forum, basilique, exèdre, dont il est question dans l'inscription, nous avons déjà les deux premières; car il est incontestable que le forum est bien l'espace rectangulaire entouré de trois portiques et que la basilique est le grand édifice qui lui est contigu au nord. Donc la troisième ne peut être que le grand espace qui s'étend à l'ouest en avant de la basilique. C'est d'ailleurs le souvenir de cette basilique qui nous a déjà fait donner le nom d'exèdre au vestibule qui occupe une position semblable en avant de la basilique d'Aspendos (tome I). Réciproquement il est naturel d'admettre que, comme à Aspendos, on pénétrait dans la basilique de Kremna par une grande porte située dans l'exèdre à l'ouest. Cet exèdre est donc exactement ce qu'est ailleurs le *chalcidicum*.[1]

Autres constructions situées sur le forum.

Au sud du forum s'étend un édifice (*Q*) orienté également de l'est à l'ouest, autrefois construit en gros blocs reliés avec du mortier, mais aujourd'hui très endommagé. Le long du côté septentrional court un canal de 0·22 m. de largeur et de 0·08 m. de profondeur. L'entrée qui donne sur la place se trouvait à l'ouest; à l'opposé, c'est-à-dire dans le mur de l'est, était une grande abside, faiblement arrondie, qui renfermait de chaque côté deux niches de forme rectangulaire, peu profondes et également larges. Seules les deux niches du nord, qui étaient voûtées, sont à peu près conservées.

L'étroit espace qui s'étend au sud entre ce monument et les fortifications est occupé par de petites constructions sans importance. De l'autre côté de la place triangulaire, c'est-à-dire à l'ouest, se trouve, à peu près en face du forum de Longus, l'entrée du *bazar*, qui se compose, comme à Termessos, d'un long portique double (*F*). Si l'on ne tient pas compte du prolongement ajouté arbitrairement sur le plan à l'ouest, qui ne peut guère avoir existé, à cause de l'inclinaison assez forte du terrain en cet endroit, le portique peut avoir 150 m. de longueur. Il est situé à l'extrémité méridionale d'une des éminences qui traversent le plateau et domine par suite un peu la place à laquelle il aboutit à l'est. Le portique du sud est divisé en trois parties par deux rues qui le coupent à angle droit; le portique du nord, autant qu'on peut s'en rendre compte, est coupé par une seule rue.

Cette importante construction paraît, elle aussi, avoir été bâtie d'après un plan général. Aussi, bien que l'ensemble soit fortement endommagé, les parties isolées qui subsistent encore permettent de le restituer entièrement; nous sommes bien forcés d'ailleurs d'utiliser ces éléments épars, car le portique n'est complet en aucun point. La largeur de la rue pavée, que j'ai mesurée sur place, est, convertie en pieds romains, de 33 pieds. Les portiques

[1] Je regrette de n'avoir pas marqué assez exactement la place où j'ai vu des restes du mur occidental de l'exèdre.

reposaient sur un soubassement à trois marches de chacune 1 pied de hauteur et de giron, et sur la marche la plus haute s'élevaient les colonnes, qui avaient des fûts de granit gris poli et des bases et des chapiteaux de marbre blanc. Ces colonnes, séparées par des entre-colonnements de 8 pieds, étaient placées en avant des murs de refend des boutiques et des montants des portes, si bien que chaque boutique avait la largeur de trois entrecolonnements, c'est-à-dire 24 pieds. La profondeur était de 22 pieds, y compris les murs. Quant à la distance de la colonnade à l'alignement des boutiques, il m'a été impossible de la mesurer.

Le double portique paraît avoir eu deux étages, car j'ai trouvé des colonnes et des entablements de dimensions inégales. Deux fragments d'un fût brisé, placés l'un près de l'autre, mesuraient ensemble 4·15 m. de longueur, c'est-à-dire exactement 14 pieds, tandis qu'un autre fût complet n'avait que 3·62 m., c'est-à-dire 12 pieds exactement. La première colonne avait de 0·30 à 0·31 m. de rayon à la base, et la seconde 0·51 m. de diamètre. A cette dernière correspondait une base avec un support d'environ 0·46 m. de hauteur; la base avec sa plinthe avait 0·33 m. de hauteur et le tore supérieur 0·53 m. de diamètre. J'ai trouvé également, dans les ruines du portique, des fragments d'entablements et de frises de dimensions inégales, d'une part un entablement et une frise, en deux pièces, l'un haut de 0·50 m., l'autre de 0·345 m., d'autre part un entablement et une frise, d'une seule pièce, de 0·51 m. de hauteur; ajoutons enfin de grandes et de petites corniches.

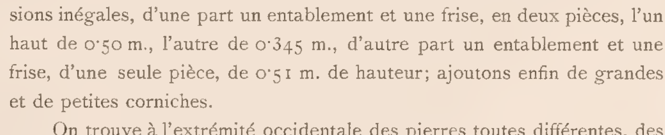


Fig. 141.
Dalles recouvrant une citerne

On trouve à l'extrémité occidentale des pierres toutes différentes, des demi-colonnes qui devaient encadrer des portes, des fragments d'archivoltes, une pierre portant une console de 0·65 m. de largeur, puis une pierre de fronton, d'inclinaison peu prononcée (0·05 m. sur 0·30). Tous ces débris paraissent provenir d'une façade, sur l'existence de laquelle on ne peut d'ailleurs rien affirmer, pas plus que sur celle de l'extrémité orientale.

J'ai remarqué à l'extrémité est du portique du nord un espace pavé de dalles, dont le niveau est un peu plus élevé que celui des boutiques situées à l'ouest. Aussi est-on amené naturellement à penser que cet espace correspond à un étage supérieur, d'autant plus qu'il communique en *I* avec la place *H* par un escalier.

Aux deux extrémités orientale et occidentale du portique du sud s'élevaient deux petites maisons précédées d'un péristyle; j'ai trouvé dans celle de droite des fragments de marbre rouge veiné de blanc.

Nymphéum. A l'angle nord-ouest de la place triangulaire était un énorme amas de terre provenant d'un éboulement. Quant à la partie septentrionale, elle était occupée par les ruines d'un nymphéum à façade monumentale *K*. Il reste de cette façade des fûts de colonnes en granit, des chapiteaux corinthiens et des socles de colonnes surmontés de bases attiques, puis des piliers octogonaux, des ressauts d'architraves bombées surmontés d'une frise à rinceaux, des consoles, des palmettes, des pierres du fronton et des voussures de niches en forme de coquillages. Cette façade était destinée à masquer un grand réservoir (*L* sur le plan) de 80 m. de longueur et de 3 m. de largeur, sur les voûtes duquel s'étend une espèce de terre-plein. Des ouvertures pratiquées dans ce terre-plein permettaient de descendre dans la

partie septentrionale; j'y ai remarqué quatre séries de quatre voûtes chacune, supportées par des piliers et séparées par des murs de refend. Ces voûtes recouvraient toute la moitié septentrionale du réservoir. Quant à la moitié méridionale, qui formait également une sorte de caveau voûté, elle n'était pas abordable.

On comprend très bien que les eaux qui descendaient de tous les points environnants de la montagne pouvaient remplir ce réservoir pendant la saison d'hiver. Non seulement cette eau était recueillie quand elle s'échappait de la façade du nymphéum, mais elle pouvait être puisée directement par le haut, comme le prouve la présence d'une bordure de puits tombée sous la voûte de l'angle nord-ouest.

Au nord-est du grand réservoir était une petite citerne, qui devait faire partie d'une habitation privée. On y pouvait descendre par l'ouverture *d* (fig. 141); mais l'eau qui en remplissait le fond[1] nous empêcha de nous aventurer bien loin dans cet espace obscur, surtout dans la partie occidentale. Ce réservoir, qui a 5 m. de long sur 3 m. de large, est couvert de dalles transversales formant deux séries parallèles; celles-ci reposent au milieu sur deux poutres de pierre disposées transversalement et supportées par un pilier placé au centre de la citerne.

Théâtre.

A l'est du forum et de la basilique de Longus s'étend, entre les hauteurs qui s'élèvent vers le nord-est, une terrasse large d'environ 40 m. A la hauteur du sud-est est adossé le théâtre *S*, dont la façade regarde le nord-ouest, tandis que par derrière, au-dessus du sommet du demi-cercle, se dresse le rocher isolé et taillé artificiellement, au moins en partie, dont il a été question plus haut. On ne reconnaît plus guère que la forme générale de la cavéa creusée dans la hauteur, ainsi que deux siéges restés intacts. Il y avait évidemment, ici comme ailleurs, des portiques derrière la scène; mais on les devine simplement aujourd'hui. Tout près de là, au-dessous de l'aile orientale du théâtre, on distingue encore un mur d'une certaine longueur et quelques fûts, dont la section est reproduite ci-contre, provenant d'une colonnade qui suivait le bord de la pente parallèlement à ce mur. L'un de ces fûts est encore debout, ainsi que les petits côtés du rectangle; ceux-ci nous donnent la direction de l'épistyle et du portique qui allait du sud-ouest au nord-est. Les traces de ce dernier s'étendent presque jusqu'à l'angle sud-ouest du second forum. Un second portique devait s'élever un peu plus bas sur la terrasse, en *R*; on aperçoit en cet endroit les ruines d'une construction allongée suivant la dépression du terrain, avec un enfoncement qui paraît provenir de l'écroulement d'une citerne. A l'extrémité nord-est, on devine la présence d'un péristyle, dont il reste une pierre d'angle du côté droit d'un fronton, de faible inclinaison et de dimensions peu considérables. C'est là que se trouvait le piédestal portant l'inscr. 236[g], ainsi que deux pierres d'une épistyle, dont la frise portait l'inscr. 236[d], qui nous apprend que la construction comprenait un portique et une autre partie.

Marché.

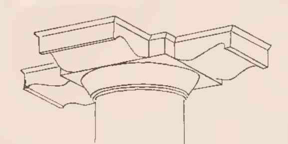
Dans le prolongement de ce portique et sur une longueur sensiblement égale à la sienne (en *T* sur le plan), on voit s'étendre une série de ruines, interrompues de distance en distance, jusqu'au marché ou au second forum *N2*. Celui-ci est un vaste emplacement couvert de ruines, auquel j'ai cru pouvoir donner ce nom à la suite de quelques observations faites

[1] C'est là que nous puisions l'eau qui servait à notre consommation journalière.

un peu précipitamment à la veille du départ. J'ai reconnu un grand rectangle, orienté exactement par rapport aux points cardinaux, les grands côtés au nord et au sud, les petits côtés à l'est et à l'ouest. Le plan indique avec netteté les deux extrémités des petits côtés, à cause de la rue qui passe au sud; mais en réalité il ne reste rien de ces façades latérales, et si nous avons admis que ce forum, contrairement à celui de Longus, était ouvert au sud, c'est uniquement parce que nous n'avons aperçu aucune trace du côté méridional.

Le portique était à double nef sur les trois côtés, et chaque entrecolonnement intérieur correspondait à deux entrecolonnements extérieurs. Les colonnes d'angles des deux colonnades avaient une section en forme de cœur. Les colonnes du côté septentrional, y compris les colonnes d'angles, étaient au nombre de 15 dans la rangée intérieure et de 27 dans la rangée extérieure; celles du côté oriental, et probablement aussi celles du côté occidental, sans les colonnes d'angles, étaient au nombre de 8 intérieurement et de 16 extérieurement, la 15ᵉ d'une rangée correspondant à la 8ᵉ de l'autre. Par suite, la 17ᵉ et la 9ᵉ devaient être remplacées par le mur de façade.

Les boutiques qui se trouvaient derrière les colonnes intérieures ne sont plus représentées, pour la plupart, que par une ligne de décombres parallèle aux colonnades et occupant une largeur uniforme. Cependant on aperçoit encore, en un point du côté septentrional, une boutique entièrement conservée, mais où il nous a été malheureusement impossible de pénétrer. Une ouverture de 0·66 m. de large, en partie obstruée, dont les montants avaient des chapiteaux de 0·36 m. de hauteur, permettait de voir à l'intérieur. Le sol était couvert de ruines jusqu'à une assez grande hauteur; les murs étaient ornés avec une certaine élégance, et celui du fond, autant que j'ai pu m'en rendre compte, était taillé à même dans la pierre. On distinguait encore un pavage, qui, partant du nord, s'arrêtait brusquement en avant du mur antérieur, à peu près à la distance d'un grand entrecolonnement, et ce pavage se trouvait à environ 0·90 m. au-dessus du chapiteau du montant de la fenêtre. On en conclut que la chambre, qui, vue du dehors, ne paraissait pas très profonde, était de forme à peu près carrée, comme dans le double portique *F* ou ailleurs; d'autre part, si le portique avait deux étages, l'étage supérieur, au moins du côté du nord, devait être de plain-pied avec la rue. C'est même précisément cette différence de niveau qui me fait croire que le portique était à deux étages; car je n'en ai pas d'autres preuves certaines. J'ai trouvé une épistyle de 0·43 m. d'épaisseur, qui peut très bien provenir des petites colonnes, puis des fragments de frise dorique de 0·47 m. de hauteur, avec des triglyphes de 0·22 m. et des métopes de 0·28 m. de largeur. J'ai trouvé également, tout près de là, d'autres architraves, qui avaient d'un côté une simple moulure ondée et de l'autre côté deux faces; mais cela ne prouve pas qu'il existait un étage supérieur. J'ai aperçu encore une corniche droite,[1]



[1] Cf. par exemple, t. I, p. 122, les consoles qui se trouvaient près de la scène du théâtre d'Aspendos. Les consoles de Kremna rappellent par leur forme celles qui surmontent les demi-colonnes de la galerie à arcades qui borde ce théâtre (t. I, p. 110). J'ai vu également à Kremna des consoles tout à fait semblables, qui étaient fixées sur trois côtés à l'abaque de chapiteaux doriques provenant d'un atrium. Il n'y avait pas d'échine sur le quatrième côté, c'est-à-dire par derrière, et les annelets s'élevaient jusqu'à l'abaque.

qui portait, à des intervalles de 0·52 m., des bandes ornées de gouttes, de 0·23 m. de largeur: ces chiffres ne concordent pas avec la largeur des triglyphes et des métopes; mais cette preuve ne me paraît pas non plus suffisante. Enfin on voit parmi les ruines, à l'angle nord-est, un angle de fronton du côté gauche, qui semble indiquer que chacun des deux portiques latéraux était, au nord comme au sud, surmonté d'un fronton.

Il nous reste à signaler deux détails. Parmi les ruines se trouvaient plusieurs consoles, qui étaient unies en avant et portaient des inscriptions. Celles-ci donnent à entendre que ces consoles, qui étaient évidemment fixées aux murs, étaient probablement surmontées de bustes, tels que celui de l'impératrice Sabina (inscr. 236[b]).

D'autre part, il y avait naturellement des bases de statues devant ce portique, comme devant les autres; mais, au lieu de s'élever, comme d'habitude, en avant des colonnes extérieures, face à la place, elles se trouvaient dans les entrecolonnements, regardant l'une des deux colonnes et adossées à l'autre par leur côté postérieur, qui était uni et peut-être même creusé pour pouvoir être appliqué plus exactement contre la colonne. L'une de ces bases avait 0·58 m. de largeur en avant et 0·54 m. latéralement. Ces bases ne paraissent pas avoir été disposées avec une régularité absolue. A l'angle nord-est, par exemple, s'élevait, dans le premier entrecolonnement à l'ouest, une base tournée vers la double colonne d'angle. Au sud, mais dans le troisième entrecolonnement seulement, se trouvait une base semblable, orientée comme la première. Enfin, après un entrecolonnement vide, s'élevait, dans le cinquième, une autre base, disposée assez symétriquement par rapport à la précédente, mais orientée en sens contraire. Les statues qui surmontaient ces bases étaient donc destinées plutôt à être vues du portique même que de la place.

La place qui formait le centre de la ville et d'où partaient, à l'ouest, au nord et au nord-est, trois sortes de bras qui suivaient les dépressions du terrain, était entourée par les habitations privées qui occupaient les hauteurs environnantes. Les rues se croisaient avec une certaine régularité, et les maisons devaient être assez semblables entre elles. J'ai remarqué par exemple, dans la rue qui passe devant l'extrémité occidentale du double portique *F*, une porte d'entrée qui se répétait tous les 27 m., et la porte de devant était à 25 m. à peu près de la porte de derrière. L'atrium avait assez régulièrement 4 colonnes sur 4 ou 5; mais je crois en avoir vu aussi de plus grands, ainsi que des maisons à deux péristyles; en revanche, j'en ai vu également de plus petits, qui n'avaient généralement qu'une colonne à chaque angle. L'impluvium était fréquemment écroulé dans l'intérieur des maisons. Souvent aussi les maisons mêmes étaient encombrées de ruines jusqu'à une grande hauteur, et, avec quelque soin qu'on les examinât, il était impossible de se faire une idée nette de leur plan sans déblayer le terrain. J'ai retrouvé deux fois, sur l'un des montants d'une porte, le même arbre symbolique que nous avions déjà rencontré à Pergé;[1] mais il avait ici sept branches et se trouvait une fois sur le montant gauche, tandis que j'ai aperçu deux fois la croix chrétienne à droite de l'entrée.[2]

[1] V. t. I, p. 49.

[2] Ces deux croix mesuraient, l'une, 0·34 et 0·21 m., l'autre, 0·32 et 0·09 m.; les quatre bras étaient terminés par des extrémités fourchues.

Temples et églises.

Il n'a pas encore été question de temples; cependant les monnaies seules font supposer que Kremna en possédait, notamment des temples d'Apollon, de Diane, de Mercure, de Silvain, et probablement aussi de Zeus ou de Jupiter. Effectivement on reconnaît encore avec certitude au moins six ou sept temples, très dégradés à la vérité, et même huit ou neuf, si l'on admet, sans en avoir ici la preuve comme à Sagalassos, que deux églises chrétiennes occupent la place de deux anciens temples. Parmi ces temples se trouvaient, semble-t-il, ceux de Diane et d'Apollon *propylæos*, et ce dernier, comme son nom l'indique, devait être situé dans le voisinage d'une porte. Or je ne vois guère que l'église *U*, située en avant de la porte de l'ouest, qui réponde bien à cette condition. C'est une basilique chrétienne à trois nefs, orientée, à 10° près, suivant les points cardinaux. Elle a intérieurement 21·40 m. de longueur + 3·15 m. pour l'abside, et 11·60 m. de largeur, et extérieurement, de chaque côté, de 0·60 à 0·70 m. de largeur en plus; elle est donc deux fois plus longue que large (88 pieds romains sur 44). La grande nef, qui a 6·54 m. de largeur, est bordée, de chaque côté, par quatre piliers, qui ont de 0·60 à 0·70 m. sur 0·52 et qui la séparent des nefs latérales, larges d'environ 2 m.[1] A l'extrémité orientale de la nef latérale du nord se trouve un banc de pierre, qui a exactement la forme d'un gradin de théâtre. Ce banc n'avait pas été destiné primitivement à occuper cette place, car il s'en faut de 0·90 m. à gauche qu'il ait la largeur voulue.

En avant de cette basilique, à l'ouest, s'étend une cour entourée d'un portique en ruines. On aperçoit encore en place trois colonnes distantes de 3·20 m.; la colonne centrale est exactement dans l'axe de la porte centrale; les deux autres sont devant les deux portes latérales, en face des deux montants les plus rapprochés de la porte centrale. Sur chacun des côtés nord et sud s'élevaient quatre colonnes distantes de 3·67 m. Enfin les portiques avaient 3·40 m. de profondeur. Parallèlement à l'église et à 4 m. de distance s'étend au sud, sur une longueur sensiblement égale, une construction assez grossière, divisée longitudinalement en deux chambres, larges de 4·50 m. et de 6 m. En somme, à part la situation et peut-être les dimensions de cette église, il n'y a rien dans ce monument qui nous autorise à y voir un ancien temple et particulièrement un temple d'Apollon.

Les autres temples, ou du moins les ruines qui ressemblent à des ruines de temples, se trouvent dans la ville, mais de préférence à la périphérie, sur les hauteurs du nord et de l'est. Il ne semble pas qu'il y ait eu un seul temple au centre même de la ville, excepté peut-être en face et un peu à l'ouest de l'entrée de la basilique de Longus; d'ailleurs cette supposition est si vague que le plan n'indique rien en cet endroit. La terrasse *M*, située au nord de la grande citerne, peut encore à la rigueur être considérée comme étant au centre; or sa forme générale, son orientation, ainsi que quelques débris de colonnes à l'extrémité occidentale, permettent d'y voir l'emplacement d'un ancien temple. On peut en voir un troisième, avec plus de certitude, sur la place à laquelle conduit la rue qui traverse le double portique *F* et se dirige au nord en passant derrière la seconde rue transversale. On reconnaît à peu près en cet endroit l'emplacement d'un temple, dont le mur méridional

[1] La porte principale a 1·34 m. de largeur; le linteau de la porte latérale de droite mesure 2·14 m.

obliquait de 30° à partir de l'est. On aperçoit encore au nord-ouest l'angle d'un soubassement. Au sud-est gisait à terre un chapiteau d'angle ionique, puis des bases de colonnes et des fragments de fûts, dont un avait 0·70 m. de diamètre à la base; mais je n'ai rien trouvé le long des grands côtés, ce qui semble indiquer que le temple était prostyle. On remarque encore une épistyle ionique de 0·51 m. de hauteur. Enfin une autre pierre, qui provenait probablement de la frise, semble donner une indication précise sur la divinité à laquelle était consacré le temple. A l'extrémité gauche se trouvait un bucrâne, et, à droite de celui-ci, une grande guirlande, au-dessus de laquelle sautait un cerf ou un chevreuil. Le tout était d'un travail assez soigné, mais fortement endommagé, et même entièrement détruit à droite. La déesse du temple était donc peut-être Artémis, *Diana Coloniæ.*

Continuons à nous diriger au nord et traversons trois rues : nous trouvons une seconde basilique chrétienne. Cette basilique, un peu plus longue et plus large que la précédente (24·50 m., sans l'abside, sur 15·80 m.), est divisée de la même manière. Elle renferme plus de pierres anciennes que la précédente, notamment des épistyles d'un travail soigné, ainsi que des corniches de portes.

Comme on l'a vu, nous ne sommes nullement certains d'avoir retrouvé les traces d'un temple au sud-ouest de cette basilique, vers la porte occidentale *E2*. En revanche, on remarque à l'est, à l'endroit où commence le «cou de l'aigle», les ruines d'un temple dorique *M* : des colonnes cannelées, des épistyles, des triglyphes et des métopes de 0·275 m. et de 0·43 m. de largeur et de 0·465 m. de hauteur, enfin la pierre centrale du sommet d'un fronton, avec le support de l'acrotère. Un peu au nord-ouest, en un autre point *M*, est une construction isolée, pour les dimensions de laquelle je suis obligé de renvoyer au plan. On aperçoit d'abord, à l'est, une chambre longue et étroite,[1] qui communique à l'ouest, par une porte, avec une seconde chambre. Celle-ci est divisée en trois nefs par deux rangées de quatre piliers chacune; mais ces nefs sont murées à leurs extrémités occidentales, de façon à former de petites chambres carrées. Sur le montant gauche de la porte est gravée l'inscr. 239, qui ne nous éclaire pas beaucoup sur le monument. Au côté méridional du corps principal du bâtiment est adossée une petite annexe de construction postérieure, que le plan recule un peu trop à l'ouest. Enfin on aperçoit, en avant du côté occidental, le soubassement d'une façade tournée vers le sud, avec une ouverture centrale de 2·40 m. de large entre deux murs assez étroits (1·40 m. chacun avec des antes à droite et à gauche). Tout près de là gît à terre un des chapiteaux, de 0·68 m. de hauteur. On trouve également sur le sol les pierres d'angles d'un fronton, un peu surchargées d'ornements, suivant le goût des époques postérieures, et la pierre centrale, qui a la forme d'un coin.[2] Ce monument était probablement affecté à un culte étranger, tel que celui de Mithra ou de la *magna mater*. Un peu au sud, dans le voisinage du sommet 1268, 9, devait s'élever un monument de destination analogue. On trouve en cet endroit, dans une construction grossière d'époque postérieure, des épistyles,

[1] Cf. le temple des taureaux à Délos (*Bulletin de correspondance hellénique,* 1884, pl. XIX).

[2] 1·07 et 1·24 m. de longueur. Le fronton est assez haut par rapport à la longueur; le rampant oblique a 0·33 m. de hauteur et d'épaisseur et porte à chaque extrémité un support pour un acrotère.

dont l'une porte l'inscr. 236[a],[1] et un petit fronton, qui a 0·56 m. de hauteur, y compris le rampant oblique, et qui avait primitivement 2·64 m. de largeur, dont il manque aujourd'hui 0·24 m. à gauche. Au centre est représenté de face un personnage coiffé d'un bonnet pointu, mais malheureusement si détérioré qu'on n'en distingue plus guère que les contours.



Fig. 142. Edicule funéraire.

Les bras ont disparu et on n'en retrouve aucune trace sur le sol. Enfin on aperçoit au-dessus de ses épaules les pointes d'un croissant; ce détail nous fait reconnaître dans ce personnage le dieu Men, très honoré dans ces contrées.[2]

Avant de quitter le plateau pour jeter un coup d'œil sur les tombeaux, qui ne se rencontrent qu'en dehors de l'acropole, mentionnons encore un détail. J'ai remarqué, à l'ex-

[1] Cette inscription a été publiée par Hirschfeld, *Ephemeris*, 1875, p. 472.
[2] Cf. le relief de Pessinonte dans Texier, *Asie Mineure*, I, p. 51.

trémité orientale du plateau, en *V*, que les rochers se superposent en demi-cercle, de manière à former une espèce de théâtre, composé à droite, de 7 gradins, à gauche, de 13. Mais je ne sais si cette disposition est entièrement naturelle ou si la main des hommes y a eu quelque part.

Les tombeaux, qui ne se rencontrent, à ma connaissance du moins, qu'au pied de l'acropole, n'ont rien de bien remarquable. Les sarcophages, qui dominent, sont groupés à l'ouest et au sud-ouest, dans le voisinage des routes qui conduisent au plateau. Souvent le sarcophage élevé sur un socle est remplacé, ici comme ailleurs, par une simple excavation pratiquée dans le roc; quant au couvercle, il est arrondi ou affecte la forme d'un toit en tuiles; quelquefois il est à peu près uni. On trouve également des tombeaux formés de pierres assemblées. Le seul tombeau construit en pierres de taille qui soit conservé, au moins dans une certaine mesure, est le tombeau qui s'élève en *Z* au point de départ de la rampe *A*. Cet édicule, qui est adossé au rocher et fait face à la route, est, comme le fait voir la fig. 142, un prostyle, dont la frise est ornée de guirlandes. Les colonnes et l'entablement du pronaos ont disparu; l'intérieur a été pillé et le péristyle brisé.



Fig. 143. Colonnes dans le voisinage du stade

Selgé.



Selgé fut visitée en 1842 par Schœnborn[1] et, bientôt après lui, par Daniell;[2] trente ans plus tard, Hirschfeld[3] et Eggert y vinrent à leur tour. Pour nous, nous y fîmes un séjour d'une semaine, vers la fin de Septembre 1884; mais nous n'avions avec nous ni nos architectes, ni un géomètre de la valeur de M. Hausner. Le petit plan que nous donnons plus loin a été dessiné par un officier du génie autrichien : il donne une idée très nette de la topographie de Selgé et de ses environs; mais en revanche les ruines antiques y sont à peine indiquées.

Abords de la ville.

Comme Schœnborn et Hirschfeld, nous arrivâmes à Selgé par le sud-est, en remontant l'Eurymédon, c'est-à-dire par le chemin décrit en dernier lieu par le Comte Lanckoroński dans l'introduction qui est en tête de cet ouvrage.[4] Seul M. von Luschan arriva, comme Daniell, par l'ouest, c'est-à-dire par les montagnes. A partir du second pont sur l'Eurymédon, dont la fig. 145 fait voir l'aspect pittoresque, il n'y a plus aujourd'hui qu'un chemin naturel; mais il existait dans l'antiquité une route véritable, dont on croit reconnaître encore des

[1] V. Ritter, p. 505.
[2] V. Spratt, *Lycia,* II, p. 22.
[3] V. Hirschfeld, 1875, p. 135.
[4] V. t. I, p. XVI.

traces çà et là. Le nom de Κοχλίας (escalier tournant), que Zosime emploie en parlant de celle-ci, ne pouvait s'appliquer qu'à l'un de ses tronçons, qui contourne un des nombreux rochers qu'elle est obligée de gravir, mais non pas à la route tout entière, comme le pensait Hirschfeld.[1]

On arrive sur le territoire de la ville proprement dite du côté de l'est (v. p. 184), par une sorte de trouée laissée entre les hauteurs environnantes, et l'on découvre tout d'un coup, non sans surprise, une plaine fertile, demi-circulaire, et unie comme un lac. Cette plaine, longue d'environ 700 m., de l'ouest à l'est, et large de moitié, du nord au sud, est entourée par les ramifications, en partie boisées, d'une montagne en forme de cône, qui est un des contreforts du Bozboroun. Sa situation.

Le noyau de ces hauteurs est constitué par la brèche. Le terrain, disposé en couches horizontales, forme partout, jusqu'en ses moindres replis, des espèces de gradins ou de terrasses naturelles, et celles-ci ont été aplanies artificiellement, pour qu'on pût y édifier des constructions. Le sol produit encore actuellement du froment, du maïs, du vin, des noix, des châtaignes[2] et des olives, malgré l'insuffisance de la culture, comme dans les temps anciens dont parle Strabon.[3] Mais c'est en vain que nous avons cherché le storax dont il parle avantageusement et qui était honoré en même temps qu'Héraklès, d'après Imhoof-Blumer,[4] qui y rattache quelques types monétaires de Selgé. Le gradin supérieur de ces terrasses forme le plus souvent un double sommet arrondi. La pointe occidentale de la plaine s'avance entre les hauteurs *II* et *III*, à la jonction desquelles s'embranche le sommet *I*, un peu plus élevé et situé un peu à l'ouest. Le trépied sculpté (v. p. 195) que nous avons vu sur une pierre trouvée sur la hauteur *III*, pourrait être considéré, si on ne le rencontrait très souvent en Lycie, comme une représentation symbolique de Selgé; car les ruines de la ville antique sont situées précisément sur cette hauteur à trois ramifications (*I*, *II*, *III*). Cette ville est bien Selgé, comme l'a reconnu immédiatement Schœnborn, ainsi que Daniell. D'abord en effet ils ont trouvé sur place un grand nombre de monnaies de Selgé; d'autre part, ils ont été guidés par la similitude du nom de Selgé avec celui du village actuel. L'orthographe de ce dernier est d'ailleurs très variable, — Serghé dans Daniell, Surk dans Schœnborn, Seruck dans Hirschfeld et Kiepert —, et montre combien il est difficile de transcrire avec certitude un nom entendu dans la bouche du peuple. D'autre part, le passage du nom antique Stleg — et Estleg — à celui de Selgé fait bien voir la tendance de la langue grecque à adoucir graduellement la rudesse de la langue pisidienne.[5]

De plus, comme l'ont constaté ces deux explorateurs, ces ruines et leur situation correspondent exactement à la description que Strabon a faite de Selgé.[6] Le géographe ancien dit que cette ville avait pour voisines, à l'ouest Sagalassos, à l'est Katenna, au sud Aspendos, de telle sorte que son territoire proprement dit s'étendait à peu près du Kestros à l'ouest

[1] V. Hirschfeld, 1875, p. 134.
[2] Les châtaigniers n'apparaissent qu'un peu plus bas.
[3] Strabon, pass. cité.
[4] Imhoof-Blumer, *Monnaies grecques*, p. 342.
[5] Cf. plus haut p. 12 et *Zeitschrift für Numismatik*, 1874, p. 298 et suiv. (Friedlænder), 1876, p. 76 (Six), 1877, p. 133 et 1884, p. 329 (Imhoof-Blumer).
[6] Strabon p. 569 et suiv.



Fig. 144. Plan de Selgé.

X Montagne circulaire.
I Kesbédion.
II Ramification du sud.
III Ramification du nord.

A Porte.
B Tour.
C Temple de Zeus (?).
D Temple d'Artémis.
E Réservoir circulaire.
F Portique allant du nord au sud.
G Agora.
H Monument situé au nord.
J Monument situé à l'est.
K Eglise.
L Bureau d'octroi.
M Temple ionique.
N Grande construction romaine d'époque postérieure.
O Nymphéum (?).
P Stade.
Q Théâtre.
R Gymnase.
S Colonnade.
T Nécropole.
V Tombeaux.

a Cabanes du village de Syrk.
b Cimetière.

jusqu'à l'Eurymédon à l'est. D'autre part, ce qu'il dit des hauteurs escarpées et des gorges profondes qui rendaient les abords de Selgé difficiles, de la fertilité du sol, malgré l'altitude considérable, et surtout des hauteurs boisées qui l'entouraient, s'applique parfaitement aux environs immédiats de ces ruines.

Enfin, pour compléter et confirmer les remarques d'Hirschfeld, nous pouvons ajouter quelques inscriptions trouvées par nous.[1]

La fondation de Selgé a été attribuée à Calchas, puis aux Lacédémoniens. Strabon dit (v. p. 18) que la ville était peuplée et belliqueuse, et avait une bonne constitution politique, au lieu d'être, comme les autres villes, soumise à des tyrans; mais cet éloge sent un peu la partialité. Car Selgé était, aussi bien que Termessos, en lutte avec les villes voisines, Sagalassos, Pednélissos, Aspendos.[2] On sait d'ailleurs que tout le monde n'était pas de l'avis de Strabon; car les grammairiens faisaient dériver le mot ἀσελγής, qui veut dire *insolent*, du nom de Selgé, mais les uns donnaient à l'α le sens privatif, tandis que les autres y voyaient une particule de renforcement. Dans tous les cas, les Selgiens étaient les ennemis les plus acharnés des rois voisins.[3] Son histoire.

Peut-être est-ce précisément leur inimitié contre la Perse et contre les villes de Sagalassos et de Termessos qui les jeta dans le parti d'Alexandre (v. p. 17). Plus tard, ils paraissent être restés fidèles à leur ancienne politique en luttant contre les successeurs des Perses, les rois de Syrie et de Pergame. C'est ce que prouve la guerre contre Pednélissos, dont il a déjà été question p. 17, ainsi que les indications de Polybe[4] et de Trogue Pompée sur l'inimitié des Selgiens contre Eumène II et Attale II.[5] Les Selgiens firent preuve, à ces occasions, d'une grande bravoure; car, malgré des pertes énormes, ils conservèrent l'honneur et l'indépendance. Beaucoup plus tard, ils se montrèrent non moins braves, lors d'une invasion des Goths dont il est question dans Zosime.[6]

Le récit de Polybe,[7] relatif aux événements qui précèdent, est particulièrement intéressant; car il renferme quelques indications précieuses pour la topographie de Selgé. Quand les Selgiens, battus devant Pednélissos, s'enfuirent vers leur ville, ils furent poursuivis de près par Garsyéris, général des troupes d'Achæos. Si donc on place Pednélissos[8] au sud-est de Selgé, il faut admettre que Garsyéris arriva du côté de l'est, par le chemin que nous avons suivi (v. p. 182); si au contraire on la place au sud-ouest, de l'autre côté du Bozboroun, il suivit le chemin de M. v. Luschan et de Daniell. Garsyéris était installé provisoirement à quelque distance de Selgé, quand, sur les indications du traître Logbasis, il

1 V. inscr. 240, 242 et 244.

2 Strabon, pass. cité; Polybe, 5, 72; Denys le Périégète, 860.

3 Cf. p. 17. Il n'est pas du tout certain que Strabon n'ait voulu parler dans ce passage que des rois de Pergame, malgré l'expression τὰ ἐντὸς τοῦ Ταύρου. Cependant les Selgiens sont déjà cités comme ennemis sur le monument élevé en l'honneur d'Attale I. V. *Inscriptions de Pergame,* n° 25.

4 Polybe, 31, 9; Trogue Pompée, *Prol.* 35.

5 Cf. n. 2.

6 Zosime, V, 15.

7 Polybe, 5, 75.

8 V. Liste des villes, 46. Si Pednélissos avait été située ici, c'est-à-dire près de Syrt, il eût été plus naturel que Garsyéris attendît à Aspendos les secours des confédérés; mais il était difficile qu'il les reçût de Katenna, qui eût alors été située derrière les Selgiens qui assiégeaient la ville.

s'avança contre la ville pour la surprendre, en même temps qu'Achæos, qui était arrivé sur ces entrefaites; Achæos, qui précédait, marchait contre la ville proprement dite, tandis que Garsyéris, qui venait par derrière, se dirigeait vers le Kesbédion, que dominait un temple de Zeus.[1] Un pâtre aperçoit le mouvement, donne l'éveil, et les Selgiens arrivent encore à temps pour occuper le Kesbédion et en éloigner l'ennemi. Achæos même, qui attaquait la porte, est repoussé avec perte dans une sortie, et finit par faire la paix avec les habitants. Si, comme nous l'avons admis, le Kesbédion est la hauteur située à la pointe occidentale de la ville (*I* sur le plan), Garsyéris, pour l'occuper, pouvait parfaitement, s'il venait de l'ouest, arriver après Achæos; si au contraire il était venu de l'est, on voit, par un simple coup d'œil jeté sur le plan, qu'il aurait été obligé de marcher en avant. De même, on comprend très bien que le pâtre ait pu remarquer par hasard l'approche de l'ennemi et donner l'alarme, si celui-ci arrivait par l'ouest, c'est-à-dire par derrière, et on le comprend moins bien s'il arrivait par l'est, c'est-à-dire par devant. En tous cas, nous pouvons affirmer ici que la ville était fortifiée, avec beaucoup plus de certitude que nous ne pouvions le faire pour Sagalassos, à propos de l'attaque d'Alexandre. Enfin le récit de Polybe semble indiquer que le Kesbédion était isolé dans une certaine mesure; mais rien ne prouve, comme l'a prétendu Hirschfeld,[2] que ce point était situé hors des fortifications.



Fig. 145. Pont sur l'Eurymédon dans le voisinage de Selgé.

Fortifications. Les fortifications de Selgé ne sont indiquées sur le plan qu'aux endroits où elles sont le plus visibles; mais il suffit de réunir les lignes qui sont marquées, en tenant compte des

[1] Τῶν δὲ πολεμίων ὁ μὲν Ἀχαιὸς τοὺς ἡμίσεις ἔχων προέβαινε πρὸς αὐτὴν τὴν πολιν, ὁ δὲ Γαρσύηρις τοὺς ὑπολειπομένους ἀναλαβὼν προῆγεν ὡς ἐπὶ τὸ Κεσβέδιον καλούμενον . τοῦτο δ' ἐστὶ μὲν Διὸς ἱερὸν κεῖται δ' εὐφυῶς κατὰ τῆς πόλεως · ἄκρας γὰρ λαμβάνει διάθεσιν. Et plus loin : ὁ μὲν οὖν Γαρσύηρις, ἰδὼν προκατεχόμενον το Κεσβέδιον, ἀπέστη τῆς προθέσεως . τοῦ δ' Ἀχαιοῦ βιαζομένου προς αὐτὰς τὰς πύλας ἐξελθόντες οἱ Σελγεῖς ἑπτακοσίους μὲν κατέβαλον etc.

[2] V. Hirschfeld, 1875, p. 137.

différences de niveau, pour reconstituer l'enceinte à peu près complète autour des trois ramifications de l'Υ. Cependant les parties qui subsistent encore manquent absolument d'uniformité et doivent appartenir à des époques très différentes, soit que le mur ait été simplement restauré, soit qu'il ait été modifié en divers points. Les parties les plus anciennes se trouvent du côté nord du Kesbédion. On aperçoit en cet endroit un mur assez uniforme, qui d'ailleurs ne sert plus que de mur de soutènement, alors qu'il devait autrefois dominer la hauteur *I*. Ce mur est construit avec la brèche du voisinage, taillée en énormes blocs de 2 à 3 m. de longueur sur 0·50 m. de hauteur, disposés en assises régulières et bien liés. J'ai remarqué également à l'ouest du Kesbédion des murs construits de la même façon. Du Kesbédion *I*, le mur se dirige à peu près vers le sud-est; là il m'a semblé qu'il prenait la direction de la hauteur *II*, en laissant de côté la hauteur *III*. Le mur postérieur au contraire regarde le nord-est, laisse de côté une dépression de terrain assez étroite et suit le côté septentrional de la ramification du nord, de façon à envelopper la hauteur *III*.

Au nord-ouest du stade, ce mur se confond avec de grandes constructions postérieures, et, à l'intérieur de la fourche formée par les hauteurs *II* et *III*, on n'en voit plus la moindre trace; mais son existence en cet endroit s'imposait. Il ne reparaît que le long du côté septentrional de la hauteur du sud-est; là on le voit escalader directement la hauteur, puis longer une terrasse en faisant le tour du sommet. Bientôt on aperçoit un mur crépi, de peu d'importance, qui réunit des tours distantes d'environ 100 pas; il se dirige d'abord vers le sud-est, sur la seconde terrasse au-dessus de *F*, puis s'infléchit vers le sud-ouest. Ce mur est entièrement tombé sur une assez grande longueur, et ne reparaît qu'au-dessus d'une dépression qui part du ruisseau. Bientôt on peut le suivre avec plus de continuité en un point où il franchit une crête étroite qui s'avance vers le cours d'eau (v. le plan). Au milieu de cette crête, on distingue très nettement les restes d'une porte *A*, qui était protégée à l'est, c'est-à-dire à droite de l'entrée, par une tour carrée d'environ 10 m. de côté, aujourd'hui écroulée. D'après la description de Daniell, ce doit être vers cet endroit ou un plus au nord qu'il arriva dans la ville. Il paraît avoir suivi à peu près le chemin que prirent Garsyéris et Achæos pour surprendre Selgé; peut-être même cette porte est-elle celle qui fut attaquée. On y voit, il est vrai, des pierres sur lesquelles sont sculptées des armes en forme de trophées et qui servaient probablement à l'ornementation de la porte; on en rencontre même assez souvent à Selgé, et en particulier dans le voisinage de cette porte. Ces pierres, et en général la porte tout entière ou une quelconque de ses parties peuvent-elles remonter à la fin du troisième siècle avant J.-C., c'est ce que je n'oserais pas affirmer, vu l'état de dégradation de cette porte. A partir de l'endroit où le mur atteint l'autre bord de la crête, il se dirige vers le nord-ouest, en formant des ressauts et des enfoncements, qui ne sont pas indiqués très exactement sur le plan, et il aboutit à la construction *B*, qu'on aperçoit d'assez loin. Celle-ci se compose de deux parties, l'une ancienne, l'autre postérieure; la partie ancienne est une grosse tour, aujourd'hui en ruines, qui avait au moins deux étages. Derrière la tour, le mur quitte la direction du nord-ouest pour prendre la direction du nord et du nord-est. On y distingue encore d'énormes blocs de calcaire; la brèche ne reparaît que dans le voisinage immédiat du Kesbédion. Le long du côté occidental du Kesbédion, le mur de brèche

Porte.

s'interrompt pendant quelque temps, mais redevient visible en face de l'angle nord-ouest. Enfin c'est surtout au nord, comme nous l'avons déjà dit, qu'on en reconnaît le mieux la puissante structure primitive. En dehors de la porte *A*, aucune porte n'a laissé de traces certaines. Cependant il y avait peut-être une porte ou une poterne vers le milieu de la hauteur du nord-est. Enfin il y en avait certainement une dans la fourche formée par les hauteurs *II* et *III*; cette dernière était nécessaire pour donner accès dans la plaine et conduire au théâtre et au stade, qui s'élevaient tous deux en dehors des fortifications, ainsi que quelques autres constructions situées dans l'angle de la dépression.

Kesbédion. Je vais essayer maintenant de donner une idée un peu plus complète de l'intérieur de la ville, comme l'a déjà fait, assez exactement d'ailleurs, Hirschfeld. Sur le Kesbédion *I* s'élève un grand temple ionique[1] en ruines, long d'environ 100 pieds et large de 50, d'après les évaluations de Daniell et d'Hirschfeld. Il est orienté du nord-ouest au sud-est, et fait un angle de 38° avec la ligne est-ouest. La porte qui était située à l'ouest, et dont on aperçoit encore un montant assez élevé, ainsi que des débris de colonnes ioniques à droite et à gauche, semble indiquer que le temple avait été transformé postérieurement en église. Tout près de ce monument, au sud, s'en trouvait un autre plus petit, plus ancien, comme le prouve l'inscr. 242, et orienté comme le premier. Si le grand temple était le temple de Zeus dont il est question dans le passage de Polybe cité plus haut, le petit pourrait bien avoir été un temple d'Artémis. En effet, j'ai trouvé dans un mur tout près de là, à l'angle nord-ouest du Kesbédion, la base qui portait l'inscr. 241 et qui était surmontée autrefois d'une statue consacrée aux empereurs, à Artémis et à la ville par un prêtre d'Artémis. Une autre pierre, trouvée le long du côté méridional du dernier temple, portait l'inscr. 242, qui confirmait à trois Crétois de Gortyne et à leurs descendants le titre de proxènes des Selgiens. Enfin à l'ouest du grand temple se trouvait un fragment de bordure de base, portant l'inscr. 240, évidemment mutilée, dans laquelle le nom de la ville est également cité.

Aqueduc. Au pied du Kesbédion, du côté du nord-ouest, était une grande citerne ou un grand réservoir, maçonné, mais non couvert, qui avait encore à peu près 25 pieds de profondeur et de 20 à 30 pas de diamètre. Plus haut dans la montagne a été trouvé le grand aqueduc que représente la fig. 2; mais je n'ai pas eu le temps d'aller le voir, et mon attention s'est portée plutôt vers la crête qui est en face de la montagne. J'ai trouvé là en effet, dans le sol, une pierre provenant d'un aqueduc et brisée en avant, et, dans le voisinage, d'autres pierres complètes, formant un conduit large de 0·25 m. et profond d'à peu près autant, taillé dans le sens de la longueur dans des pierres de 0·55 m. de largeur, et portant des rainures aux extrémités. Ces pierres, en calcaire, couvertes de dalles en brèche, avaient la direction du nord-est, c'est-à-dire de la dépression qui part du nord. Un peu plus loin et au-dessus se trouvaient encore en place deux longues pierres semblables, dirigées à peu près de l'ouest à l'est (27° au sud) et formant une légère courbe vers le Kesbédion. Enfin j'ai vu sur ce dernier, près du bord du sud-est, une chambre assez profonde et soigneusement maçonnée, puis, à côté de caveaux effondrés, des pierres d'aqueduc dirigées vers la crête du sud-est.

[1] L'ordre ionique domine généralement, on en abuse même; le dorique est beaucoup plus rare et le corinthien encore davantage.

Un peu plus loin étaient en place cinq autres pierres pareilles aux précédentes, mais plus grandes, car elles formaient un conduit de 0·50 m. de largeur. Ces pierres, placées bout à bout, étaient dirigées presque exactement vers l'est; plusieurs autres pierres semblables étaient dispersées dans le voisinage.

Sur cette hauteur se trouve une terrasse sur laquelle était construit un portique assez étendu (*F*). Ce portique, adossé à la hauteur du côté de l'est, se dirigeait d'abord vers le nord pendant environ 140 pas, puis s'infléchissait légèrement à l'est. Du reste, ce que j'en ai vu se réduit à peu de chose : un soubassement assez soigneusement construit et allant du sud au nord, puis le seuil des colonnes, puis à l'ouest, à environ 3·50 m. du bord oriental de celui-ci, une ligne de montants de portes, enfin, toujours à l'ouest et à une distance de 6 m., le mur adossé au rocher. La terrasse sur laquelle s'élevait ce portique paraît avoir été élargie artificiellement le long du côté oriental; car on remarque en cet endroit une voûte allongée reposant sur une marche peu élevée. Derrière le mur, j'ai vu l'aqueduc qui se dirigeait vers le nord et envoyait un embranchement vers l'est-nord-est. Le canal avait environ 0·35 m. de largeur et était couvert de dalles. Portique.

Le portique se termine au sud par un montant de porte d'une hauteur considérable, sur lequel était gravée l'inscr. 247; tout à côté gisait à terre le linteau, long de 3·60 m. La limite méridionale de ce portique, orientée de l'est à l'ouest, est à peu près dans le prolongement des grands monuments en ruines qui se trouvent en *G* sur le plan. Ces ruines sont les plus considérables de la ville haute. Vues du stade, elles apparaissent sur la crête qui s'étend entre les sommets *I* et *K*, mais, en réalité, elles se trouvent au-dessous du sommet du sud-est, dont elles sont plus rapprochées.

Là s'étend une place *G*, mesurant environ 50 pas au carré et pavée de grandes dalles en calcaire. Cette place a été, en partie du moins, formée artificiellement, car elle repose au sud sur des substructions en blocs de brèche et au nord sur des voûtes en partie effondrées. Elle paraît avoir été dégagée du côté méridional, au milieu duquel se trouve une saillie en forme de balcon; sur les autres côtés, au contraire, elle était entièrement, ou à peu près, entourée de constructions. Au nord était un monument mesurant environ 60 pas de l'ouest à l'est et dont les petits côtés s'élèvent encore à une hauteur considérable. Il était divisé en plusieurs parties dans le sens de la longueur, et du côté du nord, d'où la vue s'étendait sur toute la ville, il était bordé d'un portique, soutenu, non par des colonnes, mais par des piliers. Ceux-ci supportaient un toit plat et étaient placés à 2·80 m. les uns des autres. A l'ouest confinent plusieurs salles, qui, en faisant un retour vers le sud, forment en partie la bordure occidentale de l'agora. Vis-à-vis, du côté oriental, est un portique ionique en ruines d'environ 24 m. de longueur. Ce portique communique par trois portes avec une salle profonde d'environ 8 m., dans laquelle j'ai trouvé des fragments de colonnes sans cannelures et un chapiteau ionique correspondant, puis des corniches brisées et des encadrements de fenêtres. Le mur du nord était percé de trois fenêtres, dont deux donnaient dans cette salle et la troisième dans le portique; mais toutes trois étaient, si je ne me trompe, destinées à éclairer un étage supérieur, car elles surmontent un cordon en saillie et portent les traces d'un ancien grillage. Agora.

Derrière cette salle s'en trouvait une seconde, dont l'extrémité septentrionale était arrondie en forme d'abside. Cette dernière, dont le bas était en grande partie enterré, était tapissée de plaques de 1·10 m. de hauteur. Ces plaques portaient autrefois une inscription d'une ligne, en lettres de bronze; mais on ne voit plus que les trous des crampons, distants de 0·40 m. les uns des autres, qui servaient à fixer les lettres. J'ai trouvé d'abord, dans la partie gauche de l'abside, les trous de dix lettres; ensuite venait un espace vide de 3·10 m., correspondant à huit lettres, à raison de 0·40 m. d'intervalle entre chaque lettre; enfin j'ai reconnu les traces de six autres lettres, distantes cette fois de 0·70 m. les unes des autres. Le mur était interrompu à la sixième lettre; j'en conclus que la suite, qui correspondait sans doute à l'extrémité gauche, a disparu; aussi la restitution de cette inscription, déjà très difficile par elle-même, est-elle absolument impossible, puisque nous n'en connaissons même pas l'étendue. En déblayant le terrain, nous avons mis à jour, contre les plaques conservées à gauche, des fragments de colonnes de 0·70—0·80 m. de largeur, portant des inscriptions (inscr. 248 et suiv.). La première, par ordre d'ancienneté, se trouvait à gauche, la seconde à droite; celle du centre était de beaucoup postérieure; toutes trois étaient des inscriptions honorifiques décernées à des hommes, et peut-être à des femmes, qui avaient rendu service à leur ville natale et dont les statues s'élevaient à côté, peut-être en avant. J'ai aperçu également dans cette salle trois chapiteaux ioniques. Il semble que cette chambre ne communiquait avec aucune autre du côté de l'est; au contraire, le mur du nord aux trois fenêtres paraît former un angle obtus de 140° à peu près dans l'axe de l'abside. Au dehors, le terrain

Église.

s'élève rapidement jusqu'au sommet oriental *K*, qui porte la petite église déjà mentionnée par Daniell et par Hirschfeld.[1] Cette église, qui s'élevait à environ 12 pas du bord septentrional et à 24 pas des bords occidental et méridional, était entourée, sur ces trois côtés, d'une clôture qui suivait le bord de la hauteur. L'intérieur, qui a environ 30 pas de longueur, est divisé en trois nefs par des murs de séparation, qui renferment des piliers mesurant 0·55 m. sur 0·70. La nef centrale a environ 10 pas de largeur et les deux nefs latérales à peu près moitié moins. Au sud de l'extrémité occidentale de cette église, on voit courir un canal.

Au milieu des ruines qui recouvrent la terrasse située au pied de la crête entre *I* et *K*, on distingue encore les traces de trois constructions, dont les façades, longues de 17, 14 et 22 pas, sont tournées exactement vers le sud. C'étaient probablement des habitations privées.

Bureau d'octroi.

A 30 pas à peine au nord de la porte *A* se trouvait une autre construction, qui était peut-être un bureau d'octroi. Ce bâtiment, long d'au moins 20 m. et large d'environ moitié moins, était construit en blocs de calcaire à bords biseautés. L'un des petits côtés, qui renfermait deux fenêtres, comme le fait voir le plan ci-contre, regardait la porte voisine. Des fragments d'ordre dorique se trouvaient à l'intérieur comme à l'extérieur de la chambre centrale.

Portique.

Sur la hauteur septentrionale *III* s'élevait un autre portique, adossé au rocher central qui la surmonte. Ce portique était un portique à piliers comme on en trouve

[1] V. Hirschfeld, p. 136.

plusieurs à Selgé, sans doute à cause de la nature de la pierre du pays; les piliers avaient 0·50 m. d'épaisseur et étaient distants de 1·65 m. les uns des autres; on peut les suivre encore sur une longueur de 43 pas.

Cette hauteur avait, elle aussi, son aqueduc, comme le prouvent des conduits de 0·34 m. de largeur, taillés dans le rocher, ainsi que des pierres d'aqueduc isolées. C'est à cet aqueduc que devait appartenir un montant rectangulaire encore debout, qui mesurait 0·54 m. de côté sur 0·68 et renfermait, à 1 m. environ au-dessus du sol et à 0·50 m. au-dessous de l'extrémité supérieure, deux canaux qui se coupaient à angle droit; ces canaux avaient 0·295 m. de diamètre et étaient entourés extérieurement d'une rainure de 0·025 m. de largeur. Dans le voisinage de ce montant est une citerne, ainsi qu'une grande construction en pierres ruinée.[1] Une seconde citerne,[2] avec des pierres d'aqueduc, se trouve un peu à l'est. Cette citerne, de forme carrée, renferme au centre un pilier, sur lequel repose diagonalement une poutre en pierre, destinée à recevoir les dalles qui formaient le couvercle. A une dizaine de pas à l'est commencent les ruines d'un grand édifice *M*. C'est un temple ionique de mêmes dimensions que celui qui s'élève sur le Kesbédion, mais l'ornementation en est un peu surchargée. C'est de ce temple que proviennent plusieurs pierres trouvées au nord, des caissons, dont l'un représente un aigle, des fragments de corniche et une pierre du faîte d'un fronton avec la base d'un acrotère. D'autres pierres, sur lesquelles sont sculptées des armes qu'on rencontre fréquemment, proviennent sans doute de la porte qui se trouvait à l'extrémité occidentale du temple et conduisait hors de la ville. L'axe du temple coïncidait à peu près avec celui de la hauteur tout entière. Enfin on aperçoit, à l'extrémité nord-est, les restes d'un pavage en dalles et une autre grande citerne. Hirschfeld[3] mentionne encore dans cette région un monument dorique et dit avoir vu dans un mur une base que je n'ai pu retrouver et qui portait, d'après son inscription, une statue d'Athéna.

Temple.

Les pentes comprises à l'intérieur de la fourche formée par les hauteurs *II* et *III*, notamment celles de la hauteur *III*, sont couvertes de ruines. Parmi ces ruines se trouve, à l'ouest du stade, un ensemble assez compliqué de salles contiguës, qui rappelle des constructions analogues de Pergé et d'Aspendos,[4] où nous avons cru reconnaître des bains. Un peu à l'ouest s'étend, sur une longueur de 75 pas, une série de voûtes à plein cintre, dont l'axe longitudinal est dirigé du nord au sud et qui sont disposées deux par deux ou trois par trois. L'une d'elles est encore entourée de salles latérales voûtées, qui servaient de magasins.

En face, sur la pente septentrionale du sommet du sud-est, s'élevait un monument en ruines, que je n'ai pas eu le temps d'étudier en détail. Si je ne me trompe, il était composé principalement d'une façade qui regardait le nord et était ornée de huit pilastres et de deux niches, l'une entre le troisième et le quatrième piliers, l'autre entre le sixième et le septième.

Nymphéum.

[1] V. Hirschfeld, p. 138.
[2] C'est précisément dans cette citerne que se trouvait la pierre qui portait l'ornement triangulaire représenté p. 195.
[3] V. Hirschfeld, p. 138.
[4] V. t. I, Pergé, p. 42 et Aspendos, p. 97.

La niche de gauche paraissait s'ouvrir dans le fond et communiquer avec une chambre située par derrière. Près de là se trouvaient des pierres portant des ornements en forme de trophées, comme on en rencontre fréquemment. Si j'avais connu alors le nymphéum d'Aspendos et celui de Sidé, j'aurais sans doute retrouvé dans celui-ci un monument analogue.[1]

On rencontre encore entre les deux hauteurs le stade et le théâtre, situés sur la première terrasse, et un portique en ruines, situé dans la plaine même.

Stade. Le stade occupait toute la largeur de la terrasse; mais l'orientation donnée par le plan n'est peut-être pas tout à fait exacte. La direction, que j'ai obtenue pour l'un des gradins, est de 40° à l'ouest de la ligne nord-sud, et son prolongement passe exactement par le milieu de la crête située entre *H* et *I*. Les gradins du nord sont placés directement sur le terrain en pente, et ceux du sud étaient évidemment supportés par une voûte allongée, qui est encore en partie conservée à l'ouest. Comme on peut encore s'en rendre compte à l'extrémité nord, les gradins étaient au nombre de cinq. Ils avaient la forme habituelle des gradins de théâtre; la profondeur était variable — 0·70 m. pour le premier gradin, 0·67 m. pour le second, 0·40 m. pour le troisième; les deux autres n'étaient pas mesurables —; la hauteur était de 0·39 m., excepté pour les deux premiers, qui étaient un peu plus élevés. La rangée supérieure avait un dossier; la plus basse avait, en avant du bord antérieur du siége, un passage de 1·12 m. de largeur jusqu'au bord antérieur du socle. L'extrémité occidentale du stade est détruite; à l'extrémité orientale, les gradins du nord s'avancent jusqu'à 8 pas et demi du théâtre, et se terminent par un mur de 0·49 m. d'épaisseur, formant des degrés irréguliers, mais correspondant à peu près aux gradins. On aperçoit encore, dans le degré inférieur de ce mur, un trou qui servait peut-être à fixer une balustrade. Exactement en face au sud, à une distance de 32 pas, on voit également s'arrêter le socle des gradins du sud. Ces 32 pas représentent par conséquent la largeur de l'arène; quant à la longueur de la partie conservée, elle est d'environ 170 pas. Enfin on distingue deux escaliers, semblables à ceux des théâtres,



Fig. 146. Entrées latérales du théâtre.

[1] Hirschfeld (p. 136) croyait y reconnaître une «porte souterraine voûtée», qui conduisait de la ville basse à la hauteur; mais cette hypothèse est peu vraisemblable, car cette prétendue porte se trouvait à l'intérieur des fortifications.

mais taillés assez négligemment. Ces escaliers, qui ont deux marches par gradin, se trouvent, l'un à 26 pas de l'extrémité orientale, l'autre à 46 pas plus à l'ouest.

Théâtre.

Comme on le voit, le stade est tout proche du théâtre, qui est un monument de très grandes dimensions. Je n'ai pu examiner celui-ci que pendant les deux dernières heures qui me restaient; d'ailleurs mes observations sont à peu près les mêmes que celles de Daniell et d'Hirschfeld.

Le bâtiment de la scène, détruit à l'intérieur et en grande partie aussi à l'extérieur, mesure 64 pas de longueur. J'ai aperçu dans le mur extérieur quatre ouvertures, notamment, à chaque extrémité, une fenêtre flanquée de deux contreforts, et deux portes dans l'intervalle. Il y avait probablement au milieu une cinquième ouverture, aujourd'hui masquée par les ruines. A ces ouvertures correspondent, à l'intérieur, cinq portes percées dans le mur de scène. Je n'en avais d'abord vu que trois, absolument comme Hirschfeld;[1] mais je ne tardai pas à découvrir au milieu des décombres, à l'extrémité gauche, le riche entablement d'une quatrième porte, à laquelle correspondait naturellement une cinquième.

Les deux murs latéraux sont également percés chacun d'une petite porte voûtée, qui donne à l'intérieur du bâtiment de la scène. J'ai remarqué, à l'extrémité occidentale de ce dernier et près de la petite porte, une grande porte à deux ouvertures, qui forme l'entrée de l'orchestre (v. fig. 146). La figure fait voir en même temps que le bâtiment qui renferme la scène n'était pas séparé de la cavéa; car les murs latéraux de l'un étaient contigus aux murs de façade de l'autre. Enfin on aperçoit en cet endroit, toujours sur la même figure, une surface unie destinée à recevoir une inscription qui n'a pas été exécutée. Une pierre semblable se trouve à l'autre extrémité.

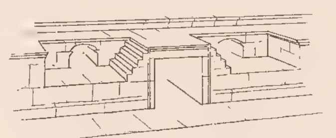


Fig. 147. Escaliers le long de la précinction.

La cavéa a la forme d'un cercle incomplet de 220°. J'y ai compté 30 gradins au-dessous de la précinction et 15 au-dessus. 12 escaliers les partagent, au-dessus comme au-dessous, en 11 sections triangulaires.

Quatre larges portes s'ouvrent sur la précinction et sous les gradins supérieurs. A droite et à gauche de ces portes, de petits escaliers doubles mettent ces derniers en communication avec deux paliers, qui sont encore à environ 1 m. au-dessus de la précinction, et d'où l'on descendait peut-être par des escaliers de bois. (V. fig. 147.)

Tout près de ces escaliers, on aperçoit sur chaque palier une ouverture assez basse et surmontée d'une voûte presque plate; ce sont les extrémités de galeries voûtées, qui descendent vers la précinction suivant un rayon du cercle. Ces galeries venaient certainement de l'extérieur; car, comme le fait remarquer Hirschfeld,[2] le derrière du théâtre est dégagé exactement à partir de la précinction, tandis que la partie inférieure est taillée dans le roc vif.

[1] V. Hirschfeld, p. 135.
[2] V. Hirschfeld, p. 139.

Enfin le mur qui forme la rampe des escaliers extrêmes (fig. 148) est percé de lucarnes étroites *(a)*, dont la destination m'échappe. Quant aux échancrures *(b)* qui correspondent, le long de la rampe, au haut de ces lucarnes, on les avait pratiquées sans doute uniquement pour éviter de tailler les pierres à angles aigus.

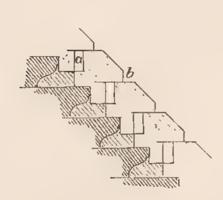


Fig. 148. Rampe d'escalier.

Tout près du stade et du théâtre, j'ai aperçu, dans la plaine, six colonnes ioniques alignées de l'ouest à l'est; mais je ne sais à quel édifice elles appartenaient. Peut-être proviennent-elles d'un gymnase ou d'un marché.

Enfin en dehors de la ville, nous mentionnerons, outre les tombeaux, un mur de forme rectangulaire, qui se trouve sur la hauteur située en face du sommet *K* à l'est. Ce mur, construit en pierres brutes, a environ 14 pas de longueur, dans la direction est-nord-est, et environ 6 pas de largeur.

Tombeaux.

On aperçoit, sur les terrasses inférieures qui entourent la hauteur *II* du côté de l'est, des restes de colonnades que nous n'avons pas examinés de près; mais tout près de là se trouve la grande nécropole, à quelque distance du chemin actuel, qui va du défilé à une terrasse située au sud de la plaine. Le long de ce chemin sont des sarcophages, ainsi que des ruines provenant de constructions diverses, à colonnes ou à voûtes, des pierres ornées de caissons, des fûts, des bases attiques, des socles, qui peuvent très bien avoir appartenu à des monuments funéraires. Mais la plupart des tombeaux sont surtout réunis sur un emplacement régulier, qui reposait au sud-est et au sud-ouest sur des substructions massives et sur lequel les sarcophages étaient alignés, isolément ou par couples. Comme à Termessos, à Sagalassos ou ailleurs, ces sarcophages sont placés sur un support en forme de banquette, qui repose peut-être à son tour sur un socle. Ce support est quelquefois creusé et forme ce que les Grecs appelaient un ὑποσόριον. Les ornements sont des plus simples et définitivement dépourvus de tout sens symbolique : grappes de raisins en guirlandes, boucliers avec deux espèces d'yeux remplaçant les spires qui terminent ordinairement ces objets. J'ai remarqué trois chapelles funéraires, encore en partie conservées, dans la vallée située au nord de la hauteur méridionale, vers le point *V*. L'une d'elles a une porte tournée vers le sud et trois niches à colonnes doriques dans le mur du fond; elle est entourée d'un monceau de ruines, qui recouvrent peut-être les restes d'un péristyle. La seconde, qui se trouve à l'ouest et à 15 pas de la première, a environ 8 m. de largeur sur 10 de longueur. Six pierres plates de 1·19 m. de hauteur, placées verticalement et bordées de moulures en haut et en bas, formaient un socle qui était surmonté de trois marches et d'un second socle plus petit, portant encore à son tour plusieurs assises de pierres. Une construction voisine renfermait des fragments de couvercles de sarcophages. Le troisième tombeau contenait de grandes plaques de marbre, des fragments d'une corniche ionique et le côté gauche d'un socle profilé qui portait l'inscr. 257. Enfin nous avons signalé plus haut un sarcophage situé en face de l'angle nord-ouest du Kesbédion, sur la crête. Ce sarcophage est remarquable par sa forme presque carrée, ainsi que par ses dimensions, qui lui donnent l'apparence d'une chapelle funéraire.

En fait d'ornements sculptés, je n'ai guère vu que les trophées habituels. Ils se trouvent sur des pierres de différentes longueurs, qui peuvent atteindre 1·50 m. et sont généralement placées en haut d'un des petits côtés du tombeau. Ces pierres représentent ordinairement une cuirasse, parfois entourée d'une espèce de banderole nouée, ou plus souvent d'un baudrier suspendu, avec une épée à poignée recourbée et des banderoles flottantes à gauche; l'un de ces trophées avait de plus un bouclier du côté gauche (par rapport à celui qui regarde). D'autres pierres représentent des jambières massives, placées debout, et au-dessus, dans l'une d'entre elles, un casque à longue crinière. Comme nous avons trouvé de ces sortes de pierres près de la porte, près des temples, près des tombeaux et enfin près du nymphéum, on peut croire que c'était un genre de décoration employé partout et à peu près exclusivement.

Nous avons remarqué, dans les environs du Kesbédion, des socles demi-circulaires, qui étaient peut-être autrefois surmontés de demi-colonnes et étaient ornés d'une couronne de fleurs étoilées ou de fleurs ordinaires. Enfin M. v. Luschan a trouvé un relief assez grossier, représentant un combat d'animaux dans un cirque, plutôt qu'une scène de chasse.

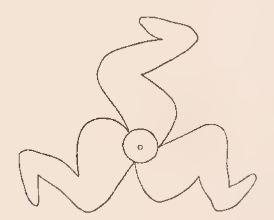


Fig. 149. Ornement sculpté.

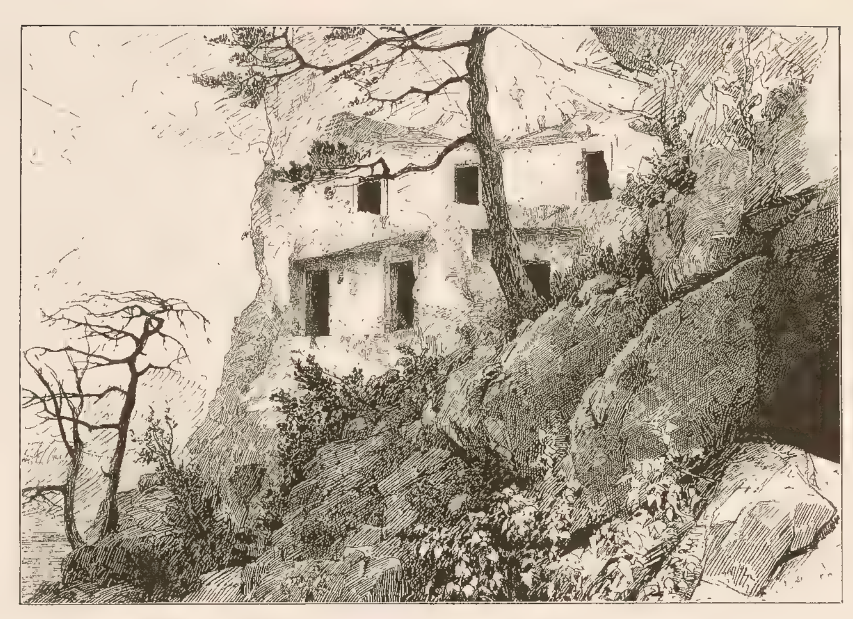


Fig. 150. Groupe de tombeaux près de Syrt.



Pour compléter la description des villes de la Pisidie, nous y ajoutons quelques courtes notices, empruntées à un journal de voyage de M. le Dr v. Luschan. Ces notices ont trait aux ruines trouvées près de Syrt, d'Aivassyn et de Tschaitschi (Seleukéia), qui ont été visitées par M. v. Luschan accompagné de M. le Prof. v. Sokolowsky. La figure ci-dessus représente un groupe de tombeaux taillés dans les rochers du Syrt-dagh. M. v. Luschan a compté en cet endroit une trentaine de tombeaux semblables. Les chambres, taillées dans la paroi verticale du rocher, ont des dimensions sensiblement égales — 2·40 m. de long sur 2 m. de large — et renferment des bases de pierre le long des murs. Les portes sont ornées extérieurement d'encadrements profilés et d'entablements, aux extrémités desquels s'épanouissent des rinceaux de feuillage d'un dessin caractéristique (fig. 152; cf. t. I, p. 83).

Sur l'acropole de Syrt, M. v. Luschan a remarqué un certain nombre de murs en ruines et trouvé quelques inscriptions. La plus importante de ces dernières (n° 261) était gravée sur une base de statue. Au-dessous de l'inscription, on aperçoit deux palmes entre deux paires d'objets qui ressemblent à des espèces de vases à anses (fig. 153); mais ce sont peut-

être des rouleaux de manuscrits, qui font allusion, ainsi que les palmes, à la gymnasiarchie du personnage honoré.[1] Dans le voisinage est une fontaine, qui coule dans un bassin antique, ainsi qu'un réservoir de 20 m. de longueur sur 11 m. de largeur, en partie taillé dans le roc; on a trouvé également près de là le torse d'une statue de marbre vêtue.

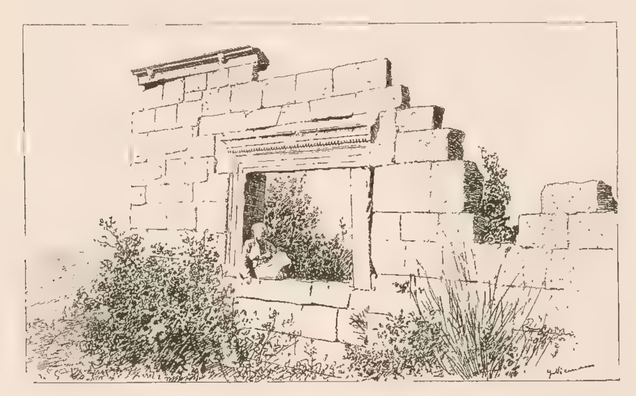


Fig. 151. Fenêtre d'un édifice situé sur l'acropole d'Hissardschik.

Parmi les ruines qui se trouvent aux environs d'Hissardschik, à proximité du village d'Aivassyn, on remarque une construction rectangulaire assez bien conservée. Les portes et les fenêtres rappellent celles des constructions analogues de Sillyon, non seulement par leurs formes architecturales, mais par la disposition des trous qu'on aperçoit dans les seuils et qui étaient destinés à recevoir des crampons ou des barres de fermeture. La partie la mieux conservée est un côté du mur méridional, comprenant la double fenêtre qui est représentée fig. 151 et dont le montant central a disparu. Au milieu de l'édifice se trouve une citerne taillée dans le roc et recouverte de dalles qui reposent sur des arceaux.

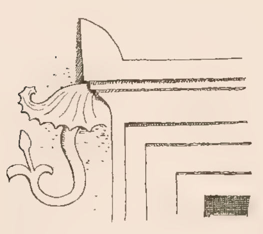


Fig. 152. Coin d'un encadrement de porte.

Les endroits qui viennent d'être mentionnés avaient déjà été visités par les archéologues, notamment par Hirschfeld en 1873. Au contraire, l'emplacement de ville que M. v. Luschan a trouvé près de Tschaitschi ne paraît pas avoir été décrit. Malheureusement il n'y fit qu'un séjour de quelques heures et



Fig. 153. Ornement sculpté.

[1] Cf. Gerhard, *Ant. Vas.*, CCXCV.

ne put qu'y donner en passant un coup d'œil rapide. Il signale une construction composée de cinq salles voûtées d'environ 10 m. de profondeur, contiguës et ouvertes en avant; puis une place spacieuse, entourée de portiques et bordée d'un côté par un monument d'aspect assez irrégulier, dans lequel on remarque en particulier un hémicycle de 22 m. de diamètre. Parmi les nombreuses entrées de ce monument, on distingue une porte surmontée d'une arcade et d'un entablement à triglyphes, et au-dessus de l'une des entrées on lit sur le linteau en lettres rouges l'inscr. 261. La pierre employée dans toutes les constructions de Tschaitschi est le grès.



Fig. 154. Vue du khan d'Indjir.

En parcourant les grandes routes de la Pamphylie et de la Pisidie, nous avons rencontré trois khans différents. Ces constructions, qui sont contemporaines de la dynastie des Seldjoucides, témoignent, par leur aspect monumental, de l'importance qu'avaient jadis les caravanes dans ces contrées aujourd'hui désertes. On distingue le khan d'Ewdir, près de Termessos, et les khans de Susuz et d'Indjir, sur la route d'Adalia à Aghlasan. La disposition générale est identique dans ces trois constructions. Le mieux conservé de ces khans est celui de Susuz. Nous l'avons relevé en détail lors d'une courte halte que nous y fîmes, tous nos collaborateurs se trouvant justement réunis, et nous en donnons sur la planche XXXIII deux sections et un plan, auxquels il suffira d'ajouter quelques éclaircissements.

L'édifice a la forme d'un rectangle de 26·53 m. de longueur sur 25·74 m. de largeur, mesurés intérieurement. A part le portail, l'extérieur est absolument uni; les murs sont conservés presque jusqu'à leur hauteur primitive, et le couronnement seul a disparu. Des départs de voûtes et des parties de murs en saillie qu'on aperçoit dans la façade prouvent que celle-ci était autrefois précédée d'une cour antérieure; le long des trois autres côtés sont placés des contreforts, les uns rectangulaires, les autres ronds et octogonaux. Le portail, très élevé, qui est représenté sur la planche XXXII, ressemble à celui que nous avons donné dans le premier volume de cet ouvrage, et, comme dans les constructions musulmanes de la Perse et de l'Inde, il a la forme d'une niche encadrée dans un rectangle. Cette niche est

ogivale et renferme de petites voûtes au-dessus de l'arcade de la porte basse. La décoration est d'une extrême richesse.

La partie supérieure, qui dépasse au-dessus de l'édifice et entoure une petite coupole, mérite d'être signalée; car on y remarque un passage peu ordinaire du carré à l'octogone.

L'intérieur renferme seize piliers, répartis régulièrement, qui supportent des voûtes encore bien conservées. Le grand axe coïncide avec une nef centrale de 4·85 m. de largeur et d'environ 10 m. de longueur. Celle-ci est surmontée d'une voûte ogivale, renforcée par des arceaux en saillie et interrompue au milieu par une coupole.

Les salles latérales sont également voûtées; mais les voûtes sont non pas parallèles, mais perpendiculaires à la nef centrale. Elles reposent sur des arceaux ogivaux, qui réunissent les piliers et dont les sommets sont au-dessous des départs des voûtes et à 4 m. à peine au-dessus du sol. (V. la coupe *C D*.)

L'intérieur sert encore d'abri aux voyageurs, ainsi qu'à leurs chevaux et à leurs chameaux; mais il n'y a pas de local spécial pour les animaux, et l'endroit occupé par les hommes est simplement exhaussé d'environ 1 m. au-dessus du sol à droite et à gauche de la nef centrale, en dedans des huit piliers. Cet endroit est désigné par *A* sur le plan.

Cette vaste salle n'est éclairée que par quelques fenêtres étroites pratiquées dans les murs extérieurs et dans la coupole. Le tout est construit en marbre autrefois blanc, aujourd'hui devenu très foncé, et presque noir à l'intérieur. Ce marbre paraît avoir été, en partie du moins, emprunté à des édifices antiques; on aperçoit même encore dans un des murs extérieurs une corniche corinthienne.

La disposition et les dimensions sont les mêmes dans les deux autres khans dont nous avons parlé plus haut. Les ruines du khan d'Ewdir ont déjà été représentées dans la fig. 97 et celles du khan d'Indjir dans la fig. 154. On trouvera également une vue du portail de ce dernier dans le tome Ier de cet ouvrage, à la fin de l'introduction.



Liste des villes.[1]

Pisidie, cf. p. 19.

1. Antiochia, NP. (Galat. Pisid.), M.; aujourd'hui Yalovatsch, Ritter, p. 468; CIG., 3979; LW., 1189; Sterret, EJ., 92, WE., 352; AM., 1889, p. 114.
2. Néapolis, NPA.; la même qu'Anabura, comme l'a reconnu Ramsay (AM., 1883, p. 71); aujourd'hui Enévré.[2] On trouve des inscriptions renfermant le second nom à Karaagatsch et à Ordekdji (*ouvr. cit.* et Sterret, WE., 328, 339 et suiv., 623).
3. Liménæ, N.; placée par Hirschfeld (1879, p. 304) près d'Eyerdir, et par Ramsay (cf. HG., p. 414) au nord du lac à cause du mot Ταλιμενεύς qui se rencontre dans des inscriptions de Gondani (Sterret, WE., p. 273).

[1] Cf. p. 20 les abréviations: N. veut dire que la ville se trouve dans les *Notitiae*, [H.] qu'elle ne se trouve pas dans le Synecdème, P. qu'elle est citée dans Ptolémée, A. dans Artémidore (Strabon, XII, 7, 2), M. qu'il en reste des monnaies (v. Head, *Historia nummorum*, p. 588 et Friedländer, *Repertorium*, p. 292). AM. représente les *Athenische Mittheilungen*, Sterret EJ. et WE. l'*Epigraphical Journey* et la *Wolfe-Expedition*, Ramsay HG. l'*Historical Geography of Asia minor*, que je n'ai eue que trop tard entre les mains, enfin ZFN. les articles de v. Sallet dans la *Zeitschrift für Numismatik*.

[2] Ramsay (cf. HG., p. 397) considère Néapolis comme une reconstruction postérieure d'Anabura et prétend avoir retrouvé l'emplacement de chacune des deux villes. D'après lui, l'introduction du premier nom aurait fait disparaître le second; mais son raisonnement renferme un cercle vicieux. D'ailleurs on a une inscription, renfermant le mot Ἀναβουρεῦσιν, qui est très postérieure à l'*Hist. nat.* de Pline, où le mot Néapolis se trouve mentionné pour la première fois (V, 147). Je crois plutôt que Néapolis (Ἀναπόλεως, *Not.* IX) et Anabura sont un seul et même nom, et que le second est l'expression locale du premier ou que le premier est le second hellénisé. Peut-être *bor, bur* correspond-il à πόλ-ις? Cf. Κίννα en Galatie et Κενναβώριον en Phrygie (Sterret, WE., n. 272), Βάλβουρα, etc.

4. Sabinæ, Ramsay, HG., p. 388, 398, 412.
5. Atménia, N. (Ἀτενίας, VII, IX).
6. Pappa, NP. (Lycaonie), M.; Pappa et Misthion, villes des Orondiens de Pisidie. Ramsay (AJA., 1885, p. 143; AM., 1885, p. 349) place Pappa au sud-ouest d'Antioche, et Misthion près de Kirili : ailleurs (HG., p. 398) il la place avec Sterret près de Tscharyk-Seraï.

6*. . . . .[1]

7. Sozopolis, N.; identifiée par Hirschfeld (1879, p. 318) avec Apollonia (cf. p. 9, n. 6), qui manque dans le Synecdème et les *Notitiæ*. Ramsay, qui s'est rallié à cette opinion (AM., 1883, p. 76), en a trouvé (*Revue archéologique*, 1888, II, p. 222 et récemment encore HG., p. 400) la confirmation et l'explication dans une inscription citée par Sterret (WE. 545), ainsi que dans un document byzantin. Il distingue la ville primitive, située dans la plaine, de la ville postérieure, construite sur la hauteur; mais d'après lui, c'est non pas Orlo-Bourlou (CIG. 3972, LW. 1192), mais Oloukman (Sterret, WE., p. 352), qui occupe l'emplacement de la ville.
8. Tymandos, N.; placée par Sterret (WE. 558) près de Yaztuveran (que Ramsay, HG., p. 401, appelle Yassi-Euren), à l'est d'Antioche.

8*. . . . .[2]

9. Eudoxiopolis, serait d'après Ramsay (AM., 1888, p. 247; cf. 1883, p. 76) une déformation de Théodosiopolis (on rencontre au même endroit un Θεοδοσιουπολίτης dans une inscription de Ladik); et celle-ci est identique à Βινδέου κτλ., qui est dans les *Not.* la dernière ville de Pisidie. Ramsay (HG., p. 404) la place à l'extrémité nord-est du lac d'Askania.
10. (?) Sagalassos, NPAM.; reconnue près d'Aghlasan depuis P. Lucas, p. 176 (v. p. 127 et inscr. 188 et suiv.). Pour la délimitation du territoire, v. Ramsay, AJA., 1886, p. 128; 1888, p. 267; *Ephem. epigr.*, V, 69, 1359.
11. Baris, NP. (Phryg. Pisid.), M. (cf. ZFN., 1890, p. 30); généralement identifiée avec Isbarta à cause de la similitude des deux noms. Cf. Hirschfeld, 1879, p. 312. Inscr., v. BCH., 1887, p. 220; Sterret, EJ. 87.
12. Séleukéia, ἡ σιδηρᾶ, NP. (Phryg. Pisid.), M., parfois Κλαυδιο-Σελ.; placée par Hirschfeld (1879, p. 312) près de Sélef; v. Sterret, WE. 465; cf. 50.
13. Timbriada, NAM.; cherchée par Ramsay (AM., 1885, p. 345) dans l'Yilan-Ova, au sud-est d'Eyerdir, puis (HG., p. 406) au bord de l'Eurymédon, à cause d'une effigie monétaire; par Sterret (WE., p. 280), dans la même région près d'Imrohor. D'après Hirschfeld (*Götting.* GGA., 1888, p. 589), cette dernière hypothèse se trouve confirmée dans Sterret (WE. 545). Cependant cette inscription, qui renferme un règlement de frontières entre Apollonia et Timbriada, paraît indiquer que la seconde ville était voisine de la première.

13*. . . . .[2]

14. (?) Justinianopolis, N. Ramsay (AM., 1883, p. 76; HG., p. 407, 420) suppose que c'est un nom donné pendant quelque temps à Konané, qui manque dans H., mais non dans les *Not.* I, III, X, XIII. On trouve dans celles-ci (III, 157), en Pamphylie II, le mot Μυλώνη suivi des mots ἤτοι Ἰουστινιανουπόλεως.
15. Mallos, N. Cf. Sterret, WE., p. 272, Μαλληνός. Située d'après Ramsay (AJA., 1887, p. 368) près de Kirili et (HG., p. 408) dans le Mallos-Ova.

[1] Sont citées à part, comme se rattachant à la Lycaonie, (6*) Siniandos, Laodikéia κεκαυμένη, Tyriaion, puis, comme se rattachant à la Phrygie, Adrianopolis (v. Ramsay, AM., 1885, p. 346), Philomélion, Métropolis, Apaméa.

[2] Sont citées à part, comme se rattachant à la Phrygie, (8*) Métropolis, Apaméa, (13*) Thémisonion (v. 55). Les *Not.* ajoutent Konané (cf. 53), et après Mallos (15) ἤτοι Δαλιλείας (*Not.* X et XIII seulement).

16. Adada, NP. (Pamphyl. Pisid.), AM.; placée par Ramsay (AJA., 1887, p. 368) près d'Ellès, par Hirschfeld (GGA., 1888, p. 588) près de Karabaulo (CIG. 4379[b]; LW. 1199; Sterret, WE. 401) pour les raisons données par Sterret (WE. 420). Cependant il est fait mention de deux Adadéens à Gondani (WE. 373, 46; 374, 44).

17. Ζόρζηλα, NP. (Δορζηλα Pamphyl. Pisid.), assimilée par Ramsay (AJA., 1886, p. 131; HG., p. 408) à Darsa (Darsila?), dont parle Tite-Live (38, 15).

18. Tityassos, NA. (Πιτ. par erreur), M., n'a pas encore été retrouvée. Ramsay (HG., p. 408) suppose que le mot Τατιασσηνός, qu'on rencontre dans une inscription funéraire de Tyriæon, représente un habitant de Tityassos.

Pamphylie, cf. p. 19.

18*. . . . .[1]

19. (?) δήμου Οὐλιάμβου, considérée par Ramsay (AJA., 1888, p. 8) et par Kuhn comme n'étant autre qu'Olbia.

19*. . . . .[1]

20. (?) δήμου Κάναυρα, N. (Δικιοτάναβρα etc.); placée par Ramsay (AM., 1885, p. 343) près de Kirk-göz au pied du défilé situé au nord-ouest de Pergé. Mais il se fonde pour cela sur la situation qu'il attribue faussement à Trébenna.

21. (?) Ἰοβία, synonyme de Jovia pour Ramsay (AJA., 1888, p. 8), qui l'explique comme un surnom de Termessos. Il montre d'ailleurs (HG., p. 416), d'après des sources byzantines, le rapport de 21, 22 et 23.

22. (*) Termessos, NPAM.; Spratt, *Lycia*, II, p. 232; plus haut p. 23, et inscr. 1 et suiv.

23. (?) Eudokia, N. Ce nom se retrouve peut-être dans celui du khan d'Ewdir ou d'Ewdé.

24. Perminondeis, N. (? δήμου μενεδέω, Μαναίων, Μαναύσων), P. (? Cabal. Μενεδήμιον); située, d'après Ramsay (AJA., 1888, p. 9), au sud du lac de Kestel. Cf. AM., 1885, p. 341; 1887, p. 250; JHS., 1887, p. 227.

25. Pogla, N. (Σῶκλα), P. (Cabal.), M.; reconnue par Kiepert (Hirschfeld, 1879) dans Fougla. Cf. Ramsay, AM., 1885, p. 237; AJA., 1888, p. 10.

26. Isinda (Σίνδα), NP. (Cabal.),[2] située près d'Istanoz (racine στενά); Ramsay, AM., 1885, p. 239; AJA., 1888, p. 15; CIG. 4367.

27. Berbé, NP. (?); d'après Ramsay (AM., 1885, p. 338; cf. AJA., 1888, p. 15), Uranopolis (Cabal.) proviendrait de Οὐερβιανούπολις;[3] M.

28. Andéda (Σινδαῦνδα), N. (Σανδίδων), M.; aujourd'hui Andya, d'après Ramsay (AM., 1885, p. 337; AJA., 1888, p. 14.)

29. (?) Μυωδια, N. (? Μυρόβης, Μυλώνης v. 14); identique à 30, d'après Ramsay (HG., p. 420).

30. χωρία Μιλυαδικά, P., ou Μιλυάς (Cabal.), localité dont Kiepert a cru retrouver le nom dans celui de Milli, à l'est du lac de Kestel. Ramsay (AJA., 1888, p. 16) cite à ce propos Lagina *(Notitiæ)*, qu'il fait dériver ingénieusement de Λαγβηνή. Cf. plus haut p. 11.

31. Olbasa,[4] P. (Pamph. Pisid.), M.; retrouvée près de Belenly par Schœnborn (Ritter, p. 691); Duchesne et Collignon, BCH., 1877, p. 370; Ramsay, *Ephem. epigr.*, IV, 47; V, 1359; HG., p. 22.

[1] Sont citées à part, comme se rattachant à la Pamphylie, (18*) Pergé, Sillyon, Magydos, Attalia; comme se rattachant à la Lycie (v. plus haut p. 82), (19*) Trébenna.

[2] Artémidore (Strabon, 12, p. 570) a évidemment voulu parler de Sinda en Cibyratide, comme Ramsay (AM., 1885, p. 340) le pense avec raison.

[3] Hypothèse très admissible, si l'on fait dériver Verbianopolis de l'adjectif qui signifie habitant de Berbé.

[4] Ramsay (AJA., 1888, p. 16) pense que l'Ἀδριανή dont il est question dans les *Notitiæ* n'est autre qu'Olbasa, car cette dernière ne s'y trouve pas.

32. Palæapolis, N. (ἤτοι Ἀλιερoῦ), M.; Ramsay (AJA., 1888, p. 19) propose deux emplacements, l'un, près d'Ak-Euren dans la plaine, pour Palæapolis, l'autre, près d'Aktsché-Euren un peu au-dessus, pour Aliéron. Cf. 7.

33. Lysinia (Λυσηνάρα), P. (Phryg. Pisid.), M.; Ramsay (AJA., 1888, p. 21), d'après Polybe (22, 19) et Tite-Live (38, 15), place cette localité (ainsi que la rivière Lysis) près d'Elmajik.

34. Komama (Κομάνη), N. (? Κώου I, 456), P. (Κόμμακον, Pamphyl. Pisid.), M.; située près de Karibtsché, au sud-ouest du lac de Kestel, comme le prouvent des inscriptions citées par Ramsay (*Ephem. epigr.*, V, 1357; AJA., 1888, p. 263).

35. Kolbas(s)a, P. (Κόρβασα), M. Ramsay, se fondant sur le récit de l'expédition de Manlius, la place au sud-est du lac de Bouldour et considère les Μοατρεῖς, qui ont été trouvés dans les environs, comme une dépendance (κομή) de Kolbassa. Il suppose alors que Kormasa (Phryg. Pisid.) et Korbasa (Cabal.), citées par Ptolémée, ne sont qu'une seule et même ville. Mais Kormasa est également donnée par Tite-Live (38, 15) et Polybe (Κόρμασα, 5, 22), tandis que les monnaies donnent Κολβασσ—; l'identité des deux villes reste donc incertaine. On a rapproché à tort Tarbassos, v. plus haut p. 15, n. 2.

36. (*) Kremna, NPAM.; retrouvée près de Gurmé par Arundell (*Discov.*, II, p. 60); v. plus haut p. 168 et inscr. 236 et suiv.

37. Panémotichos, M.; citée, sous le nom de Ἀνεμουτεῖχος dans la circonscription du 14[e] θέμα de Constantin Porphyrogennète (ed. Bonn., p. 15), entre Podaléia (v. *Reisen in Lykien*, II, p. 161) et Sagalassos. Ramsay (AJA., 1888, p. 266), se fondant là-dessus, croit y retrouver Kréto(n)polis (P., Cabal.),[1] que l'on place au-dessus du défilé du Tschibouk-Boghazi (cf. p. 129) et dont il n'existe pas de monnaies certaines. On en a trouvé des inscriptions (CIG. 4366 u v, et BCH., 1883, p. 267).

38. Ariassos, NP. (Cabal.), AM.; située, d'après les suppositions de Ramsay (AJA., 1888, p. 270), près de Gébren.

39. Maximianopolis
40. Κτῆμα Μαξιμιανουπόλεως

(39–40) Ramsay (AJA., 1888, p. 267; HG., p. 420) rattache cette ville au δῆμος Ὀρμηλέων, connu par des inscriptions de Karamanly et de Tefni (v. Sterret, EJ., 38 et suiv.) : il établit, à l'aide de ces inscriptions, l'existence d'un grand domaine impérial, auquel se rattachaient également, d'après lui, 42 et 44.

41. Ῥεγησαλαμάρα, c'est-à-dire, d'après Ramsay (AJA., 1888, p. 270) «la région du lac salé».

42. Tymbrianassos (Λιμόβραμα).[2] Ramsay (AJA., 1888, p. 267; HG., p. 176) a trouvé ce nom sur une borne entre le territoire de Sagalassos (à l'est) et Tymbrianassos (à l'ouest) et considère le nom du village actuel Aïnesch comme provenant du nom ancien. Cf. 13.

43. Kodrula, NM.; située, d'après Ramsay (AJA., 1888, p. 271), au nord-est du lac de Kestel.

44. Δεμουσια,
45. Δήμου Σαβαίων

(44–45) dérivés tous deux, d'après Ramsay (*ouvr. cit.*, p. 272; HG., p. 416) de δήμου Ἰσβέων (N., Ἴσβων, Ἰσηνῶν).

46. Pednélissos, NPAM.; située, d'après Schœnborn (Ritter, p. 572), à Karabaulo (cf. 16), d'après Hirschfeld et Kiepert (1879), près de Syrt (cf. GGA., 1888, p. 588). Ramsay fait des objections sérieuses (AJA., 1888, p. 272). Cf. p. 185 et suiv.

[1] Head (HN., p. 590) décrit une monnaie du second ou du premier siècle av. J.-C., portant les mots Κρημνέων καὶ Κεραειτῶν. Les Kéraïtes étant inconnus en Pisidie, il pense qu'il s'agit de la ville crétoise de Kéraia, dont une monnaie (v. p. 388) porte le mot Κεραιτᾶν (génitif dorien). Mais, du moment que l'on ne connaît pas d'autres Crétois en Pisidie, il est tout naturel, ce me semble, de considérer les Kéraïtes, ainsi rapprochés de Kremna, comme étant les habitants de Krétonpolis, qui ressemble fort, dans la prononciation, à Κεραιτῶν πόλις.

[2] Cf. les mots πο. ραμμα χώραν dans l'inscription indiquée à propos de 13, qui renferme un règlement de frontières entre Apollonia et Timbriada.

47. (*) Selgé, NPAM.; retrouvée par Daniell (Spratt, *Lycia*, II, p. 22) près de Syrk. V. plus haut p. 182 et inscr. 240 et suiv.

47*. . . . .[1]

48. Kotenna, NM. (Ἐτεννέων, cf. p. 11, puis ZFN., 1888, p. 6; Strabon, 12, p. 570, Κατεννεῖς): retrouvée près de Godéna sur le Mélas par Hirschfeld (1875, p. 143). Ramsay (HG., p. 419) démontre qu'à une époque postérieure Etenna et Kétenna ont existé simultanément. Cf. 13 et 32.

49. Erymna, N.; retrouvée par Hirschfeld (1875, p. 142) près d'Ormana au nord-ouest de Kotenna, sur un affluent de droite du Mélas.

A ces villes s'ajoutent les suivantes:

50. Amblada, HN. (Lycaonie), AM. (ZFN., 1885, p. 72: 1890, p. 12). Comme il est question d'un assez grand nombre d'Ambladéens (Ἀμβλαδεῖς) enrôlés à Gondani (v. 16), Ramsay (JHS., 1883, p. 37) place Amblada dans le voisinage de cette localité.

51. Μίσθιον, v. 6.

52. Agræ, N. (Seleukéia ἡ πρὸς Ἀγρῶν, X, 490; XIII, 340). Hirschfeld (1879, p. 315) a reconnu ce nom dans celui d'Aghras. Cf. Sterret, WE. 468.

53. Κονάνη, N. (Pisid.), P. (Phryg. Pisid.), M. Hirschfeld (1879, p. 315) a reconnu ce nom dans celui de Gunen. Son hypothèse est confirmée par des inscriptions (Duchesne et Collignon, BCH., 1879, p. 333 et Sterret, WE. 337, 474).

54. Minass(os), M. Une monnaie d'alliance portant l'inscription Μινασσεων καὶ Κοναvέων est décrite par Head (HN., p. 590). Sterret (WE., p. 332) a retrouvé les ruines de Minassos près de Minassoun, à une heure à l'est d'Isbarta.

55. Prostanna, P. (Pamph. Pisid.), M. D'après Ramsay (HG., p. 406), cette ville est la même que Thémisonion (13*) = Eyerdir.

56-60. (?) Ptolémée cite en outre (Pamph. Pisid.) Orbanassa et Talbonda (les mêmes que 54 et 8, d'après Ramsay, HG., p. 406 et p. 402) puis Οὔνζελα (Phryg. Pisid.) et Παλαιὸν Βεύδος (Tite-Live, 38, 15); Strabon nomme une ville de Sandalion (12, p. 570).

[1] Sont citées à part, comme se rattachant à la Pamphylie, (47*) Primopolis, c'est-à-dire Aspendos et Sidé; comme se rattachant à la Cilicie, (47*) Σέρνα N. (? Σεμνεων), Syrbé, Kasæ, puis (49*) Korakésion, Syédra, Karallia (Ramsay, AM., 1885, p. 348), Kolybrassos.

Tables généalogiques.[1]

Ia. Col. 2—7: Vainqueurs. (Cf. p. 42.)

1.	Kinnunis		Arsamotès				
2.	Pillakoas		Trokondas			Koias	
3.	Piatérabis	Kendéas	Hermaios			Hermaios	Hermaios
4.	Atalante I. 34 et suiv.	Satas	Arsamotès	Pankratès	Piatérabis ὁ. κ. Π.	Trokondas	Kendéas
5.		Kendéas 27.	Arsamotès 25.	Orthagoras 26.	Piatérabis 28.	Hermaios 29.	Kendéas 30.

Ia*. Vainqueurs. (Cf. p. 44.)

2.			Satas			Strabon
3.	Piatérabis ὁ νεώτ.		Pillakoas	Hoplès	Obrimotès	Obrimotès
4.	Hermaios	Piatérabis ὁ. κ. Π. = Ia, 4.	Hoplès	Hermaios	. . . sélis	Osbaras
5.	Hermaios 65.	Piatérabis 66.	Satas 67 69 et 71.	Hoplès 68.	Otaneis 70.	Obrimotès 72.

Ib. Souscripteurs. (Inscr. 58. Cf. I, 6; II, 5 et III, 6.)

2.	Nannamoas						
3.	Arteimas				Piatérabis		Dégénas
4.	? Hermaios	Trokondas		? Dioklès	Arteimas	Paitarobès	Trokondas
5.	Diodoros	Apollonios	Arteimas		Trokondas	Piatérabis	Apollonios

I.

3.	Motasurgis			Padamuris			
4.	Mamotasis	Hermaios		Périklès		Obrimotès	
5.	Mamotasis	Obrimotès		Atalante II. 36		Hermaios	
6.	Mamastis 38, 148.	Périklès 58 l. 38	Hermaios 58 l. 8.		Trokondas 36.	Obrimotès 36, 52.	Piatérabis
7.							Dioteimos 36. 137.
8.							M. A. Mnésithéos 124.

[1] Les chiffres placés à gauche indiquent les générations; les chiffres placés au-dessous ou à côté des noms correspondent aux inscriptions; un point d'interrogation veut dire que la filiation est incertaine.

II. Cf. 135, 137, 138.

2. Strabon cf. Ia*, 2.
3. Obrimotès ἢ. Ἄρεος.
4. Osbaras ἢ. Ἀρ. 47. 51. — T. Kl. Markellos
5. Obrimotès 72. — S. Phlavia Nannélis ⌣ T. Kl. Ouaros 55 — T. Kl. Plantas 58 l. 10.
6. Hoplès — T. Kl. Platon cf. V, 6. — T. Kl. Ouaros 122.
7. Hoplès 89. — ? Ouitasis
8. Strabon 89.

III.

2. Mélas
3. Platon — Phlorios
4. Kottès ὁ κ. Κράτερος — Meidias — ? Otanès 110. — Mélas
5. Hermaios — 42 f. 176 Platon ⌣ Aur. Gé — Philomélos 109.
6. Hermaios — 94. 176. Meidias (Meidianos 139) — Périklès
7. Thoas — M. A. Meidian. Platonian. Ouaros 93. 94. — υἱοί 58.
8. Artémeis ⌣ M. A. Platonian. Platon — M. A. Ouarian. Meidianos Périklès 139. 142.

IV. Cf. 169.

5. Thoas — Kadmos 54.
6. Hermaios ⌣ × ⌣ Platon
7. Thoas — Teimokratès Kadmos 75. 75 ab. — Hoplès
8. (Simonidès) — Platon 33? — Teimothéos — Pankratès ⌣ Aur. Padamurianè Nanélis
9. Platon ⌣ Sekunda — Teimokratès — (Simonidès) — Hermaios — Armasta 75. 75 ab ⌣ (M. Au. Tib. Hoplès)
10. Platon 33. — Hermaios 54. — Arteimas ⌣ Armasta 112. — M. Au. Ti. Hoplétianos Pankratès 120.
11. 112. Aur. Armasta ⌣ (Dioteimos) 162.
12. Arteimas — Nanitoas 162.

V. Cf. 132, 140.

4. Simonidès — Thoas
5. Thoas (φύσει) — Apollonios (θέσει)
6. (T. Kl. Platon) — Simonidès ⌣ Artémeis ἡ κ. Πλωτεῖνα 163.
7. Antiochis 118. ⌣ Apollonios

Inscriptions.

Termessos.

Les abréviations les plus fréquemment employées dans les inscriptions de Termessos sont les suivantes:

ΑΠ — ἀπελεύθερος,
ΑΠΟ — Ἀπολλώνιο(ς),
ΑΡ — Ἀρτείμας,
ΓΥ ou Γ̆ — γυνή,
ΕΡ — Ἑρμαῖος,
ΘΟ — Θόας,
Υ) — θυγάτηρ,
Ι — ἱερευς, cf. LW. 372 (Mylasa), BCH., 1885, p. 75.
ΜΟ Μολ(ης),
ΠΑ — ? (178),
Π̊ ou Π ΡΟ — πρόβουλος et προβουλία,
Τ̊ ou Τ ΡΟ — Τροκόνδας,
Χ̊ — χήρα,
Χ̊ — χροφυλακεῖον (173).

1.

Sur une partie d'entablement à trois faces, hautes de 0·07 m. chacune; les deux plus élevées portaient chacune deux lignes. Brisée obliquement à droite, de telle sorte que les deux premières lignes ont 83 cm. et les deux dernières 91 cm. de longueur. L'écriture paraît être du 4e ou du 3e siècle ΚΜΝΟΓΣΩ.

Ὅ]πλητος Κισμιος καὶ Παναμυα ΓΙΙ·ΕΡΑΩΜ . . .
κ]αι τῶν προστατῶν τοῦ ἔργου ΠαναμΙΖ . . . .
. . ισβα και Μέρλα τοῦ Καμβαύα κα. Μύλητος [τοῦ ,
Τ]ιόμα καὶ Φίλα τοῦ Ἑρμαίου vide
. . άτ[ου καὶ] Ἀθηνόπολις Σ[υ]κητος ἱερεῖ ἐποίησαν τὴ]ν κρήνην?

2

Sur trois pierres d'un grand entablement à deux faces surmontées d'une cimaise, appartenant aux propylées décrites p. 66 et 124. L'inscription se trouve sur la face inférieure. A gauche est un espace vide de 0·45 m. La pierre centrale porte un plus grand nombre de lettres, représentant une longueur de 0·45 m. environ. La ligne 2 se compose uniquement des mots Ὀλ. à gauche, et ὁ δ. à droite.

Αὐτοκράτορι Καίσαρι θεου Νερου α υἱωνω [θεου Τραιανοῦ υἱῶ Τραιανῶ Ἀδριανῶ | [Σωτῆρι Σεβαστῶ πα]τρὶ πατρίδος Ὀλυμπίω [ο δῆ]μος.

3.

Sur une base de la ville basse.

Ὁ δῆμος ἐτείμησ-
εν Τειβέριον Κλαύδιο[ν]
Εἰλαγόαν εὐνοί-
ας χάριν τῆς
εἰς ἑαυτόν.

Pour la seconde partie du nom Eilagoas, cf. plus haut p. 11 et Ramsay, HG., p. 421; pour la finale —goa . . v. inscr. 29.

4.

Sur le mur de la porte, à droite près de la petite niche représentée en *C*, fig. 14, p. 65.

ΕΥΤΥΧΕΙ
ΔΙ ΗΡΑΚΛΕ Ν

5.

Sur une pierre, en haut à gauche, près de l'entrée nord-ouest du monument *H* (p. 64). La pierre a 0·52 m. de hauteur et 1·29 m. de largeur, l'inscription 0·36 m. de hauteur et 0·54 m. de largeur.

. . . .
γεγονὼς δὲ και ἀγορανόμος,
ἐπιμελησάμενος δὲ καὶ τῶν
γυμνασίων ἐπὶ ἀρχιπρ(οβούλ.) Μ. Αὐρ.
Ὀπλητος Πλάτωνος τὸ ἄγαλμα
τοῦ Ἔρωτος ἐκ τῶν ἰδίων
τῇ πατρίδι.

Il manque un en tête assez long, cf. p. 64. Ἐπιμελεῖσθαι permet de prendre γυμνάσια aussi bien au sens abstrait qu'au sens concret; mais γυμνάσια paraît plus usité dans le second sens. Ce serait alors une nouvelle preuve de l'existence d'un second gymnase. Par opposition à ce second gymnase, le premier pouvait s'appeler τὸ ἐν πόλει, comme un gymnase de Sidyma (*Reisen in Lykien*, I, n° 96), ou τὸ ἄνω, comme un gymnase de Lagina, qui est évidemment opposé à un gymnase inférieur (BCH., 1887, p. 145). Sur la gymnasiarchie et l'agoranomie v. BCH., 1887, p. 307.

6.

Treize épistyles, d'une longueur moyenne de 2·40 m., situées sur la place *L* 6 le long du gymnase inférieur *(H)* et allant, comme l'indiquent les positions relatives des pierres, du sud-est au nord-ouest (cf. p. 64 et suiv.). Les pierres 1, 2, 7, 8, 9, 13 sont illisibles. La pierre *a* (l. 0·92 m., h. 0·52 m.), qui se trouve à l'extrémité nord-ouest, paraît provenir d'une

corniche de porte ionique; la moulure supérieure ne commence qu'au-dessus de la seconde lettre.

1 2
[Μ. Αὐρ. Πλατωνιανὸς Ὀτάνης υἱὸς Πλ]
3 4 5
ΛΤΩΝΟΣΟΤΑΝΕΙ ΤΟΣΦΙΛΟΠΑΤΡΙΣ ΥΙΟΥΠΟΛΕΩΣΜΕ
6 7 8 9
ΤΑΠΛΑΤΩΝΟΣΤ | |οῦ πατρὸς τῇ λαμ | προτάτῃ πατρὶ δι
10 11
τὸν περίπατ] ΟΝΣΥΝΤΗΚΡΗΠΕ [ἴδι καὶ τῇ θεμ (?)
12 13
ΕΔΙΩΣΕΙΚΑΙΤΑ ῖς στοαῖς

a

ΥΠΙΚΩ

La restitution, faite à l'aide de l'inscr. 123, est encore incertaine, car il peut très bien manquer d'autres pierres aux extrémités. Au commencement de la ligne 5, . . . εδιωσει m'embarrasse et je ne vois que θεμελιώσει qui puisse aller (cf. 75, 3). L'inscription de *a* est encore plus embarrassante. Le père est peut-être celui qui est nommé dans les inscr. 8 et suiv.

7.

Sur un bloc large d'environ 1·10 m. et haut de 0·40 m D'après la place occupée par les noms, ce bloc portait, sinon des statues, au moins des bustes des personnages honorés.

Τ. Κλ. Περί- Ἱερέα Τι. Κλ.
κλειαν Τειμόδωρον
τοὺς γυμνασιάρχους· [προβ.]
Κόνωνος Διοτείμου Κόνωνος.

Les statues de ces personnages s'élevaient également sur l'agora, d'après les inscr. 39 et 40, qui nous apprennent que Teimodoros était prêtre de Zeus Solymien (inscr. 76). Le probule dont il est question, si ma restitution est exacte, était peut-être un parent, comme semble l'indiquer l'inscr. 131.

8.

Sur la position des bases *e*, *d*, *c*, *a*, portant les inscr. 8—11 et situées dans le gymnase inférieur, v. p. 64. Nous n'avons pu dégager la partie inférieure de celle qui suit *(e)*.

Βουλῆ[ς καὶ δήμ]ου δόγματι Μει-
διανὸν Πλατωνιανὸν Πλάτω-
να τὸν κτίστην τοῦ γυμνασίου
καὶ δι' αἰῶνος γυμνασίαρχον etc.

9.

Base *d* dans le gymnase inférieur. Cf. 8

Βουλῆς καὶ δήμου δόγματι
Αὐρ. Ἀρτέμειν Θόαντος Ἑρμαί-
ου, τὴν κρατίστην μητέρα | βου-
λῆς,
φιλόπατριν καὶ δι' αἰῶνος
γυμνασίαρχον, κτίστριαν καὶ
αὐτὴν τοῦ γυμνασίου καὶ
ἑτέρων ἔργων μετὰ τοῦ ἀν-
δρὸς αὐτῆς Μειδιανοῦ Πλά-
τωνος· τὸν δὲ ἀνδριάντα
ἀνέστησεν Αὐρ. Μόλης
Δίσκος ἅμα τὴν πατρώνισσαν.

10.

Base *c* dans le gymnase inférieur. Cf. 8.

Α]ὐρηλίαν Ἀρτέμ[ει]ν Θόαν[τος
Ἑρ]μαίου, μητέρα βουλ[ῆς,
κ]τίστριαν καὶ γυμνασίαρχ[ον
ε]ἰς τὸν αἰῶνα, γυναῖκα ἱερέω[ς
Ἀ]πόλλωνος διὰ βίου Μάρ. Αὐρ.
Μ]ειδιανοῦ Πλατωνιανοῦ Πλάτωνος,
κτίστου καὶ γυμνασιάρχου
ἡ Ἰδαλωγβάσιος
φυλή.

Cette tribu, comme les autres tribus connues à Termessos (inscr. 15), tire son nom d'un homme, mais non d'un contemporain de l'inscription, comme les tribus de Cibyra (cf. *Reisen in Lykien*, II, p. 188). Ce nom paraît assez ancien. Cf. un Logbasis à Selgé (Polybe, 5, 74; v. plus haut p. 11) et un Bouloubasis à Œnoanda (cf. *Reisen in Lykien*, II, n. 227 et suiv.), ainsi que le nom carien Ἰδάγυγος (Newton, *Essays*, p. 446).

11.

Base *a* (h. 1·37 m.) dans le gymnase inférieur. Cf. 8.

Βουλῆς καὶ δήμου
δόγματι τὸν κτίστην τοῦ
γυμνασίου καὶ δι' αἰῶνος
γυμνασίαρχον, υἱὸν
πόλε]ως καὶ φιλόπατριν,
ἱερέα Ἀπόλλωνος,
Μᾶρ. Αὐρ. Μειδιανὸν
Πλατωνιανὸν Πλάτωνα,
καὶ παντὸς ἔργων κτιστὴν
μετὰ καὶ τῆς γυναικὸς
αὐτοῦ Αὐρ. Ἀρτέμειτος Θό(αντος),
μητρὸς βουλῆς καὶ δήμου·
τὸν δὲ ἀνδριάντα
ἀνέστησεν Αὐρ.
Σωτήριχος δίς, πραγμα-
τευτὴς καὶ ἀπελε[ύ]θερος
τῆς γυναικὸς αὐτοῦ
Αὐρ. Ἀρτέμειτος Θόαντος
τοὺς πάτρωνας.
νέῳ Ἡρώδῃ Πλάτωνι.

Il faut remarquer la différence des caractères dans les inscr. 8, 9, 10, d'une part, et 11, d'autre part. Dans les premières, les liaisons sont très rares et les mots ne sont pas séparés; les lettres sont toutes de même grandeur et de forme ordinaire ΑΕΣΩ. Dans la dernière au contraire, les liaisons sont nombreuses et souvent obscures ([ligature] = μα, [ligature] = γμα), réunissant quelquefois jusqu'à six lettres (τευτης); la feuille,

ou même la double feuille (❦), est fréquemment employée; les lettres sont de grandeurs très inégales et affectent le plus souvent les formes ΑΕϹΩ. L. 9, j'ai remplacé ἔργου par ἔργων d'après l'inscr. 9 (?).

12.

Larmiers avec chéneaux provenant probablement d'une ancienne construction, comme on l'a fait remarquer p. 25, et placés près du chemin qui conduit au gymnase *H*. Ils ont la même forme, mais sont plus petits que ceux de l'odéon (p. 104; h. 0·34 m.), du portique d'Osbaras et de la maison du fondateur (h. 0·31 m. environ). L'inscription gravée sur la face verticale du larmier, se compose de lettres distantes d'environ 0·10 m.

1. L. 1·15 m. environ; brisée à gauche; une autre pierre devait faire suite à droite:

ΤΟΥΤΟΝΜ

2. L. 0·25 m. environ; brisée à gauche et à droite: Η, et à droite 0·16 m. unis jusqu'à la cassure.

3. L. 0·40 m. de la première à la dernière lettre:

ΙΟΒΡΙ

4. ? ΙΑΚΟΓ

Dans la pierre 3, qui doit peut-être précéder la pierre 1, on reconnaît le nom propre Obrimotès, et, dans la pierre 4, peut-être un nom de nombre ? τρ]ιακοσ . .

13.

Au pied du chemin qui conduit actuellement à l'entrée, près de *B*. Architrave à trois faces, surmontée d'une moulure creuse et d'une cimaise, au-dessous desquelles se trouve l'inscription. L. 2 m.; h. (des faces) 0·32 m. A gauche 0·10 m. vides.

. . γο τῇ πόλει καὶ τῇ ἡμετέρα περιχώρω οὐ μόνον ἐν τῷ ἰδίῳ ἔτει ἀλλὰ καὶ τοῦ μέλλοντος φροντίσας · προστὰς δὲ καὶ τῶν δημοσίων προσό[δ] ων καὶ ψῆφον ὑγιῶς καὶ ἁγνῶς, ἐποίησεν ἀνεισφορίαν πάντων τοῖς τε τὴν πόλιν καὶ τὴν χώραν κατοικοῦσιν ἅπασιν καὶ πρῶτος ἐξ αἰῶνος ἦρξατο σωτηριωδεστάτου καὶ μεγίστου ὑποδείγματος · ἁρμόζει δὲ τοιού τους ἄνδρας εἰς προτροπὴν καὶ τῶν ἄλλων γεραίρειν ταῖς ἀξίαις καὶ ἐπιφανεστάταις τειμαῖς.

L. 3, il faut lire ψήφων.

13 *a b*.

13 *a* sur un bloc, 13 *b* sur un montant de porte. (V. p. 25.)

a	*b*
ΠΡΟΦΛΟΥ	Π : ΥΠΟ ΤΙΒ : ΟΠΛΗ ΤΟϹ

13 *a* ne peut représenter que προβούλου; 13 *b* donne le nom de l'homme connu par les inscr. 75 *a b*.

14.

Sur le revers du rocher de l'héroon; grandes lettres. V. p. 40.

Θόας Κενδέ[ου
Ὀβρι[μότου.

15.

Sur le linteau (l. 1·73 m.) de la porte d'un bâtiment situé à l'est de *M*. Cf. p. 43.

ΦΛΗΣ
ΟΡΒΛΗΤΟΣ

Deecke (*Revue de Bezzenberger*, XII, p. 132, 22 et XIV, p. 186) trouve, dans une inscription funéraire de Pinara, un nommé Orœbellœha de Termessos (Termessos est pris là pour Telmessos en Lycie). On rencontre un gén. Ὀρβαλασητα en Cilicie (J H S., 1891, p. 263). On trouve un autre nom de tribu dans l'inscr. 10.

16.

A l'ouest de *L* 3, au nord de *M*, pierre profilée en haut. L. (de l'inscr. proprement dite) 0·97 m.; h. 0·35 m.

Ἱ]ερεὺς Ἀσκληπιοῦ καὶ Ὑγ[ιείας . . .
ων Ἰάσονος ἀγορανο[μήσας
θε]οῖς σωτῆρσιν καὶ Π(πατρίοις ?)

On trouve encore des agoranomes à Termessos dans les inscr. 5 et 32.

24.[1]

Reste de l'inscription qui se trouvait à l'architrave du portique d'Attale. Cf. p. 42.

ΑΤΤ ΑΛ|Ο

25.

Sur la pierre qui est actuellement la plus élevée du mur méridional du portique d'Attale, la première à gauche. Cf. p. 42.

Ἀρσαμότης Ἀρσαμότου Ἑρμαίου
Τροκονδου Ἀρ[σ]αμότου νικήσας
τοὺς καθ' ἡλικίαν πάλη

L. 2, le σ manque dans ma transcription. On trouve Ἀρσα seul à Selgé (inscr. 243) et dans la même inscription Ἀρσάλαγος; pour la terminaison —μότης cf. Ὀβριμότης.

26.

Sur le mur méridional du portique d'Attale; 2e ou 4e de la série à partir de l'ouest. Cf. p. 42.

Ὀρθαγόρας Παγκράτους
νεικήσας τοὺς καθ' ἡλι-
κίαν παγκράτιον.

Ce Pankratès est plus ancien que le père d'Au. Armasta; cf. 75. 75 a b.

1 Par suite d'une erreur reconnue trop tard, les chiffres 17 à 23 ont été sautés dans le numérotage des inscriptions.

27.

Pierre située en haut du mur méridional du portique d'Attale, à l'extérieur. H. 0·29 m., l. 1·15 m. (inscr. proprement dite : 0·49 m.). La 3e de la série (p. 42).

Κενδέας Σάτου
Κενδέου νικήσας
τοὺς καθ' ἡλικίαν
παγκράτιον.

28.

En haut du mur méridional du portique d'Attale, à l'extérieur; 4e ou 2e de la série à partir de l'ouest.

Πιατήσαβις Πιατηράβιος
τ]οῦ καὶ Πιλλακόου
νεικήσας τοὺς καθ' ἡλικίαν
ἅλματι.

29.

Sur une pierre tombée à environ 15 m. de l'extrémité sud du mur occidental du portique d'Attale. H. 0·30 m.; l. 0·73 m.; l'inscr. proprement dite, commençant au bord gauche de la pierre, n'a que 0·42 m. de largeur.

'Ερ]μαῖος Τροκόνδου
'Ερ]μαίου Κο[ΙΛ] νεική-
σα]ς τοὺς καθ' ἡλικί[αν
παγκρατιον.

L. 2. **Κοία**, gén. de **Κοίας**, cf. p. 13 et Κοι-μόου (inscr. 17), puis l'inscr. 3 et le nom Pillakoas. On trouve un Koaios en Cilicie (JHS., 1891, p. 229, 6).

30.

Pierre trouvée devant la première chambre à l'extrémité méridionale du portique d'Attale. H. 0·37 m.; l. 0·59 m. En haut, à gauche et en bas, un espace vide.

Κενδέας Κενδ-
έα τοῦ 'Ερμαίου [νι-
κήσας τοὺς καθ' [ἡ-
λικίαν δίαυλον.

31.

Pierre brisée au pied de l'angle sud-est du portique d'Attale. H. 0·37 m.; l. 0·58 m. Brisée à gauche.

. . . .
? Πλάτ]ωνος καὶ Διότει-
μ]ος 'Αστείου Διοτείμου
'Α]πολλωνίου Συρίσκου
λ]αμπαδαρχήσαντες
καὶ] νεικήσαντες ἀγῶ-
να] ἐκ φιλοτειμίας Τι. Κλ.
['Αγριππείνου]

32.

Sur une pierre du mur méridional du portique d'Attale, côté intérieur. L. 0·455 m.; h. 0·76 m.

'Η β]ουλὴ καὶ ὁ δῆμος ἐτείμησαν
Μᾶρκον Αὐρήλιον 'Αρτέμωνα
Διογένους 'Αρ. δὶς 'Ερ. ἀγορανομήσα[ν-
τα καὶ Αὐρηλίαν [Ν]α[ν]νῆλιν 'Αρ. Κοτ-
τέους τὴν γυναῖκα αὐτοῦ · τὰς δὲ εἰ-
κόνας Μαρ. Αὐρ. Διογένης καὶ 'Αρτέ-
μων ὁ καὶ 'Ερ. οἱ υἱοὶ αὐτῶν.

33.

Bloc situé à l'extrémité méridionale du portique d'Attale, côté intérieur. H. 0·38 m.; l. de 0·50 à 0·60 m. Brisée à gauche; une partie unie à droite. Très mutilée.

ἡ βουλ]ὴ κ[α]ὶ ὁ δῆμ[ος
ἐτείμησ]αν Πλάτων[α
. . . ΛΡΟΥΙΑΙΟΥ · τὴν
δὲ] εἰκόνα Πλάτων Σι-
μ]ωνίδου ὁ γαμβρὸς ΙΩ
Η καὶ τῆς γυναικὸς
αὐ]τοῦ Σεκούνδη[ς] Πλά-
τωνος.

L. 3, l.s. Τειμοκράτους, cf. table genéal. IV; l. 5, ὑπὲρ και τῆς etc.

34.

Grande base de forme très simple, comme la base 35, tombée la face en avant, le long du côté méridional du portique d'Attale, à gauche; à droite se trouvaient 35, puis 36.

Μηνὸς ΗΛΙΩΝΟΣ δεκάτη γ' (τρίτη) ἐν τῇ ἐν-
νόμῳ ἐκκλησίᾳ ἔδοξε τῷ δήμῳ τῆ[ς
βουλῆς γνώμη (?) · 'Επεὶ 'Αταλαντη [Πι-
ατηράβιος Πιλλακόου Κιννούνιος [θυ-
γάτηρ χήρα, εὐγενείᾳ καὶ [σωφ]ροσύνῃ κ[ε-
κοσμημένη, ἅπασαν γυναικείαν ἀρε-
τὴν ἀποδεικνυμένη, ἀ[κ]όλουθα ποιοῦ-
σα τοῖς προγόνοις αὐτῆς πολλάκις τὴν
πόλιν πεφιλοτειμημένοις ἔν τε ἀναλώ-
μασιν ἐπισημοτάτοις καὶ ἐν προχ[ρήσεσιν
ἀργυρίων καὶ ἐπιδόσεσιν ΑΙΛΡΙΚΑΙΣ καὶ ἱε-
ρωσύναις, ἐπηγγείλατο σειτοδείας μεγά-
λης οὔσης εὐθηνίαν παρασχήσεσθαι τῷ
πλήθει πληροῦσα . . . . καὶ] δα-
ψιλῆ ταύτην παρέχεται ἀπὸ Μ (environ 8 ou 10 lettres)
ΛΙΛΥΙΟΥΤΟΥΕΠΕΤΟΥΣ · δεδόχθαι τετει-
μῆσθαι αὐτὴν ὑπὸ τοῦ δήμου εἰκόνι
χαλκῇ και χρυσῷ στεφάνῳ, ἀνατεθῆναί τε
τὴν εἰκόνα ἐν ἐπισήμῳ τῆς πόλεως
τόπῳ πρὸς τῇ 'Αττάλου στοᾷ κατὰ τὸν
τῆς μεσημβρινῆς εὐθείας τοῖχον ΟΛCΙ
ἐφ' οὗ καὶ ἆθλα ἀνακειται τῶν νεικησάν-

των παίδων ἐν γυμνικῷ ἀγῶνι ὃν ἔθ[η-
κεν παιδονομῶν Ἑρμαῖος ΟΠΑΟΝΟΣ·
συνκεχωρῆσθαι δὲ καὶ τοῖς τεχνεί-
ταις ἐν τῷ αὐτῷ τόπῳ ἀναστῆσαι ὃν πε-
φιλοτείμηνται ἀνδριάντα τῆς Ἀταλάν-
της καθὼς ᾔτησαν, ἐπιγραφῆναί [τε
τῷ μὲν τοῦ δήμου ἀνδριάντι τόδε τὸ
ψήφισμα, τῷ δὲ τῶν τεχνειτῶν ἣν ἂν
αὐτοὶ θελήσωσιν ἐπιγραφήν.

11 κ]αὶ [ἀρχ]αῖς 14 τροφῆς ἀγοράν? 15 et suiv. μ[ηνὸς τρίτου ou ἕκτου ἐνιαυτοῦ τοῦ, mais que signifie ἐπέτους ou ἐπ᾽ ἔτους? 21 εὐθείας ὁδοῦ ne paraît pas possible. Ce ne peut être alors que la désignation du mur du sud; mais il devrait y avoir μεσημβρινὸν τοῖχον. Ὅλ[ον] pourrait être là, non pas afin d'exclure d'autres statues, puisqu'il en avait une seconde tout à côté, mais peut-être parce que d'autres parties étaient déjà tombées, ou pour opposer le mur méridional aux deux entrecolonnements. 22 ἆθλα, cf. les inscr. 24—30, où la victoire est indiquée. 24 Ὅπλωνος. 25 et suiv., cf. inscr. 35.

35.

Base située le long du mur méridional du portique d'Attale (v. 34). H. 1·49 m.; même forme que 34.

Οἱ τεχνεῖται ἐτείμησαν Ἀταλαν-
την Πιατηράβιος Πιλλακόου Κιννούνι-
ος θυγατέρα, χήραν, εὐεργέτιν αὐτῶν
γενομένην ἐν ᾗ παρέσχετο παντὶ τῷ
πλήθει εὐθηνία[ν] σειτοδείας γενομένης.

L. 5, ma transcription porte εὐθηνίας. Cf 34, l. 13.

36.

Base située près de 35, à droite (v. 34). Même forme, mais avec une seconde base par dessus. Cf. p. 42.

Ἑρμαῖος Ὀβριμότου
καὶ Ὀβριμότης καὶ Τρο-
κονδας καὶ Πιατήραβις
οἱ Ἑρμαίου Ὀβριμότου
Παδαμούριος Ἀταλαν-
την, Περικλέους θυ-
γατέρα, κατὰ τὴν τοῦ θεί-
ου αὐτῆς Ὀβριμότου δι
αθήκην, πατρος δὲ
τοῦ Ἑρμαίου, πάπ-
που δὲ τῶν περὶ τὸν
Ὀβριμοτην, τὴς εἰς
τον οἶκον αὐτῶν εὐ-
νοίας χάριν.

Cf. table généal. I

37.

Près du mur méridional du portique d'Attale; fragment de base circulaire.

ΠΑΤΡΙΣ ἐκ τῶν
δημΙΟΣΙΩΝ
ΔΟΤΙΑ
Ι

38.

Grande base, près de l'angle sud-est du portique d'Attale, H. 1·73 m.

Ὁ δῆμος ἐτείμησεν
Μάμαστιν Μαμωτάσιος
δὶς Μοτασούργιος
θυγατερα (vide),
γυναῖκα δὲ Περικλέους
Ὀβριμότου Ἑρμαίου
Παδαμούριος
φιλοπάτριδος
υ]ἱοῦ πόλεως·
τὸν δὲ ἀνδριάντα ἀνέθηκεν
Μᾶρκος Ἀπολλωνίου
ὁ ἀπελεύθερος αὐτῆς.

Cf. table généal. I.

39.

Base située devant la façade orientale du portique d'Attale (extrémité méridionale), surmontée d'une plinthe en forme de base attique.

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος
ἱερέα Διὸς Σο-
λυμέως διὰ βί-
ου Τι. Κλ. Τει-
μοδωρον·
τον δὲ ἀνδρι-
άντα ἀνέστησα[ν
Κλ. Ἀρτέμων καὶ
Κλ. Ἀγαθονείκη
ἡ θυγάτηρ τοῦ
Ἀρτέμωνος ἐπὶ τῇ
πρὸς τὸν πατρῶνα εὐχαρισ-
τίᾳ.

Cf. 40. Ici l'homme est à gauche par rapport à celui qui regarde (cf. p. 44 et inscr. 42 et suiv.) et la femme à droite. C'est le contraire pour la base 7 située dans le gymnase. Cf. 42 et suiv.

40.

Base située devant la façade orientale du portique d'Attale, à côté et au nord de la précédente.

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος
Τι. Κλ. Περίκλειαν,
γυναῖκα ἱερέως
Τι. Κλ. Τειμοδώρου·
τὸν δὲ ἀνδριάν-
τα ἀνέστησαν
Κλ. Ἀρτέμων καὶ

Κλ. Ἀγαθονείκη
ἡ θυγάτηρ τοῦ Ἀρ-
τέμωνος ἐπὶ τῃ
πρὸς τὴν πατρώ-
νισσαν εὐχαριστίᾳ.

41.

Le long de la façade orientale du portique d'Attale, à côté et au nord de la précédente.

Ἡ Συεδρέων πό-
λις ἱερέα Διὸς Σο-
λυμέως διὰ βίου
Τι. Κλ. Τειμόδωρον
τὸν ἀξιολογώ-
τατον λογιστὴν
εὐνοίας ἕνε-
κεν.

V. 7, 39 et suiv. Pour les *logistes*, v. inscr. 48; BCH., 1885, p. 72; 1890, p. 650. Pour Syédra v. p. 15 et 204, 3.

42, 43.

Deux bases situées en avant du portique d'Attale, vers le milieu; la première, quadrangulaire, au sud (h. 1·37 m.), la seconde, circulaire, au nord, brisée; environ 0·90 m. de diamètre sur la face supérieure, avec deux trous de scellement.

42.

Τὴν βουλὴν
ὁ δῆμος πρ. Πλά-
τωνος Μειδίου
Πλάτωνος.

43.

Ἡ βουλὴ τὸν
δῆμον πρ. Πλά-
τωνος Μειδί-
ου Πλάτων]ος.

Remarquez la différence des deux constructions, qui laisse, dans les deux cas, la priorité au Conseil.

44.

Devant le portique d'Attale.

Κενδέας . . . .
Γ[λ]αύκου πα[ιδονομή-
σας καὶ ἀγω[νοθετή-
σας τὰ ἆθλα [αὐτὸς (?)
νεικήσας.

L. 2 et suiv., cf. 34, l. 23 et suiv.

45.

Base circulaire à l'extrémité occidentale du portique d'Osbaras. H. 1·40 m.

Αὐτοκρά]τορα
. . . .] Τραιανὸν
. . . .]α Σεβαστὸν
. . . .] υἱὸν
. . . . . .]ΙΟΝ

L'empereur est peut-être Hadrien plutôt que Trajan.

46.

Base quadrangulaire dans un amas de ruines, à l'ouest du portique septentrional de l'agora.

Μ. Αὐρ. Παδαμουργι-
ανὸς Κόνων,
υἱὸς Μ. Αὐρ. Πα-
δαμουργιανοῦ
Ὀπλήτος, υἱοῦ
Ἑρμαίου Ὀβριμό-
του, στεφθεὶς
παίδων πάλην
ἀγῶνος τοῦ κα-
ταλειφθέντος
ὑπὸ Ἑρμαίου ἐπὶ
Θεοδώρω τῶ υἱῶ· Πρ. Μ.
Αὐρ. Περικλιανοῦ Διοτείμου.

47.

Bloc de 2·02 m. de largeur et de 0·45 m. de hauteur, au même endroit (?).

Ὀσβάρας Ὀβριμότου,
ἱερέως Ἄρεως, νική-
σας ἵππῳ ἀβόλῳ

Cf. 65 et suiv.

48.

Base quadrangulaire à l'extrémité occidentale du portique septentrional de l'agora.

Ἡ λαμπροτάτη
Σαγαλασσέων πόλις
ἱερέα θεᾶς Ῥώμης
Σεβαστῆς καὶ Διὸς
Σολυμέως διὰ βίου
Μᾶρ. Αὐρ. Μειδια-
νὸν Πλατωνιανὸν
Οὐᾶρον, τὸν ἴδιον
αὐτῆς λογιστὴν
παρά τε ἑαυτῆ καὶ ἐν
τῆ πατρίδι Τερμησσῷ.

Sur le rapprochement de Rome et de Zeus Solymien, v. p. 51; sur les *logistes*, inscr. 41; sur Sagalassos et Termessos, p. 131.

49.

Base située à l'extrémité ouest du portique septentrional de l'agora.

Ἀρ]χιερασάμενον
τοῦ Σεβαστοῦ
ἱερέα θεᾶς Ῥώμης

καὶ Διονύσου δι-
ὰ βίου, Μᾶρ. Αὐρήλιον
Πλατωνιανὸν
Ὀτάνην Μ. Αὐρ.
Θεόδοτος, υἱὸς
Εὐελπίστου, τὸν
ἑαυτοῦ φίλον
καὶ εὐεργέτην
καὶ Αὐρ. Κάστωρ [Σ]υ-
ρ]ιανοῦ τὸν ἑαυτοῦ πά-
τρωνα.

L. 12, ma transcription porte ΕΥ—. Sur Rome et Dioné, v. p. 33.

50.

Base circulaire à l'extrémité septentrionale du portique d'Attale; lisible en partie seulement.

Αὐτοκράτορα
Καίσαρα Τραιανὸν
Σ[εβαστόν . . . .

51.

Douze épistyles doriques, plus ou moins bien conservées, du portique d'Osbaras; longueur moyenne : 2 20 m. Cf. p. 42 et suiv.

| Ο Σ | Β Α | Ρ Α | Σ Ο Β | Ρ Ι | Μ Ο | Τ Ο | Υ Σ |
| τ ρ α | β ω | Ν Ο | Σ |

51*.

Pierre de corniche avec chéneau, pareille à celles dont il est question au nº 12, mais un peu plus grande; h. 0·31 m.; l. 0·45 m. de l'extrémité gauche jusqu'à la cassure à droite.

ἀ]Κ Θ Ε Ν[τος ἀγῶνος (?)

C'est évidemment le fragment d'une inscription relative à une victoire à la lutte. A en juger par la distance des lettres (0·15 m. au lieu de 1·05 m.), cette inscription contenait sept fois plus de lettres que l'inscr. 51.

52.

Sur une pierre à l'angle nord-ouest, près de la double colonne de l'entrée du gymnase. L. 0·95 m.; h. 0·41 m.

Ἐπὶ ἐφηβάρχου
Ὀβριμότου Ἑρμαίου Ὀβρι-
μότου, προσχρηματί-
ζοντος Παδαμούριος
φιλοπάτριδος ἐνείκη-
σαν ἐν τοῖς ἀχθεῖσιν ὑπ' [αὐ-
τοῦ ἀγῶσιν οἱ ὑπογεγραμμένοι·

Cf. p. 36 et la table généal. I, 6. On connaît des éphébarques dans des contrées voisines (BCH., 1887, p. 214). A côté était probablement nommé le gymnasiarque. Cf. Dittenberger, *Sylloge*, 246, note 18.

53.

Base trouvée sous un monceau de ruines au milieu du gymnase supérieur. H. 0·98 m. sans la base attique qui la surmonte en guise de plinthe. Les lignes 1 et 9 sont gravées sur la bordure.

Μᾶ. Αὐρ. Ὁπλεσιανὸς ὁ καὶ
Ἀρχιγένης, υἱὸς ἱ(ερεως)
Αὐ. Ὁπλωνιανοῦ
Πλάτωνος νεική-
σας θέμιν ἀνδρῶν
πάλη ἀχθεῖσαν ἐκ φ[ι-
λοτειμίας Ἀπολλωνί-
ου Σιμωνίδου ❧
Γυμνασι.

La ligne 9, qui est complète, indique évidemment l'emplacement de la statue, un second exemplaire étant peut-être destiné à un autre endroit. Cf. Heydemann, *Pariser Antiken* (v. I'. *Hallisches Winkelmanns-Programm*, p. 18 et suiv.). Peut-être aussi le mot ΠΙΣΙΔΙ, gravé sur la bordure supérieure d'une base de Termessos la Petite (*Bulletin de correspondance hellénique*, 1886, p. 222) et qui rappelle le mot γυμνασι au moins par l'abréviation et la place qu'il occupe, désigne-t-il un édifice, comme le Φωκικόν dont il est question dans Pausanias (10, 5, 1).

54.

Base dans la cour du gymnase de la ville haute.

Ἡ β]ουλὴ καὶ ὁ
δῆμος
Ἑ]ρμαῖον Τειμο-
κρ]άτους Πλά-
τ]ωνος Τειμο-
κ]ράτους Κάδμο[υ·
τὸν δὲ ἀνδριάν-
τα ὁ πατήρ.

Cf. l'inscription de Mylasa citée dans Lebas-Waddington (*Asie Mineure*, III, 358), qu'il faut lire ainsi :

ἐπὶ ἀνθυπάτου Καισεννίου Παίτου, Τερμησσέων τῶν Μειζόνων Αὐτονόμων καὶ συνγενῶν Μυλασέων, δικ(αστὴς) Τειμοκράτης Πλάτωνος Κάδμου Κάδμος, γρα(μματεὺς) Θόας Ἑρμαίου Θόαντος ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ, δικασταγωγὸς Εἰρηναῖος etc.

De même dans les autres inscriptions analogues, il n'est fait mention que d'un seul δικαστής, d'un seul γραμματεύς. Si un fils d'Hermaios est appelé en même temps frère d'un fils de Platon, cette bizarrerie s'explique par un second mariage de sa mère, comme dans l'inscr. 171. Les inscr. 75 et 75 *ab* (v. les deux dernières dans LW. 1206 et 1207) font bien voir que le Κάδμου de la ligne 6 n'est pas le nom du père de Teimokratès, mais un simple surnom adopté en souvenir de son grand-père (cf. table généal. IV). C'est ainsi qu'un petit-fils de Pankratèse (table généal. IV) prend le nom de celui-ci; de même le Piatérabis de l'inscr. 28 paraît porter le nom de son père (cf. inscr. 34 et suiv.).

55.

Base trouvée au milieu des ruines du bâtiment qui occupe le centre du gymnase *I* (p. 44); deux fragments *a b*, puis un troisième *c* dans le mur d'une des deux chambres à l'ouest derrière *L* 3.

Ἀρχιέρειαν τῶν Σεβαστ-
τ]ῶν Σ. Φλαυίαν Ναννῆλιν
Ὀσ[β]άρου θυγατέρα,
γυναῖκα δὲ ἀρχιερέως
Τιβερίου Κλαυδίου Οὐ[ά]ρου
φιλοπάτριδος, υἱοῦ πολεως
v i d e
Αα]λλη Λρυσερω[τος], φύσει δὲ
Ἀπελλᾶ δὶς Σωκράτους
θυγάτηρ, γυ[ν]ὴ δὲ Λουκρίωνος
Ἑρμαίου, καὶ Φρόντις καὶ Ἀρτέμε[ις
θυγατέρες αὐ]τῶν τὴν ἑαυτῶν φίλην.

56.

Base trouvée au milieu des ruines du bâtiment qui occupe le centre du gymnase (*L* 3). H. 1·21 m. La partie supérieure porte un trou, qui servait peut-être à assujettir une plinthe.

Θεὸν Κάστορα
ἡ γερουσία.

Cf. p. 35, 4. Sur la gérousia et le gymnase, v. Menadier, *qua condicione Ephesii* etc., p. 55; Benndorf, *Reisen in Lykien*, I, p. 72, 8. Pour la Pamphylie, v. t. I, inscr. 8, 9 (Attaléia), 29 (Pergé, cf. 38), 58 et suiv. (Sillyon). Pour la Pisidie, en dehors de Termessos, v. plus loin inscr. 194 (Sagalassos, cf. 218).

57.

Petite plaque, trouvée au nord de l'odéon. H. 0·34 m.; l. 0·32 m.; brisée en haut, coupée en bas; les lettres s'arrêtent à 0·09 m. du bas. L'écriture est bonne, mais les caractères sont presque entièrement effacés.

ΝΤΑΕΙΣΤΟΠϹ
ΔΕΣΥΝΧΩΡΗΣΑ
(environ 15 lettres) ΑΝΛΘΕΙΝΑΙΕΝΤΗ
ΣΑΡΤΕΜΙΔΟΣΚΑΙΓ
ΑΝΤ ΡΟΝΟΝΕ
ΟΗΙΤΙΗΤΑ
Λ ΧΥΤΟ
ΥΔΙΟΣ ΣΑΡ
ΙΟΙΛ ΣΙΝ

1 εἰς τοπο[ν ou εἰς το ο δὲ συνχωρῆσα[ι 3 ἀναθεῖναι ἐν τῇ [στοᾷ τοῦ ναοῦ τῆ]ς Ἀρτέμιδος καὶ 4 χ]ρόνον 7 Διὸς [Σολυμέω]ς.

58.

Grande base de plus de 2 m. de haut, y compris les deux bordures supérieure et inférieure, dans le triangle compris entre le théâtre et les deux portiques.

Ο δῆμος
τοὺς ὑπεσχημένους ἐπὶ τῆς Περι-
κλέο[υς Ὀβριμ]ότου Ἑρμαίου Παδαμοὐ-
ριος] φιλοπάτριδος, υἱοῦ πόλεως πρ(εβουλίας)
εἰς τὴν κατασκευὴν τῆς βασιλικῆς
ὁδοῦ ἐτείμησεν καὶ τῇ ἐπιγραφῇ·
εἰσὶν δὲ·
Ἑρμαῖος Ὀβριμότου Ἑρμαίου Παδαμοὐ-
ριος φιλοπατρις, υἱὸς πόλεως, καὶ Τιβέρι-
ος Κλαύδιος Πλάντας. υἱὸς Τιβ. Κλ. Μαρκέλ-
λου, καὶ ΑΓΓΕΟΛΙΟΣ Ἀπολλωνίου, καὶ ἱερεὺς
Ἀσκληπιοῦ καὶ Ὑγιείας διὰ βίου Μάρκος
Οὔλπιος Χρύσιππος οἱ ἐργεπιστάται· [καὶ εἰς ?
κατασκευὴν παραφυλακείου (vide)
Τιβ. Κλ. Ἀγριππεῖνος, υἱὸς Μαρκέλλου μετὰ καὶ
τῶν ἀδελφῶν ✱ ,β
Γῆς καρποφόρου] ἱερεὺς Ὄπλεσις Ἀρ(τείμου) ✱ τ′
ἱερεὺς Περικλῆς Πλατωνος καὶ ὑπὲρ υἱῶν ✱ φ′
ἱερεὺς Ἀπολλώνιος Τροκόνδου Ἀρτείμου ✱ τ′
Πλάτων Σάμου φιλόπατρις καὶ ὑπὲρ υἱῶν ✱ φ′
Ἀρτείμας Τροκόνδου Ἀρτείμου Νανναμόου ✱ τ′
Διοκλῆς Πιατηράβιος ✱ τ′
ἱερεὺς Τροκόνδας Ἀρτείμου Πιατηράβιος ✱ .
ἱερεὺς Πιατήραβις Ἀρτείμου Πιατηράβιος ✱ σ′
Παιταροβης Πιατηράβιος ✱ . Γ (τ′ plutôt que ,γ)
ἱερεὺς Διὸς Ἐλευθερίου Διόδοτος Ἑρμαίου Ἀρ(τειμου ✱ φ′
Ἑρμαῖος Τροκόνδου φύσει δὲ Ἑρμαίου δὶς ✱ σ′
Μανδρόβης Ἑρμαίου Μανδροβέους ✱ τ′
Σάμος δὶς Κενδεου Σινδείλιος ✱ σ′
Ἀπολλώνιος Τροκόνδου Δηγενᾶ ✱ τ′
v i d e
γραμ.] Ἑρμαῖος Ἀριστείδου.

Il est question des souscripteurs qui ont contribué à la construction de la rue Royale (v. p. 65), et avant tout de quatre ἐργεπιστάται (inscr. 1, προστάται), qui se chargeaient non pas des frais, mais du travail même. En tête est le frère du probule. L. 14, il est question de ceux qui ont promis de contribuer à la construction d'un παραφυλακεῖον. Frænkel (*Die Inschriften von Pergamon*) distingue avec raison les παραφυλακῖται (v. aussi AJA., 1888, p. 268) ou «gens d'armes» (n. 249, l. 17) et la fonction politique du παραφύλαξ (n. 239) à moins que ce dernier ne soit simplement le chef des premiers, comme le suppose O. Hirschfeld (*Die Sicherheitspolizei im römischen Kaiserreich*, n. 116). Comme il n'est pas question de cette fonction à Termessos, comme d'autre part le mot παραφυλακεῖον dans notre inscription n'est pas précédé de l'article et paraît être étroitement uni à la rue Royale, il doit désigner un simple poste d'observation plutôt que la demeure du fonctionnaire. C'est peut-être la construction ancienne dont on aperçoit les ruines près de la première porte (p. 24). La somme totale, qu'on ne peut déterminer exactement à cause des l. 23 et 25, atteint vraisemblablement de 4000 à 5000 deniers. Cf. p. 60.

Parmi les personnages nommés dans l'inscription, on rencontre un Μᾶρκος (l. 12), mais pas un Αὐρήλιος. Les deux premiers noms cités se trouvent dans la table généal. I. L. 11, cf. Αἰνγόλις, Αἰνγόλας en Cilicie (JHS, 1891, p. 231, 11; 271, 74; 262, 43). La ligne 17 se complète à l'aide de l'inscr. 83.

59.

Sur la partie antérieure de la clef de voûte d'une archivolte à trois bandeaux provenant de l'entrée du théâtre (p. 45). Les l. 1 et 2 se trouvent sur le bandeau central et la l. 3 sur le bandeau inférieur. L'inscription paraît se rapporter à une statue, que servaient sans doute à fixer cinq trous ⁛ qu'on aperçoit dans la partie supérieure de la pierre.

Ἡρακλεα
ΙΤΤΩΒΟΝ
ἡ πολις.

L. 1, j'ai lu d'abord ΗΚΑΕΝΟΝ.

60.

Pierre provenant du pilier d'angle de gauche de la scène, de la troisième assise probablement. Cf. p. 45, puis 99 et 101. V. LW. 1205, d'après Falkener-Henzen, (*Annali*, 1852, p. 170), qui a pu lire toute la l. 4, à l'exception de la première et des quatre dernières lettres.

Αὐτοκράτορα Καίσαρα Σεβαστὸν
θεοῦ υἱὸν
ὁ δῆμος ὁ Τερμησ[σέων
ἐ]τίμησεν [σωτῆρα
καὶ εὐεργέτην.

61.

Sur le pilier d'angle de droite (au sud) de la scène, dans la seconde assise (il n'y avait rien dans la troisième).

Κ]ενδέας Κβηδάσιος
Κ]βήδασιν Κβηδασιος
τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ.

Cf. Κβεδίασις en Cilicie (JHS., 1891, p. 249), et (*ibid.*, p. 247, 51) Οὐήτασις (v. plus loin Οὐίτασις, inscr. 89), puis plus haut p. 11.

62.

Dans l'orchestre du théâtre, sur une base circulaire, qui était primitivement surmontée d'une plinthe. Diamètre 0·73 m.; h. (de l'inscr. proprement dite) 0·17 m. Presque illisible:

ἀγ]ομε-
νων καὶ ἀθροι[ζο]μένου τοῦ σύν-
παντος πλήθους ἐν τῷ θεάτρῳ
ἔδοξε τῷ [δή]μῳ · Ἐπεὶ ἱερεὺς
ΟΙΑΤΓΣΟ

63.

Sur un fragment d'une base grossièrement profilée dans l'orchestre du théâtre. H. 0·34 m.; l. 0·64 m.

Αὐτοκρ]άτορα Καίσαρα Λούκιον Σε-
πτείμιον] Σεουῆρον, Εὐσεβῆ Περτίνα[κα
Σεβα]στὸν, Ἀραβικὸν, Ἀδιαβηνι[κὸν
Παρθι]κὸν μέγιστον, δημαρ[χικῆς
ἐξου\ΤΕΟΣ Αὐτοκράτ[ορα τὸ
ΛΒ░ΗΟ . .

64.

Inscriptions des gradins. *A* désigne ceux qui sont en place, dans la partie méridionale des gradins supérieurs (travées III—V, à partir du sud). Ce sont les gradins 1—6, comptés à partir du haut. Les différentes pierres sont désignées par les lettres *a*—*l*. Dans les travées IV et V 1, 2, les inscriptions ont en partie disparu par suite de la construction de piliers postérieurs. *B* désigne les gradins écroulés, dans les travées I III.

A gradins en place:

III, 1 ΠΥ (P au-dessus)

2 *f* ░CΩΑ | *g* ΚΑΚΥ . . .

3 *f* ΕΡΜΑΙC | *g* ΚΟΥ

4 ΟΥ . . . *c* CΚΑΙΟ *f* . . . . . *g* ΚΤΟC *h*

6 *f* Є , *g* ΩΜΑ

IV, 1 *a* ΠΟ░ *b* ΠΡΟΚΑΤΕΧΕ
ΤΕΑΡΜΑΟ
ΧΕΛΗCΑΝΔΡΟ *c d* ΠΟΥ , ░ΕΟΥ ι *e*

f ΚΑΓ *g* ΕΧ░ *h* ΑΙ *i* Α . . \Α

2 *a* C *b* Ο *c* Α░ΧΑCΙΑ *d* ░

e ΙΚΟΝ *f* ΩΝ░ ░ *g* ΟΠΛ

3 *a* . . . Ν *b* . . . . *c* ΛΙΟΤΕΙΜ *d e f* ′ *g* Κ░ *h* Τ░ΟΝΟ

4 *a* ΙΒΕΡ | *b* ΛΥΩΤ *c* ΤΟCΑ | *d* Ν . . . Τ/ *e* ,ΓΑΙΝC *f* . . . . .
g ΟC . . . *h* . . . . *i* . . ΚΟ | *k* ΔΝΟ *l* ΥΝΔΙ ΟC

5 *c* ΤΟ

V, 2 *b* Υ Π ΤΑ *c* Α Ρ | *d* Ρ Χ L | *e* Α Σ puis les inscr. cessent

4 *a* ΥΟΒΡΙ *b* ΜΟΤΟΥ

B gradins écroulés:

1	2	3
ΑΧΙΟΥΥ ΙΔΑΛ	ΠΡΟΚΗ	ΕΣΑΝΝ
4	5	6
ΠΕΕΡΤΝ	ΛΟΗΤ	ΟΥ

III, 3 Ἑρμαίσκου. IV, 1 *b* προκατέχετε (cf. *f* et *B* 2) Ἁρμάσ[τα (dat.) Μ]ελησάνδρου (cf. inscr. 64). IV, 2 *e* Κόνων . . *g* Ὀπλ[ε . . 3 *c* Δ]ιοτείμ[ου 4 *i k l* Κοδνουνδιος (cf. Κιννούνιος inscr. 1, 1). V, 2 ὑπάρχει Ἀσ[τείου? 4 . . ο]υ Ὀβριμότου.

Cf. BCH., 1886, 64 (Kadyanda); LW. 1384, t. I, inscr. 102 (Aspendos); Lebas, II, 2154 (Naxos); *Deltion archaiologikon*, 1890, p. 79 (Megalopolis); Reinach, *Traité d'épigraphie*, p. 422.

65—72**.

Entre chaque pilier du mur septentrional de l'odéon qui regarde le gymnase. Les inscriptions se trouvent en haut sur la pierre du milieu, mais débordent à droite et à gauche. Il ne reste de la dernière, qui est tombée, qu'un fragment très détérioré. Cf. p. 44 et suiv.

65.

Ἑρμαῖος
Ἑρμ]αίου Πιατ[ηράβιος
τοῦ νεωτέρ[ου
ἵππω πρωτοβόλω.

66.

Πιατήραβις
Π[ι]ατηράβιο[ς
τ]οῦ καὶ Πιλ-
λ]ακόου ἀβόλω.

67.

Σ]άτας ΟΠ▨ΟΥΣ (c.-à-d. Ὁπλέους)
Πιλλακόου Σάτου
παντὶ πώλω.

68.

Ὅπλης Ἑρμαίου
Ὁπλίους
μειχρὸν δρομον.

69.

Σάτας Ὁπλέους
τοῦ Πιλλακόου
μέγαν δρόμον.

70.

Ὀταν ΕΙ▨Π\ΜΟΞ▨ΣΕΛΙΟΣ
τοῦ Ὀβριμότου
ὁπλείτην.

71 (= 69).
[Σάτας Ὁπλέους]
τοῦ Πιλλακό[ου
μέγαν δρόμ[ον.

72.
? [Ὀβριμότης]
Ὀσβάρου [Ὀ]βριμότου Στράβωνος
π]άλη.

72*.

On ne lit plus que ΙΔΡΟΜΟΝ; l'inscr. était probablement la même que l'inscr. 68.

Cf. 47. Les vainqueurs appartiennent tous aux familles citées dans les tables généal. I et II. Parmi les jeux vient en première ligne la course à cheval, ordonnée suivant l'âge des chevaux. Au lieu de la distinction habituelle des τέλειοι et des πῶλοι, nous avons ici le mot πρωτοβόλος (*Geoponici*, 16, 1, 13 : τριάκοντα μὲν γὰρ μηνῶν γενόμενος ὁ πῶλος πρωτοβολεῖ τῶν ἐμπροσθίων ὀδόντων οὓς καλοῦμεν τομεῖς), puis le mot ἄβολος, qui signifie peut-être «de deux ans», enfin l'expression πᾶς πῶλος, atticisme qui n'est peut-être pas très correct, avec le concret employé pour l'abstrait. Parmi les jeux gymniques, on trouve la petite course (68), la grande course (69), la course armée (70). On ne trouve ni la course circulaire, ni le pancrace (cf. 26, 27, 29), ni le saut (28); la petite et la grande courses, au contraire, paraissent revenir deux fois (71 et 72*) avec les mêmes vainqueurs. Cf. μακρὸς δρομος à Sestos et à Athènes (Dittenberger, *Sylloge*, 246, 83, 403, 37; à Délos (BCH., 1883, p. 370).

72**

Epistyle dorique, dans un mur près de l'odéon. L. 1·15 m.; h. 0·42 m., sans la bande qui porte les gouttes.

ΠΙΛΛΑΚΟ˅ | (c.-à-d. Πιλλακο[ου)

Cette pierre se rapporte bien, par ses dimensions, à l'épistyle de l'odéon, comme le fait voir la fig. 60, p. 104. Comme le nom de Pillakoas est celui qu'on rencontre le plus fréquemment dans les inscriptions de vainqueurs qui précèdent, il est probable qu'un descendant de ce Pillakoas avait contribué à la construction de l'odéon.

Il me paraît peu probable que j'aie oublié un Ο dans ma transcription.

73.

Grande base circulaire, assez grossière, à l'angle nord-est de l'odéon. H. 1·53 m.; diam. 0·88 m. La partie supérieure porte la trace d'une statue, sur la moitié postérieure. Lettres à moitié effacées.

Αὐτοκράτορα
Καίσαρα Μᾶρκο[ν
Αὐρήλιον Σεο[υη-
ρον ΑΙ/ΙΟΝ Ἀντωνεῖνον
Εὐτυχῆ, Εὐσεβῆ
Σεβαστὸν Σωτῆρα
τῆς οἰκουμένης
ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος.

Le nom d'Αἴλιον, donné à Caracalla l. 4, est peu usité, ainsi que la place qu'il occupe.

73'.

Seconde base dans le prolongement de la ligne septentrionale de l'odéon vers l'est.

Ἀρχ]ιερῆα ἄνακτος ἀγα-
κλ]έος ἡ πατρὶς ἐσ-
θλὸν
Τε]ίμησεν προγόνων
κ]ῦδος ἐνεγκάμε-
νον,

Ζηνόδοτον, βουλαῖσι
κεκασμένον, ἀρχι-
πρόβουλον,
ἀρχὴν εἰρήνης ἐκτε-
λέσαντα διπλήν.

Il est question, dans l'inscr. 106, d'un autre εἰρηνάρχης, εἰρήνης προστάτης.

74.

Troisième base dans le prolongement de la ligne septentrionale de l'odéon vers l'est.

Ὁ δῆμος
ἀρχιερέα τῶν
Σεβαστῶν καὶ
ἱερέα Διονύσου
διὰ βίου Ὁπλη-
τα Ὀβριμότου Ὀ-
τάνειτος φιλό-
πατριν υἱὸν πό-
λεως εὐνοίας
ἕνεκεν τῆς
εἰς αὐτόν.

75.

Sur le linteau de la porte du petit temple *N* 4 (p. 47, pl. IX). La l. 1 se trouve dans la moulure creuse qui le surmonte, la l. 2 sur la moulure ronde voisine et la l. 3 sur la seconde moulure; la l. 4 se trouve sur la cimaise droite qui suit, les l. 5 et 6 sur la face supérieure, et la ligne 7 sur la face centrale. La face inférieure est vide. La pierre est fortement dégradée, et nous avons dû copier l'inscription, au sommet d'une échelle, lettre par lettre, en partie à la lumière d'une bougie, et malheureusement sans pouvoir déterminer l'espace qui se trouvait en avant.

ΣΚΑΙΟΕΛΛΡΣΕΛΝ ['Αρτέμ]ειδι Αὐρηλία Ἀρμάστα ἡ καὶ Πανκράτια, θυγάτηρ Μ. Αὐρ. Πανκράτους Τειμοκράτους, ἄρξαντος τὴν ἐπώνυμον ἀρχὴν καὶ ἀρχιερασαμενου, γυνη δὲ ἱερέως Μουσῶν [διὰ βίου] Μ. Αὐρ. Τιβερίου Ὅπλητος, τὸ ἄγαλμα καὶ τὸν νεὼ [ἐ]κ θεμελίων ἐκ τῶν ἰδίων κα[τ]ασκευάσασα διὰ τοῦ ἀνδρὸς ἀφιέρωσεν ἀκολούθως εἰσαγγελίᾳ τοῦ πάππου Τειμοκράτους, γενομένη πρ(οβούλου) [Π]ο[π]λίου Αἰλίου Ἑρ(μαίου) · | [5] τὸν δὲ λοιπὸν κόσμον καὶ τὴν σκούτλωσιν τοῦ [νεώ], καὶ τῶν ἀργυρῶν εἰκόνων [τὴν] ἀνάθεσιν Αὐρ. Παδαμουριανὴ Νανῆλις Ὅπλητος ἀρχιερασαμένη, μήτηρ τῆς Πανκρατείας, ἀκολούθως εἰσαγγελίᾳ [ἐ]ποιήσατο καὶ αὐτὴ συνκαθιέρωσιν.

L. 1 : Σεβαστοῖς καὶ θεᾷ μεγάλῃ Ἀρτ.? Cf. 75 ab. L. 5, σκούτλωσιν, v. 200; même ligne, ΤΟΥΜ . . .

75ab, LW., 1206 et suiv. Bases des statues de Platon et de Teimothéos, deux oncles de la même Armasta (v. table généal. IV), à gauche et à droite en avant de la porte du temple *N* 4. V. pl. IX pour la division des lignes.

75a, la l. 2 est précédée du signe ☙. L. 5, γυνὴ ἱ. Μουσῶν est expliqué, d'après 75, l. 1, comme dans 75b. A la fin des deux inscr. est l'abréviation ΕΡ.

76.

Architrave et frise à rinceaux, en avant du petit temple *N* 3 (v. p. 51). Brisée à gauche; l. 1·88 m.; sur la face supérieure : (Δ̄, ⊏̣).

αὐ]ΤΗΣ ΑΝΔΡΟΣ ΤΙ . ΚΛ . ΤΕΙΜΟΔΩΡΟΥ ΙΕΡΑ[σαμένου

La fondatrice est connue par les inscr. 7 et 40, le mari par les inscr. 39 et 41, où il est cité comme prêtre de Zeus Solymien. L'opinion exprimée p. 51, à savoir que ce monument serait plutôt un temple de Rome, est très incertaine.

76a. Sur une pierre de 1·32 m. de longueur sur 0·54 m. de hauteur et 0·27 m. d'épaisseur, tout près et à l'ouest de *N* 3, se trouvent les mots : Ἱ(ερεὺς) ΑΥΡΗΛΙΟΣ, qui occupent à peine la moitié gauche (CIG., 4366 et suiv., l. 1).

77.

Sur un linteau de porte dans la façade méridionale du gymnase *I*; difficile à lire.

Τοῦ πρώτου ἱερασ]αμένου Διὸς καὶ Διώνης Ἀλφείδου Μολέους [τὸν ναὸν καὶ τ]ὰ ἐν αὐτῷ ἱερὰ καὶ ἀγάλματα ὁ δῆμος ἐκ τῆς ὑποστάσεως (au-dessous de τῷ ἱερὰ καὶ ἀγα—).

Cf. 83. Construisez ὁ δῆμος ἐκ τῆς ὑ. τοῦ κτλ.

78.

Sur un autel circulaire représentant un sacrifice (p. 52); lettres presque entièrement effacées. L. 1—3 au-dessus de la tête du sacrificateur.

Ὀτάνις ΙΟΓΑΚ
ἱερ[εὺς
Διὶ Σολυμεῖ ·
Διονύσιος Ἡρακλε[ίδου
Ἀλεξα[ν]δρε[ὺ]ς [ἐποίει (?)

L. 2 ΙΕΡΗ▒Σ   5 il s'agit d'un artiste d'Alexandrie.

79.

Dans les ruines situées au nord-ouest de *N* 3 (p. 56). Bloc de 1 m. de longueur sur 0·67 m. de hauteur et 0·79 m. d'épaisseur. La partie supérieure est vide.

Ἀρχιερέα καὶ ἱερέα Διος Σολ[υμέως
γενόμενον Λαέρτην Να[νναμόου
Λαέρτου ἱέρεια Θεᾶς Σεβ[αστῆς
Δομετίας, Ἀρτέμεις Να[νῆλις (?)
Λαέρτου, τὸν ἄνδρα αὐτῆ[ς εὐχαριστίας ἕνεκα καὶ μνήμη[ς.

Cf. p. 52 et les inscr. 85 et suiv.

80.

Base quadrangulaire dans le sanctuaire de Zeus Solymien (v. p. 52).

[ὁ δεῖνα . . . .]
. . [υ νεικήσας

ἀγῶνα
παίδ[ων πα-
λ[η] Ἀσκ[λ]η[πεῖ-
ον Μ. Ὀλ[όλλου
Ὀλολ[λου τὸν
κατα[λειφθέν-
τα ὑπ[ὲρ τοῦ ὑ-
ιοῦ [Μ]ολέους
ἀχθέν[τ]α τὸ
γ' πρ. Πλά[τω-
νος β' Ὁπλέ-
ους.
Ἀνεστάθη
ἐπὶ ἱερέως
Σολυμέως Δι[ός
Στράβωνος [β'.

Le sens est un peu différent du sens des inscr. 80ᵃ et 117, qui sont relatives aux vainqueurs du même jeu, même si on lit, l. 3, ἀγῶ[να ἀνδ]ρῶν π[ά]λη. Sur le nom du père, il y a une erreur du lapicide. Ὀλόλλου Μο(λέους) Ὀλόλλου paraît être la véritable leçon, d'après 80ᵃ, 80 (avec une transposition) et 117, plutôt que Ὀλόλλου Μολόλλου. Cf. Μοβωλδεύς p. 12, Μοκόλλης, *Athenische Mittheilungen*, 1891, p. 249, et Sterret, WE., 434 (Karabaulo).

80ᵃ (LW., 1209), que je n'ai pas vue, se rétablit comme il suit, d'après les inscr. 80, 117 et 133: Τείρων Κλ. Ἀπελλοῦ νεικήσας θέμιν Ἀσκληπεῖον ἀνδρῶν πάλη τὴν ἀχθεῖσαν τὸ δ' ἐκ φιλοτειμίας Ὀλόλλου Μο. Ὀλόλλου ὑπὲρ Μολέους τοῦ υἱοῦ, πρ. Πλάτωνος Μειδίου Πλάτωνος.

81.

Dans le sanctuaire de Zeus Solymien; deux fragments d'une base circulaire.

αὐτοκρΑ|τορα τραιανὸν
ΑΔΡΙΑΝ ΟΝ ΚΑΙ σαρα θεοῦ
ΤΡ/ΑΙΑΝΟΥ Υἱὸν θεοῦ
Ν ΕΡΟΥΑΥΙΩνὸν
ΣΕΒΑστόν.

82.

Au sud du temple de Zeus Solymien, à l'est de *P*6; grande base (v. p. 55, 2, Hirschfeld) d'une statue équestre.

Κωνσταντείνω[///]νέω
Ἡλίῳ
παντεπόπτῃ
ὁ δῆμος.

L. 1, la deuxième avant-dernière lettre faisait l'effet d'un Σ; mais j'ai reconnu un Ω dans la dernière à cause de la barre transversale du bas.

La comparaison d'un empereur avec Hélios, ainsi qu'avec d'autres dieux, est usitée depuis le commencement de l'empire. Cf. Νέῳ Ἡλίῳ Νέρωνι à Sagalassos (inscr. 221). Codinus (*de orig.*, p. 15 *B*) dit d'une statue de Constantin: ὃν ὁρῶμεν δίκην ἡλίου τοῖς πολίταις ἐκλάμποντα. Dans la Pisidie septentrionale, la statue d'un empereur porte l'inscription Ἥλιος ἔφιππος (v. *Revue archéologique*, 1887, p. 96).

83.

Base encastrée postérieurement dans un mur. H. 0·91 m.; l. 0·98 m. La moulure supérieure paraît avoir porté une ou deux lignes aujourd'hui effacées.

[Ὁ δῆμος τὸν ναὸν καὶ τὰ ἐν αὐτῷ ἱερὰ τοῦ]
πρώτου ἱερασαμένου καρποφόρου Γῆς
Ὁπλέσιος Ἀρτείμου Ὁπλεσιος ἐξ ὧν
ὑπεστήσατο ✱ ΜΒΡ (μυρίων καὶ δισχειλίων καὶ ἑκατόν).

Cf. p. 53 et suiv., Γῆ καρποφορος, et peut-être aussi BCH., 1888, p. 194. Comme dans l'inscr. 77, le nom du prêtre est au génitif, parce que ὧν ὑπεστ. est la périphrase de τῆς ὑποστάσεως et parce qu'il est déjà précédé du nominatif δῆμος.

84.

Sur le mur mentionné p. 54 dans le voisinage de l'oracle aux cinq dés. Il serait sans intérêt de reproduire les traces des lettres incertaines. Voici tout ce qu'on distingue à peu près:

. . . .
οἱ δὲ βουλόμενοι . . . . ναὸν Ἀ///
. . . .
. . . χρονον καὶ πρὸς ὃν ἐλπ. .
. . . .
κα μὲν οἰκονομοι ὃν μ . . .
. ν οἰκονομούντων γραφόντων ἔτ.
. . . .
ποιησαν
. . . .
επιον καὶ ἀνὰ μῆνα . . . αὐτοῖς.

85. 86.

Dans le tas de décombres qui se trouve au sud-ouest de *N*3. Deux blocs semblables, mais paraissant indépendants(?); *a*: 0·92 m. du bord gauche au bord droit, qui se raccordait avec une autre pierre; *b*: 0·95 m. du bord gauche, qui présente également une surface de raccord, jusqu'à la cassure à droite. Les deux pierres sont surmontées d'une moulure creuse.

a	*b*
Ὁ δῆμος ἐτείμησεν τὸ ἐκ τ(| N	Ὁ δῆμος ἐτείμησεν τὸ τρίτον
ἀρ]χιερέα Αὐτοκράτορος Καίσαρος Σεβαστοῦ	ἀρχιερειαν Σεβαστῆς Ἀρτέμ[ιδος.
ἱερ]έα Διὸς Σολυμέως διὰ βίου Λαέ[ρ]την	
Λανναμό]ου φιλόπατριν καὶ πατέρα πόλεως.	

La l. 1 est écrite en plus gros caractères. Cf. 79.

87.

Base situee le long du mur de derrière au sud du gymnase supérieur. Il y a en réalité deux bases; mais celle de droite seule porte l'inscription. P. 44.

Τροκόνδας Μολέους Μισκ[ναῖ-
ος καὶ Ἀπολλώνιος Ἁρμοδίου Μο-
λέους καθ' υἱοθε[σία]ν Ἀπολλω-
νίου Μολέους Κοιμόου Ἀπολλώ-
νιον Μολέους Κοιμόου καὶ Μολα-
νειοίαν Μολέους Μισκναῖος
τὴν γυναῖκα αὐτοῦ κατὰ
διαθήκην.

88.

Inscription gravée, ou plutôt creusée sur la porte de la grande maison décrite p. 55 et 105, sur le montant gauche. Cf. p. 56 et 105

Εὐτύχι ΒΓΖΛΑΙ $\overset{P}{T}$
ὁ κτίστης
τῆς πόλεως.

Le monogramme signifie Τροκόνδου, comme le prouve l'inscr. 137ᵃ. Le nom précédent, c'est-à-dire le nom de son fils, est Βρελλι (?) ou Βήμι. Cf. Τρεβῆμις (*Reisen in Lykien*, II, nº 176) en Cilicie. puis JHS., 1891, p. 260, 37; 266, 58, enfin Γβαῖμος dans l'inscr. 201.

89.

Sur la terrasse située en avant du temple *N2*, au milieu de nombreux débris qui se sont effondrés ou ont été jetés dans une citerne. Support droit d'une base; l. 0·50 m.; h. 0·75 m.

Ἡ πατρὶς
[ἱ. Ὁπλ]ῆτα δὶς Ὀβριμ-
ότου Ὀ]σβάρου [ἱ.] Ἄρεως,
οὗ ἐτε]λέσθη τὸ β' γυ-
μνασι]αρχία ἐπὶ τῆς
Στράβ]ωνος Οὐιτάσι-
ος Πλά]τωνος πρ(οβουλ.)

L. 2, la première lettre conservée est un Ν ou un Η; dans le premier cas on pourrait rétablir Μάσαντα. J'ai restitué Hoplès, parce que ce nom, très répandu d'ailleurs, se rencontre précisément dans la famille (table généal. II). J'ai de plus ajouté l'abréviation ἱ. pour la régularité. V. p. 56. Pour le nom Οὐίτασις, cf. inscr. 61.

90.

Sur une grande pierre près de l'angle nord-ouest du temple d'Arès (?) N2

Αὐ]τοκράτορα Καίσαρα . . .
Σεβασ]τὸν Κόμοδον
ἡ βουλή] καὶ ὁ δῆμος.

91.

Base placée le long du mur qui se rattache à *N2* au nord de *L* 1. H. 1·40 m., y compris le socle en forme de plinthe qui la surmonte.

Ἀρχιερέα τὸ δ[εύ-
τερον καὶ ἱερέα [Διο-
νύσου διὰ βίου [Ὁ-
πλῆτα Ὀβριμότ[ου
Ὀτάνειτος, ἡγε[μό-
να τὸν ἐκπεμφθέντα
τῷ μεγίστῳ Αὐτο-
κράτορι Καίσαρι Μάρ-
κῳ Αὐρηλίῳ Ἀντωνεί-
νῳ Ἀρμενιακῷ Παρθικῷ
Μηδικῷ Δακικῷ Γερμα-
νικῷ· τὸν δὲ ἀνδριάν-
τα ἀνέστησαν Μόλης
Μάνειτος, Κόνων β', Ἑρ-
μαῖος β' Ἀσπανδάνιος, Πρόθυμος
Ἑρ., Κορκοίνας Ἀπολλωνίου [τὸν
αὐτῶν πατρῶνα κατὰ διαθήκην εὐχαριστ[ίας
χάριν.

5 ἡγεμών a ici son sens primitif de «qui montre le chemin». Cf. le mot ὁδοποιεῖν, fréquemment employé. Cf. Arrien, I, 25, 9: ξυμπέμπει αὐτῷ τῶν Περγαίων τινὰς τὴν ὁδὸν ἡγησομένους, et 26, 1.

92.

Base située dans le prolongement du mur septentrional de *N2*, à l'extérieur

Ὁ δῆμος ἐτείμησεν
Πλάτωνα Τρο-
κόνδου Κοτ-
τέους εἰκόνι
χαλκῇ καὶ χρυ-
σῷ στεφάνῳ·
τὸν δὲ ἀνδρι-
άντα ἀνέστη-
σαν Κουκού-
ρας γ' Ἑρμαίου
καὶ Μέλπων καὶ
Χαρίτων οἱ ἀπε-
λεύθεροι.

Le personnage honoré fait probablement partie de la famille de la table généalogique IV.

93.

Base près du relief d'Héraklès, v. p. 57.

Ἱερέα θεᾶς Ῥώ-
μης Σεβαστῆς

καὶ Διὸς Σολυμέ-
ως διὰ βίου Μᾶρ.
Αὐρ. Μειδιανὸν
Οὐᾶρον οἱ κατὰ
πολιν τεχνεῖται
σκυτεῖς τὸν ἴδι-
ον αὐτῶν εὐεργέτην.

On trouve une autre corporation à Sagalassos, inscr. 195, 12.

4 Le nom complet M. Αὐρ. Μειδ. Πλατωνιανός Οὐ. se trouve dans les inscr. 94, 104, 135, 136, 137, 138.

94.

Base voisine de la précédente. V. table généal. III.

Μειδίαν Πλά-
τωνος Μειδίου,
ἱερεὺς θεᾶς
Ῥώμης διὰ βί-
ου Μᾶρκος Αὐ-
ρήλιος Μειδι-
ανὸς Πλατω-
νιανὸς Οὐᾶρος
τὸν πατέρα.

95.

Base près de *P*3 du côté de la vallée, v. p. 57. La base et la plinthe sont taillées dans un seul bloc, suivant un usage assez fréquent; cette dernière a la forme d'une base attique. H. 1·70 m. La face supérieure porte deux trous.

Μᾶρ. Αὐρ. Ἑρμαῖος,
υἱὸς Μάρ. Αὐρ.
Ἀπολλωνίου
Ἔρωτος Ἀντιό-
χου Ἔρωτος νει-
κήσας θέμιν ἀνδρ[ῶν
πάλη, ἀγῶνος [ἀχθέντο]ς
ἐκ φιλοτειμίας Σιμω-
νίδου Ἀπολλωνίου, φύ-
σι Θόαντος Σιμωνίδου·
πρ. Μ. Αὐρ. Μουσαίου.

96.

Base voisine de la précédente. H. 0·90 m. Deux trous dans la face supérieure; écriture peu nette.

Ἱερεὺς [θ]εο[ῦ Π]οσ[ει-
δ]ῶνος διὰ βίου Μᾶρ. Αὐρ.
Μόλης Ὁπλέους
Μ. Ὁπλέσιος
(Deux coupes.)
ἱερονείκης
παράδοξος
νεικήσας θέ-
μιν ἀνδρῶν
(Deux coupes.)
πάλη ἀχθεῖσα[ν
ἐκ φιλοτειμίας Τι.
Αἰλίου Ἀγρ[ιπ]πείνου.

97.

Fragment d'une base, près de 95 et 96; caractères fortement rongés.

Μᾶρ. Αὐρ. Θόας υἱὸς [Σ]ι[μω-
ν]ίδου [Θ]όαντος
νεικήσας θέμιν παί-
δων πάλη ἀχθεῖ-
σαν . . . .

98.

Sur un grand linteau de porte, à l'ouest du monument *P*3 (p. 57). L. 2·73 m. Inscription complète d'une seule ligne, gravée sur la face supérieure, haute de 0·09 m.

Αὐτοκράτορι Καίσαρι Τίτω Αἰλίω Ἀδριανῶ Ἀντωνείνω Σεβαστῶ Εὐσεβεῖ καὶ θεοῖς.

99.

Un peu en arrière, au bord du chemin qui va de *P*3 à *P*4. Deux fragments d'un linteau de porte richement profilé. L. (*a*) 1 m. et (*b*) 1·40 m. (coin à droite). Ε Ω.

a

ΝΙΡΛΛΕΙ . . . . . Ι_ΓΑΝΤΙ

b

Ἡ] Τερμησσέων τῶν μειζόνων πόλις.

100.

Encore plus au nord-ouest; linteau de porte dorique près du montant (v. p. 57). L. 2·64 m.; h. 0·63 m. environ. Sur l'épistyle, haute de 0·195 m., 0·77 m. vides à gauche.

Εἰς αἰῶνα τὸ κράτος το[υ] κυρίου.

101.

Un peu au nord-ouest de *P*4 (v. p. 57); deux fragments d'un couronnement de fenêtre(?), ayant ensemble environ 0·70 m. de longueur. La partie qui porte l'inscription a 0·013 m. de hauteur. Ecriture assez serrée.

Αὐτοκράτορι Καίσα]ρι Τίτω Αἰλίω Ἀδριανῶ Ἀντωνείνω Σεβαστῶ καὶ τῶ σύμπαντι] αὐτοῦ οἴκω καὶ τοῖς πατρίοις θεοῖς.

102.

Base à droite devant la porte du monument *P*4 (p. 57), surmontée d'une base attique, (comme 95), avec deux trous à

la partie supérieure. H. 1·90 m. L'inscription avec l'encadrement a 0·54 m. de largeur.

Μᾶρκον Αὐρ.
Ἴλαρον
Μ. Αὐρήλεις,
υἱὸς Αὐρ.
Ἴλαρος, ὁ πα-
τὴρ μνή-
μης ἔνε-
κεν.

L. 3, Αὐρήλιος et 5, Ἱλάρου ou Αὐρηλίου; l. 4, υἱόν.

102ᵃ CIG. 4364; sur un linteau de porte de 2·95 m. de longueur (v. plus haut p. 57), Τ. Κ. ΟΥΑΡΟΥ et plus loin Τ. Κ. ΜΑΡΚΕΛΛΟΥΣΠΟΥΔΗ.

102ᵇ CIG. 4366 i^5 (v. plus haut p. 57).

103.

Sur le montant de l'entrée méridionale du double portique *L*5, côté est, (si je comprends bien, en m'aidant de mes souvenirs, l'indication de lieu assez vague que donne mon carnet. Pierre très dégradée.

Μάρκος Αὐρ.
Θ]οαντιανὸς
Μήλα]ς, υἱὸς Αὐρ. [Θ]όαν-
τος Μήλου Ἑρμαίου
νικήσας λαμπάδ[α
ἐ]κ φιλοτειμίας Τι.
Κλ. Ἀγρίππου·
πρ.] Αὐρ. Διοτείμου
Πλάτω]νος Ποσειδω-
νίου.

5 λαμπάδα cf. 31

9 Πλάτωνος à cause de 145, 5, cf. 31.

103*.

Sur une pierre du mur méridional du portique; caractères grossièrement tracés.

ΠΟΟΥ (Ρ au-dessus du Π)

Cf. 13ᵃᵇ.

104.

Base de statue le long de la rue bordée de portiques, côté ouest; la seconde au sud de la deuxième colonne. Dim. de l'inscr. : 0·81 m. sur 0·59.

Ἱερέα θεᾶς Ῥώ-
μης Σεβαστῆς
διὰ βίου Μ. Αὐρ.
Μειδιανὸν Πλα-
τωνιανὸν Οὐά-
ρον οἱ ἴδιοι πρό-
βουλοι.

Cf. 142.

105.

Grande base posée sur un banc à deux pieds (comme les sarcophages), dans la rangée occidentale, entre la troisième et la quatrième portes. H. 1·01 m.; l. 1·46 m. Difficile à lire.

. . . ΛΗΣΞΟΥΝΛΕΤΛΙΙΛ.. ΙΓΛΛΜΛΙ.ΟΤΥΣ . . . ΚΡΛ
θῆκαν ἐκηβολίοις, παιδὶ τε καὶ γενετῇ·
οὗτοι γὰρ βασιλῆος ἀγακλέος ἐσθλὰ δίκαια
μέζονα τῶν ἄλλων τῇδ' ἔλαβον πατρίδι·
καὶ τῷ μὲν φθιμένῳ λά[μπε]ι κλέος ἐσθλὸν ἐπ' ἔργοις.
παιδὶ δ' ἐνὶ ζωοῖς ταῦτα σαωσαμένῳ.

Il s'agit d'un père et d'un fils, qui portaient le même nom et vivaient vers l'époque de M. Aurèle ou de Vespasien. Tous deux s'étaient distingués à la guerre par leur adresse au tir et avaient valu par là à leur patrie des avantages, dont le fils est seul à profiter, son père étant mort.

L. 1 Τερμ]ησ[σ]ου ν[α]ετ[α]ὶ [τάδ'] ἀγ[ά]λμ[ατα, suivis d'un nom auquel se rapporte ἐκηβ. L. 5 ΛΑΙΙΚΙΙ.

105ᵃ CIG. 4366. 105ᵇ CIG. 4366 i^3, p. 1165; LW. 1203.

106.

Base de la rangée occidentale, immédiatement après 105ᵃ au nord.

Τὸν διασημότατον
δουκ(ηνάριον) Α Αὐρ. Μαρκιανὸν
ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος
τὸν πάτρωνα καὶ
εὐεργέτην τῆς
πόλεως
καὶ εἰρήνης προστά-
την.

7, cf. ἀρχὴν εἰρήνης 73. O. Hirschfeld, *Die Sicherheitspolizei*, (v. 58), p. 24 et suiv.

107.

Base de la rangée occidentale, immédiatement après 106 au nord; tombée à terre du côté qui porte l'inscription et difficile à lire par dessous.

Τὸν ἐξοχώτατον
ὕπαρχον
τοῦ ἱεροῦ πραιτωρί[ου
Οὔλπιον Σιλουιανὸν Σ(?)
ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος
τὸν σωτῆρα καὶ
εὐεργέτην τῆς πόλεως.

108.

Base de la rangée occidentale. H. 1·37 m.

Ὁ δῆμος ἐτείμη-
σεν
Μάρκον Τερέν-
τιον Οὐάλεντα
χρυσαῖς τειμαῖς

109.

Base de la rangée occidentale, un peu plus au nord que la base 108.

[Ὁ δῆμος ἐτείμησεν]
ἱερέα [Τυχ]ης πόλεως
διὰ βίου Φιλόμηλον
Ὀτ[άν]ου [Φ]λο[ρ]ίου Μή-
λου·
τὸν δὲ ἀνδριάντα
ἀνέστησεν Κλαύ-
διος Τροκόνδας
ὁ τροφεὺς αὐτοῦ.

L. 2 ΙΙ/ΛΗΣ 4 cf. 110.

110.

Base de la rangée occidentale. H. 0·76 m.; l. 0·67 m.

Ὀτ[α]νης Φλορίου
Μ[ή]λ[α]ν Φλορίου,
τον ἀδελφὸν [α]ὑτοῦ
μνήμης χάριν.

111.

Base de la rangée occidentale.

M. Αὐρ. Ἑρμαῖος, υἱὸς
M. Αὐρ. Μελησάν-
δρου Ἑρ. νεικήσας
θέμιν ἀνδρῶν πάλη
ἀχθεῖσαν τὸ ια´ ἐκ
φιλοτειμίας Σιμω-
νίδου Ἀπολλωνιου,
φύσει Θό(αντος) Σιμωνίδου
πρ. ἱ. θεᾶς Ῥωμης καὶ
Διονύσου διὰ βί-
ου M. Αὐρ. Πλατωνι-
ανοῦ Ὀτάνου.

Les parents du vainqueur sont nommés dans l'inscription funéraire 146[a].

112.

Base de la rangée occidentale, tombée. Caractères avec traits horizontaux faiblement marqués.

Ἡ βουλὴ και ὁ δῆμος
ἐτεί]μησε[ν Αὐρ.
Ἀ[ο]μάσταν Ἀρτεί-
μου ΣΩΛΒΛΓΔΟΥΛ
καὶ Ἀρμάστας Ἑρ.
Πα]ν[κ]ράτου θυ γατ.), ΟΒΑ
τὴν ἀνάστασιν ἐπο[ι-
ήσαντο.

L. 4 Σιμωνίδου δ´ (?) 7 οἱ καὶ τὴν etc.

113.

Petite base de la rangée occidentale. H. 0·60 m.; l. 0·46 m.

Ὁ δῆμος
ἐτείμησεν
Ἑρμαῖον Ἐντεί-
μου Ἑρμαίου, τὸν
δὲ ἀνδριάντα ἀ-
νέστησεν ὁ πα-
τήρ.

114.

Base, composée de deux parties placées l'une près de l'autre.

Πολέμων A [c.-à-d. δ´] Ἀρτέμων[ος
Νέωνος νεική-
σας θέμιν παίδων
πάλη[ν τὴν] ἀχθεῖ-
σαν [ἐκ τῶν] κατα-
λειφθέντων χρη-
μάτων τῇ πόλει
ὑπὸ Τίτου Αἰλί-
ου Ἀγριππεί-
νου
πρ. Ἑρμαίου Μουσαί-
ου Ἑρμαίου Μάσαντος.

115.

Base de la rangée occidentale (?). H. 1·56 m.

Ἡ πατρὶς
Μόλητα Ἀπολλω-
νίου Στράβωνος
ἄρξαντα ἐνδο-
ξως τὴν ἐπώνυ-
μον ἀρχήν.

116.

Base de la rangée occidentale.

Πλάτωνα ἱ(ερέως) Μο-
λέους Πιλλακό-
ου Ἑρ. Ἄτταλος
ἱ(ερεὺς) Μόλης ὁ πατὴρ
μνήμης ἕνε-
κεν.

117.

Grande base de la rangée occidentale, sans moulures et encore debout.

Ἡρακλέων [Διοτε]ίμου
Πιλλακόου [νε]ική-
σας θέμιν Ἀσκ[ληπεῖ-

ον παίδων πάλην τὴ[ν
ἀχθεῖσαν τὸ γ' ἐκ φιλο-
τειμίας 'Ολόλλου Μολόλ-
λου ὑπὲρ Μολέους τοῦ
υἱοῦ
...ΥΤΕΜΟΣ Πλάτω[νος
τοῦ 'Οπλέους.

Cf. 80, 80^{a}. Le chiffre du jeu et le probule sont évidemment les mêmes que dans l'inscr. 80; il faut donc lire, l. 9: πρ. Πλάτων]ος Πλάτωνος τ. 'Ο.

117^{a}, LW., 1012; lisible tout entière. L. 1. Τροκόνδας Ε (c.-à-d. πεντάκις) Ἀττέους.

L. 4, à la fin, ΑΝΔΡ$\overset{N}{Ω}$.

118.

Base d'une statue de vainqueur dans la rangée occidentale. Dim. de l'inscr.: 0·50 m. q.

'Ερμαῖος ἱ. [Μολέους
Πιλλακόο[υ νεικήσας
θέμιν παίδ[ων πά-
λην ἐκ φιλο[τει-
μίας Τίτου Α[ἰλί-
ου Ἀγριππεί[νου
ἀγωνοθετοῦ[ν-
τος Ζηνοδότ[ου
Διοτείμου ε'.

La l. 1 est rétablie d'après 116 et 123, 136.

119.

Petite base à encadrement orné, dans la rangée occidentale. H. 0·89 m.; l. 0·70 m.

Γῆν τὴν καὶ Δομναν,
θυγατέρα Μολέους
Ἀπολλωνίου
Στράβωνος
Ἀπολλώνιος
Στράβωνος
ὁ ἀνήρ
μνήμης καὶ στοργῆς
χάριν.

Γῆ, cf. p. 11, inscr. 139, 175; AJA., 1889, p. 47.

120.

Base de statue devant le linteau de porte dorique au sud-est de l'entrée de la rue des portiques. H. 0·97 + 0·21 m. (pour la base attique); l. 0·635 m. Taillée sur trois côtés.

Μ. Αὐρ. Τιβ. 'Οπλητιανος
Πανκράτης, υἱὸς Μ. Αὐρ.
Τιβ. Ὅπλητος στε-
φθεὶς ἀγῶνα παί-
δων ἀχθέντα τὸ Λ
ἐκ φιλοτειμίας Αὐρ.
Χαριδημιανοῦ Ἀ-
πολλωνίου καὶ Αὐρ.
Ἀντιοχίδος, τῆς
θείας γυμνασιάρ-
χων, πρ. Μ. Αὐρ[ηλίου
Παδαμουριανοῦ Ὅπλητος.

V. table généal. IV, 10. L. 5, τὸ α' (?).

120^{a}, CIG. 4362,; base encore debout, le long du portique oriental, devant la troisième colonne à partir du sud.

121.

Quatrieme base de la rangée orientale.

Ἀρτέμων ἱερέως
'Ερμαίου η' νει-
κήσας θέμιν
παίδων πάλην
τὴν ἀχθεῖσαν
ἐκ φιλοτειμί-
ας Περικλέους
Πλατωνος Μει-
δίου · πρ. Μάρκου
Αὐρηλίου Περι-
κλιανοῦ Διοτεί-
μου.

121^{a}, CIG. 4363; grande base à deux inscriptions (v. p. 59), dans lesquelles deux liaisons ne sont pas venues; à gauche ΜΝ, l. 11, et à droite ΤΕ, l. 9.

121^{b}, CIG. 4366 i^{4}, *add.*, p. 1165; LW., 1202; Spratt, I, p. 283, en face de 105^{b}, placée obliquement.

122.

Base de la rangée orientale

Ἔντειμος Κυήτου Κλ.
Κυήτου νεικήσας θε-
μιν παίδων πανκράτι[ον
ἀγῶνος τοῦ πρῶτον
ἀχθέντος ἐκ φιλοτει-
μίας Λάλλης Μελησαν-
δρου Griffon τῶ [ἀνδρὶ
αὐτῆς et προκ[α-
θεζο- roue μένων
τοῦ τε ἀρχιπρ. Τι. Κλ. Ἀ-
γριππείνου καὶ ἱερέ-
ως Τι. Κλ. Οὐάρου, υἱοῦ Οὐά-
ρου.

La présence des armes de Smyrne est peut-être destinée à indiquer l'origine de Mélésandros.

123.

Base de la rangée orientale, jetée à bas. H. 1.83 m.; l. 0.69 m. Cf. CIG., 4366 i^2, p. 1165; LW., 1208, où l'inscription est reproduite d'après une transcription qui a subi au milieu des modifications arbitraires.

Ἡ πατρὶς ἐκ τῶν δημοσίων
ἱερέα θεᾶς Ῥώμης
καὶ Διονύσου διὰ βίου
Μᾶρκον Αὐρήλιον Πλα-
τωνιανὸν Ὀτάνην
ΑΡΞΑΝΤΑΕΝΔΟΞΩΣ
ΤΗΝΕΠΩΝΥΜΟΝΑΡΧΗΝ
ΚΑΙΑΡΧΙΕΡΑΣΑΜΕΝΟΝ
ΦΙΛΟΤΕΙΜΩΣΚΑΙΙΕ
ΡΩΜΕΝΟΝΜΕΓΑΛΟΠΡΕ
ΠΩΣΕΠΙΔΟΝΤΑΔΕ
ΚΑΙ εἰς αἰώνιον νέμησιν
ἀργυρίου κεφαλαίου ✻ μυρι-
άδας δεκαὲξ καὶ
✻ πεντακισχίλια
πεντακόσια.

124.

Base de la rangée orientale, encore debout.

Μᾶρ. Αὐρ. Ἑρμαῖος Μάσαν-
τος, ἱερέως Μάρ.
Αὐρ. Ἑρμαίου [Μά-
σαντος νεική-
σας παίδων πάλη
θέμιν τὴν ἀχθεῖ-
σαν τὸ α′ ἐκ φιλο-
τειμίας Ὀπλέου[ς
Ὀβριμό[του] πρεσβ[υ-
τέρου · πρ. ἱερέως
Μάρ. Αὐρ. Μνησιθέου
Διοτείμου Πιατηράβιος.

125.

Base de la rangée orientale. CIG., 4366 [d].

Τρωΐλος $\overset{\mathrm{PO}}{\mathrm{T}}$ Ε Ἀτ-
τέους νεικήσας
θέμιν ΠΑΙΔΩΝΠΑ
λη ἐκ φιλοτειμί-
ας ΠεΡΙΚλεουΣ Πλά-
τωνος Μειδίου ·
$\overset{\mathrm{PO}}{\Pi}$ Ἀπολλωνίου ΣΙΜΩ
νίδου Ἀπολλωνίου.

La leçon Τεαττέους, comme on le voit, est inexacte et doit être remplacée par Τροκόνδου ε′ (πεντάκις) Ἀττέους. Ce même personnage se retrouve dans 126 et suiv.

126.

Base de la rangée orientale, à gauche près de 125.

Τρωΐλος Τρ. ε′ Ἀ-
τέους νεικήσας
θέμιν ἀνδρῶν πά-
λη ἐκ φιλοτειμίας
Τίτου Αἰλίου Ἀγρίπ-
πείνου.

127.

Base de la rangée orientale, un peu plus au nord que 126.

Τρωΐλος Τρ. ε′
Ἀττέους νει-
κήσας θέμιν
ἀνδρῶν πάλη
ἐκ φιλοτειμίας
Τίτου Αἰλίου Ἀ-
γριππείνου.

128.

Base de la rangée orientale, debout entre deux autres. CIG., 4366 [e].

Τρωΐλος $\overset{\mathrm{P}}{\mathrm{T}}$ Ε Ἀτ-
τέους νεικήσα[ς]
θέμιν ἀνδρῶν ΠΑ
λη ἐκ φιλοτειΜΙ
ας Τι. Κλ. Ἀγρίππου ·
πρ. ἱερέως Τι. Κλ. Φλ[ώ]-
ρου.

129.

Base de la rangée orientale, à gauche près de 128. CIG., 4366 [e]. L. (de l'inscr.) 0·52 m.; h. 0·70 m.

Τρωΐλος $\overset{\mathrm{PO}}{\mathrm{T}}$ $\bar{\mathrm{E}}$ ΑΤΤΕ
ους νεικήσας
θέμιν ἀνδρῶν
πάλη ἐκ φιλοτει-
μίας Τίτου Αἰλί-
ου ἈγριπΠΕΙΝΟΥ.

130.

Base de la rangée orientale. CIG., 4365.

Μ. Αὐ. ἈσΚληπιάδης,
υἱὸς ἱερέως Σαρά-
πιδος διὰ βίου Μ. Αὐ. ΤΡΩ
ίλου Τρ. ε′ Ἀττέους ν[ει-
κήσας πάλη θέμι[ν
παίδων ἀχθεῖσαν τὸ
Ζ̇ ΕΚ ΦΙΛΟΤΕΙΜΙΑΣ

Σιμωνίδου Ἀπολλω-
νίου Σιμωνίδου · προ.
Ι. Μ. ΑΥ. Μολέους Πι[λ-
λακόου.

131.

Fragment de base de la rangée orientale.

Διότει[μος Τ. Κλ. (?)
Τειμ[οδώρου Διο-
δ[ό]του [νεική-
σας θέμ[ιν παί-
δων πάλη ἐκ
φιλοτει[μίας
Τίτου Αἰ[λίου
Ἀγριππ[είνου ·
πρ. ἱερέως Διο-
τείμου [Νεική-
φορου Διοτείμου.

132.

Petite base de la rangée orientale, encore debout.

Ἑρμαῖος Ἀπολλω-
νίου Περι-
κλέους νεική-
σας παίδων πά-
λην ἀγῶνος ἀχθέν-
τος τὸ λ' ὑπ' ἀρ-
χιερέως Ἀπολλωνί-
ου Σιμωνίδου ἐκ φι-
λοτειμίας τοῦ πα-
τρὸς αὐτοῦ Σιμωνί-
δου ·
προ. Ἡλιοδότου Ἀρ. [ε' (?)

133.

Base de la rangée orientale, encore debout.

Μ. Αὐρ. Ἀπελλῆς, υἱὸς Μ. Αὐρ.
Τείρωνος Κλ. Ἀπελ-
λοῦ νεικήσας θέ-
μιν παίδων πάλη,
τὴν ἀχθεῖσαν τὸ Υ (?)
ἐκ φιλοτειμίας Μ.
Αὐρ. Ἑρμαίου Ποπλί-
ου Αἰλίου Πλάτωνος
ὑπὲρ Μ. Αὐρ. Ἑρ. Σύρα
Θεοδώρου, τοῦ υἱοῦ ·
πρ. Μ. Αὐρ. Παδαμουρι-
ανοῦ Ὁπλέους Ἑρμαί-
ου.

134.

Base de la rangée orientale.

Ἑ[ρμ]αῖον Μουσαί-
ου Ἑρμαίου ΠΛΑ
τος
Μάσας ὁ ἀδελφὸς
μνήμης ἕνεκεν.

135.

Base de la rangée orientale, près de l'extrémité septentrionale. CIG. 4366[b].

Μᾶρ. Αὐρ. Μειδιανὸς
Πλατωνιανὸς
Οὐ[ά]ρος, νει-
κήσας θέμιν
παίδων πάλη
τὴν ἀχθεῖσαν
τὸ γ' ἐκ φιλο-
τειμίας Σιμω-
νίδου Ἀπολλω-
νίου Σιμωνί-
δου · προβού-
λου Μάρ. Αὐρ. Στρά-
βωνιανοῦ Ὅπλη-
τος.

136.

Base de la rangée orientale, à peu de distance de l'extrémité septentrionale.

Μ. [Αὐρ. Μειδι]ανὸς
Πλατωνιανὸς
Οὔαρος νεική-
σας θέμιν ἀνδρῶν
πάλη ἀχθεῖσαΝ
ἐκ φιλοτειμί-
ας ΕΡ. Ἑρμολάο[υ
ἀγωνοθετοῦν-
των τῶν περὶ ΜΑΡ
Αὐρ. Κράτερον ΕΡ
Ἑρμολάου · προ-
βούλου Ι (c.-à-d. ἱερέως) ΜΑΡ. ΑΥΡ.
ΜΟΛΗΤΟΣ ΠΙΛΛΑΚΟΟΥ.

137.

Base de la rangée orientale, près de 136, au nord. CIG. 4366[b].

Ἱερεὺς θεᾶς ῬωΜΗΣ
διὰ [β]ίου Μ. Αὐρ.
Μειδιανὸς ΠΛΑ
τωνιανὸς ΟΥΑ

ρος νεικήσας
θέμιν ἀνδρῶν
πάλη ἀγῶνος
τοῦ καταλειφθέν-
τος ἐκ φιλοτειμl
ας Ὁπλέους Ὀβρι-
μότου Ὀτάνειτος
πρεσβυτέρου ἀ-
χθέντος τὸ α΄ · Π^ΡΟ
ΔΙΟΤΕΙΜΟΥΠΙΑΤΗΡΑΒΙΟΣ.

138.

Base de la rangée orientale. CIG., 4366^{g}.

Μ. Αὐρ. Μειδ[ιανὸς
Πλατωνιαν[ὸς
Οὐᾶρος νει-
κήσας θέμιν
ἀνδρῶν πάλη
τὴν ἀχθεῖσαν
τὸ Ϲ΄ ἐκ φιλο-
τειμίας Σιμω-
νίδου Ἀπολλω-
νίου Σιμωνί-
δου · προβού-
λου ΜΑΡ. ΑΥΡ. ΣΤΡΑ
ΒΩΝΙΑΝΟΥΟΠΛΗ
ΤΟΣ.

L. 7, il faut lire Ε, et non pas Σ.

139.

Base de la rangée orientale. CIG., 4366^{i}.

Ἱερεὺς Ἀσκληπιο[ῦ
διὰ βίου ΜΑΥΡ
Οὐαριανὸς Μειδι-
ανὸς Περικλῆς
στεφθεὶς παίδων
πάλην ἀγῶνος ἀχθεν-
τος τὸ ε΄ ἐκ φιλοτει-
μίας Αὐρ. Γῆς Ὀτά ΝΟ[υ
ἐπὶ Μειδιανῷ, τῷ υἱῷ ΑΥ
τῆς, πάππῳ δὲ τοῦ ΠΕ
ΡΙΚΛΕΟΥΣ · Προ. Ι. Μ. Αὐρ.
ΗΛΙΟΔΟΤΟΥ ΔΙΣ
ΕΠΙΜΕΛΗΣΑΜΕΝΟΥΑΓ(ῶνος ?).

V. table généal. III. La comparaison avec l'inscr. 176 fait voir que les mêmes personnages modifient postérieurement leurs noms d'après l'usage. C'est ainsi qu'Au(rélia) Gé s'appelle simplement Gé dans l'autre inscription, où elle est plus âgée d'environ deux générations. De même Meidianos s'appelle simplement Meidias dans l'autre inscription, comme son grand-père.

140.

Base de la partie méridionale, renversée en arrière et brisée en deux. La l. 13 est composée de lettres plus petites gravées dans la moulure creuse.

Πολέμων Μουσαίου
νεικήσας θέμιν
ἀνδρῶν πάλη τὴν
ἀχθεῖσαν τὸ τρί-
τον [ὑ]πὸ [ἀρχ]ιερέ-
ως Ἀπολλωνίου
Σιμωνίδου ἐκ φιλο-
τειμίας τοῦ πατρὸς
αὐτοῦ Σιμωνίδου ·
πρβούλου Ἀπολ-
λωνίου Στράβωνος
Ἀπολλωνίου . vide
ἐνέργι.

141.

Partie supérieure d'une base, renversée dans la rue. On ne distingue plus sur la moulure supérieure que quelques signes illisibles.

Ἀρχ]ιπρόβουλον Τιβ. Κλ. Εὐ
.....ΠΛ τὸν καὶ Τειμόδωρον,
τὸν γεγονημέν]ον πρεσβευτὴν
ἐπώνυμον] ἀρχήν
ΠΛΕΙΟ
ΟΙ

Le personnage honoré se trouvant en tête, on en conclut que la base avait été érigée, non par la ville, mais probablement, comme dans les inscr. 104 et 142, par les probules.

142.

Base jetée à bas dans la rue. Lettres fortement rongées.

Τὸν ἀξιολογώτατον
Μᾶρ. Αὐρ. Οὐαριανὸν Περικλέα
.ΑΙΟΙ συνπρόβουλοι
Μ. Αὐρήλιο[ς] Μορσάνδιο[ς],
Ἑρμόλαο[ς] Θόαντος,
Ἱερ]εὺς Οὐαλ[έρ]ιο[ς Τρ]ωίλ[ου,
ΚΑΙΛΕΞΑΝΔΡΕΥΕΙΝΙΙ
ΙΑΑΙΜΙΟΥΚΑΙΑΘΟΡΑΙΟΥΕ
ΩΙΚΑΙΠΟΤΕΙΜΟΥ,
ΑΠΣΠΟΝ Ἑρμαίου ΑΙΔ░ΤΟ
Τροκόνδας ΣΑΒΑΛ
ΥΡΙΑΧΗΔΙΣΑΜΙΑΝΤΟΥ,
ΕΥΡΙΑΤΗΙΟΥΛΙΑΝΟΥ,
ἱ]ε[ρ]εὺς Καλανδ[ί]ων Κτοῖος,
Σολεμαῖο[ς] Δημητριανοῦ
Σολεμαίου Διοτείμου.

3 οἱ ἴ]διοι, cf. οἱ ἴδιοι πρόβουλοι, 104. Il y en a douze, occupant chacun une ligne, à l'exception du dernier,

qui en occupe deux. 4 Μορσάνδιος, cf. 145, 1. Μελήσανδρος Ἑρμαίου, cf. 111. 8 . . . Σωκράτους? 9 Θόας? Διοτείμου. 10 Ἀρτέμων Ε. Διοδότου.

12 ΔΙ ĦANAM seconde leçon.

τειμίας Τίτου
Αἰλίου Ἀγριππεί-
νου·

10 προ. l. Ἑρμαίου Θόαντος.

143.

Base devant l'entrée de la ville, le long du mur méridional; surmontée d'une plinthe en forme de base attique, portant deux trous dans la face supérieure.

(?) Ἱερεὺς] ΛΛΓΣ ᴵΙΙ
Αὐρ. Τροκόνδας
υἱὸς Αὐρ. Κάστο-
ρος Τ^{ΡΟ} νεικήσας
θέμιν παίδων
πάλην ἐκ φιλο-

144.

A l'extrémité septentrionale du dernier mur qui barre la vallée; bloc trouvé au milieu d'un tas de pierres écroulées. L'inscription, haute de 0·40 m. et large de 0·30 m., est entourée, en haut, à gauche et en bas, d'un espace vide, tandis qu'à droite elle va jusqu'au bord de la pierre.

Κλαυδι . . .
Τιβερίου . .
ου Πλατω .
ΞΛΓΗΡΙΟΥΜ .
χος π[α]ντ .
ΟΟΥΣΕ

145.

Sur le grand soubassement voisin de *S3* (v. p. 75); les l. 2–7 sont entourées d'un encadrement.

Αὐρηλία Νεικηφοριαν[ὴ Μ]ορσάνδα ἡ καὶ [Π]λατωνὶς τὸν βωμὸν καὶ τὴν κρηπεῖδα τοῦ ἥρωου βούλεται εἶναι εἰς κατάστασίν τε τῆς σωματοθήκης ἐν ᾗ ἀπέθετο τὸν τῆς ἀρίστης μητρὸς [1]

ἄξιον ἄνδρα αὐτῆς
Μᾶρ. Αὐρ. Ἑρμαῖον Πλά-
τωνος Μάρ. Μεττίου
Αἰλιανο[ῦ] Πλάτωνος
Ποσειδωνίου, ἔνθα [κ]αὶ
αὐτὴ ἀποτεθῆναι

βούλεται, καὶ τὸν ὑπόλοιπον τό[π]ον τοῦ βωμοῦ καὶ τῆς κρηπεῖδος εἶναι τῶν τέκνων αὐτῆς εἰς ἀπόθεσιν σωματοθήκης· ἑτέρω δὲ οὐδενὶ ἐξέσται ἀποθέσθαι σωματοθήκην ἢ ὀστοθήκην,

ἐπεὶ ὁ πειράσας ἐκτείσει [τῷ ἱε]ρωτάτῳ ταμείῳ δηνάρια [μύρια πεν]τακισχείλια.

L 6, ἔνθα [κ]αι. Ma transcription porte ΕΝΘΑΨΑΙ.

146.

Sur un sarcophage reposant sur le même soubassement au nord.

Αὐρ. Προδόκιμος Εὐκλείδου τὴν σωματοθήκην ἑαυτῷ
κατέστησεν.

146^{a}, CIG., 4366^{p}.

147.

Sur le soubassement du tombeau situé au nord de *S1* (v. p. 76, fig. 23).

Ἀρχιέρεια Ἀρμάστα Ὀτάνειτος τὴν θήκην
ἑαυτῇ μόνῃ· ἐὰν δέ τις ἄλλος πειράσει ἐν αὐτῇ θα-
ψαι τινά, ἔνοχος ἔσται τῇ εἰς τοὺς κατοιχομένους
ἀσε βεία
καὶ τῇ βουλῇ ὑποκεισθήσεται ✱ ,η
καὶ τῷ φίσκῳ ✱ ,Ϲ καὶ τῷ ἐκζητήσαντι ✱ ,β.

148.

Sur le socle d'un tombeau voisin de *S1*. Cf. p. 77 et surtout p. 118, fig. 83.

Μάμαστις Μαμωτάσιος τρὶς Μοτασσούργιος
θυ(γάτηρ) χή(ρα) τὴν σωματοθήκην ἑαυτῇ· οὐκ ἐξέσται
δὲ μετὰ τὴν [ἀπ]οβίωσιν αὐτῆς οὐδενὶ ἀνύ-
ξαι ἢ ἕτερον σωμ[α ἀπο]θέσθαι ἐν αὐτῇ
τρόπῳ οὐδενὶ οὐδὲ αἰτήματι, ἐπεὶ ὁ πειρά-
σας ἀποτείσει τῷ ἱερωτάτῳ ταμείῳ ✱ δισμ[ύρια]
παντὸς ἔχοντος ἐξουσίαν προσαν-
γέλλειν ἐφ' οἷς ὥρισται.

[1] Les deux premières lignes forment une seule ligne continue, ainsi que les deux avant-dernières.

Mamastis est la veuve du Périklès dont parle l'inscr. 38, et vivait vers le milieu du second siècle ap. J.-C. V. table généal. I, 6.

L. 1, τρίς; l'inscr. 38, l. 2 au contraire porte δίς.

149.

Tombeau de la nécropole méridionale, plus haut que celui d'Armasta, qui est creusé dans le roc. L'inscription est gravée sur un des côtés du couvercle, surmonté d'un fronton, regardant la vallée.

(?) M. Αὐ.] Ἑρ-
μαῖος ΣυρΟ
που κατέστησεν τὴν σω-
ματ]οθ[ή]κην ἑαυτῷ καὶ [γ]υν[αικὶ αὐ-
τ]οῦ ΣΑΝΚΕΙ καὶ ἐξ αὐτῶν τέκνυς · ἑτέρ-
ω οὐδενὶ ἐξέστε ἐπιθάψαι · ὁ πειράσα[ς τι
τούτων ἐκτείσει τῷ ἱε[ρ]ωτάτω τα[μεί-
ω ✳ · Ε καὶ τῇ πόλει ✳ Ι.

150.

Sarcophage au sud, en bas. Cf. CIG., 4366^{n}, où l'inscription n'est pas complète.

Ἡ σωματοθήκη Αὐρ. Πλατωνιδος
καὶ Ἑρ. Μανέους
καὶ Νανήλιδος
καὶ Πλατωνίδος
Ἀ]ρ. β' Ἑρ. καὶ υἱῷ Ναν-
ήλιδος Αὐρ. Σύρ[α] μ-
ονοις · οὐδενὶ δὲ ἄλλω
ἐξέσται ἐπιθαψαι τινὰ,
ἐπεὶ ἐνσχεθήσεται ἐν-
κλήματι τυμβωρυχ[ίας].

L. 5, Αρ., donné par le *Corpus*, vaut mieux que ma leçon **Ερ.** Le passage du génitif au datif s'explique par l'influence de ἐξέσται, beaucoup plutôt que par une addition postérieure.

151.

Sur un sarcophage de la nécropole du sud-ouest.

Ἑρμαῖος Τροκόνδου ἐπιλεγομένο[υ] Κουσί-
ωνος, ἀπ(ελεύθερος) Θοαντιανοῦ Ι...ΙΡΚΑΗΙΑ τὴν σωματοθή-
κην ἑαυτῷ καὶ Ναννήλει τῇ
καὶ Ἀσπασία.

152.

Sur un grand sarcophage au sud-ouest. La l. 11, qui a la même longueur que les l. 1 et 2, est illisible.

Ἡ σωματοθήκη Αὐρ. Ἑρμαίου Περικλέους καὶ Αὐρηλίου Περικλέους Ἑρμαίου
τοῦ υἱοῦ καὶ Αὐρηλίας Ναννήλιδος Ῥόδωνος γυναικὸς [γ]εν(ομένης) τοῦ Ἑρμαίου
μητρὸς δὲ τοῦ
Περικλέους
μόνον · οὐδεὶς
δὲ ἕτερος ἐπι-
θάψει τινὰ ἢ ἀ-
νύ[ξε]ι κατά τινα
τρόπον, ἐπεὶ ὁ πει-
ράσας ἔν[σχε]θ[ήσ]ε-
ται κτλ. . . . .

153.

Sur un sarcophage voisin du premier; l'inscription est gravée dans l'intérieur d'un cadre dont la partie inférieure est vide, entre deux écussons ronds.

ΟΛ Ἀρ. θγ. Ṫ Ἀρ. κίλτη
τὴν σωματοθ-
ήκην Διοτείμω
υἱῷ τῷ αὐτῆς.

Ὄα Ἀρτείμου θυγάτηρ, Τροκόνδου Ἀρτείμου κίλτη (?). κίλτη est peut-être synonyme de παλλακή? Cf. 200.

154.

Sur un sarcophage, tout en haut de la côte, dans le voisinage de *S* 5.

Μᾶρ. Αὐρ. Θεόπομπος ζωγράφος
ἱερονείκης τὴν σωματοθήκην ἑαυτῷ
μόνω ἄλω (sic) δὲ μηδενί etc.

154*.

Sur un autre sarcophage, situé près du précédent et surmonté d'un toit à fronton. Fin de l'inscription:

οὐδενὶ ἐξὸν εἶναι ἐπιθάψαι ἕτερον αὐτῷ τινα,
ἐπεὶ ὁ παραβάς τι τούτων Διὶ Σολυμεῖ [ἐκ-
τείσει] ✳ ͵ε καὶ τῷ ἱερωτάτω ταμείω ✳ ͵ε.

155.

Ἀνδριοπὶς ἡ Σωκράτους κατεσκεύασεν etc.

155*.

ἱερέως Διογένους
Θόαντος etc.

155ᵃ, CIG., 4366ᵃ, Teimothéos fils d'Orthagoras.

155ᵇ, CIG., 4366ᵇ, Τειμόθεος Δαι[δάλου?] δὶς Μανήσου et Μολανεῖσα Διογένους Θόαντος.

156.

Sarcophage au bord du chemin, au sud-est. L'inscription, placée entre deux écussons ronds, est tournée du côté du chemin.

Ἀρ]τεμίδωρος ὁ Διοτείμου τὴν σωματοθή-
κην ἑαυτῶ καὶ τῇ γυναικὶ αὐτοῦ Ἀρτεμί-
δει · μετὰ δὲ τὴν θέσιν αὐτῶν οὐδενὶ ἐξέσ-
ται ἀνῦξαι ἢ ἐπιθά-
ψαι τινά, ἐπεὶ ὁ πει-
ράσας ἐκτείσει τῶ
δήμω ✱ ͵α, παντὸς
ἔχοντος ἐξου-
σίαν ἐκδικ[άζ]ειν ἐ-
πὶ τῶ ἡμίσει.

157.

Sur un sarcophage de la nécropole du sud; inscription très dégradée.

Κάστωρ Μο(λέους) καὶ Ἀρμάσ-
τα ἡ γυνὴ τῇ προμύ-
ρω θυ(γατρὶ) Ἀρτέμει καὶ ἑαυ-
τοῖς καί, ἐὰν θέλῃ ὁ
γαμβρος Ἑρ. Ὃς δ'ἂν ἕ-
τερος βιάσηται ἐ-
κτείσει τῶ ἐκδι-
κοῦντι δηνάρια φ΄.

158.

Sur un sarcophage au sommet de la hauteur.

Αὐρ. Φιλοκύριος Σύρου τὴν σωματοθήκην ἑαυτῶ καὶ
τῇ γυναικὶ αὐτοῦ Ναννήλι [κ]αὶ τῶ υἱῶ αὐτοῦ Ξανθία ·
ἑτέρω δὲ οὐδενι ἐξέσται etc.

159.

Sur la marche supérieure (au-dessous de la banquette) du sarcophage isolé *S6*, au sommet de la hauteur (p. 75). L'inscription, tournée vers le nord, est composée d'une seule ligne en lettres à demi-effacées; h. 0·085 m.

Αὐ]ρήλιος [Ἀ]γ[αθή]μερο[ς] Ἑρμοῦ Ἀγαθημέρου καὶ Αὐ-
ρηλία Ἀρμάστα Εὐελπίστου θ(υγάτηρ) ἡ γυνὴ τὸ ἡρῶον
τοῦτο ἑαυτοῖς.

160.

Sarcophage surmonté d'un couvercle en forme de toit orné de trois acrotères. L'inscription est ornée de volutes latérales. Les l. 1 et 2 se trouvent sur la bordure; la ligne 10, sous des écussons, est en plus gros caractères.

Αὐρ. Ἡδύλεινα τὴν σωματοθήκην [ἑαυτῇ καὶ
[τῶ] αὐτῆς ἀνδρὶ ἱερεῖ Αὐρ. Χρυσογόνω Ἑρ.
καὶ τῶ προενόν-
τι αὐτῆς ἀνεψιῶ Ἑρ.,
5—10 ἑτέρω δὲ οὐδενὶ etc.

161.

Sur un sarcophage orné d'écussons et de guirlandes, en face de *S4*.

Θοαντικὸς Πολυτείδης
Τοῦτον σοὶ Μοίρης πολυπένθεος εὔρατο παστὸν
καινὸν ἀπ' ὠκυμόρου παι δὸς ἀειράμενος
καὶ σε πατὴρ Ἑρμαῖος ἐθήκατο τῶ δ' ἐνὶ τύμβω,
θνητὸν μὲν σπεί[ρας] καὶ θρεψάμεν ὅ[ς σ]ε Θοαντα,
ἀθάνατων δὲ γόων οὔποτε παυ σάμενος ·
εἰ σὸν ἐν ἀνθρώποις βιότου τέλος, ἐν δὲ γονεῦσιν
οὐκ ἴσον. ἔκπαγλον πένθος ἀποιχομένου.

162.

Sur un grand sarcophage de la nécropole du sud, le long d'une rue dirigée de l'ouest à l'est. CIG., 4366ⁿ.

Διότειμος Ἀρ(τείμου) Μαξίμου καὶ Ἀρμάστα Ἀρ. ἡ γ(υνὴ) τὴν σωματοθή-
κην ἑαυτοῖς καὶ Ἀρ.
καὶ Νανιτόα τοῖς
τέκνοις αὐτῶν μό-
5—8 νον · ἐὰν δέ τις ἕτε[ρος etc.

Armasta, v. table généal. IV, 11. L'amende est de 2000 drachmes.

163.

Sur le sarcophage que renferme le tombeau voûté *S4* (v. p. 121, pl. XXI).

Ἀρτέμεις Ὀπλέους ἡ καὶ Πλωτεῖνα θυ(γάτηρ) χή(ρα) τὴν
[σωματοθήκην ἑαυτ]ῇ καὶ τῶ γενομένω αὐτῆς ἀνδρὶ
Σιμωνίδῃ Ἀπο(λλωνίου) Θό(αντος) · ἄλλω δὲ μηδενὶ ἐξ-
εῖναι ἀν[οῖξαι ἢ ἐπιθάψα]ι· ἕτερόν τινα ἢ εἶναι ὑπεύθοινον
τῶ τε φίσκω καὶ τῇ κρατί[στῃ ἡμῶν βουλ]ῇ ✱ ͵ε.

On trouve sur un sarcophage voisin de 163* une amende à payer à la ἱερὰ βουλή.

163*.

Tout près de là, une autre inscription funéraire renferme la menace suivante :

ἐπεὶ ὁ πειρά]σας ἔσται ὑπεύ]θυνος τῇ τῶν κατοιχομένων ἀσεβεία.

163[a], CIG., 4366[r]. L. 2 à la fin TEIM O. L. 3 ἐφ' Ωτο. V. table généal. IV, 8.

164.

Sur un grand sarcophage au sud-ouest.

Μ. Αὐρ. Ἀντανὸς Ἔντειμος τρὶς Μο[λεους καὶ Αὐρ. Ἀρτέμεις
Γ(αίου) Προθοίμου ἡ γυ(νὴ) αὐτοῦ τὴν σωματοθήκην
αὐτοῖς μόνον · ἄλλω δὲ οὐδενὶ ἐξέσται ἐπι-
θάψαι τινὰ, ἐπεὶ ὁ πειράσας τι τοιουτον ἐκτείσει
τῶι ἱερωτάτω ταμείω ✳ ͵α καὶ τῇ πόλει ✳ ͵α
καὶ ἐνσχεθήσεται τῇ εἰς τοὺς κατοιχομένους ἀσεβεία.

165.

Dans une carrière, près d'un sarcophage inachevé, un autre sarcophage porte déjà son inscription, mais l'amende n'est pas encore indiquée. Cf. p. 67 :

Αὐρ. Ἀγοράστη, θυ(γατηρ) Τροκόνδου Κορκαίνου ΚΕΡΜΟΥ, γυ(νὴ) Αὐρ. Τροκόνδου Ἑρμιανοῦ
κατέστησεν σωματοθήκην ἑαυτῇ καὶ τῷ ἀνδρὶ α[ὐ]τῆς καὶ τύς ἐξ αὐτῶν τέκνυς μόνυς ·
ἑτέρω δὲ μηδενὶ ἐξέστω ἐπιθάψε τινὰ, ἐπ[ὶ ὁ] τοῦτο τολμήσας δῶσι τῷ ἱερωτάτω ταμίω.

166.

Sur un sarcophage au sud-ouest.

Αὐρ. Ἀνθεστιανὸς Διότειμος [τὴν σωματοθήκ]ην ἀκολούθως διαθήκη τῆς γενομέν[ης πρότερον αὐτῶ]
δάμαρτος Ἀρτέμειτος Μειδίου αὐτῇ τε καὶ [ἑαυτῷ σὺν τῷ πρ]οστείμω ῷ διετάξατο ἐπὶ τῷ ἕτερο[ν μηδέ-]
να ἐπιβληθῆναι τῇ σωματοθήκη ἐπ αὐτοῖς, ἐπεὶ ἐκτείσει ὁ παρα τοῦτο ποιήσας τῷ ἱερωτάτω ταμείω ✳ ͵βφ'.

167.

Sur un sarcophage de la nécropole du sud-ouest. La l. 1 se trouve sur la bordure; la l. 8 est encore suivie de deux autres.

Αὐρ. Ῥητορικὸς Βοιοτοῦ τὴν σωματοθήκην ἑαυτῷ καὶ τῇ προ-
ενούσῃ
γυναικὶ αὐτοῦ Ἀρ-
τεμει Ἐντείμ[ου ·
ἄλλω δὲ οὐδενὶ ἐξ[έσ-
ται ἐπιθάψαι τινά,
ἐπεὶ ὁ πειράσας
ἐκτείσει Διὶ Σο-
λυμεῖ ✳ ͵α.

168.

Sur un sarcophage qui repose sur une grande banquette ornée de pattes de lions.

Αὐ. Ἀφροδεισία Τειμοθέου τὴν σωματοθήκην ἑαυτῇ.

169.

Sur un sarcophage (v. p. 77, 1).

Μ. Αὐρ. Σιμωνίδης τρὶς Ἑρ. τὴν σωματοθήκην ἑαυτῷ
καὶ τῇ γυναι-
κὶ αὐτοῦ Αὐρ.
Ἀρτέμει Μο(λέους)
καὶ τοῖς τέκνοις
αὐτοῦ, ἄ[λλω δὲ
οὐδενὶ ἐ[ξεσ-
ται ἐπιθάψαι, ἐπεὶ ἐκτείσει τῷ ἱερωτάτω ταμειω ✳ ͵ε.

170.

Sur un grand socle de sarcophage.

Ἁρμάστα τοῖς κηδεσταῖς αὐτῆς καὶ Τι. Κλ. Χαριδήμω, τῷ γενομένω ἀνδρὶ αὐτῆς καὶ Περικλεῖ καὶ
Ποσειδωνίω καὶ Ἁρμαστη, τοῖς Χαριδήμου καὶ αὐτῆς τέκνοις καὶ Ἁρμάστῃ, τῇ ἐκγόνῃ αὐτῆς το
ἡρῶον καθωσιῶσθαι · ἐὰν δέ τις πειράσῃ ἐκτείσει τῷ δήμω τῷ Τερμησσέων ✳ μ. καὶ ἔσται αὐτῷ καὶ πρὸς τους κατοιχομένους.

171.

Sur un grand sarcophage très simple.

Αὐρ. Ἀγα[θ]όπους β' τὴν σωματοθήκ[ην
κατέστησεν ἑαυτῷ καὶ τῇ γλυκ[υτατῃ
Αὐρ. Ἀρτε[μὼ] Ἑρ(μαίου) Διοτείμου Σκυλακος [καὶ
τοῖς ἐξ αὐτῶν τεκνοις ΑΥ· ΠΩΝ [καὶ τ]ῇ προε[νούσῃ
προτέρ[α] αὐτοῦ γυ(ναικὶ) Ἀγοράστῃ [Κ]ονωνος · ἑτέρω δὲ οὐκ
etc.

171[a], CIG., 4366[k], Aur. Artémeis, fille d'Agathopus.

172.

Au nord, dans le voisinage de *F* 1 (v. p. 73), sur le mur du fond d'un arcosolium taillé dans le roc au-dessus du sarcophage. H. (de l'inscr.) 0·39 m.; l. 0·87 m.; chaque ligne est gravée soigneusement entre des raies tracées à l'avance. La gravure est très peu profonde, mais on ne voit pas de traces de couleurs.

Ἀρχιερεὺς θεοῦ
Αὐγούστου Ὅπλης τρὶς
Πιλλακόου Μανήσου ❦
τὴν θήκην κατεσκεύ-
ασεν ἑαυτῷ συνχωρή-
ματι δήμου. ❦

173.

Dans un arcosolium taillé dans le roc, dans le voisinage de *F2* au pied de la montagne (cf. p. 73). L'inscription est gravée sur le mur du fond, au-dessus du sarcophage.

Μαρρείνῳ πινυτῇ τ' ἀλόχῳ 'Οᾶ ἀγλαοπέπλῳ
ξοινὸς μὲν βίοτος, ξοινὴ δὲ ἰθεῖα κέλευθος
ἔσκε βίου, ξο[ι]νὸν δὲ καὶ ἀμ[φ]οτέροισι τέτυκται
ἠμὲν ἐμοὶ τόδε σῆμα πανύστατον ἠδὲ δάμαρτι,
μνηστὸν ἐπεσσομένοισι σαοφροσύνῃσιν ἀρίστη·
Τῆς δέ τις ὀψιγόνων μεμνήσεται ἠδὲ Μαρείνου·
καὶ ῥ' ἡ [μ]ὲν πίσυράς τε καὶ ἑξήκοντ' ἐνιαυτοὺς
αἰὲν ἄμωμος ἐοῦσα βίου λάχε· τὸν δ' ἔτι μοῖρα
ὄλβιον ἐν ζωοῖσ[ι] μινυνθαδίοισι φυλάσσει,
ὀκτ' ἤδη δεκάδας ζωῆς ἀνύοντα ποθεινῆς.
Μάρεινος 'Ερμαίου ἐσημιώσατο ἐπὶ τοῦ ☧ ὅτι ἐν τῇ οὔσῃ σόρῳ ἐν πέτρᾳ ψαλιδωτῇ, τῇ ἐπάνω ὁδοῦ
της ἐπὶ τὰ ὑδρεγδοχεῖα, ἐν ᾗ ἀπόκειται καὶ 'Οᾶς τῆς γυναικὸς σκῆνος, βούλεται, ἐπειδὰν
μεταλλάξῃ τὸν βίον, καὶ τὸ ἴδιον αὐτοῦ σκῆνος κατατεθῆναι ἐν τῇ αὐτῇ σορῷ, μηδενὸς
ἔχοντος ἐξουσίαν καταθέσθαι εἰς αὐτὴν ἕτερον σκῆνος ἢ ἀνῦξαι ἢ ἐπιχειρῆσαί τι εἰς τὸ
διηνεκές· ἐὰν δέ τις παρενχειρήσῃ τι ἢ μετὰ τοῦτο ἀνύξῃ ἢ καταθῆταί τινος πτῶμα ἢ μὴ
φυλάξῃ τὴν γνώμην αὐτοῦ τρόπῳ ᾧ δή ποτε οὖν ὑπόδικος ἔσται ἀδικήματι τυμβωρυ-
χίας καὶ τῇ εἰς τοὺς κατοιχομένους ἀσεβείᾳ, καὶ ἐκτείσει ἱερῷ τε Διὸς Σολυμέως ✱ ͵δ
καὶ τῇ γερουσίᾳ ͵β ἐπὶ τῷ ἐξεῖναι [ἐπεγδ]ικῆσα[ι] τὸ ἐσόμενον ἀδίκημα ἅπαντι
ἐπὶ τῷ λαβεῖν τὰ ἡμίση. πρ(οβούλου) 'Ορέστου [Τροκ]όνδου, μηνὸς Θεσμοφο[ρίου.

Cette inscription est probablement l'œuvre d'un grammairien, qui a voulu faire un pastiche du style d'Homère. L. 5 ἀρίστη se rapporte à δάμαρτι, par une construction un peu forcée; il y a peut-être confusion entre μνηστον *(memorabile)* et μνηστῇ.

12 ὑδρεγδοχεῖα en Carie, BCH., 1890, p. 612 et suiv., 618.

L. 11 ἐσημιώσατο ἐπὶ τοῦ χρ. veut dire qu'il a fait déposer sa déclaration au greffe (χρεοφυλακεῖον). Cf. les inscriptions funéraires d'Aphrodisias (CIG., 2826 et suiv.), dont le double, ἀντίγραφον (qu'on appelle ailleurs ἐκσφράγισμα) ἀπετέθη εἰς τὸ χρεοφυλάκιον. V. Dareste, BCH., 1882, p. 241 et suiv.

173ᵃ, CIG. 4366¹? Θοαντ]ιανὸς Μειδίου et 'Αρτέμεις Θ. Δουλίχου.

174.

Sur un sarcophage de la nécropole inférieure. CIG. 4366ᑫ, incomplète.

Αὐρ. Περικλιανὴ Νανῆλις ἡ καὶ Περίκλεια τῷ γενομένῳ
Μαρ. Αὐρ. Ὅπλητι 'Ερμαί-
ου Ὁπλέους προτέρῳ αὐτῆς ἀνδρὶ καὶ
τῷ γενομένῳ ἐκ τοῦ Ὅπλητος τέ-
κνῳ τὴν σωματο-
θήκην· ἄλλῳ δὲ οὐ-
δενὶ ἐξέσται ἐπι-
θάψαι, ἐπεὶ ὁ πειρά-
σας τι τούτων ἐκτείσει Διὶ Σολυμεῖ ✱ ͵αφ'.

Pour la parenté cf. 175 (table généal IV?).

175.

Sur le tombeau mentionné p. 79 et reproduit fig. 95; dans la ville basse.

Αὐρ. Γῆ 'Ερ. 'Οπλέους πρόρησιν τίθεται μηδενὶ
ἐξεῖναι ἀνῦξαι τὴν σωματοθήκην ἢ ἐπι-
θάψαι τινὰ διὰ τὸ μόνοις τοῖς γενομένοις
αὐτῆς γονεῦσιν 'Ερμαίῳ καὶ 'Οᾶ καὶ τῷ προμοίρῳ αὐτῆς
ἀδελφῷ 'Οπλῆ τὸ ἡρῷον κατεσκευάσθαι· ἐὰν δὲ τις πειρά-
σῃ ἐκτείσει τῷ τε δήμῳ τῷ Τερμησσέων καὶ τῷ ἱερω-
τάτῳ ταμείῳ δηνάρια
μύρια πεντακισχείλια.

A. Gé, fille d'Oa (cf. p. 11), belle-fille d'A. Périklianè (174).

175ᵃ, CIG., 4366ᵐ, sarcophage près de la première porte (p. 24), ἱερεὺς Διὸς καὶ Διώνης.

176.

Base quadrangulaire. H. 1·67 m.; l. 0·70 m. En haut se trouve un grand enfoncement assez mal taillé.

Μειδίαν Πλά-
τωνος Μειδί-
ου Πλάτων Μει-
δίου Πλάτωνος
καὶ Γῆ 'Οτάνου
οἱ γονεῖς τὸν
γλυκύτατον
αὐτῶν υἱὸν

μνήμης καὶ
φιλοστοργί-
ας
ἕνεκεν.

V. table généal. III, 5 et 6.

177.

Deux petites stèles ou deux petits autels placés sur un socle près de plusieurs sarcophages, pareils à celui qui est représenté p. 79. H. 0·77 m. L'une des deux inscriptions est illisible (v. p. 79).

Αὐρηλίω
Τροκόνδα
Πρ[ο]θύμου
πατρὶ
μνήμης
χάριν Αὐρ.
Ἀρτέμεις
ἡ θυγάτηρ.

178.

Sur la base du pied de bronze décrit p. 80. H. 0·65 m. Les l. 1 et 10 se trouvent sur la bordure.

Θεῶ ἐπηκόω Ὑ-
φιστότυχ-
ος ὁ καὶ Ἀττα-
λιανὸς Ἑρ(μαίου) β′
Σύρου ΠΑ κα-
τὰ κέλευσιν
αὐτοῦ ἔστη-
σεν
σὺν τῷ ἐπόν[τι
ἴχνει θεοῦ.

ἐπήκοος se rencontre fréquemment en Asie Mineure et surtout en Pisidie (BCH., 1879, p. 336). Ὑφιστότυχος doit être pour Ἡφαιστότυχος, comme on l'explique p. 34. On explique à la p. 80 l'ἴχνος, c'est-à-dire le pied ou simplement la sandale d'une divinité, comme représentant un remercîment pour une manifestation (ἐπιφανία) de cette divinité. Ces formes de pieds, isolées ou accouplées, sont la confirmation des mots ἤλυθα ou ἥκω, qu'on trouve dans les inscriptions qui les accompagnent (Philæ: Letronne, *Recueil*, II, p. 198 et suiv., CXLIX—CLI; cf. Reinach, *Traité d'épigraphie*, p. 385; Rome, *Bull. Comun.*, 1890, p. 23); dans le gymnase (Cyzique : Dethier et Mordtmann, *Epigraphik von Byzanz*, p. 7; *Athen. Mittheil.*, 1880, p. 121; 1881, p. 252, 18; 1885, p. 298). Au lieu de simples formes de pieds, on trouve parfois des pieds complets (v. Jahn, *Aberglaube des bösen Blicks*, *Sächs. Ber.*, 1856, p. 103; Friederichs, *Berlin's antike Bildwerke*, II, p. 282, 1332); Dilthey, *Arch.-epigr. Mittheil. aus Œsterr.*, 1879, p. 51) a supposé qu'il en était de même des mains votives. De simples empreintes de pieds divins étaient considérées comme des marques de la visite d'une divinité (Persée à Chemmis, Hérod., 2, 91; Héraklès en Scythie, 4, 82; les chevaux des Dioscures, Cicéron, *De nat. deor.*, 3, 11; cf. Luc., *vera hist.* 1, 7. Dans Apulée, *Mét.*, XI, 17, les *vestigia* représentent les pieds de la statue de la déesse (v. Drexler dans le *Dictionnaire de Rocher*, II, p. 526). Il est alors tout naturel que l'on ait consacré également des pieds complets en souvenir des visites des divinités, visites qu'on attribuait particulièrement aux dieux de la santé. On en trouve des exemples dans Jahn; mais l'exemple le plus convaincant est celui de Termessos.

179.

Sur la face antérieure de la base sur laquelle repose le grand pied droit (p. 81). La l. 1 est sur la bordure supérieure et la l. 10 sur la bordure inférieure. Les angles en haut à gauche et en bas à droite sont abattus. Les moulures saillantes du haut et du bas ne suivent les angles ni à gauche ni à droite, mais forment simplement une bordure d'un relief presque insensible.

. . . . ΛΖΟΕΟΠΟΙΑΠΟΣ
ζωγ]λυφίης κῦδος μὲν ἔχων ἱεροῖς
ἐν ἀγῶσι,
κα]ὶ πλαστῇ δὲ τέχνῃ πάντας ὑπερβα-
λόμην
χαλκῷ συνκεράσας εἴδη ὁμοιοπρεπῆ.
Αὐτουργὸς καὶ τούςδε λι[θο]γλυφίῃσιν
ἔτευξα
σο]ὶ μάκαρ εὐξάμενος ἐσσομέ[νοισι τέρας.

La l. 1 est peu nette; peut-être Ἡφαίστω Μολέους ἀνέθηκα πόδας Θεόπομπος. Cf. 154, 1.

L. 2 ΛΙΠΛ. Il s'agit des ἀγῶνες du dieu représenté plutôt que de l'artiste. L. 7, τούςδε est sûr. On en conclut que le pied gauche était à côté de celui-ci; et par suite que l'inscription se prolongeait sans doute sur la seconde base, quoiqu'elle se termine très bien à la ligne 8.

180.

Oracles à cinq dés d'Adalia (A), de Sagalassos (S) et de Termessos (T). A. (v. t. I, inscr. 4[a]) : 44—53. S. (v. plus haut p. 144) : *a* (0·49 m. de largeur; il manque à gauche environ 0·19 m.) comprend le commencement jusqu'à 4; *b* (0·68 m. de largeur) : 14–19. T. (v. plus haut p. 54) comprend 28—41 avec des lacunes et 43—56 à peu près complètement. Pour A., qui est l'inscription la plus récente, si l'on en juge par les caractères, nous n'avons pas tenu compte, dans les citations qui suivent, de l'emploi qui est fait constamment de I pour EI. On peut rapprocher K(osagatsch) : (*Reisen in Lykien*, II, p. 174); O(rméleis) : (Sterret, EJ., p. 56 et suiv.); E(névré, Anabura) : (Sterret, WE. 339 et suiv., et Kaibel, *Hermes*, 1888, p. 532 et suiv.); Y(arischli-Colossæ) : (Smith, *Journal of hellenic studies*, 1887, p. 260 et suiv., et Kaibel, *Epigr. gr.*, n° 1041).

L'inscription de Sagalassos est précédée de l'en-tête qui suit, en caractères plus gros.

Ͻ
◡ΣΤΗΣΕΝΤΗ
ΗЬΕΚΤΩΝ
ὶ ΔΙΩΝ
ἀν ΕΘΗΚΕΝ

S. I. 3. . . δῶσι 5. καὶ Μαιάδος υἱόν = K.

II. 1. . . Ἀρείας 2. . . εἷς τάδε φράζει 3. . . στῆτα φυγὼν⫽ξεις ποτ' εἰς ἆθλα = KO. 4. . . σοι θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη — KO. 5. . . καταθύμιος ἣν ἐπιβάλλῃ = KO.

III. 1. . . Μοιρῶν = KO. 2. . . πείπτων καὶ χεῖοι τ. ἑξῆς — O., χεῖοι est simplement remplacé par μοῦνοι 3. . . μὴ πρᾶσσε οὐ γὰρ ἄ. = KO. 4. . . οντος χαλεπὸν κ. ἀ. ἔσται = KO. 5. . . ἱκέσθαι χ. οὐδ(?)ὲν κ. ἔ. = KO. (tous les deux portent ἱκέσθαι).

XIV. 2. λακ . . . = KYb. 3. ἰχθὺν ἐν πελ . . . = K(?)Y. 4. οὔ σοὶ χρήσιμον . . . = K(?)Y.

XV. 3. . . μη]δὲ σὺ φρικτὰ νόει = K(?)Y. δαίμοσιν (Y. δαίμονος) 4. δεινὰ φρον . . (Y. πάντα φ.) 5. οὐδ' ὁδὸν ἣν στείχεις κ. — Y.

XVI. 1. illisible 2. . . τέσσαρα χεῖοι δὲ δύω (O. est différent) 4. εἰς ἀγαθόν = O. (?) 5. καρποῖς στεῖχε καλῶς σὺν ἀπ. μ. (O. σὺ]ν κ. ὕπαγε καὶ ἀ).

XVII. 1. εἷς χεῖος τρεία πείπτοντες δύο, τέσσαρα δοιὰ (O. est différent) 2. fin. πρᾶσσε = O. (?)

T. XXVIII. Il n'y a plus guère que des fins de lignes. 2. . . πάντες = Ya. 5. ὧν ἐπιθυμεῖς (Y. ὧν ἂν ἐ).

XXIX. 1. . . Ἀδραστείας 2. . . ὁ πέμπτος 3. . . ἐπέσται ὁ καιρος — O. (?) 4. . . κ]ίνδυνος παράκειται = O. (?) 5. μαντ]ειῶν ἐστι καλῶς σοί = O.

XXX. 1. Διὸς κερ]αυνίου = O. 2. . . ια καὶ τρεῖος ὁ πέμπτος (O. est différent) 3. . . ἃ μεριμ . . = O.

XXXI. 1. Διὸς ἱκ]εσίου = O. 2. . . τρεῖοι τάδε φράζει 3. . . ἀσφαλῆ (O. —ην) ἀ. ἀ. = O. 4. . . τύχη (O. τυχεῖν) μ. τ. τ. ν. δ. = O. 5. . . πείθου κ. ἐ. ἐ. ἰ. = O.

XXXII. 1. Ἀγαθοῦ χρόνου = O. (?) 2. [ἑξείτη τέσσ]αρες ὄντες ὁμοῦ τρεία · χρησμὸς ὅδ' αὐδᾷ (O. est différent) 2. . . σης δ. γ. ἀ. ἀλλ' ἀνάμεινον = O. (ὑπομ.) 3. μηδ' ὥς τίς τε λέων τ. ἐ. λ. = O. (κύων) 4. = O.

XXXIII. 1. ιϑ Ἐλπ. ἀ. — O. 2. ἑξεῖται δύο καὶ χεῖος) καὶ δύο?) τρεῖοι τάδε φράζει (manque dans O.) 2.—5. — O.

XXXIV. 3. également d'après O. 4. ὦ ξένε μ. κ. τ. ν. σεσῶσθαι = O. (?) εἰ δέ τι μ. χρέος, ὃ χρήσεις ἀ. = O.

XXXV. 1. . . (?) τέσσαρα ἄλλοι (manque dans O.) 2. . . δώσει (?) 3. . . τεύξῃ ἃ βούλει — O. 4. . . εις δ' ὅσα μαντεύῃ κ. οὐ. σοὶ (?) κ. ἒ. = O. (?)

XXXVI. 1. . . Νείκης 2. paraît semblable à O. 3. . . ΜΕΠΙΕΙ (?) ξένε τήνδε νο . . . 4. paraît semblable à O. 5. illisible.

[XXXVII. ϛϛϛαα a été passé.]

XXXVIII. (T. seulement) δδδδδ Μοιρῶν ΛΛ⫽ΝΩΝΗΤΙΙΚ⫽◡ (? ἀδήλων ἐπηκόων) πάντες ὁμοῦ πείπτωσιν ὅμ[οιοι 2. . . δεν δ' ὁδὸν νό[στου (?) 3. . . περὶ ὧν μ' ἐπερωτᾷς 4. . . ἀποδόσθαι.

XXXIX. [γδϛϛα κ] Νεμέσεως (?) 2. . . δύο δ' ἑξεῖται καὶ χεῖος ὁ πέμπτος 3. . . σοι ἔξω (?) 4. ἐν νούσω ἐόντ' ἀρήξειν θεὸς αὐδᾷ 5. . . σοὶ κακὸν οὐ]δέν.

XL. ϛγγδδ κ Διὸς νεκρῶν κηδεπονων | Μοῦνος δ' ἑξείτης, τρεῖοι δύο τέσσαρα δ' οἱ ἄλλοι (au lieu de δοιοί) · | οὐκ ἔστιν σπεύδ[ειν πράσ]σειν ὅσα καιρὸς ἀνώγει · κέρδος ἔχεις ΟΛ . . . ἐκ κακοτῆτος | . . ος ἡ πρᾶξις, μοχθηρὰ δὲ πάντα φύλαξαι.

XLI. [αδδϛϛ κα] Δήμητρος δισσοὶ δ' ἑξεῖται δύο τέσσαρα, πέμπτος ὁ χεῖος, le reste — XXXIII.

XLII. δδδϛγ κα Ἡλίου | Τέσσαρα τρεῖς μοῦνος ⟨δ' ἑ⟩ξείτης καὶ τρεῖος ὁ πέμπτος 3. = Yd. (δ' ὅσσα) 4. ἐνχείρει ξ. θ. π. ἐ. ἐ. = Y. 5. τάφανὲς εὑρήσεις, σωτήριον ἦμαρ ἀφίξει (Y. est différent).

XLIII. γγγϛϛ κα Τύχης εἰς ἄλα προβιβάζου (Y. ne donne que les chiffres des coups de dés). Τρεῖς τρία πείπτοντες δύο δ' ἑξεῖται τάδε φράζει — E. (?) 3. εἰσὶ καλαὶ πράξεις, σπεύδειν δέ σε χρησμὸς ὅδ' αὐδᾷ = E. (?), Y. (?) ἐκφεύξῃ ⟨γὰρ⟩ νούσου χαλεπῆς πάντων τε (δε Y.) κρατήσεις = Y. et E. (?) 5. aussi ξενίῃ χώρῃ ἥξειν — Y. (E. incomplet).

A. XLIV. 1. εἷς χεῖος τρεῖς δ' ἐξεῖται (A. δὲ ἐξ.) πέμπτος τρία πείπτων = AE. 2. εἰς στόμα μὴ δῶς (δοις A., δεῖς ? τὴν E.) χεῖρα λύκω μ. σ. τ. γ. = EA. 3. δυσχερές ἐστιν (A. ἐστι τ[ο]) πρᾶγμα περὶ οὗ πεύθῃ (A. κεύθῃ) καὶ ἄπιστον = A. (E. est différent). 4. ἀλλ' ἡσύχιος (E. μ. ἡ.) μένε σήσας (A. λήσας, E. λήξας) ὁδοῦ καὶ ἀγορασμοῦ (A. ἀγορᾶς) = AE.

XLV. 1. = A. 2. τέσσαρα δ' εἰ πείπτωσιν πάντες εἷς δ' ἐξείτης (A. τ. δ' οἱ τέσσαρες ὁμοῦ τε δὲ ἐξείτης τ[ε]) 3. ἐ]ς π. σπ. βαλῖν κ. γε. γράψ[αι] AE. 4. = AE. (ἀμφότερος TE.) 5. — AE.

XLVI. 1. — A. (E. ςςδγγ et Ἄρεος) 2. = A. (T. τρεῖοι) 3. = A. (μὴ βαίνεν ἣν μ. A., μὴ βαίνειν μ. E., μὴ βαῖν' ἣν μ. T.), par conséquent : μὴ βαῖν' ἣν βαίνειν μέλλεις ξένε, τήνδε γὰρ οὐδεὶς (peut-être οὐδὸν?); cf. III, 3 : πρᾶξιν ἣν πράσσεις μὴ πρᾶσσε 4. αἴθων ἐσχώρησ[ε] (—σι T., —ηε A., —σισι E.) λέων μέγας ὃν πεφύλαξο = AE. 5. δεινὸς ἄπρακτος (ὁ E.) χρησμός (également dans A.) ἐπ' ἡσυχίῃ δ' ἀνάμεινον = AE.

XLVII. 1. = AE. 2. — A. (δὲ δ' ἐξεῖτε E.) 3.—5. = AE. (νοσέοντα δὲ σ. AT., νοσέοντ' ἀνασ. E.).

XLVIII. 1. — AE. 2. = E. (τεσσ. τρεῖος ἀπ. T., A. sans la seconde ligne) 3. = A. (πάλι T., πάλιν A.) 4.—5. εὑρὼν καὶ πράξας κατὰ νοῦν πάντων (A. πάντα) τε κρατή[σας] εὐφροσύνην ὠνεῖσθαι, πωλεῖν τε καὶ οὕτως = A. (E. est différent).

XLIX. 1. = A. (Ἀπ. Πυθίου T.) 2. ἐξεῖται τρεῖς πείπτοντες δύο δε τρεῖοι τάδε φράζει 3. μίμνειν (A. μίμνης?, E. μεῖνον) μὴ πράξῃς, Φοίβου χρησμοῖσι δὲ πείθου = AE. 4. ἐν χρόνω καιρὸν τηρεῖν νῦν δ' ἥσυχος ἴσθι = A. (E. est différent) 5. = A. μεικρὸν ἐπισχὼν τελέσεις πάνθ' ὅσσα μεριμνᾷς (E. est différent)

L. 1. = AE. 2. = E. (σοι θεὸς T.) 3. = A. (μήδ' ἄλλοθι T.) 4. = AE. 5. = A. οὐ γὰρ ὁρῶ την (A. σὴν) πρᾶξιν ἀσφαλῆ (A. —ην) οὐδὲ βέβαιον (E. est différent).

LI. 1. — AE. (T. a confondu les dieux de LI et LII) 2. τέσσαρα πείπτων εἷς τρεῖς δὲ ἐξεῖται καὶ τρεῖος ὁ πέμπτος, pareil dans E. 3. = A. θάρσει, καιρὸν ἔχεις, πράξεις ἃ (A. ὃ) θέλεις καιροῦ τ' ἐπιτεύξῃ = A., E. est différent 4. = A. εἰς ὁδόν ὁρμηθῆναι, ἔχεις καιρόν (E. ἔχει καρπόν, leçon exacte) τιν' ὁ μόχθος 5. = E. (A. ἀγωανα).

LII. 1. = E. (v. LI) 2. τέσσαρες ἐξεῖται πέμπτος χεῖος τάδε φράζει 3. = AE. ὡς ἄρνας (A. ἄρνα) κατέχουσι λύκοι κρατεροί τε λέοντες (E. ἀρνῶν κρατεοῦσι) 4. — A. sans δέ τε, qui suit τούτων dans E. 5. — AE. καὶ πάντ' ἔσται σοι (E. π. σοι ἐστιν) ὅσ⟨α ἐπ⟩ερωτᾷς σὺν Διὸς Ἑρμῇ (la fin manque dans AE.).

LIII. ςςςδδ κς Διὸς καταχθονίου, encore presque conservé dans A; Sterret propose de le rétablir dans E. 2. — E. τρεῖς δ' ὅταν ἐξεῖται (E. τρ. ὁμοῦ ἐξ.) δύο τέσσαρα, χρησμὸς ὅδ' αὐδᾷ 3. — A. (à moitié conservé) et E. μὴ σπεῦδε ⟨ἀλλ'⟩ ἀνάμεινον 4. = A. (id.), E. καὶ ἀμήχανος οὐδὲ 5. = A. (id.) et E. (? ὠνεῖσθαι χαλεπὸν καὶ πωλεῖν τι (.. οὔντι ?) βλάβος ἔσται.

LIV. 1. ςςςςγ κζ Ἀφροδείτης (E. Ἀφροδίτης Οὐρανίας) 2. τέσσαρα (sic) (E. τέσσαρες) δ' ἐξεῖται μοῦνος τρία σοὶ τάδε φράζει (E. est différent) 3. = E. Οὐρανόπαις Ἀφροδείτη, Ἐρώτων πότνι' ἄνασσα (E. σεμνή 4. = E. πέμψει μαντεῖαν ἀγαθήν, δώσει δὲ (E. τε) ὁδὸν σοι (E. τοι) 5. ἐκφεύξῃ (= E ?) τε νοσου (πόνων E.) καὶ φροντίδος ἀλγεσιθύμου.

LV. 1. = E. 2. τέσσαρες ἐξεῖται καὶ τετρῷος τάδε φράζει (E. κ. τέσσαρα πέμπτος? ὁ πείπτων) 3. οὐκ ἔστιν πρᾶξαί τι μάτην· μὴ δὴ κενὰ μόχθει (E. est différent) 4. = E. μὴ σοὶ σπεύδοντι βλαβης (E. βλαβος) τι γένηται (suivi de ἀπ' αὐτῆς dans E.) 5. = Yc. οὐ γὰρ εἰς ὁδὸν ὁρμᾶσθαι καλὸν οὔτ' ἀγόραζε (.. σσειν Y. ?):

LVI. ςςςςς λ Ἑρμοῦ τετραγώνου (τετραγωνείτου E.) 2. Εἰ δέ κεν ἐξεῖται πάντες πείπτωσιν ὅμοιοι (E. est différent) 3. = Y. (?) μὴ βαῖν' ἣν (οὗ YE. ?) μέλλεις· μείναντί σοι ἔσται ἄμεινον (E. est différent) 4. = Y. (?) ἐχθρὸν (αἰσχρὸν E.) γάρ σοι ὁρῶ· μεῖνον, μετὰ ταῦτα δὲ ἔσται (E. est différent) 5. = Y. (?) τον τε φόβον λύσει καὶ τὸν κάμνοντα δὲ σώσει.

181.

Restes de l'oracle à sept dés gravé sur la porte; visibles seulement sous un jour particulier. Cf. p. 65.

Première colonne.

INANTHN ⚲O
Μοῦσα ΓΕΡΙΝΣΑΠΟ
χαῖρε δὲ . . . ΛΛΟΣΠΛΙΠΟΝ
αὐτὰρ ἐμοὶ χρη[στήρι] ἐτήτυμα θέσθαι [ἀνάγκη (?)

I. ζ αααααα

Χειων ἀστραγάλω[ν] ὁμοθυμαδὸν ἑ[πτ]ὰ πεσόντων·
ε[ὔ]πρακτ . . (σοι) ἔσ]ται καὶ εὔοδα καὶ πολυκερδῆ·
κοινωνεῖν δὴ ἄ[μειν]ον ἀπ⟨ερ⟩εργασίας ἐπιχιρῖν,
κρυπτο[μ]ένων [δ᾽ ἀ]νύειΝ ΕΧΕΙ Μουσῶν ΤΕΥΓΕΙΩΝ

II. θ ααααααγ

. . ΔΕΚΜ ἒξ μὲν χ[ε]ῖοι ὁ δὲ τρία λοιπὸ[ς] ὑπάρχΕΙΝ·
. . ΜΕΝΕΠΕΙΙΙΙΟΓΙΑΝ ἀγα[θ]οΙΩΣ ΖΕΟΣ▨ ἀποδημοῖς
(?) καιρὸν μὴ ζ]ΗΤΕΙ· τ[εύ]ξει θεὸς ὥστε χαρῆναι
οὐ γὰρ δ]ύσκολόν [ἐ]στι, φέρε[ι] καρπού[ς] τε τὸ πρᾶγμα.

III. ι ααα]ααα[δ]

χείους ἓξ ὁρα[ᾶ]ς καὶ τέ[σσαρα ΒΛΛΕΠΑΝΤΑ·
εἰς ἄνεμον σπείρειν, εἰ[ς ΤΟΣΑΤΙΗΝ
χειμερίοις αὔραις πε ▨ο▨ πόντον ΑΥΔ . . .
τιος ἵσταςο τουτων.

IV. ια ααααγγ

χεῖοι πέντε μέν εἰσι ▨ τρῖοι δυο κλ[ῆ]ρος ἀριστος·
ἐνχείρει, πράξεις γὰρ ἀνελπ.[ισ]τως ἃ προαιρῇ·
καὶ τὰ φόβον γὰρ ἔχοντα χαρὰν κέρδος τε προδηλοῦ [Δ] (ℬ ?)
Ζῆνα μέγαν βασιλῆα σέβου καὶ Φοῖβον ἄνακτα.

V. ιβ ςαααααα

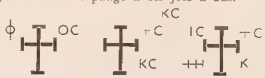
Εἷς μόνος ἑξείτης χεῖοι δέ τε λοιποὶ ἔασιν·
Οἰνοάνθην μὴ σπεῦδε τρυγᾶν μηδ᾽ αἰρι[ν]ὰ σοῖκα
μηδ᾽ ἀκονᾶν μόλυβον βούλου, μὴ κῦμα βαρ[ύ]νειν·
ἄλλο τι μαστεύειν σε χρεών, τούτου δὲ λαθέσθαι.

VI. γι ααααδδ

I, 5 τε λιγειῶν? II, 2 ὑπάρχων? 3 ὦ ξέν᾽ ἐπ᾽ ἐμπορίαν? IV, 3 μοῦνον ἐπόντα.

182.

Au pied du rocher du nord, à l'extrémité supérieure de la plaine, un peu plus au nord que l'inscr. 172; inscription gravée en lettres rouges sur le mur d'un arcosolium, dont le sarcophage a été jeté à bas.



Trébenna.

183.

Pierre un peu à l'écart, au milieu des broussailles, à gauche de l'entrée. L. 1·03 m., h. 0·52 m.

Μ. ΑΙ/ _ Σ]ό[λω]ν[α] Δημητρι[αν]οῦ
ἀπὸ λυκιαρχίας γενόμενον
καὶ κοινὸν ἄρχοντα τοῦ λαμ-
προτάτου Λυκίων ἔθνους
καὶ ἀρχιφύλακα

ἡ πατρὶς ἡ λαμπρὰ Τρεβεννατῶν
πόλις.

L. 1, Αὐρ. plutôt encore que Αἴλ. Si le nom de la ville est indiqué en termes aussi précis, bien que l'inscription soit destinée à Trébenna même (v. p. 82), et si ce nom se trouve à la fin, et non au commencement, comme dans les inscr. 115 et 123, c'est que le personnage est honoré comme membre et président de la confédération. Ce personnage est probablement le même que le πάππος de l'inscr. 184.

183*.

Sur un fragment d'architrave.

Λ ΙΚΟΛΥΗΝΩΟΝ Ο Ν

184.

Sur une pierre placée en haut et à gauche de la porte d'un bâtiment, de telle façon que la bordure qui encadre l'inscription à droite se confond avec l'encadrement gauche de la porte. En haut, 4 l. $^{3}/_{4}$ martelées : H. 0·67 m.; l. 0·82 m. (sans l'encadrement).

. . . . καὶ τῇ γλυκυτά-
τῃ πατρίδι συνετελέσαντο τὸ ἐκκλησιασ-
τήριον Αὐρήλιοι Σόλων δὶς καὶ Σό-
λων καὶ Θεμίσων οἱ Μόλητος τοῦ Σό-
λωνος καὶ Σόλων καὶ Μόλης οἱ Θεμίσω-
νος τοῦ Σόλωνος, κατασκευάσαντος ἐκ
τῶν ἰδίων Σόλωνος τὸ [ἥ]μισ[υ] λαβοντος
ξυλα δημόσια, πατρὸς μὲν τοῦ Σολωνος β',
πάππου δὲ τῶν λοιπῶν, τῶν καὶ καθιερω-
σάντων.

Il est question d'*ekklesiasteria* à Délos (BCH., 1886, p. 36 et 38) et à Olbia (Dittenberger, *Sylloge*, 354, 9); à Tralles (d'après Vitruve, VII, 5, 5), d'un *minusculum theatrum*, sans doute analogue à celui de Krétopolis (p. 129 et fig. 59).

D'après la l. 3, ils s'appellent tous Aurélios.

A. Solon
Thémison A. Solon Molès
A. Solon A. Molès A. Thémison A. Solon

185.

Sur le côté d'une console aujourd'hui encastrée dans un mur.

Ἑρμαῖος Τροκόνδου Ἑρμαίου
Βδευάσεως ἀνέστησεν ατ-
ον ἀρετῆς ἕν-
εκεν καὶ ΔΟΓ
ΞΣΙΑΣ ΛΛ
ΚΑΛΧΙΟΥ
ΛΧΕΥ

186.

Sur un sarcophage.

. . . . νιος ΛΥ▨ΥΝΟΣ Τροκόνδου ΚΛΛΕΥΘΕΤΟΜΕΝΟΣ
ἀνέστησ]εν τὴν σωματο[θή-
κην ἑαυτῷ καὶ τῇ γυναικὶ αὐτοῦ
Ἀρτέμει καὶ τοῖς ἐξ αὐτῶν τέ-
κνοις μόνοις ❧
τὴν δὲ ὀστοθήκην τῷ δούλω
καὶ τοῖς ἐξ αὐτοῦ. ❧

187.

Sur un sarcophage.

Μ. Αὐ. Κύμων δ' ὁ καὶ Αἰείας κατεσκεύασα τὴν σωματοθήκην
τῷ τε πατρί μου Κύ-
μωνι γ' καὶ τῇ μητρὶ
Ἄννα καὶ ἑαυτῷ καὶ
τῇ γυναικὶ μου Αὐρ.
ΛΗ [c.-à-d. Γῇ] Πολέμωνος
μόνοις.

Sagalassos.

188.

Fragments de quatre des cinq épistyles du temple *B*, tombées devant la façade orientale.

I.	II.	III.	IV.	V.
Αὐτοκράτορι Καίσαρι	Τίτω Αἰλίω Ἀδ Ρ Ι Α Ν Ω	ΑΝΤΩΝείνω Σεβαστῷ	Εὐσεβεῖ θεοῦ Ἀδ Ρ Ι Α	νοῦ υἱῷ ΚΑΙΤΩΣΥΝΠΑΝΤΙ
οἴκω καὶ πατρίοις	θεοῖς ἡ λαμπρὰ ΣαγαΛΑΣΣΕΩ	ΝΠΟλις πρώτη τῆς Πισι	δίας, φίλη καὶ σύμμαχος ΡΩ	μαίΩΝΚΑΘΙΕΡΩΣΕΝ

188*.

Fragment d'une plinthe de colonne, brisée à gauche et à droite et portant les lettres ἀρχΙΕΡΑσάμενος. Il est probable que les plinthes de la façade orientale portaient une seconde inscription, ayant trait peut-être à des dons de colonnes. Cf. des bases de colonnes portant des inscriptions dédicatoires (JHS., 1888, p. 7). Il est question de dons des colonnes à Ephèse, à Pergame (*Inschriften von P.*, I) et à Tralles (*Athen. Mittheil.*, 1883, p. 329).

189.

Base de statue hexagonale devant l'angle sud-ouest du temple *B* (v. p. 134). L'inscription mesure 0·67 m. sur 0·43; à partir de la l. 7 cf. CIG. 4368, LW., 1186.

Αὐτοκράτορα
Καίσαρα Λούκι-
ον Σεπτίμιον
Σεουῆρον Περ-
τίνακα Σεβα-
στόν.
Σαγαλασσέ[ων
ἡ πόλις, πρώτη
τῆς Πισιδίας,
φίλ]η καὶ συμμα-
χος Ῥωμαίων.

189ª, CIG., 4372, fragment.

190.

Base de statue, à 50 pas au sud de l'angle sud-ouest du temple *B* (p. 134); 0·78 m. sur 0·40. V. Hirschfeld, III, 1879, p. 309.

Μ. Αἴλι-
ον Αὐ-
ρήλιον
Καίσα-
ρα
ἡ βου-
[λὴ etc

191.

Base hexagonale, dont on a fait dans la suite une base dodécagonale en abattant les angles. La partie inférieure seule est encore lisible (p. 134).

Μᾶρκ[ον [Αὐρή-
λιον] Κώμ[μοδον
. . Ἀ]ντ[ωνεῖ-
νοΝ]Ι Σεβ[αστον
ἡ Σ]αγαλα[σσέ-
ων Γ]Πόλις, [πρώ-
τη τ]ῆς Πι[σιδί-
ας, φ]ίλη κα[ὶ σύμ-
μαχ]ος Ῥω[Ι[Ιαίων.

192.

Base de statue, à 50 pas au sud de l'angle sud-ouest du temple *B* (p. 134); 0·48 m. sur 0·46

Ἡ βου-
λὴ καὶ
ὁ δῆμος.

193.

Base de statue au sud-ouest du temple *B* (p. 134).

. . . . ? [Περγα-]
ῖον καὶ Σαγαλασ[σέ-
α νεικήσαντα ἐνδό-
ξως ἀνδρῶν πυγμὴ[ν
ἀγῶνα Ῥοδωνεῖον 🙰
τὸν ἐπιδοθέντα ὑπὸ
Κουίντας Αὐρ. Δρακαι-
νανῆς Ῥοδωνιανῆς Ῥο-
δωνίδος φιλοπάτριδος
ἐκ χρημάτων ἰδίων αὐ-
τ]ῆς, ἀγωνοθετοῦν-
τος διὰ βίου ΓΑ. Κουίν-
του Αὐρ. Διομηδιανοῦ
Ἀλ]εξάνδρου, τοῦ ἀξι-
ολογωτάτου ἀνδρὸς
αὐτῆς.

193ª, CIG. 4369. L. 1 au lieu de ΙΟΥΛΙ, il vaut peut-être mieux voir un reste de ον [καὶ Σαγαλασ|σέ]α νεικήσαντα ἐνδό,ξως. L. 10 τὸ α' καὶ τοῦ[τ]ον.

194.

Base de statue, au sud-ouest du temple *B* (p. 134). V. Hirschfeld, III, p. 309. Cf. *Göttinger gel. Anzeigen,* 1888, p. 590.

Ἡ βουλὴ κα]ὶ ὁ δῆμος
καὶ ἡ γερ]ουσία
ἐτείμησ]αν Γάιον Ἰού[λιον
ΟΣ · Ο · ΙΤερα Λευκάδι(ο)ν
ΣΑΓΑΛαΣΣΕΑ καὶ Περγαῖον
ΚΑΙ ΑΥΡΗλιον
ΑΝΤΙοχιανὸν Παπιανὸν
Ἀντίοχον Σαγαλασσέα
καὶ ΚλαΥδιοσελευκέα
καὶ Τιμβριαδέα, βουλευτικὸν
νΕικήσαντα καὶ συνστεφα-
νωθέντα παίδων παγκρά-
τιον ἀγῶΝΑ [Κλαρεῖο]ν,
ἀγωνοθετο[ῦντος τοῦ
ΑΞΙΟΛΟΓΩΤΑτου . . . .

Malgré la l. 5, la remarque d'Hirschfeld sur la l. 8 doit être exacte.

195.

Base de statue au nord-ouest du temple d'Antonin, près d'un monument corinthien. Caractères très nets.

Π. Αἴλ. Κουίντον Κλ.
Φιλιππιανὸν Οὐᾶρον,
ἀγωνοθετην διὰ βιου
ἀγώνων Κλαρείων καὶ
Οὐαρείων, ἀρχιερέα
τοῦ Σεβαστοῦ καὶ φιλόδο-
ξον ἡμερῶν δολο-
κλήρων ὀξέσι σιδη-
ροῖς ἐπὶ ἀποτόμοις
ἑκαστης ἡμέρας ε'
καὶ σιδηροκόντρα,
συντεχνία βαφέων
τὸν ἴδιον εὐεργέτην
βουλῆς καὶ δήμου
δόγματι ·
ἐπιμελησαμένου
Κλ. Μήνιδος.

Les l. 6 et suiv. sont un peu obscures; peut-être font-elles allusion à un cadran solaire.

196.

Pierre le long de la grande rue. H. 0·44 m.; l. 1·97 m., dont 0·31 m. vides à gauche; 0·23 m. à gauche et autant à droite pour une poignée. Il y avait encore au bas au moins deux lignes, de plus en plus effacées du côté gauche.

Αὐτοκρ̣άτορι Καίσαρι Μ. Αὐρ. Σεουήρω environ 10 lettres rayées Εὐσεβεῖ Εὐτυχεῖ
Σεβαστῶ κα[ὶ rayé] Σεβαστῇ μητρὶ τοῦ Σεβαστοῦ καὶ
τῶ σύμπαντι οἴκω αὐτῶν Αὐρ. Με[ιδι]ανὸς Ἀτταλιανὸς
ὁ τάχιον χρηματίσας Ἀτταλιανὸς ΜΕΙΝΟΣΙΛ . ΙΛΛΕΓ . . .
ἀρχιερασάμενος τῶν Σεβαστῶν ΙΕΙΙΣΤΟΓ/ ΛΛ'ΣΙ¯ΟΙ▨ʟΒ▨
ΛΟΙΞΙΜΕΣΜΟΚΑΙΤΗΝΙΙΛΛΠΛΝΛΙΚΙΩΡΑΣΙΜ . . .
ΤΟΥΣΠΙΣΛΤΙΡΛΣ . . .

Caracalla et Julia Domna.

197.

Base de statue le long de la grande rue (v. p. 135).

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος
Πόπλ ον Αἴλιον ΤΙΥΒΑ
υἱὸν πόλεως φιλόπατριν
πανάρετον [ἀρ]ετῆς ἕνε-
κεν καὶ εὐνοίας τῆς εἰς
ἑαυ]τούς.

197*.

Fragment le long de la grande rue.

Α . .
ΙΑΑΝΕΣ
ΙΟΥΒΟΥΛΗΣ

198.

Le long de la grande rue (p. 135). L. 0·78 m.; h. 0·83 m. L'inscription se trouve sur la face supérieure d'un support de 0·48 m. de hauteur, portant d'un côté des pieds de banc en relief. Quelques mots seulement sont encore lisibles.

Αὐτοκράτορι Καίσαρι Που . .
. . . . . . Σαλωνει . . .
. . . . . το λαμπροτατο
. . . . . συναγωγ(έ)ως

199.

Base unie dans le mur occidental qui borde la grande rue (p. 135). H. (de l'inscr. proprement dite) : 0·65 m.; l. 0 63 m.

Αὐτοκράτορα
Καίσαρα Τραια-
νὸν Σεβαστὸν
ἡ βουλὴ καὶ ὁ
δῆμος.

199*.

Base à l'angle sud-est de la place, au bas.

. . . . . .
ἡ λαμπροτά-
τη πατρίς.

200.

Architraves I, II, III, (IV restituée) et V de la façade du temple d'Apollon Klarien (p. 136 et pl. XXIV, dans laquelle l'inscription est reproduite).

I. — II. — III.

1. Ἀπόλλωνι Κλαρίω καὶ θεοῖς Σεβαστοῖ ς καὶ τῇ πατρίδι Τ. Φλ. Κολλήγας μετὰ Φλ. Δονίλλης τῆς
2. καὶ μητρὸς τοῦ Κολλήγα ἐκ τῶν ἰδίων καὶ ἐκ δηναρίων μυρίων τῶν ἐπιδοθέντων ἐν χρόνω τῆς ἀρχιερωσύνη̣ς τοῦ Κολλήγα
3. ☞ τὴν δὲ σκούτλωσιν τῶν τοίχων τ[[ο]]ῦ ναοῦ ὁ αὐτὸς Φλ. Κολλήγας καὶ Τ Φλ. [Οὐ] άρος, δαρεῖος

III. — IV. — V.

1. γυναικὸς αὐτοῦ το περίπτερον · [τὸν δὲ ναὸν μετὰ . . . . . καὶ . . . Ἑρμο] λάου τῶν Διομήδους κα. Ἀδο . . . [τῆς
2. κατασκευάσας ἀνέθηκε καὶ καθιέρωσε[ν αὐτὸς διὰ . . . . ἐπὶ Κορνηλίου] Πρόκλου, τοῦ σεμνοτάτου ἡγεμόνο[ς . .
3. αὐτοῦ διὰ Φλ. Διομ[ήδους] . . . . καὶ ΣΛΓ.ΞΓ⎵▨ΕΣΙΙ (incertain).

Les l. 1 et 2 ont la même longueur; mais les lettres sont de grandeurs différentes.

IV, 1, il doit être question, en même temps que de nouveaux fondateurs, d'une nouvelle partie du temple. Comme μετὰ n'est pas répété sur l'architrave V, 1, ni sur l'architrave I, 2, comme d'autre part la mère de Kolléga devait être nommée, nous sommes obligés, étant donné le peu d'espace qui nous reste, d'admettre que la mère de Kolléga est la même que la femme de Diomède, qui serait alors le beau-père de Kolléga. Celui-ci tient probablement son nom de Pompeius Collega, qui était gouverneur de la province sous Vespasien (CIL., III, 306, *suppl.* 6817; LW., 430, 1814 b). Le gouverneur Proklos est peut-être celui dont il est question dans l'inscr. d'Opromoas (*Reisen in Lykien*, II, p. 107, VIII A 1, G 12, 138 ap. J.-C.). V, 1, καὶ Ἴαδος ne m'a pas paru possible. V, 2, il manque 6 ou 7 lettres.

I, 3, σκούτλωσις : v. inscr. 75 et Cichorius, *Sitzungsber. der Berliner Akademie*, 1889, p. 37 (Sardes) : σκ. τοῦ . . . βασιλικοῦ. Le mot y est moins précis qu'ici, où il se rapporte à l'achèvement définitif des murs, c'est-à-dire probablement, d'après

l'origine du mot, à l'incrustation en marbre. (P. 44, il est encore pris dans un autre sens.) Cf. une inscription de Tralles (*Athen Mittheil.*, 1883, p. 329 : σκουτλώσαντα δὲ καὶ μουσώσαντα . . ἐξέδραν) et Héron (*Stereom.*, II 22 et suiv.), qui donne la mesure de la capacité d'une σκοῦτλα rectangulaire et d'une σκοῦτλα triangulaire, puis (*Geom.*, 103, 3) : ὥσπερ ἐν τοῖς σκουτλώσεσιν αἱ στροφίολοι καὶ ἐν τοῖς ξυλικοῖς τὰ κυμάτια (ces derniers seuls étant matériellement différents des premiers). Sur l'opération inverse ἀποσκουτλοῦν, v. *Corp. inscr. attic.*, III, 1, 1424. III, 3, δαρεῖος ne peut être ici nom propre, comme dans les inscr. 205 et 221, mais c'est un mot indiquant probablement un degré de parenté, peut-être beau-père; il serait à rapprocher de δαήρ, comme κόμβος (JHS., 1890, p. 124, 7 et 12) est à rapprocher de γαμβρός? (cf. 153). Kolléga avait par suite fondé le temple avec sa femme, ses beaux-frères et son beau-père. Cf. 201.

201.

Pierre encastrée dans un mur de la basilique, au bas.

ΓΒαῖμος, [ἱερεὺς Ἀπόλλωνος
τοῦ Κλα[ρί]ου [κ]αὶ ἀ[γωνο-
θέτης ἀγώνων Κλ[αρειων κ-
αὶ [Ῥοδ]ωνείων Οὐ[α]ρε[ίων . .
τείων [ἐ]φιλοτειμήσα[το ἀργυ-
ρίου μυριάδας τρεῖς κ[αὶ ✱.
πεντακόσια εἴς τε το[ν ναὸν
καὶ τοὺς ἀγῶνας καὶ τὰ ἆ[θλα,
κάθως ἐν τοῖς ψηφίσμασιν
φέρεται.

Γβαῖμος cf. inscr. 88 et p. 11. L. 5, cf. 202, 15.

202.

Base de statue hexagonale au pied des propylées, au nord-ouest de *E* (p. 137).

Ἡ βουλὴ καὶ
ὁ δῆμος
ἐτείμησεν
Αὐρ. Ἰδομενέα,
υἱὸν Αὐρ. Ἰδομε-
νέως ἐ[νδ]ό[ξως
νεικήσαντα
ἀγῶνα Κλάρει
ον παιδων
πάλην, ἀγω-
νοθετοῦν-
τος διὰ βίου
Κλ. Φιλιππια-
νοῦ Οὐαρου
(?) TE υἱοῦ πόλε-
ως φιλοπά-
τριδος [κ]αὶ φι
λοδότου.

Remarquons le nom crétois d'Idoménée, à cause des rapports qu'ont avec la Crète le temple de Klaros, les Crétois de Selgé (inscr. 242) et Krétopolis. L. 15, cf. 201, 5.

203.

Base de statue hexagonale au pied des propylées, au nord-ouest du temple d'Apollon Klarien (p. 137). Dimensions : 1·20 m. sur 0·31. Cf. CIG. 4368[b], *Add. (?)*; la l. 17 est peut-être à rapprocher également de 4368, qui a été évidemment copiée avec des omissions et des changements dans la division des lignes.

Αυτοκράτορα
Καίσαρα
Μᾶρκον Αὐρή-
λιον Ἀντωνεῖ-
νον Σεβαστον,
υἱὸν τοῦ θειό-
τάτου
Αὐτοκράτορος
Καίσαρος Λου-
κίου Σεπτιμίου
Σεουήρου Εὐ-
σεβοῦς Περτί-
νακος Σεβα-
στοῦ Ἀραβικοῦ
Παρθικοῦ Με-
γίστου
ἡ Σαγαλασσέ-
ων πολις, πρώ-
τη τῆς Πισιδί-
ας, φίλη καὶ
σύμμαχος Ῥω-
μαίων.

204.

Base hexagonale, circulaire à la partie supérieure, à l'ouest devant un portique (p. 137).

Τον] κρατιστον
πρεσβευτην
καὶ ἀντιστρά-
τηγόν
Κορέσνιον
Μάρκελλον
ἡ λαμπροτά-
τη Σαγαλασ-
σέων πολις
τὸν ἴδιον
βουλευτὴν
καὶ εὐεργέ-
την.

ἐγένετο ἀρ-
χῆς τῆς περὶ
Αὐρ. Διομήδι-
ανὸν Μακεδο-
νιανὸν Ῥόδω-
να.

Le même nom de gouverneur, écrit de la même manière et précédé du prénom Αὐφίδιος se rencontre à Karaboulo (CIG. 3, 4379[d]). Cf. Ramsay, AM., 1885, p. 345; Sterret, WE., 419. Le nom du probule (l. 15) vient probablement de celui du gouverneur Q. Larcius Macedo, qui vivait sous Hadrien (Marquardt, *Staatsverwaltung*, I, 2, p. 363, 4).

205.

Trois pierres de 1·20, 1·30 et 1·13 m. de longueur, de 0·75 m. d'épaisseur et de 0·50 m. de hauteur, profilées comme un entablement ionique à frise unie, trouvées au nord-ouest de *W.* I et II étaient simplement retournées et servaient peut-être de socles, III était plus profondément enfoncée. I portait l'inscription sur le grand côté *(a)* et le petit côté *(b)* adjacent à droite, II sur un grand côté, III sur un petit côté *(a)* et peut-être aussi sur le grand côté adjacent à droite.

I *a.* (1·20 m.)	I *b.* (0·75 m.)	II. (1·30 m.)
. . . Κ]λαυδίου Δαρείου υἱὸς Καλλικῆς τὸ	Θεοῖς Σεβαστοῖ	ς καὶ πατρίοις καὶ τῶι δήμωι Τιβέ
. . . . . . πίου ἐκ τῶν ἰδίων ἀνέθηκεν .	ΑΠΟΟΡΟΝΤΟΥΟΙ	ΟΥΣΥ˘¯¯ΣΓΙΛ˘ΛΓΩΝΣΥΝΤΙΙΚ/
	coin.	

II*.	III *a.* (0·74 m.)	III *b.* (1·13 m.)
[ριος Κλαύδιος Κλαυδίου Δαρείου υἱὸς	Κ]αλλικῆς τὸ	? ?
. . . . [πίου ἐκ τῶν ἰδίων]	▨ ἀνέθηκεν	? ?
		coin.

La même inscription était reproduite au moins deux fois, une fois, en lettres plus serrées, sur trois grands côtés, une autre fois sur deux grands et deux petits côtés d'architraves un peu plus longues. Cf. 221. L. 2, τὸ ἀπὸ Ὀρόντου est peu satisfaisant; peut-être τοῦ θεοῦ? Plus loin, on ne sait s'il est question d'un fondateur associé au premier (σὺν Τι[β]. Κ[λαυδίῳ etc.) pour tout l'édifice ou pour une partie seulement.

206.

Dans le nymphéum, sur un chapiteau de pilier, à gauche près d'une niche demi-circulaire (p. 138). A rapprocher peut-être CIG. 4372?

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος
Αἴλ. Διόφαντον Ἀπολλω-
νίου [Ἀπ]ολλωνιάτην καὶ
[(?) Σαγαλασσέα etc.

207.

Partie supérieure d'une base de statue près de la grande porte *K* (p. 139). L. 0·70 m. environ; h. 0·25 m.

Μ]άρκον Αὐρήλιον
Παπείριον
Διονύσιον
τὸν ἑαυτῶν εὐεργέ-
την.

208.

Fût hexagonal servant de base. La partie inférieure se trouve devant la grande porte *K* (p. 139).

Ἤλιον ἀν-
τολίης ἡγή-
τορα καρτε-
ρόθυμον,
Ζήνωνα στῆ-
σεν ἔνπνοον
ἧδε πόλις.
Τεύχεσιν
ἀστράπτει
Ζήνων θρασυ-
κάρδιος ἀνήρ,
χάλκεος ἐν πο-
λέμῳ, χρύσεος
ἐν γράφισιν.

Il s'agit de Zénon l'Isaurien. L. 14, ἐν γράφισιν : dans ses écrits.

209.

Sept pierres en forme de coins provenant d'une arcade demi-circulaire (p. 139). Les lettres sont très rongées; les trois lignes étaient probablement remplies.

			.·.ΥΞ	ΕΣΑ	γα	λα	ΣΣ ⁙ ων πό λις
	ἡ	πΡΩΤΙ ΙΤΗΣΠ	ΙΣΙΔΙ	ΑΣΦΙ	λη καὶ	ὶ σύμ	ΙΜΑΧ ΟΣΡΩΜ ΛΙΩΝ
L. 3 Διονύσῳ?			Ω ▨ Υ	ΣΩΤΟ			Ω \ΙΝ/.
							Vide?

210.

Architraves des portiques du marché (p. 140)

I. [1] ΥΠΕΡΝΕΙΚΗΣΤΟΥΚ [2] ΥΡΙΟΥΑΥΤΟΚΡΑτΟΡΟΣΚΑΙ [3] ΣΑΡΟΣ❦ΜΑΡΚΟΥ αυρΗΛΙΟΥΚ [4] |ομμόδου ἀντωνείνου καὶ α-
ΑΡΧΙΕΡΑΣΑΜΕΝΟΣΤΩ ν σεβαστῶν ἐπέδωκε πρὸς ἀλλ.

[5] ἰωνίου διαμονῆς τῇ λαμπρο [6] ΤΑΤΗΚΑΙΓΛΥΚΥΤΑΤΗΠΑΤΡΙ [7] δι πρώτῃ τῆς πισιδίας φίλ]| [8] ΗΚΑΙΣΥΜΜαχωΡΩΜΑΙΩΝ❦ΠΟ
οις οἷς ἐφιλοτειμήσατο κ ΑΙΕΙΣΚΑΤΑΣΚΕΥΗΝΤΟΥΜΑΚΕΛ λου ✕ μύρια καὶ τρισχείλια|

[9] |ΠΛΙΟΣΑΙΛΙΟΣΑντίοχος νέω [10] ΝΟΣΡΟΔΩΝΟΣΔΙΣΚΟΝΩΝΟΣὰ| [11] ΚΥΛΑΣ

II. [3] ΑΡΧ [5] ΔΙΑΜΟΝΗΣΤΗΛΑΜΠΡΟ
ΛΛΟΙΣΟΙΣΕΦΙΛΟΤΕΙΜΗΣΑ [8] |ΣΦΙΛΗΚΑΙΣΥΜΝΑΧΩΡΩΜΑΙΩΝ|
|ΣΧΕΙΛΙΑ [10] ..ΛΩΝΩΙ

III. [3] ΡΩ . . . . Λ . .
ΑΡΧΙ [8] ΛΗΚΑΙΣΥΜΜΑΧΩΡΩ
|ΧΕΙΛΙΑ [10] . . . ΙΙΩ

II et III appartenaient certainement à deux inscriptions identiques à la première, gravées sur deux autres côtés. Peut-être même I renferme-t-il des parties appartenant aux inscriptions de deux côtés différents. En tous cas, l'inscription empiète sur la première architrave, d'une part, et sur la dernière, de l'autre, avec peu de symétrie, et nous n'avons pu réunir les architraves 1—4, 6, 8, 9, 10, 11, qu'en omettant σεβαστοῦ dans I, 5. Ἀντίοχος (I, 9) a été rétabli d'après 216. Car le nombre des lettres ne nous permettait pas de restituer Κόνωνος (II, 10 et III, 10) au lieu de Νέωνος (cf. également 213, 217, 236). Autrement les fragments II, 10 et III, 10, où les lettres sont distribuées de même dans la première ligne, correspondent très bien aux architraves I, 8 et III, 8, à peu près identiques.

211.

Sur une grande colonne, couchée à terre au sud-ouest de l'agora *N* (p. 141).

Ὁ δῆμος
(Cf. 218.) Κράτερ]ον Καλ-
λικλ]έους.

211[a], CIL. III, *suppl.* (*Ephem.*, V, 69), 6871.

212.

Base de statue hexagonale, sur l'agora, côté est (p. 142). H. 1·475 m. sans les deux moulures supérieure et inférieure, qui étaient taillées dans deux pierres distinctes.

Κλ. Δομετίλλι-
ανὸν Πρόκλον,
τὸν κράτιστον
συνκλητικὸν,
ἱερέα τοῦ πατρώ-
ου Διονύσου
ἡ πατρὶς
ἀρετῆς ἕνεκα
ἣν ἐπεδείξατο
παρα τον τῆς
πολειτείας
χρόνον και τῆς
διὰ παντὸς εἰς
τ[ὴ]ν πόλιν εὐνοί-
ας· τὸν δὲ ἀνδρι-
άντα παρὰ ἑαυτῆς
ἡ πόλις·
ἐπὶ προβούλου
Τηλεμαχιανοῦ
Τηλεμάχου,
ἐπιμελησαμέ-
νου Νεωνιανοῦ
Μητροδώρου.

213.

Base de statue hexagonale, sur l'agora, côté est (p. 142); la première à partir du sud. H. 1·81 m. CIG. 4368[b].

Αὐτοκρατορα
Σεβαστον
Νεικητὴν
Κων[σ]ταν-
[τεῖνον]
μέγιστον Αὐγουστον
ἡ λαμπρα
Σαγαλασσεων
μητρόπολις
τὸν τῆς οἰκουμένης
δεσπότην.

Le surnom de νεικητής ferait plutôt penser à un Constantin postérieur; mais les autres titres sont bien ceux de Constantin I.

214.

Base de statue hexagonale, à l'angle nord-est de l'agora *N* (p. 142). Caractères très effacés

Ἡ βουλὴ
καὶ ὁ δη
μος
5 lignes
illisibles

Τ. Φλ. Οὐα-
λεριανὸ[ν
Παπειρία
Ἀλεξάν-
δρου, ΕΠΑΡ
χου ΧΩΡΑ[? χωρτης
της τετΛ[ρ-
της ΓαΛ...
Λων Λ σω-
φροσυνης
ἕνεκεν
καὶ [εὐνοί-
ας · τὴν δὲ ἀν-
άστασιν τοῦ
ἀνδριαντος
ἐπ[οιήσατο

puis encore quatre lignes illisibles.

215.

Base de statue, utilisée postérieurement, couchée sur le côté, au nord-est de l'agora *N*, et bordée, du côté gauche, c'est-à-dire le long de l'ancienne face inférieure, d'une moulure massive.

Αὐτοκράτορα
Καίσαρα Τραιανὸν
Ἀδριανὸν Σεβασ-
τὸν Ἄτταλος
Νεωνος Ἀντιο-
χου φιλόπατρις
ἀνέθηκεν.

216.

Sur une pierre du mur de soutènement qui domine l'agora au nord, près de l'extrémité orientale. Ecriture cursive

ΚΛΑΚΥΛ | Κλ. Ἀκύλ[α . . .
ΚΑΚ

217.

Base de statue dans la partie orientale du mur de soutènement qui domine l'agora *N* au nord. H. 1·25 m.; l. 0·58 m.

Ὁ δῆμος
Ἄτταλον Νεωνος Δημητρίου
πάλη νεικήσαντα Κλάρεια · Τι-
βερίου Κλαυδίου Κλαυδίου [Δαρει- (cf. 205)
ου υἱοῦ Κυρείνα πεσον . . .

217[a], CIG. 4370. Base unie (h. 1·41 m.; l. 0·675 m.), dans le mur de soutènement qui domine l'agora *N* au nord. En haut trois lignes rongées. L. 6 = 3 ΤΟΝΗΒ. L. 7 ΚΑΙΟ

217[b], CIG. 4373, plus à l'ouest, sur une pierre.

218.

Sur la base de statue hexagonale qui se trouve le long du côté méridional de l'agora supérieure, à l'est près du monument de Gratien et de Valentinien. H. 1·34 m.; dim. de l'inscr. 0·75 m. sur 0·38. La partie supérieure porte des trous destinés à fixer une statue de bronze.

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ
δῆμος καὶ οἱ
γεραιοὶ
Ἰαδα θυγατέρα
Κρατέρου Νεω-
νος Κρατέρου νεω-
τέρου τετειμημέ
νην πάσαις τει-
μαῖς ∽ τὴν δε
ἀνάστασιν τοῦ
ἀνδριάντος ἐποι-
ήσατο Καλλικλῆς
Κρατέρου Καλλι-
κλέους δις, ὁ ἀνὴρ
αὐτῆς ἐκ διαθή-
κης τῆς Ἰαδος.

219. 220.

Sur les deux socles des colonnes du petit monument *Q* sur l'agora supérieure (p. 143).

Sur le socle occidental, à droite :

Φλ. Οὐαλεντινιανον,
τὸν δεσπότην
τῆς οἰκουμένης

Sur le socle oriental, à gauche

Φλ. Γρατιανον,
δεσπότην τῆς οἰ-
κουμένης.

Sur le monument lui-même, cf. *Athen. Mittheil.*, 1882, I[e] p.

221.

Epistyle ou linteau de porte, profilé simplement et employé comme montant de porte au nord-ouest près du monument orné de masques *W* (p. 147). *a* (l. 0·73 m.) se trouve sur la face supérieure; *b* 0·74 m. de longueur. Hauteur totale 0·43 m.

a. | *b*
Νέωι Ἡλίωι Νέρωνι | Τιβερίωι Κλαυδίωι
Καίσαρι Γερμανικῶι [Τι. Κ]λ. Δαρεῖος και οἱ
υἱοὶ αὐτοῦ [ἀ]νεθηκαν.

221*.

Grande pierre près de l'angle nord-ouest de la construction allongée située au nord-est de *X*. L. 1·20 m.; h. 1 m. Dans l'angle de droite, en haut, quelques lettres presque entièrement effacées.

ΥΠΝΠοΙ
ΡΥΨοΙ

222.

Dans le monument en ruines dont il est question à la page 147; épistyles droites et courbes.

I. Epistyles courbes.

1. ʼΡΕΙΝΑΠΟΥπλιος

2. Environ 0·64 m lisibles. ΤΙΒΕΡΙΟΥΚΛ/[υδίου

3. 0·94 m. ΡΙ ΙΓΑΛΙΣΕΚΑ ΙΡΩΡ

4. ΙΟΙ ΚΥΛΑΣΚΛ

II. Epistyles droites.

ΕΙΚΛΑΥΔΙΑΙΣΕΟΥΙΡΑ angle.

A gauche, surface de raccord; au milieu, angle ΡΤΜ ΣΑΝΙ

0·35 m. ΔΑΚΙΚΩΙ | ΚΑΙ |

0·77 m.; coupée obliquement à gauche.

/ΓΕΝΕΙΣΣΙΙ ΗΝΙΟΥΙΛ

I,3 Κλ. Νέρων, 4 (qui faisait peut-être suite à 1), Πόπλιος Αἴλιος Ἀκύλας (?). II,2 Ἀ]ρτ[έ]μ[ει(?).

223.

Tombeau taillé dans le roc, au nord

Μειδίας [δ' ?] ζῶν ἑατῷ
καὶ τοῖς εἰδίοις.

224.

Tombeau taillé dans le roc, au nord (Davis, *Anatolica*. p. 161)

Μερκούριος
Τι. Κλ. ΟΣΛ
ΜΟΘ δοῦλος
ζῶν ἑαυτῷ
5 κ[α]ὶ τοῖς ἰδίοις.

225.

Tombeau taillé dans le roc, au nord (inscr. en partie reproduite CIG. 4373?). ΕΥΑΙ ΙΟ ΤΟΥ

ἑαυτῷ και
τοῖς ἰδί-
οις.

226.

Tombeau taillé dans le roc, au nord.

Ζώπυ-
ρος ἑ-
αυτῷ.

227.

Sous un tombeau taillé dans le roc, au nord.

ϹѠϹΟЄ
ΙΟλλΟΥ
Η
ЄΠΙΚΤΙΤЄ

228.

Au nord-ouest près de W, à l'extrémité gauche d'une architrave servant de linteau droit à la porte qui conduit dans la croix de W. L. 1·45 m.; h. 0·47 m.

ΡΟΤΤΟΥΣ
ΔΙΟΜΗΔΗΝ

ΤΟΝΠΑΤΕΡΑ

229.

Sous une niche

ΡΟΛϹΤΙΟϹ Ῥοδῶνος
ΛΚΥΛΟΥ Ἀκύλου (?)

230.

Petits tombeaux semblables à ceux de Termessos (p. 150).

ΑΥ
ΝΕѠΝ

ΠΛΙΑΔΑ
ΟΝΑΥΤΟΙ
ΜΝΝΜΗϹ
ΧΑΡΙΝ

230², CIG. 4375.

231.

Sur la montagne en tronc de cône située au sud-ouest; petite stèle près d'un fragment de demi-colonne. En avant, une colombe sculptée; à gauche, une palme; à droite, deux bustes représentant, celui de gauche, une femme voilée, celui de droite un homme imberbe, vêtu d'un manteau. Au-dessus on lit:

Ε]ὐτυχιανό[ς
Ἀρτεμεισία.

232.

Sur un sarcophage du sud-ouest, dans le fond.

Κλ. Πομπώνιο[ς
ζῶν ἑαυτῷ καὶ τῇ [γυ-
ναικὶ αὐτοῦ ΤΑΤΙΡΑΣ
καὶ τῇ θυγατρὶ αὐτῶν
5 Ἀρτεμεισία τὸ ἡ-
ρῷον κατεσκεύασεν
μόνοις.

232², CIG. 4374. Tombeau de T. Phl. Sévérianos Néon.

233.

Dans le village. Sur le pilastre droit d'une niche funéraire. La niche entière a 1·05 m. de hauteur sur 0·74 m. de largeur; le pilastre, sans le chapiteau ni la base, a 0·45 m.

ΚΕΒΗ[ς
ΕΥκΛΗ
ΤΟΥΕ
ΕΡΑϹ
ΜΕΥ

ΤΟΞ[εω'
ΕΙΟΝ
ΤΟΝ
ΠΟΜ
ΝΑC[ξ
ΚΤω[ν
ΙΔΙω[ν
ΕΠΟΙΗ
CΕΝ

234.

Dans le village. Pilier de sarcophage. Partie inférieure de droite ornée de trois pilastres et de statues reposant sur des bases dans les intervalles (le tout en relief). On lit sur le pilier à droite, encore haut de 0·15 m.:

C
Γ
Ο
Μ
Η
C

234ª, CIG. 4373ᵇ, *add.* p. 1166; LW. 1197; BCH., 1887, p. 221, transcription exacte à part ΑΝΕΘΗΚΕ, à la fin; consécration d'un Eros.

234ᵇ, CIG. 4373ᶜ, *add.* p. 1166; LW. 1198; inscription d'une seule ligne sur la seconde face d'une épistyle ionique. L. 1·47 m.

234ᶜ, dans la plaine au bord du chemin; base circulaire de 0·60 m. de diamètre, 1·45 m. au-dessus du sol. BCH., 1883, p. 268, 12 (Ramsay); *ibid.*, 1887, p. 222, Foucart corrige Μαρκιανόν en Ἀφρικανόν. Ramsay (*Revue Archéol.*, 1887, II, p. 357) fait le contraire, et sa lecture est la bonne.

235.

Dans le village d'Aghlasan. H. 0·35 m.; l. 0·18 m.

Ω
Α ┬ ω

ΕΥΧΗΘΕΟΔωΡΟΥ
ΔΙΑΚΟΝΟΥ +

Kremna.

236.

Inscription des portiques du forum, restituée, d'après la transcription de Sterret et la mienne, par Mommsen (CIL. III, p. 6874). L'inscription (cf. p. 172) avait une seule ligne le long de la façade des portiques, et deux lignes le long du côté postérieur du portique oriental. Les lettres sont distantes d'environ 0·20 m. dans l'inscription à une ligne, ce qui suffit déjà pour guider les conjectures. Les parties conservées de la seconde inscription sont soulignées dans l'autre.

I 1. Imp. Caes. Traiano HADRIANO AVG eT DIVo . . .
2. C. F. LONGVS II vir ITERum, ter
II 1. ANO CAESARI ET VniverSAE DOMui eorum et col
2. TIVM QVINQVENN. SACERDOS . . . .
III 1. (oniae)iVLIAE·AVG FELICi cremnaE BASILICAM et
2. E COLONIAE, VIR primarius (?) FACIENDA Cur
IV 1. FORVM eT EXHEDram eT STAtuas ad eam . . . .
2. AVIT . VIBia itEMTATIA Vxor eIVS ET FAusta . . .

L'inscription à une ligne renferme en outre IDE ESIDE NT · T‾ VNT ℬ. III, 1, CIL. donne *ad* au lieu de *et*.
236ª, CIL. III (*suppl.*), 6873.
236ᵇ⁻ˡ *ibid.*, 6875—6884.

237.

Φιρ μιανὸς Φρόντων
Cf. 236 et suiv.

238.

Sur le montant gauche d'une porte de maison, dont le montant droit est orné d'une simple croix.

CΙΟ▨
ΥΠΕΡΗ
ΜωΝ
ΠΑC
Η▨ - ω
ο
Τ

239.

Sur le montant gauche de l'étroite chambre qui se trouve derrière le monument M. Ecriture très grossière. (Cf. p. 179.)

ΗΟΝΕ
ΟΠΓΙΑΙ
ΟΥω

Selgé.

240.

Moulure supérieure d'une base, à l'ouest du temple situé sur la hauteur occidentale. Sur la partie verticale, haute de 0·135 m., au-dessous de la moulure.

▨ΗΜΟΣΟΣL c.-à-d. Ὁ δ]ῆμος ὁ Σ[ελγέων.

240ª, Hirschfeld, III, p. 139; l. 8 ΧΡΥΣΕΙΗΣ est assez net.

241.

Base encastrée dans les fortifications de l'angle nord-ouest H. 0·47 m.; l. 0·36 m. Il n'y avait rien avant la l. 1; mais la l. 9 n'était pas la dernière.

Θεο]ῖς Σεβαστοῖς
καὶ Ἀρτέμιδι καὶ τῇ
πόλει Ἀργαῖος
(?) Νέ]ωνος Ἀργαίου

φ]ιλόπατρις, ἱε-
ρ]εὺς Ἀρτέμιδο[ς
καὶ δημιουρ[γὸς
ἐκ τῶν ἰδίων
[ἀνέστησεν.]

Ἀργαῖος provient peut-être de l'Ἀργεῖος de l'inscr. 243, car cette inscription se trouvait précisément sur les murs du temple dont cet Argaios paraît avoir été le prêtre. (Cf. p. 188.)

242.

Pierre sur la hauteur occidentale près du petit temple *D*. L. 1·23 m.; h. 0·46 m. L'inscription, large de 0·36 m., se trouve au-dessous d'un petit cadre de même largeur, sur la partie droite de la pierre. Les lettres, bien gravées, sont plus grandes à partir de la l. 3.

Στασιάδας ΜενοΚάμιος
Ὀνύμαρχος Ἐράσωνος,
Ῥάνιος Σοάρχου Κρῆτες
Γορτύνιοι, πρόξενοι
Σελγέων, αὐτοὶ καὶ
ἔγγονοι.

243.

Bloc allongé, au milieu des ruines du temple *D*; bordé d'une moulure sur l'un des grands côtés et le petit côté adjacent. L'inscription est gravée longitudinalement, d'abord sur une longueur de 0·30 m. à gauche, puis, après un intervalle de 0·20 m., sur une longueur de 0·72 m. à droite. Les caractères sont très effacés, surtout à droite.

Ἀρσάλαγο[ν τὸν κα.] Ἀργεῖον, υἱὸν Ἄρσα Ἀργεῖο[ς
ὁ Γαυσωπι[δος τοῦ] Ἀρσαλάγου κατὰ τὸ ψήφισμα.

Cf. 254.

244.

Bloc dans le voisinage du temple. L. 1·70 m. La moitié droite de l'inscription devait se trouver sur une pierre correspondante Hauteur des lettres : 5—6 cm. (D'après un estampage de M. v. Luschan.)

Ὁ δῆμος ὁ Σελγέων ἐτείμ[ησ]εν πολλάκις Τι[βέριον
Κελλεῖνα Λόνγον φιλόπατριν καὶ παν[άρ]ετο[ν καὶ
Φλαουίαν Ἄσσαν, τὴν γυναῖκα αὐτοῦ, [τῆς
εἰς τὴν πόλιν διηνεκοῦς εὐνοίας etc.

245.

D'après un estampage de M. v. Luschan.

. . . . . . ΕτείμηΣΕΝ . . . .
Ωλαμον Ἡλιοδώρου φιλόπατριν
ἀρετῆς ἕνεκα καὶ εὐνοίας.

2 Ὤλαμον (?) cf. 246, 7.

246.

Base à l'est de *A*. Hauteur des lettres : 32 mm. (Hirschfeld, III, p. 138.)

. . . .
ος Σίμωνο[ς φι]λό[πα-
ΤΡΙΣ καὶ πανάρετος, ΥΙC[ς
τ]ῆς πόλεως καὶ πρό-
εδρος : καὶ Μηνιὰς
Θ]εμίσωνος φιλόπατρις,
μήτηρ αὐτοῦ καὶ Ἰαί[η
Ὠλάμο[υ] φιλόπατρις, γυ-
νὴ αὐτ[ο]ῦ, τετειμημέν[αι
κ]αὶ αὐταὶ πάσαις τει-
μαῖς, τὴν Ἀθηνᾶν ἐκ τῶν
ἰ]δίων ὑπαρχόντων
ἀνέθηκαν

247.

Montant encore debout au-dessus des ruines, à l'extrémité méridionale du portique décrit p. 189. Les deux colonnes se trouvent sur le même côté. Les caractères sont fortement rongés, et je n'ai pu lire la partie inférieure, qui est la plus considérable, ni sur place à la lumière des lanternes, avec l'aide de M. v. Luschan, ni sur l'estampage. La l. 1 *a* se termine par la liaison ΝΑΙ.

a.

Ἀρχιερασάμενον τοῦ οἴκου τῶν
Σεβαστῶν ἐπιφανῶς ἐπί τε δια-
νομαῖς καὶ θεωρίαις καὶ μονομα-
χίαις καὶ κυνηγεσίοις καὶ ἀγωνο-
θέτην διὰ βίου καὶ γένους ἀγώνων
πολειτικῶν τε καὶ πενταετηρικοῦ,
π]ρόεδ[ρ]ον, φιλόπατριν, ἀρχιερο-
θύτην, ἱερέα Τύχης τῆς πόλεως
διὰ βίου, ἄνδρα ἐν πάσαις φιλοτει-
μίαις καὶ λειτουργίαις χρήσιμον
τῇ πόλει ΠΕΡΙΠΠΜΑΓΥΙΛ · ΥΛΙΟΝ

.

b.

Ἀρχιερασαμένην
τοῦ οἴκου τῶν Σεβασ-
τῶν ἐπιφανῶς σύν
τῷ ἀνδρὶ αὐτῆς Μενι-
ανῷ Περικλεῖ καὶ ἀγω-
νόθετιν, φιλόπα-
τριν, θυγατέρα πόλε-
ως, ἱέρειαν Τύχης καὶ
Ἄρεως διὰ βίου, γένους
συνκλητικοῦ καὶ ὑπα-
τικοῦ Αὐρηλίαν
Οὐολουσσίαν Κυρινί-
αν Ἄτσο[σ]αν, γυναῖκ[α
ΦΙΑΝΙΑΡ / .
ΑΦΙ / / /

248—250.

Trois colonnes sur le mur arrondi de la salle décrite p. 190. (Estampées à la hâte et par la pluie.)

248.

Tout près du bord gauche, qui présente une surface de raccord. Hauteur des lettres : 20—25 mm.

ΕΝΓ
ΟΛΚΛΗΓ
ΘΕΜΙΙ . . Ω
ΟΙΣΝΑΩΝ
ΕΝΛ . . ΛΓΓΛΠ
ΛΛΤΕΙΑΝΣΤΟΛΙ
ζῶν τὰ πάντα
χαρισαμένην
ΙΕΚΚΛΗΣΙ
ΙΛ vide
. . . . Η
βουλῆς ΞΕΣΤ
. . . . . ΠΕΙΒΙΟΥΔΙΕΠΙ
. . . . . ΜΕΙΒΕΥΜ · Ε ·
. . . . ΕΤΙΣΙ
κότος συν τῷ πε
ἀρχιε[ρ]οθύτου, προ[έδρου
ΛΕΧΣΑμένου τῇ πατρίδι
ἐπιδόσεσι χρημ[άτων . . . φιλοπά-
τ[ρ]ιδος, παναρέτο[υ
τοῦ με[γί]στου ΚΑΙ
καὶ λόγοις πρωτεύ[σαντος
ΙΣ πάσῃ προστὰς . .
πία. ΤΟΤΕ [ἀ]γοραν[ομ . .
τοῖς τε Ε . . Ο . . ΙΑ
ΕΥΣΙΟΝΓ καὶ θαυμ[άσιον
. . . . Α χρημα-
και [φιλ]όπα[τ]ρι[ς]
vide

249.

L. 0·70 m. environ. Hauteur des lettres : 35—40 mm. en général; quelques lettres sont plus grandes

ΚΑΙ
ΑΙΑ
ΕΝΑΙ
ΕΤΟΥΣ
π]ατρίδα . .
γυμνασι]αρχήσαντα ἐπιφανῶς vide
π]ολλὰ μὲν κατορθώσαντα καὶ
π]όλεως πράγματα ΠΑΙΟΝΕ
Ν καὶ μετα τὴν τελευτὴν δὲ μνή-
ν ἐπὶ τοῖς καλλίστοις ἀπολε
ἐξ ὧν μεγαλοφρόνως εἰς
κό]σμον τῆς πατρίδος ἐφιλοτιμή-
σατο · τὸν] δὲ ἀνδριάντα ἀνέ[σ]τησεν Οὐα-
λερία ΚουΣΙΛΥΙΑΝΕ . Λ

250.

L. 0·75 m. environ. Hauteur des lettres : 25—30 mm.

ΣΛ ἱέρειαν Τύχης [πόλεως] φιλόπα[τριν
ΡΙΑΝ καὶ τροφ[ό]ν, μητ[έρα] πόλεως ΈΠΡΩΤΟ (?)
Λουσαν ἐπεικείᾳ τε [καὶ με]γαλοφροσύν[η
ΛΠΑΓ ΜΕΝΚ . ΕΤ ΚΕΛΟΥ
πόλεως καὶ τὸ π . . . . ΕΝΑΟΙ\ΟΝΤ
μενω παντι κόσμ[ω . . . . ΟΣΔΕΠΑΛΙ
Λους καὶ φ[ιλοπά]τριδο[ς], παναρέτο[υ] . . ΜΙ
τε πρε[σβεύ (?) ΣΑΣΠΡΟΙΚΛΛ.
Ν ΓΥΝ ΙΟΥ> ΙΟΥΕΥΓΕΝΟΥΣ
ΟΥΠΟ καὶ τροφέως
ΧΟΥΣΑΝΕ . . . ΑΙΛΒΝ ΠΓΙΟΥΛΕΟΥΠΑΙΙΔ
τος ἔργα τὰ τὴν πόλιν ὠφελήσαντος
ΤΛΤΗΝ · πατρίδι κατασκευά[σ]ασαΝ ἔργα λαμπ
Ωμειον καὶ τὸ Τυχαῖον καὶ τὸ Ὠδεῖον [σὺν τοῖς
ἀγά]λμασιν καὶ τοῖς [περι]κειμένοις κόσμ
ας τῶν ισω . . Κ . . . . ιατα ΕΧΛΕΛΕΓΜ
ιστηρια π ΙΝΤΛρατεινουσαν Ι
ον καὶ την εξ ιν . . δυτω ἀπο μυριά[δε
vide καὶ ἀργυρί[ου . . . . μ]υ[ρι]άδας τριάκοντα
τ]ῆς πατ[ρί]δο[ς ας βουλευ ΥΔ . Κ/
τα γεγονό[τα ἀναλώμ]ατα· τὸν δ[ὲ ἀνδρ]ια[ντ]α
ἀνέστησεν] ἡ πατρίς ἐ[κ δημοσίων] χρημάτων.

251.

Base pareille aux deux suivantes. (D'après des estampages de M. v. Luschan.)

. . . . [νικ-
ήσας παίδων στάδι-
ον ἐνδόξως θέμιδος
παναθηναικῆς τῆς [κα-
ταλειφθείσης ὑπὸ
Οὐαλερίας Βρεισηίτος
ἐπ᾽ ὀνόματι Μέμνονος
και Ἑρμολάου καὶ Κοτύ-
τεως, τῶν τέκνων αὐ-
τῆς, ἀ]νέστησα τὸν
ἀνδριάντ]α, ἀγωνοθε-
τούντων Μ. Α]ὐρ. [Δ]ιο[δω-
ρου και . . . .

252.

Seconde base, conservée seulement à partir de la l. ; identique à la précédente, sauf la fin.

ἀγωνοθετουντ[ων
. . Λ Οὐαλερίου [Κ]ασσιανου [και
Μ. Αὐρ. Διοδωριανοῦ Μέμνονος
το πρῶτον.

253.

Troisième base, illisible, à l'exception des deux dernières lignes.

Διομήδους
ἐπὶ ἀγωνοθετῶν Μάρκου . .

254.

Base sur la crête septentrionale. Caractères très peu nets.

ΕΥΞΑΝΟΥΙΞΑΤΕΙΙ\
ΑΡΣΑΚΕΝΔΗΜΩ . . . ΞΟΥ
ΑΡΣΝΛΝΕΞΗ
ΝΕΙΚΗΝΚΑΙΚΑ
ΑΡΣΑΣΚΕΝΟΙΜΑ . C
ΑΡΣΑΟΠΛΤΗΡΑΥΤΗΣ

Cf. 243

255.

Base encastrée dans un mur sur le côté nord de la crête septentrionale

Α]ὐτοκράτορα
Κ]αίσαρα [Μᾶ]ρκον
Αὐρήλιον Κόμμο-
δον Ἀντωνεῖνον
ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος.

256.

Base sur la hauteur septentrionale.

L'T . . . . . IIΚΗΞΣLI
ΟΞΟΥΤΡΑΙΑΝΟΥΠ
ΤΟΥΝΕΡΟΥΑ

257.

Coin gauche du couronnement d'un socle de tombeau, au nord-ouest dans la vallée. A gauche, 0 41 m. vides L. de l'inscr. : 0·68 m. jusqu'à l'extrémité droite, qui présente une surface de raccord.

Αὐρ. ΙΟ . . . ΩΛΛΟΗΣολωνος
Αὐρ. ΟΥΟΡΜΗ μοναις · καὶ μη[δενὶ κτλ.

258.

Pierre tombale dans le cimetière situé à l'est de la plaine. L. de l'inscr. 0·17 m.

(?) Θ
CΙΜΟΤΟΥ
ΘΕΜΑ

Il est question d'un θέμα, en même temps que d'un σορὸς et d'un βωμός, CIG. 3934.

259.

Syrt. — Grande base, brisée en deux morceaux (p. 196). (D'après des estampages de M. v. Luschan.)

Β]ουλῆς καὶ δήμου δόγματι
ΤΣΕΝΙΙΙνανὴν Νάναν ἱέρει-
αν διὰ βίου Θεοῦ Δήμητρος τῆς
κατα πόλιν, ἐν ταῖς ΔΩΙΓΙ/ . .
γυμνασίαρχον, γυναῖκα [δὲ] ΜΑΙ
ΚΙΑΤΟΥΙΙΓΙΑΝΟΥ νέου τοῦ ἀξιο-
λογωτάτο[υ . . . . γυμνα-
σιαρχήσαντος δὶς Αὐρ. Κίλλαρ
ΥΛΙΓΓΙανη ΓΙΙΙΕΚC ἡ μήτηρ τὴν
γλυκυτάτην θυγατέρα τειμῆς
καὶ φιλοστοργίας χάριν.

260.

Hissardschik. — Stèle portant des caractères très mal conservés. (Copiée par M. v. Luschan.)

Τούης Ἰάσο-
νος ΙΑΓΒΕ
ζῶν κατε-
σκεύασεν
ἑαυτῷ καὶ
διαδόχοις
αὐτοῦ.

2 ΙΑΓΒΕ, leçon garantie par M. v. Luschan, rappelle ΛΑΓΒΥ (*Reisen in Lykien*, II, nº 206, 2.)

261.

Hissardschik. — Sur un linteau de porte.

Ɛ⊣ ΤΟΕΡΓΟΝ ⊢Ɜ
Ɛ⊣ ΝΕΚΤΑΡΕΙΟΝ ⊢Ɜ

Table des matières.

Les chiffres renvoient aux pages dans la première partie de la table; dans la partie épigraphique, ils indiquent les numéros d'ordre des inscriptions.

I.

II.

Culte.

(ἱ. signifie ἱερεύς, δ. β. — δια βίου. — Il n'a pas été tenu compte des oracles de l'inscr. 180.)

Empereurs et fonctionnaires impériaux.

Noms propres.

(Le doit être remplacé par le nom principal; l'* devant un nom indique que ce nom est incomplet dans les inscriptions. Cf. les abréviations p. 207.)

Noms de peuples etc.

Tribus.

Administration.

Expressions particulières.

Gymnase et Jeux.

Fondateurs à Termessos:

Art.

La partie historique et topographique de ce volume (pages 1–82, 127–151, 168–195) est l'œuvre de M. E. Petersen; la description des monuments (pages 83–126, 152 167, 196 199) est due à M. G. Niemann.

Table des Illustrations.

I. Planches sur cuivre hors texte.

II. Figures de texte.



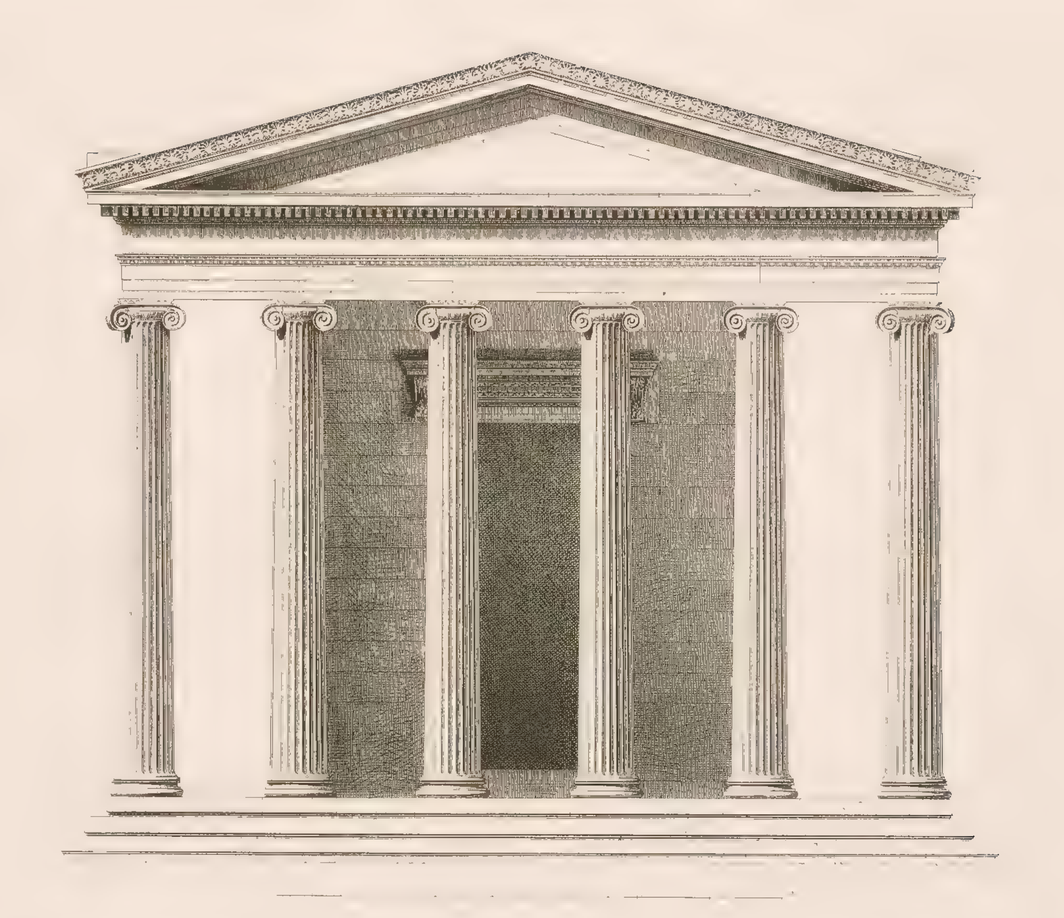
VIENNE TYP. ADOLPHE HOLZHAUSEN.
IMPRIMEUR DE LA COUR I. & R. ET DE L'UNIVERSITÉ



del. grav. de J. Bischaner

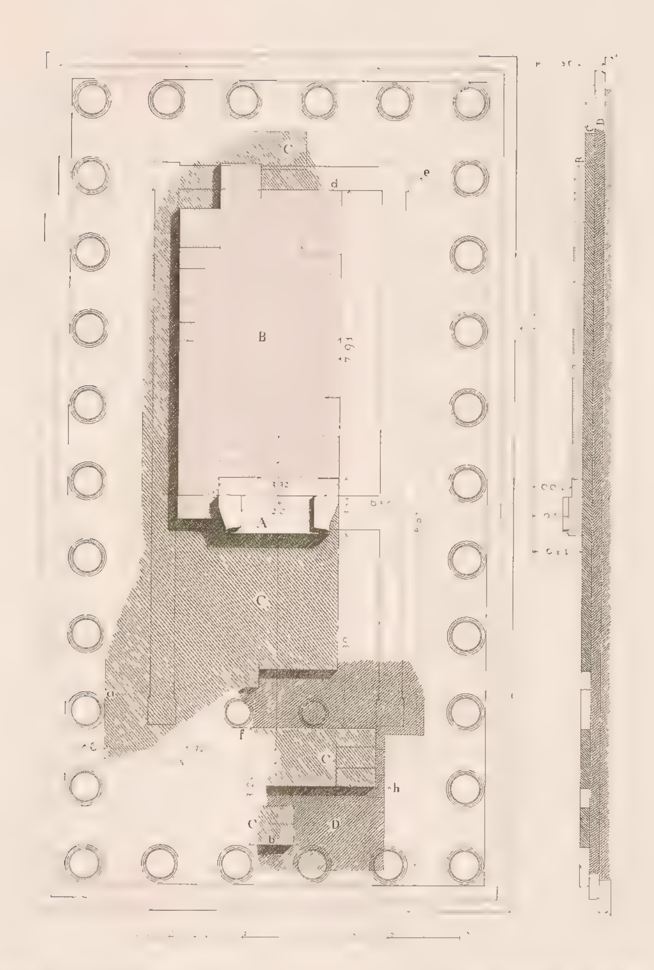
Impression de la Société des arts graphiques

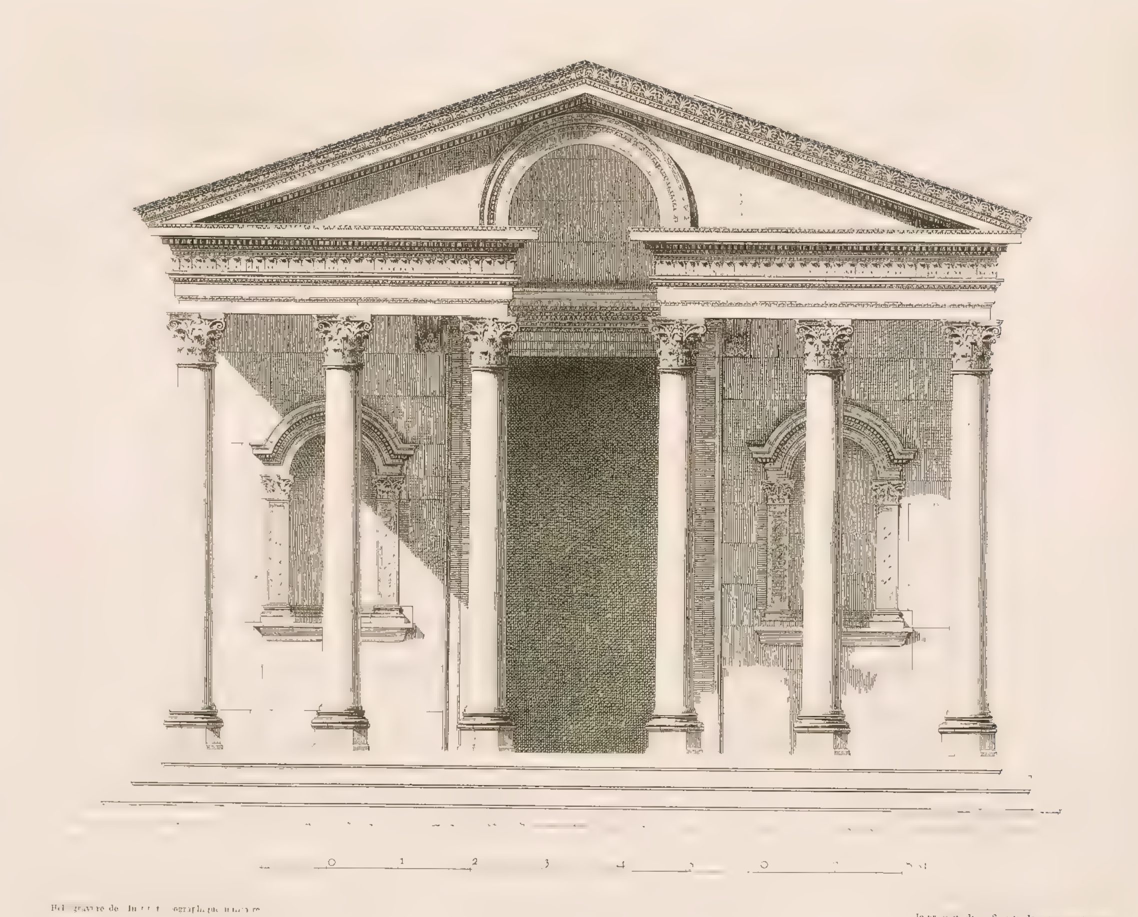
TERMESSOS. VUE DU SOLYMOS ET DU GOLFE D'ADALIA



Héliogr. ... l'Institut géographique ...

TERMESSOS. ÉLÉVATION DU GRAND TEMPLE


C
d
e
B
A
C
f
C
h
C
D

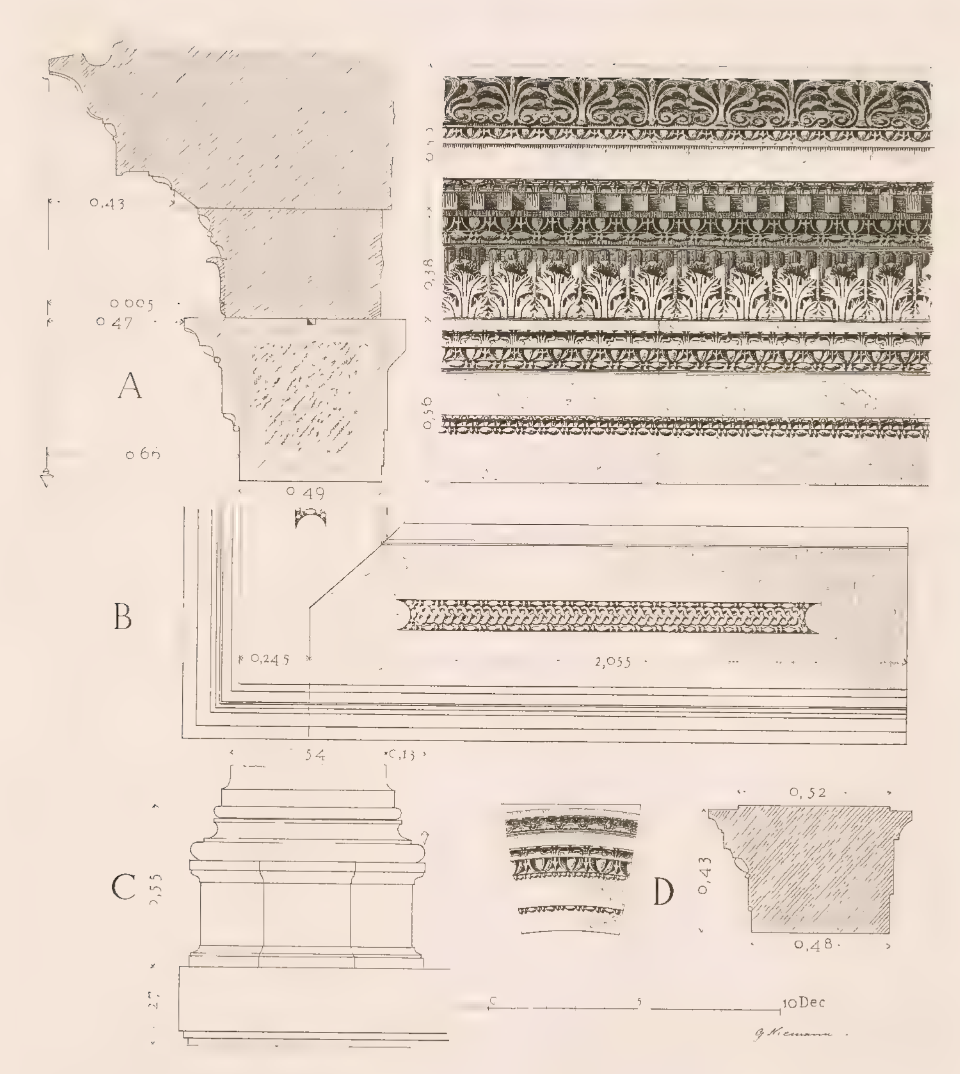


ÉLÉVATION DU GRAND TEMPLE



Héliogravure de l'Institut géographique

la Société des arts graphiques



Héliogravure de l'Institut géographique militaire

Impression de la Société des arts graphiques

[illegible] ENTABLEMENT [illegible]



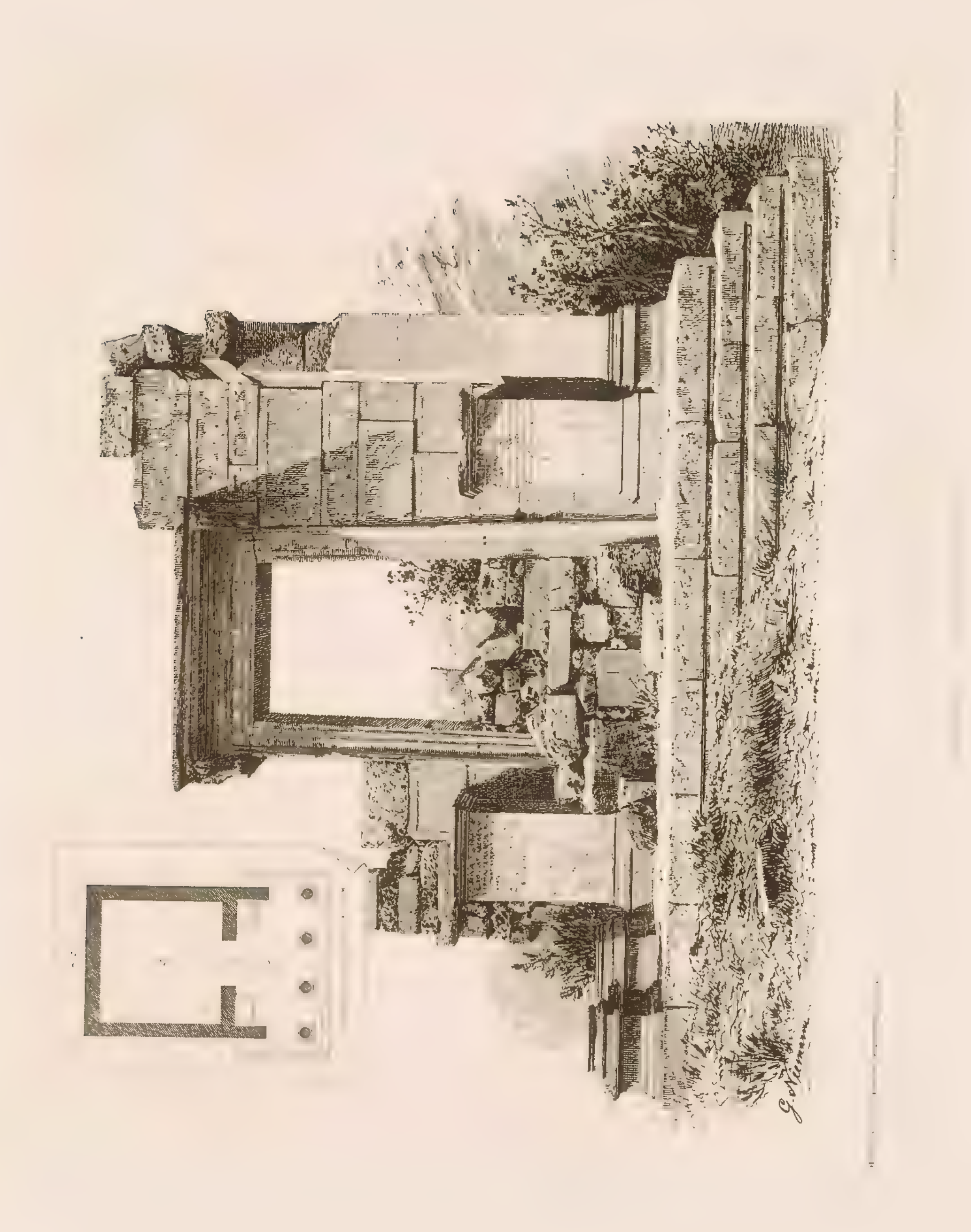
Héliogravure de l'In... graphique militaire

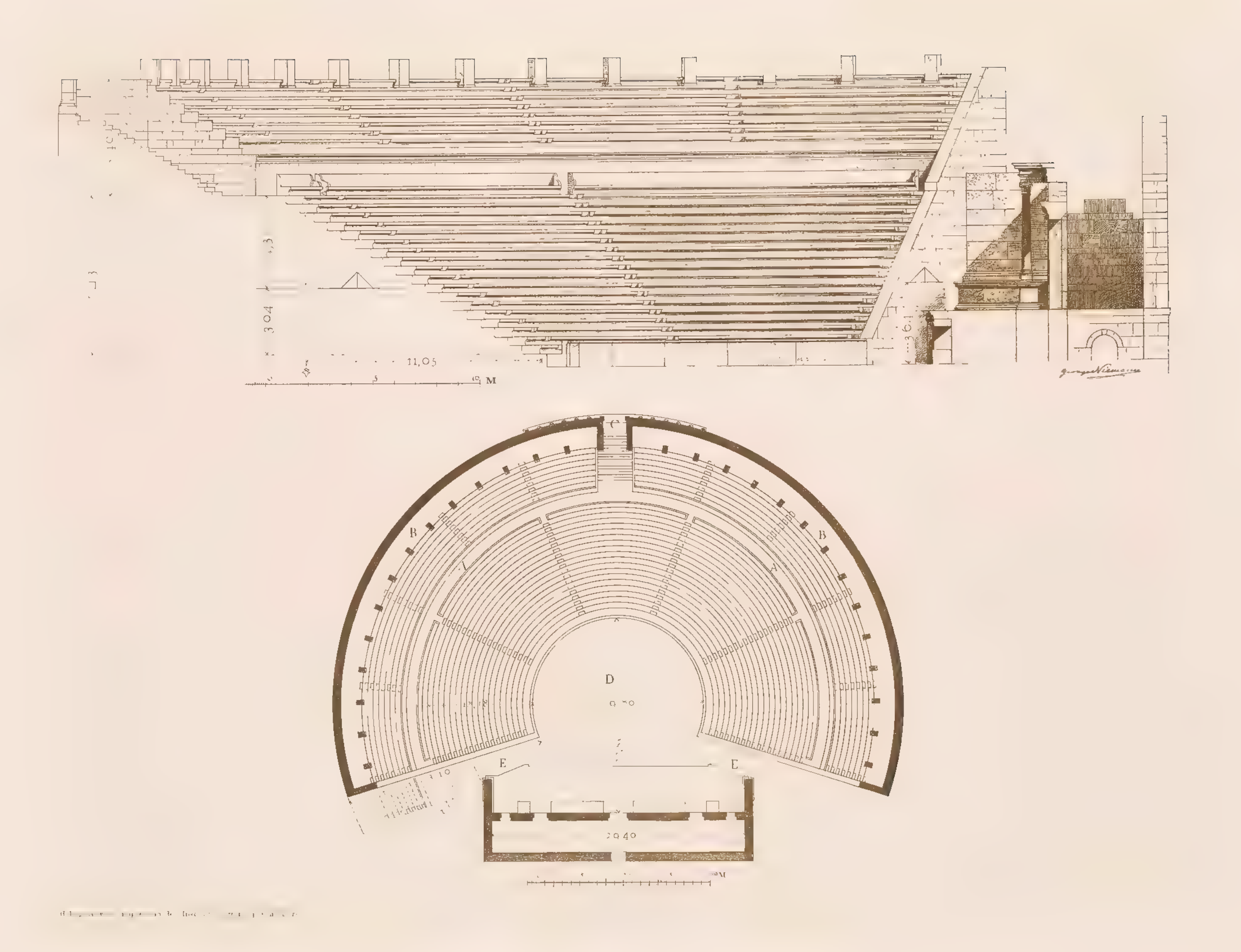
Impression de la Société des arts graphiques

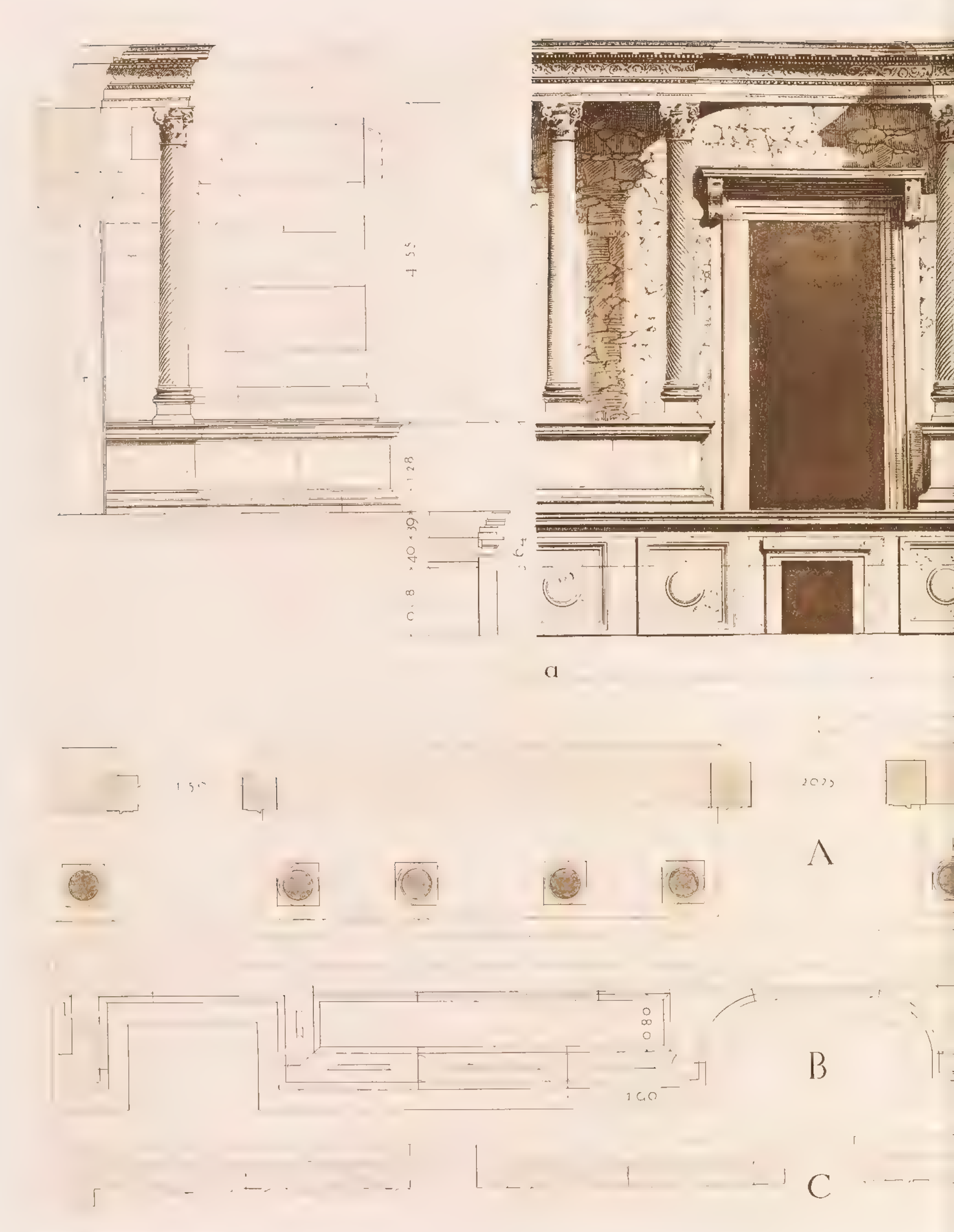


Héliogravure de R. Paulussen — Impression de la Société des arts graphiques

TE[illegible]OS — RUINES DU PETIT TEMPLE CORINTHIEN

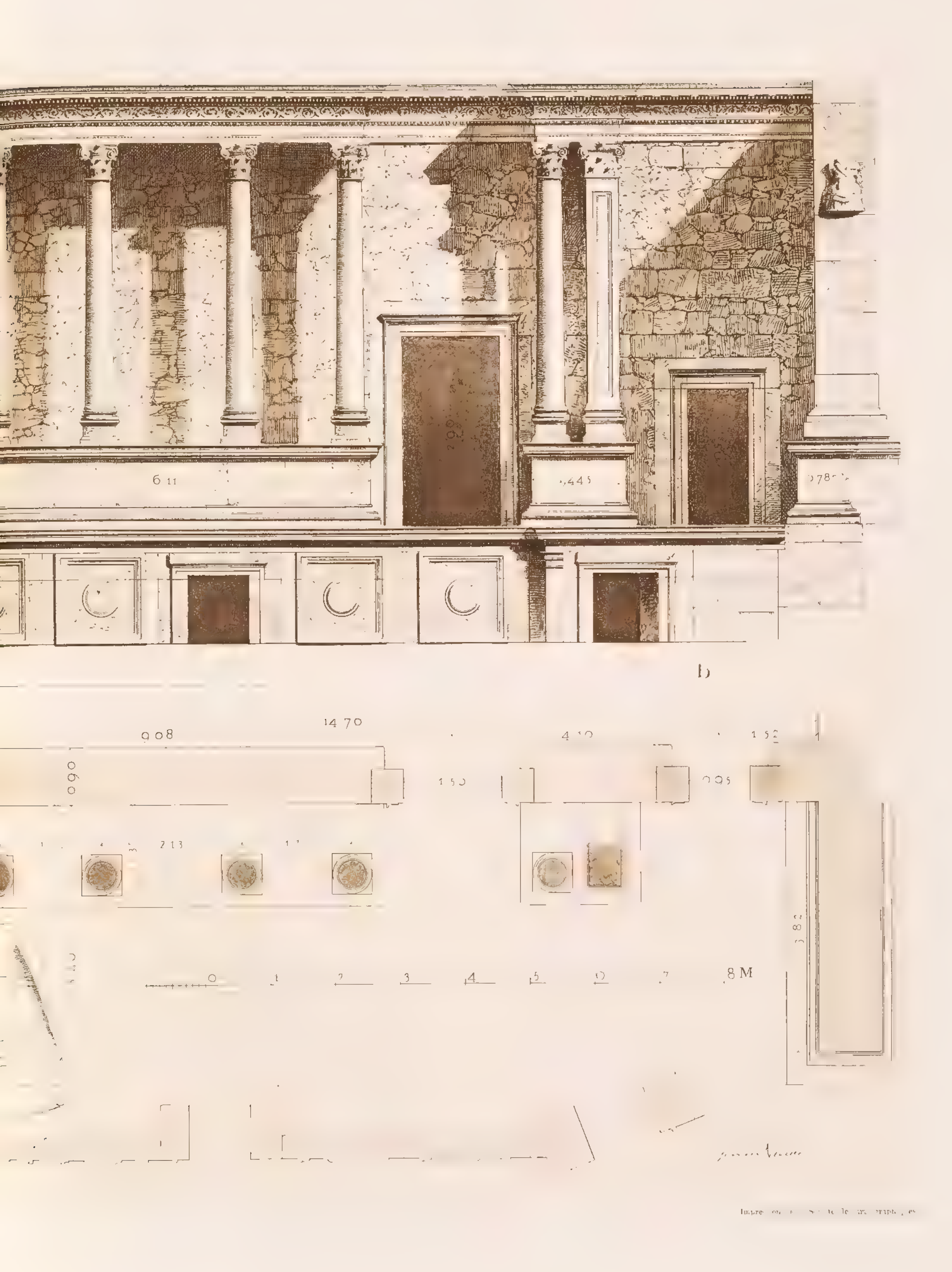

G. Niemann


11,05
3 04
M
B
B
C
D
E
E
2040



Heliogravure de l'Instit... géographique militaire

PERMESS... ÉLÉ.AT.O...



Impr. ...

... ET PLAN DU MUR DE SCÈNE

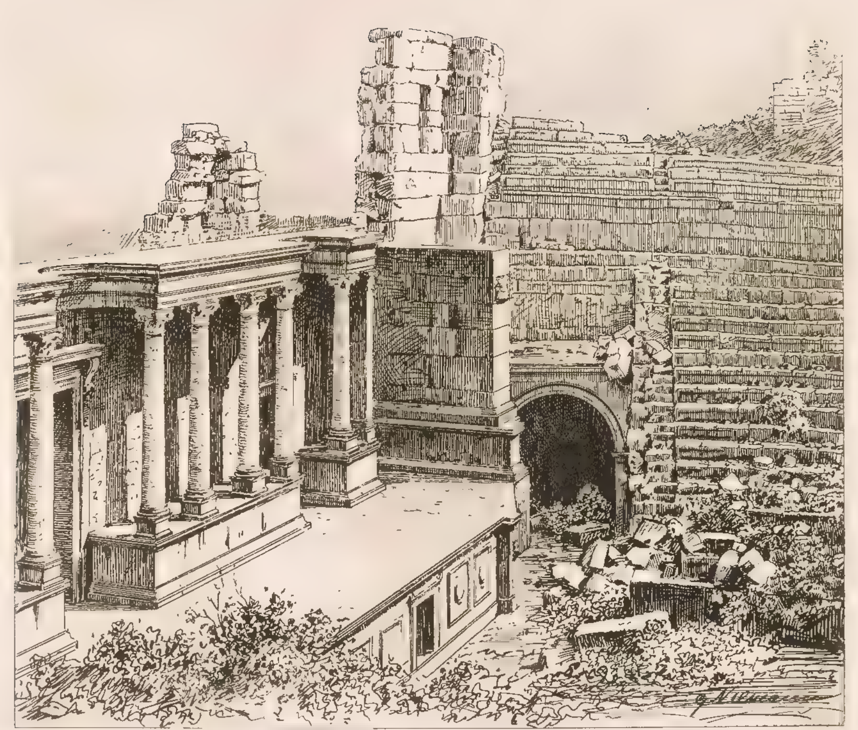


Heliogravure de R. Paulussen.



Impression de la Société des arts graphiques

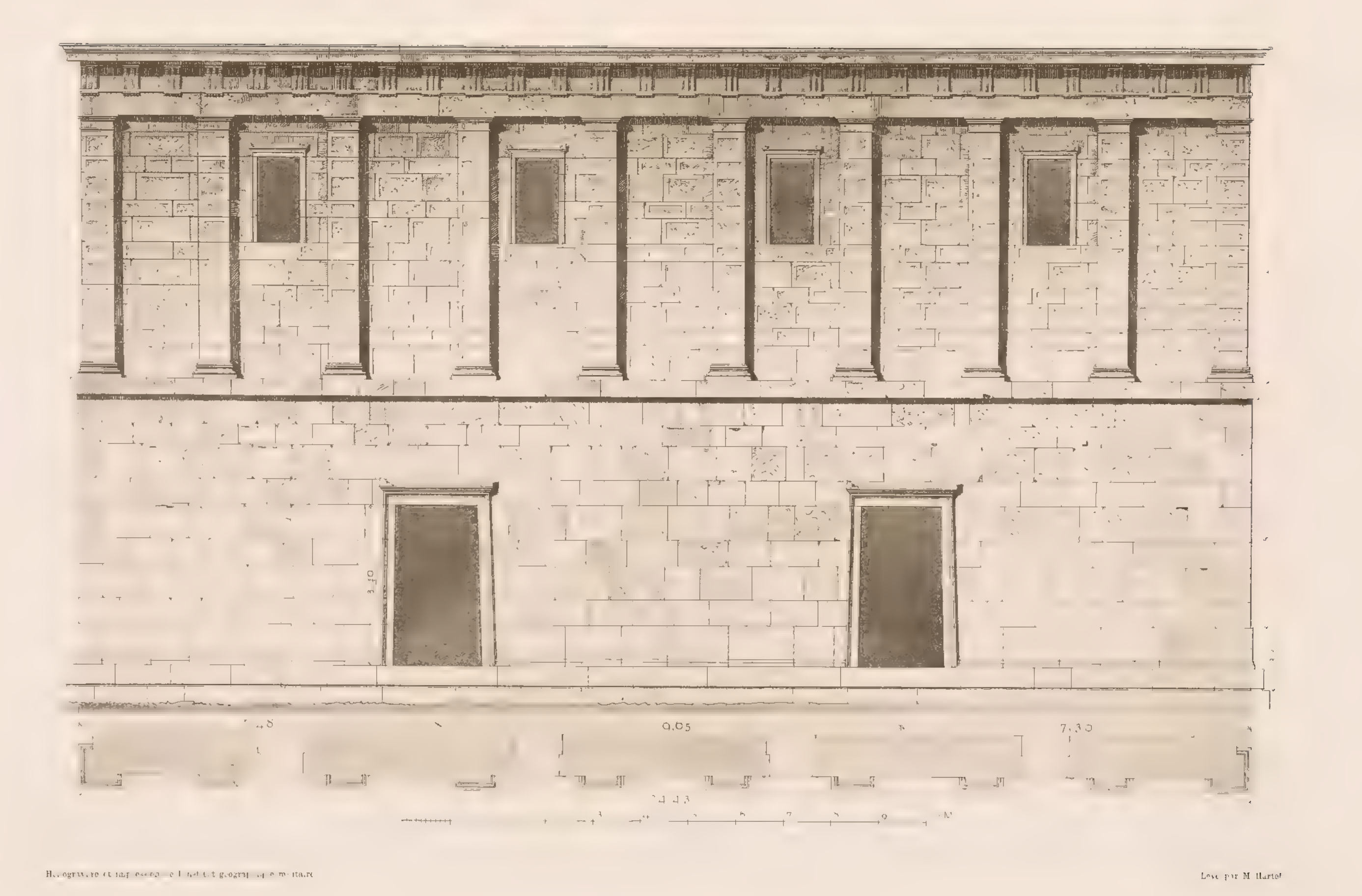
...ES DU THÉÂTRE



Hel. gravure de J. Baechinger

In... de la S... phiques

... MI... THÉÂTRE



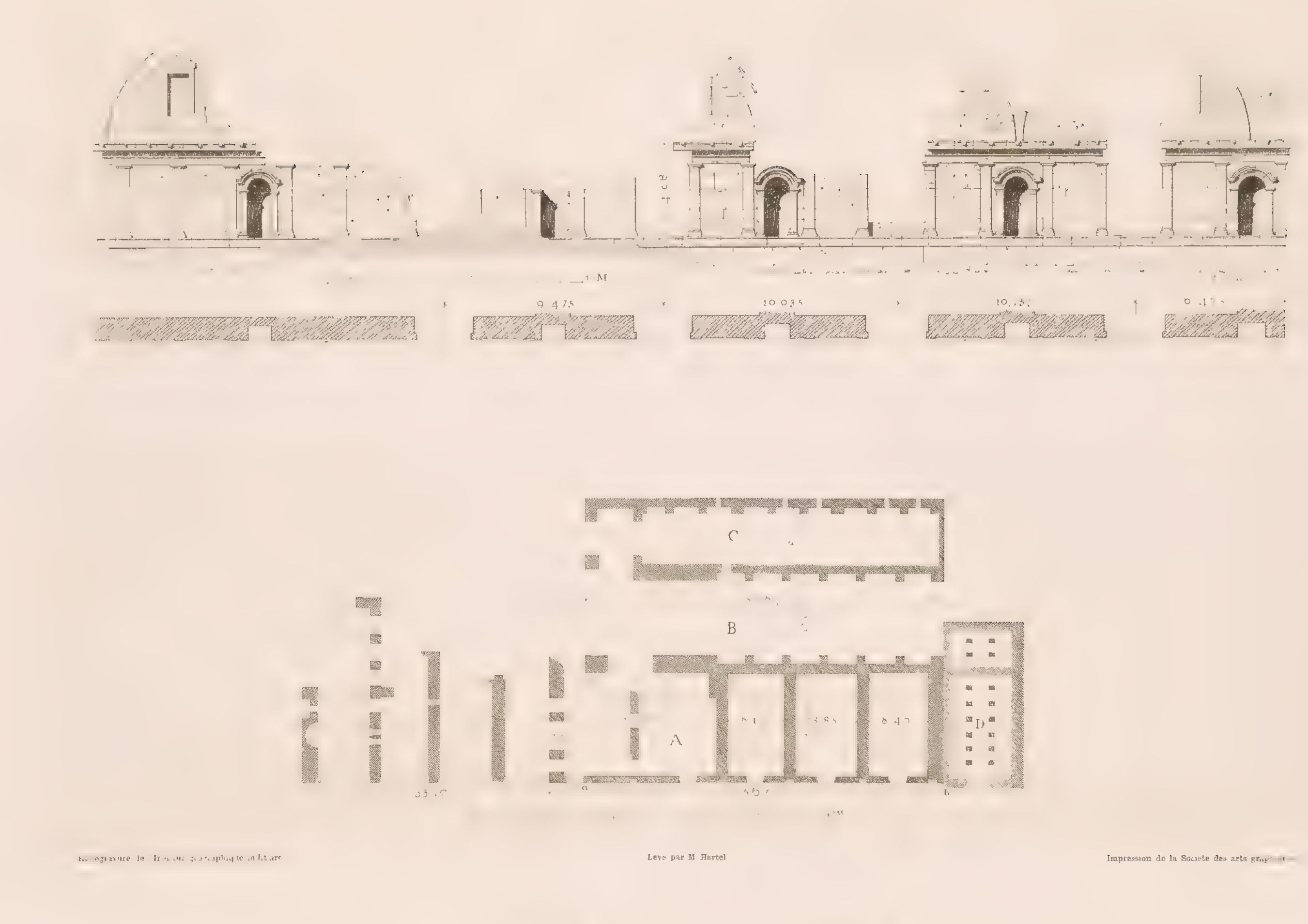
Héliogravure et impression de l'Institut géographique militaire

Levé par M. Hartel

… ÉLÉVATION … L'ODÉON



TERMESSOS : RUINES DU GYMNASE

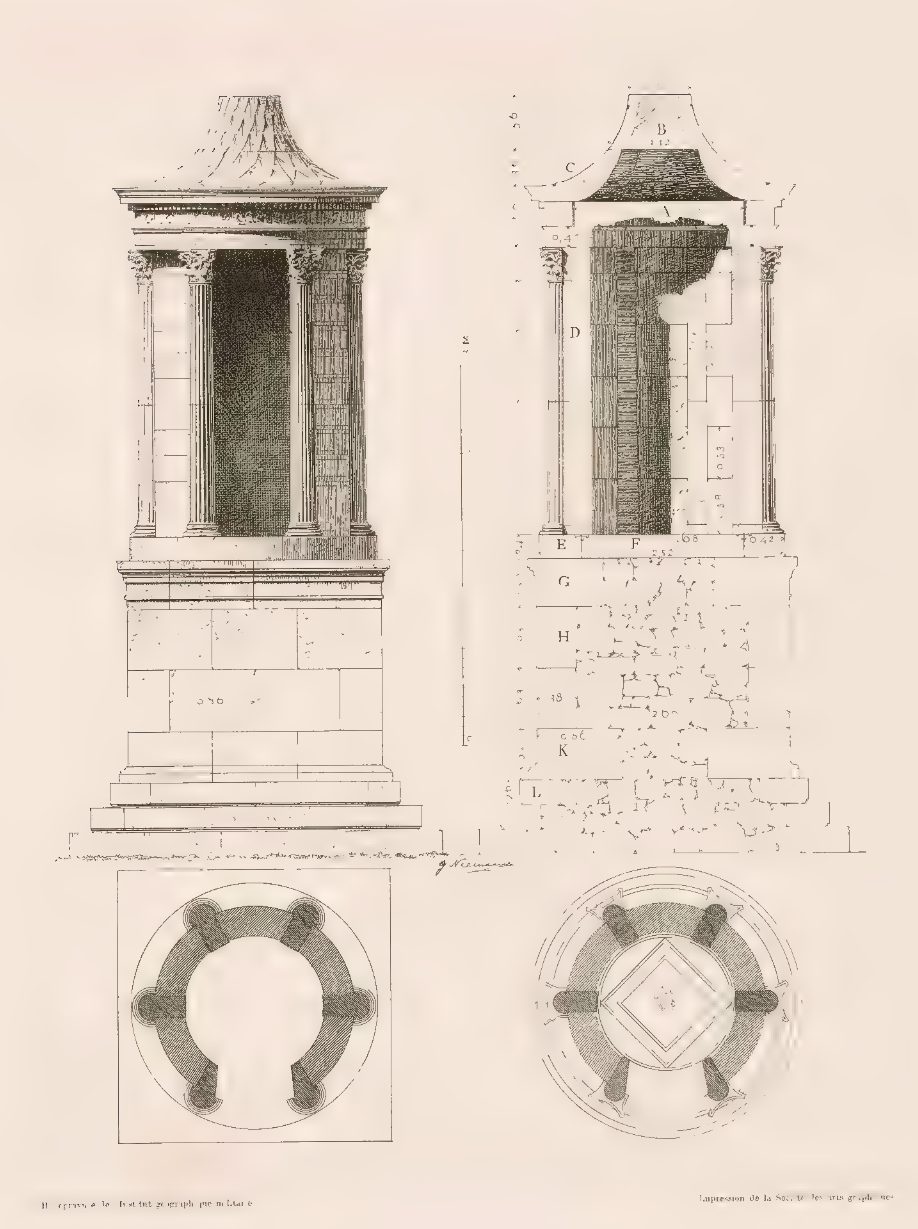


Héliogravure de l'Institut géographique militaire

Levé par M. Hartel

Impression de la Société des arts graphiques

TERMESSUS. — ÉLÉVATION ET PLAN DU GYMNASE



Héliogravure de l'Institut géographique militaire

Impression de la Société des arts graphiques

TERMESSOS. — ÉDICULE CIRCULAIRE



graph.ques



Héliogravure de J. Blechinger.

Impression de la Société des arts graphiques.



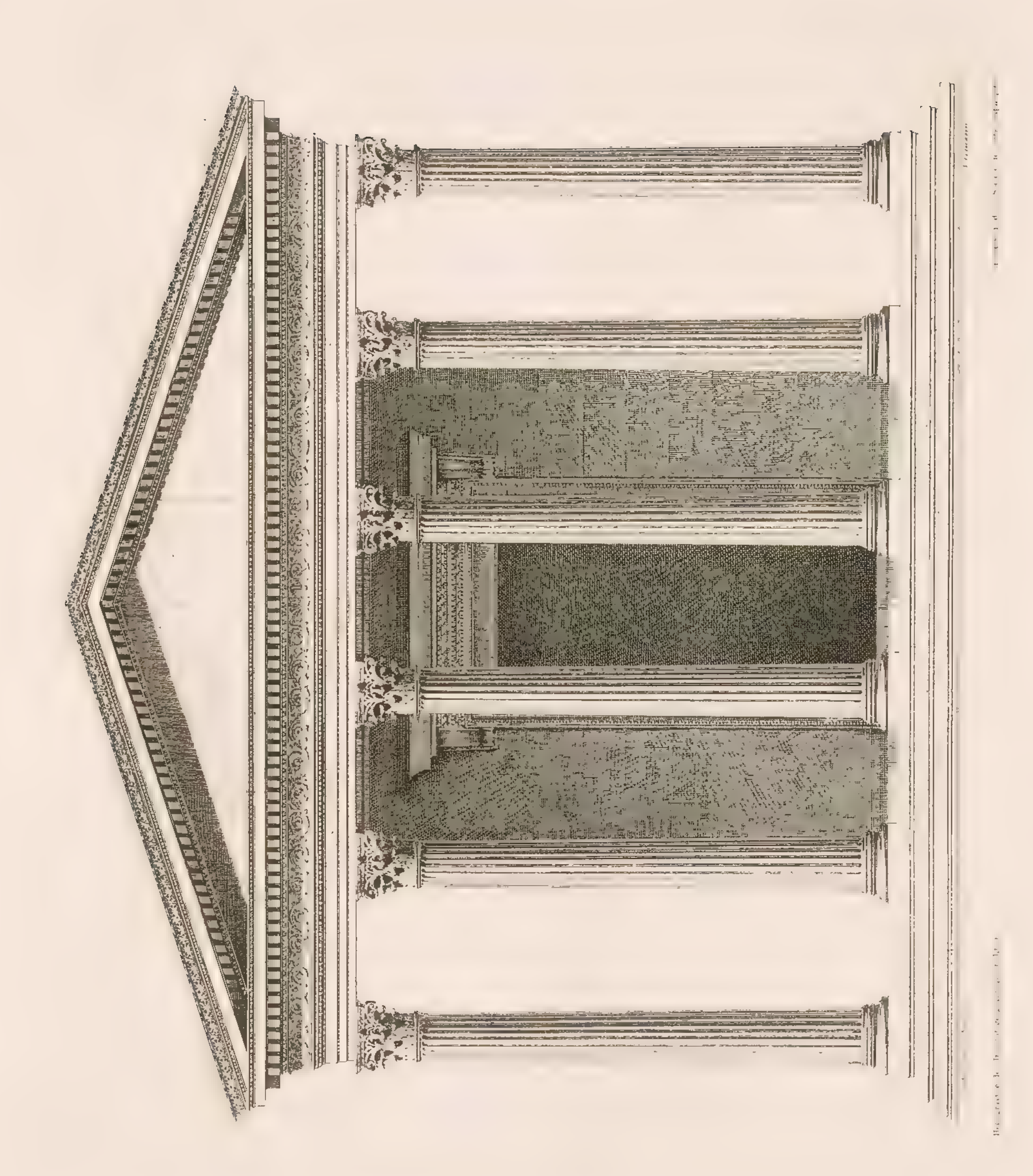


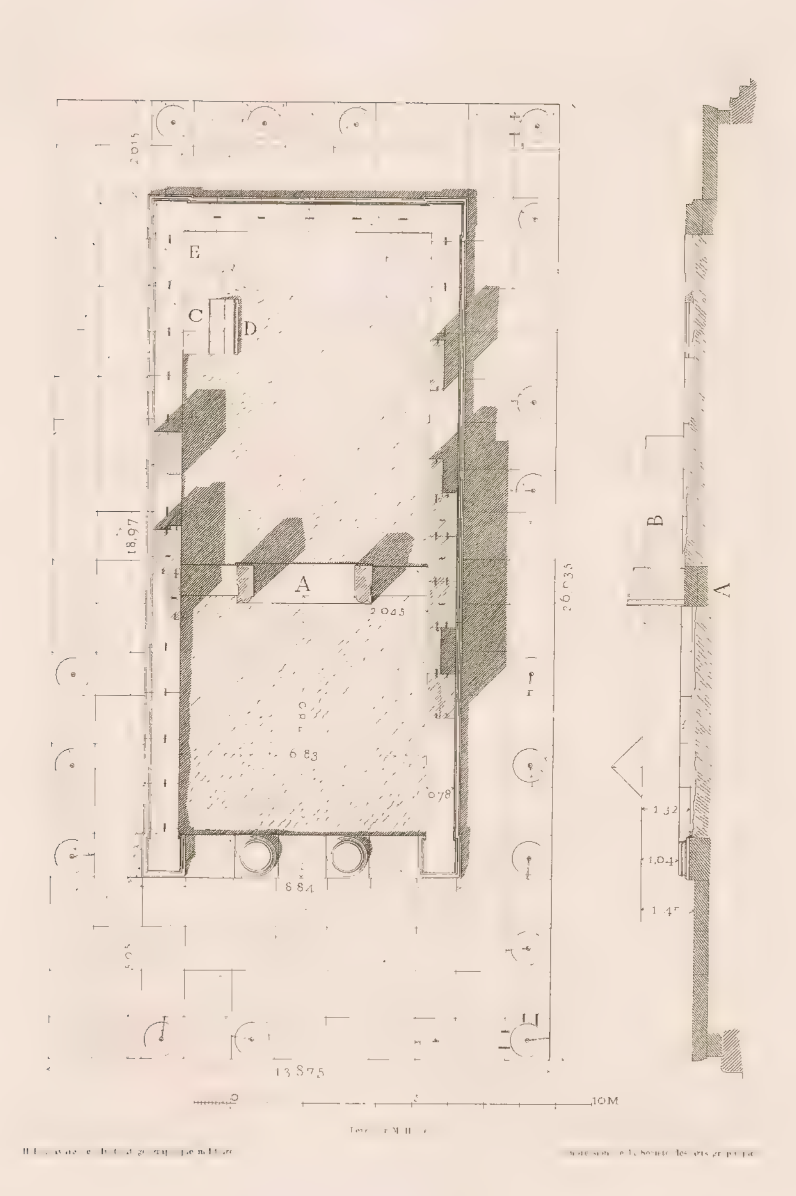
Héliogravure de J Blechinger. Impression de la Société des arts graphiques

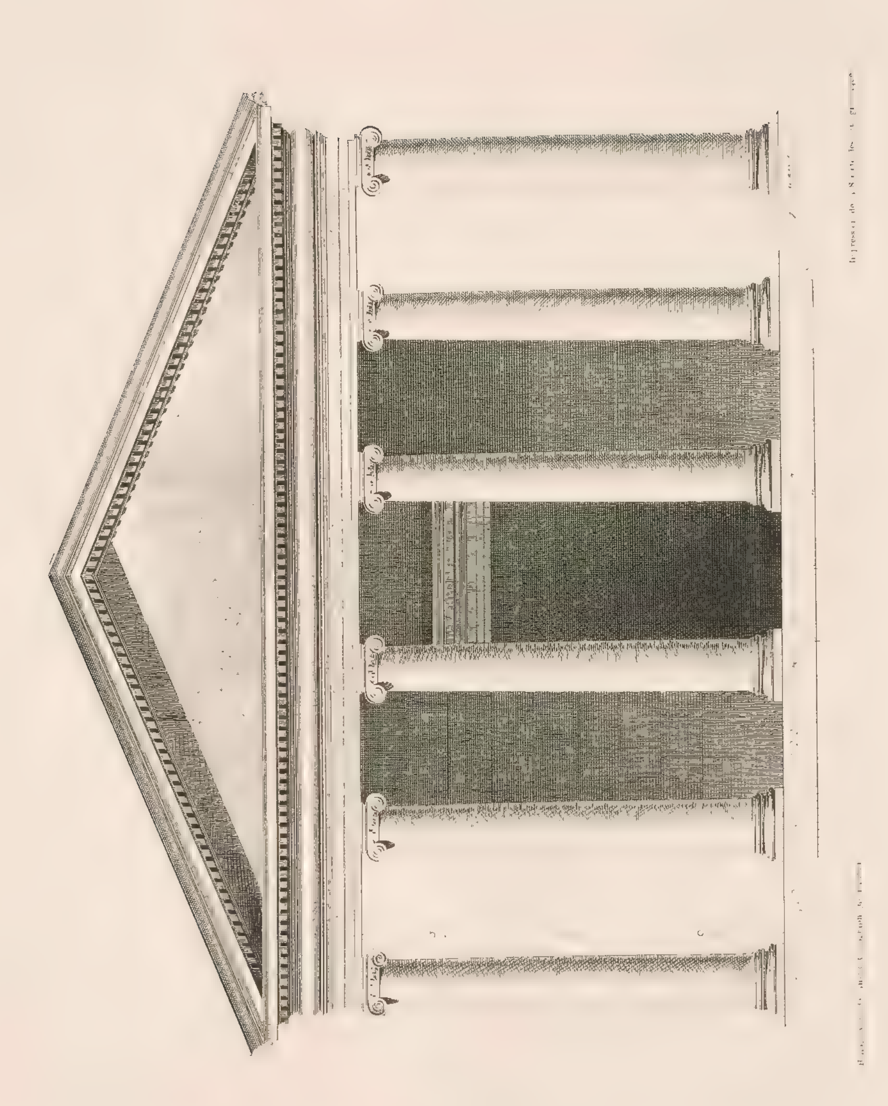


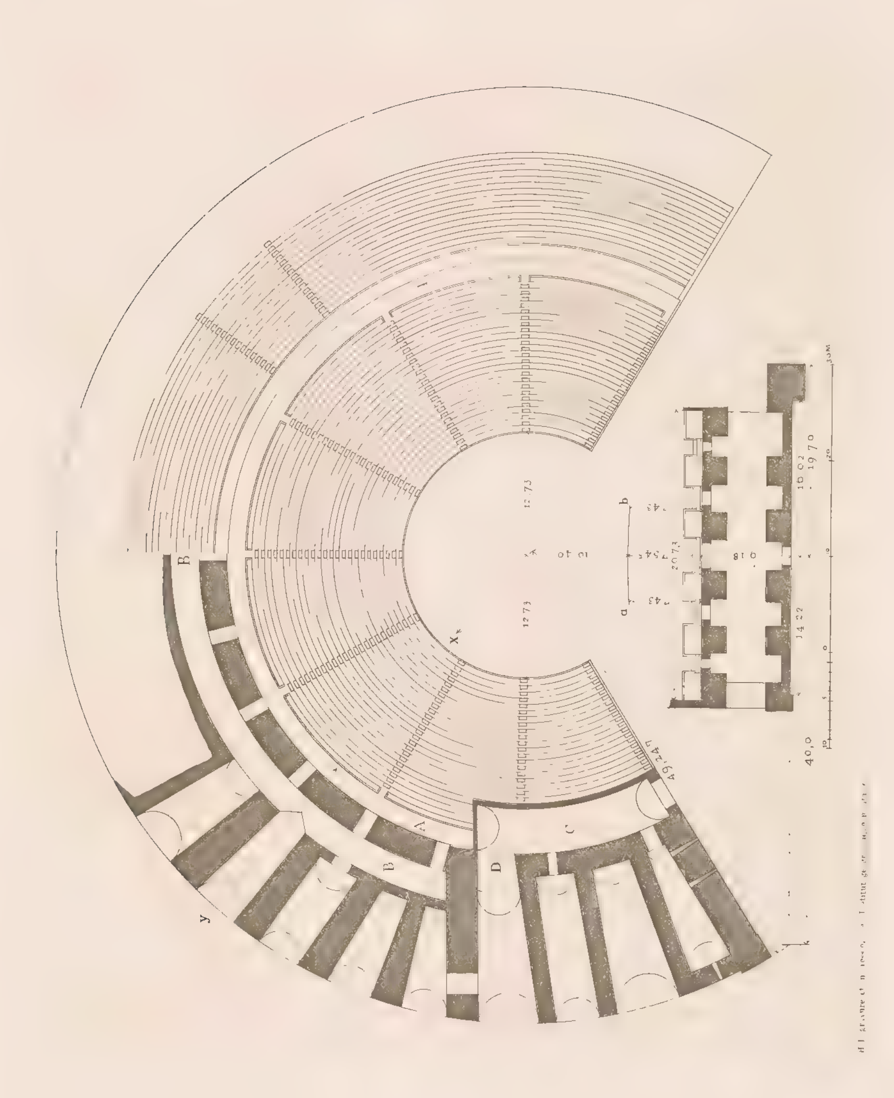
H l. gravure et impression de l'Institut geographique militaire

KEFI ICLI, ..IF ET .OMB.A.




E
C
D
A
B
18,97
2045
6 83
884
13 875
1,04
10M





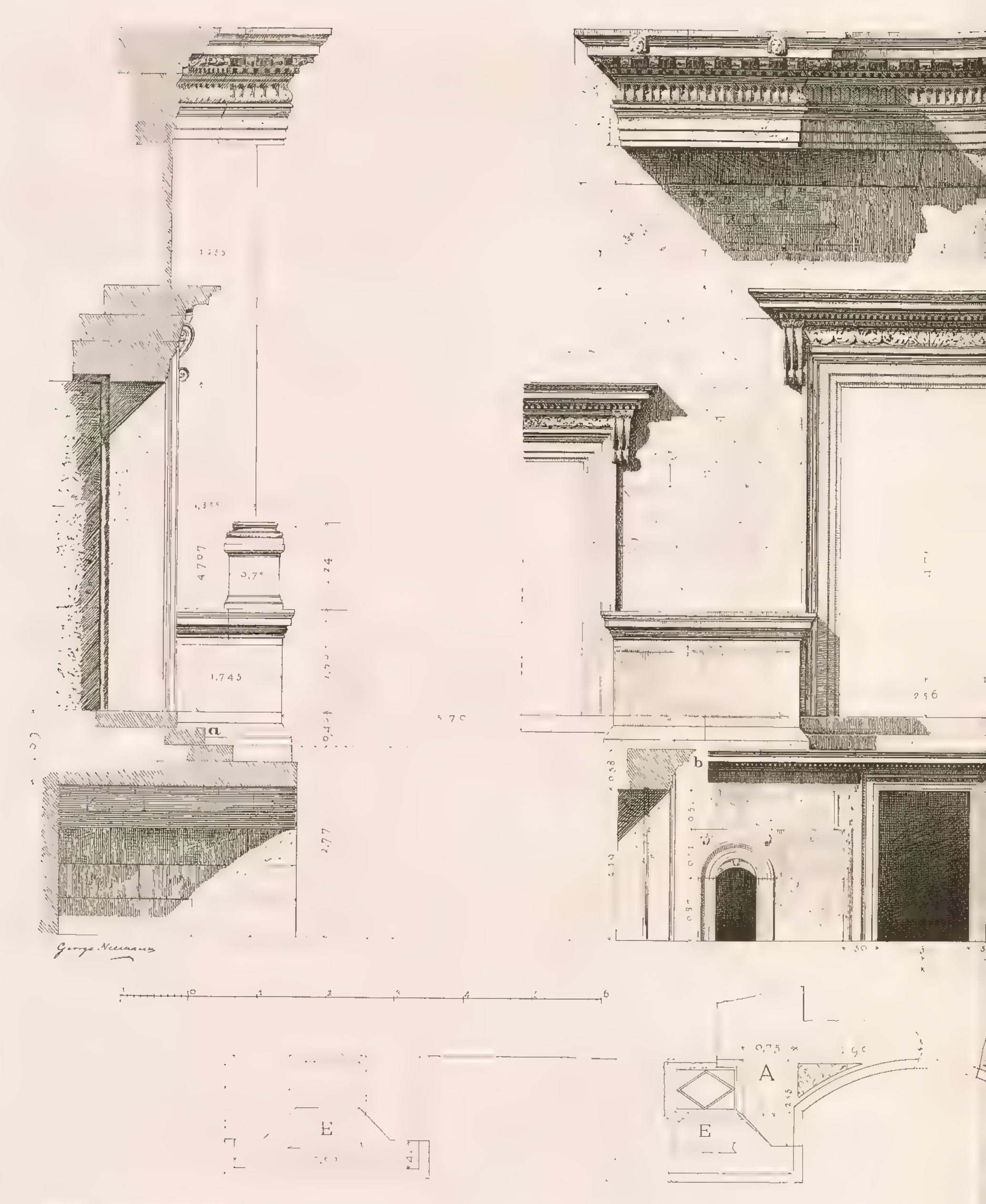


Héliogravure de l'Institut géographique militaire

SAGALASSOS. — RUI



…E, DE LA …NE

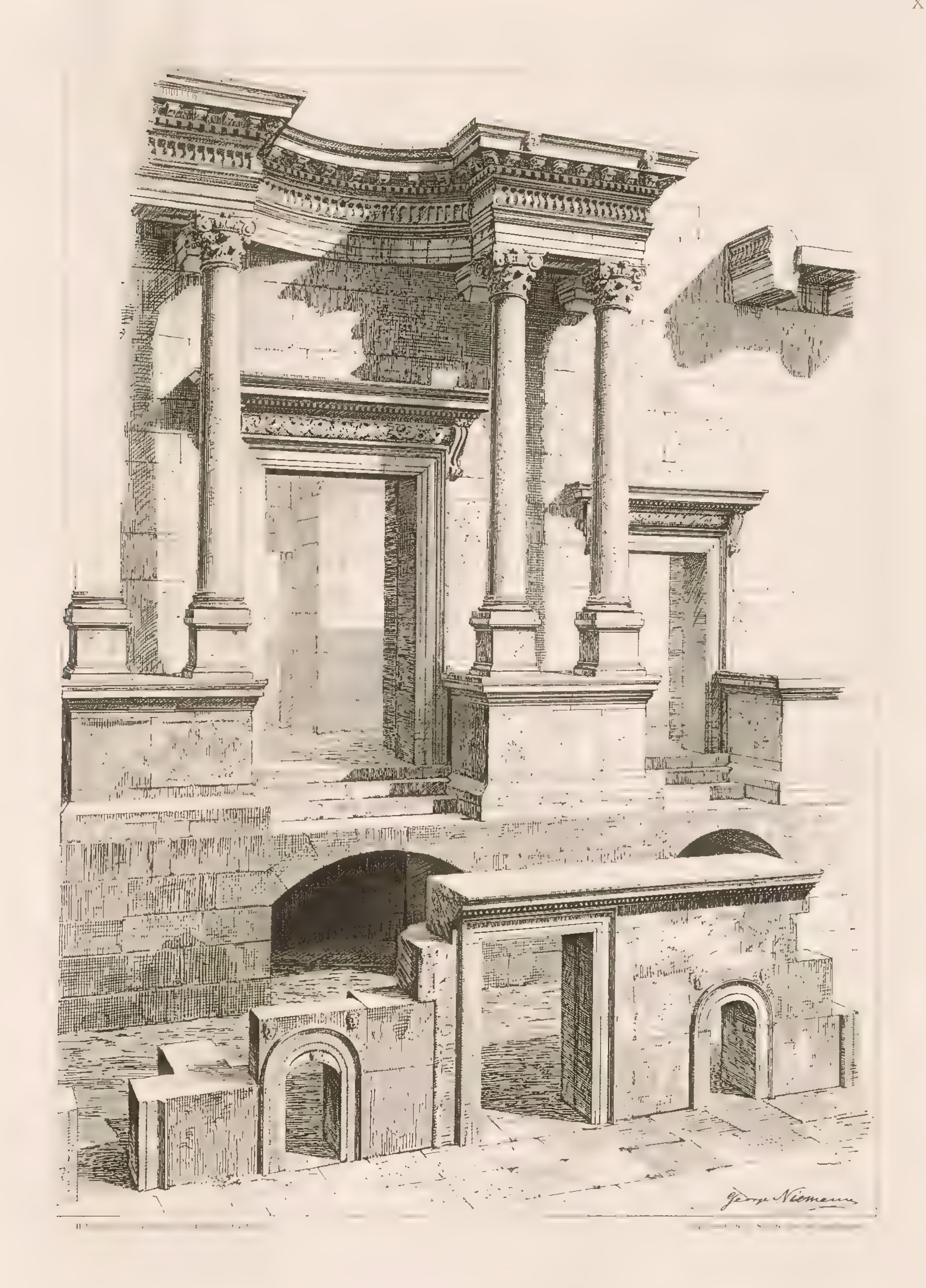


4,707
1,745
2,77
a
b
2,56
0,75
A
E
E



Impression de la Société des arts graphiques

…ON DU MUR DE SCÈNE


George Niemann

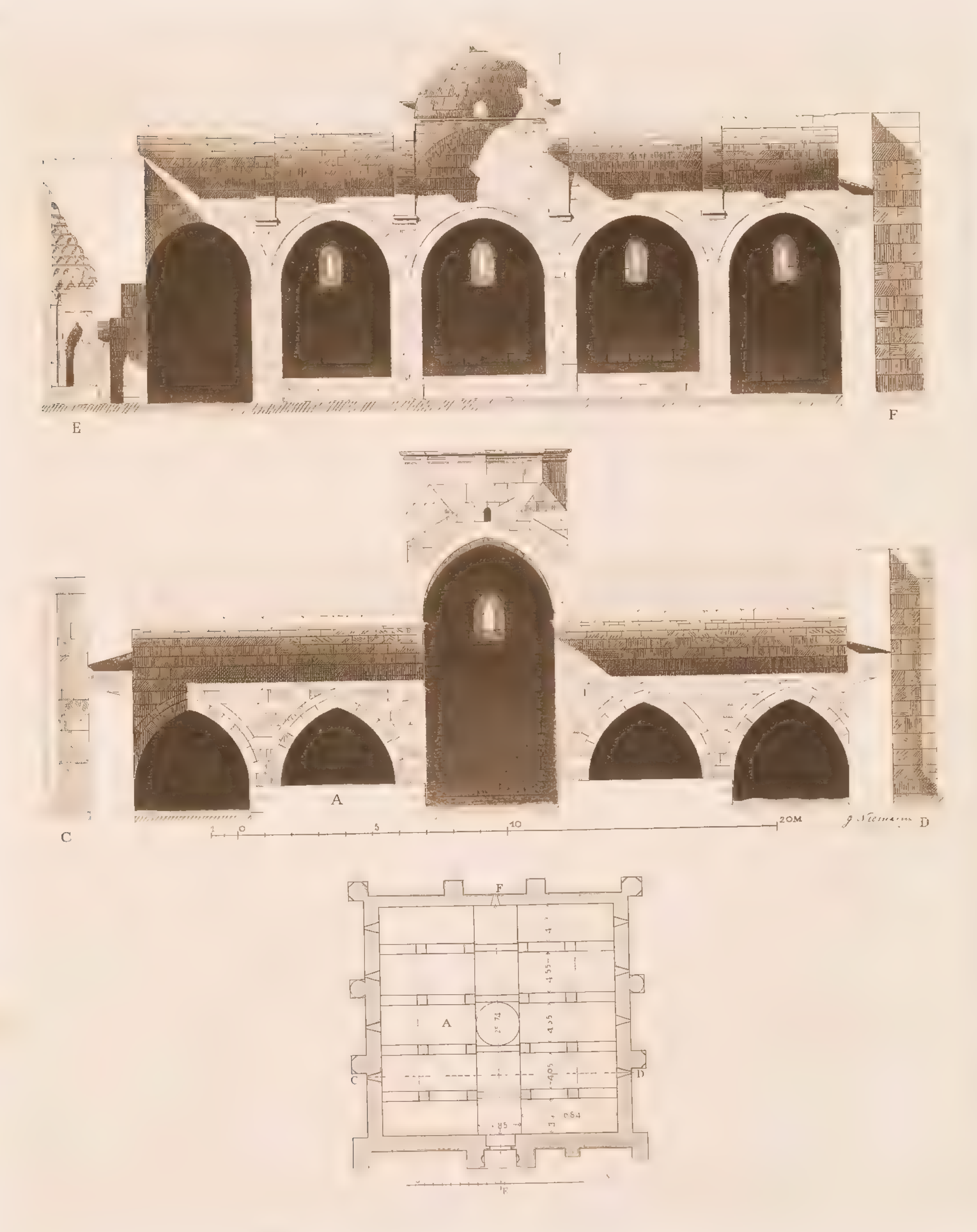




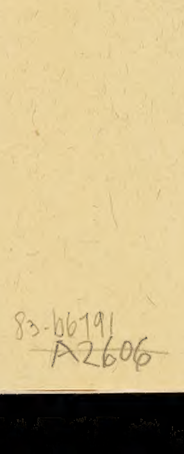


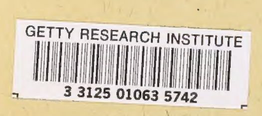
…ravure de l'Institut geographique …

Imp… on de la Societe des arts graphiques



Héliogravure et impression de l'Institut géographique militaire


83-b6791
A2606


GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01063 5742

